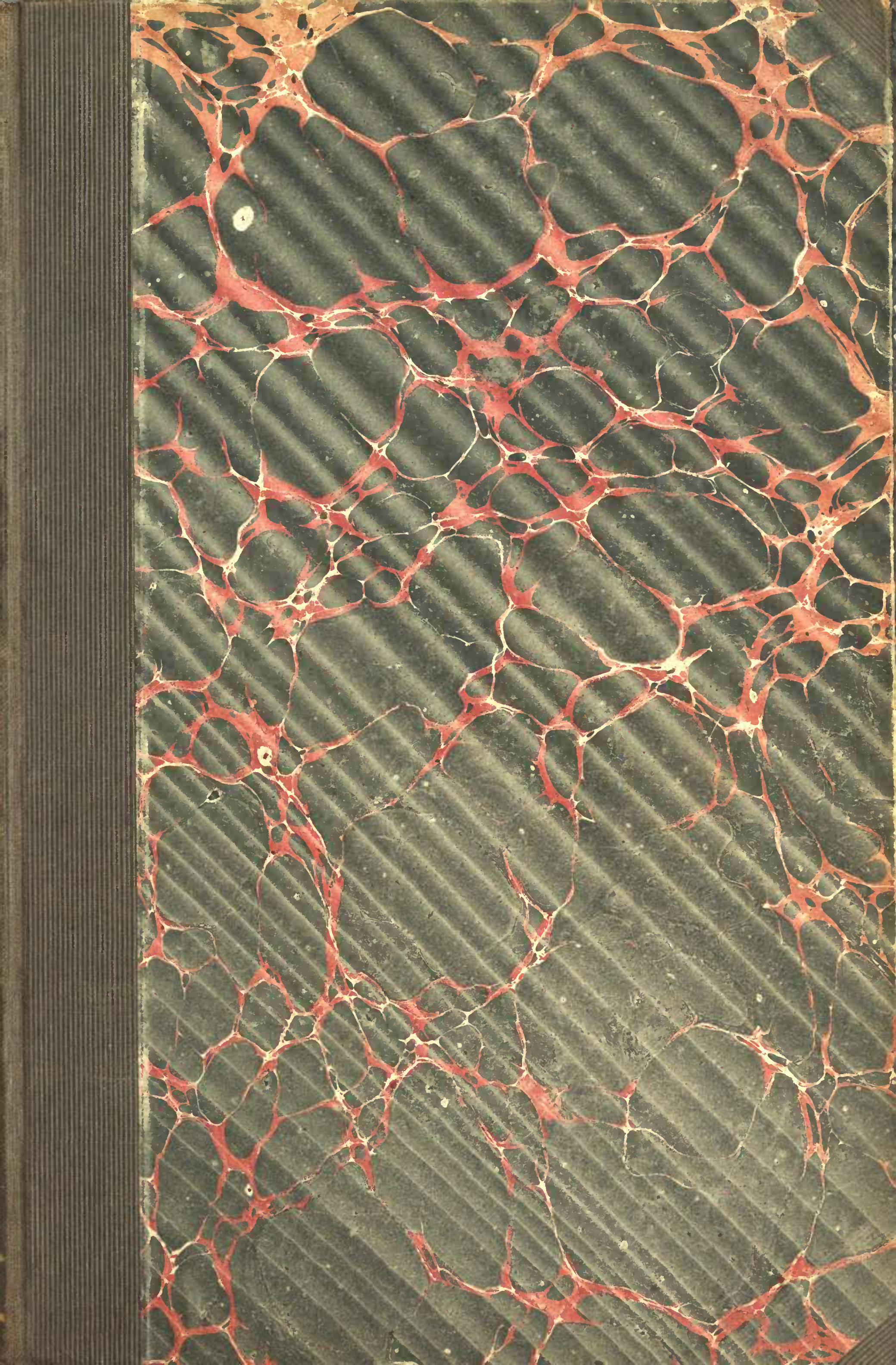
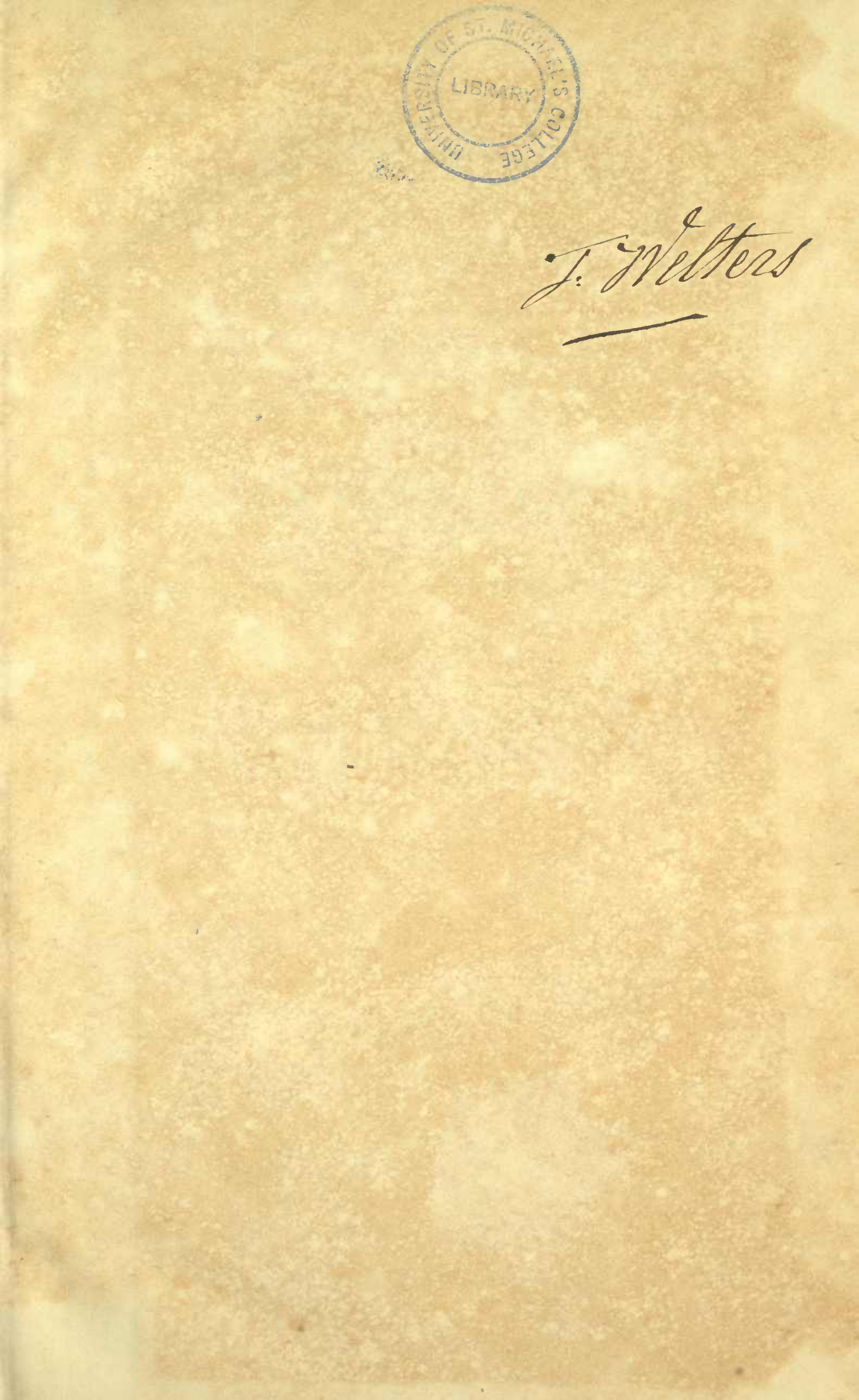



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
J. Welters

ANNALES

DES MISSIONS FRANCISCAINES.

—

PREMIÈRE ANNÉE. — 1861-1862.

ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES,

PAR LE PÈRE

F. MARCELLIN DE CIVEZZA.

TRADUITES DE L'ITALIEN.

PREMIÈRE ANNÉE. — 1861-1862.



LOUVAIN,

CH. PEETERS, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1862.

A SON EXCELLENCE RÉVERENDISSIME,

MONSEIGNEUR

THOMAS MULLOCK,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS DE LA PROVINCE D'IRLANDE

ÉVÊQUE DE TERRE-NEUVE DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Excellence Révérendissime,

Mes modestes études m'ayant inspiré la pensée d'écrire une petite chronique des missions de notre ordre, depuis le temps de notre glorieux Fondateur jusqu'à nos jours, j'ai cru que ce serait pour cette œuvre un grand honneur de paraître sous les auspices de Votre nom. Ce n'est pas seulement l'Evêque Franciscain, dont le zèle et le courage se déploient au sein d'un peuple mêlé de catholiques et de protestants, que nous vénérons dans Votre Excellence : Elle se recommande encore à nos hommages par les beaux souvenirs de vertu qu'elle a laissés dans l'Irlande, son pays natal. C'est là qu'Elle a fait la première expérience des travaux et des fatigues du ministère apostolique; Elle y a donné des preuves de science, de prudence et d'activité, qui lui ont merité dans le champ Evangélique une portion plus grande et beaucoup plus difficile.

Un autre motif encore m'a engagé à dédier à Votre Excel-

lence Révérendissime ce premier essai de mes veilles. Dans ce vaste diocèse de Terre -Neuve qu'Elle gouverne, et dans le voisinage de cette contrée, vivent encore des traditions, subsistent des monuments qui Lui rappellent les généreux efforts des anciens missionnaires de notre ordre. Je ne doute pas que son cœur ne brûle de continuer leurs gestes glorieux; Elle voudra bien, j'espère, me renseigner sur les souvenirs qui restent de ces époques reculées comme sur les travaux plus récents de nos zélés confrères, et de cette façon assurer de la valeur à mon entreprise.

J'offre donc à Votre Excellence Révérendissime ce premier volume de l'histoire ancienne et moderne de nos missions : c'est là, j'aime à le croire, un heureux augure pour la continuation de mon œuvre. Daignez, Monseigneur, agréer cet humble hommage et donnez-moi Votre bénédiction.

Rome, Ara-cœli, le Quatre d'octobre, jour de la fête de notre Saint Patriarche, 1860.

Votre très-humble, très-dévoué et très-obéissant serviteur
Fr. Marcellino de Civezza M. O.



Aux Lecteurs,

La propagation de la Foi est en même temps un droit, un devoir, un besoin et une des gloires les plus grandes du Catholicisme. Car la mission de la charité universelle ne peut atteindre ses effets qu'en faisant rayonner ses inspirations de Rome, qui est son centre, jusqu'aux régions les plus lointaines. La capitale du monde chrétien est la source d'où le fleuve des pures doctrines Evangéliques doit couler éternellement et se répandre sur toute la terre. Et ce n'est pas seulement le zèle de la religion, c'est aussi l'amour de la famille humaine qui invite à porter la lumière aux nations barbares et sauvages. Grâces en soient rendues à la foi au divin Crucifié, la connaissance du vrai Dieu fait revivre dans les âmes les idées de la saine morale; racheter les hommes de la servitude du démon, c'est les délivrer en même temps de l'esclavage de l'ignorance, de la barbarie, des lois brutales et des coutumes criminelles. L'onction sainte de la foi rapproche tous les hommes : elle en fait devant Dieu comme une

famille d'anges, aux yeux du monde elle les unit en un peuple de frères.

Qu'on ne prenne pas mes paroles pour une vaine déclamation : je n'avance qu'une vérité solennelle appuyée sur des faits. La simple histoire en fournit le témoignage, et, aujourd'hui plus que jamais, c'est là le fruit de l'apostolat catholique dans toutes les contrées de la terre.

Aussi, d'après moi, c'est une œuvre belle et infiniment utile qu'ont entreprise les éditeurs des Annales de la Propagation de la Foi, paraissant à Lyon. En publiant les rapports et les lettres qu'écrivent, de toutes les parties du globe, les missionnaires catholiques et principalement ceux de la magnanime nation française; en faisant connaître les voyages, les travaux, les fatigues, les dangers des hommes évangéliques qui s'efforcent de répandre la vraie lumière parmi les peuples encore assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, ils ont montré à tout l'univers, ils ont prouvé aux ennemis les plus envieux du catholicisme, que c'est de Rome, centre de la vraie foi, siége du vicaire de J. C., que part vraiment l'action civilisatrice des races humaines. A qui appartient-il en effet de régénérer le peuple, si ce n'est à la vérité et à la charité parfaite du Christ ?

D'ailleurs la lecture de ces annales contribue singulièrement à ranimer dans l'âme des fidèles des sentiments de foi et de piété; à faire naître le désir de prendre part à de si grands mérites, à une si noble gloire, au moyen de prières et d'aumônes.

Or, parmi les sociétés religieuses qui se consacrent plus que jamais à l'œuvre de l'apostolat, il faut compter l'ordre de S[t] François ; il fut des premiers à s'y vouer, et bon nombre de missions sont dues au zèle de ses enfants. On les trouve en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie répandant partout la connaissance du saint nom de Jésus et travaillant au salut des peuples.

Et cependant il n'est aucun institut dont les fatigues, les souffrances, les mérites et les gloires soient autant ignorées.

Il n'est personne qui songe à les publier, à les faire connaître pour l'édification du peuple chrétien. Il en résulte pour nous un désavantage auprès du public pieux; nos confrères le savent et bien souvent ils se sont plaints de cet oubli.

Pour combler cette lacune qui tourne à notre préjudice, nous nous sommes proposés de faire paraître tous les deux mois une chronique de nos missions ; nous l'intitulerons : *Travaux des Frères Mineurs pour la Propagation de la Foi.* Chaque numero sera un in-8° de quatre feuilles d'impression et formera, à la fin de l'année, un fort volume de 384 pages. La matière sera distribuée en quatre parties. Dans la première, nous donnerons, d'après l'ordre des temps, un court aperçu historique de nos Missions, depuis leur origine jusqu'à nos jours ; dans la deuxième, nous reproduirons les rapports sur les travaux apostoliques de nos confrères ; ils nous seront envoyés régulièrement de tous les lieux où ils prèchent le nom de J. C. ; dans la troisième, ce seront différentes notices ayant toutes trait à cet important sujet ; la quatrième enfin contiendra des récits divers.

Nous y publierons des voyages, des relations anciennes et importantes encore inéditées ; nous y rappellerons des faits presque perdus dans un oubli total et d'autres plus récents mais qui n'offriront pas moins d'intérêt et n'auront pas moins de valeur. Nous y ajouterons encore de remarquables mémoires étrangers qui déjà se trouvent en nos mains, ou que nous espérons obtenir dans la suite au sujet de l'action apostolique de notre ordre dans toutes les contrées du monde.

Le présent fascicule que nous livrons au public n'est, pour ainsi dire, qu'un premier essai; c'est comme le prologue de toute l'œuvre que nous commençons. Nous nous réservons d'introduire toutes les améliorations qui pourront augmenter l'importance de notre entreprise, tourner à l'utilité de la foi et assurer le plaisir et l'édification de nos lecteurs.

Nous croirions offenser la haute intelligence et la charité de nos R.R. P. P. Provinciaux, Gardiens, Lecteurs, Prédicateurs et des personnes instruites et pieuses qui ont montré

tant d'empressement à répondre à notre appel et se sont associés à nos vues avec tant de zèle, si nous nous arrêtions de nouveau à leur prouver l'intérêt de notre publication. Aujourd'hui surtout, les peuples même les plus chrétiens et les plus sincèrement catholiques aiment de s'assurer que les ordres réguliers, et spécialement le nôtre qui s'inspire de la charité universelle de son fondateur, suivent les nobles et merveilleux exemples de leurs devanciers.



CHRONIQUE DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Première partie.

HISTOIRE ANCIENNE.

Egypte, Palestine, Syrie.

I.

Premier voyage de St François dans les pays infidèles.

(Année 1212.)

Tous les écrivains de l'ordre des Frères Mineurs conviennent que St François se disposa plusieurs fois à passer la mer dans le but d'aller prêcher l'Evangile aux Sarrasins. Son cœur transporté de l'amour des âmes, qui le rendait si semblable à J. C., se sentait attiré vers ces lointains climats, soit qu'il voulût animer par son exemple les frères de son ordre, soit qu'il y trouvât le moyen d'étancher la soif ardente qu'il avait du martyre.

En ce temps là, les Sarrasins remplissaient l'Europe du bruit de leur nom : guerriers farouches et puissants, ils occupaient presque tout l'Orient; la Terre-Sainte, l'héritage le plus précieux des peuples chrétiens, était soumise à leur joug et leur audace répandait l'épouvante jusque dans l'Occident, même quand ils n'y lançaient pas les flots de leurs bandes innombrables. A la suite des chroniqueurs Franciscains et surtout du grand docteur St Bonaventure, Wading place donc en 1212 le premier départ de St François pour les contrées infidèles (1). Mais les désirs de l'apôtre ne purent être satis-

(1) Annales, tome, I. Voyez aussi notre Histoire universelle des missions Franciscaines, liv. I, chap. I.

faits dans ce premier voyage. Quand il se fut mis en mer, une violente tempête le jeta sur les côtes de l'Esclavonie, d'où il eut toute la peine de regagner l'Italie. Il traversa des pays étrangers, dépourvu de toute ressource, privé de tout secours humain, mais riche des consolations que la divine Providence accorde à ses serviteurs.

Il arriva enfin à Ancône, de là, il parcourut les Marches en prêchant, en fondant des couvents et en conquérant des âmes à J. C. Au dire de nos anciens chroniqueurs, c'est alors qu'il eut le bonheur de gagner à l'ordre un des hommes qui en devaient faire la gloire. Il reçut au nombre de ses diciples Frère Pacifique de Sanseverino, ce lettré si fameux que le grand Frederic II, son admirateur, couronna roi des Poètes et que S[t] François nomma plus tard son premier Ministre Provincial en France. (1)

II.

Deuxième voyage.

(Anneé 1213.)

Relancé dans son pays natal comme par la main de la Providence, le Saint n'en éprouva pas moins le désir de recommencer son entreprise. Dès l'année suivante 1213, nous le voyons avec Frère Bernard de Quintevalle et d'autres de ses premiers compagnons, prendre, à travers l'Espagne, la route de Maroc, dans l'intention de prêcher l'Evangile au Miramolin et à ses sujets. Le nom de ce roi signifie *Prince des croyants* : on le donnait aux princes Mahométans de l'Afrique et les nations chrétiennes de l'Occident le leur ont conservé dans la suite. Nos apôtres traversèrent l'Italie et franchirent les Alpes en prêchant la pénitence et la paix, faisant des miracles, gagnant des disciples et fondant des couvents. La sainteté de François répandait alors une lumière si vive qu'un acte de

(1) Voir Wading, annales, loc. cit.

donation de cette époque commence en ces termes ; « Nous accordons à un homme du nom de François, que tout le monde regarde pour un Saint, etc. » Aucun obstacle ne put arrêter ces pauvres missionnaires. Malgré la faiblesse de sa constitution, François voyageait avec promptitude et devançait les disciples qui l'accompagnaient. Le désir de la mort stimulait son ardeur. Après avoir traversé à pied les provinces méridionales de la France, ils entrèrent en Espagne par la Navarre. François prit immédiatement la route de Burgos pour faire part de son projet au Roi Alphonse IX de Castille, père de la reine Blanche. Ce prince lui permit d'introduire son ordre dans ses états et lui donna, près de Burgos, une petite église dédiée à Saint Michel. Quelques frères y établirent leur résidence, pendant que le saint était allé fonder à Logrogno, dans la Vieille Castille, un autre couvent. Il fixa des religieux de son ordre dans une maison que lui avait donnée le père d'un jeune homme guéri miraculeusement par ses prières. Les Espagnols, toujours disposés à toute sorte de sacrifices, entrèrent à l'envie dans l'ordre et le nombre des monastères s'accrut considérablement.

Une violente maladie surprit François au moment de passer en Afrique. Il lui fallut donc immoler ses désirs à la volonté divine, et il résolut de retourner en Italie, d'y attendre un moment plus favorable et de s'occuper soigneusement jusqu'alors du gouvernement de son institut. Laissant en Espagne un éternel et précieux souvenir de ses vertus, il passa en France, sans pourtant s'arrêter dans le Languedoc naguère désolé par l'hérésie et les armes des Albigeois : car cette partie de la vigne du Seigneur était confiée aux soins de saint Dominique. La nouvelle et fervente famille d'Assise ressentit une grande joie du retour de son père. Dans la retraite qu'il s'était choisie à Sainte-Marie-des-Anges, le saint ne s'occupa qu'à prier et à pourvoir aux besoins spirituels et temporels de son ordre.

Il blâma vivement frère Pierre Cattani son Vicaire Général d'avoir construit pour le service des étrangers une vaste ha-

bitation qui lui semblait trop somptueuse : car il voulait voir briller en tout la sainte pauvreté ; ce n'était que dans cette vertu qu'il faisait consister le luxe et la magnificence. (1)

III.

Troisième Voyage.

(Année 1219)

Le troisième Voyage de Saint François pour les contrées infidèles eut lieu l'an 1219. Après avoir célébré le second chapitre général de son ordre à Sainte-Marie-des-Anges, il envoya solennellement ses enfants dans les quatre parties du monde et il se disposa lui-même à partir pour la Syrie et la Palestine. Il s'était réservé cette mission parce qu'elle lui semblait la plus dangereuse ; il espérait y satisfaire plus aisément le désir ardent du martyre qui le consumait. (2)

Il s'adjoignit un petit nombre de compagnons et se mit aussitôt en route pour Ancône, où il se proposait de s'embarquer. Mais un bon nombre de religieux de s'empresser autour de lui et de vouloir tous faire partie de l'entreprise du saint Apôtre. Malheureusement la barque était trop petite pour recevoir tant de missionnaires. Le Saint n'eût voulu contrarier les généreuses aspirations d'aucun de ses frères : il résolut donc d'en remettre le choix à un des enfants que la curiosité avait conduits au port. Ceux que désignerait la volonté de Dieu ainsi manifestée prendraient la mer avec lui, les autres resteraient. L'enfant tira au sort : le lot heureux échut aux frères Pierre Cattani, Barbaro, Sabbattino, et Leonardo, tous quatre d'Assise et à frère Illuminé, de Riéti. L'histoire tait les noms des sept autres, car ils étaient au nombre de douze. La mention spéciale qu'elle fait des cinq premiers tient peut-

(1) Chavin de Malan, Hist. de S. François, Chap. V. — Voyez aussi notre histoire universelle des missions Francisc. loc. cit. ; Wading, ibid. ; Mariana, de rebus Hispaniæ, lib. VI. cap, XI ; St. Bonaventure, Vita Sancti Franc. cap. XI.

(2) Voir Histoire Universelle des missions Franciscaines, loc. cit.

être à ce que le saint Patriarche les avait amenés avec lui d'Assise ou qu'ils étaient des plus notables de l'ordre, faisant partie du collége de ses tout premiers disciples.

Il se mit donc en mer avec les compagnons désignés par la Providence et au milieu des applaudissements de la multitude accourue sur le rivage. Les religieux condamnés à rester en Italie assistaient aussi à son embarquement. Bientôt le bâtiment quitta le port et une heureuse navigation l'amena à la hauteur de Chypre et de là lui permit de mouiller dans la rade d'Acre. Parvenu à cette partie de son voyage, François ne garda près de lui que frère Illuminé de Riéti, et, pendant que les autres se dispersaient dans les différents pays de l'Orient, tous deux se rendirent près de l'armée chrétienne retenue au siége de Damiette.

Au douzième siècle, dit un écrivain, quand déjà les croisades avaient, par une sublime impulsion de la foi, vaincu le sensualisme et le matérialisme mahométan, sauvé l'Europe, et ouvert pour les peuples occidentaux de nouvelles voies aux progrès de l'intelligence et de l'industrie, alors, ceux qui avaient dans la poitrine un cœur généreux et capable de sacrifices, voulaient aller combattre et mourir aux lieux consacrés à jamais par la vie et la mort du Sauveur Jésus. Au Concile de Latran, le Pape Innocent III, après avoir dépeint avec attendrissement et chaleur la triste condition où étaient réduits les chrétiens en Orient, avait annoncé une nouvelle croisade. Il voulut aller lui-même la prêcher en Toscane : mais il mourut dans cette province écrasé sous le poids des fatigues de son glorieux Pontificat. Honorius III, héritier de son zèle et de sa puissance, réalisa ce grand et généreux projet. Cependant au lieu de se porter directement sur la Palestine, comme on l'avait pratiqué jusqu'alors, l'expédition se dirigea vers l'Egypte, sanctuaire de la puissance Mahométane. Tel avait été aussi le plan d'Innocent III. Et c'est ainsi que nous trouvons les croisés occupés au siége de Damiette. (1)

(1) Voir Chavin de Malan, Histoire de Saint François, chap. VII.

Ce fut parmi les retards et les vicissitudes de cette solennelle entreprise que saint François parvint en Egypte. Ce fut alors aussi que de misérables discordes parmi les croisés, les outrages réciproques de chevaliers à fantassins, des prétentions ridicules, amenèrent le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, à livrer bataille à l'ennemi (1). Cette résolution téméraire causa une grande douleur à saint François, qui savait que, si Dieu bénit les généreux sacrifices, il couvre aussi de confusion et de honte les hommes qui s'abandonnent à la haine et se laissent dominer par cette redoutable passion. Se tournant donc vers Frère Illuminé, il lui dit: « Le Seigneur m'a révélé que les chrétiens auraient le dessous dans cette rencontre. Mais si je l'annonce publiquement, le moindre mal qui m'en reviendra sera d'être tenu pour fou, et d'un autre côté, si je cache cet avis, ma conscience en aura du remords. Que devrais-je donc faire, d'après vous? » « Mon frère, répondit Frère Illuminé, peu vous importe le jugement des hommes: ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils vous regardent pour un fou. Soulagez donc votre conscience, et craignez Dieu plus que le monde! » (2) Et, sans plus hésiter, François donna de salutaires avertissements aux croisés, leur prédisant l'insuccès de la bataille. Mais la passion aveuglait tellement les esprits que les paroles du Saint furent traitées de rêveries. Cependant l'événement ne justifia que trop la prophétie du saint apôtre : car les chrétiens perdirent dans cet engagement six mille hommes morts ou prisonniers. Ainsi Dieu fit voir qu'il ne faut jamais mépriser la sagesse du pauvre: l'âme du juste découvre la vérité mieux que sept sentinelles assises dans un lieu élevé (3).

Revenons à notre Saint. Après avoir longtemps prié, il se leva de son oraison tout radieux de confiance et se mit en route pour le camp des infidèles, en chantant les paroles du prophète : « Même en marchant au milieu de l'ombre de la

(1) Jac. Vitry, Histor. orient. lib. III. an. 1219, apud Bongars, tom. II.
(2) S. Bonavent. vita sancti Francisci, cap. XI.
(3) Eccli. XXXVII. 18.

mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur (1). » On avait eu beau lui représenter les dangers d'une pareille entreprise; en vain lui avait-on dit que le soudan d'Egypte promettait un besant d'or pour chaque tête de chrétien qu'on lui apporterait; rien n'arrêta le valeureux champion du Christ. Chemin faisant, il rencontra deux brebis et conçut de ce hasard une grande joie dont il fit part à son compagnon : « O mon frère, dit-il, ayez confiance dans le Seigneur, car aujourd'hui s'accomplit pour nous la parole de l'Evangile : « Voilà que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » (2). En effet, un peu plus loin une bande de Sarrasins se jeta sur eux comme des bêtes féroces sur deux moutons. Abreuvés d'injures et meurtris de coups, ils furent conduits liés en présence du Soudan. Ce prince demanda aux deux religieux au nom de qui et à quelle fin ils étaient envoyés, et comment ils étaient parvenus jusqu'à lui. François lui répondit avec intrépidité : « Je ne viens nullement de la part des hommes, mais je suis envoyé par Dieu pour enseigner à vous et à votre peuple la voie du salut et vous annoncer l'Evangile de la vérité » (3). Et aussitôt il se mit à prêcher avec une telle force d'âme et une telle chaleur l'unité de Dieu en trois personnes et Jésus-Christ Sauveur du monde, qu'en lui se vérifièrent ces paroles : « Je vous donnerai l'éloquence et la sagesse, et tous vos ennemis ne pourront vous contredire. » (4)

En effet, le Soudan émerveillé à la vue d'un si généreux courage, non seulement l'écouta volontiers, mais alla jusqu'à faire des instances pour l'engager à demeurer près de lui. Je le veux bien, répondit François, si vous et votre peuple vous voulez vous convertir au Christ. Si votre cœur est trop attaché à la loi de Mahomet, ordonnez qu'on allume un grand feu : vos prêtres et moi nous nous avancerons au milieu des

(1) Ps. XCII.
(2) S. Bonavent. Cap. XI.
(3) Marino Sanuto, secreta fidelium crucis, lib. III. part. XI. cap. VII.
(4) Luc. XXI.

flammes, et le résultat vous fera connaitre la foi vraie et la religion qu'il faut embrasser. » (1) A quoi le Soudan répliqua : « Je suis sûr qu'aucun de mes prêtres n'oserait tenter l'entreprise, ni se résoudrait à souffrir pour ses croyances. » Et il parlait ainsi parcequ'il avait vu s'esquiver au plus tôt un des plus anciens et des plus renommés parmi les Imans. (2) « Si vous me promettez de recevoir la loi du Christ, reprit François, je m'engage à passer seul par le feu ; si je péris, ne l'attribuez qu'à mes péchés; si je sors intact du milieu du brasier, reconnaissez que le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu, vrai Dieu et Seigneur. » Mais le prince recula devant une telle promesse et fit observer qu'il craindrait une sédition parmi le peuple. (3) Il offrit néanmoins à François de riches présents que le saint amant de la Pauvreté dédaigna comme s'ils eussent été de la boue. Le Prince redouta qu'une si haute vertu et les paroles de l'apôtre venant à toucher le cœur de quelques uns de ses soldats, ne fussent capables de les attirer dans l'armée chrétienne ; il fit donc reconduire l'humble religieux sain et sauf et entouré d'honneurs jusqu'au camp des croisés, devant Damiette.

Après avoir de nouveau prêché la pénitence et la paix aux guerriers de l'Occident, François résolut de partir pour la Palestine et d'aller baiser les traces de la vie et de la mort du Sauveur du monde. Il existe des témoignages certains et irréfragables de ce voyage ; nous les avons développés dans le premier volume de notre histoire universelle des missions Franciscaines (4). Cependant tous les écrivains ne s'accordent pas à ce sujet dans les détails qu'ils nous en donnent. D'après le plus grand nombre, François aurait deux fois visité les Lieux-Saints : une première fois allant directement d'Acre à Jérusalem avant de se rendre en Egypte, où il serait arrivé par voie d'eau. De ce dernier pays il aurait commencé

(1) Sanuto, loco cit.
(2) S. Bonav. loco. cit.
(3) Sanuto ibid.
(4) Livre I, chap. I.

un autre trajet par terre, traversant les déserts difficiles et dangereux d'Ethen et de Sur consacrés par les pas de la sainte Famille quand elle se refugiait dans l'empire des Pharaons. Voici quel est l'itinéraire qu'ils lui tracent. De Damiette à Babylone et au grand Caire; il s'avance ensuite dans l'Arabie et va visiter le célèbre monastère de Sainte Catherine, au mont Sinaï. Il retourne au Caire, s'engage dans les déserts nommés plus haut, se porte sur Gaza, Ascalon, Azoth, Rama, Lida, Sophini; voit Jérusalem, Bethléem, Nazareth, le Thabor et passe jusqu'aux bords de la mer de Galilée. De là il se dirige sur Damas et Antioche en Syrie (1), revient au port d'Acre et se remet en mer pour l'Italie. Rentré dans sa patrie, il visite, chemin faisant, sa chère maison de Sainte Marie de la Portioncule, auprès d'Assise, il parcourt Padoue, Bergamo, Brescia, Crémone, Mautoue, prêchant la paix et ouvrant des retraites à ses pauvres Frères-mineurs.

D'autres historiens d'accord avec les premiers quant aux lieux visités par le Saint, intervertissent l'ordre de ses voyages. De Jérusalem ils le font aller en Egypte en suivant la route indiquée plus haut, et de l'Egypte ils le ramènent sur ses pas en Palestine. (2). Une troisième opinion enfin le conduit d'abord en Egypte, et l'amène, par Acre, en Palestine et en Syrie d'où il se serait dirigé sur l'Italie. (3)

IV.

Fruits qu'a recueillis Saint François dans ce voyage apostolique.

Le premier fruit et l'avantage le plus important que François retira de son voyage, fut l'établissement de ses frères en Orient et, entre autres contrées, dans l'île de Chypre, dans la

(1) P. Calahorra, Storia cronologica della Siria etc. lib. I, cap. II, III et suivants.

(2) P. Da Porto, Patrimonio serafico lib. I. cap. X et suivants. Rodriguez-sobrino, Histoire de la Terre-Sainte, tome II.

(3) Voyez Wading, annal. tom. I.

ville d'Acre, à Jérusalem, Antioche etc. La Province de la Terre-Sainte fut, dès l'abord, si solidement fondée que nous la verrons bientot s'accroître avec rapidité et répandre partout la renommée de sa prospérité. Dieu l'avait ainsi voulu pour conserver les Lieux-Saints dans la possession de l'Eglise ; car bientôt les Croisés devaient quitter ce poste, et les armes des Sarrasins allaient chasser de l'Orient les armées chrétiennes. Le saint Patriarche, il est vrai, n'avait amené de l'Italie avec lui que douze de ses compagnons : mais Dieu se chargea du succès de son œuvre. Plusieurs nobles chevaliers campés devant Damiette se rangèrent sous la bannière de la Pauvreté; en outre, tous les religieux d'un grand monastère d'Antioche, subjugués par le charme de son extraordinaire sainteté, s'opposèrent à son départ tant qu'il ne les eût admis dans son ordre. Nous reviendrons sur ce fait.

Au sujet de l'admirable vocation de plusieurs barons chrétiens, nous avons le témoignage du Cardinal de Vitry qui alors était évêque d'Acre et délégué apostolique dans l'armée des Croisés. Ce prélat eut l'occasion de voir le Saint et vécut même familièrement avec lui. Dans une lettre qu'il a écrite à ses amis de Lorraine, il loue la vie toute apostolique de François et de ses disciples et raconte l'incident en ces termes: « Le seigneur Regnier, prieur de Saint-Michel a embrassé l'ordre des Frères Mineurs. Cette nouvelle institution s'est déjà répandue partout ; elle rappelle la manière de vivre de la primitive Eglise, et particulièrement celle des Apôtres. Son chef se nomme Frère François ; il est si aimable qu'il se fait vénérer de tout le monde, même des infidèles. A la même règle se sont aussi voués Coln, Anglais, membre de notre clergé, et deux autres de ses compagnons, à savoir, Michel et Matthieu, à qui j'avais confié le soin de l'église ; et le chantre et Henri, et d'autres dont je ne me souviens pas. » (1)

Venons aux moines de la Montagne Noire que certaines Chroniques qualifient de Bénédictins. Voici ce qu'en rap-

(1) Epist. ad Lotharing. apud Bongars. pag 1149.

portent toutes les histoires de notre ordre. Quelque temps après l'arrivée de S[t] François en Orient, l'Abbé de cette famille de religieux vint à mourir. Avant de rendre le dernier soupir, il avait prédit qu'un saint homme, fort cher à Dieu, fondateur d'un illustre Institut, vêtu pauvrement, d'humble apparence, mais digne de tous les respects ne tarderait pas d'arriver au monastère. L'événement justifia bientôt ces paroles : un étranger dont l'extérieur était conforme à cette description apparut un jour sur le seuil du couvent. Aussitôt tous les moines se portèrent processionnellement à sa rencontre, ils l'accueillirent avec tous les témoignages de la joie, le considérant comme un envoyé du ciel, l'honorant comme un père, déclarant qu'ils voulaient être ses enfants. Le Saint se rendit à leurs prières; il les admit au nombre de ses frères et bénit la tendresse paternelle du Seigneur qui multipliait si merveilleusement dans toutes les parties de la terre son pauvre troupeau (1).

Au dire de la plupart des historiens, d'autres monastères encore embrassèrent dans cette contrée la règle de François. Le nombre s'en accrut tellement qu'ils formèrent entre eux une vaste Province dont la renommée et les effets salutaires durèrent jusqu'à l'occupation totale de la Syrie et de la Palestine par les Sarrasins (2).

Il existe même en ces lieux une tradition constante que nous n'avons aucune raison de rejeter et qui attribue au même Saint l'institution primitive des hospices et couvents non seulement du Chypre et d'Acre, mais du mont Sion, du Saint Sépulcre à Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth et d'autres répandus çà et là en Syrie et en Egypte. (3)

Le second fruit que retira S[t] François de son voyage apostolique en Orient fut la permission qu'il obtint du Soudan

(1) Pisan. Conformit. IX et XI. Wading. annal. tom. I ad an. 1219. Calahorra, Storia cronolog. della Siria, loc. cit. Da Porto, Patrimon. seraf ibid. voyez aussi notre Histoire universelle des missions Franciscaines, tom I.

(2) Voir notre Histoire univ. lib. I, cap. I. page 18.

(3) Histoire. univ. des missions Franc. loc. cit.

d'Égypte pour lui et pour ses religieux la faculté de precher l'Evangile dans les états de ce monarque.

Défense fut faite à tous les Sarrasins de molester dans la moindre chose ces hommes de Dieu, injonction de les traiter toujours avec honneur. Sans cet appui extérieur cette nouvelle province de l'ordre des Mineurs n'eût pu avoir des succès aussi rapides. Le Cardinal de Vitry que nous avons déjà cité nous fournit, entre autres auteurs, le témoignage de la faveur si rare et si singulière accordée par le prince musulman. Nous aimons de rapporter ici ses paroles. Il commence par louer l'excellence de la règle professée par les disciples de François. « Ces hommes admirables, dit-il, s'efforcent de faire renaître la pauvreté et l'humilité de la primitive église, en remplissant non seulement les préceptes, mais même les conseils de l'Evangile. Le Pape a confirmé leur règle et leur a donné le pouvoir de prêcher partout, mais du consentement des Prélats. Ils s'en vont deux à deux, sans besace, sans pain, sans argent, sans souliers; ils ne peuvent rien posséder. Ils n'ont ni monastères, ni églises, ni maisons, ni terres, ni bestiaux. Ils ne se revêtent ni de lin, ni de fourrures; ils portent seulement une tunique de laine à laquelle s'adapte le capuce, sans manteau ou autre habit quelconque. Invités à manger, ils prennent ce qu'on leur offre : mais ils ne mettent rien en réserve pour le lendemain. Une ou deux fois par an ils se réunissent en chapitre, après lequel ils se séparent de nouveau et se dispersent deux à deux dans les différentes provinces. Leurs prédications et plus encore leurs exemples excitent au mépris du monde, et ce ne sont pas seulement les personnes du commun mais même les nobles qui, pour marcher sur leurs traces, abandonnent cités, terres, héritages et adoptent l'habit des Frères Mineurs, une pauvre tunique et une corde pour ceinture. De cette façon, ils se sont tellement multipliés en peu de temps, qu'il n'est pas de province dans la chrétienté où on ne trouve de ces religieux. Ils admettent tout le monde, à l'exception des personnes mariées ou de ceux qui suivent une autre religion.

Leur nombre ne les effraie pas, car ils remettent à la divine Providence le soin de leur subsistance. D'ailleurs les hommes de bien se font une joie de leur offrir l'hospitalité et de les aider par des aumônes. (1)

Tel est l'aperçu historique que nous fournit l'illustre historien contemporain sur le caractère primitif de l'ordre des Mineurs. Un peu plus loin, il nous décrit, en ces termes, les qualités des Frères envoyés chez les peuples infidèles : « Les Sarrasins eux-mêmes, dit-il, accueillent avec empressement ces prédicateurs de l'Evangile. Nous avons vu de nos propres yeux le Fondateur et Supérieur général de cet Ordre, homme simple et peu lettré, aimé de Dieu et des hommes, et qui s'appelle François ; nous l'avons vu si rempli d'un zèle divin qu'il a quitté l'armée des Croisés devant Damiette pour se rendre au camp du Soudan. Tous les Sarrasins écoutent volontiers les Frères Mineurs parler de Jésus Christ et de sa doctrine, tant qu'ils ne touchent pas à Mahomet et ne le traitent pas d'imposteur et d'infidèle. Car alors ils se déchaineraient contre eux et les banniraient de leur cité, si la protection de Dieu ne couvrait pas ses serviteurs. Tel est l'ordre des Frères Mineurs : il ne s'accommode pas aux faibles qui courraient risque de périr en se hasardant sur les flots orageux du monde. » (2) Voilà avec quels sentiments parlait du bienheureux François et de son ordre le Cardinal de Vitry, qui survécut près de dix-huit ans au saint, et qui n'attestait que ce qu'il avait vu dans les pays infidèles.

Nous ajouterons ici que, d'après presque tous nos anciens chroniqueurs, se répandit l'opinion générale, que saint François promit au Soudan, avant de le quitter, qu'en récompense de la grande bienveillance dont il avait fait preuve en sa faveur et en celle de ses Frères, il lui obtiendrait la grâce de mourir régénéré par la foi chrétienne. Voici les naïfs et charmants détails que nous trouvons à ce sujet dans un livre d'or du treizième siècle, qui a pour titre : *Les fleurs de saint*

(1) Hist. de l'Occid. ch. XXX.
(2) Hist. de l'Occid. ibid.

François. Le saint patriarche était sur le point de retourner en Egypte, lorsque le Soudan lui dit en secret : « Frère François, je me convertirais volontiers à la foi du Christ, mais je crains de le faire à présent : car si mes sujets venaient à le savoir, ils nous mettraient à mort, vous, vos compagnons et moi-même. Vous pouvez rendre encore de grands services et j'ai à terminer, de mon côté, plusieurs affaires très importantes ; je ne veux donc compromettre ni votre existence, ni la mienne. Mais veuillez m' enseigner les moyens que je dois employer pour assurer mon salut : je suis tout disposé à suivre vos conseils. — Seigneur, répondit le saint, je vais vous quitter ; mais quand je serai de retour dans ma patrie, quand, par la grâce de Dieu, j'aurai établi ma demeure dans les cieux, je vous enverrai deux de mes frères qui vous donneront le baptême, et vous serez sauvé. Voilà quels sont les desseins de Dieu sur vous, et voilà ce qu'il m'a révélé. Mais, d'ici là, hâtez-vous de vous dégager de toute sollicitude, afin qu'au jour où la grâce descendra sur vous, elle vous trouve entièrement disposé à recevoir la foi.

Le Soudan promit de se conformer à ces avis, et il les suivit en effet. Après cette entrevue, saint François et ses vénérables compagnons quittèrent le pays des infidèles, et, quelques années après, le Saint rendit son âme à Dieu.

Cependant le Soudan, devenu infirme, attendait l'accomplissement de la promesse qui lui avait été faite. Des gardes postés en plusieurs endroits de ses frontières avaient ordre, dès qu'ils verraient deux frères portant l'habit de saint François, de les lui conduire immédiatement. Son attente ne fut pas trompée. Vers ce temps-là, le Saint apparut à deux de ses frères et leur ordonna d'aller, sans retard, trouver le Soudan, et de lui procurer la grâce du salut, suivant la promesse qu'il lui en avait faite. Ces deux frères obéirent sur le champ, traversèrent la mer et furent conduits par les gardes au Soudan, qui, en les voyant, s'écria, rempli de joie : je le reconnais maintenant, oui, c'est Dieu lui-même qui m'envoie ses serviteurs pour me sauver, et c'était vraiment

d'après une inspiration divine que François m'en avait fait la promesse. Aussitôt il fut instruit des vérités de la foi, reçut le baptême que lui conférèrent les frères et, ainsi régénéré en Jésus-Christ, il mourut de la maladie dont il était atteint, et son âme fut sauvée par les mérites et les prières de saint François (1).

Tels sont les principaux fruits que le grand Patriarche des pauvres recueillit de son voyage en Orient.

Nous pourrions en signaler beaucoup d'autres : il ne faudrait que glaner ça et là dans les antiques souvenirs de l'histoire les récits pleins d'intérêt et d'édification qui nous rapportent les conversions particulières opérées par le saint durant ce pélérinage. On peut dire que tout son long trajet fut un vrai triomphe pour la foi chrétienne (2).

Pour ne pas nous perdre dans des détails sans fin, nous nous contenterons de reproduire un seul trait qui terminera cette première partie.

Une femme Maure eut l'impudence de dresser des embûches à la chasteté de l'admirable apôtre. François feignit de correspondre à ses désirs, mais à la condition que lui-même préparerait la couche. Et quelle couche ! Elle devait être la dépositaire de voluptés d'un nouveau genre ! C'étaient des charbons embrasés, sur lesquels il se jeta hardiment et de gaité de cœur en présence de la séductrice. A voir son empressement, on eût cru qu'il s'était choisi un lit de roses. Effrayée et remplie d'une confusion salutaire, la Mauresque rentra en elle-même, pleura et, nouvelle Samaritaine ou nouvelle Madeleine, elle se convertit sincèrement à Dieu (3).

Le bruit de ce miracle volant de bouche en bouche attira grand nombre d'infidèles à la vrai foi et augmenta, dans ces contrées, l'influence du saint Patriarche et de ses enfants.

(1) Les fleurs de Saint François, chap. XXVI.

(2) Voyez Calahorra et Da Porto, loc. suprà cit

(3) Idem et specul. vitæ B. Francisci, cap. LXXIV. Ugolin. cap, XXXIII. Marc de Lisbonne, chronique, liv. I. chap. LVII, Wading, loc. cit. et Histoire universelle des Missions Franciscaines, loc. cit.

Le écrivains anciens et modernes qui se sont occupés des origines de l'ordre séraphique retracent tous des faits de ce genre. Ces légendes prouvent au moins l'impression merveilleuse que la présence et la sollicitude de François pour son institut et pour l'Eglise du Christ produisirent dans l'âme de ces peuples.

Maintenant encore le souvenir de ses miracles se retrouve parmi les infidèles.



Deuxième partie.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Palestine et Syrie.

I.

Rapport sur l'état de la mission des Frères Mineurs en Palestine, en 1860, *adressé aux Evêques de France par le P. Fulgence de Turin Commissaire de Terre-Sainte à Paris.*

Paris, 19 *Mars* 1860.

Excellences Révérendissimes.

De retour à Paris de mon voyage en Terre-Sainte où j'ai eu le bonheur de porter le produit de collectes faites en France, le vendredi saint, pour le soulagement de cette Mission, j'adresse à vos Excellences ces quelques détails sur les travaux apostoliques de nos frères dans ces contrées. Ils pourront offrir, j'espère, aux fidèles de vos diocèses l'un ou l'autre sujet d'édification.

La province Minoritique de Terre-Sainte, à qui est confié la garde des lieux, théâtre de la Rédemption, et inaugurée par notre Patriarche Saint François lui-même en 1219, compte, jusqu'à ce jour, 28 couvents, sur l'espace compris entre les Pyramides et les Steppes d'Alep. Le plus grand nombre de ces maisons est dans la Palestine : les voyageurs et Pèlerins de toutes les nations y sont accueillis gratuitement et pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pendant toute la durée de leur séjour.

Ces couvents avec leurs églises sont les suivantes :

1° A Jérusalem, deux : à savoir celui du Saint Sépulcre et celui du Saint Sauveur; 2° à Bethléem, celui de Sainte Catherine; 3° à Saint Jean sur la montagne, celui de Saint-Jean-Baptiste; 4° à Nazareth, celui de l'Annonciation; 5° à Larnaca de Chypre, celui de Notre-Dame des Grâces; 6° dans la ville d'Alep, celui de Sainte-Marie de Jésus; 7° dans la ville d'Alexandrie, celui de Sainte-Catherine; 8° au Grand-Caire, celui de l'Assomption; 9° à Jaffa, celui de Saint-Pierre; 10° à Ramla, celui de Saint Nicodème; 11° à Saint-Jean d'Acre, celui de Saint-Jean-Baptiste; 12° à Tibériade, celui de Saint-Pierre; 13° à Damas, celui de Saint-Paul (brûlé naguère par les Turcs, les huit religieux qui l'habitaient y ont été tués. Nous reviendrons plus tard sur cet événement). 14° à Beyrouth, celui de Saint Joseph; 15° à Sidon, celui de l'Annonciation; 16° dans le bourg d'Arizza, celui des saints Pierre et Paul; 17° à Tripoli de Syrie celui de Saint-Joseph et un autre; 18° à Lattachia, celui de la Sainte-Croix; 19° un autre du même nom à Nicosie de Chypre; 20° à Limasol, celui de Sainte-Catherine; 21° à Constantinople, celui des Sept-Douleurs; 22° à Rosetta celui de la Sainte-Famille; 23° à Mansurah, celui de l'Immaculée Conception; 24° à Faium, celui de Saint-Antoine de Padoue; 25° à Damiette, celui de Saint-Louis; 26° à Cafayat d'Egypte.

A tous ces couvents est unie une paroisse et les frères Mineurs y exercent charge d'âmes. Ce qui ne les empêche pas d'étendre leur ministère apostolique aux églises et chapelles suivantes : de la flagelation à Jérusalem; de Saint-François au Vieux-Caire; de N. D. du mont Carmel, à Bolac; idem, à Larnaca; de Saint-Antoine de Padoue, à Katal sous Alep. Ils sont en outre chargés d'entretenir et de pourvoir de tous les objets nécessaires au culte les sanctuaires suivants :

D'abord dans la ville même de Jérusalem : 1° le saint Sépulcre; 2° la chapelle du crucifiement sur le sommet du calvaire; 3° au même endroit, *Ubi stabat Mater dolorosa juxta crucem lacrymosa dum pendebat Filius*, une autre chapelle de Notre-Dame des Douleurs; 4° la chapelle de Sainte Marie Madeleine au lieu où Notre Seigneur lui apparut après sa résu-

rection ; 5° celle de l'Apparition, où d'après la résurrection le Sauveur s'est montré pour la première fois à sa sainte Mère ; 6° l'autel de la colonne de la flagellation, où l'on conserve une relique de ce monument ; 7° l'autel de l'Invention de la Sainte Croix dans une chapelle souterraine où fut retrouvé ce Bois sacré ; 8° enfin celui de la Pierre de l'Onction sur laquelle le corps de Notre Seigneur fut déposé et embaumé par Joseph d'Arimathée et Nicodème avant d'être déposé dans le sépulcre.

Sur le Mont Calvaire en dehors de l'Eglise, ils prennent soin de la chapelle située à l'endroit où se trouvait la sainte Vierge, au moment où l'on mettait en croix son divin Fils.

Sur la voie douloureuse, ils veillent à la conservation du sanctuaire de la Flagellation, au lieu où Notre Seigneur fut battu de verges. Des secours envoyés de la Bavière permirent aux Frères Mineurs de le restaurer en 1838. Dans le voisinage, se trouve un petit couvent où l'on put accueillir une partie de la nombreuse caravane française, lors du Pèlerinage de Pâques 1859. La *Casa-Nuova*, où sont d'ordinaire hébergés les pèlerins, n'avait pu suffire en cette occasion.

Sur le Mont des Olives, ils ont à entretenir :

1° Le jardin de Getsemani ; 2° la Grotte de l'Agonie à un jet de pierre du lieu où *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*

A Bethléem : 1° la crèche où fut couché l'enfant Jésus, *quia non erat eis locus in diversorio ;* 2° l'autel des Rois Mages, dans la partie de la Grotte où ces princes de l'Orient se prosternèrent pour adorer le Nouveau-Né et lui offrirent de l'or, de la myrrhe et de l'encens ; 3° la crypte où se trouvent l'autel de Saint Joseph, le tombeau des Innocents, ceux de saint Eusèbe, de sainte Paule et de saint Eustache, aussi bien que l'oratoire et le tombeau de saint Jérôme ; 5° la Grotte du lait, où la sainte Vierge nourrit son divin Fils.

A Nazareth : 1° le sanctuaire de l'Annonciation où était autrefois la maison de la sainte Vierge, *et où le Verbe s'est fait chair* ; 2° la chapelle où fut l'atelier de saint Joseph, restau-

rée naguère par les Frères Mineurs ; 3° la chapelle de la table du Christ dans le voisinage de Nazareth.

La chapelle qui occupe l'emplacement de la maison de saint Jacques le Majeur, à Jaffa.

A Tibériade : l'Eglise qui s'élève au lieu où Notre Seigneur désigna saint Pierre comme chef du Collége Apostolique.

A Damas : la chapelle de saint-Ananie et une autre à l'endroit où saint Paul fut renversé de son cheval et frappé de cécité.

A saint-Jean *sur la Montagne* : le sanctuaire de la nativité du Précurseur et l'autel de la Visitation où retentit, pour la première fois, le sublime cantique de Marie : *Magnificat anima mea Dominum.*

A Ramla, la chapelle de saint-Nicodème. Elle s'élève à la place de la maison de ce fidèle disciple du Sauveur, qui demanda et obtint de Pilate la permission d'ôter de la croix le corps de son divin Maître.

Les Frères Mineurs ont encore conservé de tout temps, ou recouvré, le droit de célébrer à certains jours aux stations suivantes :

1° Sur le Mont des Olives, au lieu d'où Notre Seigneur monta glorieusement au ciel. 2° A Béthanie, au Sépulcre de Lazare, où le Sauveur opéra la résurrection merveilleuse de son ami. 3° Sur le Mont Sion, au palais de Caïphe, aujourd'hui au pouvoir des Arméniens Schismatiques. 4° A Jérusalem, dans l'Eglise de Saint-Jacques le Majeur également entre les mains de cette nation. 5° En Galilée, sur le mont Thabor, où l'on a commencé la restauration de l'ancien sanctuaire de la Transfiguration; car les Mineurs possèdent de temps immémorial, le droit d'habiter, de réédifier, de garder la station de ce lieu mémorable. 6° A Cana, dans l'endroit où Jésus-Christ fit son premier miracle en changeant l'eau en vin. Ce poste est la propriété de nos Pères de Terre-Sainte. 7° A Nazareth : 1° dans l'église dite *de la Synagogue*, cédée, depuis peu, aux Grecs Catholiques; 2° à la Fontaine de la Sainte Vierge. Dans le voisinage de Nazareth : 1° sur la montagne du Précipice

d'où les Juifs voulaient lancer Notre Seigneur; 2° au lieu dit de l'Evanouissement de la Vierge. A Séphoris enfin, dans l'église érigée sur l'emplacement de la maison des Saints Joachim et Anne. Dans ces dernières stations, les Mineurs doivent apporter avec eux l'autel quand ils veulent célébrer la messe.

Voilà, en abrégé et en partie, l'œuvre confiée à la grande Mission Franciscaine en Palestine. Veiller et prier auprès des sanctuaires les plus précieux de la chrétienté, les conserver aux catholiques, les défendre, au prix de sacrifices de tout genre, contre les prétentions incessantes des Schismatiques et des infidèles, braver la peste et tant d'autres maladies mortelles, souffrir sans relâche les avanies des ennemis de la croix, telle est la vie de ces généreux disciples du Patriache d'Assise.

Cette Mission ne compte jamais moins de 270 religieux, auxquels est remis le soin de vingt-deux-mille Catholiques distribués en vingt-deux paroisses. En vertu du Bref *In Supremo* de Bénoit XIV confirmé par Pie IX, deux frères de chacune des provinces de l'Ordre soumis au Révérend Père Ministre général résidant au couvent de Sainte Marie d'Aracœli à Rome, ont droit de travailler dans ces contrées à la vigne du Seigneur. L'Institut de Saint François est répandu sur toute la terre : il n'est donc pas étonnant qu'on trouve en Palestine des Frères Italiens, Espagnols, Slaves, Allemands, Portugais, Flamands, Français. Il y en a même d'origine Orientale et sujets du Sultan.

Nous croyons inutile de faire ressortir l'avantage que la réunion de tant de nationalités dans un même ordre peut offrir aux pèlerins de tous les pays.

N'allons pas croire toutefois que les soins des Frères Mineurs se bornent à la garde et à la conservation des sanctuaires, aux offices de charité vis-à-vis des pèlerins et des voyageurs; ils ont encore à distribuer, chaque jour, d'abondantes aumônes aux pauvres de toute secte et de tout pays.

On peut compter 477 familles, près de 1924 individus qui

reçoivent leur subsistance de ces religieux. Ils fournissent l'habitation à 250 autres familles. Dans la seule année 1857, ils n'ont pas payé moins de 285,473 piastres turques en vêtements, vivres, médicaments, loyers de maison. La piastre étant de 20 centimes, cette dépense représente une somme de 57,095 francs.

La même année, les pauvres Franciscains ont accueilli dans leur couvent 7,196 pèlerins ou voyageurs, et les ont nourris, en moyenne, l'espace de 26, 280 jours.

Cette générosité leur a couté 157,680 piastres. Nous avouerons que parfois les étrangers loin de vouloir être à charge aux bons frères, leur laissent d'abondantes aumônes en reconnaissance de leurs soins; mais ces exemples sont fort rares et le plus grand nombre jouissent, sans défrayer les religieux, de l'hospitalité que leur offre une charité sincère et désintéressée.

Il ne faut pas oublier qu'ils ont à entretenir un grand nombre d'écoles. L'étendue de leur besogne ne leur permet pas d'y donner tout l'enseignement par eux-mêmes : force leur est donc de recourir à des maîtres séculiers qu'ils retribuent. Outre les seize Franciscains et les huit sœurs de Saint-Joseph voués à l'instruction, vingt-deux instituteurs et six institutrices Arabes leur coutent par an, 55,594 piastres, soit 11,119 francs. Et cette dépense est nécessaire : il n'y a que les indigènes pour apprendre aux enfants la véritable prononciation de leur langue maternelle. Ces écoles sont fréquentées par 2,181 élèves des deux sexes. Or ce n'est pas seulement l'instruction religieuse, littéraire, professionelle, la connaissance des langues européennes, surtout à Jérusalem, que les religieux ont à donner à cette jeunesse; livres, papier, logement, entretien sont encore à leurs frais; souvent même toute une famille est à nourrir. A moins de faire ces sacrifices, les missionnaires verraient les enfants déserter leurs écoles et tomber entre les mains des schismatiques et des protestants qui mettent en œuvre toutes les séductions pour acheter et corrompre les âmes des pauvres arabes.

On conçoit que les Frères Mineurs y dépensent de 25 à 30,000 francs par an.

Dans le but de fournir à tous ces élèves les livres nécessaires, les religieux ont, depuis quelques années, établi une imprimerie dans leur couvent du Saint Sauveur à Jérusalem. Ils la doivent principalement aux secours de la commission générale de Terre-Sainte en Autriche. Ils n'ont cessé, dès lors, de publier des ouvrages écrits en langue européenne ou orientale. L'avantage qui en résulte n'est pas borné aux écoles : grâce à ce nouveau moyen de propagande, la doctrine catholique peut aisément se répandre en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Afrique, en Egypte et la vraie Foi trouve un appui contre les menées du Schisme et les funestes efforts des sociétés Bibliques protestantes.

Au nombre des ouvrages imprimés en 1854, il faut citer particulièrement la théologie morale de St Alphonse de Liguori réduite en abrégé par Neyraguet, en 2 volumes grand in-4°. Une traduction arabe en a été faite par le père Louis Omegna, missionnaire apostolique de Terre-Sainte. Un religieux Lazariste attaché à l'apostolat de ces mêmes contrées nous a déclaré que le travail de notre confrère rendait la pensée et la doctrine de l'auteur avec autant d'exactitude que le texte original latin.

La création de cette imprimerie est un grand service rendu à la religion, mais elle entraine bien des dépenses.

Et encore faut-il y ajouter les frais d'entretien des Colléges d'Arriza et de Damas ou de jeunes missionnaires venus d'Europe étudient la langue Arabe dont la connaissance est absolument nécessaire pour le gouvernement des paroisses.

Le Grec qui est également indispensable est enseigné dans deux couvents de l'île de Chypre. C'est ainsi que, grâce à une constante persévérance et à de lourds sacrifices, les pères Franciscains sont parvenus à fonder ou à faire refleurir les écoles dans tous les lieux de la Custodie de Terre-Sainte.

Je viens de dire *faire refleurir* : en effet les écoles de garçons à Jérusalem qui ne comptaient, en 1846, que 90 élèves

en renferment maintenant 140. Et il en est ainsi de toutes les autres. J'ai visité, dans mon voyage, toutes celles de l'un ou l'autre sexe dans la ville d'Alexandrie, à Jaffa, à Jérusalem, à Béthléem, à Nazareth, et j'ai vu et comme touché de la main qu'elles sont en voie de sensible progrès. J'ai distribué aux enfants qui les fréquentent des médailles, des images, des livres que des personnes pieuses de Paris m'avaient fait obtenir d'une société de saint François de Sales. Je ne saurais dire avec quelle reconnaissance maîtres, maîtresses et écoliers ont reçu ces petits cadeaux. Il serait néanmoins à désirer que les locaux fussent agrandis et mis en meilleur état.

En résumé, les dépenses faites par la Custodie de Terre-Sainte en 1857 s'élèvent à 1,170,796 piastres turques qui font 292,699 francs et 25 centimes. Cette somme à été répartie comme suit : 1° pour le culte, 107,736 piastres. 2° pour médecins, drogmans et autres serviteurs, 56,308. 3° pour l'entretien de ceux qui se livrent à l'étude de l'une ou l'autre profession, 48,482. 4° pour les pauvres, 252,943. 5° pour loyers de maisons ou logements de nécessiteux, 32,530. 6° pour les écoles 163,636. 7° pour l'imprimerie, 34,000. 8° pour les dépenses occasionnées par 7,196 pèlerins hébergés pendant 26,280 jours, 156,680 piastres. Ajoutez 289,540 autres piastres fournis par les mêmes Pères au Patriarche ; 12,500 au Délégat Apostolique d'Egypte et 22,520 consacrées à l'achat d'un couvent à Damiette. Nous ne parlerons pas de la distribution de toute espèce de secours en nature que les religieux avaient reçus d'Europe.

Cette même année les Frères Mineurs ont célébré gratuitement, dans les divers sanctuaires de Terre-Sainte, au delà de 1,500 messes pour leurs principaux bienfaiteurs morts ou vivants et 28,977 autres messes pour tous les fidèles qui leur prêtent secours d'une façon quelconque.

Pour faire face à ces énormes dépenses, ils n'ont d'autres ressources que les aumônes qui leur arrivent du dehors et qu'ils reçoivent de la chrétienté.

Aujourd'hui, comme aux premiers temps du christianisme, les Catholiques de la Palestine sont fort pauvres, et les Franciscains perpétuent, pour ainsi dire, l'œuvre de charité fondée par S[t] Paul et recommandée si ardemment par cet Apôtre : « Quant aux collectes qui se font pour les saints, conformez-vous à la règle que j'ai tracée aux églises de Galatie. Que le premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part et serre ce qui lui plaira : afin qu'on ne commence point à recueillir, lorsque je serai venu. Et quand je serai là, ceux que vous aurez choisis je les enverrai porter vos libéralités à Jérusalem ; et, s'il est à propos que j'y aille moi-même, ils m'accompagneront. (1) »

Nous croyons superflu de citer les Bulles Apostoliques qui, depuis le temps d'Alexandre IV jusqu'au règne de Pie IX, n'ont cessé de recommander à l'attention des Catholiques les enfants de Saint-François. Il y a plus de six siècles que ces intrépides missionnaires veillent à la garde des Lieux Saints ; bien des fois ils ont laissé leur vie entre les mains des bourreaux, et l'on peut dire que leurs jours se sont passés au milieu de persécutions continuelles. Les Souverains Pontifes ont constamment appelé sur eux la sollicitude de l'Episcopat et mis tout en œuvre pour faire prospérer les quêtes au profit de la Terre-Sainte. C'est ainsi que les Franciscains ont pu se maintenir dans cette difficile mission depuis 1219 jusqu'à nous, grâce au secours et à la protection des potentats Catholiques d'Europe. Parfois cet appui leur a fait défaut : alors les regards des pieux apôtres se sont tournés vers l'Amérique et ils ont demandé aux habitants du Nouveau Monde les moyens de sauver les précieux sanctuaires confiés à leur garde.

Il est bon de faire remarquer ici que le Portugal ne fait plus parvenir d'aumônes en Terre-Sainte, depuis 1834.

Les guerres civiles et les bouleversements politiques de l'Espagne ont aussi diminué considérablement les secours

(1) Ad Corinth. I. cap. XVI. V. I et suivants.

de tout genre que nos frères recevaient de ce pays. L'Autriche elle-même qui, depuis 1845, avait commencé à soutenir l'œuvre des Pères Franciscains, semble s'être ravisée à cet égard. Il ne reste donc plus que l'obole de la Bavière envoyée depuis le voyage du prince royal en Palestine, l'année 1840, celle de la Belgique, de la Société du S[t] Sépulcre à Cologne et des Commissariats des Frères Mineurs d'Italie, les dons que recueillent les Délégats de l'Ordre en Amérique et les générosités de quelques bienfaiteurs particuliers de l'un ou l'autre pays.

Mais qu'est devenu, me demandera-t-on, le grand trésor de la sainte Custodie?

Il n'y a d'autre trésor, entre les mains des Frères que des calices, des ostensoires, des lampes, des croix, des chandeliers, des vêtements et ornements sacrés donnés au S[t] Sépulcre ou à quelque autre sanctuaire de Palestine par les rois de France, d'Espagne, de Portugal, de Bavière, de Naples, par les empereurs d'Allemagne et d'Autriche, et par quelques pieux personnages. Les religieux n'en sont pas les gardiens jaloux. Ces richesses ne diminuent pas leur pauvreté, elles sont plutôt pour eux une occasion de mille dangers de la part des barbares qui voudraient les en dépouiller. Néanmoins, ils veillent avec courage à la conservation de ce précieux dépôt, heureux de pouvoir en étaler les magnificences dans les solennités du culte et d'en faire briller l'éclat aux yeux des Grecs et Arméniens schismatiques dont le luxe Oriental s'étudie à faire pâlir la splendeur de nos cérémonies.

La foi elle-même trouve un grand avantage dans cette pompe des offices. L'imagination des Arabes est frappée de tant d'appareil et ils jugent de la religion elle-même d'après l'imposante majesté de ses rites.

Toutes les dépenses que nous avons signalées plus haut sont déjà bien nombreuses et cependant nous n'avons pas été complets jusqu'ici. Avec les seules aumônes mentionnées, les Frères Mineurs ont construit ou restauré un grand nombre d'églises et de couvents. En voici le relevé depuis 1827 jusqu'en 1860.

En 1827, ils ont rebâti l'église et réparé le couvent de Sidon. En 1829, ils ont restauré l'église et ouvert un nouveau couvent à Laodicée; en ont fondé un autre à Beyrouth ; ont élevé une église et un couvent à Faïum. Renversés par les Arabes, ces édifices ont été rétablis en 1841. En 1830, ils ont refait l'église et les couvents de Jaffa; en 1832, le couvent de Ptolémaïde. En 1834, ils ont érigé un nouveau couvent dans la ville d'Alexandrie. En 1838, ils ont rebâti l'église de la Flagellation à Jérusalem. Ils en ont construit une autre à Larnaca, en 1842. Cette dernière localité a été gratifiée d'une chapelle et d'une école, en 1845. En 1847, ils ont réparé une église et bâtî un petit couvent à Tibériade, édifié dans la ville d'Alexandrie une grande et belle église ouverte en 1850, érigé une vaste habitation pour les pèlerins, à Jérusalem. Cette maison fut consacrée, plus tard, à d'autres usages. L'année 1849 leur est redevable d'une église à Katal, faubourg d'Alep. Le couvent de la Flagellation, à Jérusalem, date de 1850; une chapelle et un couvent à Limasol, en Chypre, sont de la même époque. Cette même année encore, ils ont jeté les fondements d'une chapelle et d'un hospice, à Gaza, dans un terrain qu'ils venaient d'acquérir, et ont commencé, au Caire une autre grande église terminée en 1854.

En 1852, ils ont entrepris la construction d'un nouveau couvent, à Larnaca, en Chypre ; celle d'un collége à côté de la belle église paroissiale d'Alexandrie, en 1853. Achevé en 1857, cet établissement a été confié aux Frères des Ecoles Chrétiennes.

En 1854, ils ont fondé un grand collége dans une maison du Caire appartenant aux Mineurs de Terre-Sainte. En 1855, ils ont acheté une maison à Mansourah; depuis, elle a été convertie en couvent avec chapelle. Ils ont aussi commencé une église à Beyrouth. Les travaux de l'église et du couvent de Tripoli remontent à 1856. Ils ont été terminés en 1858. En même temps, les Franciscains achetaient, à Damiette, une église dont ils firent un couvent avec chapelle; ils acquéraient, à Cafaiyat, un terrain où ils ne tardèrent pas de commencer la construction d'un autre couvent avec cha-

pelle presque terminé aujourd'hui. En 1857, ils ont restauré et agrandi l'église de Latakia, donné plus d'étendue au couvent de Damiette. En 1858, ils ont mis la main à la construction d'une chapelle en l'honneur de la Vierge, au Caire. En 1859, ils ont inauguré un nouveau cimetière à Latakia, réparé le petit couvent du Vieux-Caire, entouré de murs en pierres les sanctuaires du Mont Thabor et de Cana en Galilée, afin d'en mieux garantir la propriété; protégé d'une enceinte solide le sanctuaire de la Visitation en Judée, et fondé un grand collége dans la ville d'Alep.

(La suite à la prochaine livraison).

Lettre du Très-Révérend Père Bonaventure da Solero, Custode de Terre-Sainte au Très-Révérend Père Bernardin de Montefranco, Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs, au sujet des huit Franciscains mis à mort en haine du Christ, à Damas, au mois de juillet 1860.

Très-Révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander une esquisse biographique sur nos huit confrères tombés victimes de la fureur des Turcs, à Damas, au mois de juillet 1860 ; je vais essayer de répondre à vos désirs. J'aurais voulu tracer en raccourci le tableau des massacres faits par les Druses au Liban, car nos Missionnaires de Sida et de Beyrout y furent en butte aux plus grands dangers. Mais les journaux Européens vous ont mis au courant de ces affreuses nouvelles : tous se sont longuement entretenus de ces évènements. Je puis donc les passer sous silence. Il est probable que vous connaissez également les particularités des tristes scènes dont Damas fut le théâtre: cependant permettez-moi de vous en résumer le commencement ; j'ignore si les feuilles d'Europe s'en sont occupées.

On était au sept de juillet. A cette époque, les Musulmans de cette ville sont plus insolents que de coutume, pendant plusieurs jours. Ils avaient pris cinq chiens et leur avaient donné par moquerie les noms des cinq grands Potentats d'Europe. A chaque chrétien qui passait ils disaient en les lui montrant : « Tiens, voilà ton roi, ton empereur, ton ministre. « Ils firent ensuite quelques croix de bois, les suspendirent au cou de ces animaux et forcèrent les chrétiens à fléchir les genoux : « Adore, s'écriaient-ils, adore cette croix attachée au cou de ton monarque. »

En même temps, traçant d'autres croix sur le sol, ils forçaient les enfants à les fouler aux pieds et frappaient les récalcitrants.

Indignés de tant d'outrages, les Chrétiens s'adressèrent au Pacha. Celui-ci donna l'ordre d'emprisonner quelques Musulmans ; mais au lieu de les faire amener au palais, il voulut qu'ils traversassent le quartier des chrétiens. C'était faire appel aux passions fanatiques.

A la vue de leurs frères garrottés, les Turcs deviennent furieux : ils se révoltent, se précipitent et commencent un carnage sans exemple. Les soldats feignent, un instant, de venir au secours des victimes : le son de la trompette et un coup de canon parti de la demeure du Pacha les avertissent de ce qu'ils ont à faire. Ces signaux les rappelaient à la citadelle et leur enjoignaient de laisser les chrétiens et leurs habitations en proie à la rage des Musulmans. L'incendie et les scènes de meurtre prenaient des développements épouvantables.

Quelques Bachi-Bouzouks accourent pour mettre fin au tumulte, mais les soldats réguliers les contraignent à rebrousser chemin pendant qu'eux-mêmes s'unissent aux révoltés pour prendre part au pillage.

La nuit arrive : les lueurs de l'incendie attirent dans la ville les Bédouins, les Druses et autres barbares du dehors.

Les assassinats, les vols se multiplient, l'effroi gagne les cœurs les plus intrépides. Toutes les propriétés des chré-

tiens sont ravagées; notre couvent, celui des Lazaristes, des Sœurs de Charité, le Patriarcat grec, les différents évêchés du pays, les églises, sont réduits en cendres. Deux mille maisons deviennent la proie des flammes, presque douze mille chrétiens sont tués et, avec eux, tous nos religieux sans exception.

Quelques uns durent la vie aux quatre mille soldats Algériens d'Abd-El-Kader qui traita ces infortunés avec une générosité digne des plus grands éloges.

Pour ce qui regarde nos frères, voici un court essai biographique.

En premier lieu, figure le Père Emmanuel Ruiz, de cinquante-six ans. Ayant pris l'habit des Frères Mineurs de l'Observance dans la Province de l'Immaculée Conception d'Espagne, il y étudia la philosophie et la théologie avec assez de succès. Obéissant aux inspirations du ciel, il se voua aux Missions dans les pays infidèles, et fut destiné à l'apostolat en Terre-Sainte. Il apprit, en peu de temps, la langue des Arabes et s'appliqua tout entier au salut des chrétiens de ces contrées. Ses efforts ne furent pas perdus pour les âmes.

Après douze ans de fatigues, sa santé s'affaiblit et il se trouva sur le point de devoir retourner en Espagne.

Cependant un léger retour de forces lui permit de redemander ses premières fonctions de missionnaire. Son désir fut exaucé en 1852. Ses grandes vertus avaient inspiré une telle vénération qu'il fut désigné d'abord comme Président de l'hospice de Ramla et ensuite du couvent de Damas. C'est dans ce dernier lieu qu'il tomba sous les coups des ennemis de la Croix.

Après lui, vient le Père Carmelo Botta, aussi d'Espagne, de la Province de Valence. Il entra dans l'Ordre et professa la règle des Mineurs en 1825. Ayant terminé ses études en 1831, il désira faire partie de la Mission de Palestine.

Il apprit la langue Arabe dans une telle perfection qu'il fut établi Curé et nommé maître des novices qui, à Damas,

se préparaient aux missions. Il s'acquitta de ces offices avec beaucoup de zèle et de succès, et sa mémoire restera toujours en bénédiction parmi nous.

Il employait le peu de temps qui lui restait à enseigner aux jeunes gens des environs la littérature italienne qu'il possédait fort bien ou à vaquer aux soins de sa petite église.

Le troisième fut le Père Engelbert Kramsck, observantin réformé de la province de S[t] Léopold, dans le Tyrol Allemand. Il était né à Ramsan en 1827, avait pris l'habit franciscain en 1847, et, sur l'invitation des supérieurs, il était parti pour la Terre-Sainte en 1855. Ayant témoigné quelque goût pour l'étude de la langue arabe, il fut désigné pour la résidence de Damas où on lui confia, dans la suite, l'office de deuxième curé.

Il remplissait cette fonction avec un zèle vraiment apostolique, lorsqu'il tomba victime de la fureur des Musulmans. C'est une grande perte pour l'Ordre et pour la Mission de Palestine, car c'était un homme de beaucoup de talents et d'une vertu peu commune. Il possédait parfaitement six langues : l'Allemand, l'Italien, le Français, l'Espagnol, le Latin, l'Arabe, et il avait étudié profondément l'histoire littéraire des nations qui les parlaient.

Le quatrième martyr que les massacres de Damas ont donné à notre ordre est le Père Nicanor Ascanio, observantin de la Province de Castille. Né en 1814, il avait pris l'habit des Frères Mineurs en 1830. Bientôt après, la révolution ayant chassé les religieux de leurs couvents, il se retira dans son pays, se livra à de fortes études ecclésiastiques et s'occupa du ministère de la prédication avec grand fruit pour les âmes. En 1859, une généreuse résolution le conduisit en Palestine. Envoyé au collége de Damas pour y appreudre la langue Arabe il y trouva une mort précieuse devant Dieu.

Les deux autres prêtres furent le Père Nicolas Albarea observantin de la Province d'Andalousie et le Père Pierre Soler, de la Province de Murcie. Le premier, né en 1830, prit l'habit de Saint François en 1857, au couvent de Priego ouvert

avec l'autorisation du gouvernement pour les Missionnaires de Terre-Sainte . Notre confrère se rendit en Palestine en 1859. Il lui fallait aussi étudier la langue Arabe ; c'est la raison qui le fit envoyer à Damas, où il termina glorieusement sa vie.

Le second, né à Orca, en 1827, fit profession dans le même collége, fut le compagnon de voyage et d'études du Père Albarea et mourut comme lui.

Il me reste à dire un mot des deux Frères laïques, Frère François Pinaz d'Aspuentes et Frère Jean-Jacques Fernandez, tous deux Espagnols.

Le premier, observantin de la Province de Valence, était né en 1812, et avait pris l'habit des Mineurs en 1831. Parti pour le service de la mission de Terre-Sainte, il habita diverses résidences. Cependant il séjourna plus longtemps qu'ailleurs au couvent du Saint Sépulcre à Jérusalem et à celui de Damas où il trouva une mort glorieuse. Il ne laisse d'autre renommée que celle d'un religieux d'une grande perfection.

L'autre Frère était un observantin de la Province de Saint Jacques. Il naquit en 1808 et entra dans l'Ordre des Mineurs en 1831. Il montra dès l'abord un vif désir de se consacrer aux Missions de la Palestine, mais ses vœux ne furent exaucés qu'en 1859. Arrivé dans cette contrée, il visita dévotement tous les Lieux Saints et fut définitivement établi dans la maison de Damas. Il y donna les plus beaux exemples de ferveur et d'humilité. Dieu le récompensa de ses vertus en lui accordant la couronne du martyre.

Une chose qu'il importe de remarquer, c'est que nos héroïques confesseurs ne périrent pas tous de la même manière.

Le Père Ruiz poussé par les Turcs en dehors de son couvent fut sommé jusqu'à sept fois de renier le Christ et de confesser Mahomet. Le voyant demeurer inébranlable, les barbares le frappèrent à coups de cimetères et hachèrent son corps en quatre parts. Le Père Carmelo Botta, fut atteint d'un coup de fusil, au moment où il cherchait son salut dans la fuite. Le Père Engelbert fut aussi, comme le Père Ruiz, invité

plusieurs fois à renoncer à sa foi; il s'y refusa constamment avec une intrépidité héroïque, il ne cessa d'affirmer que jamais ses bourreaux n'obtiendraient un signe de faiblesse d'un chrétien, d'un ministre du Sauveur. Il mourut dans cette admirable résolution. Les trois autres prêtres et les deux frères laïques périrent sous les ruines et dans l'incendie du couvent, ainsi que beaucoup de chrétiens qui s'y étaient réfugiés. Religieux et séculiers retirés aux pieds des autels y priaient en attendant la mort ; ils avaient fait à Dieu le sacrifice de leur vie pour le salut de leurs ennemis, quand l'église s'écroula sur eux et les ensevelit sous ses décombres.

Je dois ces détails aux relations de personnes bien informées et qui les ont fournis de vive voix ou par écrit. Ils me viennent presque tous de témoins oculaires ou d'hommes qui ont consulté les assistants de ces horribles scènes.

Nous en saurons davantage encore lorsque les informations juridiques commenceront à Damas.

Les lecteurs qui ne connaissent pas la localité aimeront peut-être d'avoir quelques renseignements topographiques. Le couvent de Damas, actuellement détruit, présentait un carré parfait d'une superficie d'environ 500 mètres. Il était divisé en quatre enclos dont trois étaient arrosés par un cours d'eau. Il se composait de deux étages : le premier tout en pierres, le second en briques et en charpente.

Il renfermait dans son enceinte une église assez vaste où se trouvaient huit autels et une sacristie. L'habitation comprenait, en bas, quatre places, deux dépenses, deux magasins, deux grandes salles de classe, une cuisine avec fontaine, une arrière-cuisine avec puits, une cave, etc. En haut, elle comptait vingt chambres pour les religieux. Les frais de construction s'étaient élevés à 227,30 francs.

Ajoutez 50,000 francs pour la valeur de la Bibliothèque riche, comme on sait, en livres rares, surtout en ouvrages orientaux et en précieux manuscrits. Parmi ces derniers, il y avait une Bible en parchemin dont une Société de bibli-

ophiles anglais avait offert 1000 livres sterling. Tout est perdu !

Veuillez, mon très-Révérend Père, m'accorder votre bénédiction ainsi qu'à tous vos enfants de la Mission de Palestine.

Votre très-humble et très-obéissant fils,

Fr. Bonavenvure DE SOLERO.

Custode de Terre-Sainte.

Jérusalem, ce 31 août 1860.

Lettre du même Père Custode de Terre-Sainte pour recommander les martyrs de Damas aux prières des Missionnaires de la Palestine.

Chers et Révérends Pères !

Pénétrés de la plus profonde douleur, nous venons nous acquitter d'un devoir de notre charge en vous faisant part d'une bien triste nouvelle. Le 9 juillet, la ville de Damas a été le théâtre d'un affreux soulèvement des Turcs unis aux Druses contre les Chrétiens. Les excès de ces barbares attestent une cruauté sans exemple jusqu'à nos jours ; le nombre de leurs victimes est considérable. Nous avons à déplorer la perte de presque tous nos religieux, parmi lesquels : Le Père Emmanuel Ruiz, Observantin de la Province de l'Immaculée Conception, et président ; le P. Carmelo Botta, Observantin de la Province de Valence, Curé ; le P. Engelbert Kramsch, Observantin réformé de la Province de St Léopold, Vice-curé ; le P. Nicanor Ascanio, Observantin de la Province de Castille ; le P. Pierre Soler, Observantin de la Province de Murcie ; le P. Nicolas Albarea, Observantin de la Province d'Andalousie ; le Fr. François Pinaz, Observantin de la Pro-

vince de Valence et le Fr. Jean-Jacques Fernandez Observantin de la Province de S[t] Jacques. Les trois premiers furent tués pendant qu'ils cherchaient à fuir, les cinq autres périrent dans l'incendie de l'hospice.

Ce n'est pas la première fois que nos chroniques de Terre-Sainte enregistrent de pareils évènements : cependant nous n'en devons pas moins déplorer des pertes aussi sensibles à nos Missions. Résignons-nous et adorons les jugements inpénétrables de Dieu. Une pensée, d'ailleurs, bien propre à nous consoler, c'est que deux de ces Religieux, le P. Président et le P. Vice-Curé, sommés de renier la foi chrétienne avec promesse d'avoir la vie sauve, ont rejeté avec un saint mépris cette horrible proposition et ont préféré la mort à cette lâcheté. Cet exemple d'héroïsme, tous les autres l'auraient donné si l'occasion les avait placés en présence de leurs bourreaux. Aussi nous pouvons être sûrs que Dieu a récompensé leur sacrifice en leur accordant la couronne des justes. Mais cette confiance ne peut nous dispenser de leur ménager les secours de notre foi. C'est pourquoi nous ordonnons à tous les supérieurs locaux de Terre-Sainte, de leur faire appliquer les messes et prières fixées par les lois en vigueur dans cette Sainte Custodie, et nous accordons en outre le mérite de l'Obéissance à ceux qu'une pieuse inspiration porterait à y joindre leurs suffrages particuliers.

Nous donnons à tous la bénédiction Séraphique et nous nous disons,

De vos Révérences

Le très-affectionné serviteur en J. C.

Fr. Bonaventure DE SOLERO,

Custode de Terre Sainte.

Jérusalem, au couvent du S[t] Sauveur, 6 Août 1860.

Lettre adressée par le même Père Custode à M. Bentivoglio, Consul-général de France à Beyrouth, pour obtenir le moyen de restaurer le couvent de Damas.

Monsieur le Consul!

Les douloureux évènements dont les chrétiens de tout rit ont été victimes à Damas, le 9 du mois de juillet, sont déjà connus de tout le monde. Les assassinats commis par les Musulmans et les Druses, l'incendie de notre couvent de Terre-Sainte fondé dans cette ville en 1664, les cruautés commises sur la personne de nos Pères qui exerçaient le ministère Apostolique et remplissaient les fonctions de Curés pour les Latins sont aussi parvenus aux oreilles de votre Seigneurie illustrissime; Elle comprend trop bien la charge dont l'a honorée le gouvernement Impérial Français et son devoir de protéger les intérêts des Latins foulés aux pieds par des barbares, pour avoir été insensible à ces tristes nouvelles. La mort de huit religieux Franciscains, dont six prêtres et deux laïques, le pillage de tous les meubles de notre maison et des objets les plus sacrés de notre église, la destruction totale de tout le couvent abîmé dans les flammes, voilà les pertes subies par le pauvre Ordre des Frères Mineurs!

C'est donc au nom de l'humanité, de la civilisation et de la Religion catholique que nous invoquons la protection efficace de la France très-chrétienne; nous la supplions de faire restaurer notre maison, d'une façon quelconque, afin d'y pouvoir continuer notre mission et travailler encore au bien spirituel et temporel des chrétiens que la mort a épargnés.

Plongé dans la profonde douleur que me cause la mort de mes huit confrères et fils bien-aimés, je n'ai d'autre consolation que la pensée qu'ils jouissent maintenant de la gloire des Cieux ainsi que l'espérance de voir Votre Seigneurie nous prêter son appui. Digne représentant de la généreuse nation

Française, vous voudrez bien, j'en ai la confiance, vous intéresser pour nous auprès de votre gouvernement et faire parvenir aux pauvres Missionnaires Franciscains de la Palestine une partie des aumônes que les chrétiens de toute l'Europe et surtout de la France envoient avec tant de libéralité.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Consul,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Fr. Bonaventure DE SOLERO,

Custode de Terre-Sainte.

Jérusalem, Couvent du St Sauveur, 20 Août 1860.

Lettre du Père Valentin de Vernazza, Missionnaire Apostolique et Président du couvent des Mineurs à Beyrouth, au très-Révérend Père Custode de Terre-Sainte.

Damas, 7 *Septembre* 1860.

Très-Révérend Père !

Parti, avant-hier, de Beyrouth, en compagnie de notre Drognan Germanos et d'un autre monsieur Européen, j'arrivai dans cette ville de Damas, hier au soir, après un heureux voyage. Nous avons rencontré en route de nombreux soldats Turcs qui emmenaient prisonniers à Beyrouth, afin de les diriger de là sur Constantinople, 150 Musulmans.

Un peu plus loin, ce furent des Druses armés, qui nous lançèrent des regards de travers mais, sans oser rien nous dire. Comme nous entrions à Damas, quelques Turcs se mirent à murmurer : « Tenez, nous avons donc laissé la vie à un de ces chiens-là ! » Je fis semblant de ne pas entendre. Je me rendis chez M. le Consul de France qui nous accueil-

lit avec beaucoup d'empressement et d'affabilité et nous installa chez M. Bambino, frère de l'ancien drogman de Beyrouth.

Accompagné des supérieurs des Grecs catholiques, des Syriens et des Maromites, j'allai faire visite à Fuad-Pacha. Le Gouverneur nous reçut parfaitement. Il causa d'abord longtemps avec nous, puis il nous dit : « Messieurs, je pars demain pour Beyrouth, où je compte m'arrêter douze jours. Pendant mon absence, vous n'avez rien à craindre. Les ordres les plus sévères défendent de molester le moins du monde les chrétiens. Comme vous le savez, c'est par une condamnation capitale qu'Ahmed-Pacha et tous les officiers et soldats ont payé leur complicité aux meurtres du mois de juillet dernier. Vous avez essuyé bien des pertes, mais, pour les compenser, vous êtes maîtres de choisir telle maison qu'il vous plaira, de restaurer vos églises et vos écoles, de remplir tous les offices de votre ministère, d'exiger tout ce que réclament les besoins de votre position. On satisfera à toutes vos demandes. Je veux même que les chrétiens me dénoncent tous les Musulmans complices des derniers attentats et que la justice n'aurait pas découverts encore. Et si dorénavant des audacieux pénètrent dans vos églises, pillent et détruisent vos maisons, tuent vos frères, ils n'échapperont pas à la rigueur des lois. » Il nous congédia là dessus avec infiniment de courtoisie.

J'eus ensuite un long entretien avec son secrétaire qui me dit être Italien et se nommer Danick Effendi Daleggio. Cet homme me parut un bon chrétien et fort attaché à notre Ordre. Il me parla beaucoup de nos Frères Missionnaires à Constantinople et m'assura qu'ils étaient les seuls amis qu'il eût dans cette capitale. Il ajouta que nous pouvions nous fier à la parole de Fuad-Pacha dont il vanta la sévère justice. « Tous les chrétiens n'auront qu'à se louer de son gouvernement, poursuivit-il. Quant aux soldats Français, ils ne viendront pas à Damas : le traité de paix signé avec la Russie et mettant fin à la guerre de Crimée est un obstacle à l'exécution d'une pareille mesure. »

Demain, je visiterai les ruines de notre couvent en compagnie du Consul de France et escorté par quatre ou cinq Algériens. C'est une précaution qu'on m'a conseillée et qui me garantira peut-être des attaques de l'un ou l'autre assassin. Lundi, je retournerai à Beyrouth d'où je compte vous écrire avec plus de détails.

En attendant, veuillez accorder votre bénédiction à celui qui se dit,

Très-Révérend Père,

Votre très-humble et très-dévoué fils en J. C.

Fr. Valentin DE VERNAZZA.

Missionnaire Apostolique M. O.

Lettre du même au même.

Beyrouth, 14 *septembre* 1860.

Très-Révérend Père,

Hier, je suis revenu de mon voyage à Damas. J'ai encore rencontré sur mon chemin des Druses, des Bédouins, des Turcs, tous en armes : mais aucun d'entre eux n'a osé m'inquiéter. Seulement, dans le voisinage de Damas, quelques Turcs m'ont volé la bride de mon cheval : il me fallut bien faire acte de résignation. Maintenant, voici quelques particularités au sujet de la mission que j'ai remplie.

D'abord, on serait dans l'erreur si on s'imaginait que la tranquillité est rétablie à Damas : les Turcs sont plus que jamais furieux contre les chrétiens. Différentes fois, en parcourant les rues de cette ville, je me suis entendu apostropher avec la menace suivante : « D'où sort-il donc ce chien de Frère ? Comment ? nous ne les avons pas achevés tous dans le grand couvent ? En voilà encore un ! »

D'autres disaient: « Voyez l'orgueil de ce Frère maudit de Dieu! Mais, par Allah! nous l'arrangerons comme les autres! » Je n'avais garde de riposter. Une fois seulement il me parut nécessaire de rompre le silence et je dis : « Malheureux! vous n'êtes donc pas satisfaits de l'horrible massacre des pauvres chrétiens? Tenez-vous bien tranquilles, ou je réclamerai près du Pacha. » Les insulteurs eurent bouche close et disparurent.

Le Dimanche, avec la permission du Pacha et du Consul de France, j'allai visiter les ruines de notre couvent et du quartier des chrétiens. Hélas! mon Révérend Père, quelle désolation! Tous les récits ne sont qu'un reflet bien pâle de la vérité. Sauf quelques débris d'une voute en pierre, il ne reste plus aucune trace de notre maison: tout a été consumé par le feu. L'église, les cellules des religieux détruites dès l'abord par les barbares, ont entièrement disparu. Ayant pénétré dans une mosquée, j'y reconnus plusieurs vases de cuivre qui nous avaient appartenu, un calice d'argent, trois chasubles, une lampe d'or, une autre d'argent, dix livres et d'autres objets de moindre importance qu'il serait trop long d'énumérer. Au local de la Commission Turque pour la restitution des choses volées, je trouvai six tapis de l'église, cinq couvertures, douze siéges et six livres.

Un manuscrit arabe des plus précieux et contenant les quatre évangiles me tomba par hasard, entre les mains, dans un café. Quelques musulmans me le présentèrent pour douze piastres. Je le reconnus aussi pour avoir fait partie de notre bibliothèque et le réclamai. Comme nous étions à nous disputer à ce sujet, un Effendi vint à passer qui me donna raison, saisit le volume et le porta à la Commission où il me fut restitué.

Je me suis mis en possession d'une maison louée; elle appartient à un Musulman et peut contenir quatorze chambres; j'en ai confié les clefs au médecin Biagini qui les remettra aux nouveaux Missionnaires de Damas. En tout cela, j'ai agi d'accord avec le Consul de France. En même temps, j'ai pré-

senté une supplique à la Commission dont j'ai déjà parlé, à l'effet d'en obtenir une centaine de matelas avec couvertures pour les pauvres chrétiens latins plongés dans une extrême misère et la plus profonde désolation.

Les chasubles et l'argenterie de l'église qu'on a retrouvées et reconnues seront restituées à nos Frères. L'Ordre pourra rouvrir un couvent au même endroit et Fuad-Pacha avisera aux moyens de relever une chapelle. Du moins il m'en a donné sa parole.

Maintenant, mon Très-Révérend Père, vous parlerai-je de la joie de nos chrétiens, dès qu'ils me virent à Damas ?

Transportés de bonheur, ils me demandaient tous de quelle manière j'avais échappé à nos ennemis ; car ils pensaient, qu'au moment du massacre, je me trouvais sur les lieux.

Apprenant que je venais en ligne directe de Beyrouth, plusieurs se jetèrent à mon cou, d'autres me baisèrent qui les mains, qui les pieds, qui les pans de mon habit.

Et moi, tout en déplorant leur sort, j'essayai de les consoler, je les serrai contre mon cœur. Vraiment, je ne pouvais me résoudre à leur dire que je devais m'en aller : il le fallut bien pourtant, mais je leur promis que bientôt arriverait un autre confrère, puis toute une nouvelle famille pour habiter le couvent. C'est ainsi que je parvins à les calmer.

Aussi, mon très-Révérend Père, ne puis-je trop louer votre résolution d'envoyer ici, sans délai, un missionnaire au courant de la langue Arabe, pour prendre soin de ces malheureux abandonnés. J'en ai parlé à Monseigneur le Patriarche qui m'objecta que la situation actuelle de la ville ne promettait pas encore beaucoup de sécurité à nos religieux. Je lui répondis qu'il y avait un remède à cette dificulté :« on n'a qu'à déclarer, lui dis-je, que ce missionnaire vient uniquement pour assister les pauvres chrétiens dans leurs besoins spirituels. » Il me parut satisfait de cet arrangement. Que votre Révérence dispose de moi : je suis prêt à repartir aussitôt ou à donner, s'il le faut, ma vie pour les âmes des disciples de J. C. comme nos huit confrères martyrs. Ah ! quel

grand bien un prêtre pourrait faire ici ! Surtout que M. le Consul de France a mis à notre disposition 10,000 francs pour les distribuer en aumônes !

Voici maintenant quelques autres nouvelles. Les maisons des chrétiens saccagées et détruites s'élèvent au nombre de 2750 ; il y a dix églises renversées, deux des Grecs schismatiques, une des Grecs catholiques, une autre des Syriens, une des Arméniens schismatiques, une des Maronites, quatre des Latins, en comptant celle de St Ananie. On pourrait les relever facilement. Mardi dernier, 1050 soldats Turcs sont partis de Damas pour Hauran, dans le but d'y combattre les Druses réunis au nombre de 15,000 hommes. Il y a déjà eu une première rencontre. Les derniers ont perdu, dit-on, cinq cents des leurs, quatre cents morts et cent prisonniers.

Les troupes Françaises sont toujours à Beyrout et se disposent, parait-il, à occuper le Liban ; trois-cents soldats Turcs se sont déjà mis en route pour Saïda. Fuad-Pacha vient d'ordonner que tous les chrétiens de Damas réfugiés ici reprissent le chemin de leur ville natale. Ils s'y refusent, car ils ne sont pas encore rassurés du côté des Turcs. Le gouverneur à, en outre, sommé tous les chefs des Druses de se rendre près de lui pour donner raison de leur conduite. Jusqu'à présent, il n'y en a que sept qui aient obéi. Daigne le Seigneur nous protéger. Veuillez, très-Révérend Père accorder votre bénédiction à

Votre très-humble et très-dévoué fils en J. C.

Fr. Valentin DE VERNAZZA,

Missionnaire Apostolique M. O.

Nouvelle Zélande.

II.

Départ de neuf Franciscains pour fonder dans ce pays une Mission de leur Ordre.

Dans la prochaine livraison, nous espérons pouvoir fournir à nos lecteurs quelques notes historiques et géographiques sur cette contrée si lointaine. Elles nous seront transmises par nos confrères qui viennent de partir et se proposent de fonder en ces climats une Mission Franciscaine. En attendant, il nous semble utile et intéressant de reproduire une esquisse de la situation religieuse de ce pays déjà publiée précédemment. Monseigneur Pompallier venu en Europe en 1860, s'était rendu à Rome pour les affaires de son ministère apostolique. C'est là q'il a fait imprimer cette courte notice dans le but d'exciter la charité des fidèles à prier pour le salut de ses ouailles. Ce zélé prélat, par l'intermédiaire de la Congrégation de la Propagande, a aussi obtenu du chef général de notre Ordre, le P. Bernardin de Monte-Franco, des ouvriers pour l'aider dans sa vigne spirituelle.

Neuf de nos Frères sont partis avec lui. Voici maintenant le contenu de sa notice.

Monseigneur Pompallier, en sa qualité de Vicaire Apostolique de l'Océanie Occidentale, fonda, avec l'aide de trois prêtres et d'autant de catéchistes, les premières missions de ce Vicariat à Wallis et à Futuna.

Depuis lors, secondé par un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques, il en établit deux autres, une dans l'île de Lakemba, Archipel de Fidji, l'autre dans l'île de Tongatabou, Archipel des Amis. Il les gouverna toutes lui-même jusqu'en 1843. Alors le S[t] Siége, désireux de pourvoir plus efficacement aux besoins de ces peuples, créa quatre nouveaux évêques et partagea l'Océanie en autant de Vicariats Aposto-

liques. Les îles de Wallis, de Futuna, de Lakemba et de Tongatabou firent partie du Vicariat de l'Océanie Centrale.

Cependant la mission de la Nouvelle-Zélande demeura spécialement confiée à Monseigneur Pompallier. C'est lui qui l'avait fondée, lui qui l'avait dirigée jusqu'en 1838. Cet Archipel mesure en longueur 4 à 500 lieues sur une largeur moyenne de 80. D'après le relevé de 1838, il compte 120,000 habitants : il pourrait en contenir 20 millions. Le climat en est tempéré, le sol très fertile ; il est arrosé par des eaux excellentes, il a des mines en abondance. Il offre toutes les conditions nécessaires à l'établissement de grandes et belles villes; rien ne manque à ceux qui voudraient convertir ce pays en florissantes provinces.

Un nombre assez considérable de naturels, jadis infidèles et anthropophages, ont renoncé à leurs cruelles superstitions et sont devenus catholiques. C'est Monseigneur le Vicaire Apostolique qui leur a porté la bonne nouvelle du salut. Malheureusement plusieurs de ces tribus se sont trouvées depuis lors comme des brebis sans pasteur : séparées les unes des autres par des distances sans fin, elles n'ont pu être l'objet des soins spirituels nécessaires.

Cette situation a inspiré au S[t] Siége, en 1850, la pensée de partager le Vicariat Apostolique de la Nouvelle-Zélande en deux Evêchés titulaires, l'un confié à Monseigneur Pompallier avec résidence à Auckland, capitale du pays, et comprenant la plus grande partie du Nord de l'Archipel, l'autre remis au zèle de Monseigneur Viard avec résidence à Wellington et s'étendant sur tout le Sud de la Nouvelle-Zélande.

Or, voici ce qu'on peut dire du diocèse d'Auckland, depuis 1850 jusqu'en 1859.

Il est d'une longueur de 200 lieues sur une largeur moyenne de 80 et se compose d'au moins les trois quarts de la population indigène de l'Archipel. A en juger d'après les rapports extraits de documents officiels, le nombre des habitants est considérablement diminué. Il faut expliquer ce fâcheux résultat par les maladies, les mariages mixtes, les spéculations

de la marine marchande qui transporte les naturels dans les îles et colonies voisines. Ainsi le diocèse d'Auckland compte à peu près 45,000 âmes, dont 25,000 catholiques. Restent encore 30,000 colons Européens venus la plupart d'Angleterre, parmi lesquels 5,000 catholiques.

Malheureusement, pour veiller aux intérêts spirituels d'autant d'ouailles, il n'y a que dix prêtres et une communauté de Sœurs de la Miséricorde. Ces bonnes religieuses introduites par l'Evêque en 1859 sont aujourd'hui au nombre de vingt. Elles travaillent sans relâche à l'éducation et au salut de la jeunesse et des autres personnes de leur sexe. Dans la ville d'Auckland, elles ont une école pour les petites filles, un asile pour les orphelines, deux établissements pour les enfants des blancs et des mulâtres, entretenus aux frais des colons du pays. En tout, elles comptent 300 jeunes personnes à soigner. Toutes ces jeunes plantes portent des fruits d'édification et font l'honneur des mains généreuses qui les cultivent.

Quant aux prêtres, les fatigues de l'apostolat n'épuisent pas leur zèle. Quatre d'entre eux sont chargés de la direction d'autant de collèges fréquentés par des jeunes gens indigènes et par nos rares séminaristes : en tout 100 élèves dont les progrès dans la vertu témoignent en faveur de leurs maîtres. Il ne faut pas oublier d'autres écoles confiées à des institutrices laïques où 500 enfants sont élevés dans les principes de la foi chrétienne.

Dans la paroisse de la cathédrale d'Auckland, on vient d'instituer la confrérie du Rosaire-Vivant, l'Archieconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, la Propagation de la foi et une Société de Tempérance. Les membres qui les composent pratiquent les œuvres de prière, de zèle et de salut au bon exemple de tous. Monseigneur s'est également occupé de la publication de petits cathéchismes, d'instructions religieuses, de cantiques, de réfutations faciles des erreurs du Protestantisme en langue Néo-Zélandaise et Anglaise. Il a voulu par ces différents moyens, instruire son peuple, le guider sûrement

dans l'observance de la loi chrétienne et conserver intacte la foi de l'église romaine. Aussi, grâce à Dieu, le Paganisme a disparu presque entièrement de la Nouvelle-Zélande. Mais l'hérésie travaille avec une effrayante activité à corrompre surtout les Blancs. L'émigration européenne a importé dans ce pays jusqu'à onze ou douze sectes du Protestantisme.

Il y a, dans ce diocèse, 19 églises construites en bois et une en pierres, c'est la cathédrale d'Auckland ; elle est en style gothique, son intérieur est élégant et d'un caractère religieux. Son achèvement exigera de nouvelles dépenses, car elle manque encore de portail et de clocher.

Malheureusement le nombre des ouvriers évangéliques est insuffisant. Pour répondre aux besoins spirituels des peuples et surtout des indigènes, il faudrait 20 missionnaires de plus. On ne compte que 17 prêtres pour les offices du saint ministère et trois instituteurs religieux pour l'instruction de la jeunesse. Ces derniers pourraient fonder leur institut dans le pays, s'y agrandir, s'y développer comme l'ont fait les Sœurs de la Miséricorde.

Pour amener d'Europe au diocèse d'Auckland une vingtaine de ces coopérateurs si désirés, les frais seraient hélas! considérables. Ils s'élèveraient à 3000 francs par personne pour le trajet et le modeste mobilier.

Nous avons dit un mot de l'achèvement de la cathédrale : le devis estimatif réclame à cet effet une somme de 10,000 francs.

Les Sœurs de la Miséricorde et leurs élèves occupent une maison en planches dont les ais disjoints, béants depuis 19 ans, tombent en ruine. Ce ne serait pas trop d'une demeure en briques avec un cloître convenable. La dépense présumée est de 80,000 francs.

Les ressources du diocèse ne peuvent faire face à tant de nécessités. Les naturels sont pauvres ; leurs récoltes sont peu productives, l'industrie et le commerce actif sont nuls parmi eux. Aussi ne doit-on pas attendre qu'ils pourvoient, d'ici à quelques années, à l'entretien de leurs Missionnaires.

La Propagation de la foi a fait les efforts les plus généreux; mais elle ne saurait, à elle seule, répondre à tous les besoins et elle se trouve réduite à confier aux mains de la Providence la consolidation des pieuses entreprises qu'il lui est impossible de soutenir jusqu'au bout.

La grande difficulté, ce n'est pas tant de trouver en Europe des prêtres zélés pour le salut des âmes et disposés à partir pour les missions, mais plutôt de subvenir aux frais de leur voyage et à leur entretien dans ces lointains climats.

Les Ministres protestants sont fort nombreux dans la Nouvelle-Zélande ; la générosité de leurs coreligionnaires répandus çà et là dans le pays leur fournit abondamment ce dont ils ont besoin.

Ils ne sont donc point à charge aux peuples. On les trouve partout où il y a des prêtres catholiques, ils s'établissent aux lieux où nos missionnaires dénués d'aide et de moyens ne peuvent se maintenir. Faut-il s'étonner que plus d'une tribu d'indigènes convertie à la foi catholique se décourage en se voyant abandonnée et livrée sans défense aux assauts continuels des apôtres de l'erreur ? C'est un véritable miracle de la grâce si elle persévère dans nos saintes croyances et les pratiques de la vie chrétienne.

Il est bien à craindre que ces peuples entrés depuis peu au bercail de l'Eglise, après bien des efforts, bien des voyages, des dépenses, des dangers et des tribulations, ne deviennent enfin la proie du Protestantisme, du relâchement ou de la corruption, s'ils n'ont à côté d'eux un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Il leur faudrait, comme nous l'avons déjà dit, 20 prêtres et instituteurs de plus.

Le clergé, les fidèles de l'Europe permettront-ils à nos pauvres ouailles de croire qu'il y a plus de vie et d'activité dans les rameaux séparés du tronc que dans l'arbre divin de notre mère la Ste Eglise ?

Ces peuples ont faim et soif de la parole de Dieu. Voici ce que disait, un jour, à ce propos, un chef de tribu à Monseigneur Pompallier : « Evêque, il y a déjà six ans que tu es

venu parmi nous et que tu daignes nous instruire. Mais où sont donc les prêtres que tu nous avais promis ? Où est l'Eglise Catholique dont tu nous parlais ? Où est-elle cette grande Eglise que tu comparais à un arbre vivant dont les rameaux s'étendent sur tout l'univers et qui nourrit de ses fruits les peuples des nations ? Oh ! cet arbre ne peut-il pousser jusqu'à nous une de ses branches ? Que nous sommes malheureux ! Nous allons aux rameaux séparés (aux sectes protestantes), pour cueillir des fruits que ne nous présente pas la main de notre mère ! »

La vieille Europe n'a rien à craindre : ses largesses aux Missionnaires ne feront pas de brèche à sa prospérité. Dans l'Evangile, le Sauveur promet de rendre le centuple à l'aumône ; il comblera de ses bénédictions ceux qui soutiennent son œuvre, il détournera les fléaux dont la justice divine frappe de temps à autre les cités, les provinces et les royaumes.

Ce n'est pas seulement d'individu à individu qu'il y a des riches et des Lazares, mais aussi de peuple à peuple, de nation à nation. Que de belles églises, que de précieux sanctuaires, que de somptueux palais, que d'institutions utiles pour tous les besoins de la société, que de moyens de salut dans les villes d'Europe ! Dans les pays lointains, en Océanie, les populations sont, au contraire, dans l'enfance de la vie chrétienne ; elles manquent de tout et particulièrement d'apôtres de la vraie foi pour leur rompre le pain de la parole de Dieu.

Dans leurs prières, dans le saint Sacrifice de la Messe, dans les bonnes œuvres de la communion des saints, elles s'unissent à leur évêque, leur premier pasteur qui fait inscrire dans les registres de son diocèse les bienfaiteurs de ses ouailles et le montant de leurs générosités. Il offre et fait offrir à Dieu des messes et des prières pour les vivants et pour les morts afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur les nobles âmes qui le secondent.

Ainsi donc *dum tempus habemus, operemur bonum* (Galat. VI. 5).

C'est en ces termes, à peu près, que Monseigneur Pompallier s'adressait à la France et à l'Italie surtout, le 8 novembre 1859.

Il réclamait du secours, il demandait des missionnaires pour sa chère église d'Auckland, dans la Nouvelle-Zélande. L'Ordre des Frères-Mineurs a répondu à cet appel: il a envoyé, avec l'autorisation de la sacrée Congrégation de la Propagande, neuf de ses enfants, six prêtres et trois frères laïques, à savoir : le Père Octave Barsanti de Pietrasanta, Observantin de la province d'Ombrie, chef de la Mission. C'est un jeune homme de grand mérite ; il professait la Théologie au couvent de Sainte-Marie d'Araceli, à Rome, et il commençait à jouir d'une belle réputation d'orateur sacré. 2° Le Père Nivardo Jourdan de Fénestrelle, Observantin de la province de Turin. 3° Le Père Dominique Galosi de Castignano. 4° Le Père Joseph Grégori de Mosciano, tous deux Observantins de la province des Marches. 5° Le Père François Delmonte de Cotignola, Observantin de la province de Bologne. 6° Le Père Etienne Passinetti de Bergame, Observantin de la province de Venise. 7° Frère François Monvoisin de Boyelles, Observantin de la province de Rome. 8° Frère Egide Baïardi d'Olevano, de la même province. 9° Frère Sante Renzoni du Poggio, Observantin de la province des Marches.

Après avoir obtenu l'agrément de la sacrée Congrégation de la Propagande, fortifiés par la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ et celle de leur Ministre Général, ils quittèrent Rome, sur la fin du mois d'août 1860 et se dirigèrent vers Paris, où les attendait Monseigneur Pompallier.

A Marseille, à Lyon, dans la Capitale, ils furent accueillis avec toutes sortes de preuves de dévotion et d'affection.

Ils logèrent à la maison de la Commission de Terre-Sainte où ils se préparèrent par la retraite et l'oraison à leur départ pour l'Océanie. Pendant toute la durée de leur séjour dans cette résidence, on chanta chaque matin à leur intention la Messe votive de l'Immaculée Conception, le soir, les litanies de la Vierge suivies d'un sermon éloquent prononcé par un de leurs confrères, orateur bien connu à Paris, le P. Engelvin.

La bénédiction du S[t] Sacrement terminait l'office. Se confiant à la garde de Dieu, ils prirent enfin le chemin de fer pour le Havre, au milieu des embrassements, des adieux de leurs confrères et de plusieurs personnages de distinction accourus pour les saluer et se recommander à leurs prières.

Parti de Paris, le 3 septembre, à 4 heures et un quart de l'après-midi, le convoi arriva sans encombre à sa destination, le lendemain matin, à 11 heures et quart. Ils se rendirent à bord du vaisseau qui devait les conduire dans les régions les plus éloignées de l'Océanie, à nos antipodes, et, après une fervente prière à Celui auquel obéissent la mer et les vents et à Marie, étoile mystique des navigateurs, ils firent voile vers les contrées confiées à leur apostolat. Le ciel était pur et serein, il semblait applaudir à leur voyage. Nous espérons qu'ils sont heureusement parvenus au terme de leurs vœux et nous attendons qu'ils nous envoient pour nos lecteurs une relation de leur traversée et de leurs premières impressions.

Chine.

III.

Lettre du Père César de Telve, Mineur Observantin réformé, au Père Procureur des Missions, à Saint Pierre in Montorio de Rome.

Han-cheu-fu, Vicariat Apostolique de Hu-nam, le 9 *juillet* 1860.

Très-Révérend Père Procureur,

Notre confrère le Père Candide de Rigoli qui vient d'arriver au Céleste-Empire, m'a prié, en votre nom, de vous adresser quelques détails tant au sujet des chrétiens de ce

Vicariat de Hu-nam qu'au sujet des membres qui composent la Mission de notre Ordre. Je m'empresse de répondre à vos désirs.

C'est en 1857 que je suis venu ici à mon départ de Hu-pe, dans le but d'ériger un Séminaire et d'y donner des leçons aux élèves réduits au nombre de 9. Nous espérions que le chiffre en augmenterait au mois de septembre suivant, ce qui eut lieu en effet. L'enseignement a été jusqu'à présent ma principale besogne, si vous exceptez quelques mois durant lesquels de graves dangers nous ont contraint de fermer le Séminaire et de disperser çà et là nos jeunes gens dans des maisons chrétiennes pour les mettre en sûreté. Mais la tempête était a peine passée, que tous nous reprenions le chemin de notre pieux établissement. Et, grâce à Dieu, les menaces qui grondaient encore au dehors ne nous ont fait aucun mal. Quoique la chaleur soit très intense, nous sommes ici à 27 degrés de l'Equateur, ma santé n'a pas souffert. Après tout, il est doux d'endurer quelque chose pour l'amour de Dieu et le salut de nos pauvres frères chrétiens.

Votre Révérence n'ignore pas que notre bien-aimé Vicaire Apostolique, Monseigneur Navarro, a été pris et arraché à son troupeau en 1858. Il réussit bientôt à se délivrer et retourna sans délai au milieu de son bercail. Dès lors, le gouverneur de Han-cheu-fu n'a plus suscité de persécution contre notre modeste église, bien qu'il y fut poussé par quelques paiens. Nous espérons que le calme continuera et que les machinations de nos ennemis demeureront sans effet. Le tribunal doit connaître la sainteté de notre Religion et la bonté des chrétiens qui ne sont pas hostiles au Gouvernement et qui ne voudraient pas se rendre coupables du moindre mal pour tout l'or du monde. Néanmoins, il est de notre prudence de nous tenir sur la réserve et sur nos gardes. Les calomnies contre les Européens trouvent aisément cours. Aussi le Vicaire Apostolique, Monseigneur Navarro, qui fut plus spécialement le point de mire des attaques livrées au

nom chrétien, n'ose point encore reparaître dans la ville de Han-cheu-fu ; il se cache, pour ainsi dire, çà et là dans des cabanes de pauvres fidèles, dans des lieux humides et malsains. Vous ne sauriez croire combien sa situation me déchire le cœur !

Sur mon invitation, les Pères Candide de Rigoli et Eusèbe se sont rendus dans cette ville et se sont appliqués, sans perdre de temps, à l'étude de la langue chinoise. Le second s'est bientôt rendu capable de prêcher avec fruit à nos néophytes ; le premier a éprouvé beaucoup plus de difficultés à plier sa langue aux cadences de cet idiôme : mais *necessitas ad grandia impellit.* On a donc envoyé le Père Candide à une station où il ne trouvera personne pour lui parler italien ou latin. Il faudra bien qu'il s'habitue au Chinois puisqu'il n'aura que des Chinois autour de lui. Avec l'aide de Dieu, cette mesure lui sera profitable, le ciel le recompensera de sa grande piété par le secours de ses lumières. Ce religieux est fort aimé de tous les chrétiens.

Il nous faut bien avouer que le Vicariat Apostolique de Hu-nam est toujours *pusillus grex ;* les fidèles sont dispersés çà et là dans chaque coin de la Province, *in testimonium gentibus.* La Providence l'a peut-être ainsi disposé pour ménager à son Eglise un triomphe complet. Douze prêtres se partagent le soin des âmes ; ils jouissent tous d'une excellente santé, à l'exception d'un chinois. Ils s'efforcent sans relâche de faire pénétrer la lumière de la vérité au sein de ces peuples *qui jacent in tenebris et umbrâ mortis.*

La grâce d'en Haut féconde nos sueurs. Malgré les calomnies répandues contre la Religion, malgré les menaces continuelles, le nombre des disciples de J. C. va s'augmentant ; à la fin de 1860, nous espérons en compter 100 de plus.

De janvier jusqu'à présent, nous avons baptisé 70 adultes et reçu en outre 50 catéchumènes.

De son côté, la société de la Sainte-Enfance fait des progrès assez sensibles : cette année, elle a procuré le baptême à plus de 2400 enfants, elle en a recueilli un grand nombre

jetés dans les rues par leurs père et mère. La divine Providence accorde à presque toutes ces créatures infortunées la grâce spéciale de les rappeler au ciel. Il y a 16 personnes payées, chaque mois, pour administrer le baptême; 24 petites filles survivantes sont nourries et élevées : la dépense mensuelle peut s'évaluer de 16 à 20 écus. Trois écoles sont ouvertes aux enfants : une, en cette ville, auprès du Séminaire, une autre dans le voisinage de la résidence de Monseigneur Navarro, la troisième dans la partie septentrionale du Vicariat.

Nous devons ces institutions aux générosités de l'Europe chrétienne. Que Dieu la récompense de ses bénédictions.

Ce pays est d'une admirable fertilité : il peut produire une double moisson. Mais le chinois a tant d'aversion pour le travail qu'on ne voit que des fruits et du riz. Et encore, ce dernier vient en telle abondance qu'on l'expédie à l'étranger.

Généralement les chrétiens sont pauvres et gagnent leur pain à la sueur de leur front. Je voudrais vous faire quelques demandes. J'aimerais d'avoir, quand vous en trouverez l'occasion, un exemplaire de la règle du Tiers-Ordre de notre Patriarche S[t] François et un auteur de physique et d'astronomie. L'idolatrie chinoise repose en majeure partie sur l'ignorance des causes naturelles. Je tiens donc à bien instruire mes élèves, afin que, devenus prêtres, ils puissent combattre avec profit les préjugés de leurs compatriotes. Il nous manque aussi un Missel de l'Ordre.

Enfin, mon Père, veuillez présenter mes sentiments de filial respect à notre très-Révérend Père Ministre Général, lui demander la bénédiction Séraphique et me croire vous même,

De votre Révérence

Le très-humble et très-dévoué fils en J. C.

Fr. Cesar DE TELVE

Min. Observ. Réf.

Missionnaire Apostolique au Hu-nam.

Lettre de Monseigneur Navarro, de l'Ordre des Frères Mineurs Observantins, à Monseigneur Joseph Rizzolati, du même Ordre, autrefois Vicaire Apostolique en Chine, actuellement à Rome.

Hu-nam, 14 février 1860.

Monseigneur,

.... Je fais tous mes efforts pour assurer les progrès de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Je n'épargne ni dépenses, ni fatigues, j'essaie de tenir tête à toutes les difficultés que le démon suscite à cette pieuse entreprise.

La première année de mes fonctions apostoliques, est venue ici une jeune chrétienne de Hu-pe, assez entendue en médecine, qui s'est mise à la tête de l'Association et a fait beaucoup de bien. Un premier orage éclata contre elle : je parvins à le conjurer. Cependant les remèdes qu'elle donnait aux enfants et même aux femmes malades ayant souvent obtenu du succès, la persécution recommença plus forte, surtout par suite de la jalousie des médecins. Ces derniers réclamèrent d'elle une somme d'argent pour l'offrir à une idole dans une fin supperstitieuse. N'ayant pu réussir, ils prétendirent la soumettre à un examen sur la science médicale.

Elle n'y consentit pas et, là dessus, on la menaça des tribunaux. Bref, elle dut quitter le Vicariat. Pareil désagrément est arrivé à mon serviteur Tin-tien-min qui était mon bras droit pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance..... J'ai fait de mon mieux pour suppléer à l'absence de deux personnes qui m'étaient si nécessaires. Mais il me fallait ici des hommes experts pour aller çà et là administrer le baptême et donner leurs soins aux enfants. Dans ce but, je fondai une école dirigée par un médecin chrétien pour y faire enseigner la thérapeutique.... Après trois mois d'étude, jugeant que mes nouveaux docteurs se connaissaient assez bien aux maladies des enfants et des vieillards proches de la mort, je les envoyai dans diverses directions. Je ne tardai pas à me convaincre qu'ils s'occupaient plus à distribuer des médicaments que le baptême. Je les rappelai pour mieux leur inculquer le but de leur mission.

Sur ces entrefaites, l'Ennemi de tout bien suscita contre un de nos baptiseurs une furieuse persécution dans la ville de Pao-chin-fu.

On venait de trouver sur la place publique un libelle contre le mandarin : aussitôt des méchants de répandre le bruit que c'était l'œuvre du chrétien qui donnait des remèdes aux enfants.

Ordre de prise de corps fut lancé contre lui. Heureusement, il exerçait alors son ministère dans des villages en dehors de la ville ; il fut averti à temps et s'échappa. Les satellites ne le trouvant pas, traînèrent en prison le maître du logis qui l'avait accueilli. Cet homme était païen, on lui donna cinq chrétiens pour compagnons de captivité.

Toutes ces contrariétés ne nous ont pas empêché de baptiser 1225 enfants en 1857.

Depuis cette époque, j'ai voulu aviser au moyen d'assurer toute liberté à ceux que nous chargeons d'administrer le premier Sacrement.

Il me semblait qu'il ne serait pas hors de propos d'établir une pharmacie publique dans la ville de Han-cheu-fu. Je fais bâtir une petite maison sur un pont et je prépose au débit de nos remèdes un bon vieillard de Su-tchuen. Mais voilà que les médecins plus irrités que jamais citent le nouvel apothicaire devant le mandarin Heng-iang-hien. Ce magistrat est un honnête homme. Il envoie d'abord quelques uns des siens inspecter l'établissement incriminé et bientôt s'y rend lui-même. Il trouve tout si bien en ordre qu'il n'a pas assez d'éloges à décerner au vieillard. La colère de nos ennemis se change en rage. La maison, petite comme elle était et exposée au soleil de tous côtés, n'était pas habitable durant les chaleurs. Il en fallait une autre et dans une position meilleure : de là, occasion à une nouvelle tempête. Les méchants prétendent que la distribution des remèdes n'est qu'un prétexte pour fomenter la rébellion, qu'on avait, à cet effet, mis de côté 10,000 taëls dans le nouveau logement que j'avais procuré. Le tribunal avide d'argent admet l'accusa-

tion et se transporte à l'improviste dans cette demeure où étaient, en ce moment, les séminaristes et beaucoup de chrétiens. Dieu permit qu'il n'y eût que deux de nos médecins qui fussent saisis. On a, dans la suite, reconnu leur innocence, la liberté leur a été rendue après deux mois et la pharmacie a été publiquement rouverte par ordre du Mandarin. Ne vous paraît-il pas qu'il y avait dans ce résultat matière à se réjouir? Hélas! l'envie n'est jamais en repos. Pour nous faire du tort, nos ennemis imaginèrent de restaurer une pagode dans le voisinage de nos chrétiens et leur demandèrent de contribuer aux frais. Naturellement ils eurent à esssuyer un refus. Les païens s'indignent et se vengent en nous accusant de prêter asile à des Européens possesseurs d'armes et d'or pour répandre dans le peuple et provoquer une révolution. Cette calomnie fut trois fois lancée contre nous devant le Mandarin de Hancheu. Au moment donc où nous nous réjouissions du traité de Tien-kin-Wei, une troupe de satellites et gens de police tombent sur nous à l'improviste et m'emmènent avec le Père Paul Chang, Kosan-ieu et deux de nos serviteurs. Pendant quinze jours, mon sort fut en balance: le Madarin Fu voulait ma mort, Heng-iang-hien demandait ma mise en liberté. Enfin, après quarante-quatre jours d'emprisonnement, on résolut de m'envoyer à Quang-tung et je fus remis entre les mains d'un vieux Mandarin grand ami de l'argent et qui m'en demanda plusieurs fois. Il se nommait Li-pu-i.

Je tirai profit de son faible pour me dégager de ma captivité. Il fit la sourde oreille à mes propositions tant que nous fûmes dans la province, mais, une fois arrivés à Lo-chang, il me relâcha moyennant 30 écus. Les chrétiens de Quang-tung m'accueillirent avec beaucoup de charité. Douze jours après, je retournai à mon Vicariat par d'autres chemins, j'y suis rentré le trente janvier de la présente année 1859......

Maintenant il m'est doux de pouvoir dire que, malgré tant de traverses, l'Œuvre de la Sainte-Enfance se soutient, au point qu'en 1858 on a baptisé plus de 2000 petits malheureux.

Avec l'argent que nous y consacrons à Hu-nam, on en aurait baptisé plusieurs milliers de plus à Hu-pe. Car dans cette dernière ville il y a des maisons de chrétiens dans toutes les rues, tandis que dans la première localité les fidèles sont peu nombreux et timides; bon nombre d'entre eux se sont même retirés près de Han-cheu. Néamoins, ils ont recueilli au moins une trentaine d'enfants dont dix sont allés trouver leur Père au ciel ; les autres sont confiés à des nourrices.

Il y a quelques jours, nous avons trouvé une pauvre petite fille dans un égout; on l'a tirée de la boue, on l'a baptisée et elle est, en ce moment, remise aux soins d'une bonne chrétienne. L'année dernière, une autre a été sauvée à l'instant où sa mère se disposait à la jeter dans un puits. Un catéchiste l'a emportée. Je me recommande à vos prières etc.

Fr. Michel NAVARRO

de l'Ordre des M. O. Evêque de Cucusi,

Vicaire Apostolique du Hu-nam.

Troisième Partie.

Notices diverses sur les Missions Franciscaines.

Bosnie (Année 1860)

Nous empruntons au nº 39 du Musée des Missions Catholiques (IIIe année, 22 Septembre 1860) la correspondance suivante datée de Paderborne, en Allemagne, au sujet de nos Missions de la Bosnie.

« Depuis deux jours nous possédons dans notre ville un homme qui éveille une grande attention; vous le prendriez à la première vue pour un sujet du Sultan, et cependant ce n'est qu'un humble membre de la congrégation de l'Observance instituée par St François. Cet homme, c'est le Père

Michel Zubig, âgé de 61 ans, de la province de Bosnie. Après huit mois de séjour au milieu de nous, ce pieux et zélé missionnaire qui ne savait pas un mot d'Allemand parle aujourd'hui notre langue d'une manière très correcte. Son récit est venu corroborer les détails qu'on nous avait transmis sur l'oppression dont les Catholiques de Bosnie sont l'objet; nous avons appris de sa propre bouche, non sans éprouver une vive émotion, qu'il devait constamment porter lui-même dans ses poches une paire de bons pistolets en cas d'attaque, et cela au milieu de ses compatriotes.

Le chiffre total des catholiques de la Turquie d'Europe s'élève à 700,000; parmi eux 150,000 sont Bosniens; en y comprenant ceux de l'Herzégovine, le nombre monte à 200,000 environ. L'Herzégovine possède déjà depuis longtemps un Vicariat Apostolique; celui de Bosnie a été érigé seulement en 1854 à l'arrivée de Mgr Mariano Shujich, Evêque de Panad.

Ce prélat qui compte parmi les membres de l'ordre des Frères-Mineurs de l'Observance, possède, dit-on, de rares talents; il écrit et parle une dizaine de langues : c'était l'ami intime du Cardinal Mezzofanti mort en 1849. La plupart des catholiques Bosniens sont redevables du bienfait de l'instruction au zèle ardent et infatigable des P. P. Franciscains qui sont parvenus à maintenir la foi pure dans ces contrées où les néophytes sont en butte aux persécutions et aux vexations de tout genre. Des trente maisons de leur Ordre qu'on voyait naguères si florissantes en Bosnie, c'est à peine s'il en reste trois debout à la suite des derniers troubles. Ces trois maisons donnent asile a 130 membres de la congrégation (y compris les frères d'origine bosnienne) auxquels incombe en entier l'administration spirituelle de la contrée. Les catholiques vivent dans une grande misère et leur pauvreté n'a d'égal que l'ardeur de leur foi. Sur une étendue de plus de 500 milles carrés, on compte 56 paroisses et 5 églises seulement; trois d'entre ces dernières appartiennent aux couvents; les deux autres sont situées sur divers points. Malgré

cela, réunies toutes en une seule, elles ne suffiraient pas encore à contenir la soixantième partie des catholiques; ceux-ci devraient souvent employer, pour y arriver, plusieurs journées de marche; aussi les prêtres se sont-ils vus plus d'une fois obligés de célébrer la Sainte-Messe en pleine campagne, tantôt sous une tente ou un dôme de feuillage, aux endroits qu'ils jugeaient les plus propres, et tantôt dans un grenier à foin auprès d'une étable, où le prêtre du moins trouvait un abri convenable, pendant que le peuple assistait au Saint-Sacrifice à genoux dans la poussière, la boue ou la neige. Les ministres du culte sont bien souvent forcés de revêtir le costume des Turcs et de s'armer de pied en cap, quand ils doivent porter le Viatique sur les montagnes infestées de brigands.

Enfin l'heure de la délivrance semble avoir sonné pour ces malheureux, ainsi que le P. Zubig se plait à l'augurer des dispositions pacifiques et conciliantes du Sultan actuel; ce prince leur a déjà octroyé la permission de construire de nouvelles églises et de fonder d'autres couvents. Mais comment ces infortunés pourraient-ils profiter de concessions si libérales, dépourvus qu'ils sont des secours absolument nécessaires? Ils ont bien offert leur obole pour l'achat d'un bâtiment; ils ont même apporté sur leurs épaules, à travers des montagnes impraticables, des pierres, du bois et autres matériaux de construction; et cependant ils n'ont pu réussir encore à édifier la moindre petite chapelle. Depuis plusieurs années il ne leur est arrivé aucun subside ni de la société des Missions de Saint François Xavier, ni de la Congrégation de l'Immaculée Conception érigée en Autriche pour le soutien des catholiques de Turquie. A quoi leurs efforts peuvent-ils aboutir, pressés par une telle détresse? Un vaste champ s'ouvre là devant la charité chrétienne. On comprendra davantage les besoins de la situation si l'on songe qu'il n'y a là que les seuls enfants de St François pour satisfaire à toutes les exigences de la mission de Bosnie; ils doivent se charger d'habiller et d'instruire les Mahométans eux-

mêmes, et l'on peut affirmer que la misère est le plus grand obstacle qui les empêche de convertir à la foi catholique la population indigène qui gémit dans l'esclavage. Quelle est la personne fidèle et attachée à l'Eglise qui refuserait de consacrer une pensée, une légère aumône à l'œuvre poursuivie en Bosnie pour l'établissement de la vraie foi et la prospérité future de cette mission où les besoins se font si vivement sentir ?

ILES PHILIPPINES ET TERRE NEUVE.

Nous avons reçu du P. Vincent Albignana, Commissaire Général de l'Ordre des Frères-Mineurs en Espagne, résidant au couvent de Sainte-Marie d'Aracœli à Rome, *l'Etat de la Province et des Missions des Frères-Mineurs de l'Observance dits déchaussés*, dans les Iles Philippines, pendant l'année 1860. Nous le publierons dans la livraison prochaine. Il nous est aussi parvenu en imprimé quelques conférences religieuses que notre dévoué collaborateur, Monseigneur Thomas Mulock a adressées aux Protestants de Terre-Neuve; nous les ferons également connaître à nos lecteurs. Grâces aux soins vigilants de cet excellent Prélat, le diocèse et les missions de cette île sont dans un état très-prospère.

S[t] JEAN D'ACRE EN SYRIE.

A la date du 14 Septembre 1860, le P. Bonaventure de Cardito, Supérieur du couvent de S[t] Jean d'Acre, écrit au Père Général de l'Ordre pour l'informer que les catholiques de ce Pays (2,000 environ) commençaient à redouter depuis quelques temps les attaques des Turcs qui avaient affiché plusieurs placards menaçants aux portes du couvent des Grecs; ces fanatiques Musulmans avaient même provoqué leurs coreligionnaires au massacre des chrétiens par des propos séditieux.

Sur ses entrefaites, on vit entrer dans le port une frégate

Sarde, *l'Euridice*, capitaine Boyl. Celui-ci n'eut pas plutôt été informé par quelques chefs de la communauté de l'agitation qui régnait en ville, qu'il se rendit sans délai, précédé de tout son état-major, à la maison du Pacha auquel il intima sur le champ l'ordre de pourvoir à la sécurité des chrétiens. Le Pacha obéit à l'injonction en faisant immédiatement arrêter les plus exaltés d'entre les perturbateurs ; on les embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour Beyrouth. « Malheur à nous, ajoute la lettre, sans cette assistance providentielle ; nous aurions été tous massacrés, comme l'avaient été déjà plusieurs chrétiens et nos confrères de Damas. »

LATAKIA, EN SYRIE.

Aujourd'hui, 29 octobre, nous recevons du Père Custode de Terre-Sainte la lettre suivante que le Père Mathias Arnolo Supérieur du couvent des Frères-Mineurs de Latakia lui adresse de cette ville à la date du 27 septembre 1860. « Très Révérend Père ! Je profite du départ d'un vapeur français faisant le service des postes pour vous expédier quelques lignes concernant notre situation actuelle. Nous avions vécu sans trouble jusqu'au 9 courant ; mais, ce jour-là, la crainte d'être massacrés s'empara vivement des chrétiens, quand on leur eut donné connaissance des lettres trouvées, l'une dans la maison du Consul de Russie, l'autre dans celle du Consul de sa Majesté le roi des Deux-Siciles.

La première, remplie d'horribles blasphèmes contre notre sainte religion, contenait en outre des menaces de mort à l'adresse du représentant de l'Empire russe et de ses gens ; l'autre trahissait les mêmes projets sanguinaires vis-à-vis de huit personnes parmi lesquelles figuraient les Consuls de France et d'Autriche ainsi que l'Evêque grec. Là dessus, je me rendis incontinent au Consulat de France pour savoir ce que nous avions à faire. Le Consul m'ordonna d'amener chez lui tous nos frères et d'y transporter les objets les plus précieux du couvent. Il fit en même temps connaître à tous

les chrétiens qu'ils étaient placés sous la protection de la France. Comme nous venions d'exécuter ces ordres, survint à son tour le Gouverneur de la ville, accompagné des principaux chefs du Divan, pour nous dire qu'on n'avait rien à craindre et que nous devions bannir toute inquiétude. Fortifiés par cette assurance, nous rentrâmes au couvent. Cependant, vers les quatre heures de l'après-midi, le bruit se répandit soudain que les brigands accouraient des montagnes, à l'appui des Turcs, pour les aider à égorger les chrétiens: nous allons de rechef nous réfugier au consulat de France sans perdre un moment. Le Pacha nous y suivit, et, sur ses nouvelles protestations, nous reprîmes pour la seconde fois le chemin du couvent. La confiance commençait a renaître lorsque, le 12 du même mois, de vagues rumeurs circulèrent de nouveau dans la foule avec plus d'insistance que jamais ; cette fois, le Pacha fit prier le Consul de s'armer pour la défense avec tout son monde, ajoutant qu'il manquait des forces suffisantes pour empêcher le massacre des chrétiens. Je vous laisse à penser, mon très-Révérend Père, la consternation poignante où chacun se trouva plongé. Arrivés sur les dix heures du soir au Consulat de France, nous y fûmes témoins des scènes les plus déchirantes. Les uns sanglotaient d'une manière lamentable; d'autres pétrifiés, pour ainsi dire, par la peur avaient perdu jusqu'à la parole; d'autres enfin demandaient à se réconcilier avec Dieu. Je passai toute la nuit à entendre des confessions.

Mais, grâces au Ciel, l'affaire n'eut aucune suite, et, dans la matinée, il nous arriva quelques troupes de renfort qui s'employèrent à rétablir le calme dans la ville. Nous ne pouvons nous empêcher ici d'adresser nos vifs remerciments à Monsieur le Consul de France qui a pourvu à la défense commune autant qu'il était en lui, avec une énergie égale à sa prudence, en distribuant des armes à tous ses gens pour les mettre en mesure de s'opposer aux envahisseurs, s'ils avaient osé nous attaquer.

Que Dieu daigne nous continuer sa sainte protection et

vous, mon très révérend Père, accordez nous le secours de vos prières.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Septembre et Octobre 1860.

Pour la Chine : le Père Grégoire de Castellazzo de la Province de Bologne. Pour la Terre-Sainte : les Pères Jean-Marie de Palerme, de la province de Valmazzara, en Sicile, Joseph de Monbarruzzo de la Province d'Ombrie et Roger-François d'Avignon. Pour l'Albanie : le P. Barnabas de Persignano de la Province de Toscane. Pour Terre-Neuve, dans l'Amérique Septentrionale : le P. Henri de Scanno, de la Province des Abruzzes ; ce dernier, de retour des missions, se trouvait à Rome pour négocier des arrangements.

Quatrième Partie.

Voyage de Callao aux tribus infidèles des Zapari et des Givari, entrepris par le Père Emmanuel Castrucci de Vernazza, Vicaire Apostolique de l'Ordre des Frères-Mineurs de l'Observance réformée, dans l'Amérique Méridionale.

(Année 1845.)

Le 29 août 1845, nous nous embarcâmes au port de Callao (près de Lima au Pérou) sur le brigantin N. Elias qui se rendait à Huanchaco. Ce ne fut pas sans éprouver une profonde douleur que nous nous séparâmes de ce bon peuple qui nous avait prodigué les témoignages du plus sincère attachement. Mais Dieu nous appelait à la conversion des infidèles ; nous devions écouter ses inspirations malgré

la tristesse que nous ressentions en quittant cette terre hospitalière où j'avais dû naguère me réfugier, abandonnant les Missions pour mettre ma vie en sûreté. Après trois jours de navigation, nous arrivâmes à Huanchaco; la mer était si orageuse que nous fûmes sur le point d'être submergés par les flots en débarquant.

La population de Huanchaco, comme celle de Callao, s'accroît ou diminue selon la saison, car c'est un rendez-vous de bains pour la plupart des fashionables de Trujilo; mais, en temps ordinaire, elle ne s'élève pas au dessus de 700 habitants dont l'industrie principale consiste dans la pêche : le chef-lieu de la Province appelée Terre de la Liberté, en est éloigné de deux lieues.

Trujilo, c'est le nom de cette capitale, une des plus anciennes cités du Pérou, où j'arrivai le 3 septembre, est le siége d'un Archevêché qui tire d'elle sa dénomination. Cette ville est située dans un endroit délicieux; ses rues spacieuses et bien alignées sont ceintes d'un cordon de murs extérieurs: les habitations sont en général bien construites. Elle renferme dans son sein une université, un séminaire, plusieurs établissements d'utilité publique ou de bienfaisance, une cathédrale et quelques églises de second rang dont la plus remarquable est sans condredit celle des Carmélites déchaussées, toute resplendissante d'or. Population: 7,000 habitants.

Après y avoir séjourné jusqu'au 15 septembre, je me remis en route, et j'arrivai, quatre jours après, à la montagne de Campana qui jouit d'une mauvaise réputation; le pillage et l'assassinat y sont en permanence; la chaleur devenant insupportable, je me hâtai de gagner Oscope, ville de 1,300 âmes. Cette contrée a reçu depuis peu une colonie de laboureurs qui défrichent son sol brûlant mais salubre; le froment et les légumes croissent en abondance.

Le 23, je continuai mon voyage à travers des landes désertes et si arides qu'on n'y rencontre pas la moindre source d'eau pour tempérer l'ardeur d'un soleil torréfiant dont les

rayons tombent d'aplomb sur la tête. Je souffris ce jour-là des tourments incroyables. Enfin, le 24, parvenu aux confins du pays de Cascas, je fis halte pour me délasser un peu des fatigues de la route à l'ombre de bosquets frais et touffus; les citronniers (Citrus Aurantium) y croissent à côté des lauriers (Laurus Persea) et d'autres arbres fruitiers qui entretiennent en ces lieux une délicieuse fraîcheur. Après un court repos, j'escaladai le mont Mayurco, assailli par un orage épouvantable; la pluie tombait par torrents, de sinistres éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre mêlait sa voix menaçante aux mugissements de la tempête ; cela dura jusqu'â mon arrivée à Contumaza, peuplade d'environ 2,000 âmes, campée sur un sol accidenté et rocailleux qui produit néanmoins en abondance des patates, de l'orge et du froment; de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons paissent en liberté; aussi les habitants sont-ils renommés pour leurs tissus en laine et en coton.

Le 27, pressé de partir, je poursuivis mon itinéraire sans songer à me remettre des fatigues de la veille et sans calculer les dangers que nous pouvions courir. Il nous fallut traverser d'affreux précipices, côtoyer des abîmes profonds, et cela, embarrassés par un méchant véhicule que notre guide conduisait dans des sentiers étroits et scabreux, au risque de perdre la vie. Nous arrivâmes ainsi à la bourgade Sainte-Catherine, contrée si funeste à cause des fièvres tierces qui y règnent qu'on l'a surnommée le tombeau des étrangers.

De là, gravissant le mont St Christophe, nous passons, le 29, les Cordilières, et nous entrons en descendant dans la ville de Cajamarca, chef-lieu de la province de ce nom. Cajamarca, l'ancienne résidence des Incas, jadis très-florissante, n'offre plus aujourd'hui que quelques vestiges de son ancienne splendeur monumentale. C'est là que le dernier souverain, Atakualpa, perdit la vie avec l'empire, le 3 mars 1532, par le fer d'un assassin. La ville est assise dans une belle vallée, aux pieds des Cordilières; population: 9000 habitants. J'ai observé en passant plusieurs belles églises

dignes réellement d'une attention spéciale, entre autres celles de Ste Catherine, de St François della Recoletta, et de Bethléem, toutes construites en pierres travaillées et d'une belle architecture.

La contrée environnante est très-remarquable par ses mines d'argent et ses bains d'eau thermale qui sont d'une efficacité particulière dans les maladies nerveuses et autres affections. On y montre aussi quelques ruines de l'antique palais des Incas, dont il reste même une salle entière ; on nous fit voir, sur la montagne Ste Apollonie, un magnifique siége à bras taillé dans un bloc de pierre vive ; la tradition rapporte que ce fut sur ce siége que les Indiens transportèrent un jour leur souverain de Cuzco à Guito où il se rendait pour son délassement. J'ai eu l'honneur de m'y asseoir après lui. J'ai trouvé la température assez variable, le sol très-fertile et d'une richesse dont n'approche aucune autre terre du Pérou. Six jours après, je gagnai Celendin, village de 2,000 habitants, bâti dans un site très-pittoresque; le sol, comme à Cajamarca, y est d'une fécondité surprenante et les tissus de laine ou de soie fabriqués par les indigènes jouissent d'une célébrité méritée. Le 13, traversant le fleuve Maragnon j'arrivai à Balsas sur les trois heures de l'après-midi.

Il y règne, me dit-on, une chaleur insupportable qui occasionne un grand nombre de fièvres malignes ; cette nouvelle me jeta dans de nouvelles appréhensions et m'obligea d'accélérer ma marche pour échapper au fléau ; je m'éloignai donc en toute hâte pour aller planter ma tente sur le mont Errapata, à quelque distance de là, afin d'y goûter un peu de repos.

Le 14, nous descendons à Tambo Viejo par une côte très-rapide couverte de petits bois de figuiers d'Inde sauvages ; le 15, nous traversons la seconde chaîne des Cordilières, surpris par un froid très-intense et une pluie battante, sans pouvoir nous rendre compte de ce changement si subit dans la température ; le 16, nous arrivons à Leymebamba, petit hameau de 200 habitants presque tous muletiers; nous touchions aux sources du fleuve Utchubamba.

Après un court arrêt, nous nous remîmes en route pour aller passer la nuit à Luamilla ; enfin de là, visitant sur notre passage quelques misérables et chétives bourgades, nous entrâmes, le 19, à Chachapoyas, petite ville de 3,000 âmes, siége de l'Archevêché de ce nom et chef-lieu du département des Amazones. Elle est assez connue pour ses mines de sel gemme, ses manufactures de toile blanche et les tissus que les femmes confectionnent et qui sont réputés les meilleurs du Pérou ; le tabac y est l'objet d'une grande culture et le sucre qu'on y fabrique est d'une supériorité exceptionnelle. La ville renferme plusieurs églises et une cathédrale sous le vocable de St François. Pendant mon séjour, j'ai vu exécuter un autel en pierre blanche semblable à de l'albâtre ; c'était un don de Monseigneur Joseph Marie Arriaga, l'illustre archevêque de ce diocèse ; les vertus excellentes et les talents de cet éminent Prélat lui ont concilié la vénération de tout son peuple qui trouve en lui un beau modèle à suivre et un bel exemple de la vie parfaite. Le couvent des religieux sert en même temps de palais archiépiscopal et de séminaire.

Le 31, je parcourus une route bordée d'une forêt de cannes à sucre qui aboutissait à Taulilla, petit village de 700 âmes aux pieds du mont Piscohuagnuna, dans un lieu très-humide mais abondant en troupeaux et en patates. Le 2 novembre, nous passons la nuit à Cueva après avoir beaucoup souffert de la pluie et de la boue ; le jour suivant, nous rencontrons encore les mêmes inconvénients en traversant la troisième chaîne des Cordilières sur la cime du Piscohuagnuna où les oiseaux ne sauraient vivre au milieu de l'air subtil qui court sur cette élévation. Son sommet est couvert de glaces éternelles qui y entretiennent un froid piquant ; nous nous abritâmes dans l'auberge de Bagasar pour passer la nuit.

Le 4, nous recommençons notre pérégrination, toujours poursuivis par le vent et la pluie. En traversant une rivière assez rapide sur un pont composé de deux misérables planches, ma mule trébucha et faillit me précipiter dans le

courant. Là prend naissance la montagne Mayanas sillonnée par une route sur laquelle on rencontre, à chaque pas, des arbres renversés qui barrent le passage au voyageur ; la terre y est très-fangeuse à cause des pluies abondantes qui ne cessent de tomber, et les arbres hauts et puissants, ne rencontrant pas d'appui suffisant finissent d'ordinaire par se fendiller et tombent au moindre souffle. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de sueurs que nous parvînmes jusqu'au village d'Yumbite, où, pour comble de malheur, nous reçûmes, durant la nuit, la visite d'un tigre dont nous faillîmes devenir la proie.

Le 6, nous poursuivons notre course au milieu des mêmes dangers et des mêmes obstacles que la veille : à mi-chemin, nous rencontrâmes un Indien conduit par deux hommes armés qui s'étaient emparés de lui à Chachapoyas au moment où il venait de faire périr sa femme sous les coups de bâton. Puis, laissant derrière nous la rivière Noire, nous entrons à Rioja, bourgade de 1,500 âmes occupant un site très-avantageux. La température y est alternativement chaude et froide quoique salubre ; la terre y produit du tabac, des platanes, yucas etc. les habitants sont surtout habiles dans la confection de chapeaux de paille et de jonc.

Le 7, nous traversons deux petits bourgs, Habana et Calzada, renommés pour la même industrie ; puis, après avoir passé dans un canot deux petites rivières, la Rioja et l'Indoche, nous touchons à Moyobamba, siége de l'évêché de Mayanas et chef-lieu de la Province. Cette ville est bâtie sur une hauteur ; elle a la forme d'un échiquier et est environnée partout de profonds fossés ; l'aspect en est très-pittoresque. Du côté du Nord, coule le fleuve Mayo qui offre à l'œil du spectateur un tableau ravissant quand il se couvre de barques nombreuses chargées de provisions destinées aux habitants de la cité. Les principales productions du sol sont : le tabac, le café, le sucre, les platanes, les yucas, patates etc. ; mais on n'y trouve ni vaches, ni chèvres, ni troupeaux dont l'existence est ici compromise par la pré-

sence d'un petit ver nommé *subyacaro*, lequel, après s'être introduit entre la peau et les membranes cellulaires des animaux, y provoque de grosses tumeurs qui occasionnent la mort. En revanche, les habitants sont très-industrieux, principalement les femmes qui travaillent artistement les tissus en lin et autres ; les hommes s'occupent à tresser des chapeaux de paille et à rouler le tabac en cigares ; population : 6,000 âmes.

Nous fûmes forcés de prolonger notre séjour dans cette ville jusqu'au 15, faute de muletiers ; puis nous nous éloignâmes en compagnie du signor don Pietro Vasquez qui nous témoigna toutes sortes d'égards ; nous le quittâmes après avoir traversé en canot la rivière Mayo pour continuer notre route vers l'intérieur du pays. Pendant trois jours, nous fûmes obligés de cheminer par des sentiers âpres et rocailleux, sous une pluie battante qui ne discontinuait pas ; arrivés à la rivière Pumayam bordée de rochers escarpés entre lesquels les eaux encaissées roulent avec fracas, on nous passa, autour du corps, une corde attachée à la rive opposée ; cette traversée périlleuse fait naître un sentiment d'épouvante involontaire ; les Indiens eux-mêmes, accoutumés à ce mode de passage, ne l'exécutent jamais sans frayeur ; pour moi, je refusai de me servir de la corde, mais cette imprudence faillit me coûter cher ; car, sans le prompt secours de mes compagnons, j'aurais infailliblement subi le sort de beaucoup d'autres dont de petites croix placées çà et là sur des tombes voisines m'annonçaient la triste fin.

Mais ce danger passé, nous ne tardâmes pas à rencontrer d'autres difficultés ; la pluie nous accompagna jusqu'au village de Chimbagauso où nous fûmes heureux de pouvoir nous reposer ; le 19, nous dûmes escalader plusieurs cimes de montagnes couvertes de bois épais ; à la descente, ce furent encore de nouveaux obstacles ; l'homme le plus courageux aurait été saisi d'effroi à ce moment critique ; la montagne se terminait tout d'un coup par une roche verticale à

la crète de laquelle était attachée une longue corde faite d'écorces d'arbres. Il fallait se laisser glisser jusqu'en bas le long de ce fragile appui. L'opération se termina toutefois sans accident et nous poursuivîmes notre chemin en traversant la rivière Cachipuerto, jusqu'au territoire de Balsapuerto, résidence du Gouverneur Général des Missions. Le village, situé aux bords du Cachiaco, ne compte pas plus de 150 habitants ; le climat y est chaud mais salutaire et favorable à la culture des salsepareilles, de l'orge, des yucas, des platanes, des arbres à cire et à vanille etc. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, les femmes porter le manteau dans lequel elles s'affublent; par dessous ce vêtement, elles ont une tunique noire et leur corps est entièrement bariolé de diverses couleurs.

Quatre jours après, nous remontions en canot le Cachiaco sur lequel nous passâmes une partie de la nuit, car il nous fut impossible de débarquer jusqu'à Vadero ; pendant que nous nous livrions au sommeil, les eaux accrues soudainement inondèrent les rives, et force nous fut de continuer en bateau notre voyage ; le 26, nous touchions au bourg de Muniches. Durant tout le temps que dura notre navigation, nous ne cessâmes pas d'être harcelés par deux nouveaux ennemis, c'étaient, durant le jour, les moustiques qui nous livraient de rudes assauts et, le soir, les cousins qui avec leurs picotements tyranniques nous empêchaient de fermer l'œil. — C'est là que j'ai vu pour la première fois aussi un grand cerf (*Cervus Ances*) que les Indiens venaient de capturer : on en tue beaucoup en ces montagnes pour la composition de certains médicaments réputés très-efficaces.

Partis de là, le 31, nous arrivâmes, après huit heures d'une descente rapide, à Yurimaguas, au confluent du Cachiaco et du Guallaga ; c'est le siége d'un Vicariat Général des Missions. Le terrain y est très productif et fournit principalement le cacao, l'orge, le cirier, le vanillier, le platane, l'yuca, etc. ; mais la température est très-variable. On compte dans cette station 250 Indiens convertis. Le 2 janvier 1846, je m'em-

barquai sur la rivière Guallada dont les eaux se déversent dans le grand Maragnon, et, après 7 heures de navigation, j'arrivai à Santa-Croce, toujours en butte aux morsures des insectes qui ne cessèrent pas un instant de nous tyranniser, pendant la route. Cette bourgade composée de 260 néophytes, s'élève dans une vallée du Guallada où abondent les mêmes produits qu'à Yurimaguas. De là, suivant le cours du fleuve en descendant, nous parvînmes à Cocama village peuplé par 200 néophytes, presque tous pêcheurs de profession ; les autres s'appliquent à recueillir du baume, de la cire, des herbes médicinales qu'ils vont échanger à Moyabamba contre des cordes et des toiles.

Le 7 nous voyageâmes encore pendant toute la journée en canot sur le Guallada qui nous conduisit jusqu'à l'endroit où il se jette dans le grand Maragnon ; le spectacle qui s'offrit alors à mes regards me remplit de stupéfaction ; les eaux amoncelées se dressaient comme les vagues de la mer et nous voyions s'y jouer d'affreux crocodiles : réunis, les deux fleuves forment un immense lac sur lequel voltigent en épais nuages les moustiques et les cousins qui vous molestent le jour et la nuit, sans vous laisser un instant de répit. D'un autre côté, je ne me sentais pas trop rassuré en me trouvant dans une chétive petite barque ballottée par les flots qui pouvaient la faire chavirer d'un moment à l'autre. Aussi, une fois hors de péril, nous nous empressâmes de remercier Dieu qui nous avait donné le courage nécessaire pour surmonter tant de difficultés et d'épreuves, et nous lui demandâmes de nous continuer sa sainte protection jusqu'à la fin de notre voyage.

Le 9, nous voilà lancés sur le géant des fleuves appelé si bien le Maragnon ; à partir de ce jour jusqu'au 15 du même mois, aucune particularité remarquable n'attira notre attention ; nous arrivons ainsi à St.-Antoine, petite peuplade de 150 néophytes à quelque distance de St Jacques de Borja : cette petite pépinière catholique faillit être décimée en 1845 par les infidèles de Bambiza qui, dans une attaque inopinée,

massacrèrent 35 chrétiens. Il n'est pas prudent de s'y arrêter longtemps, car les fièvres tierces y exercent de grands ravages.

Le 17, quittant le Maragnon, nous entrons dans le Pastaza, assaillis par une pluie opiniâtre ; le 18, sur les trois heures après minuit, nous débarquons à l'île de Ciriacu, renommée pour sa vanille ; puis, le même jour, nous pénétrons à Santander (petite station où il y a 100 néophytes Indiens) à l'embouchure du fleuve, dans un climat malsain. Le costume des habitants ne diffère pas de celui des autres peuplades que nous avions visitées. J'appris que les Infidèles de la tribu de Givara avaient assassiné trois Indiens des environs d'Andoas et emmené les femmes avec leurs enfants ; ils étaient préparés à en agir de même à l'égard des autres. Evidemment, ils sont entraînés dans ces crimes par le manque d'instruction et les excès de la débauche. Le besoin de satisfaire leurs passions brutales est toujours le motif des combats qu'ils engagent non seulement contre les chrétiens mais encore entre eux. Ces raisons me déterminèrent à précipiter ma course vers le village d'Andoas.

Le 20, nous reprîmes donc notre voyage, contrariés par une pluie violente et soumis aux caprices d'un fleuve débordé ; notre navigation dura jusqu'au 25 : aucun spectacle extraordinaire n'éveilla notre attention, et, le 26, nous nous engageâmes dans une vallée de Vituyacu, où les infidèles de deux tribus, celles de Machines et de Moratos, ont coutume de se rassembler pour concerter leurs expéditions sanguinaires. Montés sur des canots, ils attaquent et massacrent les voyageurs imprudents qui naviguent sur le fleuve. Dieu permit que les eaux s'accrussent soudainement au moment de notre passage qui s'effectua sans danger : la même heureuse circonstance nous favorisa encore en traversant une seconde vallée nommée Manacaroyacu et livrée aux incursions des infidèles.

Nous abordâmes ainsi, le 6 février, à une petite île où nous vîmes un monstrueux reptile que les Indiens appellent Yacu-

Mama, comme qui dirait Mère de l'eau ; sa vue est faite pour inspirer l'horreur ; il fallut cinq coups de mousquet pour l'achever et je remarquai que le sang jaillissait des blessures avec impétuosité et en jet abondant. Sur l'avis qu'on me donna que les Indiens convertis étaient remplis de croyances superstitieuses à l'égard de cet animal, je fis en sorte de me procurer sa peau : je l'obtins non sans peine et moyennant un large retour de générosité.

Le 11 février, nous continuâmes notre voyage et une navigation de quatre jours nous fit parvenir à la petite peuplade de Pinches, composée de 100 Indiens convertis. Ce sont gens de mœurs fort douces. La rive du Pastaza qu'ils habitent produit en abondance les plantes médicinales et les fruits que j'ai déjà signalés plus haut.

Ces pauvres chrétiens m'ont beaucoup parlé des meurtres commis par les Givari et des menaces proférées par ces infidèles. Quand il fallut partir le lendemain, mes rameurs effrayés des nouvelles arrivées d'Andoas ne voulaient pas aller plus avant. Pour moi, j'avais mis toute ma confiance dans la force divine qui triomphe de tous les obstacles : je les déterminai à poursuivre notre route et, le soir, nous abordâmes à l'île de Viriaco, où l'on trouve, dit-on, beaucoup de sangliers. Le 13, nous pûmes mettre pied à terre sur le rivage du Pastaza. Hélas ! ce ne furent bientôt sur notre route qu'Indiens fuyant la catastrophe d'Andoas et le couteau des Givari. Même spectacle s'offrit à nos yeux le 14. Le nombre de ces malheureux grossissait, ils s'efforçaient de se cacher, errant sur les eaux de la rivière ou dans les sentiers des bois. Le 15, nous nous trouvâmes enfin dans cette fameuse localité d'Andoas, au renom si tristement fameux et après laquelle j'avais si longtemps soupiré.

Andoas occupe une petite hauteur sur la rive du Pastaza. On y compte 150 chrétiens entièrement abandonnés et harcelés continuellement par les tribus voisines des Givari, des Moratos, et des Manchines. Les productions du sol y sont les mêmes que dans le reste du pays, mais l'air est malsain.

J'y ai fait halte jusqu'au 1er Juin, c'est-à-dire l'espace de trois mois et demi. Tous mes soins ont été de ramener les familles dispersées, de reconstruire l'église paroissiale et le couvent, de remettre en honneur les offices divins interrompus depuis longtemps par manque de prêtre, de baptiser, de confesser, de prêcher, et d'enseigner aux néophytes les pratiques de la religion à observer durant mon absence.

(A continuer.)

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Première partie.

HISTOIRE ANCIENNE.

Afrique.

I.

Voyage et Mission à Tunis des Frères Egide, Eletto, et autres de leurs compagnons. Frère Egide retourne en Italie, les autres obtiennent la couronne du martyre.

(ANNÉE 1219.)

Pendant que le grand Patriarche de l'Ordre des Mineurs se dirigeait vers l'Orient, ses disciples se mettaient aussi en route pour les différentes parties du monde assignées à leur apostolat. Ceux qui s'offrent les premiers à nos regards sont Frère Egide, Frère Eletto et leurs compagnons. Reçu dans l'ordre par St François lui-même, Egide demeura toujours un des plus chers enfants du fondateur. Du moment où il eut revêtu les livrées séraphiques, il vécut, au dire de St Bonaventure qui l'avait vu et connu, d'une vie plus angélique qu'humaine. Aussi le bienheureux Patriarche l'aimait-il d'une affection toute spéciale. Faisant parfois allusion aux souvenirs poétiques de l'histoire, il se plaisait à dire à ses autres disciples : « Frère Egide est un de mes chevaliers de la Table-Ronde. » Et vraiment Frère Egide méritait cette place, dans

le cœur de François, non seulement à cause de son don sublime d'oraison qui en faisait le sujet d'édification de tout son siècle, mais aussi par ses travaux apostoliques, surtout dans les contrées Africaines où il avait prêché le nom et la foi du Christ au milieu des peuples barbares et cruels. (1) Nous venons de signaler particulièrement les contrées Africaines : mais elles ne furent pas le seul champ ouvert à son zèle, car avant ou après cette expédition évangélique, l'histoire ne précise pas l'époque, nous le trouvons pèlerin missionnaire à St Jacques de Galice en Espagne et au St Sépulcre à Jérusalem.

Un court récit de ce voyage ne déplaira pas au lecteur. Il verra quelle trempe de caractère l'esprit séraphique de notre grand Patriarche savait communiquer à ses disciples. D'ailleurs le plus simple exposé des travaux de l'humble Frère respire un charme spirituel qui inonde l'âme de suaves consolations. Et pour mieux harmoniser la parole avec les faits, j'emprunterai le langage si beau et si touchant du petit livre qui s'appelle : les *Fioretti* de St François.

« Frère Egide, avec la permission de St François, fit le pèlerinage de St Jacques-le-Majeur en Galice. Durant tout son voyage, il souffrit beaucoup de la faim, car une grande disette désolait alors le pays. Un soir, qu'après avoir mendié toute la journée, il n'avait pu recueillir la moindre aumône, le hasard l'ayant conduit près d'une aire à grange où l'on avait laissé quelques fèves, il les ramassa et en fit son souper ; et ce fut aussi là qu'il se retira pour prendre son sommeil, car il aimait les endroits solitaires où il pouvait plus facilement vaquer à l'oraison. Dieu permit cependant que son pauvre souper le fortifiât aussi bien que s'il s'était nourri de toutes sortes de viandes, et même il ne se rappelait pas avoir jamais fait un repas si délicieux. Le lendemain lorsqu'il eut repris sa route, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Le saint Frère qui n'avait

(1) Histoire universelle des Missions Francisc. liv. I. chap. II.

rien que l'habit qu'il portait sur lui, en coupa sur le champ le capuce, le donna pour l'amour de Dieu, et demeura ensuite vingt jours avec son vêtement ainsi déchiré. A son retour en Lombardie, un homme qui le rencontra lui fit signe de venir vers lui ; le bon Frère qui s'imaginait en recevoir quelque aumône, se rendit aussitôt à son appel; mais lorsqu'il tendit la main, l'étranger y posa deux dés, en lui demandant s'il voulait jouer. — Dieu vous le pardonne, mon fils, répondit humblement Frère Egide. Et c'est ainsi qu'en allant par le monde, il était en butte aux insultes qu'il recevait toujours avec douceur et patience. » (1) Cette humilité, cette résignation et confiance en Dieu, cette simplicité naïve dont les enfants de S[t] François donnaient l'exemple au monde dans lequel ils apparaissaient comme des apôtres de vertu et de paix, formaient un éclatant contraste avec l'orgueil et la vanité chevaleresque de cette époque. Leur vie était une prédication bien plus solennelle et plus efficace que n'auraient pu l'être les sermons les plus étudiés et les plus savants. Suivons maintenant le saint champion du Christ dans son voyage à Jérusalem.

« Parti avec la permission de S[t] François pour aller visiter le Saint Sépulcre de Jésus, Frère Egide, arrivé à Brindes, fut obligé d'y attendre quelques jours qu'un vaisseau mît à la voile pour l'Orient. Voulant, pendant son séjour dans cette ville, vivre du fruit de son travail, il acheta une grande cruche qu'il remplissait d'eau, puis il allait criant par les rues : Qui veut de l'eau ? qui veut de l'eau ? Et c'est ainsi qu'il gagnait de quoi se nourrir et s'entretenir lui et son compagnon. Enfin une occasion s'étant présentée, il passa la mer et visita, avec grande dévotion, le Saint Sépulcre et les autres lieux consacrés par le souvenir de la Rédemption. A son retour, il s'arrêta quelques jours à Ancône ; et comme il s'était accoutumé à vivre du travail de ses mains, là encore il faisait des corbeilles de jonc

(1) FIORETTI de St. Francois, Vie du B. Frère Egide, chap. II.

et les vendait, non pour de l'argent, mais pour le pain qui lui était nécessaire, à lui et à son compagnon. Il se chargeait aussi, pour le même salaire, de la sépulture des morts. Si, malgré les travaux qu'il s'imposait, ce salaire venait à lui manquer, alors il retournait à la table de Jésus-Christ : il allait de porte en porte demander l'aumône. C'est dans cet exercice d'une vie pauvre et laborieuse qu'il revint à Sainte-Marie-des-Anges. » (1)

Certes ! des hommes d'un pareil caractère pouvaient avec une entière sécurité d'âme affronter tous les dangers dans les pays infidèles, ne reculer devant aucune menace pour prêcher la foi du divin Rédempteur. Unis étroitement à leur Dieu, rien dans ce monde ne pouvait les séparer de Lui.

Le chevalier de la Table-Ronde du Patriarche d'Assise, Frère Egide, venait à peine d'apprendre que l'Afrique lui était échue dans le partage des diverses Missions fait par le bienheureux François à ses disciples au Chapitre général tenu à Sainte-Marie-des-Anges, qu'il tressaillit d'une vive allégresse. Il espérait que bientôt le cimeterre Musulman lui procurerait la gloire du martyre. Aussi, brûlant d'une sainte impatience, il se mit en route avec Frère Eletto et ses autres compagnons et se dirigea sur Tunis où l'histoire nous les fait rencontrer cette même année. (2)

Aussitôt après avoir mis le pied sur ce sol infidèle, ils commencèrent à prêcher hautement la foi chrétienne et à combattre les doctrines du faux prophète Mahomet. Malheureusement leurs premiers efforts ne furent couronnés d'aucun succès ; selon la belle et pieuse expression du chroniquenr Frère Marc de Lisbonne, *le démon*, *par la permission de Dieu*, mit obstacle à l'œuvre des courageux apôtres. (3)

Au fond d'un antre obscur voisin de Tunis, habitait depuis

(1) Fioretti, ibid chap. III.
(2) Wadding, annal tom. I. an. 1219. — Histoire universelle des Missions Franciscaines, loc. cit.
(3) Chroniques, I part. liv. VII. chap. 8.

longtemps dans un rigoureux silence un vieil Iman considéré par les Maures comme un homme d'une perfection extraordinaire. Frère Egide et ses compagnons avaient à peine touché le rivage et prononcé le nom de Jésus-Christ, qu'il sortit de sa caverne avec toute la fureur d'un possédé ; il parcourut toutes les rues de la ville, criant à perdre haleine : « Des infidèles sont venus qui veulent condamner et déshonorer le grand Prophète et sa loi ; je vous ordonne de les saisir et de les mettre à mort, car ils sont chrétiens. » Aussitôt toute la cité de s'agiter et de prendre les armes ; on fouilla dans tous les coins à la recherche des missionnaires. Quelques chrétiens amenés à Tunis par les intérêts du commerce, voulant prévenir les excès du fanatisme, enlevèrent les prédicateurs de vive force, les transportèrent sur un de leurs vaisseaux et les éloignèrent à la fois de ces contrées barbares et de la palme du martyre. (1)

L'entreprise était manquée, il est vrai, et néanmoins elle reste pour l'histoire un fait important, elle annonce à l'humanité, à l'Eglise une ère nouvelle. Quand des hommes dépourvus de tout appui matériel osent, avec un courage divin, se proclamer les hérauts de la Croix dans un pays où le moindre signe de foi chrétienne était puni de mort, ils annoncent l'aurore d'une puissance nouvelle. Bientôt, marchant sur les traces des premiers Apôtres, ils s'avanceront à la conquête de la terre.

Frère Eletto et quelques autres compagnons d'Egide avaient échappé à la colère des Maures de Tunis et aux recherches qu'une compassion trop humaine inspirait aux négociants chrétiens. Ils poussèrent plus loin dans d'autres pays de l'Afrique, y prêchèrent l'Evangile pendant quelques années, y fondèrent plusieurs églises et eurent enfin le bonheur de donner leur vie pour la foi. Voici les simples paroles que l'histoire a consacrées au souvenir de leur triomphe : « Pris avec plusieurs autres qui prêchaient également la

(1) Wading, et Hist. Univ. des Missions Francisc. loc. cit.

doctrine de J.C., Frère Eletto et tous ces glorieux confesseurs furent conduits au lieu du martyre. Eletto tenant en main la règle de St François, dit à un de ses compagnons : Frère, pour toutes les fautes que j'ai commises contre cette règle, je fais mon *meâ culpâ* devant Dieu et devant vous. Quand il eut achevé ces paroles, il eut la tête tranchée ainsi que son compagnon et tous les autres. Dans la suite, il plut au Seigneur d'opérer beaucoup de prodiges en ce lieu. On lit dans la vie de ce religieux qu'il était entré si jeune dans l'ordre qu'il n'en pouvait supporter les rigoureuses abstinences. Mais bientôt, saintement indigné contre lui-même, il dompta la nature corrompue et mâta son corps par un cilice de fer. Heureux jeune homme qui commença de si bonne heure à servir Dieu avec perfection et qui termina si glorieusement une vie édifiante ! (1)

C'est ainsi que l'Afrique a été arrosée du sang des Missionnaires qui continuera de la féconder et y fera germer des fruits de bénédiction pour le ciel. Telle est la conduite ordinaire de la Providence. Qu'on parcoure l'histoire des Missions catholiques depuis les Apôtres jusqu'à nous, on voit Dieu jeter d'abord au milieu d'un peuple barbare et sauvage une étincelle de sa lumière divine, y faire couler une goutte de sang chrétien. Il y dépose comme un germe imperceptible. Le regard de l'homme ne découvre rien : mais peu à peu le germe se développe, il devient un arbre, un arbre qui couvrira le monde. C'est que la parole de Dieu doit toujours produire son effet, porter ses fruits. La prédication évangélique n'est qu'une étincelle, cette étincelle sera bientôt une grande flamme.

(1) Wading et Hist. univers. des Missions Francisc. loc. cit. Marc de Lisbonne, Chroniques, I^e partie. liv. IV, chap. 35 Pisan. Confor. ibid I. part. II. fruc. VIII.

Afrique.

Mission et martyre au Maroc des Frères Bérard, Pierre, Adjutus, Accursius, Vital et Othon.

(Année 1220.)

Pendant que ces intrépides Missionnaires combattaient et mouraient pour la foi du Christ, six autres religieux de leur Ordre s'étaient rendus au Maroc, à l'extrême Occident des régions Africaines. Nous allons rapporter brièvement la prédication et le martyre de ces Frères nommés Bérard, Pierre, Adjutus, Accursius, Vital et Othon. On ne peut lire, sans être ému, les paroles de tendresse que leur adressa le Patriarche en les envoyant dans ces contrées infidèles ; il savait qu'il ne les reverrait plus et qu'il les embrassait pour la dernière fois. « Mes enfants bien-aimés, leur dit-il, Dieu m'a fait un devoir de vous envoyer aux pays des Sarrasins pour y prêcher le nom de Jésus-Christ et y renverser le culte de Mahomet. Moi, je m'en irai d'un autre côté pour procurer le salut à ces mêmes peuples plongés dans l'erreur, et ainsi nous aurons des prédicateurs dans toutes les parties du monde. Demeurez unis entre vous, n'ayez qu'un cœur et qu'une âme; et si tout vous manque pour l'œuvre si difficile que je vous confie, mettez en Dieu votre espérance, il sera votre guide et votre soutien. La promptitude de votre obéissance, votre empressement à vous charger d'une mission si pénible, me consolent, mais notre séparation m'afflige et me serre le cœur, car je vous aime. Cependant, comme cette affection vient de Dieu et se rapporte à Lui, il m'est plus cher encore de servir les intérêts de sa gloire en me détachant de vous que de céder aux besoins de ma tendresse. » Ses disciples répondirent qu'ils lui obéissaient avec joie, qu'ils étaient prêts à tout souffrir, les tourments et la mort, dans ces terres barbares et inconnues, ennemies du nom

de Jésus, afin de glorifier la vraie foi et d'assurer le salut des infidèles. Cependant ils se recommandaient instamment à ses prières, ajoutèrent-ils, et ils lui demandaient sa bénédiction. « Celui qui vous envoie, reprit le saint avec une profonde émotion, saura aussi prendre soin de vous ; je vous remets entre ses mains ; vous ne m'appartenez plus ; l'amour de Jésus-Christ vous éloigne de moi, la cause de sa gloire vous conduit au milieu des dangers. » Les humbles missionnaires se mirent alors à genoux devant lui et, les yeux pleins de larmes, ils saisirent sa main qu'ils baisèrent avec respect. François les bénit en pleurant lui-même. « Que la bénédiction de Dieu le Père, dit-il, descende sur vous, comme elle est descendue sur les apôtres ; qu'elle vous dirige, vous fortifie et vous console dans toutes vos tribulations. Ne craignez rien, Dieu est avec vous comme un guerrier invisible. Allez en son nom, c'est lui qui vous envoie.» (1) Animés d'un saint courage, ils se mirent en route, n'emportant avec eux que leur bréviaire et la grâce du Christ. Cependant les épreuves ne tardèrent pas. Comme ils arrivaient en Arragon, Frère Vital, chef de la mission, tomba grièvement malade. Frère Bérard fut élu pour lui succéder. Après de longues douleurs, heureux à la pensée du futur triomphe de ses compagnons, Vital sentit se détacher les liens mortels, qui le retenaient ici-bas, et un élan d'amour emporta son âme au Ciel. Ses compagnons virent donc leur nombre réduit à cinq ; ils dirent un suprême adieu aux restes de leur frère, demandèrent au Seigneur de le revoir dans son paradis (2) et traversèrent l'Espagne, prêchant partout, de la parole et de l'exemple, la réforme des mœurs, l'horreur pour l'hérésie et l'amour de la croix.

C'est ainsi qu'ils parvinrent au Portugal. A Coïmbre, Uraca, épouse du roi Alphonse II, les reçut comme des

(1) Wading, Annal. tom I. anno. 1219—Hist. Univ. des Missions Francis. liv I. chap. II.

(2) Marc de Lisbonne, chronique, I part. liv. IV, chap. XI. — Hist. Univ. des Missions Francisc. loc. cit.

messagers célestes. Dans la ville d'Alenquer, ils eurent le bonheur de se retrouver avec des confrères nombreux, au couvent fondé par St François, lors de la mission d'Espagne. Séville fut la première cité Mauresque où ils prêchèrent l'Evangile. Accueillis dans la maison d'un chrétien, ils y passèrent huit jours dans les exercices de la prière et de la mortification, afin d'obtenir de Dieu la constance du martyre. Leur hôte craignant qu'ils ne compromissent le succès de son commerce, car plusieurs chrétiens entretenaient des rapports de négoce avec les musulmans, essaya de les détourner de leur projet. Aussitôt nos chevaliers du Christ quittèrent sa demeure, et s'élancèrent, pleins de courage, vers la mosquée où les ennemis de notre foi faisaient en armes leurs prières au prophète. La ils établirent la fausseté du culte des Maures et célébrèrent la vérité de la foi de Jésus. (1)

L'étrangeté de leur costume et de leur langage les fit prendre pour des insensés et ils furent mis dehors. Ce premier opprobre ne fit qu'augmenter leur ferveur. Ils se rendirent aussitôt à une autre mosquée plus grande d'où ils furent ignominieusement repoussés. A ce nouvel affront, ils se dirent entre eux : « Rappelons-nous ces paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ : Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Allons trouver le chef : une fois qu'il sera vaincu, les membres se soumettront d'eux-mêmes. Allons, avec joie et courage, prêcher la foi de Jésus-Christ, le baptême et la rémission des péchés ! » Et ils se dirigèrent vers l'habitation du chef des Maures de Séville. Admis en présence de ce personnage, ils s'annoncèrent comme les ambassadeurs du Roi des rois, proclamèrent la divinité du Christ et la vanité de la foi en Mahomet. Transporté de fureur, le chef des Maures donna l'ordre de les emmener et de les faire mourir. Cependant, par le conseil de son fils et de peur de compro-

(1) Marc de Lisbonne, chron loc. cit. — Hist. univ. des M. Franc. loc cit.

mettre la cause de la conquête, il révoqua la sentence et les envoya prisonniers dans une tour. (1)

La vérité, que les mains de l'homme ne sauraient enchaîner, les reconfortait dans leur prison. Montant au sommet de la tour, ils prêchaient de là aux passants la parole de Dieu. On les descendit alors dans une fosse profonde d'où ils ne sortirent que cinq jours après pour comparaître une seconde fois devant le chef des Maures. Celui-ci ne négligea aucun moyen, eut recours à toutes les promesses, afin de les amener à embrasser la loi de Mahomet. Les généreux confesseurs lui répondirent : « Plût à Dieu, Seigneur, que tu prisses autant de soin de ton âme que tu parais te soucier de notre fortune ici-bas ! Traite-nous comme tu veux ; tu peux nous ôter la vie, tu ne réussiras qu'à nous assurer une gloire éternelle au Paradis. »

Les missionnaires s'embarquèrent ensuite pour le Maroc, prenant place sur un navire qui transportait en Afrique plusieurs chrétiens mécontents. Ces migrations continuelles de chrétiens en pays mahométans, au treizième siècle, tout en favorisant l'industrie et le commerce, mélangeaient les races et faisaient obstacle à l'opposition religieuse et nationale de l'Espagne. Pierre de Portugal qui s'était rendu au Maroc par suite de quelques différends qu'il avait eus avec son frère Alphonse II, accueillit avec grand respect les confesseurs de la foi, et les pria de se reposer chez lui de leurs grandes fatigues. Et vraiment leurs visages étaient pâles et si maigres que la peau paraissait collée aux os. Leurs yeux étaient enfoncés et leurs épaules courbées sous le poids des mortifications. Mais leur courage était surhumain et ils ressentaient une joie au dessus de toute expression. Le prince les supplia de modérer leur zèle et d'agir prudemment, dans la crainte d'avoir à souffrir les mêmes persécutions qu'à Séville. Il ignorait qu'on n'arrête pas le cerf qui court se désaltérer aux eaux claires sortant du rocher ;

(1) Bolland. acta Sanctorum, die 16 Januarii, pag. 60.

qu'on n'étanche pas dans l'âme d'un apôtre la soif brûlante du sacrifice et de la mort. L'amour est plus fort que la mort. Les missionnaires quittèrent, le surlendemain, dès l'aurore, le palais hospitalier, et s'établirent sur les chemins les plus fréquentés pour prêcher la foi de Jésus-Christ.

Un jour, Bérard, qui savait l'Arabe mieux que ses compagnons, s'élança sur un char et se mit à enseigner le peuple. Sur ces entrefaites, passa le chef des Mahométans qui se rendait, selon la coutume des Orientaux, aux tombeaux de ses ancêtres. L'arrivée de ce personnage n'interrompit pas le discours du prédicateur. Bérard fut pris pour un fou et le roi ordonna qu'il fût renvoyé avec ses compagnons aux pays chrétiens. Pierre de Portugal donna aux religieux une escorte qui devait les protéger jusqu'à Ceuta, lieu fixé pour l'embarquement. Cependant ils parvinrent à déjouer la surveillance de cette troupe et retournèrent prêcher à Maroc. Saisis de nouveau, ils furent enfermés dans un cachot, sans nourriture, n'ayant pour se soutenir que la grâce de Dieu. Une grande sécheresse accompagnée de la peste et d'une effrayante mortalité qui désola le pays, fut considérée comme un châtiment envoyé par Dieu en punition de la conduite du monarque vis-à-vis des pauvres missionnaires, et, après vingt jours d'emprisonnement, ceux-ci recouvrèrent la liberté. (1) Mais les chrétiens de la cité Musulmane craignant que le zèle ardent des prédicateurs ne leur attirât quelque persécution, les confinèrent dans la demeure du prince Portugais. Celui-ci les emmena avec lui dans une expédition militaire entreprise au service du roi du Maroc contre certaines tribus rebelles de l'Afrique intérieure. L'armée revenait victorieuse après avoir rétabli l'ordre et la soumission, lorsque, traversant un désert, elle vit l'eau manquer, durant trois jours. Les soldats mouraient de soif. Il plut alors à Dieu de donner à ces malheureux infidèles un signe de sa puissance, par l'entremise d'un

(1) Bolland. loc. cit.

pauvre Frère Mineur. Bérard, comme un nouveau Moïse, planta en terre son bâton et tout-à-coup jaillit du sol une abondante fontaine. Hommes et bêtes s'y abreuvèrent, les outres furent remplies, puis la source tarit. (1) De retour à Maroc, les valeureux chevaliers du Christ, forts de la puissance de Dieu et de la vénération du peuple, ne gardèrent plus aucune réserve; ils prêchèrent sans plus s'occuper du roi qu'ils osèrent même attendre sur le chemin par où il avait coutume de passer.

Le roi commit à son official Abozaida le soin de les faire mourir dans les plus horribles supplices. Ce ministre se rappelant le miracle du désert qu'il avait vu de ses propres yeux, essaya de gagner du temps et se promit de fléchir la colère de son maître. Il enferma les religieux dans une prison dont le geôlier était un renégat qui fit souffrir aux confesseurs d'affreux tourments. Abozaida ne tarda guère à les faire reparaître devant lui; il les trouva plus résolus et plus fermes que jamais. Vaincu de ce côté, il ordonna qu'ils fussent séparés et remis aux mains de trente bourreaux. Ils se virent donc lier les pieds et les mains; on les traîna, la corde au cou, sur un sol hérissé de pierres aiguës, on les battit jusqu'à leur faire sortir les entrailles, on les roula sur des morceaux de verre et des débris de pots cassés et, le soir, on répandit du vinaigre sur leurs plaies sanglantes. Au milieu de ces tortures, ils ne cessaient de bénir Dieu et de chanter ses louanges: seuls, les blasphèmes des bourreaux leur déchiraient le cœur et troublaient leur joie. Jetés, la nuit, sur la paille de leur cachot, ils furent visités des suaves consolations de l'Esprit-Saint. Les gardiens virent, dans l'obscurité, descendre du ciel une grande lumière qui semblait ravir les pauvres Mineurs. Ils crurent donc que leurs prisonniers s'étaient enfuis; mais, pénétrant dans la geôle, tout pleins de cette appréhension, ils les virent priant avec dévotion. (2)

(1) Bolland. ibid.
(2) Bolland. loc. cit.

Le roi les fit amener devant lui ; ils lui furent présentés nus et chargés de chaînes. Un officier sarrasin les engagea à recevoir la loi de Mahomet. Frère Othon rejeta cette proposition avec horreur et cracha deux fois à terre en signe de mépris.

Cet acte de courage lui valut un rude soufflet. Othon suivant le conseil du Christ tendit l'autre joue. « Ainsi donc, s'écria le roi, vous êtes assez impies pour rejeter la vraie foi, assez insensés pour blasphémer l'envoyé de Dieu ? » — « O Prince, répondirent-ils, ce n'est pas nous qui méprisons la vraie foi, car nous sommes prêts à souffrir et à mourir pour elle ; mais nous détestons votre fausse croyance et l'homme qui s'en est fait le prophète. » Le monarque alors recourut à un moyen qui est fort puissant en Orient, l'amour du plaisir et des richesses. Il fit venir des femmes splendidement vêtues et dit : « Si vous voulez adhérer à la loi de Mahomet, ces femmes sont pour vous ; vous aurez en outre de l'or en abondance, je vous confierai une portion de mon pouvoir : sinon vous allez mourir.

— « Ni femmes, ni or, répondirent les confesseurs de la foi ; garde tout cela pour toi, nous ne voulons que Jésus-Christ. » (1) Et, pendant qu'ils parlaient ainsi, leur âme tressaillait de joie et d'espérance. Le roi saisit son cimeterre et leur fendit la tête. C'est ainsi que, le 16 de janvier, furent offertes à Dieu, par la main d'un roi bourreau, les prémices du sang généreux des Frères Mineurs. A l'instant même de leur trépas, Sanche de Portugal les vit s'élever triomphants au ciel. Les chrétiens recueillirent avec amour leurs restes précieux. Pierre de Portugal les fit transporter dans sa patrie et son frère, le roi Alphonse, désigna pour en recevoir le dépôt l'église des chanoines réguliers à Coïmbre. A la première nouvelle de ce glorieux martyre de ses enfants, François éprouva une joie bien profonde, et, voyant son Ordre consacré par ce premier baptême de sang, il s'écria

(1) Bolland. ibid.

plein d'émotion : « Je puis dire maintenant que j'ai cinq Frères Mineurs. » (1) Puis il se tourna vers l'Espagne et salua le couvent d'Alenquer d'où les martyrs étaient partis. « O sainte maison, dit-il, ô terre sacrée, tu as produit et offert au Roi du ciel cinq belles fleurs d'un suave parfum, o sainte maison, puisses-tu toujours être habitée par des saints ! » (2)

Afrique.

III.

Mission et Martyre de sept autres Frères Mineurs à Ceuta.

(Année 1221.)

Cette même année (1221), le triomphe des Martyrs de Maroc anima le courage d'autres enfants de St François. Daniël, ministre de la Province de Calabre, et six autres religieux, Samuël, Donul, Léon, Ugolin, Nicolas et Ange, s'embarquèrent dans un port de la Toscane pour aller aussi combattre et mourir au Maroc. Ils s'arrêtèrent d'abord dans un faubourg de Ceuta, y distribuant le pain de la parole de Dieu à des marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille qui ne pouvaient entrer dans la cité. Le samedi, qui était le 2 Octobre, ils se confessèrent l'un à l'autre et reçurent la sainte communion. Le soir, ils se lavèrent mutuellement les pieds, comme le divin Sauvenr l'avait fait à ses disciples, la veille de sa passion. (3)

Le lendemain, dimanche, ils allèrent par les rues de la ville, la tête couverte de cendres, et disant à haute voix : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, vous n'aurez de salut qu'en lui. » Ils ne marchèrent pas longtemps sans être

(1) Chronique de Marc de Lisbonne, liv. IV. chap. XVII.
(2) Opuscules de St François, tom. III, page 86.
(3) Sarius, page 737.

arrêtés et conduits devant le chef des Mahométans qui, voyant leur tournure et entendant leur franc parler, les prit pour des fous. Ce qui ne l'empêcha pas de les faire jeter dans une prison et de les traiter sans pitié. C'est alors que les confesseurs écrivirent aux marchands chrétiens du faubourg de Ceuta la belle lettre que nous insérons ici avec tout le respect qu'on doit à une précieuse relique.

« Béni soit Dieu, Père de Jésus-Christ notre Seigueur, Père de Miséricorde et Dieu de toute consolation, qui nous console dans nos tribulations, et montra dans le buisson à notre père Abraham la victime qui devait lui être offerte en sacrifice. Il envoya ce Patriarche parcourir toute la terre, imputant à justice la foi de ce saint homme qui mérita le titre d'ami de Dieu, et nous enseigna à devenir insensés aux yeux du monde pour être sages devant la Majesté divine, C'est aussi Dieu qui nous a dit : Allez prêcher l'Evangile à toutes les créatures; le serviteur ne sera pas plus grand que son maître ni le disciple au dessus de celui qui l'enseigne : vous serez persécutés, car je l'ai été moi-même. Obéissant à ces paroles, nous les moindres et les plus indignes de ses serviteurs, nous avons abandonné notre patrie et nous sommes venus prêcher l'Evangile aux nations infidèles, étant à quelques uns odeur de vie, à d'autres odeur de mort. Nous avons annoncé au roi la bonne nouvelle du salut et il nous a jetés dans les fers. Cependant nous sommes grandement fortifiés dans le Seignenr en qui nous avons mis notre confiance ; il daignera recevoir avec bonté le sacrifice de notre vie. Ainsi soit-il. » (1)

Le juge, qui se nommait Arbaldo, les fit amener à son tribunal et leur dit : « Renoncez au Christ et croyez en Mahomet. » Ils lui répondirent : « Jésus-Christ seul est le vrai Dieu, et on ne peut se sauver que par lui. » On les sépara et on essaya sur chacun d'eux alternativement les promesses et les menaces. Ce fut toujours en vain. Da-

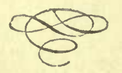
(1) Chron. de Marc. de Lisb. II part. Rudolph. Hist. Séraph. pag. 73.

niël surtout parlait avec chaleur. Un Maure lui donna un coup de son cimeterre à la tête; mais le Frère lui dit avec calme : Malheureux, laisse là ton maudit prophète : ses sectateurs sont les ministres de Satan : suis Jésus ! » Alors Arbaldo condamna ce généreux confesseur à avoir la tête tranchée. Retournés, le soir, dans leur prison, les six frères se jetèrent aux pieds de Daniël et lui dirent avec des larmes de joie : « Nous remercions Dieu et nous vous rendons grâces à vous, notre père, de nous avoir mis à même de recevoir la couronne du martyre. Bénissez-nous avant de mourir; le combat finira bientôt et nous jouirons du repos éternel. » Et Daniël les embrassa tendrement. « Réjouissons-nous dans le Seigneur, s'écria-t-il ; ce jour est un vrai jour de fête : les anges nous environnent, le ciel est ouvert : aujourd'hui nous recevrons tous la palme des martyrs.

Ils allèrent au supplice avec un air de triomphe, comme s'ils se rendaient à un festin nuptial. Leurs âmes s'envolèrent dans le sein de Dieu, pendant que leurs corps étaient le jouet des fureurs de la populace. (1) Quelques marchands de Marseille recueillirent une portion de leurs reliques qui furent, dans la suite, portées en Espagne. Léon X permit d'honorer les saints confesseurs de la foi, d'un culte solennel. (2)

(1) Id. ibid.

(2) Chavin de Malan, Hist de S. François, chapt. VIII. —Hist. des Missions Francisc. liv. I. chap. IV.



Deuxième partie.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

Empire de Maroc en Afrique.

Rétablissement solennel de la Mission des Frères-Mineurs, l'année 1859.

(1860.)

Nous sommes heureux de commencer encore une fois cette deuxième partie de nos Annales par d'intéressantes notices sur l'action de notre Institut au Maroc. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, notre Mission dans cet Empire remonte au temps de S[t] François. Les épreuves qui ont affligé naguères les ordres religieux en Espagne en avaient réduit le personnel à un seul vieux Franciscain, le P. François Palma-Ximenes : la sacrée Congrégation de la Propagande s'est occupée, l'année dernière (1859), du soin de lui rendre une vie nouvelle. A vrai dire, les difficultés avaient, en grande partie, disparu, depuis que le gouvernement de cette péninsule avait consenti à la réouverture d'un couvent de Mineurs à Priego, dans le but de pourvoir aux Missions d'Afrique et de Palestine.

Ainsi, on put envoyer au Maroc les P. P. Joseph Sabate, de la Province de Catalogne, et Pierre Lopez, de la Province de Cantabrie, avec les Frères laïques Jean Puertas, Mineur déchaussé de la province de S[t] Gabriël, et Pierre Pecegno de celle de S[t] Joseph. Ces religieux partirent d'Alicante, le 10 juillet de la même année, arrivèrent, le 12, à Oran et de là parvinrent à Tanger d'où le P. Sabate écrivit aussitôt la lettre suivante au Général de l'Ordre.

Tanger, couvent du B. Jean da Prado, 13 *Août* 1859.

Très-Révérend Père,

Que Jésus soit toujours avec nous ! Nous demandons à Votre Révérence la bénédiction Séraphique et nous avons l'honneur de lui annoncer que, partis d'Alicante, le 10 de Juillet, nous avons pu, grâce à la divine Providence, prendre terre à Oran, le 12. Il est vrai que ce n'était pas le chemin qui devait nous conduire à notre mission; mais Dieu l'a ainsi voulu pour le bien spirituel de treize mille Espagnols, chrétiens pauvres et malheureux, tous fugitifs de leur pays, qui habitent cette ville. Les protestants faisaient beaucoup de prosélytes parmi eux et, quand nous sommes arrivés, deux mille encore étaient sur le point d'abandonner la foi de leurs pères. C'est pourquoi il nous parut utile de donner d'abord une mission dans la paroisse de S. Louis, ancienne cathédrale fondée par Ximenès de Cisneros, religieux de notre Ordre. Je prêchai et le père Lopez fit le catéchisme. Toutes les nuits, il réunissait une foule innombrable d'auditeurs; la vaste église ne pouvait les contenir, ils remplissaient encore la place et couvraient les terrasses. Dans mon premier sermon, Dieu me fit la grâce de gagner le cœur de toute mon assistance, et la divine parole fructifia dès ce moment. Pendant les vingt-sept jours que durèrent les saints exercices, le P. Lopez et moi, nous fûmes continuellement au confessionnal, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, et depuis quatre heures du soir jusqu'à sept heures et demie, moment où commençaient les offices. Je ne finirais pas s'il me fallait raconter les conversions nombreuses et extraordinaires qui se sont opérées : mais les journaux français en ont parlé suffisamment. J'ajouterai que les Protestants attaqués par moi dans deux conférences particulières et défiés en dispute publique n'ont osé relever le gant et que tout l'auditoire persuadé de la vérité du catholicisme a

éclaté en ces paroles mêlées de sanglots : « Nous voulons tous vivre et mourir enfants de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. » Ainsi les deux mille infortunés qui chancelaient se raffermirent dans la foi, trois familles qui avaient embrassé l'hérésie rentrèrent dans le bercail, un juif se convertit et un renégat abjura ses égarements. Jamais pareil triomphe de la vérité ne s'était vu dans la ville d'Oran, ni en France. Les natifs même de ce dernier pays étaient émus, et bénissaient le Seigneur de les avoir conduits dans cette partie du territoire Africain. Gloire en soit rendue à Dieu seul et à la sainte Eglise! Enfin, le 7 de ce mois, sur les trois heures de l'après-midi, nous avons fait voile pour Tanger, au milieu des pleurs et des gémissements de ces pauvres Espagnols et de plus de quatre-cents Italiens; la scène touchante de Milet se renouvela sur le rivage d'Oran. Le 10, à 6 heures du matin, nous abordâmes dans la ville d'où je vous écris, accueillis par le P. François Palma-Ximenès, notre confrère de la Province de S. Jacques, resté, depuis longtemps, seul dans cette mission. C'est un bien bon religieux : malheureusement il est sourd et ne pourra plus prêcher. Il nous mena donc au couvent et m'en remit l'inventaire.

Ce couvent n'est en définitive qu'une chétive demeure ayant quatre chambres, à peine, et enclavée dans les bâtiments des Consulats Espagnol et Portugais. On n'y a pas la moindre liberté. Je m'adressai à notre Consul et à celui du Portugal, et leur demandai un local plus convenable. Ils m'assurèrent tous deux qu'ils allaient en référer à leurs gouvernements respectifs, et réclamer pour nous une autre maison et une église. Ces améliorations sont moins à notre avantage personnel qu'à celui de la Mission. Comment réunir dans une chapelle extrêmement étroite six-cents catholiques ? Comment prêcher ? Tanger est une ville Musulmane d'environ 10,000 habitants; son climat est salubre et la présence des consuls étrangers fait taire les passions du fanatisme. Les catholiques qui s'y trouvent me paraissent fort ignorants ; il y a bien longtemps que le sacrement de

Confirmation n'est plus administré parmi eux. D'après le rapport que m'en a fait le consul Espagnol, les populations des alentours appartenant à la Mission n'ont ni église ni signe quelconque de Catholicisme. Cet état est bien déplorable, mon très-révérend Père; il serait utile peut-être de le signaler à la sacrée Congrégation de la Propagande. Pour y remédier, je crois qu'il faut d'abord instituer, en ces lieux, un Préfet muni de pouvoirs étendus et soutenu par quelques aumônes. Car je doute fort que l'Espagne, dans les conditions où nous la voyons maintenant, puisse, elle seule, fournir à tous les besoins. Cependant j'ai confiance en l'aide de Dieu, dans la protection de la Ste Vierge et de notre grand Patriarche St François et dans le zèle de votre Paternité révérendissime à laquelle, mes confrères et moi, nous demandons la bénédiction séraphique.

Votre très-humble et dévoué fils en J. C.

Fr. Joseph-Antoine SABATE.

Miss. Apost. M. O.

C'est ainsi que nos missionnaires arrivés à Tanger, le 10 Août, mirent aussitôt tous leurs soins à faire refleurir cette partie de la vigne du Seigneur. Mais, comme tout le monde le sait, la guerre ne tarda pas à éclater entre l'Espagne et le Maroc. Elle se termina glorieusement par la prise de Tétouan et le traité de paix du 25 Mars 1860. Entre autres avantages, ce traité cédait à l'Espagne le droit d'ouvrir à Fez, pour les Frères Mineurs, une maison de mission, outre celle que déjà ils possédaient à Tunis.

Pendant la durée des hostilités, nos religieux rendirent de grands services à l'armée Espagnole. Ils l'accompagnaient pour prodiguer aux soldats les soins spirituels, ainsi qu'en 1221 l'avaient fait leurs bienheureux confrères Bérard, Pierre, Adjutus, Accursius et Othon partis avec l'Infant Pierre de Portugal, lors de son entreprise contre les tribus de l'inté-

rieur de l'Afrique. (1) Nous ne nous arrêterons pas à décrire leur conduite pleine de dévouement à l'égard des soldats, durant la campagne. L'entreprise fut brillante, et néanmoins les troupes eurent beaucoup à souffrir. Des misères sans nombre, des maladies mortelles les assaillirent ; le zèle, le courage, l'abnégation de nos Frères tinrent bon contre tant de difficultés. Nous nous contenterons d'emprunter quelques faits aux journaux de Madrid.

L'entrée de l'armée des vainqueurs à Tétouan offrit un spectacle bien édifiant. Quatre Franciscains marchaient en tête, comme pour guider ces glorieux bataillons ; on ouvrit au culte chrétien une des mosquées de la ville et, le 11 Février, on y célébra une messe solennelle. Après un sermon du P. Sabate, on entonna le Te Deum. Toutes les troupes étaient présentes ; bien des soldats versèrent des larmes d'émotion. (2) Jour et nuit, les religieux n'ont cessé d'être au chevet des malades dans les hopitaux, soignant les blessés ou les malheureux atteints du choléra, leur prodiguant les consolations de la religion. (3) Ils furent longtemps occupés par diverses cérémonies religieuses, comme la triste solennité de la Semaine Sainte, (4) la célébration du mois de Marie, (5) la bénédiction d'un nouveau cimetière chrétien où sont déposés les restes mortels des braves qui sont tombés pour la cause de la justice, de la civilisation et de la foi du Christ. (6) Ces généreux missionnaires Franciscains, écrivait de Tétouan un Officier général, ont un zèle fécond en admirables ressources. (7)

Hélas ! il était écrit dans le ciel que les commencements si heureux de la Mission des Frères Mineurs seraient attristés

(1) Hist. des Mis. Franc. Liv. I. chap. II.
(2) La Esperanza, journal monarchique de Madrid, n° du 6 Mars 1860.
(3) Id. 16 mars 1860.
(4) Id. 16 avril 1860 et 9 mai.
(5) Id 9 mai.
(6) Id. 23 mars.
(7) Id. 16 avril.

par une perte inatendue. Au moment où on s'occupait à Rome d'élever le P. Joseph Sabate à la dignité de Préfet Apostolique, ce généreux apôtre mourut du choléra, le 13 avril. Deux de ses confrères laïques, Joseph-Marie Eguiluz et Vincent Larrauri avaient déjà succombé à ce fléau, en prodiguant leurs soins aux soldats malades. Le journal *a Esperanza* de Madrid consacra les lignes suivantes à ce déplorable évènement. Elles ne font pas moins l'éloge de tout l'Ordre Séraphique que du P. Sabate et de ses compagnons.

« L'illustre et vertueux Père Joseph Sabate, supérieur des Missionnaires Franciscains dans le Maroc, a cessé de vivre, le 13 de ce mois, à Tétouan, frappé du mal asiatique. C'est une perte qui sera sensible à notre armée. Depuis les officiers des grades supérieurs jusqu'au simple soldat, il n'était personne, parmi nos troupes d'Afrique, qui n'aimât et ne vénérât ce digne religieux. Son zèle évangélique, sa profonde piété, sa généreuse abnégation qui ne se démentit jamais durant la campagne, qui l'attacha au lit des moribonds, au chevet des blessés et des malades, à la couche de repos des convalescents, lui avaient gagné tous les cœurs. Doux et affable dans ses manières, simple et mortifié dans sa vie, d'une vigoureuse trempe d'âme et d'une robuste santé, il passait les jours et les nuits dans les hôpitaux, auprès des soldats souffrants, veillant à ce que rien ne leur manquât. Il jouissait de cette autorité morale que donnent la pratique sincère et franche de la vertu et le dévouement de la charité. Il avait été, huit ans, missionnaire en Palestine, remplissant à Damas les fonctions de curé. Le Commissariat Général de Terre-Sainte à Madrid le nomma ensuite à la chaire de langue Arabe au collége récemment ouvert aux Missionnaires Franciscains Espagnols, à Priego. Il occupa ce poste jusqu'en Mai 1859, époque où il fut élu supérieur de la Mission de son Ordre au Maroc. Il demeura dans la ville de Tanger jusqu'au moment où notre pays déclara la guerre aux barbares. Il accompagna

l'armée Espagnole, avec ses collègues, à la grande satisfaction de notre gouvernement et surtout de nos soldats. Dès le commencement des hostilités, les fils de S[t] François ne quittèrent pas un instant le quartier-général. Les fatigues de la vie des camps auxquelles ces braves religieux se soumettaient aussi bien que le plus simple troupier, et le choléra causèrent bientôt la mort à d'eux d'entre eux. C'étaient deux Frères laïques, Joseph-Marie Eguiluz et Vincent Larrauri, dont l'un succomba le 17 février et l'autre le 27 mars. Le Père Sabate les suivit de près. Le Saint-Siège, pour récompenser son mérite, venait de l'elever à la dignité de Préfet des Missions du Maroc avec un pouvoir presque épiscopal, quand il tomba lui-même victime de son zèle. Nous croyons qu'il sera fort difficile de remplacer cet apôtre zélé ; car il ne se distinguait pas seulement par l'énergie, l'activité, la constance, l'oubli de lui-même, le détachement de toutes les choses terrestres ; mais encore il parlait aussi facilement l'arabe que l'espagnol, sa langue maternelle ; il connaissait parfaitement le caractère et les usages des Musulmans, parmi lesquels il avait vécu plusieurs années. (1) »

Voilà en quels termes s'exprime le journal de Madrid, et nous ne pouvons trop reconnaître avec lui les rares qualités du P. Sabate. Cependant nous sommes heureux de pouvoir dire au monde que l'Ordre de S[t] François vient de lui substituer un digne et valeureux remplaçant dans la personne du P. Gregoire Martinez, du collége de Priego. Ce religieux est parti, accompagné de deux Frères laïques, Vincent Matteo et Pierre Inignes. Ainsi la Mission pourra se consoler de la perte qu'elle a faite et répondre aux besoins des peuples qu'elle doit évangéliser.

Le P. Pierre Lopez, ancien compagnon du P. Sabate, a fixé sa résidence à Tanger. avec les deux F. laïques Jean Puertas et Pierre Pecegno ; le P. Grégoire s'est établi à Tétouan avec les deux autres Frères. Ils y travaillent au salut

(1) La Esperanza, 19 avril 1860.

des âmes et, soutenus par la Propagation de la Foi, ils préparent de nouveaux apôtres pour les contrées Africaines.

Tripoli de Barbarie.

II.

Etablissement d'un hôpital ouvert par les Franciscains aux malheureux de tout culte et de toute condition, l'an 1859.

Tripoli de Barbarie, ainsi nommée pour la distinguer de Tripoli de Syrie, est la ville capitale du royaume de ce nom. Elle s'élève sur le bord de la mer, dans une région fertile et découpée par de nombreux et délicieux jardins. Dans ce pays, on voit encore, sur le plateau de Barka et près du pauvre territoire de Kerenneh, les ruines de l'antique Cyrène. Au milieu d'amas confus de pierres, débris de vieux monuments réduits à cet état par les laboureurs de la plaine, se découvrent les restes de bains construits en briques où subsistent encore plusieurs chambres voûtées, un stade, deux petits temples hypogées appartenant à l'époque romaine et portant des emblêmes chrétiens, plusieurs palais, une nécropole qui mérite surtout d'attirer l'attention des savants voyageurs. Tout le flanc de la montagne présente des cavités, des sarcophages, des vestiges de sépultures. Dans une de ces grottes, le voyageur Pacho a mis au jour des peintures représentant des jeux funèbres et qu'on croit d'origine romaine. Dans une autre, ce sont les croquis d'un cirque et d'une chasse. Dans une troisième, un pinceau élégant a retracé les travaux et les diverses occupations d'un esclave nègre. Cette œuvre antique est parfaitement conservée. Il est à remarquer que les coiffures et les habillements des personnages, les longues robes d'azur sans agrafes, les bandeaux rouges passés dans les

cheveux ou disposé en forme de turban ressemblent fort au costume des Africains modernes, de ceux surtout qui habitent le royaume de Fez. (1)

Déjà du temps de S[t] François, les Frères Mineurs avaient fondé des Missions catholiques en ces contrées lointaines, aussi bien qu'à Tunis et à Maroc. Elles se sont maintenues jusqu'à nos jours, car ces religieux ont une station florissante non seulement à Tripoli, mais encore à Bengazi. Cette dernière ville occupe l'emplacement de l'ancienne Bérénice qui faisait partie de la Pentapole et dont les ruines sont ensevelies sous des couches de sable. Des fouilles pratiquées çà et là ont déterré des inscriptions, des médailles, des statues, et beaucoup d'autres souvenirs des temps reculés. On prétend qu'à peu de distance s'étendait le fameux jardin des Hespérides. Bengazi peut avoir cinq-mille habitants et entretient un grand commerce avec Malte, Angela et Sisua.

Tripoli vit se réaliser, en 1859, une pensée que le Préfet Apostolique de la Mission, le P. Ange-Marie de Sainte-Agathe, observantin de la province des Marches, avait mûrie depuis longtemps. Un hôpital fut ouvert pour les chrétiens natifs du pays, pour les musulmans et pour tous les malades en général, sans distinction de croyance. Car la charité du Christ embrasse tous les hommes, quelles que soient leurs lois, quelle que soit leur nation. Le fondateur s'était adressé à M. Botta, Consul de France et lui avait demandé l'intervention de son gouvernement auprès de la Sublime-Porte à la fin d'en obtenir un local. Le Consul a mérité toute notre reconnaissance dans cette affaire. Voici d'ailleurs sa lettre au P. Ange-Marie.

(1) Gea, ou la Terre décrite, ouvrage d'Eugène Balbi, Trieste, 1855.

Très-révérend Père,

Vous m'avez manifesté le désir de connaître votre situation vis-à-vis de l'hôpital ouvert dans une maison concédée à cet effet par la Porte Ottomane. Il est vrai que, d'après le rescrit de Constantinople, cette maison paraît donnée au gouvernement Français, mais les instructions officielles que j'ai reçues me permettent de déclarer que la France ne veut nullement conserver en propre l'hôpital susdit ; qu'il appartient pleinement à la Mission des Frères-Mineurs, lesquels peuvent en disposer pleinement pour le but charitable, motif de la concession, sans que personne ait droit d'intervenir. En me recommandant aux prières de Votre Révérence, je la prie d'agréer les sentiments de profond respect et de filial dévouement avec lesquels etc.

Tripoli, 1er Juin 1859.

P. E. BOTTA.

Le 31 mai de la même année, le local ayant été convenablement disposé et pourvu de tout ce que lui était nécessaire fut solennellement inauguré et ouvert aux infirmités humaines. Le P. Préfet de la Mission en donna connaissance au Ministre Général de l'Ordre par une lettre datée du 31 Juin et qui respirait la joie profonde dont il était animé. Dieu ne tarda pas à faire éclater les prodiges de sa grâce et à montrer combien cette instruction de bienfaisance lui était agréable. Parmi plusieurs conversions de Musulmans qui s'opérèrent dans cette maison, en moins de cinq mois, une surtout a obtenu du retentissement. Le parent d'un Emir reçut le baptême et, aussitôt après, il rendit au ciel son âme belle encore de sa robe d'innocence. « J'ai le bonheur, écrivait le P. Ange de Sainte-Agathe au chef suprême de l'Ordre, le T. R. P. Bernardin de Montefranco, en date du 10 Octobre, de faire savoir à Votre Révérence que le

neveu de l'Emir Gama, prince d'Esibello, après avoir reçu le baptême avec la plus vive émotion, est mort récemment dans notre hôpital. » Le 14 décembre, il écrivait encore : « L'hôpital donnera du relief à notre Mission qui fait assez de progrès, tant à Tripoli qu'à Bengazi. Les chaleureuses prédications du P. Euphrosino obtiennent des effets merveilleux. Plusieurs pécheurs endurcis qui, depuis bon nombre d'années, ne fréquentaient plus les sacrements, se sont convertis à la grande édification de tous. Ce Missionnaire distingué connait parfaitemant la langue maltaise dans laquelle il prêche et confesse. Les P. P. Hyacinthe et Ferdinand s'occupent aussi maintenant de l'étude de cet idiôme. Veuillez nous recommander au Seigneur, Très-Révérend Père, afin qu'il daigne féconder par la rosée de sa grâce nos faibles travaux qui n'ont d'autre but que sa gloire. » On voit que les Frères Mineurs de cette Mission ne mentent pas à leur passé. Ils ne songent qu'à procurer le bien des peuples et le triomphe de l'Eglise.

Nouvelles espérances pour l'Afrique.

III.

Etablissement d'instruction ouvert par l'Ordre des Mineurs aux jeunes Maures des deux sexes. — Les Frères Gris à Naples.

La religion et l'humanité offrent-elles une entreprise plus belle et plus excellente que celle de la délivrance des esclaves d'entre les mains de ces cruels fils de la terre qui en font un commerce impie et les traitent comme des troupeaux bons à engraisser leurs champs ou à être conduits à la boucherie? Tout le monde connaît le zèle déployé, de nos jours, dans cette œuvre généreuse, par l'illustre abbé Génois Nicolas Olivieri ; mais on ignore peut-être le concours prêté, dans cette occasion, par l'Institut de S[t] François. Cet Ordre

a ouvert, à Naples, un collége pour les Maures, et les progrès du nouvel établissement permettent de concevoir les plus belles espérances pour l'Afrique. Nous croyons faire chose utile et agréable à nos lecteurs en leur offrant ici une courte notice historique.

Le P. Louis da Casoria, Lecteur de la Province de Naples et Terre de Labour, homme fort instruit et d'un esprit tout évangélique, avait fondé, près de Naples, sur les riantes collines de Capodimonte, un couvent où les religieux, tout en travaillant à leur propre perfection, desservaient un hôpital destiné à leurs confrères d'une province quelconque ou même à des prêtres nécessiteux appartenant au Tiers-Ordre de S[t] François. Cette institution fut jugée belle et louable et reçut l'approbation des supérieurs; les habitants de la capitale applaudirent à l'idée du P. Casoria. La communauté religieuse et l'hôpital devaient se maintenir par les aumônes des bienfaiteurs.

Sur ces entrefaites, le célèbre patron des enfants Maures dont j'ai déjà parlé, l'abbé Olivieri — son nom seul rappelle les plus grandes vertus, — passant par Naples, eut un entretien avec le P. Louis qui lui demanda deux de ces pauvres enfants pour les élever chrétiennement dans son couvent *della Palma*. C'est ainsi que se nommait sa nouvelle maison. M. Olivieri voulut bien condescendre à ses vœux, et ce modeste commencement fut comme l'étincelle qui devient une grande flamme. Le peuple, les nobles, les hommes d'église ou de loi, les ministres du royaume, le roi Ferdinand II lui-même, voulurent voir ces enfants et tous prirent à cœur l'œuvre du P. Louis. Le roi lui commanda de se rendre en Egypte, dans la ville d'Alexandrie, d'y recueillir, aux frais de sa liste civile, le plus d'enfants Maures qu'il pourrait, de les ramener avec lui et de les installer dans son nouveau refuge qui est maintenant devenu un magnifique collége. On y forme les jeunes Africains par une bonne éducation chrétienne; on les instruit dans les lettres et les sciences et tout porte à croire que cette entreprise facilitera la con-

version de cette vaste partie du monde si peu accessible, jusqu'ici, aux efforts du Catholicisme. Ainsi, au couvent *della Palma* est adjointe une institution dont tout le monde apprécie l'utilité. Le roi Ferdinand l'a prise solenellement sous sa protection et a voulu que l'Ordre de S[t] François dans la personne du Ministre et Définiteur Général des Mineurs en fixât les lois. En 1858, les jeunes Maures étaient au nombre de 35. Nous allons retracer les règles que l'Ordre Séraphique leurs a données, heureux de pouvoir éditer un document qui rappelle de nos jours une œuvre analogue inspirée au B. Conrad d'Ascoli, religieux Franciscain du XIII[e] siècle. (1)

D'abord, avec l'approbation du très-révérend Définiteur et Ministre général de tout l'Ordre des Mineurs, le P. Bernardin de Montefranco (décr. du 16 mars 1858,) de Sa Majesté Ferdinand II, roi des deux-Siciles (décr. du 38 mars 1858) et sous leur protection spéciale est établi et adjoint au Couvent *della Palma*, à Naples, un collége pour les jeunes Maures arrachés à l'esclavage et au malheur. Ils y seront instruits dans la foi, dans la science catholique, dans les arts civils de tout genre, afin qu'instruits et pénétrés de l'esprit catholique, ils retournent plus tard dans leur pays et y propagent, chacun selon sa profession, la foi de Jésus-Christ et la civilisation chrétienne.

2° Les jeunes Maures, instruits dans la foi chrétienne et baptisés, à mesure qu'ils arriveront d'Afrique, revêtiront tous l'habit Franciscain, comme nos étudiants, se soumettront à la discipline, comme les jeunes religieux, et s'occuperont des pratiques de la règle, des études et des arts.
3° Le P. Préfet, après un examen préalable et guidé par la connaissance du caractère et des capacités de ces jeunes gens, les partagera en diverses clases pour les études élémentaires. Ces études, ils les poursuivront jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sous la direction de maîtres capables désignés

(1) Hist. univ. des Miss. Francisc. Liv. II chap. XI.

par le P. Préfet et choisis parmi les religieux de l'Ordre ou même parmi les séculiers. Dans ce dernier cas, on n'admettra que des hommes d'une science et d'une vertu éprouvée et patentés par la Province et le très-révérend Ministre Général. Les religieux appelés à cet emploi demanderont l'autorisation au Provincial, s'ils appartiennent à la Province ou au Ministre Général, s'ils sont d'une Province étrangère. 4° Leur éducation élémentaire terminée, les jeunes Maures seront distribués en trois clases, selon leurs capacités et leur vocation, à savoir en jeunes clercs se destinant au sacerdoce, en laïques profès, mais formés à l'exercice d'un art, et en séculiers du Tiers-Ordre de S[t] François, également pourvus d'un métier. Les deux premières classes embrasseront (*servatis servandis*) la Règle de l'Ordre des Mineurs. Pour leur noviciat, des cellules seront disposées dans un lieu séparé du même collége où ils recevront l'éducation religieuse convenable sous la direction d'un Maître proposé par le P. Préfet et nommé par le Provincial et le Définitoire de la Province. Parvenus à l'âge d'être ordonnés, ceux de la première classe seront présentés à leur Ordinaire respectif munis des lettres dimissoriales du Provincial. Cette mesure s'appuie sur la considération que les Maures croissent fils de l'Ordre des Mineurs avec la destination spéciale d'être envoyés aux Missions Africaines, selon qu'en disposera le Ministre Général, *servatis servandis*. Ceux enfin de la troisième classe, tant qu'ils habiteront le couvent *della Palma*, portant l'habit et suivant la règle des Tertiaires de S[t] François, assisteront aux exercices du collége et se conformeront aux prescriptions du P. Préfet. 5° Après avoir reçu l'instruction nécessaire et suffisamment formés, les prêtres Maures de l'Ordre des Mineurs, les Frères laïques et les Tertiaires du même Ordre et de la même nation, sur l'avis et les informations du Provincial et du Préfet et sous l'obéissance du très-révérend Père Ministre Général, partiront pour les Missions d'Afrique, à mesure que la chose sera nécessaire. Les prêtres, comme missionnaires de Jésus-

Christ et propagateurs de la foi chrétienne; les Frères laïques, comme voués au service des prêtres et comme catéchistes et instituteurs des nations infidèles qui se convertiront; les Tertiaires se répandront plus librement au milieu de ces peuples, guidés toujours par les prêtres de leur Ordre; ils se livreront à l'exercice de leurs arts et métiers et feront, autant que possible, tourner leur industrie à l'avantage de la vraie foi. Cependant jamais ils ne partiront et ne demeureront seuls; ils iront à deux ou à trois, c'est-à-dire un prêtre et un Frère laïque ou un prêtre, un Frère et un Tertiaire. Dans leur profession religieuse, ils prendront tous l'engagement d'aller en Afrique. Mais on retiendra ceux qu'on aura trouvés propre à donner l'enseignement au collége *della Palma* ou à faire le service de cette maison; ceux qu'une maladie rend incapables de travailler à cette Mission ou que d'autres motifs graves et raisonnables forcent de garder en Europe.

6° A mesure que les jeunes Maures avanceront dans les sciences et dans la connaissance des arts et deviendront propres à donner une partie de l'enseignement dans le collége, le P. Préfet aura soin d'assigner à chacun d'eux une classe en rapport avec leurs capacités. Dans leur nombre, il choisira aussi des préfets, des cuisiniers, des assistants, des portiers, de manière que, peu à peu, l'établissement *della Palma* ne soit plus habité et desservi que par des Maures.
7° Aprés avoir travaillé longtemps dans les Missions d'Afrique, les Maures prêtres, Frères ou Tertiaires que la vieillesse, la maladie ou d'autres graves infirmités rendraient incapables d'être d'aucun service dans ce pays, après en avoir donné avis aux supérieurs de la Province ou du collége, pourront trouver un asile dans la dite maison *della Palma*. (Règlement pour l'Institution *della Palma*, Naples, Imprimerie royale, 1858.)

Tel est le règlement du collége ouvert à Naples par les Frères Mineurs aux jeunes Maures. Chaque jour cet établissement se développe davantage, au point de compter main-

tenant 55 élèves. Instruits dans la religion catholique, formés aux arts utiles, ils seront à même de fonder de nouvelles colonies chrétiennes dans leur pays natal. A cet institut en est joint un autre fort nombreux pour les petites filles des mêmes contrées. De même que les hommes, elles pourront un jour, dans la mesure de leurs forces, coopérer à la régénération morale et religieuse de leur patrie. Espérons que la pensée sublime qui a inspiré cette œuvre sera suivie d'effets heureux et que son influence mettra fin à l'infâme et criminel commerce qualifié de traite des Nègres. Et nous Franciscains, nous pouvons contribuer beaucoup à ce résultat si digne de l'ambition chrétienne en accueillant ces infortunés dans un couvent de chacune de nos Provinces, surtout en Italie, comme on le fait à Naples. Une pareille charité attirerait sur nous la bénédiction des Maures et de tous les cœurs généreux, l'admiration et la vénération de toute l'Europe.

Cette année, 1860, le P. Louis, avec l'autorisation du Souverain Pontife Pie IX, a également uni au collége *della Palma* une Congrégation de Frères Gris. Ce sont des jeunes gens formés aux arts utiles et profès du Tiers-Ordre. Ils ont pour mission d'assister gratuitement les pauvres infirmes dans tous les hôpitaux où on les appelle, contents du vivre et du couvert et soumis au régime d'une communauté. Ils doivent également apprendre la lecture, l'écriture, des métiers aux enfants du peuple de la ville et des villages.

On peut aussi les envoyer parmi les peuples barbares et infidèles. Ils sont maintenant au nombre de 30 et déjà ils prêtent, à Naples, leur assistance dans trois hôpitaux. Ce nouvel Ordre a été bientôt connu en dehors de l'Europe et les Missions centrales de l'Afrique viennent de demander quatre de ces Frères qui sont tisserands. Nous savons que notre Ministre Général dont relève tout le collége est disposé a les accorder dès qu'ils auront obtenu l'autorisation de Rome.

EGYPTE.

IV.

Autre belle Institution religieuse et sociale fondée au Caire par l'Ordre des Frères Mineurs, en 1859.

Nous ne pouvons mieux faire connaître cette œuvre nouvelle à nos lecteurs qu'en empruntant les termes du Journal officiel de Rome. L'article, en date du 15 septembre 1859, est intitulé : LES RELIGIEUSES FRANCISCAINES AU CAIRE. Nous y ajouterons quelques détails sur les succès obtenus jusqu'à ce jour.

Tout le monde sait que, depuis 1219, les Frères Mineurs sont préposés à la garde du St Sépulcre à Jérusalem et des autres Lieux Saints en Palestine. Cette Mission leur a été confiée par leur fondateur, St François d'Assise. Jusqu'à nos jours, ils n'ont pas cessé un instant de remplir avec zèle cette charge importante et de défendre contre les perfidies des Turcs le petit troupeau de J. C. Les fidèles trouvent chez eux abri et protection ; leur sainte colonie est comme une oasis au milieu du désert. Pour comprendre ce qu'ils ont fait et souffert durant plus de six siècles, il faut lire les annales de l'Ordre et les récits des voyageurs anciens et modernes les plus véridiques. Qu'on parcoure l'Histoire universelle des Missions Franciscaines que publie le Père Marcellino da Civezza, et on s'émerveillera, on sera stupéfait de leur courage surhumain, de leur rare et extraordinaire vertu. Depuis le commencement de leur Mission jusqu'à nous, ils ont eu à supporter toutes les vexations, à endurer tous les martyres.

Mais la Providence voulut que, pour la plus grande diffusion et le plus vif éclat de la civilisation chrétienne de l'Europe, le gouvernement de la Porte se relâchât un peu

de son antique et farouche intolérance et laissât au christianisme quelque liberté d'étendre son action. Ce fut alors, qu'entre autres avantages, les Franciscains purent jeter les bases d'une sorte d'instructiou publique pour les garçons et les petites filles : seul moyen qui, aidé de l'influence de la Foi, soit capable d'amener la régénération sociale de ces contrées. Grâce à leurs soins et à ceux du Patriarche dont la dignité a été rétablie par le Pape actuel Pie IX, l'Institution a fait de tels progrès qu'elle compte actuellement 1477 jeunes élèves, sous la direction de 39 maîtres, en partie religieux, en partie séculiers. Les petites filles, qui ne sont pas entrées dans ce premier calcul, sont au nombre de 475; 14 maîtresses se partagent leur enseignement; les unes sont des personnes séculières et indigènes, les autres sont des Sœurs de St Joseph appelées tout d'abord au Liban par Monseigneur Villardel, religieux Mineur et alors Délégat apostolique, puis à Jérusalem et dans toute la Custodie, avec l'agrément du Patriarche, par le P. Bernardin de Montefranco, supérieur de Terre-Sainte, à cette époque, et, maintenant, Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs.

Ces écoles coûtent aux religieux 163,636 piastres turques par année; ils prennent cette somme sur les aumônes qu'ils reçoivent des fidèles pour la conservation et l'entretien des Saints-Lieux. Cependant, après les concessions faites aux puissances Occidentales par le Sultan, lors de la fin de la guerre de Crimée, les fils de St François ont cru que leur œuvre pouvait prendre du développement au profit de la religion et de la civilisation dans ces pays. Le P. Joseph de San Remo, en Ligurie, Mineur Observantin de la Province de Rome et Missionnaire en Orient, depuis trois ans, s'entendit avec les Supérieurs de l'Ordre et obtint de la sacrée Congrégation de la Propagande la faculté d'étendre la portée de la première entreprise. Ayant recueilli les dons de plusieurs pieux bienfaiteurs et obtenu, sur l'avis favorable de la susdite Congrégation, une somme de sept mille francs du comité de la Propagation de la Foi, à Lyon, il acheta, au

Caire, à l'endroit nommé *Esbechie*, un local et y plaça des Religieuses Franciscaines du Tiers-Ordre, soumises à la clôture. Il les chargea d'apprendre la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, l'histoire, l'arithmétique, la grammaire italienne et française et tous les arts du ressort de leur sexe, aux petites chrétiennes. Cet établissement progresse de jour en jour; le nombre des élèves s'accroît et les bonnes Sœurs acquièrent sans cesse de nouveaux droits à la reconnaissance de l'Eglise. Outre l'enseignement primaire dont nous venons de parler, elles ont encore un Orphelinat de petites filles. Ces pauvres enfants y reçoivent l'instruction et y trouvent le vivre et le couvert jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à un âge où elles puissent se suffire à elles-mêmes. Les Sœurs d'un Institut quelconque passant par les lieux où s'élève le couvent ont droit de compter sur une hospitalité pleine de prévenance et sont toujours accueillies avec l'empressement de la charité chrétienne.

Les six religieuses Franciscaines appartiennent au couvent de Ferentino, illustre et antique cité de la Campanie. Il y eut dans cette ville grand émoi, mais émoi d'un caractère tout pacifique, le jour où Mgr l'Evêque Bernard Tirabassi et le Délégat apostolique de la Province, Mgr Scapitta, entourés des magistrats et des notables du lieu, les remirent aux mains du P. Joseph. Celui-ci les conduisit d'abord à Rome, de là au port de Civitavecchia où elles s'embarquèrent, le 4 septembre 1859, sur le vapeur français *l'Hellespont* faisant route pour Alexandrie en Egypte. Voici les noms de ces saintes filles : Sœur Marie-Louise de Jésus Crucifié, romaine, Supérieure Visitatrice générale; Sœur Marie-Catherine de Ste Rose de Viterbe, de Giuliannello, diocèse de Ferentino; Sœur Marie-Pauline des saints Pierre et Paul, romaine; Sœur Angèle-Séraphine des Immaculés-Cœurs, de Ferentino ; Sœur Marie-Isabelle de la Volonté de Dieu, d'Isola di Sora, au royaume de Naples; Sœur Françoise de St François, converse, de Civitella di Subiaco. Elles sont parties avec une telle confiance en Dieu et dans leur Patriar-

che S[t] François, que nous ne doutons pas des xecellents effets de leur Mission. Nous espérons voir cette œuvre nouvelle étendre son influence sur toute l'Egypte. L'exemple ne sera pas perdu; il provoquera et encouragera d'autres entreprises semblables si utiles au bien religieux et social des peuples de ces contrées orientales. (Journal de Rome, 15 septembre 1859.)

« Le 16 du mois de septembre, ajoute le Chevalier Gaëtan Moroni, au volume 98 de son Dictionnaire, la Sœur Marie-Pauline m'a écrit du Caire et m'a fait savoir, qu'arrivée à Malte avec ses compagnes, elles y ont appris la mort de Monseigneur Guasco, Vicaire Apostolique. Cette perte leur a causé à toutes une profonde douleur, car elles considéraient ce Prélat comme un père. Le 8 décembre, un nouveau message daté du couvent des Clarisses, dit de S[t] Joseph, au Caire, m'a encore été adressé par cette bonne religieuse. Elle y revenait sur l'épreuve que Dieu leur avait envoyée en rappelant à Lui M[gr] Guasco dont la mémoire restera en bénédiction. Cependant une bien douce consolation a bientôt calmé l'amertume des regrets de nos Franciscaines, quand elles ont eu le bonheur de faire le pèlerinage de la Sainte Grotte où, pendant sept ans, vécurent l'Enfant Jésus, la S[te] Vierge et S[t] Joseph, lors de la fuite en Egypte. Sœur Marie Pauline était pénétrée de compassion à la vue de tant de peuples privés des lumières de la vraie Foi. Les Sœurs ont déjà ouvert une école où elles donnent l'enseignement à 15 petites filles, parmi lesquelles se trouvent de pauvres grecques schismatiques. Ces malheureuses enfants sont bien dignes de pitié. Elles témoignent du désir d'embrasser le catholicisme, mais elles trouvent, chez leurs parents, un obstacle insurmontable. Il ne reste qu'à prier Dieu d'agir sur ces cœurs par sa grâce. »

Nous ferons remarquer que le nombre des élèves s'est considérablement accru, depuis le temps dont parle le Chevalier Moroni. Les Sœurs n'ont pas tardé de gagner l'affection de toute la ville du Caire. Nous pourrions donner

quelques détails: nous les différons à un autre numéro. Au sujet de la perte de Mgr Guasco, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que le Saint-Siége vient de la réparer en nommant au Vicariat Apostolique d'Egypte le père Paschal Vulcié, de l'Ordre des Mineurs, Evêque de Pulati, en Albanie. Le nouveau Prélat continuera l'œuvre de son prédécesseur et confrère, dont nous allons donner une courte biographie. Nous la trouvons dans une lettre écrite par le P. Alexandre Bassi, religieux de notre Ordre, à M. le chanoine Ortalda de Turin.

Biographie de Monseigneur Guasco, Mineur Observantin, jadis Evêque de Fez et Délégat Apostolique de toute l'Egypte.

V.

Aujourd'hui, mon cher Chanoine, écrivait le P. Bassi, ce n'est plus au manque de temps qu'il faut attribuer le désordre de ma lettre; mon cœur déborde de douleur, et mon âme désolée aimerait mieux s'abandonner à ses regrets que diriger ma main sur le papier. Mais, puisque mes plaintes ne peuvent rappeler les morts du tombeau et, qu'en s'épanchant dans un cœur ami, ma tristesse perd de son amertume, permettez-moi de vous retracer la vie innocente, bienfaisante et sainte d'un père, d'un maître, d'un protecteur adoré, d'un tendre frère que j'ai perdu. Car tels sont les titres vis-à-vis de moi de Mgr Guasco, Evêque de Fez, Vicaire apostolique d'Egypte, Délégat du Saint Siége près des Orientaux unis, religieux Franciscain, mon patron vénéré depuis quatorze ans, qu'une mort inopinée est venue nous ravir, lorsqu'une santé florissante et un âge de 57 ans à peine lui promettaient de longs jours encore. Ces quelques lignes négligées et décousues devront à leur sujet de mériter l'attention des hommes qui aiment la religion et la bonté; et à cause d'elles je pourrai dire, au grand soulagement

de ma peine : je l'aimai pendant sa vie, je l'honore après sa mort. Combien de fois, mon cher Chanoine, le nom de Mgr Guasco n'a-t-il pas été prononcé dans les salles de l'Exposition ! Parmi les dons offerts aux missionnaires Piémontais du diocèse d'Alexandrie, on a beaucoup admiré deux chasubles en soie, richement travaillées. A tous ceux qui s'arrêtaient devant ces deux chefs-d'œuvre de broderie, on disait : le municipe de Solero a destiné ces ornements sacrés à l'Evêque d'Egypte. C'est que ce bourg se glorifie d'avoir donné naissance au saint Prélat qui est issu de l'illustre famille des Guasco, dont le nom paraît déjà dans l'histoire, lors de la fondation d'Alexandrie.

Dès les premières années de sa jeunesse, désirant se consacrer à Dieu et embrasser la vie pacifique du cloître, mon Evêque avait choisi l'Ordre de St François. Au treizième siècle, un de ses ancêtres, Bencio des Guasco, avait honoré ce même Institut, et, Gardien du couvent d'Acqui, il avait composé une précieuse chronique de son temps dont on a beaucoup regretté la perte. Mon bienfaiteur revêtit donc, à 16 ans, l'habit des Frères Mineurs de l'Observance, en Ombrie. Un peu après son élévation à la prêtrise, il enseigna la philosophie aux jeunes élèves de son Ordre, dans un couvent de l'île de Trasimène. Une chaire de Théologie lui était réservée quand, tout-à-coup, il résolut de se vouer aux missions. Sa modestie fuyait la gloire, et cette gloire Dieu la lui destinait aux lieux mêmes où il espérait trouver l'obscurité et le silence. L'antique Palestine fut le but des aspirations du solitaire de Solero, comme, six siècles auparavant, elle l'avait été pour son séraphique Patriarche. Lui aussi, parti d'Assise, préférait Jérusalem aux autres parties du monde, parce que, tout en faisant du bien aux fidèles et aux infidèles, il pouvait y fournir un aliment à sa tendre piété et y vénérer les traces du sang de l'Homme-Dieu. A peine arrivé en Terre-Sainte, il fut nommé secrétaire du chef de la Mission. Ce dernier étant mort, il fut élu pour lui succéder, et Rome lui conféra un pouvoir presque patriarcal. Les temps

étaient mauvais; il fallait lutter à la fois contre le fanatisme musulman et la peste dont les ravages s'étendaient en Syrie, en Judée, en Egypte et dans l'île de Chypre.

Les armées victorieuses de Mohammed-Ali occupaient la Syrie. Dans des conjonctures aussi difficiles, le P. Guasco sut se concilier l'estime et l'affection d'Ibrahim-Pacha, qui, par égard et par reconnaissance pour lui, fit de très grandes concessions aux Franciscains de Terre-Sainte. Le bon religieux lui avait auparavant sauvé la vie ainsi qu'à une partie de son armée à Jérusalem. Tant de mérites valurent à Guasco l'honneur d'être le premier Evêque Catholique du rite latin, sur les bords du Nil. Dans cette contrée célèbre qui fut des premières à recevoir la Bonne Nouvelle, qu'illustra jadis le sang de tant de martyrs, où se firent entendre les gémissements de tant d'anachorètes, où retentirent les sages enseignements des Origène et des Athanase, le Christianisme respirait enfin, après une oppression de douze siècles; les catholiques y accouraient en grand nombre des pays d'Europe et jouissaient de la généreuse protection du Vice-Roi. L'Egypte étant séparée de Jérusalem, centre de l'antique Mission, par le désert d'El-Arisc: il y fallait une autorité ecclésiastique indépendante et locale. Rome songea donc à y placer un Evêque qui, en qualité de Vicaire Apostolique, veillât aux intérêts religieux des fidèles de cette terre lointaine, et fut, en même temps, Délégat du S[t] Siége auprès des Catholiques du rite oriental, Cophtes, Grecs, Arméniens, Syriens. Le P. Guasco de Solero, Custode de Terre-Sainte, était l'homme désigné par la Providence. Franciscain, comme tous les Missionnaires qui prêchent l'Evangile depuis les bouches du Nil jusqu'à la première cataracte, il lavait, en devenant l'objet d'une semblable distinction, la cour Romaine de tout soupçon d'ingratitude envers un Ordre qui s'était signalé en ces mêmes lieux par six siècles de martyre; bien vu des autorités souveraines, il donnait l'espoir bien fondé que notre religion obtiendrait protection et secours. Il connaissait parfaitement tous les besoins de cette chrétienté;

il l'avait visitée comme Supérieur de Terre-Sainte et, prévoyant une heureuse restauration, il avait ordonné, dans la ville d'Alexandrie, la construction d'un vaste couvent et d'une splendide église qui devait plus tard lui servir de cathédrale.

Le premier acte de la vie apostolique de Monseigneur Guasco fut la visite de tous les établissements religieux de son vaste diocèse. Il remonta le Nil jusqu'aux ruines splendides de la fameuse cité aux cent portes et jusqu'aux grottes sacrées de la Thébaïde. Il fit ensuite un voyage à Rome pour y rendre compte de l'état de son troupeau si disséminé et pour revoir encore une fois, au Piémont, son vieux père qu'il avait quitté depuis si longtemps. Heureux père ! Il put alors s'écrier comme Jacob : *Jam lœtus moriar, quia vidi faciem tuam.*

Quand je me remets devant les yeux, mon cher Chanoine, la vie si bien remplie et les vingt années d'épiscopat de Mgr Guasco, j'y trouve matière à la plus longue et à la plus intéressante biographie. Et force m'est cependant d'être court en abordant cette époque de son existence, car il me semble voir mon chef se soulever du froid oreiller de la tombe et me dire avec une calme majesté : « Tant que j'ai vécu, j'ai toujours eu pour compagnons de mes actes le pardon et l'oubli des injures, pourquoi ne pas me les laisser après ma mort ? » Oui ! mon cher Chanoine, la vie de notre regretté pasteur a été toute parsemée d'épines, épines d'autant plus cruelles qu'elles étaient le prix accordé par l'ingratitude à la plus tendre, à la plus généreuse bonté. Je dois donc taire sa longue, constante, héroïque vertu : je ne montrerai pas comment il savait pardonner à ses ennemis, les aimer, leur faire du bien. Cette noble qualité qui le caractérisa, les hommes pourront n'en pas connaître toute l'étendue, mais elle forme au ciel un des beaux fleurons de sa couronne. Disons un mot de ses œuvres. Il a ouvert des églises, établi des Missions, fondé des hospices dans la Haute et Basse Egypte. Peu de temps avant sa mort, il a encore donné une

preuve de son zèle évangélique à Suez, sur les bords de la Mer Rouge. Sa petite mais gracieuse demeure épiscopale du Caire est la première construction de goût européen qui se soit élevée dans cette ville des Califes. Cependant il ne l'habita jamais; il avait son logement au Couvent. Il a fait bâtir encore un autre palais qui n'offre pas seulement un séjour convenable au chef du Catholicisme en ce pays, mais assure encore un revenu fixe par les loyers qu'on en tire. Quant au saint Prélat, il vivait des plus modestement et jamais il n'a quitté le pauvre habit, la pauvre table et le régime sévère des Franciscains. Tandis que les évêques schismatiques roulaient fièrement en voiture ou voyageaient sur des chevaux richement harnachés, le Délégat du St Siége parcourait à pied les chemins poudreux d'Alexandrie, les rues faugeuses du Caire et ne se servait que rarement d'une chétive monture. Il devait à cette simplicité patriarcale de pouvoir distribuer sans cesse les aumônes de sa charité.

Permettez-moi de vous signaler une de ces pieuses industries auxquelles il avait recours pour dissimuler ses bienfaits et ne pas confondre ceux qui en étaient l'objet. Quelqu'un dans le besoin avait-il un objet superflu ou inutile, l'Evêque feignait d'en être fort désireux, de l'apprécier beaucoup, il demandait de l'acheter et le payait beaucoup au dessus de sa valeur.

Un jour, il me disait en badinant : « Il est vrai qu'il est écrit quelque part que les évêques ne doivent pas porter de collier d'or; cependant ils en ont tous et je veux en avoir aussi. » Je répondis : « Mais, Monseigneur, celui que vous voulez acheter convient mieux à une dame qu'à un évêque. » « Tant mieux, reprit-il; ce sera plus extraordinaire et on me remarquera davantage. » Hé bien! mon cher Chanoine, c'était réellement la chaine d'une dame qui se trouvait dans une grande nécessité, comme je l'ai su par après. Le bon prélat avait trouvé le moyen de l'aider sans l'humilier et l'avait délivrée des mains rapaces des usuriers. Si j'osais citer des noms propres, j'aurais à signaler bien des sommes données

sous forme de prêt, sans l'intention de les redemander jamais et qui jamais ne furent rendues ; bien des dots fournies, des pensions payées au collége, des loyers acquittés, des logements accordés gratuitement, des générosités sans nombre. Depuis quelques années, le commerce de l'Egypte est stagnant : depuis vingt mois et plus, l'Etat ne paie pas ses employés, et, malgré un air d'aisance, bien des familles manquent parfois de pain. C'est dans de pareilles occasions que Monseigneur Guasco faisait éclater toute sa charité. Il donnait beaucoup, s'il avait beaucoup; peu, s'il avait peu ; et, quand il n'avait rien, il mettait en gage les objets précieux qu'il avait reçus en cadeau, il mendiait pour les autres et, quand il était à bout de ressourses, il interposait sa médiation entre les débiteurs et les créanciers et s'efforçait, par ses prières, de concilier les exigences des uns avec la détresse des autres. Inopinément frappé, au milieu de ces œuvres si saintes, on dirait que Dieu a voulu lui épargner les douleurs de l'agonie pour le récompenser d'avoir soulagé les douleurs de tant d'infortunés.

Me voici au terme de la vie de Monseigneur Guasco, mais pas à la fin de son éloge. Il faut que je rappelle encore les écoles qu'il a fondées, soutenues, ou, du moins, encouragées et protégées. C'est à lui qu'on doit en tout ou en partie les deux colléges d'Alexandrie, dirigés l'un par les Lazaristes, l'autre par les Frères de la Doctrine Chrétienne, et un troisième sous la conduite de ces derniers religieux, au Caire. Il a inauguré deux Etablissements pour les petites filles, l'un confié aux Religieuses de S[t] Vincent de Paul, dans la ville d'Alexandrie, l'autre aux Dames du Bon Pasteur, au Caire. S'il avait vécu un mois de plus, il aurait ouvert, dans cette dernière capitale, une deuxième maison pour des Religieuses italiennes qu'on attend de Rome et par qui il se proposait de faire donner l'éducation aux filles du peuple. (1) L'amour constant du saint Prélat pour la jeunesse studieuse

(1) Nous avons vu précédemment que ces religieuses sont arrivées à leur destination.

a provoqué les derniers battements de son cœur et peut-être les a précipités. Les mois d'août et de septembre sont les plus chauds de notre été: néanmoins, il y a peu de temps que Mgr Guasco assistait encore à quatre de ces solennités qui font le contentement des mères et la joie des enfants, je veux dire les distributions des prix.

Le 23 du mois dernier, il se rendit au Caire pour y multiplier également sa présence aux mêmes cérémonies. Le lendemain, c'était au tour de la maison du Bon Pasteur; mais la température était si accablante qu'il ne put y résister jusqu'à la fin des exercices. Il était sous le poids d'un malaise continuel, sans éprouver cependant de véritable douleur. Le jour suivant (vendredi, 25 août,) pendant qu'il essayait de se soulever sur son lit, il fut pris d'une congestion cérébrale qui lui enleva tout-à-coup l'usage des sens et qui, après huit heures d'agonie, ne laissa plus à notre amour que le corps inanimé de notre père. Ici, mon âme se trouble, mon cœur saigne et mes yeux tournés vers le ciel lui redemandent notre pasteur bien-aimé ou réclament du moins quelque baume pour notre douleur. Notre vénéré Pontife nous est ravi! Bénie soit la sainte volonté de Dieu et la main paternelle qui nous console en nous frappant. Tels sont les souvenirs qu'a laissés parmi nous le saint défunt. Mgr Guasco fut un digne prélat, il vécut modeste et pauvre, simple et bienfaisant, comme notre divin Maître, son modèle. Comme lui, il aima les enfants. Enlevé à ce monde de misères, il règne avec le Christ, au sein d'une gloire qui ne connaîtra pas de déclin. Du séjour éternel, il veille, mieux qu'auparavant encore, sur nous qui l'avons aimé.

CHINE.

VI.

Travaux apostoliques de Monseigneur Louis-Célestin Spelta, de l'Ordre des Frères Mineurs Observantins Réformés (1), Vicaire Apostolique de Hu-pè.

On trouve dans l'Histoire des Missions Franciscaines que le Frère Mineur Jean de Monte-Corvino, Archevêque de Pékin et Primat de toute la Chine jusqu'en 1307, pour assurer le succès de l'Evangile dans la capitale du Céleste-Empire, forma un noyau de jeunes gens. Il leur enseigna les lettres grecques et latines, établit avec eux les fondements d'une famille indigène de Religieux Franciscains et tâcha de fournir ainsi au peuple chrétien qui grandissait des pasteurs et des ministres appartenant au pays. Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que Mgr Célestin Spelta, délégué récemment par notre Ministre Général pour le représenter dans la Mission de Hu-pè, composée de Frères Mineurs, suit l'exemple tracé par Jean de Monte-Corvino. Après avoir obtenu du Souverain-Pontife Pie IX, par l'intermédiaire de la sacrée Congrégation de la Propagande, l'érection de cette Mission en Province Franciscaine, il a ouvert un noviciat pour les jeunes Chinois qui se sentiraient la vocation d'embrasser la séraphique pauvreté de St François d'Assise. Ces nouvelles consolantes nous arrivent par une communication

(1) En France, les Frères Min. Obs. Réformés prennent le nom de Récollets. Il y a cependant une différence entre ces deux divisions de l'Ordre des Franciscains : elles ont chacune leur Procureur Général. Force nous est donc de traduire par RÉFORMÉ la qualification de RIFORMATO, quoique le nom de RÉFORMÉ puisse paraître malsonnant aux oreilles catholiques françaises.

(Note du Traducteur.)

authentique : nous les trouvons dans une lettre circulaire adressée par ce prélat à ses confrères du Vicariat apostolique qu'il gouverne. C'est un précieux document que nous aimons de publier. Le voici : « Bien souvent nous avons regretté de nous voir séparés de l'Ordre Franciscain, en exerçant les fonctions de Missionnaires en Chine. Pour mettre un terme à cette pénible situation, aussitôt que le Pontife Romain, Pie IX, nous eut nommé son Vicaire en cette province de Hu-pè, où tous les prêtres Européens appartiennent à l'Institut de S[t] François, nous avons recouru à notre Ministre Général et nous lui avons fait observer qu'il nous serait agréable d'avoir avec lui, chef de l'Ordre, des relations plus étroites. Nous avons insisté sur le bien qui en résulterait pour notre Mission et nous avons fait part de nos désirs à son Eminence le Cardinal Préfet de la sacrée Congrégation de la Propagande. Le succès de notre démarche a surpassé notre attente. Notre Ministre Général a daigné me nommer son Délégué dans les choses de l'Ordre, et la sacrée Congrégation de la Propagande nous a conféré le pouvoir d'ériger notre Mission en Province Franciscaine et d'ouvrir un noviciat pour les jeunes Chinois qui voudraient embrasser notre règle. Nous ne doutons pas que cette nouvelle ne vous comble de joie : votre amour pour l'Ordre de notre séraphique Patriarche vous fera applaudir à cette faveur. Et vraiment, si pour la gloire de Dieu et l'honneur de notre saint Institut vous avez abandonné la vie pacifique du cloître, traversé des mers immenses, entrepris les pénibles travaux de l'apostolat, quelle joie n'éprouverez-vous pas en voyant mis en œuvre le moyen d'augmenter le nombre de vos confrères en ces pays, de vous assurer des aides dans le ministère sacerdotal et de développer notre Ordre dans ce vaste Empire ?

Cependant il importe de bien régler notre nouvelle position. Aussi me paraît-il qu'il ne faut admettre dans la famille Franciscaine que les jeunes gens qui, outre une vocation divine, se distinguent par leurs vertus et leurs dispositions intellectuelles et font espérer qu'ils contribueront à la gloire

de l'Eglise et à celle de notre Ordre. Mais une chose me paraît, avant tout, nécessaire; nous sommes maintenant constitués en Province régulière, nous devons donc faire briller en nous, dans toute sa pureté, l'esprit de notre séraphique Institut.... Et puisque, parmi notre peuple fidèle, il s'en trouve qui, désireux d'une plus grande perfection, souhaitent d'embrasser la règle du Tiers-Ordre de S[t] François, nous sommes prêts à satisfaire leur piété. Quand il s'agira de les admettre à la profession, l'autorisation nous en sera demandée par les quatre Directeurs que nous préposons à cette confrérie...... Cette mesure a pour but unique d'empêcher l'agrégation trop facile de toute sorte de personnes : car nous avons à cœur que les affiliés à l'Ordre servent d'exemple à tous les chrétiens. Que la Vierge Immaculée et notre Père Séraphique fassent descendre sur vous la bénédiction céleste, pendant votre vie, et vous introduisent, après votre mort, dans les tabernacles éternels, pour y régner avec Dieu, durant tous les siècles.

De notre résidence de Jum-hin-ho, 2 février 1858. » (1)

Honneur au digne prélat Franciscain dont les sages conseils et la prudence apostolique pourvoient à l'administration du Vicariat qui lui est confié aussi bien qu'à l'accroissement et à la gloire de son Ordre! Nous espérons voir son exemple suivi par les quatre autres Vicaires Apostoliques Franciscains de l'Empire, qui sont : Monseigneur Louis Moccagatta, Vicaire Apostolique de Can-Tong, M[gr] Gabriël Grioglio, Vicaire Apostolique de Chan-Si, M[gr] Efisio Chiais, Vicaire Apostolique de Chen-Si, et M[gr] Michel Navarro, Vicaire Apostolique d'U-nan. Notre Ministre Général les déléguera sans doute, au même titre que M[gr] Spelta, pour rattacher à l'unité de nos règles tous nos autres confrères évangélisant leurs Provinces. Il en résulterait des avantages assurés pour

(1) Cette lettre pastorale a été communiquée par le très-Révérend Ministre Général et a déjà été publiée dans le n° 32 (août 1858) du journal de Turin : *l'Exposition en faveur des missions catholiques* etc.

toutes nos Missions Chinoises. Puissions nous leur voir reprendre leur antique splendeur!

Monseigneur Spelta étant le premier auteur d'une si belle et si utile réorganisation, nos lecteurs aimeront de connaître quelques détails de sa vie. Nous empruntons encore une fois à notre confrère le P. Alexandre Bassi l'aperçu biographique suivant.

« Spelta naquit de parents fortunés, à Montebello, en 1818; il fit tout son cours de latinité au collége des Jésuites à Voghera. En 1836, il prit l'habit de St François, au couvent d'Ameno, sur la rivière du lac d'Orta, et, en 1845, il partit pour la Chine, en qualité de Missionnaire, après un cours complet de Philosophie, de Théologie et de langue chinoise. Il venait d'être ordonné prêtre. Il lui fallut six mois pour atteindre le terme de son voyage; mais enfin il aborda à Shang-haï, une des plus vastes, mais peut-être la moins dangereuse des Missions du Céleste-Empire. Quelle fut, en ce pays, la conduite du P. Spelta, son Evêque Mgr Moresca le montra solennellement, quatre ans après, lorsque, l'ayant fait venir, le jour de l'Assomption, 1849, il l'embrassa plus affectueusement que de coutume et lui adressa ces paroles : Ce jour est pour moi un jour de plein contentement. Comme vous le voyez, mon cher Père Célestin, mon corps est usé par les années et les fatigues. J'ai demandé à Rome un coadjuteur et je l'ai obtenu. Cependant ce qui me réjouit le plus c'est qu'on m'ait accordé celui que je désirais avant tous les autres, celui qui sera un évêque selon le cœur de Dieu, un de ceux à qui on peut appliquer ces paroles de St Paul: *Quos Spiritus Sanctus posuit regere Ecclesiam Dei.* Mais à quoi bon ce préambule? Monseigneur Spelta, c'est vous qui êtes mon coadjuteur. Voici les bulles du St Siége qui vous nomment pour me seconder et, en vertu desquelles, vous serez un jour, bientôt peut-être, mon successeur. Je ne veux pas de subterfuges, je n'accepte pas de refus. Obéissez maintenant comme vous l'avez toujours fait et préparez-vous à recevoir, le Dimanche dans l'octave de la Nativité de la Ste Vierge, l'im-

position des mains avec la plénitude des dons du Saint-Esprit.

Toutes les prières de l'humble prêtre furent inutiles; il eut beau protester de vive voix et par écrit, force lui fut de se résigner au fardeau. Le 9 septembre, fête du saint nom de Marie, on le sacra Evêque de Tespia, coadjuteur de Nankin, *cum jure futuræ successionis*. Le nouveau prélat en écrivant à un de ses anciens Lecteurs et lui faisant part de cet événement lui parle en ces termes de la vaste portion de la Vigne du Seigneur confiée à ses soins : « Ce diocèse est le plus étendu, le plus riche et le plus populeux de l'Empire. Plus de trente Missionnaires de diverses congrégations, Jésuites, Franciscains, Prêtres de la Ste Famille, Lazaristes, Prêtres séculiers, s'occupent avec zèle du salut des âmes. Il y existe déjà un Séminaire où trente élèves chinois se forment aux lettres et aux sciences. Soixante-dix mille chrétiens composent, pour le moment, le diocèse. Vous comprenez, mon cher Lecteur, qu'il ne s'agit pas pour moi de rester un instant oisif et que, plus que jamais, j'ai besoin du secours de vos prières. » Il disait dans une autre lettre adressée au supérieur de sa Province, en date du 5 juin 1851 : « Ma santé est excellente. Il est vrai que les fatigues continuelles de l'apostolat m'épuisent quelque peu; mais l'espérance de la rémunération future soutient mes forces et retrempe mon courage. Je m'occupe beaucoup de la direction de mon séminaire, où j'ai maintenant 45 bons élèves que j'aime avec toute la tendresse d'un père et qui se préparent à devenir un jour mes aides et à faire ma consolation. Missionnaires, séminaristes, fidèles, voilà les trois gonds sur lesquels tourne ma vie apostolique. »

Il avait, sous sa juridiction, bon nombre de Missionnaires Jésuites. Jamais il n'oublia que c'était dans un de leurs colléges qu'il avait reçu sa première éducation; durant sa jeunesse, il s'était même senti porté à embrasser leur Institut. Aussi les traitait-il avec une bienveillance marquée. « Il m'arrive parfois, ajoute-t-il dans sa lettre, d'oublier que

je suis Franciscain; comme supérieur de ces Jésuites, je vis presque conformément à leur règle...... Il s'en est trouvé parmi eux qui ont dit et écrit : *a Domino factum est istud;* c'est-à-dire que si, étant jeune, je ne me suis pas enrôlé sous la bannière de St Ignace, c'est que le Seigneur me destinait à devenir un jour le défenseur et le protecteur de la Compagnie.» Mais les âmes d'élite, tout en ne faisant que le bien, ne peuvent longtemps jouir de la paix et du contentement. Dieu permet que l'adversité les éprouve, afin de multiplier leurs mérites et de les rendre plus dignes de la couronne céleste. Alors, loin de perdre courage, elles se raniment et redoublent de ferveur; elles répètent alors avec confiance : je vois maintenant, mon Dieu, que vous ne me considérez pas comme entièrement indigne de vous, puisque vous me permettez de vous suivre, en portant ma croix, comme vous, mon divin Maître et mon Seigneur. Telle fut la conduite de l'évêque Franciscain dont nous esquissons la vie. Ses fatigues continuelles développèrent en lui une pleurésie qui menaça de devenir mortelle, si bien qu'on lui administra les derniers Sacrements. Durant cette maladie, il fut un modèle de patience et de résignation. Mais les fidèles du Vicariat de Nankin ne purent se faire si aisément à la pensée de quitter un père chéri, un pasteur zélé. Ils adressèrent à Dieu de ferventes prières et obtinrent de le conserver encore. Monseigneur Spelta revint à la santé; cependant il n'avait pas recouvré toutes ses forces. Pour se mettre en état de reprendre ses travaux, il dut, sur l'avis des médecins, s'éloigner quelque temps de son diocèse. Il alla donc essayer du climat plus doux des îles Philippines et fixer sa demeure au couvent de St François, à Manille. Il y séjourna six mois, c'est-à-dire jusqu'en juin 1853.

Le bien qu'il faisait était si grand que, d'après les documents auxquels j'emprunte ces détails, l'enfer lui déclara une rude guerre et le persécuta cruellement. Il ne ressentit plus les douleurs de son corps languissant et exténué, mais son esprit fut en proie aux angoisses; il fut travaillé, accablé

d'immenses inquiétudes. Il eut alors recours au St Siége et demanda de pouvoir se retirer dans quelque couvent de sa patrie pour y terminer, dans le silence et dans la paix, sa vie agitée. Rome connaissait les mérites de l'évêque souffrant: elle ne put se résoudre à perdre un si vaillant coopérateur, et elle le transféra de la Mission de Nankin à celle d'U-nan, toute composée de Franciscains; elle en détacha le district du Hu-pè et l'érigea en Vicariat Apostolique pour Monseigneur Spelta. Le saint prélat fit part de son déplacement à son ancien Lecteur dans une lettre qui respire la joie la plus vive. Il est heureux..... non seulement parcequ'il va retrouver ses frères, les religieux de St François, mais surtout parce qu'il est envoyé dans un pays qui, bien des fois, a été arrosé du sang des martyrs Franciscains. Il s'écrie, animé d'un généreux transport : « Qui pourrait m'enlever ma belle destinée! Quelle belle gloire pour mon Lecteur d'avoir un élève martyr! » Il écrivait encore de Hu-pè, en date du 1er janvier 1857 : « Parti de Hong-Kong, au commencement de septembre, je suis arrivé ici, le deux de novembre. Mon voyage a été hérissé de périls, de désastres, de piéges : mais, Dieu merci! me voici sain et sauf, au milieu de mon troupeau bien-aimé. Un de mes premiers actes a été de conférer la consécration épiscopale à Monseigneur Michel Navarro, Franciscain Espagnol, nommé Vicaire Apostolique de la province d'U-nan. De nombreux fidèles étaient accourus à cette cérémonie qui s'accomplit avec beaucoup de pompe et d'appareil. J'avais à mes côtés treize Missionnaires et nos élèves. »

A l'époque de cette dernière lettre, les Missionnaires étaient au nombre de quatorze : un d'entre eux était en prison pour la Foi. Il y avait treize séminaristes, cinq chrétiens préposés à l'œuvre de la Sainte-Enfance, deux-cent et douze médecins qui, tout en distribuant gratuitement les remèdes, entraient chez les infidèles et baptisaient les enfants en danger

de mort. Le nombre total des catholiques était de dix-huit mille. (1)

Au mois d'octobre 1859, Monseigneur Spelta s'est rendu à Rome, accompagné d'un de ses séminaristes, nommé Pierre Ko; des affaires importantes concernant les Missions Chinoises l'amenaient près de la sacrée Congrégation de la Propagande. Nous eûmes le bonheur de nous rencontrer, diverses fois, avec lui et de l'entretenir longuement de la destinée et des espérances de la Foi en Chine. Puis, le Prélat est allé, dans le Piémont, faire une visite à ses parents et à ses amis; son voyage fut un véritable triomphe. A Turin, il a honoré de sa présence le tirage au sort des objets destinés aux Missionnaires Catholiques Sardes. (2) De là, ayant repris la route de Rome, il quitta définitivement la ville capitale du monde pour retourner en Chine, en qualité de Visiteur Apostolique de toutes les Missions de ce vaste empire. Rentré dans son lointain diocèse, il a déjà écrit plusieurs lettres que nous aurons soin de publier. En voici une ayant trait à un martyr Franciscain et aux succès de la Mission.

Lettre de Mgr Célestin Spelta au R. P. François de Lucques, Procureur des causes des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Mineurs.

Avant de publier cette lettre, on me permettra de reproduire celle que m'adressait le Père François, en me communiquant les lignes de Monseigneur le Visiteur Apostolique de Chine.

Mon Révérend Père Marcellin,

Pour bien comprendre la lettre de Mgr Spelta, que je vous remets, vous devez savoir, qu'en janvier 1860, j'ai obtenu du St Siége l'autorisation de transporter de Macao dans cette auguste ville de Rome le saint corps du Vénérable P. Jean de Triora, en Ligurie, notre confrère, mort martyr en Chine,

(1) Exposition en faveur des Missions cath. etc. n° 29, 11 juillet 1858.
(2) Civilta Cattolica, série IV, vol. V, fascic. 275, pag. 330.

en 1816, en même temps qu'une instruction dans le même sens donnée à l'évêque de Macao. Je priai Mgr Spelta de vouloir bien se charger de ces documents, à son départ pour la Chine, et les transmettre à son illustre collègue. Apprenant ensuite que ce dernier prélat se trouvait en Portugal pour ne pas retourner de sitôt à son siége, je demandai un deuxième décret qui autorisât son délégué à procéder à l'exhumation des précieux restes. Mgr Spelta s'est acquitté fidèlement de son message et nous espérons avoir prochainement les reliques de notre martyr.

Je profite de cette occasion, Révérend Père, pour vous renouveler mes sentiments d'estime et d'affection.

Votre très-humble et très-dévoué confrère

Fr. François DE LUCQUES M. O.

Rome, 7 décembre 1860.

Voici maintenant la lettre de Mgr Spelta.

Mon Très-Révérend Père François,

Après un heureux voyage, je suis arrivé à Hong-Kong, le 8 mai. Je n'ai rien eu de plus empressé que d'exécuter le message de Votre Révérence et de faire les démarches pour obtenir le corps du Vénérable Jean de Triora, notre confrère. A cette fin, j'ai écrit à la commission diocésaine de Macao, par qui ma demande a été bien accueillie. Elle est disposée non seulement à vous céder les précieux restes, mais même à les faire transporter avec toute la solennité convenable. Vous pourrez en juger par la réponse qu'elle a bien voulu m'adresser et dont je vous envoie une copie. Le transport se fera donc jusqu'à Hong-Kong; là, les saintes reliques seront mises à ma disposition.

Pour ce qui regarde mon voyage, je l'ai poursuivi jusqu'à Shang-haï, province de Nankin, d'où j'ai commencé ma Visite apostolique de la Chine. Malgré les graves perturba-

tions politiques, j'ai pu m'acquitter de ma charge dans cette province avec assez de tranquillité et de bonheur.

Agréez, Révérend Père, mes sentiments de profonde estime et veuillez présenter mes hommages au Très-Révérend Père Général, au R. P. Jacques de Civezza, Gardien d'Aracœli, au R. P. Irénée, secrétaire général, et me croire

Tout à vous en Notre Seigneur
LOUIS CÉLESTIN SPELTA
Visiteur ap. de la Chine.

Shang-haï, 23 août 1860.

Le lecteur souhaitera qu'on lui dise quelques mots du vénérable martyr Jean de Triora. Parti de Rome pour la Chine, en 1798, il y fut jeté en prison, en 1816. Après plusieurs tortures, il fut étranglé, en haine de la Foi du Christ. Grégoire XVI l'a déclaré Vénérable et nous espérons que, son procès régulièrement terminé, il sera formellement reconnu martyr. Il était né à Triora, dans la Ligurie occidentale, et il avait professé la règle de St François dans un couvent Observantin de la Province Romaine. Nous avons par devers nous sa biographie, que nous publierons dans un de nos prochains numéros. Elle fera plaisir aux Italiens, car il appartenait à cette terre classique des Saints, où les Ordres religieux ont leurs chroniques remplies de faits glorieux pour l'Eglise.

SYRIE.

VII.

Lettre du P. Valentin de Vernazza Min. Obs. au très-Révérend P. Custode de Terre-Sainte, sur la situation des chrétiens latins au Liban et à Damas.

Beyrouth, 15 novembre 1860.

Mon Très-Révérend Père,

A Beyrouth, rien de nouveau. Mais, il y a quelques jours

que m'est arrivée une lettre de Son Excellence Fuad Pacha. Ce haut dignitaire me conseille de me transporter à Damas avec toute la Mission latine. Quant à moi, je ne vois aucune difficulté à prendre ce parti; reste à savoir si les Latins sont disposés à me suivre : je ne le pense pas, car ils ont trop peur des Turcs. Cependant, comme c'est aussi l'avis du Patriarche, je ferai mon possible pour les décider. On m'écrit d'Alep que, le 24 octobre dernier, le feu a pris au plus beau bazar de cette ville, qui appartenait à des chrétiens. Treize boutiques ont été brûlées avec toutes les marchandises qu'elles contenaient. Les maisons voisines épargnées par l'incendie ont eu beaucoup à souffrir des mouvements des soldats accourus au secours. On ne connaît pas l'auteur de ce désastre.

Disons un mot du Liban. Le Père Président de Saida, dans une lettre que j'ai reçue hier, me fait un tableau désolant de la province de Caorab. Il vient de la visiter pour porter quelque assistance aux chrétiens. Durant les trois jours qu'a duré son voyage, il n'a rencontré que maisons détruites, brûlées, saccagées, champs dévastés, arbres arrachés ou tellement endommagés qu'ils ne porteront plus d'ici à plusieurs années, pauvres chrétiens errant çà et là, n'ayant rien pour se protéger du froid ni pour apaiser leur faim.

A ce malheur est venu s'en ajouter un autre plus grand encore : le danger de l'apostasie. Les protestants abusent du triste état des catholiques, et s'efforcent de les gagner à prix d'argent. Par ce moyen, qui est le seul agissant sur les Orientaux, un certain Sempson, Américain, est parvenu à recruter une vingtaine de jeunes garçons, en achetant la conscience de leurs parents. Un de ces pères dénaturés est un catholique latin, homme oisif et dissipateur. Sans avoir l'excuse d'être réduit, comme tant d'autres, à une extrême misère, il eut le cœur de sacrifier son propre fils. Et, pour que ces pauvres créatures retournent plus difficilement à la vraie religion, on les éloignera de leur patrie et on les mettra dans un collége

protestant! Oh! que les bons catholiques d'Europe prennent donc pitié de ces infortunés et leur tendent une main secourable! Voilà le vrai moyen d'acquérir le trésor de la vie éternelle!

Je termine en priant Votre Révérence de me donner la bénédiction et de me croire

Son très-humble et très-obéissant fils en J. C.

FR. VALENTIN DE VERNAZZA.

Miss. apost. M. O.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET MÉRIDIONALE.

VIII.

Lettre du R. P. Grégoire Ianknecht, Ministre Provincial de Westphalie, au R. P. Bernard Van Loo, Procureur Général des Récollets à Rome, au sujet des deux Missions Franciscaines d'Effingham et de Quincy, dans l'Amérique Septentrionale.

Dusseldorf, 15 *novembre* 1860.

Mon Révérend Père en J. C.

De retour de ma visite dans les deux missions que la Province Franciscaine de Westphalie dans l'Amérique Septentrionale, je m'empresse de vous faire part de mes heureuses impressions et de vous rapporter ce que j'ai vu à Effingham et à Quincy. Dans la première de ces deux villes, quatre Pères prêtres sont chargés du gouvernement d'une paroisse. Ils en desservent encore deux autres, voisines de ce territoire; ils sont en course continuelle et leur ministère apostolique les appelle parfois assez loin. En outre, tout est disposé pour qu'on leur confie le séminaire des jeunes gens qui témoignent de la vocation pour l'état ecclésiastique.

C'est un projet qui sera réalisé dans les premiers jours de 1861. A Quincy, près du fleuve Mississipi, cinq autres religieux prêtres de notre ordre vivent en communauté. Ils ont à prêcher sans cesse, ce qui ne les empêche pas d'enseigner les belles-lettres, dans un Lycée public, à 50 jeunes gens de la plus belle espérance. Tout le monde sait que l'observance de la Règle et de la discipline religieuse n'est pas facile à conserver dans toute sa rigueur en ces pays : néanmoins, elle se pratique dans ces deux maisons avec une telle perfection que les journaux ne tarissent pas d'éloges. Ainsi, chose assez rare dans ces contrées, les religieux sortent de leur couvent avec l'habit Franciscain. Ils ne quittent leur sainte livrée que pour faire des voyages assez considérables; alors seulement aussi, ils ont de l'argent avec eux. Mais, dans l'intérieur de leur maison, ils se conforment à toutes les prescriptions de notre Institut. Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point ils sont attachés et dévoués à leur position: nous n'avons pas eu le moins du monde à nous occuper de la construction des deux résidences. Notre église de Quincy mesure 120 pieds en longueur et 45 en largeur. Elle a trois autels et un chœur, selon l'usage de notre province. Le couvent, terminé seulement d'un côté, est long de 90 pieds et peut fournir le logement à 15 religieux.

Un personnage distingué de ce pays, reconnaissant de l'hospitalité qu'il avait reçue dans une de nos maisons d'Allemagne, vient de donner à nos Missionnaires quatre arpents de terre pour y construire un autre couvent et y avoir un jardin. Que Dieu récompense ce bienfaiteur!

Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu prodiguer à notre Province et vous prie de me croire, dans les Saints Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre très-humble confrère et serviteur,

Fr. Grégoire IANKNECHT

Ministre Provincial.

Lettre du Père Joseph Giannelli de Lucques, de l'Ordre des Frères Mineurs, Missionnaire Apostolique à Bolivie, dans l'Amérique Méridionale, au Père Angelico Lucarini, également Missionnaire en ce pays.

Mon cher ami et ancien compagnon de mes fatigues,

Par les soins paternels de la Divine Providence, je survis à une infinité de périls. Il y a quatre ans, j'ai entrepris de fonder la Mission de Tarairi, sous les auspices de Marie Immaculée : le démon n'a pas tardé de ressentir les effets puissants *du pied qui lui a écrasé la tête* et il a mis en œuvre toutes les ressources de sa malice infernale pour combattre les progrès de l'Evangile. Il a soulevé contre moi et mes néophytes vingt-cinq tribus de barbares Tobi qui sont venus assiéger ma pauvre mission. Les circonstances étaient critiques; nous étions privés de toute espèce de secours et, qui plus est, réduits à la famine, n'ayant pour toute nourriture que de misérables racines. Cependant, après un furieux combat de trois heures et une grêle de traits de nouveau genre, ils furent soudain frappés de terreur et disparurent comme un léger nuage chassé par le vent. Un cavalier mystérieux leur avait apparu dans les airs : il avait l'aspect menaçant et brandissait un glaive enflammé. Aucun de mes néophytes ne reçut, en cette rencontre, la moindre égratignure, tandis que, parmi nos ennemis, il y eut grand nombre de morts, et cinquante blessés que je fis transporter sur notre territoire. Je les guéris avec la cascarille de Sainte Croix que je trouvai dans mon coffre, sans savoir ni d'où, ni comment elle y était venue. Depuis lors, ma Mission n'a fait que prospérer. Au commencement, elle ne comptait que cinq cents familles, actuellement elle en comprend près de mille. Ceux qui, tout d'abord, étaient les plus acharnés à sa ruine sont maintenant les plus ardents à embrasser la Foi de J. C. et les plus fervents à se soumettre à ses saintes maximes. J'ai confié tous ces chers néophytes aux soins du Père François Siloni. Pour moi, il m'a fallu m'en dessaisir

le jour où j'ai eu le triste honneur d'être élu Préfet de toutes les Missions. Une fois revêtu de cette charge, je me suis transporté dans la Mission d'Aguairenda qui est le point le plus central. Là, je puis me mettre plus aisément en rapport avec les religieux Missionnaires et avec les fidèles de leurs districts.

Hélas ! il est trop vrai de dire que l'homme propose mais que Dieu dispose. Pendant que je m'occupais des moyens d'activer les progrès de notre colonie évangélique, m'arrive la nouvelle que le Père François est à l'agonie. Je me mets en route ; le grand fleuve Pilcomaio me barrait le passage : je m'élance dans son cours impétueux, ayant deux barils attachés à ma ceinture. Mais l'eau était plus forte que je ne le croyais, et il me fallut des efforts extraordinaires pour atteindre le rivage. J'étais exténué. Après m'être quelque peu rétabli, je continuai mon voyage........

Me voici enfin au terme de ma longue course : mais, jugez de ma douleur, le Père François était déjà enseveli. Ah ! quels tristes souvenirs m'accablèrent en ce moment ! en revoyant cette maison qu'il habitait, ces livres laissés à son usage, je me sentis remué jusqu'au fond du cœur et je me retirai pour donner un libre cours à mes larmes.

Cependant ce qui m'affligeait le plus, c'était de voir cette pépinière nouvelle, qui avait été arrosée de tant de sueurs, privée maintenant de la main dévouée qui la cultivait. Je me chargeai de nouveau de la direction de cette Mission jusqu'au moment où les devoirs de mon emploi me rappelèrent à ma résidence d'Aguairenda. Mon projet était de nommer à ce poste le Père Vincent Gentili qui travaillait à la Mission de Carapari. Aussitôt après la réception de ma lettre, celui-ci vint me trouver. En vain essaya-t-il de me dissimuler ses infirmités. Pendant les trois jours que je le retins près de moi, il fut attaqué de la fièvre et pris de vomissements violents. Deux jours après, ce fut mon tour. Lui, voyant que son mal allait s'aggravant, se fit transporter à la Mission de Caisa,

pour y être soigné; et moi, je demeurai cloué à mon lit, prêt à recevoir toutes les épreuves des mains de la Providence Divine.

Huit jours s'étaient écoulés à peine; la fièvre continuait à me travailler, quand j'appris que le P. Vincent avait essuyé une rechûte et se trouvait, une seconde fois, en danger de mort. Je recueillis tout ce qui me restait de forces, je me mis à cheval, malgré l'heure avancée de la nuit, et, au point du jour, j'arrivai à la maison où mon pauvre confrère se débattait contre les angoisses de la mort. Je lui administrai comme je pus les derniers sacrements; j'étais moi-même exténué par suite de fréquents vomissements et une sueur abondante me trempait de la tête aux pieds. Je m'assis au chevet du malade, et, bientôt après, il rendit, entre mes bras, son âme au Créateur.... Je ne saurais vous exprimer, mon cher ami, quel fut alors mon accablement : j'étais comme une statue; je voulais parler et ne le pouvais. Je parvins à faire comprendre par signes que je voulais que le corps fût transporté à la Mission d'Aguairenda. Je repris aussi la direction de cette localité, monté sur mon cheval, livré à une douleur sans consolation. Parvenu au terme de ma route, je me couchai. Vers la brune, le triste son des cloches annonça l'approche du funèbre convoi. Je fis l'impossible pour aller à sa rencontre, je l'accompagnai à l'église : mais bientôt il me fallut rentrer chez moi. Oh! quelle impression m'avaient faite ce lugubre appareil, le tintement du glas, la douleur des néophytes! Je demeurai, toute la nuit, en proie aux réflexions les plus amères et les plus tristes. Le matin suivant, je rappelai toutes les pensées de la Foi et je célébrai le saint sacrifice pour le repos de l'âme de mon cher confrère; après les cérémonies, je fis inhumer le Père Vincent à côté du P. François et retournai chez moi avec un redoublement de fièvre. Le lendemain, j'étais à l'agonie. Mais Dieu qui a compté le nombre de nos jours permit qu'une crise se déclarât et le danger disparut insensiblement. Je fus cependant encore six mois à lutter contre le mal; j'avais résolu d'abandonner cette Mission dont l'église cachait les froides

dépouilles de mes bien-aimés confrères. Dès que je fus capable de prendre la plume, j'écrivis au Père Mariano Mariani, notre compatriote et au Père Alexandre Conrado, romain, de se rendre immédiatement à Tarairi pour se charger du soin de cette paroisse. Ils y sont en ce moment; leur santé est parfaite, leur âme est contente. Ils s'occupent de l'éducation de leurs jeunes néophytes. Quant à moi, après avoir informé le révérend Père Gardien du triste état de ma santé, j'ai remis ma besogne entre les mains d'un religieux et je me suis transporté au couvent pour m'y rétablir. Je me trouve actuellement dans la Mission de Cimèo ; je ne suis pas encore tout-à-fait guéri, mais je me suis exercé à endurer les tribulations et la souffrance. A force d'affronter les dangers et de surmonter les obstacles, j'ai réussi à bannir toute crainte. Je me sens une telle confiance en Dieu que, si même je voyais l'enfer ouvert sous mes pas, je passerais sur le gouffre sans le moindre émoi. Il s'agit, à l'heure présente, d'une nouvelle conquête, aussi périlleuse que celle de Tarairi : mais j'en espère des fruits plus abondants encore. Demandez au Seigneur qu'il me permette de voir l'accomplissement de mes désirs.

N'oubliez pas celui qui se dit de tout cœur,

De votre Paternité Révérendissime

Le très-affectionné compagnon et ami,

Frère Joseph GIANNELLI,

Miss. apost. Min. Obs.

Cimèo, 19 janvier 1859.

Troisième partie.

NOTICES DIVERSES SUR LES MISSIONS FRANCISCAINES.

ZUMLI EN SERVIE.

Nous recevons du Ministre Général de l'Ordre la lettre suivante du Père Albert de Landiona, Mineur Observantin Réformé, Préfet Apostolique des Missions Franciscaines en Servie. Elle traite de la situation des chrétiens et des Missionnaires en ce pays.

Mon Très-Révérend Père,

Je ne saurais vous dire l'effroi dont nous avons été saisis en lisant votre vénérée lettre du 6 août et en apprenant le malheureux sort des chrétiens de Syrie et spécialement de Damas. Nous avons d'autant plus ressenti cette douloureuse catastrophe, que nous-mêmes, à pareille époque, nous nous sommes trouvés menacés d'un semblable carnage. Le complot était formé; on devait le mettre à exécution, le 25 septembre, à 2 heures de la nuit, à Priserendi et dans les environs. Heureusement pour nous, un certain Fathha-Bey, membre du Mogiles (parlement ou tribunal), personnage fort dévoué aux chrétiens, fut informé de l'horrible conjuration. Il fit le tour de la ville, accompagné d'une forte troupe, et s'empara de tous les Musulmans qu'il trouva prêts à commencer le massacre. Nous avons donc été sauvés d'une mort affreuse, grâce à la protection de Marie, qui possède un sanctuaire dans ce bourg, et par la généreuse prévoyance du Bey. Sans le secours du ciel et la résolution de notre ami, la localité, environnée de tous côtés par les Musulmans, serait devenue la proie des flammes et ses pauvres habitants catholiques auraient été impitoyablement massacrés. Hélas ! semblable malheur est arrivé à Vassovich, non loin de Priserendi. Des grecs schismatiques formaient la population de ce village; tout fut brûlé par le fanatisme des Musulmans. Et encore ces

ennemis du nom chrétien ne se tinrent-ils pas pour satisfaits : ils enlevèrent tout ce qui leur tomba sous la main et tuèrent les malheureux qui essayèrent de résister ou qui ne purent échapper, comme les vieillards et les enfants. Après ces barbares exploits, ils retournèrent chez eux, chargés de butin et emmenant les femmes et les jeunes filles qu'ils tiennent encore maintenant enfermées dans leurs sales harems, sans que le gouvernement paraisse s'en occuper. Prions Dieu qu'il éclaire l'Europe et mette fin à ces scènes de désordre et d'atrocité.

Zumli, 30 septembre 1860.

GIBRALTAR.

C'est avec une profonde douleur que nous annonçons à nos lecteurs la mort de notre confrère, Monseigneur Henri Hughes, Mineur observantin, Evêqne d'Héliopolis *in Partibus,* autrefois Vicaire Apostolique de Gibraltar. Le révérend Père Bonaventure Mac-Lauglin, son ancien Vicaire-général, lui a consacré la notice suivante que nous nous empressons de publier.

Monseigneur Henri Hughes naquit à Wexford, en Irlande, l'an 1788. Sa famille qui jouissait d'une honorable aisance et que distinguait une sincère piété, ne négligea rien pour lui assurer une excellente éducation chrétienne. Doué de grandes capacités et attiré, dès ses plus tendres années, par une vocation secrète à l'état ecclésiastique, il étudia les lettres Grecques et Latines sous la direction des Frères Mineurs Observantins. Désireux d'embrasser la règle de St François, il avait à peine terminé son cours d'humanités et de réthorique qu'il se rendit en Espagne, au collége Irlandais (1), pour y faire son noviciat et continuer ses études. Il eut le bonheur d'avoir alors pour maître le Père Gomez, dont le grand savoir était vénéré non seulement des Religieux du couvent de Saint-Antoine, mais de tous les habitants de Séville. Aussi le

(1) Ce collége a disparu avec les autres couvents, lors de la Révolution de 1830.

jeune Hughes profita-t-il si bien de ses études, qu'il mérita le nom d'actif et vertueux élève que lui donnèrent les membres de la communauté. Les Pères ne tarissaient pas d'éloges à son sujet et longtemps ils le citèrent comme exemple aux jeunes Irlandais qui vinrent après lui.

Nous ignorons l'année précise où il quitta l'Espagne pour retourner dans sa patrie, en qualité de Missionnaire apostolique. Ce dut être quelque temps avant 1815, car nous le trouvons alors maître des novices à Corck. Durant les guerres de Napoléon, Pie VII avait permis aux Franciscains Irlandais d'ouvrir un noviciat dans leur pays. Depuis le schisme Anglican, c'était à Rome ou en Espagne qu'ils envoyaient leurs sujets se former à la vie religieuse : mais les graves perturbations politiques du moment avaient nécessité bien des mesures nouvelles. Hughes était alors un prêtre jeune encore, et le choix qu'on fit de lui pour des fonctions aussi délicates prouve la réputation de vie exemplaire et mortifiée, qu'il s'était acquise auprès de ses confrères.

De 1819 à 1822, nous le voyons investi de la qualité de Gardien, au Collége des Franciscains Irlandais de Saint Isidore, à Rome. Il retourna ensuite dans sa patrie où, pendant 17 ans, il exerça la charge de Missionnaire Apostolique. Ses talents et ses vertus lui concilièrent l'admiration et le respect de toute l'Irlande, le dévouement et l'amitié des personnages les plus considérables du clergé et du siècle. Il était prédicateur éloquent, apôtre fervent et zélé, catéchiste habile; il savait se mettre à la hauteur des savants, à la portée des ignorants; il donnait à tous une instruction proportionnée à leurs lumières et aux capacités de leur intelligence.

C'était surtout au chevet des infirmes qu'éclatait sa sollicitude pour le bien des âmes. Le peuple avait une si haute idée de lui comme confesseur des mourants, qu'on tenait pour certain le salut éternel de tout malade qui, dans les derniers moments de sa vie, avait eu le bonheur d'être assisté par lui.

Une chose bien digne de remarque, c'est que, tout en

consacrant ses soins à ses fonctions de Missionnaire, de confesseur, et de prédicateur, tout en s'occupant avec sollicitude du salut des mourants, il vaquait encore à l'instruction littéraire et scientifique de la jeunesse de son Ordre et remplissait dignement l'office difficile de Lecteur de Théologie. Il fut tour-à-tour Gardien, Définiteur, Ministre Provincial, jusqu'à ce qu'enfin, en 1839, il se vit, contre son attente et malgré lui, nommé Evêque d'Héliopolis, et Vicaire Apostolique de Gibraltar. Notre but n'est pas ici de décrire la situation de cette Mission, ni les fatigues, les travaux qu'exigèrent le rétablissement de la discipline, les luttes que le nouveau prélat dut soutenir pour assurer la liberté de la juridiction ecclésiastique. Il suffira de rappeler les longs et dispendieux procès qu'il eut à soutenir contre des catholiques indignes de ce nom, qui n'eurent pas honte de le citer devant les tribunaux protestants. Des juges prévenus le condamnèrent à plusieurs mois de prison pour avoir osé défendre l'indépendance religieuse. Cette inique persécution le grandit aux yeux des catholiques du monde entier. Grégoire XVI l'honora d'une lettre, et, entre autres personnages éminents, le comte de Montalembert écrivit à l'héroïque confesseur, en adressant les pages inspirées par son admiration

à Sa Grandeur

Monseigneur Henri HUGHES,

Evêque d'Héliopolis,

Dans sa glorieuse prison, à Gibraltar.

Qu'on nous permette de signaler ici la magnanime conduite de M. O' Reilly de Knock-Abbey, en Irlande. Ayant appris que l'absence de ressources pourrait contraindre Monseigneur Hughes de céder à la persécution, il lui envoya un billet de 300 livres sterling, lui promettant d'ajouter à cette somme s'il avait trop peu pour subvenir aux frais des procès. «J'aime mieux, ajoutait cet homme généreux, vendre toutes mes terres que de voir succomber une cause si juste.»

Les grands et beaux sentiments sont héréditaires dans cette famille. Le bienfaiteur de la Mission de Gibraltar est le père du jeune O'Reilly qui, dernièrement, soldat de l'armée Pontificale, combattit avec courage pour la défense des droits du St Siége.

Sorti de prison, l'évêque d'Héliopolis se dévoua plus que jamais à faire refleurir son Vicariat Apostolique. Il y travailla dix-huit ans. En 1857, épuisé par les fatigues, il obtint de Rome la permission de se retirer dans un couvent de son Ordre à Wesford. Il vécut encore trois ans dans cette retraite. Au mois de novembre dernier, il rendit son âme à Dieu.

BOSNIE.

L'ordre de St François a fait une autre grande perte par la mort de Monseigneur Mariano Shujich, Vicaire Apostolique de Bosnie, Evêque de Panad. Nous lui consacrerons une notice biographique dans notre prochain numéro.

ARISSA
au mont Liban.

Le Père Jean de Palerme, Observantin de la Province de Valmazzara, en Sicile, parti de Rome pour la Mission de Syrie, dans le courant du mois d'octobre, écrit au R. P. Antoine de Rignano, en date du 24 du même mois: « Ce pays continue d'offrir des dangers sans nombre et celui qui aura le bonheur de vivre jusqu'à la fin de tant de maux verra couler bien des larmes au récit qu'il fera de mille scènes affreuses. Que n'ont pas souffert les pauvres Franciscains et les chrétiens de la fureur des Druses, ou plutôt de l'enfer? »

SAINT-JEAN DE TERRE-NEUVE
dans l'Amérique septentrionale.

Hier, 2 janvier 1861, le R. P. Antoine-Marie de Rignano a reçu de Saint-Jean de Terre-Neuve la lettre suivante :

Mon Très-Révérend Père,

Après une longue et dangereuse navigation, je suis arrivé

dans cette ville, le 3 novembre, au matin. Grâces en soient rendues à Dieu qui, dans sa miséricorde, nous a sauvés d'un naufrage certain. Monseigneur l'Evêque, après avoir pris connaissance de la lettre de notre Ministre Général, s'est décidé sur-le-champ à ouvrir un couvent de notre Ordre. J'ai fait part aussitôt de cette nouvelle au chef suprême de notre Institut, pour qu'il m'autorisât à traiter cette affaire si importante et à prendre possession immédiate du Couvent et de l'église. Je lui ai demandé qu'il étendît, si possible, la juridiction de la Custodie à toute l'Amérique Anglaise, laissant à l'autre Province, déjà fondée, l'immense territoire des Etats-Unis. Ma pensée est que la Custodie doit être commune à tout notre Ordre, sans distinction d'Observantins et de Réformés: car le principal est d'avoir d'excellents Missionnaires de toute Province, comme la chose se pratique dans la Custodie de Jérusalem.

J'aime à croire que Votre Révérence continue de jouir d'une bonne santé et, qu'au milieu des maux qui affligent le monde, Dieu lui envoie un de ces rayons consolateurs qui ne viennent que de lui.

Agréez les hommages respectueux de

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Fr. Henri De Sanno, M. O. R. Mis. apost.

St Jean de Terre-Neuve, 22 novembre 1860.

POSTOSSI
dans l'Amérique-Méridionale

Le P. Antoine de Gualtotadino, en Ombrie, écrit du collége Apostolique des Mineurs, à Postossi, au Très-Révérend Ministre Général, en date du 9 novembre 1860 : « Permettez-moi d'informer Votre Paternité Révérendissime que, les jours derniers, est arrivé à notre Collége Monseigneur Joseph-Ignace-Victor Eyzaguirre, Délégat Apostolique et Visiteur de toute la chrétienté et Missions Américaines, *ad*

referendum. Il s'est arrêté huit jours parmi nous, à sa grande satisfaction. Sur ces entrefaites, il nous est survenu un malheur qui nous a contristés tous. Des voleurs ont pénétré dans notre église et nous ont enlevé trois calices, deux chasubles, une aube, la croix du maître-autel et ont poussé l'impiété jusqu'à s'emparer de l'ostensoire et de la coupe qu'ils ont arrachée du tabernacle et, en sortant du lieu saint, ils ont jeté les hosties consacrées à terre. Vous ne pourriez imaginer quelle consternation ce sacrilége a répandue dans la ville. Monseigneur Eyzaguirre, à la tête de toute la communauté et du clergé séculier, s'est rendu processionnellement à la cathédrale et là, dans un discours émouvant, a lancé l'excommunication sur les auteurs de cet énorme forfait. Notre église, théatre du crime, a été fermée en signe de deuil, la célébration des offices a été suspendue, les cloches n'ont plus sonné. Cette mesure expiatoire a augmenté la religieuse terreur des fidèles; ils ne cessaient de pleurer et de prier pour apaiser la Majesté offensée de Dieu.

Enfin, au bout de huit jours, les voleurs furent pris ; on reporta processionnellement à l'église les saintes espèces qu'on avait retrouvées et les portes du temple furent rouvertes, au son joyeux des cloches et au milieu d'une affluence sans exemple. L'émotion générale était si vive que, m'étant rendu à la chaire pour dire quelques mots adaptés à la circonstance, je pus à peine, moi-même, maitriser mon attendrissement. Trois jours consécutifs, on chanta une messe solennelle, chaque soir on donna la bénédiction du Saint-Sacrement et l'empressement des fidèles ne diminuait pas. Espérons que la piété si fervente de ce bon peuple obtiendra du bon et miséricordieux Jésus le pardon des malfaiteurs. »

Le P. Antoine de Gualdotadino, auteur de ces quelques lignes, fut autrefois à Lucques, en Toscane, notre compagnon d'études. Il laissa dans cette ville la réputation de saint et savant jeune homme; parti pour l'Amérique en 1843, il prêcha longtemps avec fruit l'évangile aux sauvages, revenu

en Italie en 1859, il y recruta 25 jeunes religieux de son Ordre, et se remit en route pour Postossi. Cette localité possède un collége dont il est supérieur. Il fait beaucoup de bien et travaille constamment avec ses confrères à la régénération de l'Amérique Méridionale.

Départs de Missionnaires en novembre et décembre 1860.

Pendant ces deux mois, 24 Religieux de notre Ordre se sont mis en route pour les Missions étrangères : tous avaient pour destination la confédération Argentine, dans l'Amérique Méridionale. Ce sont les Pères Andrien de Carmagnola, Observantin Réformé de la Custodie de Piémont, chef de la Mission, venu d'Amérique pour demander de nouveaux apôtres; David de Sanseverino, Hermès de Montevidone, Quirico d'Ascoli, Silvius de Monte Morciano, Observantins de la Province des Marches ; Mariano de Castellazzo et Bernard de Civitateverina, Observantins de la Province d'Ombrie; Antoine de Parme, Venance de Plaisance, Philibert de Castel-Cerioli, Emmanuël de Borgonuovo, Observantins de la Province de Bologne; Raphaël de Viareggio, Aurèle de Decima, Augustin de Viareggio, Gabriël de Montebello, Observantins de la Custodie de Lucques; Denis Pettinati d'Empoli, et Prosper de Camaiore, Observantins de la Province de Toscane; enfin les frères Salvator de Montenuovo, Thomas de Gogliano, Raphaël et Bénoît de Sanseverino, laïques profès, Observantins de la Province des Marches.

Quatrième partie.

VOYAGE DE CALLAO

AUX

TRIBUS INFIDÈLES DES ZAPARI ET DES GIVARI

ENTREPRIS

PAR LE PÈRE EMMANUEL CASTRUCCI DE VERNAZZA,

Min. Obs. Réf. Miss. Apostolique dans l'Amérique Méridionale.

(Suite. Voir page 73.)

1846.

Je me remis ensuite en route pour les pays des infidèles : c'était m'exposer à de bien graves dangers, mais mon office de Missionnaire m'en faisait un devoir. Je m'embarquai au port d'Andoas, en compagnie de trois Indiens convertis qui étaient prêts à braver tous les périls pour la Foi de J.C.

Arrivés à proximité de la tribu des Zapari, nous fîmes halte, le premier jour, sur un point des rives du Pastaza où j'avais déjà fait défricher un pan de forêts pour y semer des denrées. Le lecteur devine le but que je m'étais proposé.

Ces terres nouvellement gagnées devaient être confiées à ceux des infidèles qui embrasseraient la religion chrétienne.

Le deux Juin, nous laissâmes le Pastaza pour entrer dans le Bobanaza. Là, il fallut nous mettre en garde contre les piéges qu'auraient pu nous tendre les Givari. Nous fîmes sentinelle, toute la nuit. Le 3, en longeant le fleuve, nous rencontrâmes force arbres à cacao, de la meilleure qualité.

Le 4, une pluie torrentielle fit déborder le Bobanaza. Nous n'en continuâmes pas moins notre voyage ; nous ne prîmes terre que le 6, au soir. Dieu nous permit de passer une nuit tranquille. Cependant, le matin, de fort bonne heure, les aboiements de notre chien nous éveillèrent. Ils semblaient accuser un ennemi du côté de la montagne, et l'animal s'élança dans cette direction. Il devait y avoir quelqu'un dans le voisinage. Nous nous hâtâmes de passer à l'autre

rive du fleuve, de peur d'être victimes de quelque attaque imprévue. Le jour se passa sans autre alerte. Le lendemain, nous retournâmes à notre gîte de l'avant-veille et la pensée nous vint de nous enquérir de la cause de notre émoi. Nous reconnûmes, à quelque distance du lieu où nous avions fait halte, les traces des pas des Givari qui avaient réellement projeté de nous surprendre, à minuit. Nous étant remis en route, nous arrivâmes, le 6, à la cabane d'un Indien converti, du nom d'Emmanuël Marino. Nous étions déjà, le 7, au milieu de la première peuplade des Zapari, nommée Buffea, établie sur les rives du Bobanaza. Accueillis par ces infidèles, sans avoir été l'objet ni d'insultes, ni de soupçons, notre premier soin fut de sonder leurs dispositions vis-à-vis du christianisme; ils ne nous parurent pas revêches. Nous leur confiâmes notre canot ammarré à la berge et, le 12, trois hommes de cette tribu nous guidèrent vers les montagnes voisines, habitées par des sauvages de la même race.

Le 13, nous eûmes à supporter des contrariétés sans fin : une pluie diluvienne nous assaillit, nous avions à traverser un bois épais, sans chemin frayé, entrecoupé de broussailles et nous ne pouvions parfois avancer qu'en rampant. A la tombée de la nuit, nous parvînmes à une colline, où nous passâmes la nuit, en nous couvrant de feuilles de palmier. Les trois Indiens qui nous accompagnaient, couchés sur le sol, dormaient presque nus. Ils refusèrent un manteau que je leur offrais, disant qu'ils ne prenaient jamais autrement leur sommeil.

Le 14, la pluie tombait toujours. Nous traversâmes six ravins profonds et fangeux et je fus contraint d'ôter mon froc. On ne pourrait, avec cet habit, sortir de ces bourbiers hérissés d'épines. Enfin la route devint un peu plus praticable, mais le sol était si imprégné d'eau, qu'à chaque pas, nous glissions et risquions de tomber. Une petite éminence que nous atteignîmes nous fournit pour la nuit suivante un repos tranquille.

Le 15 au matin, le ciel se rasséréna. Nous poursuivîmes notre chemin par des sentiers boueux et couverts de buissons qui nous conduisirent à un véritable précipice. Il fallait le franchir. Nous demeurâmes jusqu'à quatre heures du soir à en opérer la descente. Il s'agit ensuite de traverser un torrent fort rapide : à cet effet, nous

abattîmes un arbre qui devait nous servir de pont. N'ayant pu réussir à garder l'équilibre, en le passant, je tombai à l'eau, où j'aurais été noyé sans le secours de mes Indiens. Harassés de fatigue, nous nous disposâmes à passer la nuit, au même endroit ; mais les rugissements des tigres nous empêchèrent de fermer l'œil.

Le lendemain ne nous offrit pas une perspective des plus riantes. Une plaine fangeuse de plus d'une lieue d'étendue, puis une sorte de lac étaient devant nous. Force nous fut de nous y engager. Nous dûmes nous dépouiller de nos hardes et les porter suspendues à deux bâtons pour ne pas les mouiller. Le grand danger était du côté des vipères, des crocodiles et des Yacu-Mama, sorte de serpents fort communs dans les eaux stagnantes. Nous traversâmes encore, le même jour, le fleuve Tigriaco et, le soir, nous prîmes gîte sur ses bords. Une profonde inquiétude vint alors ajouter sa torture à toutes nos fatigues : nos vivres commençaient à se corrompre, et comment nous en procurer dans ces déserts ?

Cependant, après avoir renouvelé un acte de confiance en la bonté divine, nous poursuivîmes notre route, le lendemain, 17. Toujours des bourbiers, des marécages où nous courions, à chaque instant, le risque de périr. A trois heures de l'après-midi, la pluie recommença. Parvenus, à cinq heures, au sommet d'une colline, nous disposâmes des feuilles de palmier en forme de tente pour nous reposer quelque peu sous cet abri. Mais les tigres recommencèrent leur musique infernale qui nous tint, toute la nuit, en éveil.

Le 18, nos provisions de bouche étaient complètement gâtées ; jugez de notre désolation. Deux de mes guides proposèrent de tuer mon chien : cet avis ne fut pas adopté. La Providence qui n'abandonne jamais ses enfants, nous fit enfin rencontrer deux singes et une tortue; c'était de quoi préparer un repas des plus abondants. Nous fîmes encore halte, la nuit, sur une montagne, toujours menacés par les rugissements des tigres.

Le 19, nouvelles plaines bourbeuses, nouveau passage du Tigriaco, sur deux troncs d'arbre, nouvelle étape sur ses bords ; mais il ne nous restait plus rien des deux singes et de la tortue.

Le 20, nous eûmes encore à patauger continuellement dans la fange ou dans des marécages où nous avions de l'eau jusqu'à la

ceinture. Nous nous retrouvâmes près du Tigriaco qui nous fournit huit beaux poissons de ceux que les Indiens appellent *Molas*. C'était de quoi nous nourrir pendant deux jours.

Le lendemain, nous ne fîmes que monter et descendre des montagnes escarpées, des ravins, des précipices. Une cabane abandonnée nous servit d'asile pour la nuit. Nous découvrîmes, dans un coin, quelques bananes encore vertes; mais nous avions si faim qu'elles nous parurent délicieuses. Malheureusement la peur que nous avions des tigres gâtait le plaisir de notre régal.

Enfin, le 22, après avoir, encore une fois, passé le Tigriaco, nous arrivâmes à une plaine qui nous conduisit à une ancienne station d'infidèles et, de là, à un territoire des Zapari nommé Supeyurco. Je fus reçu par un Indien appelé Zarun, qui me conduisit, à huit heures du soir, au lieu destiné à mon repos. J'étais à peine couché, que je sentis sous moi un sol inégal et montueux. J'en demandai la raison, le matin suivant, et on me dit avec beaucoup de naïvité que cette partie de l'habitation recouvrait le corps d'un *Curuca* (chef) de la tribu, mort il y avait six mois. Je restai quatre jours dans ce village; le 26, je me mis en route pour un autre. A quatre heures du soir, nous fûmes arrêtés par un grand lac et nous vîmes un affreux crocodile se promener à sa surface. Je n'eus pas le courage de me risquer dans l'eau tant que ce terrible animal prenait ses ébats si près de nous. Quand il se fut éloigné, notre petite caravane se mit à la nage, non sans peur. Nous passâmes la nuit à quelque distance de l'autre bord.

(*La suite au numéro suivant*).

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Première partie.

HISTOIRE ANCIENNE.

GRÈCE, SYRIE ET PALESTINE.

I.

Accroissement des Frères-Mineurs dans tout l'Orient; mission de Frère Bénoit d'Arezzo envoyé par Saint François pour diriger et gouverner ce mouvement apostolique.

(1240)

De retour de sa mission de Syrie, d'Egypte et de Palestine, saint François fit part à ses enfants d'Italie des succès qu'il avait obtenus. Nous renonçons à décrire l'enthousiasme qui accueillit ces récits. Il y eut dans tout l'Ordre un zèle, une ardeur insatiable pour aller exercer l'apostolat dans les contrées Orientales et surtout en Palestine. Cette terre sanctifiée par les enseignements et les exemples du Sauveur, marquée de ses traces, baignée de son sang; où tout est sacré, l'air qu'on respire, les montagnes, les vallées, les fleuves, la mer, les arbres, les rochers, où tout invite l'âme à méditer sur les mystères les plus profonds de puissance, de justice, de miséricorde, de joie et de douleur; ce sol béni où chaque pas nous rappelle le souvenir de l'Homme-Dieu attirait tous les cœurs. Les disciples du séraphique Patriarche se mirent donc en route pour cette terre de prodiges; ils partirent, non pas en groupes isolés et peu nombreux. mais en foule. De Chypre à Constantinople, de Constantinople au Caire, on les rencontrait partout mêlés aux croisés ou loin des camps; ici prêtant leurs conseils et leurs secours à la sainte entreprise de la délivrance de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, là se présentant avec courage devant les infidèles et réclamant l'autorisation de parcourir la Palestine pour venir en aide aux pauvres chrétiens.

A la vue du saint empressement de ses Frères, François remercia Dieu d'avoir ainsi béni ses travaux en Palestine. Rassuré désormais sur la stabilité de son Institut, il envoya, sans délai, un Commissaire chargé de conduire ce mouvement apostolique et de lui assurer tous les effets désirables. Il choisit, pour cet office, Frère Bénoit d'Arezzo,

en Toscane, homme d'un grand courage, d'une générosité à toute épreuve, d'une haute probité, d'une sainte intrépidité, d'une prudence consommée, d'un zèle fervent. Personne mieux que lui, ne convenait pour cet important et difficile emploi.

Ce célèbre Franciscain était un des premiers disciples du Fondateur qui l'avait reçu lui-même et l'avait honoré de son propre habit. Sa vertu et ses grandes qualités lui avaient si bien concilié l'admiration de tous les membres de l'Ordre, qu'au Chapître Général tenu en 1216, ils l'avaient élu, de préference à bon nombre de Pères du plus grand mérite, Ministre Provincial de la Marche. Cette position ne contribua qu'à donner un nouveau lustre à son éminente perfection. (1) François qui le connaissait et l'appréciait le fit venir, lui donna des compagnons pour sa nouvelle entreprise, l'éclaira de tous les conseils et avis nécessaires et l'envoya remplir en Terre-Sainte les fonctions de Commissaire Général. Sa juridiction s'étendait sur la Palestine, la Grèce, l'Egypte, la Syrie, en un mot, sur les contrées Orientales.

Il se dirigea d'abord sur la Grèce où il arriva en 1220. (2) S'arrêtant à Constantinople, il mit ordre aux affaires de la Province Franciscaine de Romanie. On sait que d'abord cette division territoriale de l'Ordre comprenait tout le pays soumis aux empereurs Grecs, successeurs des Romains : aujourd'hui elle n'embrasse que les villes de Constantinople et d'Andrinople, les sangiacats de Viza, Gallipoli, Chir-Chillisia, Tcirmen. Chinstendil, Uscup, Salonique, Monastir, une partie de ceux de Sofia et de Silistri et le beglic de Serez. (3) Frère Bénoit demeura dans la capitale, juqu'en 1229. Il était hautement estimé de Pierre de Courtenay, le troisième des empereurs latins de Constantinople. Ce prince aimait à l'avoir auprès de lui ; il le consultait et prenait plaisir à lui accorder toutes les faveurs possibles pour la Province Séraphique de Romanie qui devint bientôt très-florissante. Le nouveau Commissaire Général traita également d'affaires importantes au nom du Pape Grégoire IX et s'occupa du retour des Grecs schismatiques au sein de l'Eglise Romaine. Puis, il se mit en route pour la Terre-Sainte.

Un heureux voyage le conduisit à Ptolémaïde (Saint Jean d'Acre, en Syrie) en 1229, à l'époque de la trop fameuse expédition de Fréderic II en Palestine. Tout le monde sait comment ce prince, comblé des bienfaits de Grégoire IX, encourut l'excommunication pour n'avoir pas gardé sa parole d'aller au secours des Croisés en

(1) Wadding, Annal. tom. II. an. 1216.
(2) Hist. Universelle des Miss. Francisc. Liv. I. chap. III. page 125.
(3) Voir le Grand Diction. Géog. Venise, 1853.

Terre-Sainte. Parti, quelque temps après, sans s'être reconcilié avec l'Eglise, il se vit d'abord accueilli à Ptolémaïde comme un libérateur et comme roi de Jérusalem; mais à peine apprit-on, dans cette ville, sa rébellion contre Rome, que tous ses partisans et amis l'abandonnèrent. Honteux de cet échec, il voulut faire la paix avec Méléalin, sultan des Sarrasins. Mais cet acte de politique ne suffit pas pour lui assurer la tranquille possession du royaume de Jérusalem qui lui revenait. Car les habitants de sa nouvelle capitale se montrèrent fort mal disposés à son égard. Cet excommunié leur faisait horreur et on n'entendait partout qu'imprécations à son adresse. Le Patriarche lança même l'interdit à cause de sa présence : les temples furent fermés, les offices divins cessèrent, comme si Fréderic avait apporté avec lui la colère céleste. Le prince irrité s'abandonna à des actes de violence qui ne firent qu'augmenter la haine universelle. Enfin, la situation était si tendue des deux côtés qu'on pouvait s'attendre à une lutte de chrétiens contre chrétiens, à la destruction et à la ruine des deux partis. (1)

La Providence amena Frère Bénoit à Jérusalem, au milieu de cette effervescence et de ces dangers. Ses confrères et lui s'interposèrent pour rétablir la paix et ils mirent tant de prudence et de sagesse dans leur médiation, qu'ils décidèrent Fréderic à retourner en Europe. C'était préserver des plus grands maux ce royaume latin déjà si déchu de sa première splendeur et que bientôt les discordes et les vices des chrétiens feront tomber entre les mains des Musulmans.

Le zélé Franciscain d'Arezzo consacra tous ses soins à mettre dans un état plus régulier et plus commode les demeures des religieux fondées auparavant par le Patriarche de l'Ordre. Il ouvrit d'autres couvents en divers lieux, et eut le bonheur de recueillir les fruits de la bonne semence déposée par saint François et ses premiers disciples dans les contrées de l'Orient. Il réunit en Province les Frères qu'une fondation encore récente et les vicissitudes de la guerre avaient lancés sur différents points sans lien de hiérarchie, et il établit de l'unité dans le gouvernement de cette Mission.

Il parcourut ensuite la Syrie, visita le célèbre Monastère de la Montagne Noire, ainsi que d'autres stations, hospices, ermitages que le saint Patriarche avait procurés à son Ordre. Il fonda, dans la ville d'Antioche une maison qui devint, par après, un vaste collége de Missionnaires; enfin, il éleva le couvent de Ptolémaïde, où il fixa la résidence du Ministre Provincial et Custode.

C'est ainsi qu'il se rendit encore en Grèce, à Rhodes, en Chypre,

(1) Michaud, Hist. des Croisades, liv. XII.

en Syrie, en Palestine, dans tous les pays où il put introduire et multiplier les Frères Mineurs. La religion chrétienne en retira d'immenses avantages. Aussi, dans le Chapitre Général célébré par saint Bonaventure à Narbonne, fallut-il partager la grande Province Franciscaine d'Orient en deux Custodies : la première et la plus importante, celle de Syrie et de Terre-Sainte, la seconde, celle de Nicosie pour le royaume de Chypre. La Province de Romanie ne fut pas démembrée. Pendant que Frère Bénoit assurait en Orient les progrès de son Ordre, Pierre de Courtenay, empereur de Constantinople, qui l'aimait beaucoup, vint à mourir. Les Grecs, toujours impatients du joug des Latins, voulurent profiter de la minorité de Baudouin, son fils, pour se soulever. Il fallut, pour maintenir la conquête, mettre sur le trône Jean de Brienne. Ce dernier prince avait pour confesseur un Franciscain nommé Angelo.

Jean de Brienne était plus fervent catholique qu'heureux prince et guerrier. Aussi ne tarda-t-il pas à comprendre la vanité des grandeurs humaines. Il se sentait pris au cœur d'un grand dégoût du monde et il savait d'ailleurs qu'une fois que le jeune Baudouin serait en âge de régner, la justice lui ferait un devoir de lui remettre le sceptre et la couronne. Souvent il discutait avec Frère Angelo son projet de renoncer aux embarras du souverain pouvoir. Toutefois pour ne rien négliger dans une affaire de cette importance, il voulut connaître l'avis du Frère Bénoit d'Arezzo dont tout l'Orient admirait la profonde sagesse. Il le fit venir. Mais pendant tout le temps que le religieux mit à faire ce voyage, l'Empereur eut à souffrir les plus pénibles agitations d'esprit, toute sorte de perplexités, de doutes, d'inquiétudes. Il fallut l'arrivée du Père pour le calmer. A sa première vue, le Prince se sentit renaître et la joie la plus vive inonda son cœur. Il lui communiqua ses plus secrètes pensées, lui fit part de sa résolution et quand il la sut approuvée par cet homme de Dieu il remit définitivement à Baudouin les rênes de l'empire, remplaça la pourpre par le froc des Franciscains et vécut dans l'Ordre des Mineurs, à la grande édification des habitants de Constantinople, jusqu'à ce que le Seigneur l'appela à l'immortelle couronne des cieux. (1) Ses restes mortels reposent dans l'église d'Assise que le Pape Grégoire IX a fait ériger comme une tombe magnifique sur le corps glorieux du Patriarche des Franciscains. Jean de Brienne avait, par son testament, demandé cette faveur suprême.

(1) Hist. Univ. des Missions Franscisc. liv. I. chap. III.—Patrim. Séraph. de Terre Sainte, par le P. da Porto.—Gualt. Hist. Coron. sancti—Pis. Conf. Fruc. VIII.

Quand Frère Bénoit eut accompli sa mission de justice et de charité, il retourna en Terre-Sainte, riche de l'affection du nouvel Empereur, Baudouin, sur le front duquel il avait, pour ainsi dire, posé le diadème. C'était vers 1240. Malheureusement, dès cette époque, l'histoire ne nous dit presque plus rien de cet admirable apôtre de l'Orient. Le peu qu'elle nous a fait connaître de sa vie suffit néamoins pour nous faire admirer en ce religieux un vrai prodige de vertu, de sagesse et de courage. Seule, la tradition nous le montre longtemps encore travaillant à sa mission et s'acquittant de la charge que lui avait confiée le saint Fondateur. Prudent, zélé, cher aux Princes, estimé par les souverains Pontifes il dut faire beaucoup de bien et contribuer à la gloire de l'Eglise.

D'anciennes chroniques racontent d'étonnantes merveilles au sujet de son retour en Italie. Que nos lecteurs nous permettent d'en dire un mot. Mythes ou légendes, qu'on donne à ces récits le nom qu'on voudra ; toujours est-il qu'ils doivent avoir été inspirés par le souvenir d'une vertu extraordinaire et qu'on ne peut y voir que l'écho de l'admiration universelle.

Des traditions naïves rapportent donc que, traversant la mer, par une furieuse tempête, il fut, comme Jonas, lancé par les marins au milieu des flots. Un ange le sauva et le transporta au Paradis terrestre où il s'entretint avec Enoch et Elie qui furent heureux d'apprendre que Saint François était donné au monde. Tout-à coup, il se trouva dans le port d'Ancône, avant les barbares matelots qui le croyaient mort. (1) On dit aussi qu'un dragon le transporta jusqu'à Babylone où il obtint un doigt du Prophète Daniël. (2)

Toutes ces merveilles sont fausses et incroyables, mais l'histoire peut en conclure que le Franciscain d'Arezzo jouissait d'une immense réputation de vertu. Les fables les plus monstrueuses sont toujours une ombre de quelque fait historique ; il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les mythes de Thésée, d'Orphée, d'Hercule. Les qualités extraordinaires de ces grands hommes exagérées par l'ignorance et l'admiration des peuples devinrent des prodiges d'une puissance surhumaine. D'ailleurs, on pourrait donner comme base des légendes dont Frère Bénoit est le héros, les longs voyages du Franciscain, ses apparitions inattendues dans divers pays, ses départs subits, la rapidité et l'activité de ses courses évangéliques. (3) Il mourut en 1280 dans la ville d'Arezzo, sa cité natale. Il fut enterré dans une chapelle de la noble famille des Sinigardi, à laquelle il appartenait. Une inscription funéraire portait son nom et l'abregé de sa vie. (4)

(1) Pisan. Conformit. loc. cit.
(2) Id. ibid.
(3) Hist. univ. des Miss. Francisc. loc. cit.
(4) Pisan. Conformit. loc. cit.

AFRIQUE.

I.

Accroissement de l'Ordre des Mineurs en Afrique; établissement définitif de leurs Missions dans cette partie du monde; évêché à Maroc; gloire des nouveaux martyrs.

(1246.)

Comme l'Egypte, la Syrie, la Palestine et autres contrées de l'Orient, l'Afrique vit accourir de nouveaux Frères Mineurs après le glorieux martyre des Frères Bérard, Pierre, Adjutus, Accursius et Othon. Enflammés d'un saint zèle pour le salut des âmes, ces apôtres prêchèrent la Foi sur tous les points des côtes de Barbarie et souvent pénétrèrent dans l'intérieur du pays, pour y fonder des bourgades chrétiennes qu'ils cimentaient de leur sang. Leurs noms écrits dans le livre des Cieux sont ignorés sur la terre; nous ne pouvons les signaler à la bénédiction des hommes.

L'année 1220 vit encore partir de l'Europe pour l'Afrique une nombreuse expédition de Franciscains. Nous trouvons parmi eux saint Antoine de Padoue, qui n'eut pas le bonheur de trouver dans ces contrées lointaines la mort qu'il désirait. Quand la Providence le rappela en Europe, ses compagnons ne l'y suivirent pas ; il est probable qu'ils donnèrent leur vie pour J. C.

Antoine, dans le monde Fernandez, naquit à Lisbonne, en 1195. Son père, Martin de Bouillon, était de la même famille que l'héroïque Godefroid, la fleur de la chevalerie chrétienne; sa mère Dona Teresa Tavera, appartenait à une des meilleures maisons du Portugal. Comme on le pratiquait alors chez les nobles, pour assurer l'éducation chrétienne des enfants, le jeune Fernandez fut enfermé, dès l'âge de cinq ans, dans un couvent de chanoines réguliers de S[t] Augustin. Il y grandit sous l'œil de Dieu, se formant aux sciences et aux lettres humaines, s'exerçant à combattre les hérétiques, nourrissant son esprit et son cœur de l'étude de l'Ecriture sainte et des Pères.

La translation solennelle des reliques des cinq martyrs Bérard, Pierre, Adjutus, Accursius et Othon produisit sur son âme une émotion profonde et lui inspira le désir de mourir aussi pour son Dieu. Quelques frères du couvent de saint Antoine d'Olivaren étant allés demander l'aumône chez les chanoines de sainte Croix, le jeune étudiant demanda d'entrer dans leur Ordre. Ici nous devons rendre

à l'Institut de saint Augustin un hommage bien mérité. C'est lui qui a nourri et pourvu d'une sève féconde cet arbre puissant, qui, transplanté dans un autre terrain, y jeta de profondes racines et couvrit ses rameaux vigoureux de fruits de salut.

Fernandez revêtit donc l'habit Franciscain et prit le nom d'Antoine. Pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelait, il demanda d'être envoyé en Afrique pour y marcher dans les traces des derniers martyrs. Son vœu fut exaucé. Mais c'étaient d'autres vues que la Providence avait à son égard : une heureuse navigation venait à peine de le déposer sur la plage étrangère, qu'une maladie subite et grave le força de retourner en Europe. Dieu le destinait à une autre mission et au martyre de la pénitence Comme il voguait vers le Portugal, un vent contraire arrêta la marche de son vaisseau et le fit entrer dans les ports de la Sicile. Il séjourna quelque temps dans ce pays pour rétablir sa mauvaise santé et se rendit ensuite au Chapitre Général de l'Ordre convoqué à sainte-Marie-des-Anges, près d'Assise, en 1221. Zélé, comme il était, pour les intérêts de la Mission Africaine, il est à croire qu'il en plaida chaudement la cause dans cette réunion solennelle; il appuya sans doute la résolution de Daniël, Ministre Provincial de Calabre, qui bientôt se mit en route avec de nouveaux apôtres. Nous avons dit précédemment que tous obtinrent la couronne du martyre. (1)

L'année même où leur sang coulait à Ceuta, l'Eglise fonda de si grandes espérances sur les Missions d'Afrique que le Pape Honorius III ordonna à presque tous les Evêques d'Europe d'envoyer au moins deux prêtres recommandables de leurs diocèses respectifs pour continuer, parmi les idolâtres et les Sarrasins, l'œuvre si bien inaugurée par les disciples de saint Dominique et de saint François. Or bon nombre de ces nouveaux missionnaires appartenaient encore aux Ordres des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs. Ils se dirigèrent sur tous les points connus du globe et spécialement sur l'Afrique où les attirait l'espoir de mourir pour J C. (2) Il est à regretter que l'histoire ne nous ait pas conservé les noms et les prouesses de ces héros évangéliques. D'ailleurs ces apôtres avaient autre chose à faire que consigner leurs actes et leurs travaux dans des documents destinés à l'avenir; et quand les chroniques ont voulu retrouver leurs traces, ils ont dû se contenter de traditions peu detaillées.

Il en est de même d'une autre expédition apostolique entreprise encore sous le Pontificat d'Honorius III, en 1224, et recommencée en

(1) Voyez aussi l'Hist. Univ. des Miss. Francisc. Liv. I. chap. V.
(2) Wading, annal. tom II, an 1221.

1225 par les Mineurs et les Dominicains: le but en était la conversion du Maroc.

Elle était composée d'hommes d'une éminente vertu : ce qui le prouve c'est qu'ils ont été nommément désignés pour cette importante et difficile mission par le Vicaire de J. C. et qu'ils en ont reçu des priviléges signalés. De telles faveurs ne s'accordent qu'à des apôtres d'une perfection éprouvée et dont l'Eglise attend avec confiance de nombreuses conquêtes spirituelles. Les nouveaux envoyés étaient autorisés à prêcher, baptiser, confesser, dans toute l'étendue de l'Afrique; ils pouvaient absoudre de toutes les censures réservées au saint Siége, lancer l'excommunication contre les hérétiques, en un mot, ils étaient nantis de toutes les facultés nécessaires ou utiles à la propagation de l'Evangile parmi les infidèles, et à sa défense contre les apostats. Ils avaient également la permission de porter l'habit séculier, en se conformant aux costumes des divers contrées, de ne se raser ni la barbe ni les cheveux, d'user de viande et de laitage aux jours d'abstinence ; il leur était accordé d'autres graces encore, ainsi qu'on peut le voir dans les lettres du Pape Honorius mentionnées dans notre Histoire universelle des Missions Franciscaines.

Animés par tant d'encouragements, riches de tous ces priviléges, les missionnaires coururent au devant des fatigues et des dangers. Ils espéraient bientôt répandre et consolider le règne du christianisme dans les pays qu'ils allaient évangéliser. Leur attente ne fut pas trompée : un évènement extraordinaire vint seconder leurs efforts et vaincre des résistances jusque là insurmontables. Deux terribles fléaux, la peste et la famine, décimèrent, pendant cinq ans, les sujets du roi Miramolin. Ils ne cessèrent que quand les infidèles eurent invoqué à haute voix les noms des saints martyrs qu'eux mêmes avaient immolés. Mais ce qui étonna surtout le prince ce fut de voir les saints religieux braver la mortalité qui ravageait le royaume et se multiplier au lieu de fuir. Est-ce par crainte d'un plus grand châtiment de Dieu, est-ce par un mouvement d'une inspiration céleste, il leur permit enfin de prêcher librement la foi du Christ et même il voulut à Maroc un Evêque de l'Ordre de saint François. Il fit en outre concession d'un couvent et d'une église dans sa capitale.

Apprenant cette merveilleuse nouvelle, le Souverain Pontife refusa d'abord d'y croire. Quand le doute fut impossible, il en éprouva une joie profonde et une immense consolation et il chercha un Frère Mineur propre à remplir les fonctions épiscopales. Son choix tomba sur Frère Agnello homme aussi célèbre par sa science que par sa sainteté, à qui les espérances de l'Eglise pouvaient être confiées en toute sûreté.

Frère Agnello était un des compagnons de saint François. Envoyé par lui en Espagne, il avait travaillé beaucoup pour rétablir, en ce pays, l'Ordre Séraphique. Il se mit en route pour sa nouvelle destination, vers l'an 1227, accompagné de plusieurs de ses confrères. Ces derniers devaient, non seulement le seconder dans les graves obligations de sa charge, mais aussi prêcher la Foi dans toutes les villes et terres de cet immense continent. Une partie d'entre eux s'établit au couvent de sainte Marie, que le roi Miramolin venait de céder à l'Institut par son décret du 17 mars 1226, et qui devait être la résidence de l'Evêque Agnello; les autres se dispersèrent çà et là dans l'Empire et en parcoururent les plages les plus reculées. Ils y prêchèrent l'Evangile, combattirent généreusement les superstitions mahométanes et ne tardèrent pas de gagner à Jésus-Christ bon nombre de Sarrasins. Les Maures souffrirent impatiemment la défaite de leurs erreurs; ils tombèrent sus à nos zélés religieux et les mirent cruellement à mort dans tous les lieux où ils purent les rencontrer. (1)

D'après des documents contemporains, d'autres membres de l'Ordre reçurent, à la même époque, la couronne du martyre, sur d'autres points de la côte d'Afrique; mais l'histoire en tait les noms. (2)

Cependant Agnello, plein de sollicitude et de zèle apostolique pour l'église qui lui était confiée, veillait, nuit et jour, sur son troupeau et le protégeait contre tous les dangers et toutes les erreurs. De nouvelles conversions récompensèrent ses soins. Plusieurs Sarrasins, attirés par la grâce et touchés de la vie simple et édifiante du Prélat et de ses compagnons, demandèrent et obtinrent le saint baptême de Jésus-Christ.

Ces fréquentes abjurations du Mahométisme excitèrent la fureur des Imans, prêtres de la loi musulmane. Ils organisèrent une conjuration, provoquèrent les mauvaises passions du peuple et, un beau jour, ils envahirent, les armes à la main, l'église chrétienne. Franciscains et fidèles y étaient réunis pour une cérémonie religieuse. Ils firent un tel massacre, que personne n'échappa sain et sauf. Cette catastrophe épouvanta les esprits, et personne, à Maroc, n'eut plus le courage de se déclarer chrétien. Elle eut lieu en 1232, année où les disciples de saint François furent égorgés sur presque tout le littoral de la Barbarie, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Parmi les victimes de la fureur populaire à Maroc, on compte les cinq martyrs Léon, Hugue, Dominique, Electus et Jean.

Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, daigna manifester la sainteté de ses serviteurs. Bientôt le bruit se répandit qu'une vive

(1) Wading Annal. tom 22. anno 1232.
(2) De Gubernatis, de Mission. antiq. lib III.—Hist. Univ. des Miss. Franc

lumière apparaissait dans la chapelle où ils avaient été frappés; les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, comme pour annoncer leur triomphe, et des concerts angéliques chantèrent leur gloire à la grande stupeur de toute la ville.

Ces merveilles sont peut-être, en partie, la création poétique de quelque âme pieuse enthousiasmée de l'héroïsme des martyrs; mais leur crédit sur l'esprit des masses n'en atteste pas moins la gloire des bienheureux apôtres. La foi chrétienne est comme un souffle puissant qui, dans les choses d'ici-bas surtout pour ce qui regarde les saints, élève les imaginations au dessus de la terre et les féconde de célestes inspirations. Cependant les prodiges que nous avons relatés ne se trouvent pas seulement enregistrés dans toutes les histoires de l'Ordre Séraphique, le grand saint Antonin, Archevêque de Florence, les a jugés dignes d'une mention spéciale.

Agnello échappa au carnage. Après que le roi Miramolin, qui n'avait rien su de la conjuration, eut rétabli l'Ordre, ce prélat, aidé d'autres Franciscains, continua de gouverner son église. De nouveaux Sarrasins qui ne pouvaient résister à l'évidence des miracles opérés dans la chapelle se convertirent et la Foi chrétienne reprit sa marche progressive parmi ce peuple. L'évêque administra en paix son diocèse jusqu'en 1246. A cette éqoque, la guerre ayant éclaté entre le Maroc et le royaume de Fez, au sujet des frontières, il rendit à Miramolin un service signalé ; Agnello s'engagea à rétablir la paix. Il envoya près du prince ennemi trois de ses confrères et ceux-ci accompagnèrent leurs discours de prodiges si éclatants qu'ils obtinrent tout ce qu'ils désiraient. A leur retour, Miramolin leur donna audience solennelle pour apprendre le résultat de leur ambassade. Il fut stupéfait de leur succès. Déjà il vénérait dans son cœur la religion chrétienne; ces nouveaux miracles le remplirent pour elle d'une vive admiration, et il montra que même il n'était pas loin de l'embrasser, en changeant l'étendard de Mahomet contre celui de Jésus-Christ. Quand le Pape Grégoire IX fut instruit de ces heureuses dispositions, il écrivit au monarque Africain pour l'encourager dans la voie où il était entré et confia sa lettre à des Franciscains allant renforcer le nombre de leurs frères dans cette Mission lointaine. De nouveaux priviléges furent en outre accordés aux religieux du Patriarche d'Assise, afin de faciliter l'extension et le triomphe de la Foi chrétienne. Le souverain Pontife leur accordait le pouvoir de conférer les Ordres mineurs à ceux qui voudraient se consacrer à la vie sacerdotale. Si les vœux du Saint Siége n'ont pas été complètement satisfaits, si Miramolin n'a pas abjuré ses erreurs, au moins l'Eglise a-t-elle pu se glorifier de grandes conquêtes dans ce pays, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Deuxième partie.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SYRIE ET PALESTINE.

I.

Grand collége d'instruction publique ouvert par les Franciscains dans la ville d'Alep en Syrie, en 1860.

(1861.)

Alep, l'antique *Berœa*, que les gens du pays appellent Haleb-es-Shaba, est située au 36e degré, 11,25, de latitude nord, et au 32e, 9 de longitude est, Greenwich; elle est à six milles de la mer, en ligne directe, et à quatre-vingt-dix milles d'Antioche. Elle s'élève dans une plaine environnée partout de collines. Les voies de communication avec l'Europe sont par Iskanderoun et Latakia, avec l'Egypte par Damas et El-Arisk, avec l'Asie-Mineure par Tarse, et par Diarbékir avec l'Arménie.

Elle a succédé pour le commerce à la célèbre Palmyre et sa position géographique en a fait une des villes les plus florissantes du monde, jusqu'à la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Les caravanes de Bagdad et de Bassora, dont elle était le centre, y apportaient les riches denrées de l'extrême Orient et de la Perse : mais quand la découverte du Cap eut ouvert une autre route, Alep perdit beaucoup de son ancienne splendeur. Le tremblement de terre de 1822 la détruisit en grande partie. Cependant, à l'heure qu'il est, on y compte encore 70,000 habitants, de mœurs généralement sobres et pacifiques, si on fait abstraction du fanatisme.

L'air y est pur et sain; le village voisin de Heylan l'approvisionne d'eau de nombreuses sources qui descendent dans la cité par un canal fort ancien, restauré par sainte Hélène, mère de Constantin, et, plus tard, par le fils de Saladin, Al-Melek-el-Daker.

Elle est partagée en quartiers ou districts, habités chacun par un peuple distinct. Ils s'appellent : *El-medine* (la ville), où

sont les demeures des Européens et des principaux d'entre les Turcs; *El-Djedaide*, où ne se trouvent que des chrétiens de tout rite et de toute secte; et *Il-Bahazita*, occupé par les juifs. Les Turcomans, Arabes et Turcs vivent dans les faubourgs.

On voit beaucoup de jardins dans la partie Sud-Est. Ce sont des espaces de terre cultivée le long d'un petit ruisseau qui les arrose ; des haies ou des murs de peu d'élévation forment les enclos. Du reste, rien de rare dans leur enceinte : des arbres fruitiers mêlés sans ordre à quelque plantes légumineuses en font tout l'agrément; aucune de ces fleurs qui réjouissent dans les parterres européens. Et cependant ils sont fort précieux durant les chaleurs du jour et même pendant les nuits d'été : on y dort bercé par les chants harmonieux du bulbul ou du rossignol.

Le fameux pistachier (fistuk) dont nous avons emprunté le nom au langage du pays, croît sur certaines élévations, à l'est et au sud-est. Il y trouve le sol aride et pierreux qui lui convient. Sur les côteaux qui descendent jusqu'au fleuve Kowih, on peut admirer de beaux vignobles, des figuiers, des oliviers. Ces lieux offrent les seuls sites un peu agréables autour de la ville. On a beau promener ses regards ailleurs, on ne voit que plaines arides et montagnes stériles.

A six lieues, au nord-est, subsistent encore les ruines du couvent de saint Siméon Stilite. Cet endroit était célèbre au sixième et au septième siècle : on venait y rendre de grands honneurs au saint; le monastère était un édifice grandiose et magnifique. On y montre aux pèlerins des restes de la colonne sur laquelle saint Siméon a vécu tant d'années.

La langue commune à tous les habitants d'Alep est l'arabe vulgaire ; cependant leur accent les distingue de toutes les autres gens du pays. Les personnes de condition apprennent le turc et ce dernier idiôme est le seul en usage dans les contrées au nord d'Alep. Les Européens ou Francs se servent de l'italien.

Nous ne pouvons nous défendre de transcrire ici un passage du Père Alexandre Bassi. Notre confrère y traite de

l'influence des Missionnaires Franciscains de Syrie et de Palestine, en ce qui concerne l'extension et la connaissance de notre langue et l'honneur de notre belle Italie.

« A l'établissement du Christianisme en Palestine, dit-il, toutes les anciennes religions disparurent pour faire place à la véritable, dont l'inspiration divine éclata surtout dans ce glorieux triomphe. Avec les religions anciennes, s'en allèrent les anciennes nationalités dont elles formaient la croyance, et, de tous ces peuples, il ne resta que les grecs professant le christianisme de l'église dite Orientale.

« Ce n'est pas ainsi que la loi de Mahomet a supplanté la Foi de Jésus-Christ. L'Islamisme ne doit sa victoire qu'à la corruption et au démembrement de l'Etat: de là naquirent les schismes Orientaux qui anéantirent toute espérance de réorganisation, affaiblirent de plus en plus le sentiment chrétien et firent des communions religieuses qu'ils fondaient autant de nationalités rivales.

« Le commerce avec l'Italie, au moyen-âge, les Croisades, la Mission Franciscaine, dite de Terre-Sainte, établirent çà et là le rite catholique latin qui, depuis lors, s'y est maintenu. De nos jours, on compte, en Palestine, des Grecs schismatiques, des Arméniens schismatiques, des Catholiques du rite latin, des Arabes mahométans et des juifs. Les catholiques du rite grec sont en petit nombre. Nous ne devons pas oublier les Turcs qui, depuis trois siècles, oppriment ce malheureux pays. Quoique mahométans comme les Arabes, leur orgueil leur interdit tout rapport avec ce peuple. Ajoutons encore d'autres juifs et musulmans schismatiques, quelques sectateurs de l'un ou l'autre culte encore plus barbares, et nous aurons une statistique complète de la Palestine. Contrée infortunée, nouvelle Babylone où vous étourdissent de tous côtés

« *Diverse lingue, orribili favelle.* »

« De toutes ces langues, la plus en usage en Palestine c'est l'arabe; on l'y parle avec plus de pureté et plus de douceur de prononciation qu'en Syrie, moins bien qu'en

Egypte, où cependant elle n'atteint pas la précision et l'élégance qu'on lui trouve chez les habitants de l'Iemen. La langue turque est celle des employés du gouvernement et des milices régulières qui ne font en ce pays qu'un séjour passager. Les Arméniens se servent entre eux de l'idiôme de leur pays, comme les juifs de l'espagnol, souvenir de leur ancienne résidence dans la péninsule Ibérique. Les Grecs, surtout les moines, parlent le grec moderne qui est au grec ancien et classique ce que l'italien est au latin. Les Arabes ont peu de goût pour les langues européennes ; celle qu'ils préfèrent à toutes, dit Volney, c'est l'italienne. Il n'y a presque pas de village en communication avec l'Europe où je n'aie entendu quelques mots de ma lange maternelle, ne fut-ce qu'un *buon giorno, signore* ! Je ne saurais vous dire combien ce peu de paroles résonnaient harmonieusement à mon oreille. J'allais tout en me les répétant à moi-même et en songeant avec amertume que, pendant que le gouvernement Français met tout en œuvre pour apprendre la langue de la Seine aux Syriens, et le gouvernement Anglais celle de la Tamise aux Cophtes de l'Egypte, usant tous deux de l'influence religieuse des Missions, le gouvernement Italien, absorbé chez lui par les soucis des destinées futures de l'Italie, perd de vue les Missionnaires de Palestine, presque tous Italiens, et fixés dans ce pays depuis plus de six siècles. Un jour, peut-être, nos descendants nous demanderont compte de cette négligence. Si les bohèmes de notre littérature contemporaine étaient des hommes de tête, je voudrais encore leur dire un mot sur ce sujet. Ils croient accomplir une grande œuvre en versant le mépris sur les Ordres Mendiants, et ce sont précisément ces mêmes Ordres qui maintiennent des Missionnaires en Palestine, en Egypte, en Syrie et continuent l'influence italienne autrefois exercée par les républiques du Moyen-Age. Un pauvre Franciscain qui, pour prêcher le Christ, fait entendre la langue de Dante aux ruines de Jérusalem, de Memphis et de Thèbes, mérite plus de la patrie que toute l'engeance de ces souille-papiers et rabâ-

cheurs des feuilletons. Mais à quoi bon parler de l'influence italienne en Orient à des taupes qui veulent contrefaire l'aigle,

« *E non veggeno più lunge d'una spanna !* » (1)

Revenons à notre sujet. Les Franciscains s'établirent définitivement dans la ville d'Alep, en 1571. Ils y étaient venus de Beyrouth avec des marchands Vénitiens qu'ils assistaient dans les choses spirituelles et ils s'installèrent dans leur couvent de Saint-Sauveur qui est maintenant une mosquée turque. Ils commencèrent l'exercice de leur ministère apostolique dans la chapelle du Consulat de la nation Vénitienne. Cette situation provisoire dura jusqu'en 1632, époque où le très-Révérend Père Custode de Terre-Sainte fonda une église publique de son Ordre, sous le vocable de de saint Antoine. Elle fut brûlée par les Turcs, 13 ans après, c'est-à-dire en 1645. Depuis lors jusqu'en 1681, les divins offices se célébrèrent dans la chapelle du Consul Français, qui leur avait été offerte en attendant une nouvelle église paroissiale. En 1681, comme le roi de France aimait de la céder aux Pères de la compagnie de Jésus, les Franciscains s'adressèrent à Constantinople par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne et ils obtinrent du gouvernement Ottoman l'autorisation de se construire une église sous le titre *della Madonna*. En 1710, les Turcs essayèrent de la convertir en mosquée; mais ils en furent empêchés par un firman que nos religieux sollicitèrent auprès de la Sublime-Porte et qui leur fut accordé. C'est ainsi que les Franciscains conservèrent jusqu'à nos jours, malgré mille traverses, leur église et leur couvent qui s'élèvent dans le Khan El-Sekebene. (2)

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur ce que firent et endurèrent les Franciscains, en un temps si difficile et dans une Mission si hérissée d'obstacles. Il en est parlé tout au long

(1) Pèlerinage historique et descriptif de Terre Sainte, par le P. Alexandre Bassi, Min. obs vol I. chap. VIII. Turin, 1857.

(2) Mémoires manusc. des Archives de Terre-Sainte.

dans l'histoire des fatigues apostoliques de l'Ordre en Syrie, en Egypte et en Palestine. Contentons-nous de noter le zèle dont ils firent preuve, en ouvrant un grand collége d'instruction publique, pour répondre aux besoins des populations orientales. Les précédents numéros de ces Annales nous ont d'ailleurs donné une idée de leurs travaux dans toutes les villes et localités de ces pays. Nous ne saurions mieux faire apprécier à nos lecteurs la portée de ce nouvel institut d'une importance à la fois religieuse et sociale, qu'en leur en mettant sous les yeux le programme. Ce document imprimé en trois langues, en italien, en français et en arabe, et sortant des presses des Pères Franciscains à Jérusalem, porte ce qui suit:

Messieurs, parmi les institutions qu'inspire le génie de la charité, celles qui ont pour objet l'éducation de la jeunesse méritent sans doute une place importante. Sans elles, grand nombre de jeunes gens abandonnés à eux-mêmes grandissent dans l'ignorance, tombent dans le vice et font bientôt le déshonneur de leur famille et l'effroi de la société. C'est pourquoi tant d'hommes généreux, convaincus de cette vérité, se sont occupés, en tout temps, d'ouvrir des établissements d'éducation religieuse et scientifique. Cet enseignement public est le moyen le plus efficace pour former à la connaissance de la religion, de la morale, des bonnes manières et des devoirs de chaque état. Ces établissements, en recevant l'homme au sortir du berceau, le guident facilement et sûrement dans les premiers pas de la vie, et, après quelques années, le rendent à sa famille vertueux et instruit, riche de toutes les connaissances proportionnées à son âge.

Pénétrés eux-mêmes de la souveraine importance de cette œuvre, les Pères Franciscains de Terre-Sainte ont résolu d'ouvrir, dans la ville d'Alep, un collége dont le but sera l'instruction religieuse et morale des jeunes gens et la culture de leur esprit. On y enseignera la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les langues dont on jugera l'étude la plus avantageuse. Les heureux effets qui doivent résulter de cette nouvelle fondation, permettent aux Franciscains d'espérer

que leur projet obtiendra l'approbation du public et rencontrera partout un sympathique concours.

Les conditions d'admission sont les suivantes :

1°. Seront admis au collége les enfants qui ont accompli l'âge de 6 ans et qui ne sont atteints d'aucune maladie contagieuse.

2°. Pour mettre le bienfait de l'éducation à la portée d'un plus grand nombre, le prix de la pension est aussi réduit que possible. Il est:

De 1000 piastres turques pour les élèves internes, (pension entière).

De 600 piastres pour les externes, (demi-pension).

3°. La pension est payable par trimestre et d'avance.

4°. Si, pour un motif quelconque, un élève sort du collége, après le commencement du trimestre, il ne peut en réclamer le paiement.

5°. Tout élève paiera en outre, pour une seule fois, 50 piastres pour le lit que fournira le collége.

6°. Chaque élève, à son entrée, apportera une malle contenant ses habits et son linge de lit et de table.

7°. Les livres, papier etc., fournis par le collége, sont aux frais des élèves.

8°. La durée des études est de cinq ans.

9°. L'enseignement comprendra la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les langues italienne, française, arabe et turque. Le dessin et la musique sont facultatifs.

10°. Dans la classe externe, l'enseignement continuera d'être gratuit pour tous, comme auparavant.

11°. Pour satisfaire aux désirs des parents qui désireraient faire apprendre à leurs enfants la langue latine, il y aura un maître spécial pour l'enseignement de cette langue.

Donné au couvent de Terre-Sainte, à Alep, le 2 octobre 1859.

P. Fr. Bernard d'Orléans,

Min. Obs. de la Province d'Amiens en France. Miss. Apost. en Syrie,

Directeur du Collége.

Vu et approuvé pour l'exécution

P. Bonaventure DE SOLERO. Custode de Terre-Sainte. »

Ce collége a été ouvert et solennellement inanguré, l'année dernière. Il compte à présent plus de 50 élèves internes et un nombre plus considérable d'externes. L'instruction et l'éducation s'y donnent au grand contentement de toute la ville qui souhaitait, depuis longtemps, une maison de ce genre.

Comme l'a pressenti le lecteur, un pareil établissement n'est que pour les jeunes gens de familles aisées ; le pauvre peuple ne saurait payer une pension pour ses enfants.

L'Ordre Franciscain a pourvu aux besoins de la classe nécessiteuse en maintenant des écoles gratuites. Ainsi les riches pourront assurer à leurs enfants toutes les connaissances nécessaires et agréables, les indigents procureront à leurs fils celles qui leur sont utiles : ces derniers apprendront la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les arts, métiers etc.

La lettre suivante du T. R. Père Custode de Terre-Sainte fera mieux apprécier l'étendue de ce service.

Lettre du T. R. Père Custode de Terre-Sainte, Bonaventure de Solero, au T. R. Père Ministre Général de l'Ordre, Bernardin de Montefranco, touchant l'organisation du grand collége d'instruction publique d'Alep.

Beyrouth, 17 Décembre 1860.

Mon Très Révérend Père,

Je reviens d'avoir visité notre mission et le collége d'instruction publique fondé dernièrement à Alep ; je m'empresse de rendre compte de ma visite à Votre Paternité, afin qu'elle puisse se réjouir et des succès que nous avons déjà obtenus, et de ceux, plus grands encore, qu'avec la bénediction de Dieu et l'aide de la Vierge Immaculée, il nous est permis d'espérer pour l'avenir.

Arrivé dans la ville d'Alep, mon premier soin fut de ré-

unir les Pères du Collége et ceux du Couvent pour faire tous ensemble, pendant dix jours, les exercices spirituels; mon but était d'obtenir, par là, du Seigneur et les lumières nécessaires pour connaître et les forces requises pour exécuter avec fermeté et constance tout ce qui pourrait tourner à sa plus grande gloire, au véritable bien-être et à la civilisation de ces peuples.

Ensuite, je proposai de réunir l'école gratuite des pauvres et celle des pensionnaires dans un seul collége qui prendrait le nom de *Collége de Terre-Sainte.* Les Pères furent de mon avis, et la ville apprit notre résolution avec beaucoup de plaisir. Elle désirait, il est vrai, une instruction et une éducation spéciales pour les enfants des familles aisées, mais elle aimait aussi, d'un autre côté, de nous voir continuer nos soins aux enfants du peuple; et cela de manière à maintenir autant que possible l'unité de l'institut et à ne paraître pas, en séparant les deux écoles, avoir moins de considération pour ceux que leur pauvreté obligeait à fréquenter l'école gratuite.

Cette réunion, vous le voyez, mon Très Révérend Père, nous est encore très-utile à nous-mêmes : car ainsi nous ne formons plus qu'une seule famille, et nous sommes toujours à même de nous entr'aider pour tout ce qui regarde les Missions et les écoles. C'est pourquoi je vous envoie ci-joint l'ordre fixe que doivent garder et que gardent déjà, le matin, les Pères du collége pour célébrer la sainte messe dans l'Eglise paroissiale du Couvent. En outre, on a résolu d'un commun accord de réunir le collége et le couvent par un pont couvert, afin qu'en hiver et aux jours de pluie, les maîtres et les élèves ne soient pas obligés de s'exposer aux intempéries de l'air et ne nuisent pas à leur santé.

Néanmoins nous ne pouvons commencer à le construire tant que le Khan du collége où doivent être jetés les fondements ne sera pas entièrement débarrassé ; quelques membres du Divan s'y opposent; mais nous travaillons à vaincre leur mauvaise volonté, et j'espère que bientôt nous y réussi-

rons, grâce au Consul de France qui est plein de zèle pour le bon succès de notre Mission.

L'église, mon Très Révérend Père, aurait aussi besoin de quelques réparations, et à vrai dire, elle n'a pas la dignité qui convient à la maison du Seigneur. Nous l'avions laissée dans cet état, parce que nous comptions pouvoir en bâtir une nouvelle; mais comme on n'y consent pas encore, dans les circonstances actuelles, je suis d'avis qu'il faut absolument réparer l'ancienne, le mieux possible, et la rendre au moins convenable à la célébration des saints mystères. Quand Dieu le permettra, nous bâtirons l'autre, et j'ai tout lieu d'espérer que les soins que nous prenons de la dignité de sa maison, seront couronnés d'abondantes bénédictions et nous obtiendront les plus puissants secours de sa divine Providence.

Revenons maintenant au collége. C'est une merveille de voir avec quelle régularité il marche. Tous nos religieux sont animés du zèle le plus sincère pour le bien de la jeunesse qui leur est confiée. Sans la rare vertu et la constance dont ils ont fait preuve dans le but de secourir ces peuples, il leur était impossible de surmonter les difficultés qui, dans les premiers mois, ont entravé leur bonne volonté : ils n'ont reculé devant aucun sacrifice; aussi Dieu, en récompense, les a-t-il bénis abondamment. Je les ai ensuite confirmés tous dans leurs fonctions : excepté le Père Calliste de Saint Zénon, professeur de langue et de littérature italienne, que j'ai transféré avec la même qualité à nos écoles de Tripoli à la Marine, mettant ici à sa place le Père Michel Ange des Grâces de la Province Napolitaine d'Alcantara. Il habite le collége avec les autres professeurs, faisant ses leçons le matin aux externes et le soir aux internes; j'espère que les élèves en seront contents.

Quant à la Mission, je suis heureux de pouvoir dire qu'elle est administrée avec fruit et avec honneur. Parmi les membres qui la composent, je dois surtout vous signaler les Pères Gaudence de Matelique et Louis de Ravenne, pour le soin qu'ils mettent à étudier la langue arabe. Le second est déjà

capable de la parler et de l'écrire avec propriété de termes et même avec élégance; c'est un jeune homme remarquable par son innocence, ses talents et son abnégation vraiment exemplaire. L'autre est plus jeune : il a les mêmes moyens et les mêmes dispositions : je ne doute pas qu'après une année encore d'étude, il ne devienne un sujet modèle.

Voilà, mon Très Révérend Père, en peu de mots, tout ce que j'ai arrangé et ce que font nos pères d'Alep : je pourrais finir ici ma lettre, mais je pense que vous entendrez encore avec plaisir la description de mon voyage d'Alep à Beyrouth.

Le 9, nous partîmes d'ici pour Alexandrie en passant par la montagne de Saint Siméon Stylite: le père Fulgence de Turin, Commissaire de Terre-Sainte à Paris, qui, comme vous le savez, est pour le moment dans ces contrées, et le bon Père Jacques Radô, d'Espagne, m'accompagnaient.

Pendant notre voyage nous eûmes une foule d'incommodités à supporter, tant à cause du mauvais état des routes que de la nature difficile du terrain : mais nous en fûmes amplement dédommagés par la vue des ruines sacrées qui rappellent au voyageur la vie si austère des anciens anachorètes qui y vécurent, et surtout de saint Siméon. Quels gémissements ne retentirent pas dans ces lieux! Mais aussi que de consolations célestes ne réjouirent pas les âmes de ces bienheureux serviteurs de Dieu!

Comme ils sont touchants à voir ces murs de l'ancienne cathédrale dédiée à saint Siméon! C'était une masse gigantesque, élevée d'après un plan grec et dont les murs n'étaient formés que de rocs superposés sans aucun ciment. Chose étonnante, les arcades de l'atrium des deux grandes chapelles latérales et du chœur subsistent encore parfaitement intactes. Mais la façade et les grandes colonnes qui l'ornaient sont renversées et brisées. Néanmoins, au milieu de l'Eglise et précisément sous la coupole, on voit encore un gros bloc de pierre qui semble avoir servi de base à une haute colonne: d'après toute apparence, à celle sur laquelle on rapporte que le saint vécut tant d'années ; ou du moins, à une autre de

même forme que l'on aurait érigée en souvenir de ce prodige. A quelque distance, on voit les ruines d'autres édifices grandioses.

Après avoir passé par Antioche, nous arrivâmes, le 12, à Alexandrie, où il me fut donné de visiter les ruines de notre ancien hospice dont nous avons conservé l'église et le terrain voisin. Mr le Vice-Consul de France est chargé d'administrer et de veiller à la conservation de ce lieu; je ne sais s'il y a été envoyé par nos Pères de Terre-Sainte, ou s'il en a pris lui-même possession. Je ne pouvais m'éclairer à ce sujet, car il est absent: le gouvernement l'a rappelé, il y a quelques jours en France. Les personnes qui m'accompagnaient dans ce voyage, me dirent que le peuple avait une dévotion particulière pour cette église : si quelqu'un tombe gravement malade, on s'empresse d'y faire allumer des cierges pour obtenir du Ciel sa guérison. Une ancienne tradition raconte que, dans cette église, fut enterré jadis un de nos missionnaires mort en grande réputation de sainteté. C'est pourquoi M. Bernardin Colucicchi me témoigna le désir de la voir restaurer. J'ajouterai qu'il serait très-utile de rebâtir tout l'Hospice et d'y faire résider quelques religieux. Nous nous en occuperons plus tard.

En ce moment, je reçois la lettre de Votre Paternité du 10, qui fera l'objet de ma sérieuse attention. J'attends ici le père Fulgence qui s'est rendu à Arisse; nous nous embarquerons avec le père J. Radô pour nous diriger sur Jaffa. Ce dernier a fait le voyage avec moi sans souffrir le moins du monde de sa faible santé.

Je finis en demandant la bénédiction séraphique pour moi et pour tous vos enfants Missionnaires en Syrie, en Palestine et en Egypte, et suis

Votre très-humble et obéissant fils en J. C.

Fr. BONAVENTURE DE SOLERO,

Custode de Terre-Sainte.

II.

Etat des Missions Franciscaines dans les îles Philippines, l'année 1860.

Dans différentes notices du premier numéro de ces Annales des Missions Franciscaines, nous avons promis à nos lecteurs de leur faire connaître l'état de nos Missions dans les îles Philippines, durant l'année 1860 : ce document nous a été fourni par notre confrère, le père Vincent Albignana, Commissaire Apostolique pour l'Espagne à Rome. Il le tient lui-même du père Paschal Adeva, procureur de nos Missions dans l'île de Romero, en dehors de l'enceinte de Manille. Par les îles Philippines on entend, comme on sait, ce vaste Archipel de la Malaisie qui, baigné à l'Est par le grand Océan Equinoxial, au Sud par la mer de Célèbes, au Sud-Ouest, par celle de Mindoro et à l'Ouest et au Nord par la mer de Chine, s'étend de 5°, 22 à 21° de latitude Nord et de 114°. 35 à 123°. 43 de longitude Est. Il comprend plus de cent îles, en ne comptant pas les Calamianes, les Cuio, les Babuanes, et les Batanes; les principales sont Luzon, Maindanao, Mindoro, Leite, Gamar, Panai, Bughas ou Vegros, Zebu, Masbate, Bool, Palavuan et Catanduane.

Placées dans la zône torride, ces îles jouissent d'une prodigieuse fertilité et du climat le plus délicieux du monde : on ne peut douter que ce n'aient été là les *insulæ gentium*, îles des nations, dont parle la Sainte Ecriture, qui furent peuplées par des descendants de Japhet (1). Il n'y a pourtant pas longtemps qu'on les découvrit: ce fut Ferdinand Magellan qui les aperçut le premier en décembre 1519; il y descendit le 16 Mars 1521, parcourant d'abord Maindanao, puis Zébu et Muctan où il périt malheureusement dans un combat. Quelques années après, Philippe II d'Espagne résolut d'en faire l'acquisition, en mettant à la tête de cette entreprise Villalaboz qui, du

(1) Voyez le savant travail du P. Emmanuel Bujeta, Augustin Chaussé : Dictionario geografico, statistico, historico de las islas Filippinas. Madrid 1850.

nom de son maître, les appela Philippines; mais l'entreprise ne réussit point. Ce fut seulement en 1565 qu'une petite escadre espagnole partie du port de la Nativité, en novembre 1564, sous le commandement de Lopaz de Lagapsi, eut la bonne fortune de pouvoir prendre terre à Tandaia et à Abaioa. Repoussée par les naturels, elle se dirigea sur les Bissaies et jeta l'ancre à Bool. De là, continuant sa route vers Zébu, elle s'empara du chef-lieu, y construisit une forteresse et put de la sorte étendre ses conquêtes. Manille fut bâtie en 1571 et entourée de murailles.

Dans la suite, les Chinois, les Anglais et les naturels essayèrent, plus d'une fois, de déloger les Espagnols : leurs efforts demeurèrent inutiles. La dernière révolution de 1824 fut elle-même étouffée et vaincue par la valeur et la fidélité des soldats.

Les Franciscains furent au nombre des premiers missionnaires catholiques qui mirent pied sur cette terre, pour prêcher le saint nom du Christ. Ils abordèrent à l'île principale de Luzon, le 24 Juin 1577. Voici quelques détails sur cet évènement.

Le vénérable frère Antoine de saint Grégoire, quoique simple frère laïque, se sentant appelé par Dieu à porter la lumière de la vérité aux îles Salomon, obtint de ses supérieurs, du roi d'Espagne Philippe II et du Souverain Pontife, l'autorisation de choisir, parmi les religieux de la Province de saint Joseph, des ouvriers évangéliques. Il trouva bientôt 16 compagnons, se mit avec eux en route pour Séville, et là ils choisirent tous pour leur chef le serviteur de Dieu frère Pierre d'Alfaro. Ils allaient se diriger sur le lieu de leur destination, quand le roi d'Espagne, informé par le père Diego Herrera, de l'Ordre de saint Augustin, que les besoins spirituels des îles Philippines réclamaient plus vivement des apôtres que ceux des îles Salomon, ordonna que la Mission Franciscaine fît voile vers ces contrées. Nos Frères obéirent et ils quittèrent les eaux de San-Luca di Barrameda, au commencement de juin 1576.

Une heureuse navigation les avait déjà conduits jusqu'à la Nouvelle-Espagne, quand une épidémie, éclatant à bord, leur fournit l'occasion d'exercer leur charité. Quatre Franciscains moururent sur mer, un cinquième succomba à Vera-Cruz, un sixième à Jalapa. Aussitôt s'offrirent pour les remplacer autant de frères de leur Ordre, de la Province du Saint-Evangile, au Mexique. Néanmoins, Frère Antoine retourna en Espagne pour y demander de nouveaux Missionnaires; il revint avec eux et, après avoir rejoint ses premiers compagnons à Jalapa, tous ensemble partirent pour les Philippines, où ils arrivèrent, le 17 juin 1577.

Nous renonçons à décrire la joie de toute la cité de Manille à l'arrivée des fils de saint François. Le Mestre de Camp Don Pietro Charès, qui commandait la place au nom du Gouverneur, et le Capitaine Général don Francesco de Sande, vinrent les recevoir solennellement au rivage, en tête de toute la garnison. Espagnols et naturels, accourus en foule, les saluaient de leurs cris, les cloches sonnaient de joyeuses volées, le canon faisait retentir de tous côtés ses salves bruyantes. Entrés dans la ville, nos religieux trouvèrent un généreux accueil au couvent des Pères Augustins. (1) Tels furent les premiers auspices de l'établissement de notre Province des îles Philippines. On l'appela d'abord Custodie de saint Philippe; le Pape Grégoire XIII la mit ensuite sous l'invocation de saint Grégoire et Sixte V, par sa bulle *Dum ad uberes fructus*, de 1586, l'éleva à la dignité de Province.

La nouvelle mission était fort étendue. Outre les îles Philippines, nous verrons les Franciscains évangéliser l'île de Luzo peuplée par 200,000 idolâtres et l'île de Mindanao qui en compte 800,000. Pour bien comprendre la nature de cette entreprise apostolique, il est nécessaire de faire connaissance avec les naturels de ces pays. Provisoirement,

(1) Voyez *l'Estado géografico, topografico estadistico, historico-religioso de la sacra y apostolica provincia de san Grégorio Magno de Religiosos Menores etc.* par le Père Felix de Huerta, Manille 1855.

nous laisserons de côté les Chinois. Les nègres *Actas* ou *Itas* habitent les cimes des plus hautes montagnes. Dans leur nudité sauvage, ils ne se couvrent que la moitié du corps, au moyen d'une écorce d'arbre, se nourrissent de racines, des fruits des forêts et des produits de leur chasse. Dans leurs courses vagabondes, ils sont suivis par leurs femmes qui, les cheveux épars, portent leurs enfants suspendus à leur cou, à leurs épaules ou attachés à leur sein par une écorce d'arbre qui les enveloppe quatre fois. Ils dorment où la nuit les surprend, tantôt placés à califourchon sur des branches d'arbre, tantôt étendus sur le gazon. Pour toute propriété, ils n'ont qu'un arc, un étui de bambou pour leurs flèches empoisonnées, une sorte de tablier et un manteau de peau d'animal. Les chefs des tribus et les guerriers de quelque importance ont en outre une palme passée dans leurs cheveux.

Les tribus des Dumaya, des Malanais, des Manebi et des Tagaboti habitent l'île de Mindanao ; d'autres peuplades féroces parcourent les provinces de Nuova-Ecija et celle de Luzon. On les classe toutes dans la grande famille des Nègres.

Nous citerons ensuite les *Indes* que de légères pirogues, poussées par le souffle du Mozon, ont certainement amenés de l'Océan Pacifique aux îles Philippines. Ils ressemblent beaucoup aux Malais pour la couleur, la physionomie et les usages. A la première vue, ils paraissent d'une race essentiellement distincte des nègres. On ne peut douter que les nègres d'abord et ensuite les Indes, appelés *Tagoli* n'aient été les premiers habitants de ces îles ; les Metticci tiennent des uns et des autres ; ils se rapprochent cependant davantage de la race Malaise, souche commune de tous ces peuples. Les autres tribus que nous allons énumérer diffèrent des Nègres et des Tagolis par la couleur et les usages; elles proviennent des divers mélanges des Nègres, des Tagoli et d'autres nations voisines.

Ce sont, en premier lieu, les *Igorroti* qui occupent toute la côte de la Cordillère, depuis la province de Pangassinan

jusqu'à Istuy et la partie orientale de cette même province jusqu'au commencement de la vallée d'Agno. Hommes robustes et d'assez belle figure, ils ont la peau couleur poire de coing, les yeux grands et noirs présentant l'angle extérieur fort aigu et l'intérieur quelque peu relevé, les cheveux lisses mais noirs et brillants. Ils ont le corps tatoué et se peignent sur la main l'image du Soleil, comme le font aussi les femmes de Nuke-Hiva, aux îles Marquises. Les hommes portent une sorte de tablier, qu'ils appellent *Baee,* en écorce d'arbre, et ils endossent une espèce de chape dont ils se couvrent les épaules et qu'ils rattachent aux reins. Les femmes ont un pourpoint ouvert par devant et une pièce de toile ou d'écorce d'arbre qui leur va jusqu'aux genoux. Le blanc est, comme en Chine, la couleur du deuil. Dans la vallée de Bauguet, ces peuples habitent sous des cabanes de bambou et de forme triangulaire à leur base. Le toit en est couvert d'une herbe qu'ils appelent *Cogon*; la lumière n'y pénètre que par la porte qui est assez étroite. Ceux qui occupent le centre de la Cordillère sont plus habiles en construction. L'arc est leur arme principale; ils se nourissent de fruits sauvages, de patates douces, de racines de Lètaro, de riz, de chair de buffle et de cerf. On rencontre parmi eux quelques anthropophages que l'on reconnaît à leurs traits féroces, et aux éruptions cutanées de leur corps.

Les *Buriks* sont également des peuples robustes. Ils se tatouent et se peignent sur le corps un habit à mailles, comme les peuples de la mer du Sud. Nous croyons que c'est le mélange de ces derniers avec les Nègres qui a donné origine à la race dont nous parlons. Ils habitent la partie de la Cordillère qui s'étend dans la province *d'Ilocos-sur* jusqu'à la crête de la chaîne centrale; leurs voisins sont, au midi, les Igorroti, les Busai au nord. Leurs usages ont conservé quelque chose d'humain.

Le *Busai* s'étendent jusqu'aux montagnes *Siguens;* au nord, ils touchent au territoire des Buriks; à l'ouest, à celui des Tinguiani; à l'est, aux Itetapani. Ils se distinguent de toutes

les autres tribus par leur caractère assez doux et par leurs mœurs qui sont peu sauvages. Ils ont la coutume de ne se peindre qu'un bras, sur lequel ils représentent toute sorte de fleurs. Quelques uns d'entre eux se parent de larges boucles d'oreilles. Cet usage leur est commun avec les peuples de Vanikoro, de Taïti et autres de l'Archipel Pacifique; ces naturels, lancés par la tempête sur les côtes des îles Philippines, l'auront importé avec d'autres modes encore. De part et d'autre les vêtements se ressemblent, à part la coiffe cylindrique, ouverte des deux côtés, faite en bois ou tressée de joncs et ornée de divers rangs de plumes, que portent les Busais. Au lieu du *Palibong* des Igorroti, ils ont pour arme une espèce de hache en fer, presque carrée, avec un manche fort court, qu'ils appellent *Aliva*. Ils la forgent eux-mêmes, car leurs montagnes leur fournissent, en grande abondance, le métal dont ils ont besoin.

Nous dirons un mot des *Itetapani*, moins nombreux que les Igorroti qui bornent, au nord, leur territoire. Leurs autres voisins sont, à l'est, les Busai et, à l'ouest, les Gaddani. Ils sont de stature petite, mais bien faits ; leurs yeux ronds établissent une différence assez sensible entre leur physionomie et celle des Igorroti et des Tinguiani. Ils rappellent exactement le type Chinois. Pour la taille, la couleur, la forme des narines, ils se rapprochent des Nègres, mais leurs cheveux ressemblent à ceux des Indiens primitifs ou Tagali : ce qui permet de croire qu'ils proviennent d'un mélange de ces deux races. Ils sont, comme les Nègres, très passionnés pour la vie sauvage à laquelle il est presque impossible de les arracher. Ils ont emprunté aux Busai le casque de forme cylindrique qu'ils peignent d'une couleur chair assez vive, et les armes qui sont pour eux la lance, les flèches et la hache, *Aliva*. Dans la saison des vents du nord et des pluies, ils se garantissent le cou d'une sorte d'écharpe en feuilles *d'Anajao*, qu'ils appellent *Annos*. Les Tagali ont aussi l'usage de cette pièce de vêtement : ils la tissent de fils de Cocco (Bonote), de feuilles de palmier, et d'une herbe sauvage (cogonales,

iervum), qui croît avec profusion dans les îles Philippines.

Les *Itanegs* ou *Tinguiani* confinent avec la province d'Ilocos-sur, depuis la peuplade de S[te] Croix jusqu'à l'intérieur de l'Abra.

Leur physionomie, leur couleur, leur caractère physique et moral, leur industrie, leur commerce, leurs manufactures, les distinguent, au premier coup d'œil, de leurs voisins des montagnes. Leur ressemblance avec les peuples civilisés ne nous permet pas de les appeler sauvages, mais seulement infidèles, car ils ne sont pas encore convertis à la foi catholique. Ils proviennent des Chinois : de là leur goût pour le travaux de l'agriculture et le commerce. Peu différents de leurs ancêtres par le teint de leur peau, ils s'habillent comme les pêcheurs du Fo-Kien, province du Céleste-Empire la plus rapprochée, au nord, des îles Philippines. Ils vivent en peuplades séparées les unes des autres, à peu près comme les Indes soumis. Déjà les Missionnaires catholiques ont amené à la vérité les peuplades de *Banguet* et de *Tayum;* ils mettent tout en œuvre pour faire participer toutes les autres au même bienfait. Les Itanegs transportent du riz, des animaux, de la cire, du bois, dans les provinces voisines ; ils y échangent ces marchandises contre d'autres objets dont ils ont besoin. Ils possèdent de vastes et fertiles rizières qu'ils cultivent avec soin et de nombreux troupeaux de buffles, de chevaux et de bœufs.

Près d'eux et à la partie orientale de la Cordillère, se trouvent les *Guinaani*. Cependant il n'existe pas de communication entre ces races si voisines. Les derniers sont audacieux et cruels, tandis que les premiers sont humains et pacifiques. Les Guinaani ne descendent de leurs montagnes que pour porter le ravage dans les champs des Tinguiani.

Les *Ifugai* leur ressemblent beaucoup, surtout pour la férocité. Il suffit de les voir pour reconnaître en eux le sang des Japonais, dont ils n'ont pas gardé toutefois la douceur de caractère. Fort enclins au vol, ils dévastent souvent les terres de leur voisinage. Souvent aussi, cachés dans les

fourrés de leurs bois, ils attendent l'occasion d'assassiner les passants et reportent ensuite fièrement à leurs cabanes les crânes de leurs victimes. Ils comptent ces horribles exploits par autant d'anneaux de bambou qu'ils s'attachent aux oreilles. Leurs armes sont la lance, l'arc, la *Rujia*, *l'Aliva* et le lacet qu'ils lancent de leurs embuscades avec une telle adresse que leur ennemi est jeté sans défense sur le sol où il est massacré. Acharnés contre les Gaddani, ils les poursuivent sans relâche.

Ces Gaddani occupent les rives du fleuve *Margal* à peu près jusqu'au petit ruisseau de *Cagayan;* leur territoire est borné, au nord-ouest, par celui des *Calaui.* Leur teint a la même couleur que celui des Itetapani, mais il est plus foncé que celui de tous les autres sauvages. Ils sont petits de taille, ont les yeux ronds et les narines larges. Ce peuple est sâle et grossier. Converti, depuis quelques années, à la foi Catholique, il aide beaucoup les Missionnaires dans leurs travaux apostoliques auprès des autres tribus iufidèles.

Les *Calaui* habitant le territoire de *Jabes* sont voisins des Guinaani. Ils diffèrent néanmoins en tout de ces derniers, sauf pour leurs vêtements. D'un caractère pacifique, ils vivent en famille et dans une union parfaite. Ils cultivent l'orge et les autres céréales, mais surtout le tabac qu'ils échangent à *Ilocos* contre du coton, de la toile et des ustensiles de fer.

Sur les montagnes qui divisent les provinces de *Cagayan* et *d'Ilocos*, on trouve les *Apayos* qui se nourrissent de *Mais* et de racines. Ils se distinguent des autres tribus par la manière dont ils construisent leurs cabanes. Celles-ci sont de forme carrée: chaque angle est sontenu par une solide pièce de bois incorruptible. Au lieu d'en couvrir le sol de bambous entrelacés de jonc, ils y étendent des planches fort minces d'un bois qu'ils appellent *Danigga* ou *Calusta* et qui est une espèce de cèdre. Les interstices sont remplis par des feuilles de palmier. La localité qu'ils habitent leur rend aisée la contrebande du tabac qu'ils exercent avec les provinces voisines. Ils passent des vallées *d'Aboluc* aux plages désertes d'Ilocos, où ils ont soin de poster d'avance des éclaireurs.

Ils me reste à dire un mot des *Ibilao* ou *Ilongoti* et des *Isinayes*. Les premiers, convertis eu grande partie au Christianisme, se rencontrent surtout sur la montagne de la *Nuova-Ecija* et du *Carvallo del Bael*. Ils sont petits, mais robustes et cruels. Comme les Ifugai, bon nombre d'entre eux passent leur vie dans les bois, où ils volent et tuent les passants.

Les Isinayes, maintenant catholiques, sont sujets du gouvernement Espagnol; ils ne diffèrent point des Igorroti.

A ce court aperçu sur l'origine et le caractère des peuples des îles Philippines, nous joindrons quelques mots au sujet de leur religion. Ils reconnaissent un Être suprême, maître de toutes choses et tiennent pour indubitable l'immortalité de l'âme. Ils adorent aussi différentes idoles, mais inférieures au grand auteur de l'univers. S'imaginant qu'il est impossible de vivre sans femme, ils donnent une déesse pour épouse à leur Dieu souverain. L'idole de la tribu des *Ilamunt* et des *Altasani* s'appelle *Cabiga* et son épouse *Bujan*. Ce dernier nom vient du mot *Buhay* qui signifie vie. La divinité des Gaddani est *Amanaboay*, son épouse *Dalingayo*. Les Ifugai et la plus grande partie des Igorroti adorent *Cubunian* auquel ils donnent deux fils, *Lumalit* et *Cabigat*, et deux filles *Baingan* et *Daungan* souches d'autres générations de dieux et de la famille humaine.

Ils appellent la pluie *pati*; ils en font une déesse bienfaisante à qui s'adressent de nombreuses prières. *Balitoe*, *Piit*, *Sanian*, *Linian*, *Tatao*, *Bangiuis*, *Sejat*, *Batacagan*, *Sadibubu*, *Oasiasoias*, *Delig*, sont autant de dieux; *Libongon*, *Tibagon*, *Limoan* et une foule d'autres, autant de déesses.

Toutes ces divinités sont représentées en statues de bois, mais toutes dans une attitude diverse. Les plus élevées en diginité tiennent la tête appuyée entre les mains et les coudes sur les genoux: cette position est le symbole de la béatitude et du repos. Cependant vous chercheriez en vain, parmi ces peuples, un temple ou autre lieu destiné au culte; toutes les cérémonies de la religion se font en famille et elles consistent surtout à se réjouir ou à se plaindre ensemble, selon les occasions de la vie.

Quelques tribus sauvages adorent aussi le soleil et ont une vénération profonde pour le reste des astres, à qui néanmoins ils ne rendent pas de culte proprement dit.

Ils accordent les honneurs divins aux âmes des ancêtres, qu'ils appellent *Aniti*.

Les *Apayai* suspendent aux parois de leurs cabanes les armes et ornements de leurs parents défunts; ils les conservent avec un soin jaloux, les environnent de diverses figures tressées en jonc et peintes en couleur chair et attachent en dessous un vase de terre pour servir aux libations en l'honneur des *Aniti*. Aux jours de fête, ils implorent la protection de ces ombres chères et vénérées. Quand il tonne, ils croient que *Cubanian* est en colère et ils s'efforcent de l'apaiser en lui sacrifiant un porc. Ils adressent des actions de grâces à l'Arc-en-ciel qui apparaît après la tempête. Ils serait trop long d'énumérer leurs superstitions; se proposent-ils de faire un voyage? Ils allument un feu et observent de quel côté se porte la fumée; si elle se dirige à l'opposite du but de leur course, ils restent chez eux, tenant pour assuré qu'il leur arriverait malheur en chemin. Je me contenterai de cet exemple pour donner une idée de leurs vaines pratiques.

De régime politique, ils n'en ont aucune espèce; chaque peuple est indépendant de son voisin. Le territoire des vallées est partagé entre les premiers chefs des familles qu'ils nomment *Barnaas* et qui sont les principaux des tribus. Ils ont à leurs ordres un certain nombre de *Caglianes* qui sont, non pas seulement des serviteurs, mais des esclaves, obligés à tous les travaux qu'on leur impose.

La puissance paternelle est illimitée ; mais les enfants des pauvres naissent au service des riches. Ils ne peuvent avoir qu'une femme, toutefois, ils la répudient quand bon leur semble. L'adultère est puni de mort.

Tel est le champ apostolique qu'offrent les îles Philippines ; il est vaste et difficile. Depuis 1587 jusqu'à nos jours, les Franciscains n'ont jamais cessé d'y prêcher l'Evangile ; ils ont mis tout en œuvre pour réunir ces peuplades dissé-

minées, les instruire et les civiliser. Ce n'est pas ici le lieu de raconter leurs fatigues, leurs souffrances, leurs dangers, les fruits qu'ils ont recueillis : nos lecteurs pourront en juger par la seule liste des peuplades qu'ils ont converties, conquises à l'humanité et qu'ils gouvernent maintenant en qualité de Curés Missionnaires, aussi bien que par le nombre des Missions qu'ils continuent parmi les sauvages. Le relevé que nous leur mettons sous les yeux est emprunté au document cité en tête de cet article et envoyé par le P. Pascal Adeva, Procureur des Missions Franciscaines aux îles Philippines, au T. R. P. Vincent Albignana, commissaire Apostolique pour l'Espagne, à Rome.

Peuples déjà convertis et civilisés que gouvernent actuellement les Franciscains, en qualité de Curés Missionnaires.

Province de Manille : Sainte-Anne, Saint-Jean, Saint Philippe de Néri, Dilao, Sampaloc, Pandacam, Saint Michel en tout 33,265 âmes; les principaux Pères occupés dans ces localités sont : Torquato Todela, Emmanuël Beltran, Joachim de Corva, Joseph Cuesta et Charles Pena.

Province de Bulacan. Maycanayan, Bocavi, Polo, Saint Joseph, Obando, Sainte Marie de Pauli, Marilao ; ensemble 52,627 âmes Les principaux Pères sont : Louis de Nambrola, Benoit de Madridejos, Joseph Lalluerce, Antoine de Guadalaiara, Joseph Mirales, Agapit Aranujez.

Province de Morong : Morong, Cardona, Pilille, Tanay, Baras, Binangonan ; ensemble 25,760 âmes. Les principaux Pères sont : Antoine de Moral, Matthieu Garcia, Firmin de Villalba, Thomas de Sisante, Antoine de Llerena.

Province de Laguna : Pila, Zumbaug, Majayjay, Siniloan, Pangil, Nagcarlang, Paete, Caboan, Sainte Croix, Lilio, Mavitaa, Cavinti, Los Bagnos, Longos, Paquil, Pagsanhan, Saint Antoine, Bay, Magdalena, Luiciana ; en tout : 84,551 âmes. Principaux Pères ; Joseph Diaz, Benoît de Quintanar, Maxime Rico, André Véga, François Guzman, Vincent Velloc, Augustin de Conzuegra, Jean-Antoine Marzo, Emmanuël Benites, Joseph Soto, François Febres, Agathon Martinez, Grégoire Dominguez, Joseph Jordà, Félix Fernandez.

Province de Batangas et Nuova-Ecija : Saint Paul, Pantabangan, Caranglan, Puncan, Uningan, Rosalès ; en tout 34,724 âmes. Principaux Pères occupés : Secondo Cherta, Hyacinte Franco, Luc Martinez, Denis Martin, Joseph di Val.

Provinces de l'Infant, de l'Infante et de Camarines : Buler, Dipaculao, Casignan, Casiguran, Binangonan, Polillo, Naya, Nabua, Bula, Quipayo. Boubon, Minalabay, Iriga, Milaor, Ligmanan, Canaman, Buhi, Sangay, Tigaon, Lupi, Marguirin, Goa, Calabanga, Magarao, Bato, Ragay, Baao, Camaligan, Sipocot, Pili, Mobatobato, Tinambat, Siruma ; en tout 11,680 âmes pour les deux premières provinces ; 105,866 pour la troisième, celle de Camarines. Principaux Pères de ces missions : Samuel Mena, Louis Garcia, Timothée Calderon, Joseph de Lillo, Jean de Tolède, Jean Ramàs, Bernardin Melendreras, Saturnin Hernandez, Thomas de Guadalajara, François Baydal, Gabriel de Lillo, André Baracchina, Jean Ontiveros.

Province de Tayabas : Tayabas, Lucban, Sariaya, Gumaca, Lopez, Mauban, Tiaon, Antimonan, Pagbilao, Dolores ; en tout, 77,714 âmes. Principaux Pères employés : Benoit della Pila, Joseph Urbina, André Alvarez, François Costa, Christophe Belda, François Gonzalès, Antoine Picayo, Etienne Mena, Dominique Atorin.

Province d'Albay : Libon, Camalig, Polanguy, Pas, Cagsaua, Ligao, Guinobatan ; en tout 96,857 âmes. Principaux Pères occupés : Vincent de Dos Banos, Michel de Barcela, Isidore Pons, Mariano Valfermoso, Vincent de Lillo, Thomas d'Alfafara, Zéphyrin de Quintanar.

Province de Samar : Catbalogan, Buat, Bangahon, Dapdap, Capul, Calbaijog, Catarman, Bobon, Catubig, Binantoan, Lauang, Palapag, Pambujan, Tubig, Paric, Oràs, Sulat, Libas, Borongan, Calviga, Umavas, Pinabagdao, Paranas, Tiabon, Guignan, Quinapundan, Balangiga, Basey, Santa Rita, Luanang ; en tout 126.801 âmes. Principaux Pères occupés ; Martin de Yepes, François de Montalvanejo, Sebastien Almonacid, Henri de Barcelone, Manuël Lozano, Emmanuël de Fregenal, Salustien Bus, Laurent Pinto, Mariano Pardo, Pierre Monasterio, Dominique de Madrid.

Province de Leite ; Palo, Dulag, Burugo, Abuyog, Tanauan, Inapusong, Boraven, Dagami, Carigara, Capoocan, Tacloban, Hinunangan, Hinundayan, Jaro, Alangalang, Leyte, Saint Michel, Babagnon, Malibago, Biliran, Maripipi, Cabiran, Liloan, Cabalian, Sogod, Malitgob ; en tout 112,028 âmes. Principaux Pères occupés : Léon de Tembleque, François Marquez François Lopez, Antoine Sautiago : *en tout* 217 *Franciscains.*

Le centre de tous ces établissements apostoliques des fils de saint François dans les Iles Philippines est le couvent de Manille, fondé en 1577, et qui compte à présent 39 religieux, dont 26 se préparent soit à desservir les paroisses indiquées plus haut, parmi les populations civilisées, les autres à continuer les missions parmi les sauvages. Il faut observer que

13 d'entre eux donnent des secours religieux à l'hôpital royal de saint Lazare à Manille, et à l'infirmerie de santa Anna, province de Laguna, et à celle de Vasa, province de Camarines.

Missions parmi les Sauvages.

Elles sont actuellement au nombre de 17. Mais comme trop de détails donnerait une extension exagérée à cet article, nous nous bornerons à donner la relation d'une ou deux de ces missions. Le lecteur pourra se faire une idée assez exacte des autres. Nous espérons d'ailleurs revenir sur ce sujet dans les numéros suivants de ces Annales pour leur procurer une lecture pleine d'intérêt et d'édification. Voyons d'abord la mission de *Pungcan*.

D'après les documents que nous avons compulsés, cette mission a été fondée en 1701 par les révérends Pères Augustins, dirigée par eux jusqu'en 1759, époque où ils la cédèrent aux Franciscains. Le premier religieux de cet Ordre qui s'y rendit fut le révérend Père Mathieu Castuera. Elle est située 15° 36' 15" de latitude, entre les deux défilés du mont Caraballo de Baler, et sur la rive droite du fleuve Digdig qui descend de cette montagne. Elle confine au Nord avec les monts qui séparent cette province de la Nouvelle-Biscaye, au Nord-Est avec la mission de Caraglan, à l'Ouest-Sud-Ouest avec celle d'Umingan. L'air y est frais et salubre ; il n'y règne presque pas de maladies, sauf les névralgies et les éruptions cutanées.

L'Eglise, construite en briques est dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Elle a été bâtie en 1801 par le révérend Père Joseph Cordero, au moyen des aumônes qu'il a recueillies à cet effet, des épargnes qu'il a réalisées sur sa chétive subsistance, et de quelques secours de la part des naturels. C'est à ce même Père que revient le mérite d'avoir construit une demeure so-

lide pour les missionnaires. Outre ces deux édifices, il y existe encore une maison Royale (ou communale), construite en bambous entremêlés d'argile, une école pour les enfants, et cent autres cabanes réunies, habitées par 302 naturels qui y ont été recueillis, et auxquels les religieux essaient petit à petit, grâce aux efforts d'une patience infinie et en bravant des dangers très sérieux, de réunir d'autres sauvages qu'ils gagnent d'abord par des présents et qu'ils apprivoisent peu à peu par l'instruction.

Cette mission s'étend du côté du nord sur un terrain d'environ douze lieues, entièrement formé d'âpres montagnes qui offrent à la vue un admirable coup d'œil et qui sont couvertes de grands arbres de toute espèce. Ces forêts sont remplies de bois de construction et de luxe, de palmiers, de bambous et de saules. On y trouve quantité de bêtes fauves, et on y recueille la cire en abondance. Mais, dans la partie mise en culture, la couche de terre végétale est si peu profonde qu'elle peut à peine fournir assez de blé, pour la subsistance des naturels. Néanmoins, depuis 1852, les Missionnaires sont parvenus à leur faire planter du tabac, dont la culture, en les habituant d'ailleurs à la fatigue, leur procurera un notable profit. Cependant ils font toujours de la chasse leur occupation principale, et vont échanger leur gibier au marché de Gapan contre des toiles et autres objets utiles à la vie.

Nous parlerons, en second lieu, de la mission de Marguirin. Elle commença en 1701, lorsque le zèle infatigable du Révérend Père Mathieu de Valdesoto vint planter la croix au milieu des tribus répandues sur les hauteurs du mont Isaroc. En 1753, on put y envoyer un Gouverneur. Mais, l'année suivante, sept Pères Franciscains y étant tombés gravement malades, de façon que cinq d'entre eux y laissèrent la vie, on résolut de transporter la mission dans un autre lieu nommé Himarugat, ce qui fut fait en 1756 par les soins du Père Etienne Gascuegna. Malheureusement, en 1757, tous les naturels l'abandonnèrent à l'improviste pour se replonger dans

les forêts de la montagne où ils restèrent jusqu'en 1762. A cette époque, ils furent de nouveau réunis par le Père Antoine Bisquer, au premier emplacement de Marguirin, seul endroit où ils déclarèrent vouloir se fixer.

Cette mission est située au 13ᵉ degré 37 min. de latitude, sur la cime occidentale du grand mont Isaroc, et elle est arrosée par plusieurs ruisseaux descendant des hauteurs de cette montagne. Elle confine au Sud avec la mission de Pili, au Sud-Ouest avec la ville de Nuova Caceres, au Nord-Ouest avec le territoire de Bombon. L'air y est humide et malsain. Depuis l'année 1740 jusqu'en 1774, plus de 47 Franciscains y tombèrent malades, presque tous au péril de la vie, tous de façon à y perdre irrémédiablement la santé.

L'église, dédiée à la Sainte-Croix, est construite en bambous mêlés d'argile, de même que la résidence de mission, qui sert aussi de tribunal. Il y a une école pour les enfants, et environ cent vingt cabanes des plus misérables, habitées par 1981 naturels.

Le territoire de la Mission est entièrement formé de montagnes richement boisées, où l'on trouve en abondance le palmier, le bambou, le saule, les racines alimentaires et le gibier. Le terrain défriché produit du blé, du maïs, des cocos, et serait infiniment plus fertile, si les habitants, dociles aux exhortations incessantes des missionnaires, pouvaient se décider à tirer parti des nombreux ruisseaux qui descendent du mont Isaroc.

Nous n'en dirons pas davantage pour le moment sur les travaux apostoliques des Missionnaires Franciscains dans les îles Philippines, laissant au monde qui s'appelle *civilisé*, le soin d'apprécier si elles sont dignes du souvenir des hommes et de leur reconnaissance. Qu'il nous suffise de signaler un fait. C'est que le gouvernement Espagnol, de qui relèvent les Philippines, lorsqu'il a décrété la suppression des ordres religieux, n'eut pas le courage de comprendre dans cette proscription la très florissante province Franciscaine de Saint Grégoire, vouée aux Missions des Philippines.

Bien plus, convaincu non seulement de l'utilité, mais de la nécessité de ces missions, le gouvernement espagnol autorisait, en 1853, l'Ordre de S[t] François à ouvrir un nouveau couvent à Pastrana, pour soutenir ces missions et leur procurer le renfort des sujets qui viendraient s'y préparer à recevoir la bure séraphique. Vers le même temps, il permettait aussi l'érection du couvent de Priego, destiné à fournir des missionnaires de l'Ordre à la Palestine et aux missions d'Afrique (1). Le couvent de Pastrana compte actuellement, outre les supérieurs, 30 prêtres, 12 étudiants en Théologie, 11 étudiants en Philosophie, et 18 novices ; tous ces religieux iront les uns après les autres exercer leur ministère apostolique aux îles Philippines. Et si c'est là une gloire pour l'Ordre de S[t] François, c'est aussi un honneur pour cette illustre Nation Espagnole, où le grand arbre monastique planté par les mains Séraphiques continue à produire des fruits abondants de salut et de civilisation pour les peuples de la terre.

III.

ALBANIE.

Beau trait arrivé dans la mission Franciscaine de Gioagni, Diocèse de Pulati en Albanie.

Nous recevons de notre jeune et excellent confrère le Père Cyprien, de Trévise, Lecteur de Philosophie à Venise, la relation d'un fait bien édifiant, jointe à cette lettre que nous nous empressons de publier.

Venise, 16 Février 1861.

Voici la relation promise dans ma dernière lettre du beau trait arrivé dernièrement dans notre mission d'Albanie, à

(1) Voyez le N° 2 de cette chronique.

Gioagni, diocèse de Pulati, grâce au zèle et aux sollicitudes déployées par notre confrère le Père Mariano, de Palmanova, Mineur Observantin de la province de Venise. J'espère que les lecteurs de la Chronique des Missions Franciscaines y trouveront un sujet d'édification, bien qu'elle soit écrite avec la plus grande simplicité, d'après les détails qui m'ont été fournis par notre Missionnaire ; ils y verront au moins dans quel champ barbare le courage de nos missionnaires trouve à s'exercer.

En vous saluant, etc. Fr. CYPRIEN, de Trévise,

Lecteur de Phil. M. O.

Relation.

L'Albanie (Epirus), province de la Turquie d'Europe située sur la plage de l'Adriatique, comprend les villes de Scutari, Durazzo, Jannina et Prevesa ; près de cette dernière ville, s'élève le célèbre promontoire d'*Actium*. Le pays est montagneux sur presque toute sa surface. La langue de l'Albanie est un composé de Grec et de Slave, et les Albanais, appelés aussi Arnautes, sont chrétiens pour la plupart. Depuis le temps de St François, l'Ordre des Mineurs possède une mission parmi eux. Cette nation belliqueuse est tombée sous le joug du Croissant depuis la mort de son fameux prince George Castrioto, surnommé Scanderbeg : il en est résulté que ses mœurs généreuses et hospitalières ont pris, sous cette domination, une teinte de barbarie et de férocité, qui trouve son expression la plus détestable dans la vengeance implacable des moindres offenses. C'est principalement dans les villages, où la vigilance et la répression de l'autorité sont à peu près nulles, que cette soif de vengeance se révèle plus fréquemment et s'exerce avec plus de cruauté. Tout Albanais offensé se tient pour obligé de laver les injures dans le sang

des fils ou des parents du coupable, quelque innocents qu'ils puissent être à son égard. En conséquence, les Albanais ne sortent jamais sans porter des pistolets à la ceinture, et sans être armés d'un large couteau, nommé Kandjar, et d'un long mousquet à la Turque. Les missionnaires, pour combattre ces tristes coutumes, n'ont d'autres moyens que la parole et la persuasion ; et c'est à force de temps, de patience et de supplications qu'ils parviennent à obtenir, mais très rarement, et avec les plus grandes difficultés, une paix solide entre l'offensé et l'offenseur qui a pu réussir à se soustraire par un exil volontaire à une vengeance immédiate.

Une réconciliation de ce genre, et qui a eu le plus grand retentissement dans ce pays, a été conclue le 5 Décembre 1860 par l'entremise du R. P. Mariano de Palmanova, Min. Obs. de la Province de Venise, Miss. Apost. dans les montagnes de Pulati.

Un certain Stak-Ndue (Eustache, fils d'Antoine), du village de Gioagni, diocèse de Pulati, avait reçu pour un léger motif, un souffet de son cousin Lulase Deda. Inutile de dire la fureur qui s'empara de Stak et de toute sa parenté par suite de cette offense, regardée chez eux comme très grave. Le malheureux Lulase fut, par suite de cet outrage, voué par eux à une mort irrémissible. Pour éviter ce malheur, il dut se résoudre à fuir de son pays natal, où il lui devint impossible de reparaître, hors du temps de certaines trêves qui s'observent aux jours des grandes solennités de l'Eglise, et pendant le temps des semailles. Les tourments que ce malheureux eut à endurer ne peuvent se décrire, attendu que toutes ces populations, malgré leurs coutumes hospitalières, ont horreur de celui qui offense un membre de sa parenté. Errant ainsi de village en village, Lulase vit passer trois années sans que les bons offices d'une infinité de personnes qui s'interposèrent entre lui et son cousin Stak, fussent couronnés de quelque succès. Stak avait bien promis de pardonner sur les instances de Mgr Pascal Vuicic, Min. Obs. Evêque du Diocèse, mais, à vrai dire, il se souciait fort

peu de tenir sa parole. Ce prélat ayant dû quitter le Diocèse pour aller occuper, en qualité de Vicaire Apostolique, le Siége d'Alexandrie en Egypte, le P. Mariano de Palmanova, jeune religieux de 25 ans, résolut d'obtenir ce qui avait été refusé à l'évêque, et s'y prit de la manière suivante. Ayant par hasard reçu Lulase dans sa demeure, il l'y tint caché jusqu'à la vigile de St Nicolas de Bari, dont la fête est célébrée comme celle du protecteur spécial de l'Albanie, dans le dessein de se servir de la solennité de ce jour pour amener l'offensé à des sentiments plus miséricordieux. Mais rapportons ici les propres paroles du missionnaire.

« Le matin de la vigile de St Nicolas, nous dit ce religieux, je pris en main le grand crucifix que nous avons dans notre maison, et me faisant suivre de six personnes de bonne volonté, je me rendis à la demeure de Stak, afin de l'engager à pardonner à son cousin Lulase. Celui-ci marchait au milieu de nous, sans armes, et les mains liées derrière le dos. Mais, à mon seul aspect, Stak devinant le motif de tout cet appareil de ma visite, devint blême de colère, et il se serait enfui, si nous n'avions pris soin de lui couper la retraite. Nous étant donc assis, je me disposai d'abord à l'apaiser ; puis je lui remontrai la douleur qu'avait éprouvée Mgr notre Evêque Pascal Vuicic, de n'avoir pu obtenir cette réconciliation, le bonheur que lui donnerait la nouvelle du pardon, le mérite que cet acte généreux obtiendrait près du Seigneur. Alors, découvrant le crucifix que j'avais jusque là tenu couvert d'un voile, je l'invitai à considérer combien notre bon Sauveur Jésus avait souffert pour les hommes, pendant le temps de sa vie mortelle, combien il recevait encore d'outrages de notre part, lui qui cependant pardonne à tout cœur repentant qui l'invoque. Et en retour, ajoutai-je, il faut aussi que pour l'amour de ce Dieu, de St Nicolas, de notre Evêque bien-aimé, de moi, de tout le village, tu te reconcilies avec ton cousin qui te demande humblement pardon de l'offense dont il s'est rendu coupable à ton égard ! Mais à cette conclusion, Stak bouillonnant d'indignation, fit éclater la

fureur d'un possédé, au point que moi-même je désespérai presque de jamais lui enlever du cœur sa haine contre son ennemi. Néanmoins, fort de l'appui divin, j'insistai de toutes mes forces, ainsi que mes compagnons. Et soudain, ô prodige ! voilà que ce furibond, tout ému, se lève avec son ami Pres Martini, disant qu'il pardonne. Et en effet, après avoir d'abord baisé le crucifix, il délie lui même les mains de son cousin et l'embrasse en versant des larmes de consolation.

» Qui pourrait jamais dire le bonheur qui inonda notre âme en présence de ce résultat ? Tout le village de Gioagni fut en fête pendant plusieurs jours, et nous espérons que cet exemple aura la plus heureuse influence pour retirer les Albanais des traditions abominables qu'ils ont reçues des barbares, et verser dans leurs cœurs ces sentiments de douceur et de charité que fait seule naître la prédication de l'Evangile.

IV.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Lettre des Pères Augustin de saint Damien d'Asti, Pacifique Marir et Félix de Cannobio, Mineurs Observantins Réformés, au R. P. Général de l'Ordre, sur les espérances et l'état florissant de la mission Franciscaine du Texas.

Très-Révérend Père.

Houston (Texas) 6 Décembre 1860.

Fils dévoués de Votre Paternité Révérendissime, nous venons par la présente lui rendre compte de nos travaux dans ces régions de l'Amérique, afin d'obtenir les lumières et les conseils nécessaires pour que tout soit à la plus grande gloire de Dieu, et que ces travaux contribuent au salut des âmes, au triomphe de l'Eglise et à l'honneur de notre Séraphique Institution.

Votre Paternité apprendra que, munis de la permission de nos supérieurs immédiats, nous nous rendîmes en ces lieux, appelés par Mgr Odin, Evêque du Texas, terre fécondée déjà par les fatigues et les sueurs de nos ancêtres, et surtout des Espagnols. Ce prélat nous donna une maison, une église et une mission très-étendue. Avec son aide, nous sommes occupés à construire une autre habitation, ce qui, avec la première, nous donnera un petit couvent où nous pourrons vivre selon la Règle et les Constitutions de notre profession. Cela n'entre pas seulement dans nos désirs mais aussi dans ceux de Mgr Odin, qui aimant beaucoup notre Ordre est disposé à nous donner d'autres maisons et à nous accorder d'autres missions.

Mais pour cela, comme vous le voyez, il faut bien plus de religieux que nous ne sommes ! Nous ne pouvons compter sur l'aide de nos confrères d'Allegany, éloignés de *deux mille milles*, ni sur ceux de Cincinnati, éloignés de *quinze cents milles*, ni sur ceux d'Alton ou de Teutopolis que sépare également de nous une distance de plus de mille milles.

Il nous viendrait bien de ces lieux quelques prêtres et quelques laïcs pour augmenter le nombre de nos religieux ; mais, outre l'énormité des frais de voyage, cela ne nous procurerait qu'un secours momentané ; cela ne nous donnerait pas les forces nécessaires pour soutenir les fatigues apostoliques et nous soupirons après la diffusion de la religion catholique dans ces contrées. Admettons qu'en un cas donné et dans un pressant besoin nous fussions dans l'impossibilité de recourir à nos confrères ou que quelques-uns d'entre eux vinssent à être frappés de mort inattendue, qu'adviendrait-il de notre mission commencée sous d'aussi heureux auspices ?

Il est vrai que la divine Providence ne manque pas de moyens de nous secourir à nous inconnus ; mais nous ne devons pas tenter le Seigneur ni prétendre à des miracles, mais bien faire en sorte que notre sollicitude produise des résultats efficaces et durables.

Oh ! Révérend Père, notre cœur se brise à l'aspect de ces immenses régions semées jadis de couvents de Franciscains et évangelisées par nos saints confrères dont la mémoire reste encore bénie, désertes maintenant de nos maisons en ruines. Personne n'ignore que la cause de ce malheur fut la persécution que les ordres religieux eurent à subir, à la fin du siècle passé et, petit à petit, pendant ce siècle, en Europe, d'où partaient les ouvriers Evangéliques en destination de ces contrées. Cela doit être pour nous un enseignement pour mieux prendre nos précautions à l'avenir relativement aux Instituts Monastiques, car le sort de ces derniers ne s'annonce pas sous d'heureux auspices en Italie d'où toutes nos missions tirent actuellement leur principal soutien.

Cependant, nous prenons la liberté de proposer à votre Paternité Révérendissime le moyen suivant qui seul nous paraît utile et en même temps praticable : ce serait de nous accorder la faculté d'ériger ici un Couvent de l'Ordre, d'y recevoir des novices et les jeunes gens qui donneraient des preuves d'une véritable vocation à la vie de Franciscain et de Missionnaire. Le couvent que nous annoncions plus haut comme étant en construction sera certainement achevé à l'arrivée de vos lettres.

Oh ! Révérend Père, ce sera un grand bienfait pour ce pays et nous ne doutons pas que votre zèle pour la conversion des infidèles et des hérétiques, pour la propagation de la Foi et la gloire de nos Missions ne nous accorde cette faveur.

Demandant votre Séraphique Bénédiction, nous nous disons

Vos fils les plus humbles et les plus dévoués

Fr. Augustin de St Damien d'Asti,
Fr. Pacifique Marie,
Fr. Félix de Cannobio,

Missionnaires Apostoliques de l'Ordre de St. François.

Nous sommes heureux d'annoncer que ces bons religieux ont eu du Père Général de bonnes paroles et des encouragements ; il leur accorda même par sa lettre du 11 Janvier 1861 l'autorisation d'instituer une communauté régulière de Religieux, et d'y affilier des jeunes gens du pays qui montreraient de véritables dispositions à la vie des Franciscains.

Lettre du Père Emilien Zerbi d'Azzano, Min. Obs. Réf. au Révérend Père Ministre Général de l'Ordre des Franciscains, pour demander la permission de venir chercher en Italie des Missionnaires pour le Massachusett.

Très-Révérend Père.

Lowel, Massachusett, 19 Juillet 1860.

Voilà trois mois que je me trouve dans cette ville à la tête d'une paroisse de dix mille âmes ; j'y fus envoyé par mon supérieur, à la demande du Vicaire Général du diocèse de Buffalo, neveu du curé de cette paroisse. Ce dernier étant fort âgé et infirme, tout le poids du soin de tant d'âmes repose sur mes seules épaules.

Poids bien lourd pour celui qui, accomplissant son devoir, veut remplir scrupuleusement toutes les charges que lui impose l'instruction spirituelle d'aussi nombreuses ouailles !

Ma santé s'en est tellement altérée, que, la semaine dernière, Monseigneur l'Evêque étant venu administrer le sacrement de Confirmation, je l'ai prié de vouloir bien m'adjoindre un autre prêtre, car il m'est absolument impossible de continuer *seul* à administrer convenablement la paroisse. Il me fit entendre que ce n'était pas une chose facile et profita de l'occasion pour m'expliquer combien une plus grande diffusion de notre Ordre dans ces contrées serait utile à la propagation de la foi. Quant à lui, il l'encouragerait de toutes ses forces.

Le vieux curé dont j'ai parlé plus haut m'offrit une bonne somme d'argent, afin de me rendre de suite en Europe pour y chercher des Missionnaires de notre Ordre et les amener dans ces régions.

Je dois aussi vous dire, Révérend Père, que, l'an dernier, pendant le voyage que j'ai fait aux Etats-Unis, tous les Evêques m'ont offert des maisons et des églises, insistant fortement pour que nous vinssions les occuper. Il serait bon, je pense, d'accepter ces propositions, de rassembler en Europe de nombreux détachements de nos religieux et de les envoyer à cette immense vigne du Père céleste qui promet les fruits les plus beaux de vie éternelle.

Si votre Paternité Révérendissime le permettait, je partirais immédiatement pour l'Italie, afin d'accomplir les vœux de l'Evêque et du curé de cette église du Massachusett.

Je sais bien, Révérend Père, que l'on ne trouve plus là cette foule de Religieux qui étaient la vie de toutes nos missions de la Chine, de l'Albanie, de l'Epire, de la Palestine, de la Syrie, de l'Egypte et des immenses territoires des Amériques Méridionale et Septentrionale, attendu que nous voyons notre Ordre, comme les autres, supprimé en Italie, au moins quant à ce qui regarde l'admission des novices ; naturellement, cela concourt à sa destruction. Malgré cela, je me flatte de trouver dans le Piémont seul de quoi suffire à nos missions.

En attendant votre Réponse, je vous demande la Séraphique bénédiction

Fr. EMILIEN d'Azzano,

de l'Ordre de S. François.

Le Ministre Général de l'Ordre, R. P. Bernardin de Monte Franco, répondant à ce digne missionnaire, accède à son désir, en lui exprimant le regret de voir que l'Italie, cette

terre classique du catholicisme, commence à éprouver la pénurie des religieux qui puissent se dévouer en aussi grand nombre qu'autrefois au soin des missions étrangères. Malheur bien déplorable, parce qu'il atteste que l'Italie est en voie de perdre une de ses plus belles gloires, celle de porter par ses missionnaires aux contrées lointaines les enseignements de la foi et la civilisation. Nous croyons devoir reproduire, au sujet de ce triste état de choses, les paroles d'un de nos confrères déjà citées au quatrième volume de notre Histoire universelle des Missions Franciscaines :

» A ne considérer les ordres religieux qu'au point de vue des missions, j'affirme que leur maintien est réclamé par le sentiment de l'humanité. Supposons que l'Europe puisse, sans grand danger pour elle même, se priver du secours des ordres religieux, ne voyez-vous pas que les couvents sont les retraites où l'Eglise élève les hommes apostoliques qui, disséminés sur la terre entière, y répandent la civilisation de l'Evangile? Parcourez les annales les plus récentes de la Propagande catholique, et vous y trouverez la confirmation de ce que j'avance. Ils sont religieux pour la plupart, ces courageux apôtres qui se dévouent à convertir à la foi l'Australie et la Polynésie, l'Inde et la Chine. Ce sont des religieux, ceux que l'Eglise envoie au milieu des sauvages des deux Amériques, parmi les Fétichistes et les Mahométans d'Afrique ; les religieux ont des résidences par toute la Syrie ; ils sont mêlés aux peuplades du littoral de l'Afrique comme aux montagnards de la Grèce, de l'Asie Mineure, du Montenegro et de l'Albanie; ils parcourent l'Arménie et la Perse; partout ministres de la parole de Dieu. Chaque année, on voit partir d'Italie et de France d'héroïques pelotons de ces précurseurs de la Foi, de ces pionniers de la civilisation ; le Bénédictin se rencontre avec le Franciscain, le Dominicain avec le Carmélite, l'Augustin avec l'Oblat de Marie ; et tous, par des routes diverses, mais unis dans une pensée commune, ils marchent à la conquête morale du monde. Bien plus, il semble que l'idée de mission soit inséparable de celle d'ag-

grégation religieuse ; les prêtres séculiers qui se consacrent à l'apostolat se mettent eux-mêmes sous sa protection ou s'organisent d'après son type. Or, si vous anéantissez ces foyers de l'apostolat, comment désormais instruire, comment arracher à l'abrutissement ces peuples innombrables, qui tendent leurs mains suppliantes vers l'Europe et surtout vers l'Italie d'où viennent en plus grand nombre leurs anges consolateurs, leurs pères dans la Foi ? Le canon, le commerce, l'invasion des Européens ne sont pas, et ne seront jamais des moyens capables d'atteindre le but réalisé par la croisade pacifique des Ordres religieux !

On ne m'opposera pas, je pense, qu'il ne nous appartient pas de nous préoccuper d'autrui : à ce prix, les mots éclatants et superbes de philanthropie et de solidarité des peuples auraient en outre d'une sonorité mensongère qui leur est propre, la signification diamétralement opposée de cruelle indifférence. Que si nous, fils de l'Italie, nous tirons une vanité bien justifiée de ce que, sans notre concours, l'Italie a donné aux peuples la lumière de la civilisation, l'enseignement et l'exemple des lois et des mœurs, le remède à des maux invétérés ; pourquoi donc, fils dégénérés de la patrie, vous épuiser à renverser aujourd'hui ces institutions pacifiques qui continuent dans les terres lointaines nos traditions et nos gloires les plus pures, qui étendent le nom sacré de l'Italie, de l'Orient à l'Occident, qui font bénir ce nom par les peuples, et qui portent aux plus lointains rivages la langue harmonieuse de nos frères ? Nous ne leur demandons pas, à ces concitoyens dénaturés, de venir partager les fatigues et les humbles travaux du cloître. Nous vous demandons seulement de ne pas effacer la dernière des gloires qui nous soit restée, de ne pas briser, et arracher du front de la patrie cette couronne qui l'embellit encore, de ne pas anéantir cette Italie errante dont tous les pas sont marqués par des bienfaits que tous les trésors du monde sont impuissants à rétribuer ; de ne pas perdre cette armée d'historiens voyageurs qui apprennent aux peuples étrangers

l'éclat merveilleux de notre ciel, les gloires antiques de notre terre, et qui les attendrissent au récit de nos malheurs. Un jour, peut-être, il adviendra que ces peuples aujourd'hui l'objet des sollicitudes infatigables de nos missionnaires, sortis à leur tour de l'enfance et de la tutèle de l'éducation, comprenant l'abîme des maux dont on les a sauvés, le prix inestimable des biens qu'on leur a fait connaître, enverront les preuves de leur reconnaissance à la vieille Ausonie. Peut-être, un jour, émules de l'antiquité qui couronna d'honneur les noms de Cécrops et de Minos, de Solon et de Lycurgue, de Charondas et de Numa, ces peuples entoureront d'une vénération profonde les noms des premiers Italiens que Dieu fit aborder sur leurs plages, législateurs du christianisme et promoteurs du règne de la justice et de la charité. Pour tout homme qui aime d'un cœur sincère notre patrie aujourd'hui si avilie, si méprisée, si foulée aux pieds, et pourtant objet d'une éternelle envie, cette réflexion me paraît assez forte pour dissiper toute antipathie contre les ordres religieux. Pour moi, j'avoue m'être senti attendri jusqu'au fond de l'âme, lorsque j'ai lu les récits des acclamations et des cris de : vivent les Missionnaires italiens! dont retentissaient naguère les rues de la cité della Pace, perdue dans l'intérieur de la Bolivie. Ce sentiment patriotique inspire la chaleureuse protection que la France accorde aux missions nationales, quelle que soit d'ailleurs la forme de son gouvernement. Pourquoi les Italiens voudraient-ils s'isoler et abandonner à une nation rivale une influence qui s'étend tous les jours, avec une tendance à ruiner la nôtre, si c'était possible? Si les gouvernements italiens ne retirent pas grand avantage de cette influence pour le moment, en sera-t-il toujours ainsi dans un temps à venir? De toute manière, l'Italie doit y gagner et en retirer le même intérêt qu'y trouvent certainement toutes les nations qui font concourir à leur bien et à leur gloire ces bienfaisantes institutions (1).

(1) Hist. univ. des Missions Franc. liv. IV. Ch. X.

V.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du Révérend Père Jean de Castelplanio, Mineur Observantin de la Province des Marches, Missionnaire Apostolique, à son frère, le Père Settimio, religieux du même Ordre, auquel il rend compte de son voyage depuis l'Italie jusqu'à Calì dans la Nouvelle-Grenade.

Calì, 17 Septembre 1860.

Mon très-cher frère,

Parti de Turin, le 24 avril, avec mes compagnons, sous la direction de notre chef, le Père Octave de Fénestrelle, nous avons traversé rapidement la Savoie et une partie de la France ; le 26, nous étions à Paris ; après trois jours de halte dans cette ville, nous avons pris, le 26 au matin, un convoi pour Le Havre où nous sommes arrivés à 4 heures du soir, et aussitôt embarqués pour Southampton, nous étions, le lendemain matin, en Angleterre.

C'est le 2 Mai seulement que nous avons heureusement commencé notre voyage sur l'Océan, à bord du magnifique vapeur le *Tasmanian.* Après quatorze jours de navigation, nous avons vu surgir à l'horizon l'île de Sombrero, puis celle de St Thomas, dont nous avons côtoyé le rivage. Nous allâmes jeter l'ancre devant cette forteresse, délicieusement assise sur une colline pittoresque, entourée de maisons peintes de diverses couleurs, et dominant un port merveilleusement creusé par la nature. De là, nous avons continué notre course vers le continent sur un autre vapeur nommé *Gamar*, et après avoir pris terre sans encombre, nous nous sommes rendus par chemin de fer à Panama. Nous y fîmes une halte forcée de 13 jours, en attendant le vapeur du Pacifique qui devait nous porter à notre destination. Pour vous dire un mot de Panama, je remarque que cette ville est par-

tagée en deux parties : la ville haute et la ville basse ; celle-ci, plus populeuse que l'autre, se nomme El-Varal. Cité affreuse dans toute la force du terme ; maisons de bois ou d'étoupe ; ruelles étroites, obscures, encombrées d'immondices, telle est Panama. Il n'y a guère en fait d'édifices dignes d'être vus que la cathédrale et l'hôpital. Les environs, au contraire, sont charmants, et tout couverts d'orangers, de bananiers, de figuiers, de citronniers, de tamarins et de cacao.

Le vapeur étant arrivé, nous nous embarquâmes, le 6 Juin, pour la Nouvelle-Grenade; après quatre jours de mer, nous étions au port de Saint Bonaventure. Ici, il me serait réellement impossible de vous décrire l'accueil qui nous fut fait par les naturels. Notre arrivée fut une fête véritable. Le Président de l'endroit étant descendu sur la plage pour venir à notre rencontre, toute la population se mit à sa suite et voulut nous accompagner, au milieu de mille démonstrations de joie, jusqu'au logement qui nous avait été préparé. Pendant les quatre jours que nous passâmes au milieu de ce bon peuple, ce fut un va-et-vient continuel de personnes désireuses de nous souhaiter une heureuse arrivée, un empressement sans égal à nous demander quelque petit objet de dévotion et notre bénédiction, des supplications unanimes pour nous décider à nous fixer parmi eux, attendu qu'ils n'avaient plus qu'un vieux prêtre à peine encore capable de leur administrer les Sacrements. Et quand ils eurent appris que nous étions destinés à une mission plus lointaine, ils se mirent à prier Dieu et les Saints pour nous faire condescendre aux nécessités de leur isolement. Tant ils sont dépourvus de ministres du Seigneur qui puissent prendre soin de leurs âmes ! Que je voudrais faire connaître cet état de choses à tant de prêtres et de religieux qui sont en Europe, et spécialement en Italie, afin qu'ils accourent ici pour se dévouer aux travaux du ministère sacerdotal qu'ils ont peine à exercer dans leurs pays à cause de leur grand nombre.

Ce fut donc au milieu des larmes de ce bon peuple, qui

nous avait profondément émus, que nous commençâmes, le 13 juin, à remonter, dans une pirogue, le fleuve qui vient de l'intérieur des terres, et qui nous déposa, le 17, au village de Cuentas. Ici encore l'accueil fut une fête, une ovation véritable, accompagnée de musique, de détonations, de vivats, de larmes de joie, tout comme si des anges fussent descendus du ciel. Pauvre peuple de Cuentas ! Il est tout à fait privé de prêtres ; et l'on peut dire de lui en toute vérité : *Parvuli petière panem, et non erat qui frangeret eis.* Notre départ qui dut s'effectuer quelques jours après le jeta dans une véritable désolation. Mais force nous fut de le laisser, en le recommandant au Seigneur. De là, nous avons voyagé, toujours à travers monts et forêts, toujours à cheval, jusqu'à Calì. Arrivés à trois quarts de lieue de cette ville, nous vîmes arriver à notre rencontre le Vicaire accompagné de plusieurs notables, qui avaient été prévenus de notre arrivée. Mais quelle ne fut pas notre surprise, lorsque, après avoir gravi une petite colline, au moment où la ville se découvrit à nos regards, nous entendîmes toutes les cloches se mettre en branle et sonner à toutes volées ! Aussitôt nous nous vîmes entourés d'une multitude de peuple, hommes, femmes, vieillards, enfants, riches, pauvres, toutes les classes de la société confondues, nous saluant aux cris de : Vivent les Missionnaires Franciscains ! nous tendant de toutes parts des bouquets de fleurs, en semant sur notre passage, et nous accompagnant de ces manifestations joyeuses jusqu'à l'intérieur de la ville. Cette allégresse, je dirais mieux ce triomphe, alla croissant pendant un quart d'heure, aux sons des harmonies, aux détonations des mortiers, et aux cris mille fois répétés de : Vive la religion de Saint François ! Vivent les Missionnaires italiens !

C'est en vain, mon cher frère, que j'essaierais de décrire les sentiments qui agitaient alors notre cœur. Je vous dirai seulement qu'en pleurant à chaudes larmes je ne pouvais que répéter : *Non nobis Domine, sed nomini tuo da gloriam !*

Mais la fête n'était pas terminée. A peine étions-nous des-

cendus à notre couvent, où nous étions reçus dans les bras de nos frères, voici que toute la noblesse de Calì vint solennellement nous rendre visite, tout comme s'il se fût agi d'un personnage royal. Je dois ajouter que nous continuons à jouir de cette faveur extraordinaire : à peine sortons-nous du couvent, que le peuple se précipite pour baiser notre habit et demander notre bénédiction. En vérité, nous ne pouvions désirer un meilleur augure du résultat de nos travaux apostoliques pour le salut de ce bon peuple de Calì comme pour celui des Sauvages. Oh ! Dites donc à nos frères d'Italie qu'ils viennent dans ces régions où la religion est si fort en honneur, et où s'ouvre un champ si large au zèle qui cherche la gloire du Seigneur. Cette ville qui a environ 18000 habitants est située sur le versant occidental des Andes, dans un climat excellent ; les alentours sont magnifiques; les rues, tirées au cordeau ; les maisons construites en briques et en argile blanche. Mes compagnons et moi, nous jouissons d'une parfaite santé.

Saluez, mon cher frère, tous ceux de notre maison, saluez tous mes amis mais surtout recommandez moi, chaque jour, au Seigneur dans le Saint Sacrifice, afin qu'il m'accorde la grâce de devenir un bon missionnaire pour le salut de ces peuples et l'extension de la sainte Foi. Je vous embrasse tendrement en Jésus-Christ, et je suis

Votre affectionné frère.

Fr. Jean de CASTELPLANIO.

M. O Miss. Apost. en Amérique.

Troisième partie.

NOUVELLES DIVERSES
DES
MISSIONS FRANCISCAINES.

Se-Tcheang, province de Tche-Kiang en Chine.

Le N° 1-5 an IV du *Musée des Missions Catholiques* qui se publie à Turin, grâce au soins zélés de M. le Chanoine Joseph Ortalda, contient une lettre du prêtre Jacques Scurati, datée de Se-Tcheang le 7 Septembre 1860, où il rend compte de l'accomplissement de la visite Apostolique ordonnée par le Saint Siége pour toutes les missions de la Chine et dont l'exécution est confiée à Mgr Célestin Spelta, des Mineurs Observantins Réformés de Saint François. Nous en donnons ici le résumé.

Cette lettre rapporte donc que Monseigneur Spelta, parti de Shang-haï à bord du vapeur Portugais *la Maria*, est débarqué, le 5 Septembre, à Ning-po, ville située au bord du grand fleuve qui se jette dans la mer en face de l'île de Cusan. Ning-po a environ 30,000 habitants, tous payens, à l'exception de quelques centaines de chrétiens, parmi lesquels sont compris les Européens stationnés dans le port. Elle possède deux maisons de la Sainte-Enfance dirigées par les sœurs de Saint Vincent de Paul. Mgr Spelta à rendu visite à l'Evêque, Mgr Delaplace, Lazariste, résidant à Ning-po ; de là, il a fait une excursion à Cusan pour y visiter le Séminaire et la chrétienté de 2000 âmes converties par les soins des fils de Saint Vincent de Paul.

Mgr Spelta s'étant remis en route, a traversé de l'Orient à l'Occident tout le Tche-Kiang ; il est arrivé à Se-Kiang, où il a bien voulu ajouter à la lettre du prêtre Scurati l'apostille suivante, adressée au chanoine Ortalda : « Très-cher Monsieur le Chanoine ! Pourriez-vous jamais deviner d'où je vous écris ? Du centre de la Chine, au milieu d'un voyage, au fond d'une ténébreuse cachette ou je me fais un pupitre de mes genoux. Je me trouve au fond d'une barque chinoise, et j'y passe pour un trafiquant tartare : de façon que je n'ai d'Européen que ma personne, parfaitement inconnue d'ailleurs à mes bateliers. Mon léger bagage est tout chinois, tellement chinois que c'est à grand'peine que je puis vous écrire ces lignes. Néanmoins, le doux souvenir de votre personne et de nos chers amis m'oblige à satisfaire une dette de ma reconnaissance en vous faisant parvenir de mes nouvelles.

Après avoir terminé la visite apostolique du Kian-nan, je passai dans le Tche-Kiang, et je me trouve à présent sur les confins du Kiang-si, à 300 milles du port de Shang-haï. Quelle désolation, mon cher Chanoine ! Voilà vingt jours que je chemine sans rencontrer un seul chrétien. Tout ce pays est idolâtre ! La province de Tche-Kiang, récemment visitée n'a que 2500 fidèles : le reste, c'est-à-dire près de 20 millions d'habitants est plongé dans la superstition la plus grossière. Dans tout le cours de ce long voyage, je n'ai vu que pagodes en l'honneur de Fo, de Lao-Tseu, de Confucius. Oh ! quel crève-cœur pour un voyageur catholique ! Du Kiang-si je passerai au Vicariat Apostolique de Hu-pè, d'où j'espère pouvoir vous donner des nouvelles plus récentes.

Votre affectionné,

L. C. SPELTA.

Toum-Chouen-fang, Vicariat de Kensi en Chine.

Le Père Jean-Paul de Parme, Mineur Observantin de la province de Bologne, parti pour la Chine en qualité de Mis-

sionnaire, rend compte en ces termes de son voyage depuis Shang-haï jusqu'à Toum-Chouen-fang à son confrère, le P. Vincent, de Forli, même province. — Mon très-cher Père Vincent ! Si je voulais essayer de vous donner une relation détaillée de mon voyage depuis Shang-haï, force me serait d'écrire au moins un volume ; vous aurez donc la bonté de vous contenter d'un rapide aperçu. Je viens de parcourir, en 55 jours près de 1200 milles, en partie par voie de terre, en partie naviguant sur les fleuves. Impossible de vous dire ce que l'on souffre sur ces routes entièrement abruptes, dans des chariots qui vous font, à chaque instant, bondir de manière à vous briser les os et à vous arracher les nerfs. Mais, grâce à Dieu, j'ai échappé à tout accident de la part des hommes, bien que je sois tombé deux fois au milieu des soldats impériaux, qui ne m'ont pas reconnu. J'avais eu le même bonheur de n'être pas reconnu par les gardes des confins, quoiqu'ils m'aient, à trois reprises différentes, visité et fouillé. D'un autre côté, après quelques jours de voyage sur les chariots dont je vous parlais tout à l'heure, je suis tombé gravement malade d'une fièvre chaude qui atteignit son paroxysme, tandis que je me trouvais dans un village où il me fut impossible de trouver je ne dis pas un remède, mais un soulagement. Je me vis réduit, pour la première fois, à me coucher sur un lit de briques, et je ne pus même obtenir un œuf, que je demandais pour me rafraîchir. Accablé par la fièvre, et, pour ainsi dire, abandonné de tout le monde, (car mes guides ne savaient faire autre chose que pleurer dehors sur mon infortune) je me sentis oppressé d'une désolation indicible. En serez-vous étonné ? Je cheminais depuis trente jours au milieu d'un monde payen, où je n'avais entendu ni une cloche, ni une horloge ; où je n'avais vu ni un prêtre, ni une église, ni même un chrétien ! Oh ! oui, je l'avoue, j'eus besoin, en ce moment, de concentrer toute mon âme dans la méditation de Notre Seigneur crucifié, auquel j'offris de nouveau le sacrifice de ma vie. J'invoquai le secours de la douce mère des affligés, Marie, afin qu'elle m'obtînt de son

divin fils, pour autant que ce fût sa volonté, d'expirer au moins dans les bras de mes frères. Béni soit le Seigneur ! Ma prière ne resta pas sans effet, car je me sentis un peu ranimé, et je pus supporter huit heures continues de route à travers d'affreuses montagnes. Arrivés à un gros village, je m'enquis d'un médecin, qui par l'éfficacité du suc de certaines plantes me délivra en six jours de la fièvre et de l'inflammation, et qui plus est, ne découvrit pas ma qualité d'Européen, continuel et terrible sujet d'appréhensions pour mes guides. Mais à peine nous étions-nous remis en route, que la fièvre me reprit, et ne me quitta plus jusqu'à Toum-Chouen-fang ; maintenant encore elle continue, mais elle s'est transformée en fièvre tierce. Je ne m'en soucie pas le moins du monde, étant pleinement résigné à la volonté du Ciel, dont j'ai éprouvé la protection d'une telle manière que je n'aurai jamais assez de ma langue pour le bénir et le remercier. Je ne vous dirai rien aujourd'hui de l'état de la Mission, réservant ce sujet pour une prochaine lettre. Mon office, à ce que j'apprends, sera pour le moment d'enseigner la philosophie et la théologie aux élèves du séminaire, qui sont au nombre de 17 ; entretemps je m'exercerai à l'usage de la langue chinoise. Vous me feriez plaisir de m'envoyer à l'occasion les Institutions Philosophiques de notre P. del Giudice, et celles du P. Denis de San-Giovanni à Galdo. Adieu, cher Père Vincent : mille choses de ma part au très-rév. père Procureur, au T. R. P. Antonio de Cento, et à Fr. Philomène. Recommandez toujours au Seigneur

Votre affectionné confrère,

Jean PAUL.

Damas en Syrie.

Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs qu'enfin deux Franciscains Missionnaires de Terre-Sainte sont retournés à Damas pour s'y fixer d'une manière stable

et définitive, afin de s'y vouer à l'administration spirituelle et au soulagement des pauvres chrétiens latins échappés au carnage de l'année dernière. Ce sont les Pères Henri Collado, d'Espagne, et Valentin de Vernazza, de la province de Gènes. Tout le monde sait combien la situation des chrétiens en Syrie est encore pleine de périls. Aussi les puissances européennes ont par humanité consenti à la continuation de la généreuse intervention de la France dans ces contrées. Quant à ces religieux, ils sont prêts à donner, s'il le faut, leur vie pour le salut de leurs frères.

Voici une lettre assez importante relative à la situation de Damas que le P. Valentin adressait à cette époque au R. P. Custode de Terre-Sainte.

Très-Révérend Père. — Beyrouth 17 Janvier 1861. — Pour satisfaire au désir de votre Paternité révérendissime, je viens vous rendre compte de mon second voyage à Damas. Parti de Beyrouth le 29 Novembre j'arrivai heureusement ici le 1er Décembre sans rencontrer sur ma route le moindre accident. J'ai été prendre mon logement dans la demeure d'un certain Nahum Peccatore, Maronite d'une grande pitié, et surtout d'une admirable résignation. En effet, à l'époque du grand massacre accompli dans cette ville, cet homme était un des principaux parmi les Maronites; il possédait un riche magazin de soieries et d'autres objets de grande valeur qu'il faisait venir d'Europe ; maintenant il se voit réduit pour gagner sa vie à vendre des faïences : et cependant, nouveau Job, il ne cesse ainsi que sa famille de remercier Dieu de tout ce que lui est advenu. Le lendemain de mon arrivée, je me rendis chez le Consul de France qui me fit connaître la nécessité d'avoir à Damas un missionnaire de notre ordre qui pût assister les pauvres chrétiens, spécialement les Latins, au nombre de 30, restés dans la ville : troupeau désolé, sans pasteur. Mais en même temps il ne me cacha pas le péril d'un nouveau soulèvement dans la supposition que les soldats français vinssent occuper Damas pour protéger les chrétiens, qui dans l'attente de nouveaux malheurs sont ré-

ellement comme de pauvres colombes étourdies par la tempête. Le premier dimanche de l'Avent, j'eus la consolation de célébrer la sainte messe dans ce qu'on appelle l'église des Maronites, c'est-à-dire dans une chambre qui n'a d'autre signe distinctif d'une église ou d'une chapelle qu'un petit crucifix de cuivre. L'autel est une table dressée dans le creux d'une fenêtre, recouverte de trois morceaux de nappe et portant la pierre sacrée de notre église détruite, recueillie par un prêtre lazariste. Les ornements sacrés se réduisent à une vieille chasuble et à un calice en cuivre argeté, retrouvé dans une mosquée turque appelée Salehie. Ce même jour, j'administrai les saints Sacrements de pénitence et d'eucharistie à plusieurs chrétiens latins, chaldéens, arméniens et maronites. Oh ! quelles paroles pourraient exprimer, Révérend Père, le bonheur qu'éprouvèrent ces bons catholiques à me voir célébrer la sainte Messe ! Ils pleuraient à chaudes larmes ; ils bénissaient Dieu tout haut, les mains jointes ; ils me remerciaient moi-même de leur procurer cette grâce, avec un sentiment que je ne puis rendre. Cette consolation inespérée fit place à la douleur lorsqu'ils apprirent que dans quelques jours j'allais de nouveau retourner à Beyrouth ; mais je les rassurai par la promesse que vous ne tardriez pas à leur procurer un missionnaire à demeure fixe qui serait pour eux un père et un protecteur. Le jour suivant je voulus de nouveau visiter les ruines de notre couvent. Je me fis accompagner d'un *cavas* du consulat de France et d'un Algérien, et m'étant mis à fouiller avec les mains dans les décombres d'une chambre écroulée, j'en tirai une douzaine de livres que je confiai au curé des Maronites. Peut-être en eussé-je trouvé d'autres si mon escorte avait eu la patience de m'attendre mais ils voulurent s'en aller. J'ai encore vu dans cet endroit plusieurs squelettes humains dont les chairs avaient été dévorées par les chiens. Quant aux Turcs, ils ne nous ont pas fait la moindre avanie, mais nous les voyions frémir de rage ; et s'ils avaient été libres, ils nous auraient certainement mis en pièces : mais ils

n'osèrent seulement nous lancer de loin des regards furieux en grinçant les dents. Au contraire, les chrétiens que je rencontrais, me saluaient les larmes aux yeux, et se mettant à genoux, s'écriaient tout émus : « Soyez béni, Seigneur, qui avez eu pitié de nous, et nous renvoyez nos Frères de Terre-Sainte ! » Sur ces entrefaites, je me rendis de nouveau, mardi, chez le Consul de France qui m'entretint longuement de l'indemnité que la Porte nous a promise pour les dommages que nous avons soufferts, et m'assura avoir écrit à Constantinople tout spécialement pour cet objet. Il ne fait aucun doute du résultat de sa requête, parce que le massacre de nos frères est, à ce qu'il dit, un outrage fait par les turcs à la France, à laquelle ces religieux étaient attachés par leur office de chapelains du Consulat : de manière que son gouvernement veut à tout prix une réparation solennelle de cet outrage.

Enfin, le 6 Décembre, je me mis de nouveau en chemin pour revenir à Beyrouth : mais les pluies torrentielles qui tombèrent firent durer trois jours et trois nuits ce petit voyage. La première nuit, je logeai à Dimas, chez une famille turque ; la seconde à Magdad chez un chef turc qui me prenant pour Consul en dépit de ma robe de Franciscain, me fit l'accueil le plus respectueux ; enfin je passai la troisième nuit à Schei-mie, village habité par les Druses, et dans la maison même d'un de leurs chefs qui me traita avec beaucoup d'humanité et de courtoisie : le lendemain il voulut même me faire accompagner par les siens jusqu'à la grand' route que j'avais quittée la veille vers une heure et demie pour m'assurer d'un logis. Voila, Révérend Père, ce que j'avais à vous faire connaître touchant mon deuxième voyage à Damas. Vous voyez que la haine des Turcs pour les chrétiens est tout aussi ardente qu'auparavant. En ce moment même je reçois la nouvelle que les Druses ont saccagé à Sahnaja 30 maisons de chrétiens, et qu'à la suite de cette destruction ils se sont retirés dans le Hasuran tandis qu'une centaine de chrétiens prenaient le chemin de Beyrouth. Ah !

tant que les Francais n'occuperont pas militairement Damas, c'est en vain que l'on voudra assurer l'existence des malheureux serviteurs de Jésus-Christ : Bénissez-moi, Très-Révérend Père, et permettez-moi de me dire

Votre très humble serviteur et fils en Jésus-Christ,

Fr. Valentin REZASCO de Vernazza

Miss. Ap. Min. Obs.

Lima en Pérou.

Parmi les 24 Colléges de missions que les Franciscains entretiennent dans les deux Amériques pour la conversion des sauvages, se trouve celui de Santa Rosa d'Oropa situé dans la ville de Lima, au Pérou. Le P. Francesco Espoy, Gardien de ce couvent, écrivant au Ministre Général de l'Ordre, en date du 9 décembre 1860, lui rapporte entr'autres choses que la mission entreprise chez les Sauvages du Saracayu a été couronnée d'un tel succès qu'on a du mettre la main à la construction d'un nouveau village qui portera le nom de Saint Michel : tel est le résultat des travaux apostoliques des Pères Vincent Calvo, Antonio Bruno, Bonaventure Comellas, Joseph Marie Batellas, et Vincent Vargas, assistés du frère lai Henri Portalès.

Avis utiles à tous les ordres religieux appelés à fournir de bons missionnaires.

Nous croyons être utile à l'Ordre de St François et à tous les ordres religieux, en intercalant au milieu de ces récits variés, l'article suivant dû à la plume d'un de nos amis, et où se fait sentir l'inspiration d'une haute sagesse. Il traite des conditions qui influent sur la bonté et l'action des missionnaires et il indique les moyens de faire des ordres reli-

gieux dans nos temps modernes une école toujours féconde d'ouvriers évangéliques. Le principe qui les forme, c'est la solidité de la discipline.

Il est prouvé par l'histoire de tous les instituts, civils ou religieux, que la force qui les met à même de réaliser de grandes choses a toujours été l'ordonnance précise, et rigoureusement observée des règlements intérieurs qui forment leur esprit, et de la discipline extérieure qui préside à leur développement. Les Statuts, c'est à dire l'esprit et la forme d'une institution ou d'une association quelconque, lorsqu'ils sont observés à la lettre et avec une constance inébranlable, voilà pour toute institution le principe de sa vie et la mesure de son activité.

En effet, l'action de la foi intérieure qui produit et ranime constamment dans les âmes l'énergie et la ferveur, et la rigoureuse conservation de la forme ou de la règle de vie extérieure qui maintient dans sa pureté primitive la vocation religieuse et la perfectionne par les œuvres ; tels sont les deux principes dont la réunion influe avec tant de puissance sur l'esprit, le cœur, les habitudes et les facultés d'un homme, qu'il n'a plus désormais qu'une pensée et qu'un désir, celui d'accomplir des œuvres saintes et glorieuses jusqu'au sacrifice.

C'est de là que procédaient dans les siècles de foi cette admirable énergie, ce zèle ardent, ces vertus éclatantes et cette sainteté de la vie qui brillaient au milieu des peuples civilisés comme au milieu des nations barbares. Le clergé tout entier recueilli dans les cloitres ou dans les austérités du désert, dans les exercices réguliers du chœur ou de l'indépendance du ministère, le clergé tout entier formé à la rigueur des sacrés canons était une véritable et vaillante milice de Jésus-Christ. Plus tard le clergé régulier concentra plus vivement encore, au milieu de l'Eglise, le feu sacré que Notre Sauveur était venu allumer sur la terre, afin d'attirer toutes les âmes à sa divine lumière.

La discipline est la garde et l'appui de l'esprit religieux ;

elle inspire et fortifie les affections saintes et généreuses ; elle dirige vers un but unique, la vertu et la gloire des grandes œuvres de foi toutes les facultés de la science, toutes les ferveurs de la piété, toutes les ressources de la prudence, toute l'admirable fécondité de la vie religieuse élevée par la foi, électrisée par l'espérance, et incarnée dans la charité.

Les plus grands missionnaires que l'église ait vu naitre dans tous les rangs de la tribu sacerdotale, au témoignage de l'histoire qui nous rapporte en même temps que leurs éclatantes œuvres la discipline de leur vie, tous ces grands missionnaires ont été des saints : saints par la forme et les dévouements particuliers à l'ordre dont ils sortaient. Tout bon missionnaire, fût il seulement médiocre, par cela seul qu'il remplit les obligations sacrées de sa vocation, même dans le cercle borné d'une action restreinte, même en des lieux où son ministère s'exerce avec quelque sécurité, porte en lui le principe, les tendances, le caractère spécial d'une vie simple, pleine d'abnégation, héroïque jusqu'au martyre. Or, ces vertus ne peuvent se rencontrer et ne se rencontrent jamais que chez des hommes recueillis dans l'observation rigoureuse des devoirs propres à leur état, et dans la communication incessante de l'esprit religieux de leur ordre qui soutient et dirige les labeurs de leur pénible ministère.

C'est Dieu qui les conduit, au dedans par la vertu d'un même Esprit, au dehors sous des formes variées, ces héros du christianisme, ces grands travailleurs de la vigne du Seigneur, chargés de garder à travers les siècles dans tout l'éclat de sa gloire l'apostolat du Christ, et de réaliser d'une manière solennelle la parole prophétique, annoncent que la voix de Dieu serait entendue à toutes les extrémités de la terre. Et Dieu veut que tout en ne faisant qu'un même instrument de salut animé dans toutes ses parties du même esprit de foi, ils se diversifient dans les formes extérieures de leur vie pour se sanctifier et sanctifier les nations. Ainsi le monde apprend sans peine qu'il n'y a qu'une église comme il n'y a qu'un baptême et qu'un Dieu, mais que cette église,

une dans sa foi, est parée des splendeurs d'une sainteté variée à l'infini: *circumdata varietate*. Dans cette grande armée de Jésus-Christ, chaque bataillon veut paraitre sous son uniforme pour combattre les combats du Seigneur, et chaque soldat se montre d'autant plus brave que, suivant de près la bannière qui le distingue des combattants voisins, il se montre digne émule du Capitaine, dont la voix est pour lui l'organe des ordres et de l'approbation du Dieu des armées. Tout religieux qui ne ressemble pas à son Patriarche, au fondateur de son ordre, prétendra vainement être animé de son esprit ; et ne lui ressemblant pas, c'est en vain qu'il s'efforcera de recueillir comme lui dans le champ mystique de l'église les gerbes bien remplies, qu'il travaillera plutôt à dissiper.

L'insigne caractéristique du Franciscain, c'est la pauvreté: s'il est pauvre au milieu des pauvres, s'il est tout à fait oublieux de lui-même s'il méprise toutes les aises et tout le confortable de la vie au milieu des grands, des riches, des puissants de la terre ; s'il est humble et petit au milieu des orgueilleux et des magnifiques ; s'il porte dans son corps, comme le patriarche d'Assise, les stigmates vivants de Jésus crucifié, par sa mortification, par sa pénitence, par la pauvreté de sa vie, par sa soumission à tous, par sa parole humble et sans prétention aucune, par sa vie cachée en Jésus-Christ son seul maitre, pour qui seul il vit, il travaille, il se consume ; ah, sachez le bien ! Au milieu des barbares il marchera en sécurité, au milieu des ennemis du nom chrétien il trouvera grâce et tolérance, au milieu des philosophes il sera cité avec admiration comme un modèle de douceur et de simplicité, au milieu de l'hérésie et du schisme il aura le courage de proclamer les vérités du Seigneur, et, chez quelque nation que la providence le conduise, il aura par les œuvres d'un dévouement pur et sans défaillance le renom d'un homme ami de l'homme, d'un serviteur de Dieu, d'un apôtre de paix, d'un dispensateur des saints conseils de la vérité et du bien ; et jamais il ne se verra privé du

pain qui doit soutenir sa vie ni du pouvoir d'annoncer les magnificences de Dieu, ne fut-ce qu'en vertu de sa puissante humilité et de la dignité de son abjection volontaire. Le monde ne prend pas ombrage de ces caractères parce qu'ils ne lui inspirent ni crainte ni soupçon, et entretemps la parole de Dieu, qui est un glaive à deux tranchants pénètre insensiblement dans les cœurs et les convertit à la vérité.

Le besoin qu'ont les Missions de la discipline religieuse pour édifier et porter des fruits de salut en un lieu quelconque de la terre et chez un peuple quelconque barbare et idolatre, ou simplement en proie à l'hérésie et au schisme, cette intime connexion des missions avec la discipline religieuse nous amène à signaler un autre genre d'utilité qui en résulte, et qui est loin d'être sans portée dans les temps actuels. Les missions conservent dans les temps difficiles la racine même des instituts religieux et l'empêchent d'être totalement extirpée par les fureurs des passions humaines, lorsque la persécution s'acharne à les anéantir au milieu des nations. Il est évident que devant la violence des opinions nouvelles contraires aux ordres religieux qui sont actuellement répandues dans le monde, il n'y a de salut possible pour ces institutions qu'au prix d'une concentration solitaire qui les dérobe pour ainsi dire aux yeux du siècle, qu'à condition que chacune d'elle, reprenant sa discipline primitive paraisse avec les dehors de sa première et modeste manifestation dans un esprit de mortification et d'humilité profonde, dans une attitude pleine de simplicité, dans un éloignement des aises et du bien être de la terre, dans un détachement complet des cupidités humaines : toutes choses que leur ont concilié lors de leur première apparition dans le monde l'estime et la vénération universelle. Il faut persuader au monde et lui donner la conviction certaine que nous n'ambitionnons aucun bien de la terre, hors la liberté d'aimer Dieu, et de lui sacrifier toutes nos affections dans la solitude du cloitre : bien plus, de nous y tenir prêts à voler au premier signal au soulagement de toutes les misères de l'humanité.

Le Docteur séraphique S. Bonaventure a dicté peu après les temps de S. François d'Assise, et un de ses émules en piété et en sagesse a rédigé en code les règles qui doivent concourir à former le parfait religieux. En conformant sa vie à ces règles, l'homme consacré à Dieu se met à même de professer dignement les obligations de son institut, quel qu'il soit, et se trouve à l'abri des périls et des vexations du monde. Ces règles établies par des Franciscains doctes et pieux pour l'avantage spirituel de leurs frères, se sont trouvées également utiles à tout ordre religieux en ce qui concerne l'esprit intérieur et la manière de se comporter au dehors. En effet, elles prescrivent au religieux la manière de régler sa vie d'après le type fixé par une discipline immuable, égale pour tous, dans le cloitre comme au dehors, dans le soin de son propre salut comme dans le soin du salut des autres. Elles lui suggèrent les moyens les plus aptes et les plus efficaces à garder dans son âme et à nourrir de plus en plus la flamme de l'esprit divin, de façon que le siecle léger et pervers ne s'aperçoive pas même qu'il existe au monde, s'il s'en aperçoit, qu'il s'en réjouisse, et s'il n'y trouve en lui un sujet d'édification, qu'il lui épargne au moins sa haine.

C'est précisément ce recueil des règles salutaires de la discipline religieuse que P. Antoine Marie de Rignano vient de publier à Gènes en latin et en italien. Cette nouvelle édition, enrichie de notes très-utiles, redigées à Rome, continue la Série des opuscules dits de S. Bonaventure que le P. da Rignano s'efforce de ramener à une correction scrupuleuse et à la leçon du texte original. Le but qu'il poursuit par ce travail est l'utilité véritable et sérieuse de tous les ordres réguliers de l'Eglise, auxquels il a dédié ces études religieuses. Il espère que tous s'empresseront d'en profiter s'ils ont à cœur l'éducation spirituelle de leur jeunesse, afin de dépouiller le vieil homme, non seulement l'esprit du siècle, avec lequel nous ne devons avoir absolument rien de commun en fait d'intérêts humains, mais encore des prétentions monastiques qui doivent entièrement disparaitre, supposé qu'elles existent.

C'est ainsi que nous revêtirons le caractère antique de notre institution primitive, pèlerins sur la terre, et citoyens de l'éternelle patrie.

Reprenons notre ancien esprit; revêtons nous de la forme qui nous est propre, celle de serviteurs humbles et dédaignés du Seigneur : et nous verrons les ordres religieux retrouver comme par enchantement l'estime et la bienveillance du monde lui même. Nous serons d'autant plus agréés du monde, nous lui serons d'autant plus utiles, il sentira d'autant plus vivement le besoin qu'il a de notre secours, que nous serons plus éloignés de ses mœurs, plus détaché de ses intérêts, plus séparés de sa fréquentation, en un mot plus profondément enfoncés dans le mystère de la perfection et les sacrifices de la solitude.

Départs de Missionnaires.

Janvier et Février 1861.

Pour la *Terre-Sainte :* les Pères Bernardin de Vérone, de la province de Venise, Joseph Vecchi de la province de Bologne, Eugène de Racanati de la province de la Marche, Louis Libérat Ginis de la Custode réformée d'Avignon, Carmelo d'Agira de la prov. réformée de Val di Noto en Sicile ; et les frères lais Jean de Santa Maria Nuova de la province de la Marche, Nazareno de Pistoie de la province romaine de l'observance.

Pour *l'Albanie :* des Pères Illuminé de Turin et Bonaventure de Palma, de la province réformée de Principauté dans le royaume de Naples, et Louis de Savello de la province réformée de Bascilicate.

A ces départs il faut ajouter ceux qui ont eu lieu pendant

les derniers mois de l'année 1860 et qui n'ont pas encore été mentionnés dans cette chronique.

Pour *New-Yorck :* les Pères Léon de Sarasena de la province réformée de Calabre Citérieure, et Joachim de Montefegatese de la province romaine de la réforme.

Pour la *République Argentine :* le P. Cherubin de Plaisance, de la province réformée de Bologne.

Pour *Cincinnati :* le P. André de Prato de la province réformée du Tyrol italien.

Pour la *Haute-Egypte :* le P. Seraphin de Naples, de la province réformée de Naples.

Pour *Constantinople :* le P. Augustin de Sezza de la province réformée de Bologne.

Pour la *Chine :* les Pères Joachim de Biano de la province réformée de Calabre Ultérieure, Ezéchias de St Apronien, de la province réformée de Toscane, et Pascal de Naples de la province réformée de Naples.



Quatrième partie.

VOYAGE DE CALLAO

AUX

TRIBUS INFIDÈLES DES ZAPARES ET DES GIVARES

ENTREPRIS

PAR LE PÈRE EMMANUEL CASTRUCCI DE VERNAZZA,

Min. Obs. Réf. Miss. Apostolique dans l'Amérique Méridionale.

(Suite et fin. Voir page 156.)

1846.

Le 27, je me vis dans la nécessité d'ôter mes souliers et de les jeter, car ils étaient usés complètement. Dès lors, commença pour moi un nouveau genre de torture : à chaque pas, des épines se plantaient dans mes pieds et me faisaient horriblement souffrir. A trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à une troisième tribu de Zapari, nommée Pumayacu. Après y avoir demeuré 3 jours, nous nous remîmes en route, toujours nus pieds. C'était le 30 juin. La pluie recommença. A six heures du soir, nous arrangeâmes, pour y reposer, un gîte tel quel. Il y avait encore des tigres dans les environs. La matinée du 31 nous promit un beau temps. Après une marche de quelques heures, nous atteignîmes une quatrième peuplade de Zapari; elle s'appelait Zamaros. Tout-à-coup, dix Indiens armés de lances et le corps tatoué se présentèrent à nous; ils poussaient des cris menaçants en nous montrant du doigt. Mes compagnons eurent peur et voulurent fuir; je les déterminai à tenir ferme. Je m'adressai aux infidèles et leur expliquai que nous étions des hommes de paix, puisque nous voyagions sans armes. Ces quelques paroles suffirent pour les calmer; ils nous conduisirent à leurs cabanes où nous trouvâmes une bonne et franche hospitalité. Cependant, sur les sept heures du soir, une vingtaine d'individus vinrent avec des torches au lieu où

je reposais, m'entourèrent et me prirent, qui par mon cordon, qui par mes mains, qui par mes pieds, faisant mine de me tâter le corps pour s'assurer que je n'étais pas d'une autre nature. Je partis d'un éclat de rire et m'opposai à leurs observations curieuses. Ils me laissèrent tranquille.

Je goûtai donc un peu de sommeil. A trois heures du matin, un cri déchirant m'éveilla. J'appelai mon sacristain et le priai de s'assurer de ce qui se passait. Il vint m'apprendre bientôt qu'il y avait un enfant à la mort. Je pris de l'eau et m'empressai d'aller baptiser le petit malheureux qui mourut vers cinq heures.

Je m'arrêtai quatre jours au milieu de ce peuple, essayant de lui faire comprendre, comme je l'avais fait aux autres le but de ma mission. Je partis, le 5 juillet, et traversai, pour la dernière fois, le Tigriaco, dans un canot. Nous rencontrâmes ensuite les éternels boubriers du pays et, selon notre habitude, nous nous arrêtâmes la nuit sur une hauteur. Je ne parlerai plus des tigres : c'était du pain quotidien.

La pluie recommença, le 6, à cinq heures du matin. Nous nous remîmes cependant en route, n'ayant pas de temps à perdre. Le soir, nous arrivâmes à une ancienne résidence des Indiens. Une cabane abandonnée nous ménagea un abri; elle contenait encore des boucliers, des lances, des sièges en bois.

Le 7, nous continuâmes notre voyage par un temps des plus favorables et, le 8, à 4 heures du soir, nous étions parvenus à la cinquième tribu des Zapari, nommé Arcachinapo. Elle est établie sur une des rives du fleuve Napo. J'y demeurai 6 jours, vivant en assez bons rapports avec les naturels qu'on dit pourtant belliqueux et féroces. Après cette dernière halte, nous revînmes sur nos pas, remerciant le Seigneur de nous avoir soutenus dans de si grandes difficultés et de nous avoir protegés dans une course aussi hasardeuse. J'eus encore à souffrir jusqu'à mon retour à notre point de départ, Andoas ; mais j'étais heureux des espérances que mon voyage m'avait fait concevoir. Un assez bon nombre d'Indiens des tribus que j'avais visitées s'étaient attachés à mes pas. Je les fixai à l'endroit que j'avais fait defricher d'avance, je les instruisis et en formai, dans la suite, une peuplade chrétienne. J'ai appris d'eux que leur tribu proprement

dite ne se composait que d'un millier d'individus dispersés sur un immense territoire et divisés en petites peuplades d'une centaine de naturels, habitant de vastes cabanes. Elles sont indépendantes les unes des autres, ayant à leur tête un chef électif, nommé *Curuca*. Mais l'autorité de ce chef est nulle : on le choisit moins pour lui obéir que pour se conformer à un ancien usage.

Les cabanes sont construites de branches de *tarrapota* entrelacées ; elles sont couvertes de feuilles et de troncs de palmiers. Elles ont la forme d'une ruche et peuvent abriter de 25 à 30 personnes. Les lits sont une sorte de filet suspendu; à côté, ils entretiennent, toute la nuit, une torche allumée. Les Indiens s'abandonnent à la polygamie : chaque homme a trois et même quatre femmes, entre lesquelles, chose étonnante ! règne une parfaite concorde.

Toute la cérémonie du mariage consiste à obtenir le consentement de la jeune fille et de ses parents. L'épouse infidèle est abandonnée par son mari.

Les pères aiment leurs enfants avec une vive tendresse. Viennent ils à les perdre par la mort, ils les pleurent avec désespoir et se refusent à toute consolation.

En général, les Indiens sont fort superstitieux. Cependant ils ne rendent de culte à aucune espèce de divinité et n'ont pas la moindre idée de l'immortalité de l'âme. Ils mettent toute leur foi dans une certaine herbe nommé *Pirripirri*. Machée et crachée en l'air, elle possède, selon eux, la vertu d'arrêter la pluie, les vents, les orages.

Ils ont en horreur les hommes blancs et ils leur témoignent une défiance marquée. Cependant ils estiment et respectent les Missionnaires, non pas qu'ils croient à leur ministère divin, mais parce qu'ils sont persuadés que les prêtres européens sont dévoués au bien de tout le monde.

Leur vêtement consiste en une sorte de tablier fait d'écorce d'arbre ou de tocuyo; ils s'en couvrent la moitié du corps. Ils mettent tout leur luxe à se peindre de diverses couleurs la figure, les mains, les jambes, les pieds. Les femmes s'ornent la tête de plumes coloriées, disposées en manière de couronne. Elles portent des bracelets également en plumes ou de peau de caïman. Des coquillages pêchés dans les lacs leur servent à se tailler les cheveux qu'elle entretiennent

courts, tandis que les hommes les laissent croître et se font de leur longueur un article de coquetterie.

J'ai remarqué chez certaines peuplades que j'ai visitées et, entre autres, chez les Zamaros et les naturels d'Arcachianapo, un usage singulier. Ils se rasent la tête, ne laissant qu'une couronne de cheveux, tout comme les Franciscains. Aux jours de fête, leurs femmes s'habillent de peaux et portent à leur cou des colliers de dents de singe, des sonnettes de bois, etc.

Leurs armes sont des canots en bois, des lances de *Chonta* ou d'érable, des boucliers en bois ; ils les échangent aussi contre des denrées auprès de leurs voisins convertis. Toute leur vie, toute leur intelligence, se consument à couper du bois, à construire des cabanes, à faire des canots, des lances, des boucliers en bois, à coudre des chemises faite d'une écorce d'arbre qu'ils appellent *Llanchamas* à s'arranger des couronnes de plumes, à chasser, à pêcher. La moitié du temps ils s'enivrent de *Chicha*. Les femmes travaillent aux filets, et préparent la *Chicha*, nettoient les cabanes, vaquent aux affaire domestiques. Ils se nourrissent d'Yucas, de bananes, de chair de singes, qu'ils préfèrent à toute autre, de crocodiles, d'oiseaux, de quadrupèdes, d'amphibies, de reptiles. La *Chicha* est une boisson faite d'Yucas et de bananes.

Quand un homme meurt, on l'enterre dans la cabane où il a vécu, avec ses lances, un vase de *Chicha*, des Yucas et des bananes. Quand c'est une femme, on l'enterre avec ses plus beaux habits, son collier de dents de singe, des Yucas et des bananes. Dans la fosse des enfants, on ajoute une bouteille de lait tiré au sein de sa mère.

Après avoir terminé mon voyage d'observation chez les Sauvages Zapares, et en avoir recueilli les avantages que je vous ai signalés, je m'embarquai le 15 mai 1848, au même port d'Andoas pour me rendre, accompagné de huit Indiens convertis, au milieu des tribus Givares. Mon but était d'arracher, si possible, quelques uns de ces malheureux à la barbarie en leur faisant connaître la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ. Vers cinq heures du soir nous arrivâmes heureusement à la peuplade que j'avais formée des Zapares qui m'avaient suivi lorsque je revins de leur territoire.

Après avoir dormi au milieu d'eux, le matin à huit heures nous

nous mîmes en route, pour arriver vers trois heures après midi à l'embouchure du Bobanaza, où nous avons passé la nuit. Le jour suivant, 17 mai, nous prîmes notre chemin, malgré la pluie battante, en remontant le Pastaza ; mais il se trouva tellement gonflé par les eaux, que nous ne pûmes guères avancer, et que nous fûmes contraints de dormir sur la berge, en un lieu nommé *Espingoyam*, à l'abri d'un bouquet de palmiers.

Le matin du jour suivant, les eaux du fleuve ayant un peu baissé, nous fîmes tous nos efforts pour arriver jusqu'à une certaine plage appelée *Guayam*, où nous prîmes notre repos. Mais craignant d'y être surpris à l'improviste par les Givares ou par les tigres, j'ordonnai à mes Indiens de faire la garde, en veillant tour à tour : ce qui leur fit une telle peur qu'ils voulaient à tout prix reprendre le chemin d'Andoas. J'eus besoin de recourir à l'efficacité des motifs religieux pour les retenir auprès de moi et les décider à me suivre.

Nous remontâmes dans notre barque le lendemain, 19, à sept heures, et à quatre heures du soir nous étions arrivés au premier port des Givares où nous passâmes la nuit sur le sable du rivage. Le 20, nous traversâmes le Pastaza du côté de l'ouest, et après avoir caché notre canot dans un fourré d'arbres, nous nous acheminâmes à pied vers la première peuplade de cette nation. Nous eûmes d'abord à gravir une montagne tellement encombrée de racines et d'épines que nous eûmes toute la peine du monde à nous en dépêtrer. Je remarquai parmi les végétaux une grande abondance de Salsepareille. Après cinq heures de route nous rencontrâmes une cabane entourée de bananiers, de yucas, de figuiers d'Inde, et d'un petit champ de cannes à sucre. A quatre heures, nous étions au milieu de la peuplade, qui porte le nom de *Maxumbara*. Tandis que nous nous approchions de la case la plus voisine, il en sortit tout à coup une foule d'indiens, le corps peint de diverses couleurs, brandissant des lances de bois de fer, non pas dans l'intention de nous faire du mal, mais plutôt par suite de leur habitude de se défier de tout le monde, et de ne jamais sortir de leurs habitations, fût-ce pour trois pas, sans être armés.

En effet, lorsqu'ils eurent appris que j'étais religieux, ils m'offrirent pour habitation leur meilleure cabane, signe d'affection et de

paix. Puis il m'apportèrent des figues d'Inde, des ananas, des bananes et une poule : bienveillance qui nous combla d'étonnement de la part de sauvages aussi guerriers et aussi féroces que les Givares. Aussi nous ne pûmes nous empêcher de voir en cet accueil l'action de la divine Providence, à laquelle nous rendrons toujours des actions de grâces inspirées par la plus tendre reconnaissance.

Nous fîmes une halte de six jours au milieu de ces sauvages, nous efforçant de leur faire connaître le bienfait de la religion chrétienne, pour laquelle ils ne montrèrent pas d'aversion. Le 26, de bon matin, nous partîmes pour continuer nos explorations, mais vers le milieu du jour nous arrivâmes à un marécage que nous ne pûmes traverser qu'au prix d'efforts inouis pendant cinq heures. Ayant enfin trouvé le sol affermi, nous élevâmes un léger abri de feuilles de palmier pour y prendre le répos de la nuit en usant des précautions que j'ai déjà signalées.

Le 27, en continuant d'avancer, nous tombâmes vers 11 heures dans un autre marais, encaissé entre des berges tellement abruptes que je croyais impossible de les franchir. Parvenus cependant au sommet, nous prîmes un peu de nourriture, vers cinq heures ; et le 28, après avoir franchi quelques mamelons, nous entrâmes dans une plaine qui nous mena vers quatre heures jusqu'à la résidence de la seconde peuplade des Givares, nommée *Mayamam*. Nous n'y trouvâmes qu'un petit nombre d'Indiens, la majeure partie de la population s'étant rendue, à ce qu'on nous dit, à une journée de distance pour y célébrer une de leurs grandes réjouissances. Nous ne nous arrêtâmes donc que deux jours en cet endroit. Désireux de pénétrer plus avant parmi ces tribus, afin de savoir exactement ce qu'on pouvait en espérer pour la religion, nous nous dirigeâmes le 1er Juin vers la troisième peuplade. Après trois jours de marche continuelle à travers des forêts impénétrables, où nous étions forcés tantôt de nous accrocher des pieds et des mains comme des quadrupèdes, tantôt de ramper comme des reptiles, où nous fûmes pendant deux nuits effrayés par la présence des tigres, nous découvrîmes enfin, le troisième jour, cette troisième peuplade, appelée *Puxuca*. Mais là, nous fûmes reçus avec froideur, avec répugnance même ; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous parvînmes

à nous faire indiquer une cabane en signe d'hospitalité. Pendant les quatre jours que nous y sommes restés, nous fûmes constamment témoins de scènes violentes, expression de terribles menaces, de sorte que mes guides épouvantés me déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin, et que moi-même, convaincu de l'inutilité des exhortations par lesquelles j'essayais de les attirer à s'enquérir de la foi, je me décidai à rebrousser chemin, ce que nous fîmes en effet le 8 juin, reprenant la direction d'Andoas.

La nation des Givares se compose d'environ 1600 personnes, chaque peuplade est entièrement indépendante, et gouvernée par un *Curaca*, élu à la majorité des voix, mais qui ne jouit d'aucune autorité : ce sont de vrais barbares. Ces indiens, de même que les Zapares, sont rassemblés au millieu de grandes vallées ; ils habitent des cases en forme de ruche, couvertes d'un toit en feuilles de palmier. La longueur de ces cases, qui peuvent contenir de 25 à 30 personnes, est de quarante brasses sur trente de largeur. Chacune de ces agrégations ne dépasse guères 150 individus, et elles se tiennent éloignées à une distance de quatre à six jours de marche. Ils vivent de leurs cultures qui produisent des Yucas, des bananes, des figues d'Inde, des cannes à sucre ; mais ils n'ont aucune espèce de culte et pas le moindre idée dé l'immortalité de l'âme.

Leur état social ne résulte pas d'une accord mutuel, mais des mœurs et de la puissance du plus fort. Pour les mariages, il suffit du consentement du père de la jeune fille, si elle en a un, et si elle n'en a pas, elle est enlevée par le premier homme qui la désire, sans qu'il lui soit possible de s'y refuser. La polygamie est admise chez les Givares, qui ont jusqu'à six femmes, et qui sont maîtres de les tuer d'un coup de lance s'ils les surprennent en adultère. Quand les femmes leur manquent ils font la guerre pour en ravir, peuplade, contre peuplade, tribu contre tribu, maison même contre maison ; et dans ces guerres, on extermine le plus d'hommes possible pour se partager ensuite les femmes comme un butin. Cette destruction barbare des hommes, fait que ce peuple ne croît pas comme il le devrait et que son territoire reste à peu près désert.

Les Givares sont plus grands et plus forts que les Zapares et autres sauvages ; ils ont la tête grosse et les membres à proportion,

des yeux grands et pleins de feu, les narines dilatées, la poitrine large et couverte de poil, l'attitude fière et le regard tellement sinistre qu'il épouvante tous leurs voisins.

Tout leur vêtement, pour les deux sexes, se compose d'un tablier d'écorce, ils se tatouent le corps de diverses couleurs ; ils sont presque toujours ivres. Les armes en usage parmi eux sont des lances à pointe d'açier qu'ils achètent chez les sauvages convertis, d'autres lances en bois de fer, des arcs, des flèches, des fusils de chasse et un bouclier d'osier pour ce défendre. D'une audace et d'une férocité sans égale parmi toutes les populations répandues sur les monts *Mayanes* ils portent une haine mortelle à tous les blancs, à l'exeption des prêtres, qu'ils respectent parce qu'ils les regardent comme des hommes doux et sincères, incapables de leur faire du mal. Leur industrie s'exerce à construire des cabanes, à travailler des arbalètes de bois, des lances de bois-de-fer, des boucliers, des filets, des chaperons de plumes, des colliers de dents de singe et autres bagatelles qui leur servent de parure aux jours de réjouissance et de solennité ; en outre, ils s'adonnent à la pêche, à la chasse, etc. etc.

Dans les jours de fête dont j'ai parlé, ils se peignent de diverses couleurs le visage, le cou, les mains, les bras, les pieds, et tous la reste du corps, et s'enivrent jusqu'à perdre la vie. Le premier d'entr'eux à perdre connaissance par suite des fumées de l'ivresse est empoigné par les autres, qui le portent en triomphe sur leurs épaules, comme ils feraient d'un mort, jusqu'à sa cabane, puis tout à l'entour de la bourgade. Ils le posent de temps en temps par terre pour danser à l'entour, et faire mille génuflexions ridicules, tandis que les femmes pour finir, offrent la *Chicha* (boisson spiritueuse) à tout le monde.

Pour dormir, ils ont l'habitude de se retirer dans leurs cabanes, qui sont portées sur quatre pieux et entourées d'un tissu de cannes mêlées à des branches d'arbres. Ils se couvrent d'une toile d'écorce appelée *Lanchamas*, et tiennent pendant toute la nuit une torche allumée dans un coin de la case.

Ils ont une coutume singulière d'ensevelir les morts. Les parents portent le cadavre du défunt, couvert seulement d'une chemise dans

un endroit un peu élevé au dessus du sol, et là ils le soumettent à une fumigation telle qu'il devient tout desséché. Alors ils l'arrangent comme une momie, et le descendent dans une fosse creusée sous sa propre demeure. Ils placent à côté de lui ses armes, une calebasse de *chicha,* quelques bananes, et le recouvrent de terre. Si le défunt est un femme, on met dans la tombe tous ses ornements consistant en colliers de dents de singe, une calebasse de *chicha*, des yucas, des bananes ; si c'est un enfant, on l'enterre avec un vase rempli du lait de sa mère.

AVENTURES
DE FRÈRE RODRIGUE SANTAREM.

Les histoires en forme de roman inspirées par les actions merveilleuses de l' heroïsme chrétien obtiennent de nos jours une vogue extraordinaire, et déjà plusieurs écrivains du premier mérite ont consacré leur talent à ce genre de littérature. Il suffit de citer la *Fabiola* du Cardinal Wiseman, la *Callista* de Newman, le *Flavien* de Mr Guiraud, les *Ruines de mon couvent* par le Frère franciscain Emmanuel de Calasanz, et avant ceux-ci les *Martyrs* de Châteaubriant, et toutes ces scènes historiques du moyen âge chrétien qu'à fait revivre l'immortel Manzoni. Nous tenons à faire observer comment l'histoire des croisades et le séjour des Frères Mineurs en Terre-Sainte, au milieu de terreurs de tout genre que nous décrivent les chroniques de l'époque, se prêtent à fournir des épisodes intéressants et variés dont un écrivain pourrait tirer parti pour faire un bon livre et s'acquérir un renom mérité. Qu'on veuille bien remarquer qu'ici l'imagination n'aurait point à se créer des fictions arbitraires, mais à choisir dans une foule d'événéments marquants, empruntés à l'histoire et éminemment dramatiques qui se rattachent à des entreprises religieuses où à la personnalité des missionnaires. Tel nous parait, pour citer un exemple, le fait suivant rapporté par plusieurs écrivains très sérieux, tels que Wadding, Gonzague et Artur de Monstier.

Vers le milieu du XIII siècle, Don Rodrigue de Santarem, jeune chevalier portugais s'éprit d'une demoiselle de haut lignage, qui fière de sa beauté, dedaigna ses vœux. Rodrigue avait reçu en partage opulence, noblesse, talents,bravoure ; mais il était privé de cet avantage d'une jolie figure qui a tant de prix aux yeux des femmes adonnées à la vanité. Néanmoins, ayant abordé cette personne, il lui demanda sa main avec toute la confiance d'un sentiment passionné ; mais elle ne lui donna que cette réponse pleine d'une méprisante ironie : » Va-t'en d'abord aux eaux du Jourdain pour te rendre plus beau, car sans cela tu n'obtiendras jamais ni ma main, ni mon cœur. » A ces mots, Santarem, croyant a peine ses oreilles.

« Tous vos désirs, s'écria-t-il, sont pour moi des ordres : bientôt vous saurez combien grand est mon amour. » Et sans hésiter, il fait voile vers la Palestine, il arrive après des efforts et des périls infinis aux rives désirées, il se plonge dans les eaux du Jourdain, il en remplit une fiole qu'il destine à témoigner de l'accomplissement de son voyage. Et reprenant ensuite le chemin de sa patrie, il rencontre à St Jean d'Acre un missionnaire franciscain, portugais comme lui, auquel il demande d'attester par sa signature l'authenticité de l'eau du Jourdain qu'il compte apporter en Europe. Le Franciscain y consentit volontiers, pensant que Rodrigue tenait à montrer en Portugal un pieux souvenir de son pèlerinage. Mais ayant eu connaissance des folles intentions qui l'avaient amené en si lointain pays, il ne craignit pas de lui faire les plus sanglans reproches » Eh quoi, malheureux ! tandis que l'élite de la chevalerie d'Europe, disant adieu aux pompes du siècle et aux fêtes des palais vient affronter ici la fureur des élements et la rage des Sarasins pour délivrer le tombeau du Christ, tu profanes les plus belles années de ta vie au service d'un amour insensé, tu foules la terre sanctifiée pas les par du Rédempteur avec des sentiments indignes d'un pèlerin, indignes d'un chevalier ! Et tu crois trouver le bonheur dans un amour qui a mis cent fois en danger ta vie, et qui t'a fait profaner cette terre sacrée qui est aujourd'hui l'arêne des martyrs ? Pars, misérable ! où tu pense trouver l'enivrement et la joie, tu rencontreras la déception et le malheur ! » L'austère franciscain continuait encore cette brûlante invective, et déjà San-

tarem ne l'écoutait plus. Il monta sur le vaisseau qui allait le ramener de la rade de Ptolémaïde aux rives désirées du Portugal. Il arrive, il est au comble de ses vœux ! Ce que l'amour n'avait pu sur le cœur méprisant de la jeune fille, l'orgueil l'avait conquis ; et souriant à l'ardeur du jeune homme elle lui met sur le front la couronne de l'hyménée. Qu'heureux est maintenant Santarem ! Mais que dis-je ? Une douleur affreuse a envahi la demeure nuptiale ! Dans ces salles encore parées des ornements de fête, on suspend les noires tentures du deuil. Les tristes prières des défunts ont remplacé les chants d'allégresse. Qu'est-il donc arrivé ? La fiancée si éperdûment aimée, n'est plus !.. Rodrigue dégoûté du monde, et craignant de profaner par une affection nouvelle la pureté de son premièr amour, Rodrigue dit adieu au siècle et prend l'habit de Saint François. Il s'adonna avec tant d'ardeur à la prière et à l'étude qu'il mérita le respect de ses contemporains et des âges futurs. Après avoir sanctifié les monastères de sa patrie par l'exercice de toutes les vertus monastiques, il devint missionnaire en Palestine pour achever l'œuvre de sa sanctifiction aux lieux même où la première inspiration lui en était venue. Mais ici l'histoire le perd de vue, et ne dit pas s'il acheva sa vie au milieu des fatigues de l'apostolat ou parmi les tourments du martyre !

ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

EMPIRE GREC.

I.

Origine des traités de l'Eglise Romaine avec les Grecs, par l'intermédiaire des Frères-Mineurs, afin de les ramener du schisme à l'unité Catholique. Par cette intervention un grand nombre de Frères ont bien mérité de l'Eglise, et en particulier les Frères Rodolphe, Aimon, Laurent et le Bienheureux Jean Parenti de Parme. Enfin quelques mots du compagnon de ce dernier, le bienheureux Boccabadati de Modène.

Année 1232.

On sait généralement comment les Grecs se sont séparés de l'Eglise Latine; comment ils en formèrent une autre, qui fut en quelque sorte leur Eglise propre sous le titre d'Eglise Grecque, et qu'il leur plut appeler Orthodoxe, en opposition à celle dont ils venaient de se séparer. Le but de ces Annales ne nous permet pas d'exposer toutes les circonstances

de ce déplorable événement, comme nous l'avons fait dans notre Histoire universelle des Missions Franciscaines (1). En examinant de près la question, l'on s'aperçoit que ce schisme a pris son origine dans la translation du trône impérial de Rome à Byzance sous Constantin. Ainsi, nous voyons que l'évêque de cette dernière ville, qui jusqu'alors avait été un des moindres en dignité, même de ces contrées, devint bientôt en raison de l'importance nouvelle de la ville, une espèce d'intermédiaire entre l'empereur et les autres évêques, entre l'empereur et le Pape, et qu'ensuite il devait lui paraître étrange de se trouver encore en dignité hiérarchiquement l'inférieur des Exarques, des Métropolitains et des Archevêques de l'Empire. Aussi les prélats qui occupaient ce siége, voulant à toute force le rendre le premier de l'Eglise, ne reculèrent devant aucune espèce de sacrifice de la conscience et de l'honneur pour atteindre à cette gloire. Malheureusement les Empereurs se mirent de leur côté avec une partialité passionnée par le seul motif que dans l'élévation de l'église de Constantinople ils voyaient un accroissement de leur propre splendeur. C'est pour cette raison qu'en 387, le Concile général de Constantinople, convoqué du temps de Théodose-le-Grand, conféra à Nectaire, évêque de Byzance, la *primauté d'honneur, après l'évêque de Rome, et c'est pour cela que l'on appelait Constantinople la nouvelle Rome* (2). Condescendance funeste, qui fournit dès lors un prétexte même pour combattre la suprématie du Pape : il en advint que l'on prétendait soutenir que cette suprématie n'était pas réellement de droit divin; que de S. Pierre elle n'avait pas été transmise à ses successeurs, mais qu'elle provenait du privilége qu'avait Rome d'être la capitale de l'empire; ce privilége ayant été accordé maintenant à Constantinople, il était juste que son évêque jouît de la même dignité. C'est un

(1) Livre I, chap. VI.

(2) Voyez l'Eglise Orientale, etc., par Jacques G. Pitzipios, Prem. Part. Rome, 1855.

fait certain, que ce canon, qui affirme pourtant d'une manière si claire et si précise la suprématie du Pontife Romain sur l'Eglise entière, que ce canon, disons-nous, interprété judaïquement par le clergé de Constantinople, posa la première pierre de ce mur fatal de séparation qui s'éleva entre les deux églises d'Orient et d'Occident. En effet, depuis ce temps, les évêques de Constantinople s'arrogèrent le titre de *Patriarche,* auquel ils ajoutèrent plus tard un pouvoir de juridiction suprême si étendu sur l'Orient tout entier, que les Pontifes Romains ne purent se dispenser de voir dans cette conduite une usurpation insolente des droits de l'Eglise Romaine et de s'y opposer solennellement. Telle est l'origine de cette lutte funeste qui, sourde dans le principe, devint manifeste sous le Pontificat de Félix III et le patriarcat d'Acace. Elle fut renouvelée dans toute sa fureur première par Photius, qui alla jusqu'à accuser les Papes d'hérésie, parce qu'ils avaient toléré, disait-il, qu'on ajoutât en 448 au Credo le mot *Filioque* (*et du Fils*) : étrange accusation, qui se produisit pour la première fois 434 ans après le fait (1) !

Cependant l'union continua encore d'exister, tant bien que mal, entre les deux Eglises jusqu'au patriarcat de Michel Cérulaire, élevé à cette dignité en l'an 1034. Ce malheureux, renchérissant sur tous ses prédécesseurs, déshonora le sacerdoce par sa conduite orgueilleuse et indigne, diamétralement opposée à l'état ecclésiastique où il s'était engagé; nouvel Erostrate, il voulait à tout prix se donner une renommée qu'il n'eût pas acquise autrement, et s'ingénia dès lors à effectuer une séparation complète. Cependant, après avoir réfléchi, comme il trouvait que le prétexte de l'addition du mot *Filioque* (*et du Fils*) qui avait été faite au Symbole des Apôtres, n'était pas suffisante pour justifier un si grand crime, il imagina d'y joindre quatre autres chefs d'accusation contre l'Eglise Latine. Le premier était l'emploi du pain azyme dans l'Eucharistie; le second, l'usage du

(1) Voyez Pitzipios, loc. cit.

laitage au carême et de la viande d'animaux étouffés; le troisième, le jeûne du samedi; le quatrième, la suspension de l'*Alleluia* pendant le carême (1). Ce sont là autant de misérables arguties d'un esprit lâchement chicanier, ou plutôt d'un esprit malin et captieux, d'attacher tant d'importance à des sujets de pure discipline qui varie et peut toujours varier selon une foule de circonstances. Le Pontife Romain se mit en devoir de répondre sans tarder à ces subtilités, en envoyant à Constantinople des légats, afin de détruire ces artifices ou de dissiper tant d'ignorance. Mais ses légats ne purent pas même se faire recevoir de Cérulaire; de sorte qu'ils se virent obligés de lancer contre lui l'excommunication, à laquelle il devait d'ailleurs s'attendre à cause de l'impudence avec laquelle il s'était déclaré schismatique. Mais Cérulaire ne tarda pas à excommunier les légats à son tour, et de cette manière tout lien de communion catholique fut rompu et ce fut pour toujours! Sur la fin de ce siècle les Croisades ayant été entreprises, il arriva, comme chacun le sait, que la haine des Grecs contre les Latins, au lieu de diminuer, s'envenima tous les jours davantage. Ces derniers, s'étant rendus maîtres de Constantinople, y élevèrent au siége patriarcal un évêque latin; mais ce fait n'empêcha pas les vaincus de continuer leurs rites et leurs coutumes : ils choisirent comme par le passé des Patriarches de leur nation, qui résidèrent alors à Nicée.

Tel était l'état des choses en l'an 1232, quand cinq Franciscains, qui voyageaient en Orient en mission apostolique, s'arrêtèrent précisément à Nicée, où ils entreprirent avec le patriarche Germain et l'empereur Jean Ducas Vatace, l'œuvre de réconciliation. Mais nous devons rappeler d'abord comment, avant d'arriver à Nicée, ils furent arrêtés à cause de leurs prédications et jetés par les Musulmans dans un noir cachot

(1) Voyez Pitzipios, loc. cit. Rohrbacher, Histoire univers. de l'Eglise Cathol. tom. XIII, et notre Histoire universelle des Missions Francisc. Liv. I. chap. VI.

d'où, selon quelques uns, le patriarche Germain lui-même les délivra, en payant leur rançon, et les mit en liberté. Par leurs éloquentes paroles d'une persuasion toute évangélique ils agirent ensuite si efficacement sur l'esprit du patriarche qu'ils le déterminèrent à se réconcilier généreusement avec l'Eglise Romaine (1). En effet, édifié par leur pauvreté et la sincérité de leur zèle pour le bien, il écouta leurs propositions et en fit part à l'empereur Jean son maître; celui-ci, quelle que soit la cause qui l'ait déterminé, permit au Patriarche d'écrire au Pape, et l'avertit qu'il écrirait lui-même, en montrant le plus vif désir de voir s'opérer cette réconciliation. La lettre du patriarche au Pape Grégoire IX, qui gouvernait alors l'Eglise, commence par une prière à Jésus-Christ, qu'il invoque comme la pierre angulaire, en le suppliant de réunir les deux nations dans une seule et même Eglise (2). S'adressant ensuite au Pape, il reconnaît qu'il a eu la suprématie du siége apostolique et le prie de vouloir condescendre du haut de son trône à l'écouter gracieusement pendant quelques instants (3). Il répète encore dans la suite de sa lettre qu'il n'a pas en vue de porter préjudice à la suprématie du Pontife Romain, et entrant en matière, il ajoute : « Cherchons avec toute l'attention possible quels sont les auteurs de la discorde : si c'est nous, découvrez-nous le mal et administrez le remède; si au contraire, ce sont les Latins, nous ne croyons pas que vous vouliez, par ignorance ou par une coupable obstination, nous exclure de l'héritage du Seigneur!.. Je sais bien que des deux côtés nous croyons avoir raison et ne pas nous tromper en quelque point que ce soit; c'est pourquoi tenons-nous à la Bible et aux livres des Pères. » (4)

(1) Wading. Annal. tom. II. ad an. 1332.
(2) Idem, ibid.
(3) Idem, ibid.
(4) Idem, ibid. Voyez encore notre Hist. univers. des Missions Francisc. loc. cit. pag. 213.

Quant aux cinq Franciscains, il en fait un éloge qui est digne d'être rapporté. « Mais le but et la signification de notre discours seront exposés à votre Sainteté par ces Frères que des événements périlleux et un emprisonnement injuste ont amenés devant nous; leur nombre (cinq) est égal à celui des Vierges prudentes. Aussi la lampe de leurs œuvres et la lumière qui en jaillit resplendit aux yeux des hommes dans la gloire du Père céleste; prudents et sages, ils versent sans cesse dans leur lampe l'huile des bonnes œuvres, afin qu'elle ne s'éteigne pas et qu'eux-mêmes ne tombent dans le sommeil de l'indolence, pour demeurer exclus du royaume de Dieu. Ils n'ont pas de bâton à la main; chacun d'eux n'a qu'un seul vêtement et ils n'ont pas de chaussures. C'est pour ce motif que, suivant l'Apôtre, je regarde comme beaux leurs pieds, car ce sont ceux d'hommes qui annoncent la paix entre les Grecs et les Latins... Certes, ces religieux qui s'appellent Frères-Mineurs en Dieu... furent conduits en notre demeure par la divine Providence, qui dispose le tout pour le mieux (1)! » Germain écrivit de même aux cardinaux, et les exhorta à travailler à la paix, comme étant les conseillers du Pape. (2)

L'allégresse, qui fit tressaillir le cœur du pape Grégoire IX en recevant cette lettre du Patriarche Grec, peut se concevoir plus facilement qu'on ne pourrait la décrire. Aussi, rempli des plus douces espérances de la paix de l'Eglise, le St Père lui répondit aussitôt par une longue lettre, datée de Riéti, le 26 Juillet 1232, dans laquelle il promettait de lui envoyer des Religieux, qui lui expliqueraient plus amplement son intention, comme aussi celles de ses frères les Cardinaux. Entretemps, il le priait de remarquer que l'Eglise Grecque, dès qu'elle se fut séparée de l'Eglise Romaine, avait perdu sa liberté en devenant esclave du pouvoir temporel, et qu'ainsi enfin, elle s'était éloignée

(1) Iidem, ibid.
(2) Iidem, ibid.

insensiblement de la foi et de la discipline en se perdant elle-même si malheureusement. (1)

L'année suivante, 1233, le Pape choisit pour cette difficile mission et envoya en qualité de ses nonces les Franciscains Aimon et Rodolphe avec leurs frères Hugon et Pierre de l'Ordre de S. Dominique, qui s'étant rejoints à Nicée en Janvier 1234, y reçurent, tant de la part du patriarche que de celle de l'empereur et de chacun des Ordres de la ville, l'accueil le plus cordial et le plus solennel. (2)

Nous ne nous arrêterons pas ici à décrire les conférences dans lesquelles ils défendirent l'Eglise Latine d'abord à Nicée en particulier, et ensuite solennellement dans un concile de prélats Grecs rassemblés à Nymphée en Bithynie, relativement à l'usage du pain sans levain dans l'Eucharistie et à la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils. Ils déployèrent en effet dans cette discussion tant de vigueur que le célèbre abbé Rohrbacher a cru pouvoir dire dans son excellente histoire universelle et complète de l'Eglise Catholique, qu'il a publiée tout récemment : « Les quatre Religieux de S. François et de S. Dominique nous semblent réellement admirables, même ils sont sans exemple par leur conduite et leur sagesse. Ainsi notre siècle, qui se dit un siècle de lumières, serait-il capable de procurer beaucoup d'hommes d'un assez grand talent pour répondre aux arguties des Grecs, touchant les questions les plus ardues qui puissent se présenter, avec tant de justesse et d'à-propos dans la langue des adversaires, avec les Docteurs mêmes de leur Eglise, au point d'exciter leur admiration? » (3)

Cependant nos Frères ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur peine était perdue, et ils se virent obligés de retourner sans avoir obtenu le succès qu'ils espéraient.

(1) Iidem, ibid.
(2) Voyez notre Hist. univers. des Missions Francisc. loc. cit.
(3) Hist. univers. de l'Eglise Cathol. liv. LXXIII.

Toutefois l'empereur les fit venir en sa présence et feignit de vouloir conclure la paix à tout prix, en leur faisant la proposition suivante : « Lorsque, disait-il, il s'élève parmi les princes une contestation relativement à une forteresse ou une province, c'est l'ordinaire que l'un d'entr'eux se désiste d'une partie de ses prétentions, afin d'arriver à la paix. Il me semble que nous devons agir de même en cette circonstance, pour le différend qui s'est élevé entre votre Eglise et la nôtre. Deux questions sont en présence : l'une portant sur la procession du Saint-Esprit, l'autre sur l'Eucharistie. Si vous désirez sincèrement avoir la paix, il vous est nécessaire de céder quelque chose sur l'un des points en litige; nous, en approuvant votre Sacrement de l'autel, vous de votre part, en laissant de côté votre symbole, c'est-à-dire en faisant disparaître votre addition, telle quelle, comme étant un point qui scandalise et met le schisme entre les deux Eglises. » (1)

En entendant cette proposition, les Religieux éprouvèrent une sainte indignation et répondirent que ni le Pape, ni l'Eglise de Rome ne changeraient jamais un mot de leur symbole de foi! Aussitôt ils se disposèrent à retourner auprès du Pontife qui les avait envoyés. Mais cette résolution leur attira les plus grandes injures de la part des Grecs, qui ne voulurent consentir à leur départ et qui allèrent jusqu'à les poursuivre sur les routes du désert qu'ils avaient à traverser pendant cinq jours consécutifs, avant d'arriver à la mer de Constantinople. (2)

Ici se pose naturellement la question de savoir comment l'empereur Vatace pouvait faire la proposition de transiger sur des points qui regardaient la foi? L'illustre Père Louis Tosti Cassinese répond pour nous : « Depuis le temps, dit-il, où fut accomplie la séparation entre les deux Eglises jusqu'à la chûte de l'empire Byzantin, l'œuvre de la réunion des

(1) Iidem, ibid.
(2) Voyez notre Hist. des Missions Francisc. loc. cit. pag. 243 et suiv.

Grecs aux Latins fut employée par les successeurs de Constantin comme un moyen politique de remédier aux dangers qui menaçaient leur trône. Ils pouvaient agir ainsi, car lorsqu'une religion ne tire plus sa vie d'un principe surnaturel, grâce à l'égarement du pouvoir qui lui donne sa forme, elle n'est plus que stupide superstition dans le peuple et hypocrisie dans le prince. Par suite, les empereurs Byzantins pouvaient d'un signe de leur sceptre pousser les Grecs vers l'Eglise Romaine, ou les en éloigner au moyen de la religion d'Etat; le peuple ne songeait pas à leur résister, parce qu'il n'est que la partie matérielle et passive du culte, et les princes de leur côté ne rougissaient point de faire bon marché des principes auxquels ils n'ajoutaient pas foi. Jean Ducas Vatace, homme de grande vertu guerrière et doué d'un esprit très-subtil dans l'art de tromper les fils d'Adam à l'aide des artifices de ce que l'on appelle la politique, fut le premier qui donna une démonstration claire de tout ce que j'ai affirmé, et instruisit tous ses successeurs dans la méthode de faire de la religion d'Etat un instrument dont on use, ou mieux dont on abuse, en faveur du pouvoir.

» Il avait arraché l'empire des mains des Latins; les avait chassés de l'Asie en détruisant à Lampsaque l'armée de l'empereur Robert de Courtenai; en Europe il conquit par la force de ses armes la Chersonèse, la Macédoine et la Thessalie, et restreignit l'empire des Latins aux murs de Constantinople, où il se maintenait à peine. Cependant le jeune Baudouin avait fait contre lui en Occident les préparatifs d'une croisade, et le pape Grégoire IX le soutenait de toutes ses forces. Mais l'empereur, pour prévenir les effets de l'entreprise, commença par manifester ses regrets de l'introduction du schisme et son vif désir de voir le peuple Grec uni à l'Eglise Latine. Les Papes dans leur zèle ardent, étaient impatients de voir retourner au bercail de Jésus-Christ ces brebis égarées; ils eurent toujours confiance dans la bonne foi des Grecs; aussi, quand ils

étaient informés qu'un empereur Byzantin manifestait quelqu'intention de se réunir à l'Eglise de Rome, c'était pour eux le triomphe d'une paix déjà recouvrée, et sans avoir égard aux hommes, ils se mettaient à l'œuvre sans en demander davantage. Ils acquirent ainsi des mérites devant Celui qui scrute les intentions du cœur, mais ils furent toujours les victimes de la perfidie, et les résultats demeurèrent impossibles. C'est ce qu'éprouva Grégoire IX, après avoir accueilli avec une si grande allégresse les lettres de Vatace, qui voulait retourner au catholicisme. » (1)

Cela n'empêcha point cependant les successeurs de ce Pontife de continuer l'œuvre qu'il avait commencée, et de tenter les moyens d'amener ce peuple à résipiscence et de le faire rentrer dans le giron de notre Mère la Sainte Eglise. Nous trouvons même que peu d'années après, en 1246, Innocent IV envoya tout à coup, dans le même but, à Constantinople un autre Franciscain, nommé Laurent, dont la patrie est inconnue (2), avec la mission de visiter en même temps, en qualité de légat de sa Sainteté pour tout l'Orient, l'Arménie, l'Egypte, Jérusalem et l'île de Chypre, et de traiter avec chacun des patriarches et des évêques de ces lieux, afin de les mettre en garde contre les flatteries et les intrigues cachées des Grecs. Ceux-ci, en effet, comme il est naturel, s'étudiaient de tous leurs moyens à accroître, autant que possible, le nombre des dissidents, afin qu'à la face du monde, leurs prétentions parussent de quelque poids en présence de l'opposition de l'Eglise Romaine (3). Nonobstant, que l'on remarque ici la justice et la charité du Pontife Romain, il lui donna la mission, dans des lettres expresses qu'il lui remit,

(1) Histoire du schisme Grec, Vol. II. page 50. Florence, par Félix Le Monnier, 1856.

(2) Voyez notre Histoire des Missions Francisc. liv. I. chap. XII, pag. 406.

(3) Hist. univers. des Miss. Francisc. loc. cit. Wading. annal. tom. III. ad ann. 1247. Raynald. ibid. Rohrbacher. Hist. univers. de l'Eglise Cathol. tom. XVIII.

de protéger dans son voyage, là où besoin serait, les Grecs contre les vexations des Latins, et il lui dit : « Nous t'enjoignons de prendre sous ta protection, avec l'autorité apostolique dont tu es revêtu, tous les Grecs et chacun d'eux en particulier, quel que soit leur nom ; de ne jamais tolérer qu'ils aient à souffrir aucun trouble ni aucune violence; et pour les injures ou offenses qu'ils ont déjà pu endurer de la part des Latins, de demander à ceux qui en ont été les auteurs une satisfaction convenable en leur ordonnant en même temps qu'ils aient formellement à s'en abstenir à l'avenir; enfin de réprimer et de punir les rebelles, là où il s'en offrirait, au moyen des censures ecclésiastiques. » (1)

Pourvu de plein pouvoir et muni de ses instructions, le Frère Laurent se rendit à sa mission, et fut partout généralement bien reçu et accueilli avec honneur. En Arménie, à Iconium, à Jérusalem, en Chypre, partout il opéra un grand bien, accréditant, par sa présence, dit M. Henrion (2), sa grande réputation de prudence et de sainteté qui l'avait précédé. Il s'acquitta surtout avec tant de délicatesse et de tact de cette partie de sa mission, qui était de protéger les Grecs contre les vexations des Latins, que les habitants du royaume de Jérusalem en profitèrent pour arriver à leur but, qui était de se soustraire entièrement à la juridiction du Patriarche Latin de cette cité, juridiction à laquelle ils étaient soumis par délégation apostolique. Non-seulement les Grecs en général, mais encore leurs prélats, qui de même dépendaient de l'administration des Patriarches Latins de Jérusalem et d'Antioche, suivirent les instructions du Légat Franciscain, et en prirent occasion et prétexte de s'affranchir du joug qui leur était imposé; ils le firent avec d'autant plus de résolution, qu'ils virent ce dernier les protéger, d'après la charge qui lui avait été donnée, avec une autorité forte et constante. Cependant, pour mettre fin à ces excès d'une licence incompatible avec

(1) Iidem loc. cit. et Spond. ad an. 1247.
(2) Hist. des Miss. cathol. tom. I. page 24.

les intentions du Souverain Pontife, ce dernier, par ses lettres datées de Lyon, résolut d'indiquer à Frère Laurent les règles précises d'après lesquelles il devait se conduire en traitant de de l'union des deux Eglises. Elles portaient que ceux des pasteurs Grecs, qui étaient soumis aux Patriarches d'Antioche et de Jérusalem, ou à d'autres prélats Latins, resteraient constants dans leur soumission et leur obéissance, attachant surtout un prix important à ce que leur Patriarche, par lui-même ou au moyen d'hommes revêtus d'une autorité suffisante, se déterminât à se présenter devant le saint Siége apostolique, afin que ce dernier daignât accueillir leur soumission (1). » Frère Laurent, suivant fidèlement les instructions du Pontife dont il occupait la place dans une affaire aussi importante, n'épargna aucune peine dans les négociations de tout genre, délicates autant que difficiles, si bien qu'à la fin il sut fléchir l'esprit du Patriarche et de l'empereur et les amena à la conclusion des articles de cette union tant désirée; ils les ratifièrent si promptement que le Pontife n'eut plus qu'à députer des apocrisiaires porteurs de lettres qui les accréditeraient.

Dès que le Pape Innocent en fut averti, il appela aussitôt à cette mission importante le Ministre Général de l'Ordre entier des Franciscains, le Frère Jean de Parme, et lui adjoignit pour compagnon le Frère Gérard Boccabadati de Modène; ils avaient encore d'autres confrères dont le nom ne se trouve pas enregistré dans les mémoires de cette mission. Ce choix fut heureux ; en effet, le Frère Ministre Général, autant que qui que ce fût, d'une profonde science, d'une haute sagesse, à la parole puissante, en même temps que plein de douceur et de bonté, était l'homme par excellence pour entrer en négociations avec une nation cauteleuse et habile dans l'art des sophismes, telle que l'était surtout la nation Grecque. Il avait donné des preuves écla-

(1) Voyez le Wading. annal. tom. XII. ad an. 1247. Raynald. Spondan. ibid. Fleury, Hist. ecclésiastique, etc.

tantes de ses capacités dans l'administration de son Ordre, dont il était chargé depuis une année. Aussi est-il à-propos d'en dire ici quelques mots, afin que l'on connaisse par quelles préparations de rigoureuse discipline Dieu produit et alimente d'ordinaire avec les influences de sa grâce, ces puissantes énergies de l'âme, d'où jaillissent dans les différentes conjonctures de la vie publique ou privée les vertus les plus admirables des hommes d'action, de conseil et de grand mérite.

Dès que le bienheureux Jean prit en main la direction de son Ordre, il travailla par tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour lui rendre la forme pure de son institution primitive. En effet, ayant trouvé qu'il y avait dans l'Ordre une grande confusion, par suite de la mauvaise administration de son prédécesseur, le Frère Crescenzio, que les Pères déposèrent de sa charge à cause de son incapacité, il parvint en peu de temps, dit un de nos chroniqueurs, d'abord par les exemples et les admonitions, ensuite par la prudence et la discrétion, à faire disparaître les dissensions, à corriger ceux qui étaient en défaut, à consoler ceux qui souffraient la persécution, à soutenir les humbles et ceux qui aimaient la vertu, et il finit par rendre à l'Ordre une paix si profonde qu'il n'en connut jamais de plus belle et de plus consolante. Ceux qui donnaient du scandale et se montraient incorrigibles étaient chassés; il rappelait à la règle et à la discipline ceux qui s'en étaient éloignés, ranimait les faibles, recevait avec affection les simples, protégeait et favorisait ceux qui avaient le goût des lettres, en les stimulant à persévérer, ainsi que toute sa vie leur en donnait l'exemple; à tous enfin il rendait chères l'humilité, la charité et surtout l'observance de la Règle, qu'ils avaient jurée solennellement devant Dieu. Plusieurs compagnons de Saint-François, contemporains du Bienheureux Jean, tels que les Frères Egide, Léon, Matthieu et Ange, voyant se réveiller en lui dans toute sa force l'esprit de leur Patriarche, s'écriaient : « Nous vous rendons des grâces infinies, ô Seigneur, de vous être souvenu de nous, vos serviteurs, en

nous donnant un Prélat, qui nous guide et nous mène dans la voie de votre divine volonté! » (1)

Pour ce qui regarde sa conduite personnelle, il suffira de remarquer avec son biographe, qu'il visita tout son Ordre, pratiquant l'austérité et la pauvreté les plus grandes; pas plus qu'en d'autres temps non-seulement il ne changeait jamais d'habit, mais il voulait faire durer toute sa vie celui qu'il portait. Toujours il refusa d'aller à cheval ou en voiture, ne voulant pour compagnon de route qu'un seul frère, bien qu'il eût quelquefois besoin d'en avoir deux ou trois. Il marchait si humblement, son maintien était si modeste, que, quand il lui arrivait de saluer quelqu'un sur la route, il lui semblait qu'il n'était pas digne d'une réponse. Jamais il ne prévenait les Frères de son arrivée dans un couvent; en outre, il recommandait à son compagnon de cacher son nom à qui que ce fût, et encore plus sa dignité, pour ne pas être entouré d'honneur et de respect. Quand il était en chemin, malgré la lassitude et la fatigue qu'il éprouvait, il ne s'asseyait jamais lorsqu'il disait son Office, et il ne cherchait pas à se reposer en s'appuyant contre l'un ou l'autre objet; au contraire, il se tenait debout et la tête découverte. Sans les cas de nécessité, il se conformait toujours à la vie commune de ses Frères, se contentant d'un seul mets, le premier qu'on lui servait, quel qu'il fût, agréable ou non, fût-il même mauvais. Jamais on ne l'entendit dire : « Je voudrais avoir ceci, je désirerais bien cela! » Il imposa à sa langue un si grand frein, depuis son entrée en Religion, qu'il put dire à l'article de la mort qu'il redoutait bien plus pour le grand jour du jugement universel le compte qui lui serait demandé de son silence que celui qu'il aurait à rendre de ses paroles (2). Tel était l'homme à qui le pape Innocent IV confiait la mission de légat en Grèce, pour faire aboutir à la conclusion de la paix les négo-

(1) Marc de Lisbonne, Chron. part. II. Liv. XXXV et Wading.
(2) Chron. et Wading, loc. cit.

ciations commencées par Frère Laurent; c'est cet homme que le Pontife lui-même nommait l'*Ange de paix* dans ses lettres à l'empereur et au patriarche des Grecs. (1)

Il partit donc l'année 1247, avec le groupe de compagnons choisis que nous avons nommés plus haut. A son arrivée à Nicée, il se conduisit avec tant de prudence, et il édifia si bien l'empereur, le clergé et le peuple par son exemple, ainsi que par ses manières et le charme de sa conversation, qu'il leur semblait voir en lui un des anciens Pères de l'Eglise, ou plutôt un Apôtre de Jésus-Christ. Persuadés et convaincus par ses raisonnements, ils se décidèrent à envoyer leurs commissaires au pape Innocent à Lyon, à l'effet de confirmer le traité qui avait été arrêté. Mais tout à coup les intrigues habituelles des méchants, qui ne voulaient absolument pas entendre parler de paix et d'union, vinrent se jeter en travers. Ils arment en secret une bande de furieux, qui vont se mettre en embuscade pour attendre les Apocrisiaires au moment où ceux-ci partaient pour l'Occident et leur arrachent des mains les instruments de la commission. Cet acte de violence amena forcément de nouveaux délais, qui éveillèrent dans l'esprit du Frère Jean le soupçon que les Grecs voulaient par là se jouer de sa sincérité et de sa bonne foi. Il supporta cette épreuve avec une prudence généreuse et ne fit semblant de rien, en sorte qu'il reprit les négociations. Les articles furent rédigés de nouveau, et il fit si bien par son éloquence entraînante, animée par la charité catholique, qu'il décida pour la seconde fois les commissaires à reprendre la route de l'Occident. Mais les troubles qui agitaient l'Orient à cette époque et finalement la mort du Pape, survenue en 1254 et suivie de près par celle de l'Empereur, embrouillèrent de nouveau les affaires, à tel point que les commissaires interrompirent leur voyage et s'en retournèrent dans leur pays. Tant de travaux, tant d'embarras et tant d'espérances furent

(1) Iidem, ibid. et Sanct. Anton. III. part. Hist. tit. XXIV. cap. IX.

comme emportés par les vents, et l'union desirée, qui était si près de s'accomplir, resta sans aucun effet (1). Aussi Frère Jean revint-il à Rome déçu dans son espoir, et comme son cœur était animé d'un zèle ardent et sincère pour la gloire de Dieu, il ne put se consoler de longtemps de cet échec. Seulement le témoignage de sa conscience le tranquillisait, à la pensée que pour tout ce qui avait dépendu de lui, il avait employé tous les efforts d'esprit et tous les soins dont il était capable, pour faire aboutir la glorieuse mission qui lui avait été confiée par le chef de l'Eglise. (2)

Quant au reste de sa vie, nous dirons en abrégé, qu'il continua à être humble et mortifié comme auparavant, tout occupé de l'accroissement et de l'observance des règles de son Ordre, dont il était le Supérieur. A peine cependant le Chapitre Général fut-il convoqué, qu'il voulut se démettre de cette charge, malgré tout ce que le Pontife (Alexandre IV) et plusieurs cardinaux lui dirent pour l'engager à la continuer encore. Mais il pourvut admirablement au bien de son Ordre pour ce qui concernait son successeur; car, comme on lui demandait, à qui on pourrait avec avantage remettre le gouvernement de la famille Franciscaine, il désigna, comme en effet on élut dans la suite, le frère Bonaventure de Bagnarea, alors lecteur de Théologie sacrée à Paris, et qui devint plus tard ce Docteur distingué, ce Cardinal de la sainte Eglise, que maintenant, comme tout le monde le sait, nous vénérons sur les autels. Après cela il se retira, avec la permission du nouveau Prélat Général, pour se sanctifier soi-même dans la solitude de Grecio dans l'Ombrie, au fond des vallées de Riéti, sur le penchant escarpé d'une montagne; lieu bien cher à son cœur, en partie parce qu'à chaque pas on y rencontrait des souvenirs du séjour qu'y fit le saint patriarche François, lequel y institua la cérémonie sacrée de la crêche de Jésus-Christ, et en partie parce qu'il était totalement

(1) Iidem, ibid. et Histoire univers. des Miss. Francisc. vol. I. chap. XII.
(2) Iidem, ibid.

écarté de la fréquentation des peuples voisins. Ce fut là que, pendant l'espace de trente années à peu près, il mena, je ne sais trop comment m'exprimer, une vie angélique ou humaine, consolé de Dieu par la suavité des visions célestes, ravi presque dans la contemplation des choses divines (1).

Finalement cet insigne Franciscain, étant arrivé à l'âge avancé de quatre-vingts ans, mais toujours animé d'ardeur pour le salut des âmes et la gloire de l'Eglise, fut envoyé de nouveau l'an 1288 par le Pape Nicolas IV en Grèce, afin d'y reprendre l'œuvre, déjà si bien conduite par lui sous Innocent, de la réconciliation des Grecs. Et le vénérable vieillard entreprit ce long et difficile voyage, plein de zèle, de courage et de confiance dans le Seigneur. A peine cependant arrivé à Camerino dans les Marches, il sut par une révélation divine, qu'enfin il était parvenu au terme de son terrestre pèlerinage. Il ne tint point cachée cette révélation, même lorsqu'avec ses compagnons il entra dans le couvent du titre de Saint François de cette ville : « Ici, leur dit-il, est mon lieu de repos dans les siècles des siècles. » Et en effet, ce fut là qu'il rendit son âme à Dieu dans la paix des Justes (2). Le ciel fit connaître sa sainteté au monde par des prodiges si nombreux et si éclatants, que l'Eglise lui décréta l'honneur des autels. Sa mémoire se célèbre le vingtième jour du mois de Mars. (3)

Mais, avant de terminer cet article consacré à la mémoire du bienheureux Jean de Parme, nous ne pouvons omettre de faire mention d'un de ses compagnons de voyage, nous voulons dire le bienheureux Gérard Boccabadati de Modène, à cause d'un fait qui se rapporte au malheureux succès de la première expédition de Saint Louis, roi de France, pour reconquérir les Lieux-Saints, quand il tomba entre les mains des Sarrasins, et qu'il fut fait prisonnier

(1) Iidem, ibid. et Brev. Rom. Seraph. die XX. Martii. Voyez aussi l'Histoire univers. des Miss. Francisc. loc. cit.
(2) Brev. Rom. Seraph. loc. cit.
(3) Ibid.

par eux. Mais nous voulons d'abord raconter en abrégé, comment, missionnaire de paix entre les villes de l'Italie qui, livrées alors aux deux factions des Guelfes et des Gibelins, s'entre-déchiraient cruellement, comment Gérard Boccabadati, dis-je, sut si bien gagner l'estime universelle qu'il fut créé Potentat de la ville de Parme. Nous rapporterons ceci en nous servant des paroles du professeur Louis Maini, tirées de son opuscule publié en 1856 (1). « Dans les premiers lustres du XIIIe siècle, dit-il, la paix de la malheureuse Italie fut troublée par des factieux. Quelques-uns embrassèrent le parti des Guelfes ou du Pape, et d'autres celui des Gibelins ou de l'empereur. Mais l'intérêt particulier et le désir d'une vengeance privée dominaient dans le cœur de chacun d'eux, plutôt que le but de soutenir la paix de l'Eglise ou de l'empire. Non-seulement les villes frontières aspiraient à se détruire mutuellement, mais encore les familles d'une même ville souillaient souvent leurs épées du sang de leurs concitoyens. Dans cette calamité, un saint enthousiasme enflamma le cœur des Frères-Prêcheurs et des Frères-Mineurs, et les engagea à devenir des médiateurs de paix dans presque toute l'Italie, tant entre les personnes privées, qu'entre les villes turbulentes elles-mêmes, qui à chaque instant recommençaient à se molester, malgré la foi jurée. Dans ce but quelques Frères-Dominicains et Franciscains se rendirent à Parme dans l'année 1233 et tous se mirent avec un grand zèle à prêcher au peuple qui accourut en foule pour les écouter. A la parole divine qui tomba de leurs lèvres ardentes, nobles et plébéiens, tous furent émus et sentirent leur cœur renaître à des sentiments plus doux. Entraînés par une charité nouvelle, ils voulurent tout de bon conclure cette paix qu'on tâchait de leur inculquer par tant de moyens,

(1) Des bienheureux Gérard Rangoni et Gérard Boccabadati de Modène de l'ordre des Mineurs, dissertation de l'abbé Jérôme Tiraboschi, éditée par les soins du docteur Louis Maini, avec des additions spécialement relatives au bienheureux Gérard Boccabadati.

étant disposés à l'accueillir même comme une obligation perpétuelle de pénitence. Parmi ces ouvriers évangéliques était le Frère Gérard Boccabadati de Modène, qui mieux que les autres avait su s'insinuer dans l'esprit des Parmesans. C'est pourquoi le Conseil de la ville, voyant la grande part qu'il prenait dans ces affaires de paix, et ayant congédié le Potentat Ansaldo de' Mari, de Gênes, tourna ses vues sur lui, le proclama Potentat de Parme, et lui donna des pouvoirs plénipotentiaires pour conclure la paix comme il le jugerait le plus avantageux, depuis le 29 Juillet, jour de son élection, jusqu'à la fête de S. Michel, avec autorité de corriger, réformer et amplifier les statuts selon son bon plaisir. Il est probable que ce choix fut aussi insinué par Rolando Rossi, Potentat de Modène, qui était intéressé à voir la concorde rétablie entre ses amis. Le Frère Salimbene parle de l'élection du Frère Gérard comme Potentat. Du jour qui est indiqué ci-dessus, on semble trouver une certitude dans le statut ancien Ms. (lib. III. fol. 137.), comprenant dans les articles de la paix les coupables : *Ante diem veneris, qui fuit tertia exeunte Julio MCCXXXIII, postquam Frater Gherardus habuit potestatem faciendi pacem.* Ce fut une chose vraiment étrange que de voir un Frère-Mineur gouverner à sa guise une ville et un comté tout entier et commander à un peuple soumis à ses volontés. Mais au lieu de rencontrer de l'étonnement, le Conseil de Parme trouva même des imitateurs de sa résolution; puisque le bienheureux Jean de Vicence, qui est à juste titre regardé comme le porte-étendard de ces frères pacificateurs, s'étant rendu depuis dans la campagne de Vérone sur l'Adige, le 28 du mois d'Août, fut nommé compromissaire des Gibelins et des Guelfes de Vérone, qu'il avait pacifiés en présence de tout le peuple de cette ville, de Mantoue, de Brescia, de Padoue, de Vicence, avec le concours des habitants de Trévise, de Vénise, de Bologne, de Ferrare et d'autres villes, et l'intervention des évêques de Vérone,

de Brescia, de Mantoue, de Bologne, de Modène, de Reggio, de Trévise, de Vicence, de Padoue, et de plusieurs autres personnages. Le bienheureux Jean, dis-je, fut élu de la même manière par les Véronais pour être leur Potentat. »

Mais arrivons au fait qui se rapporte à l'issue malheureuse de la première expédition de Saint-Louis, roi de France, lorsqu'il fit l'entreprise de reconquérir les Lieux-Saints.

On sait comment ce saint monarque dans la journée de la Massoure, après avoir opéré des prodiges de valeur, fut fait prisonnier par les Sarrasins et fut emmené dans leur camp chargé de chaînes. (1)

Or, l'histoire raconte comment le Frère Gérard, prêchant précisément ce jour là à Constantinople au milieu d'un grand concours de peuple, interrompit subitement son sermon, et fixa pendant quelque temps les yeux au Ciel, ravi par une sublime vision.

Revenu de cette extase, il se tourna vers le peuple en versant d'abondantes larmes : « A cette heure, s'écria-t-il, Louis, roi de France, est fait prisonnier : priez Dieu pour lui et pour tous ceux qui partagent sa captivité ! » Ces paroles plongèrent toute la ville dans la consternation, car le Frère Gérard était déjà depuis quelque temps connu pour son don de prophétie. En effet, les assistants ayant tenu note du jour et de l'heure où cette prophétie avait été faite, on sut que c'était exactement en ce moment même, que le Saint Roi était tombé entre les mains des ennemis de sa nation et de la foi de Jésus-Christ. (2)

(1) Voir Michaud. Hist. des Croisades, Raynald. Wading, Fleury, Rohrbacher, et l'Hist. univers. des Missions Franciscaines.

(2) Wading. et Hist. univers. des Missions Franciscaines. loc. cit.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

I.

Lettre du Père Octave Barsanti, Mineur Observantin de la Province de l'Ombrie, chef de la Mission Franciscaine partie au mois d'Août 1860 pour la Nouvelle-Zélande, dans laquelle il rend compte au Ministre Général de l'Ordre, *Père Bernardin de Montefranco,* de l'excellent voyage qu'il fit et du bon accueil qu'il reçut à Auckland.

Année 1861.

Nos chers lecteurs se rappelleront sans doute le long article que nous avons publié dans le premier numéro de ces Annales (1), touchant neuf de nos confrères, partis au mois d'Août de l'année 1860 pour la Nouvelle-Zélande, afin d'y fonder une Mission de notre Ordre et de répandre avec la foi l'enseignement de l'Evangile parmi les peuples les plus reculés de l'Océanie. Nous sommes heureux de pouvoir leur communiquer la belle lettre du chef de ces mêmes missionnaires qui sont arrivés heureusement au but de leur voyage. Ils pourront juger facilement par là du bien que l'on peut espérer de la mission apostolique que nos confrères viennent de fonder en ces climats. Mais il est nécessaire de leur donner d'abord quelque notions historiques et géographiques sur cette contrée si éloignée.

(1) Page 53, 1re liv.

La Nouvelle-Zélande est ce vaste archipel de l'Océan Austral qui par différentes de ses îles se trouve directement aux Antipodes de la France ; il est composé de deux grandes îles, séparées entr'elles par le canal ou détroit de Cook. Celle au Nord, qui est la plus petite, s'appelle *Ikana-Mawi,* ce qui signifie, selon d'Urville, *Poisson de Mawi*, c'est le berceau principal de ce peuple ; l'île qui est au Sud, *Tavaï Pounamou*, nom qui se rapporte à un lac d'où les indigènes tirent en grande abondance le *Pounamou*, c'est-à-dire le *Malachite vert*. Cette dernière, hérissée partout d'assez hautes montagnes, n'offre aux navigateurs aucun port sûr ; la première au contraire est parmi les autres îles remarquable par ses magnifiques baies, telles que celles de Chalki, de Dusky, de Tasman, de l'Amirauté, de Cloudy, de la Reine Charlotte, d'Otage, de Molyneux, de Muno Cao, de Para Nachè, de Dangha Uru, d'Ududu, de Vangoroa, de Tau Aoa, de Hawke, etc. L'atmosphère dans ces îles est salubre, et le sol d'une grande fertilité produit les plantes les plus variées. Cependant les côtes sont souvent exposées à des vents et à des tempêtes. On ne rencontre dans l'intérieur aucun quadrupède, excepté une sorte de rats, de chiens et de gros lézard appelé Guana. Il y a des oiseaux d'un plumage magnifique et qui sont ravissants par la douceur de leur chant ; le roi de tous est le *Pu*. Des perroquets, des canards, des coqs d'Inde, des oies, des poules et plusieurs autres espèces d'oiseaux, qui y ont été apportés par d'Urville, Cook, Marion de Frène et d'autres, s'y trouvent en abondance.

Pour les hommes, ils se divisent en deux races : la première comprend les chefs, la seconde le peuple. Les chefs qui ont jusqu'à cinq pieds de haut et même davantage, ressemblent aux habitants de l'Algarve (1) ou de Malte ; ils ont les cheveux lisses, noirs ou châtains. Les hommes du peuple sont

(1) L'Algarve, ancien *Cuneus,* est une province du Sud du Portugal, qui a porté le titre de royaume. Sa capitale était *Tavira.* (*Note du traducteur.*)

plus petits, plus trapus; ils ont la peau rude, le teint mulâtre et les cheveux crépus; tous sont vigoureux, fortement musclés et ont les épaules larges. Les traits de leur figure sont si fortement marqués et si bien en relief, qu'à leur aspect on se rappelle la belle race de ces Juifs dont on rencontre encore très-souvent des individus à Constantinople, à Damas et à Bagdad; à l'exception du tatouage de leurs figures qui est le privilége exclusif des chefs. La plupart de ceux que nous voyons, dit La Place, ont la figure presque tout entière ornée de peintures, dessinées avec symétrie; le goût et le fini qu'ils y mettent sont dignes d'un peintre. Ce sont des signes de la valeur qu'ils ont déployée dans la guerre et dont ils sont fiers, et nous avons remarqué qu'ils les augmentent à chaque nouvelle victoire qu'ils viennent de remporter; c'est pourquoi les hommes d'un âge avancé en avaient seuls la figure entièrement couverte, tandis que les jeunes gens avaient à peine le nez et le menton marqués de quelques tatouages.

Quant à leur constitution politique, tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'ils vivent en tribus, qui sont formées comme de grandes familles et gouvernées, de consentement unanime, par un chef, qui est entouré du respect et de l'estime des tribus, quoique son autorité se réduise à fort peu de choses. Néanmoins il s'estime heureux du droit qu'il a de ne rien faire, d'enlever en nature la dîme des provisions de ses sujets et aussi du privilége de se tatouer, par lequel on reconnaît sa dignité, à laquelle nul autre ne peut aspirer.

Leur plus chère occupation et la plus honorable à leurs yeux est la guerre; ils trouvent toujours un motif ou un prétexte de s'y livrer, pour se venger d'une injure réelle ou supposée dont ils ont eu à souffrir de la part d'un ennemi. L'ayant en leur possession (ce sont les plus cruels anthropophages qui se soient peut-être jamais vus!), ils s'élancent sur lui comme des furieux et savourent avec un si vif plaisir ses chairs encore palpitantes, qu'à cette vue on sent le sang se glacer d'horreur dans ses veines. Ce

ne sont pas seulement leurs ennemis qu'ils traitent ainsi; mais le malheureux étranger qu'une tempête a jeté sur leurs côtes est voué par eux à une mort certaine; aussi traîtres que perfides, ils ne laissent aucun espoir de salut à quiconque tombe entre leurs mains. Ce fut le sort qu'ils firent à Tasman en 1642, à d'Urville et à Cook en 1769, à Marion en 1772, à Hovel en 1815, au capitaine Thompson en 1816, et en outre aux équipages de plusieurs baleiniers dont les hommes furent tous dévorés par ces barbares cannibales.

Mais leurs croyances religieuses sont surtout dignes d'attention. D'abord ils n'adorent pas exclusivement des dieux de bois ou de pierre; ils ont peint sur leurs mains, sur les portes de leurs cabanes et de leurs tombeaux certaines figures allégoriques, mythes des héros qui ont vécu parmi eux, offrant quelques ressemblances avec les Saints des chrétiens. Les dieux principaux de cette nation représentent *Dieu le Père*, *Dieu le Fils*, et le *Dieu Oiseau* ou *le St Esprit;* le plus puissant des trois est le premier, qu'ils nomment *Nui Atua,* ce qui signifie Maître du monde. Chaque indigène adore en même temps un autre *Atua,* ou divinité secondaire, qui par analogie correspond à notre Ange Gardien. Ils ont des prêtres nommés *Arichi;* les épouses de ceux-ci sont les prêtresses; dans chaque village (*pa*), il y a une cabane plus grande que les autres, et appelée *Vare Atua*, ou cabane de Dieu, destinée à recevoir la nourriture sacrée (*o a caintu*) et où l'on fait des prières (*carachia*); ceci imite nos oratoires. Il semble aussi qu'ils consacrent par des cérémonies religieuses les âges les plus remarquables de la vie; par exemple, la naissance de l'enfant, auquel ils confèrent une espèce de baptême. Au cinquième jour, la mère, accompagnée de ses parents et de ses amis, dépose l'enfant sur une natte, entre deux tas de bois ou de sable; alors toutes les femmes, les unes après les autres, après avoir trempé une branche d'arbre dans un vase d'eau, en aspergent le front de l'enfant, auquel en ce moment ils don-

nent un nom qui est sacré parmi les habitants de la Nouvelle-Zélande, comme une partie d'eux-mêmes.

Pour ce qui regarde l'éducation des fils des chefs, ce sont des anciens vénérables par leur sagesse ou des prêtres, qui y président. A vingt ans, ils sont comptés parmi les guerriers, se construisent une cabane particulière à côté de celle de leur père et y amènent leur épouse. C'est un usage que les jeunes gens achètent leur femme de ses parents et l'épousent au moyen d'une cérémonie religieuse des *Arichi* (prêtres). Malheur à celle qui est surprise en adultère; mais les jeunes filles sont libres de se donner à tous les hommes qui leur plaisent. A la mort des parents ou des chefs, la douleur est si grande dans toute la Tribu, que pendant plusieurs jours on pratique des cérémonies religieuses, et que l'on sacrifie en l'honneur du défunt une masse d'esclaves, destinés à le servir dans l'autre monde, en supposant qu'il y soit élevé à une haute dignité. Il est bon d'ajouter ici, qu'ils professent le respect le plus religieux pour les morts, qu'ils embaument les corps morts avec un art connu par eux seuls et qui l'emporte même de beaucoup sur celui qui était en usage chez les Egyptiens pour préparer leurs momies.

Quelle est l'origine qu'il faut assigner aux habitants de ces îles? Selon Cook, les habitants de la Nouvelle-Zélande font dériver leur origine d'un *Poisson,* nommé *Eavise,* ou, selon d'Urville, *Ivi,* mot qui signifie à la fois *os et tribu* et a beaucoup de rapports avec le nom d'*Eve.* Mais on entend dire généralement qu'ils descendent de deux frères, nommés *Mavi Mua* et *Mavi Posechi;* ce dernier fut tué et mangé par l'autre; c'est ce qui introduisit chez eux l'usage de manger les corps des ennemis. Quoi qu'il en soit, il est certain, que ces Insulaires, comme leur langue, appartiennent à la famille Polynésienne, la huitième des douze dont se compose la race Malaise, bien qu'elle n'ait pas conservé parmi ces peuplades la douceur et l'harmonie musicale qui distinguent les idiomes Polynésiens dont elle fait partie :

ces idiomes sont le Fidgi, le Rotumch, le Tonga, le Taitiano, l'Hanhon, le Wihu, et l'Owahii. (1)

Enfin, quant à la découverte de la Nouvelle-Zélande, on sait que le premier honneur en revient au célèbre navigateur hollandais Tasman, qui le premier d'entre tous les Européens l'aperçut le 13 Décembre de l'année 1642 et entra dans le détroit qui fut appelé ensuite Détroit de Cook. C'est là que, le lendemain de son arrivée, il fut assailli par les indigènes et vit tuer et manger par eux quatre de ses soldats, qu'ils massacrèrent traîtreusement. Pendant 120 ans, cet archipel demeura dans l'oubli, jusqu'à ce que Cook, en naviguant par les latitudes des mers australes, la découvrit de nouveau en l'an 1769, en abordant au cap Young Nicko à l'est, et jeta l'ancre dans la baie de *Taone Ron;* c'est là qu'il vit ses premières relations avec les sauvages signalées par des scènes sanguinaires. En vain imagina-t-il des moyens d'effrayer ces êtres féroces. Après Cook, Marion de Frène, Duperrey et d'autres qu'il n'est pas nécessaire de nommer ici, abordèrent aussi dans ces îles.

Cependant les Anglais, depuis l'année 1808, avaient fixé les yeux sur ces contrées, se proposant d'en faire des colonies qui pourraient devenir utiles à leurs comptoirs de commerce de la Nouvelle-Galles du sud. Dans ce but ils y envoyèrent plusieurs missionnaires, tous protestants, bien entendu, parmi lesquels se trouvait le célèbre Marsden; mais, à vrai dire, ils n'obtinrent pas de grand succès. Néanmoins, au milieu des disputes continuelles des sauvages, qui ne s'appliquaient qu'aux moyens de s'entr'égorger et de rôtir leurs victimes dans un féroce festin, les Anglais, grâce à leurs ruses, parvinrent à exercer sur ces peuplades d'utiles influences, qui tournèrent plutôt au succès et à l'établissement solide du commerce de leurs compatriotes, ce

(1) Voyez le Grand Dictionnaire Géographique, imprimé à Venise par Antonelli, 1855, le Cours de Géographie univers. de Maronocchi, vol. VI. et l'Histoire de l'Océanie de Casimir Enrici.

qui leur importait bien plus que la régénération spirituelle des sauvages ! Aussi en l'an 1840 un gouverneur anglais prit possession formelle de ces îles au nom de sa Majesté Britannique. Cette prise de possession ne fut ni calme ni pacifique ; car peu après, les Anglais furent enveloppés dans dans une guerre des plus acharnées avec quelques-unes de ces tribus inhumaines et obligés de demander du renfort pour repousser les assauts de l'ennemi, qui convoitait moins les champs fertiles de ce pays que les corps de ceux de ses semblables qui seraient tombés en combattant. C'était là pour eux un mets délicat dans leurs somptueux festins. Au moment même où nous écrivons, ils sont encore en lutte ; c'est la cause pour laquelle les Anglais vendent aux émigrés les biens et les terres déjà cultivées par les naturels Mooritains.

Telle est la description succincte du pays de l'extrême Océanie où les Missionnaires Franciscains, nos confrères, viennent d'arriver. Pour ce qui se rapporte à la ville d'Auckland, où ils s'installèrent tout d'abord, et la situation de l'église catholique autant dans cette capitale que dans tout l'archipel du Nord, qui offre un vaste champ à explorer par ces ouvriers évangéliques, que nos lecteurs veulent se reporter au premier article publié sur ce sujet dans nos Annales (1); ils y trouveront le mobile qui les a poussés. Après ce préambule, voici la lettre que nous avons reçue récemment de nos chers confrères les Missionnaires et que nous annoncions en commençant cet article.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Auckland, 2 *Janvier* 1861.

Après une navigation de près de quatre mois, nous voici, grâce à Dieu, arrivés heureusement à la Nouvelle-Zélande. Oh !

(1) Page 59, 1re liv.

réjouissez-vous, très-Révérend Père, et soyez dans l'allégresse avec nous, vos très-humbles fils, qui vous écrivons en ce jour. Quel sort plus heureux pouvait nous être réservé sur la terre que celui de nous voir appelés dans ces contrées et d'y travailler à répandre le saint nom de Jésus-Christ!

Notre entrée dans le port d'Auckland eut lieu le dimanche 30 Décembre, à cinq heures de l'après-midi. Le temps était beau et serein comme aux jours les plus riants du printemps; l'air était chaud et le jour se prolongeait comme dans nos journées d'été.

Bientôt nous fûmes environnés par plusieurs bâtiments anglais, qui firent des signaux de réjouissance ; peu de temps après, notre navire se remplit d'une grande foule de peuple et des premiers de la ville, qui nous regardèrent avec des yeux pleins de tendresse et d'affection, et en nous serrant la main avec beaucoup de recpect, ils nous donnèrent le salut de paix.

Mais que dis-je le navire? Toute la ville, était dans un emoi extraordinaire; la population accourue au port en forme de procession, criait : vive l'Evêque, vivent les Missionnaires. On nous invitait à prendre terre, on agitait les mouchoirs, on tournait les chapeaux, on battait des mains; jamais je n'avais assisté à un spectacle pareil.

En vérité, en voyant toute cette joie, toute cette affection, en considérant cet accueil, nous fûmes intérieurement si émus, que nous ne pûmes nous empêcher de répandre des larmes d'une ineffable consolation. Aussi, très-Révérend Père, il y avait lieu de s'étonner; car bien que nous fussions arrivés, pour ainsi dire, à l'improviste, que beaucoup d'insulaires fussent occupés dans les campagnes à faire la moisson et à faucher, et qu'une plus grande partie fût à la guerre (car précisément en ce jour se donnait la principale attaque des Naturels contre les Anglais, à une distance seulement de 60 lieues de la ville), il y avait au-delà de trois mille individus qui étaient au port pour nous accueillir en nous donnant des marques de toute espèce de leur satisfaction, et qui ensuite nous accompagnèrent d'un pas joyeux et solennel jusqu'à la cathédrale, à environ un quart de mille de distance.

Quand nous arrivâmes dans l'église, le chœur entonna l'*Ecce Sacerdos magnus*, avec quelques strophes anologues à la circonstance. Quand l'Evêque se fut assis sur son trône, il reçut les hommages de tout son troupeau chéri. Le premier qui se présenta fut le Vicaire Général, qui lut un discours plein des sentiments les plus délicats et très-touchant par la filiale affection dont il y faisait preuve, dans lequel il disait que c'était aux prières qui avaient été adressées au Seigneur que l'on devait, avec le prompt retour du bien-aimé Père à son siége, l'arrivée de plusieurs zélés Missionnaires. Un Anglais de distinction, chef de tous les émigrés de la Nouvelle-Zélande, lut également un discours. Enfin s'approcha un Naturel Mooritain qui dans son langage simple mais plein de chaleur, adressa à Monseigneur quelques paroles dictées par le cœur d'un fils félicitant son père revenu d'un long voyage.

A ces discours le Prélat répondit par des paroles bien appropriées, et remercia surtout ses chers diocésains des prières qu'ils avaient adressées pour lui au ciel. Enfin l'on chanta en plein chœur le *Te Deum*, et l'Evêque donna la bénédiction solennelle. Oh, jamais mon cœur n'éprouva ce qu'il sentit alors! Oui, en vérité, je croyais défaillir quand j'entendis chanter le second verset : *Te æternum Patrem omnis terra veneratur,* en pensant me trouver dans la Nouvelle-Zélande! Oh! mon Dieu, la terre, la terre entière retentit de vos louanges!

La cérémonie ecclésiastique terminée, on se rendit à l'évêché. Ici mille embrassements, mille mains serrèrent les nôtres, mille expressions de joie, mille souhaits de bonheur nous accueillirent et nous retinrent jusqu'au soir; et lorsque vint l'heure du repos, nous fûmes logés dans les maisons des catholiques, qui tous nous reçurent comme des envoyés du Ciel, avec un respect qu'il serait difficile d'exprimer en paroles.

Je vous prie, très-Révérend Père, de communiquer la présente lettre à tous nos chers confrères les Religieux d'Ara-Cœli, ainsi qu'à nos Pères Provinciaux respectifs, afin qu'ils sachent que nous sommes arrivés heureusement et que nous jouissons d'une parfaite santé, de la paix du cœur et de la plus grande

satisfaction. Afin que tant de bons amis, qui nous estiment et qui ont prié pour nous, aient aussi de nos nouvelles, veuillez avoir la bonté d'en faire mention dans un journal des Missions.

Nous finissons, très-Révérend Père, en vous saluant et vous embrassant en Jésus-Christ, et en vous baisant dévotement les mains, nous rendons de nouveau des grâces infinies à votre Révérence de tout ce qu'elle a fait pour nous. Dès que nous serons solidement établis, nous vous donnerons de plus amples détails de notre voyage et de cette vigne mystique du Père céleste qui nous est donnée à cultiver. Qu'il vous suffise de connaître pour le moment que, pendant une navigation de quatre mois, nous n'avons couru aucun danger, ni essuyé aucune tempête; nous avons été véritablement conduits par les Anges du Seigneur.

En attendant, veuillez nous accorder votre bénédiction, et nous écrire en nous donnant des nouvelles de notre pays. Nous sommes,

De votre Révérence,

Les très-humbles et très-dévoués fils en J.-C.

Fr. Octave Barsanti, *Miss. Apost. M. O.*
Fr. Nivardo Jourdan, *idem.*
Fr. Dominique Galosi, *idem.*
Fr. Joseph Grégori, *idem.*
Fr. François Delmonte, *idem.*
Fr. Etienne Passinetti, *idem.*
Fr. François Monvoisin, *Frère Laïque.*
Fr. Egide Baïardi, *idem.*
Fr. Sante Renzoni, *idem.*

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

II.

Lettre du Très-Révérend Père Zéphirin Mussani, Mineur Observantin réformé de la province de St Thomas de Turin, Préfet Apostolique du collége Franciscain de la Propagande de Tarija dans la République de la Bolivie, au Très-Révérend Général de l'Ordre, Bernardin de Montefranco, *sur la situation de ce collége et des missions qu'il dirige, pendant l'année* 1860.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Tarija, dans la République de la Bolivie, le 14 *Décembre* 1860.

Suivant les ordres que sa Révérence nous a si sagement donnés, je rends compte dans la présente lettre, de l'état de ce collége Franciscain, de la propagation de la Foi de Tarija et des Missions qui en dépendent et qui sont sous sa direction.

Fondé, comme sa Révérence le sait, sous le nom de Sainte Marie des Anges en l'an 1656, ce collége, de couvent ordinaire de l'Observance, devint collége des Missions en 1755. Actuellement il se compose de vingt et un Prêtres, cinq laïques et un Tertiaire. Voici leurs noms : 1° le Père Raphaël Girardengo, Père Gardien, Observantin; 2° le Père Zéphirin Mussani, Obs.; 3° le Père Léonard Delfante, Réformé; 4° le Père Joseph Gianelli, Obs. Commissaire, Préfet des Missions ; 5° le Père Denis Guerrini, Obs.; 6° le Père Marino Mariani, Obs.; 7° le Père Fortuné Lombardi, Obs.; 8° le Père Athanase Berardi, Réf.; 9° le Père Pacifique Gandolfi, Réf.; 10° le Père Jacques Mecchi, Obs.; 11° le Père Athanase Montanari, Obs.;

12° le Père Thomas M. Gallo, Obs.; 13° le Père Alexandre Ercole, Obs.; 14° le Père P. Joseph Marinangeli, Obs.; 15° le Père Alexandre M. Corrado, Obs.; 16° le Père Jacques Landani, Obs.; 17° le Père Raphaël Prisco, Réf.; 18° le Père Bérard Tasotti, de l'ordre d'Alcantara; 19° le Père Ange Gregori, Obs. 20° le Père Léonard de Gregori, Obs.; 21° le Père Dorothée Gianecchini, Obs., et le Frère Benjamin Maciantonio, Obs. tonsuré. Les Frères laïques sont : 1° le Frère Sante Alonso, Espagnol; 2° le Frère Dominique Gradi, Toscan; 3° le Frère Joseph Valesio, Américain; 4° le frère François Ruoda, Américain; 5° le Frère Pierre Medari, Obs. Enfin le Tertiaire s'appelle Frère Bélisaire Arancayo, Américain.

Les Missions sur lesquelles s'étend l'administration du Collége sont les suivantes : 1° Celle d'Aguairenda, dirigée par le P. Fortuné Lombardi; 2° celle de Chiméo, par le P. Raphaël Prisco; 3° celle d'Itau, par le P. Pacifique Gandolfi; 4° celle de Tarairi, par le P. Marino Mariani; 5° celle d'Angostura, fondée cette année le 24 Juillet par l'excellent Missionnaire le P. Alexandre M. Corrado de Rome et dédiée à St François Solano. Quant aux trois premières, je crois ne devoir rien ajouter à ce que j'en ai dit dans ma dernière lettre. Mais celle de Tarairi s'est considérablement augmentée, par le fait que beaucoup de tribus sauvages sont venues s'y adjoindre et que toutes celles qui, par de tristes vicissitudes s'en étaient détachées, y sont retournées, de sorte que cette Mission compte aujourd'hui plus de 6000 âmes, qui se trouvent sous l'obéissance du Père Missionnaire.

Cependant une nouvelle Mission vient de se fonder à proximité dans le courant de l'année 1860; elle compte déjà au-delà de 10,500 âmes : c'est celle de la féroce et indomptable nation des Tobas, qui jusqu'ici avait été la terreur et le fléau, non-seulement des Missionnaires, mais encore de toutes les Tribus voisines. Cette race d'hommes n'avait pu être domptée ni par la force des armes, ni par la charité et la douceur des Missionnaires de quelque religion que ce fût, depuis la découverte de l'Amérique, jusqu'à nos jours. Chose incroyable, mais vraie pourtant! Depuis cette époque jusqu'à présent, on n'avait aucun

exemple d'un seul Toba, qui eût été converti à la Religion de Jésus-Christ! Cependant voici que cette nation est devenue chrétienne! Miracle, sans aucun doute, opéré par la T.-S. V. Immaculée, Patronne des Missions de Tarairi dont elles portent le titre et dans le voisinage desquelles vivaient ces peuples barbares et cruels. Il est aussi l'œuvre de la patience, de la longanimité, de la constance, de la charité et de la ferveur du Père Alexandre M. Corrado de Rome, honoré généralement dans ces contrées et regardé comme un second S[t] François Solano, que la divine bonté a voulu accorder à l'Amérique. Il s'est acquis une considération si grande et si générale, que non-seulement, les dix mille cinq cents Tobas, regardés comme indomptables après tant d'années de guerre, vivent maintenant comme des agneaux sous son gouvernement spirituel, mais qu'un grand nombre de tribus et de peuples voisins se disputent l'honneur de l'avoir pour Père et Missionnaire. Aussi, il est question dans ce moment de fonder trois autres Missions, dont votre Paternité recevra sans tarder dans une autre lettre la relation complète et circonstanciée; certainement votre cœur s'en réjouira, et tous les cœurs des bons Catholiques d'Europe seront portés à admirer les prodiges de la droite du Très-Haut.

Je dirai encore quelques mots à votre Paternité des Missions données aux peuples déjà civilisés et devenus chrétiens. Ce sont, en 1858, celles données à Tupiza, à Portugalletto, à Talina, par les Pères Léonard Delfante, Denis Guerrini et Joseph Marinangeli. En 1859, Pudcaya, Toldos, Vernejo et la Vallée de la Conception reçurent les Missions des Pères Athanase Berardi, Jacques Mecchi et Thomas M. Gallo. Actuellement dans cet apostolat, les Pères Denis Guerrini, Alexandre Ercole et Jacques Landani parcourent toute l'immense province des Zuini. Ces Missionnaires partis au mois de Juillet de l'année 1860, ont déjà évangélisé S[t] Laurent, Rio Negro, Ledesma, Perrico de Sant' Antonio et Perrico del Carmine et viennent d'entrer dans la ville de Zuini, capitale de la Province, où ils travaillent avec le plus grand succès. Je ne vous parlerai pas du Carême qui chaque année se prêche en beaucoup d'endroits, et d'une Mission qui se

prépare pour Siuti, San Giovanni, Camataqui, et Imporre. Il n'est pas nécessaire non plus de vous dire que dans le collége on se montre infatigable pour le ministère du confessional, pour administrer le St Sacrement de l'autel aux infirmes des deux hôpitaux de la ville et des maisons particulières et que l'on assiste régulièrement à tous les offices de la vie claustrale, qui, grâces à Dieu, est en rapport complet avec notre sainte Règle et avec les Constitutions Apostoliques.

Priez Dieu pour nous, très-Révérend Père, et accordez-nous la bénédiction Séraphique. De

Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-obéissant fils en N.-S. Jésus-Christ.

Fr. Zéphirin Mussani, *Miss. Apost. de l'Ordre de St François.*

SYRIE ET PALESTINE.

III.

Lettre du Père Procureur Général de Terre-Sainte, Joseph Marie Ballester, aux Journaux d'Espagne, dans laquelle sont consignés de nouveaux et importants détails sur la mort des huit Franciscains massacrés par les Turcs à Damas au mois de Juillet de l'année 1860.

De Jérusalem, 20 *Décembre* 1860.

Monsieur le Directeur,

On a beaucoup parlé en Europe des horribles carnages de Damas; mais en Espagne, notre patrie, on ne sera certainement pas fâché d'en entendre parler encore une fois, quand on verra que ce n'est qu'à sa gloire et à sa louange. Après les glorieux

lauriers, que moissonne pour notre patrie parmi les barbares Musulmans du Midi son armée triomphante, voilà qu'une troupe de sept de ses fils lui envoie maintenant du sein de l'Islamisme Levantin les palmes du Martyr chrétien.

On sait déjà en Espagne que les Franciscains de Terre-Sainte avaient à Damas une paroisse et un petit couvent, qui devait servir de Collége aux jeunes Missionnaires Espagnols et que tous les Religieux de ce couvent, sans en excepter un seul, périrent dans le massacre général des chrétiens de Damas. Mais je ne sais si l'on a également une connaissance exacte de la manière dont moururent ces nouveaux confesseurs de Jésus-Christ, qui tous, hormis un seul, appartenaient à notre chère patrie; quelques-uns d'entr'eux ne l'avaient quittée que depuis deux ans seulement. Les nouvelles, que nous-mêmes nous en avions reçues au commencement à Jérusalem, centre de notre vaste Mission, étaient trop différentes et trop opposées les unes aux autres, pour permettre d'y ajouter une entière foi. Ce fut alors que je me décidai à partir moi-même pour Damas, et à recueillir sur les lieux des détails plus précis et plus authentiques. Arrivé dans notre hospice de Beyrouth, je fus retenu par le Père Président qui m'apprit que les chrétiens de Damas, échappés au massacre des Turcs et qui pouvaient me donner quelques renseignements au sujet de nos Martyrs, se trouvaient précisément réfugiés dans la ville même de Beyrouth. Alors je pris la résolution de me livrer là à des investigations.

Mais avant de commencer ce douloureux récit, que vous voudrez bien, Monsieur le Directeur, publier dans votre Journal si généralement répandu, qu'il me soit permis d'attester, sur ma conscience et sur mon honneur, que je n'avancerai rien que je n'aie recueilli avec la plus scrupuleuse diligence et de la part de témoins connus pour leur probité et à même d'être au courant de ce qu'ils m'apprenaient ; et que de plus ces témoins m'ont certifié sous serment ce qu'ils m'ont raconté. Le premier d'entr'eux est le jeune Naäme Mosabechi, d'une conduite chrétienne exemplaire que beaucoup de nos Religieux ont reconnue comme telle. Il se trouvait à cette époque au Couvent avec

son frère cadet et son père qui était rétribué par la paroisse en qualité de maître d'école. Naäme échappa comme par miracle à ce carnage et n'en vit pas moins toutes les horreurs. Fils réellement infortuné, il assista à la mort de son propre père, qui fut assassiné à côté du Père Carmelo, dont nous parlerons plus loin et qui confondit son sang avec celui du malheureux maître d'école.

Le massacre des chrétiens de Damas commença, ainsi que nous l'avons déjà dit, le 9 Juillet. Déjà depuis le deux du même mois le Père supérieur m'écrivait, que le ciel s'assombrissait sur leurs têtes et qu'ils s'attendaient à une prochaine catastrophe. La crainte étant devenue une terrible réalité, dans la fatale journée du 9, le supérieur ordonna d'exposer le S. Sacrement à l'adoration publique, afin d'obtenir que le Ciel éloignât la tempête qui les menaçait ou donnât de la résolution et de la force pour la supporter courageusement. Dans ce sens, il adressa du haut de l'autel des paroles chaleureuses à nos catholiques, qui tremblants et les larmes aux yeux s'étaient rassemblés dans l'Eglise. Cette émouvante cérémonie n'était par encore terminée, qu'une horde furibonde de Turcs se précipite dans la retraite sacrée. Je n'essaierai pas de décrire cette scène de carnage et de destruction par le fer et par le feu, je dirai seulement comment les paisibles habitants du Sanctuaire furent égorgés.

Je commence par le Supérieur dont j'ai déjà parlé. C'était le Père Emmanuel Ruyz de la montagne de Rinosa, âgé de cinquante-sept ans et comptant trente-sept années de vie claustrale et vingt-neuf de Mission. Les premières nouvelles que nous reçûmes, portaient que se voyant assailli par les Turcs, il avait consommé le St. Sacrement, afin de le soustraire aux outrages des infidèles et qu'après avoir été inutilement sollicité à honorer Mahomet, il avait obtenu de pouvoir choisir le lieu, où devait s'accomplir son sacrifice. Ses meurtriers l'auraient ensuite conduit au Maître-autel, sur la table duquel, il aurait posé la tête en leur disant : *tranchez-la.* Un instant après cette tête, paraissant vouloir prononcer encore le nom de Jésus, expirait sur l'autel, tandis que les marches étaient inondées du sang qui jaillissait du

tronc. Monseigneur Jacùb, évêque Syrien de Damas, me raconta, qu'un Religieux, dont il ignorait le nom, avait été tué à coups de sabre près du Maître-autel, lorsqu'il eut déclaré de la manière la plus explicite être et vouloir mourir chrétien. Une dame me fit connaître encore que le Père Président avant de mourir prêcha de l'autel contre la fausseté des lois Musulmanes. Un autre chrétien soutient que le Père Président, avant de recevoir la mort, communia. Naäme Mosabechi enfin raconte, qu'après le désastre, il trouva le cadavre du Père Président près du Maître-autel.

Celui qui avait le même nombre d'années de missionnaire que le Supérieur, mais qui était un an plus âgé que lui et en comptait deux de profession religieuse de moins, était le Père Carmelo Volta di Real de Grandia (1), curé des catholiques de rite latin et professeur de langue arabe pour les jeunes Espagnols qui se préparaient aux Missions. Ses meurtriers lui tirèrent un coup de pistolet à la tête, qui ne lui causa pas la mort. Quelques Turcs le sollicitèrent à renoncer *à sa fausse Religion*, mais la plus claire profession de foi catholique fut la réponse de ce prêtre. « Ah chien ! » hurlèrent alors ces bourreaux, et à coups redoublés de cimeterre, ils l'achevèrent. Ce récit m'est transmis par Naäme Mosabechi, et d'autres chrétiens l'ont confirmé en ma présence. Environ douze jours après, un certain François Nadin donna la sépulture aux cadavres des martyrs.

Le Père Carmelo Volta avait pour vicaire dans l'administration de sa Paroisse le Père Engelbert Kolland, du Tyrol, et pour élèves de langue arabe les Pères Espagnols Nicolas Alberca, Pierre Soler et Nicanor Ascanio. Tous les quatre suivirent le glorieux exemple de leur chef.

(1) Les noms de ce Père et des suivants ne concordent pas exactement avec ceux qui se trouvent dans la lettre du T. R. Père Bonaventure da Solero, insérée dans les *Annales*, page 38. Mais en faisant attention à la date de la présente lettre (20 Déc. 1860) qui est postérieure à celle de la première (6 Août 1860), aux moyens employés pour arriver à des renseignements plus précis, nous pouvons aisément justifier cette contradiction apparente. — (*Note du traducteur.*)

Le Père Engelbert Kolland, de Ramsau dans le Tyrol allemand, était né en 1827; entré dans l'Ordre des Franciscains en 1847, il était Missionnaire en Terre-Sainte depuis 1855. A l'approche du danger, il s'enfuit du couvent et alla se réfugier dans une maison voisine avec un Marounite appelé Metri. Ce dernier ayant échappé au carnage raconta que le Père fut découvert par les Turcs et tenté par tous les moyens afin de le décider à embrasser l'Islamisme ; mais il répondait toujours : « Je ne puis, parce que je suis chrétien et prêtre. » « Nous te tuerons, répondirent les furieux, et nous te donnerons en pâture aux chiens, tes pareils. » « Faites, reprit le prêtre, mais sachez que pour un seul poil de ma barbe mourront soixante Turcs. » A peine eut-il dit ces mots qu'il reçut un coup de cimeterre sur la tête, qui en enleva un lambeau de chair. Alors Metri le Marounite parvint à fuir et ne vit pas le reste du drame. Il y en a qui prétendent que les barbares lui coupèrent les mains et les bras. François Nadin, qui lui donna la sépulture, plusieurs jours après, déclara que son corps étant déjà décomposé et en putréfaction, il ne put y reconnaître d'autre blessure que celle de la tête.

Le Père Nicolas Alberca (c'est Mosabechi, témoin oculaire, qui fait ce récit,) interrogé à son tour s'il était disposé à renier la foi de Jésus-Christ et à embrasser la religion de Mahomet, répondit qu'il souffrirait plutôt mille morts et fit le signe de la croix. Un coup de pistolet l'étendit à terre. C'était le plus jeune de tous nos confrères, car il n'avait que trente ans. Il était né à Cordoue; depuis trois ans seulement il avait pris l'habit de Saint François, au collége de Priego. A peine avait-il été élevé au sacerdoce qu'il partit pour cette Mission et se retira à Damas, où à l'aide de l'étude de la langue arabe, il devint capable de rendre de grands services aux catholiques et de travailler à la conversion des infidèles. Combien d'espérances se sont évanouies avec la vie de ce jeune homme!

Nous avons à regretter tout aussi vivement la fin prématurée de Pierre Soler, natif d'Orca. Plus âgé qu'Alberca de trois anneés, il fut son compagnon d'études au collége de Priego

et à celui de Damas et mourut comme lui sur le champ du martyre. S'il l'emportait sur lui en âge, il l'emporta encore dans les souffrances qu'il endura et par le généreux sacrifice qu'il fit de sa vie pour Jésus-Christ. Quand il apprit que les Turcs étaient entrés au Couvent, il prit par la main le petit frère de Naäme Mosabechi qui n'avait que douze ans, en lui disant : « Viens avec moi ; et si je ne comprends par bien ce que les Turcs me diront, tu me l'expliqueras. » Mais réflechissant ensuite qu'il exposait ainsi cet enfant à une mort certaine, il alla le cacher dans un petit trou obscur sous un escalier, le couvrant de son propre corps. Les Turcs arrivèrent et, ayant aperçu le Religieux, ils l'arrachèrent de sa retraite sans fouiller plus avant. Ainsi le petit Beppino fut sauvé et put nous raconter la mort de son sauveur. Aussitôt on lui demanda s'il voulait se faire Musulman. « Que voulez-vous dire, reprit-il, je ne comprends pas bien votre langage. » Les autres surent mieux s'expliquer et le Prêtre les ayant bien compris, répondit sur-le-champ en mettant à profit le peu d'arabe qu'il connaissait : « Non, non, plutôt mourir mille fois. » Puis pour donner plus de signification à la résolution inébranlable qu'il avait prise, il fit le signe de la croix et se mit à genoux, comme pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Un coup de cimeterre l'étendit la face contre terre, puis plusieurs coups portés avec la pointe de l'arme, le percèrent sans pitié. Ce fut dans cette position que le trouva le pieux Nadin, qui quelque temps après le reconnut et lui donna la sépulture.

Jusqu'ici on n'a pu recueillir aucun renseignement sur un autre Père qui étudiait la langue arabe, le Père Nicanor Ascanio, de Villa Reios di Albossés. On croit qu'il sera mort hors du Couvent, ou que son cadavre est encore enseveli sous les ruines de la maison et de l'église de l'Ordre qui furent détruites de fond en comble. Il était âgé de quarante-six ans et comptait trente ans de profession religieuse et deux de mission.

Les mêmes circonstances accompagnèrent la mort du Religieux laïque, Frère Jean-Jacques Fernandez da Villa di Cea, qui ne s'était consacré que depuis deux ans aux missions de Damas ;

âgé de cinquante-deux ans, il en avait vingt-neuf de vie religieuse. Il fut trouvé au milieu des ruines, et son cadavre fut reconnu quand on lui donna, comme aux autres, la sépulture.

Un autre Religieux laïque se trouvait également dans ce petit couvent ; il avait cinquante-huit ans, trente ans de religion et en comptait dix-sept de séjour en Terre-Sainte. C'était le Frère François Pinazzo di Alpuente, qui fut attaqué par les bourreaux sur la terrasse. Des témoins oculaires affirment, qu'à cause de la distance ils n'entendirent pas ce qu'il disait, mais qu'ils le virent élevant les mains au ciel, et priant sans discontinuer, jusqu'à ce qu'il fut frappé d'un coup de maillet de bois qui lui rompit l'épine dorsale, et percé d'une arme à pointe, coups qui cependant ne lui donnèrent pas la mort. Ce fut alors que les barbares le précipitèrent de la terrasse.

Ici finissent, Monsieur le Directeur, les notions que j'ai pu recueillir touchant nos Martyrs récents de Damas. Je vous prie, par amour de la religion et de la patrie, de vouloir les publier dans les colonnes de votre très-estimable journal. En déposant la plume, mon cœur est partagé entre le sentiment de la douleur causée par les terribles dommages que l'extermination de Damas apporte à notre Mission et celui d'une sainte satisfaction pour la gloire que nos frères de l'Ordre et de la Mission, en tombant sous le fer de l'ennemi, se sont acquise par leur sainte mort. Plus d'une fois de notre temps, on entend se demander : « A quoi servent les Frères ? » Des ruines encore fumantes de Damas s'élève une voix que tout le monde devra entendre et qui dit : Quand bien même les frères ne sauraient faire autre chose, ils font du moins ce que leurs détracteurs ne sauront jamais : c'est-à-dire, répandre avec la vérité de l'Evangile la civilisation et sceller l'une et l'autre de leur sang.

Fr. Joseph Marie Ballester,
Procureur Général de Terre-Sainte.

Fin du Rapport sur l'état des missions des Frères-Mineurs en Palestine, en 1860, *par le P. Fulgence de Turin et extraits d'un nouveau Rapport qu'il fit dans le courant de l'année* 1861.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont déjà demandé pourquoi nous ne donnions pas suite au Rapport du Père Fulgence de Turin sur nos Missions de Palestine, dont la publication a été commencée en grande partie dans la première livraison de ces Annales (1). Cette réclamation était juste et nous ne pouvons nous dispenser d'y répondre.

Nous ferons remarquer d'abord que la partie que nous avons publiée, contenait tout ce qui concerne la Palestine, excepté l'institution du Collége d'instruction publique d'Alep dont nous n'avons pas parlé. Il ne restait donc qu'à donner le nombre des Diocèses de France, qui ont recueilli des aumônes pour la Terre-Sainte et à parler de la lettre de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes de l'Empire, adressée aux Prélats de France pour leur notifier que le Gouvernement Impérial a remis en vigueur et en honneur l'institution déjà existante du *Commissariat de la Terre-Sainte*, dont le but principal est de recueillir des aumônes pour venir au secours des Lieux-Saints en Palestine, ce qui par un ancien usage se faisait surtout le Vendredi-Saint. A cette fin, il les invitait à rétablir, si telle était leur volonté, ces collectes dans leurs diocèses respectifs. Comme dans la troisième livraison de ces Annales (2), nous avons consacré un long article au collége d'Alep, et que le reste était si peu intéressant qu'il ne valait pas la peine d'y revenir, il arriva ainsi que le Rapport paraissait devoir rester interrompu.

Cependant pour être fidèles à notre promesse, nous ferons

(1) Voyez pages 27 et suivantes.
(2) Voyez pages 167 et suivantes.

suivre ici quelques extraits d'un nouveau Rapport, que le même Père a publié récemment à Paris (1), à son retour d'un second voyage en Syrie et en Palestine, où il avait apporté le produit des collectes faites en France en 1860. Elles se montaient à la somme de 13,265 francs; tandis que celles de 1859 s'élevaient à 25,000 fr. Voici comment il rend compte de ce second voyage.

Aux Evêques de France, aux pieux Pèlerins de Terre-Sainte et a tous les Bienfaiteurs des Lieux-Saints en Palestine.

.... Je m'embarquai le 14 Octobre à Marseille pour me rendre à Jaffa, en nourrissant dans mon cœur le doux espoir de mettre bientôt ici pied à terre, lorsque je rencontrai le très-Révérend Père Custode de Terre-Sainte, qui était venu exprès de Jérusalem, afin de m'inviter à l'accompagner dans sa visite à nos Missions de Syrie, si cruellement maltraitées par les récentes révolutions des Druses et des Turcs.... Ainsi, je fis partir pour Jérusalem le Frère Maurice de Saint-Etienne que j'avais amené de Paris; quant à moi, je m'embarquai pour Beyrouth en compagnie du Père Custode. Là, dès notre arrivée, notre première visite fut pour son Excellence Monseigneur le Patriarche Latin et les autres autorités Ecclésiastiques. Nous nous rendîmes ensuite chez M. Beclard, Commissaire du gouvernement Français, pour les affaires de Syrie, chez M. Bentivoglio, Consul Général de France et chez les autres Consuls des gouvernements d'Europe.

Nous n'avons pas oublié M. l'abbé Lavigerie, qui m'y avait précédé de cinq jours. Nous trouvâmes l'excellent Directeur Général de l'œuvre des écoles en Orient et M. Jaulerry qui l'avait accompagné, occupés à remplir avec un zèle tempéré par l'intelligence et la charité, la haute mission que le comité de l'œuvre leur avait confiée, mission qui réellement est très-pé-

(1) Annales du Commissariat Général de la Terre-Sainte à Paris, 1861, par Adrien Le Clerc et Cie.

nible, à cause des chaleurs insupportables, qui se faisaient encore sentir dans ces contrées.

Après ces visites, nous nous mîmes à distribuer les dix-mille francs, que le Comité même avait daigné me confier, pour secourir les malheureux chrétiens de Syrie. Cette tâche nous coûta assez de peines; car au milieu de tant de ruines et de malheurs, nous nous faisions un devoir rigoureux de faire en sorte que les sommes fussent réparties avec toute l'équité possible. Ce qui n'était pas facile, à cause des différentes commissions, qui en même temps avaient la même charge à Beyrouth; toutes ne se composaient pas de catholiques, il y en avait de schismatiques et de protestants. Cependant la principale était celle qui était présidée par M. l'abbé Lavigerie. Ainsi il fallait procéder avec beaucoup de circonspection. En agissant de la sorte et en nous adressant pour faire nos distributions avec égalité, spécialement aux premières autorités ecclésiastiques, nous sommes parvenus à savoir que les familles chrétiennes de rite latin, qui s'étaient enfuies de Damas, étaient celles qui avaient reçu le moins de secours jusqu'alors, quoiqu'elles eussent souffert le plus de dommages. En voici un exemple, entre bien d'autres: l'année dernière j'avais connu à Nazareth le chef de la famille Scia, un des plus riches négociants de Damas, qui se trouve actuellement avec toute sa famille, composée de plus de vingt personnes, dans la plus extrême misère, établi dans une petite maison, dépendante de notre couvent de Beyrouth.

Nous avons donc cru devoir distribuer cet argent spécialement entre quarante-neuf de ces familles, comprenant en tout deux cent-treize individus, comme on le verra par le suivant

COMPTE-RENDU DES DIX-MILLE FRANCS

Donnés par le Comité de l'œuvre des écoles d'Orient à Paris, au Révérend Père Fulgence Rignon, un de ses membres et Commissaire Général de Terre-Sainte, afin de secourir les pauvres de Syrie, et remis à cette fin au soussigné, pour les distribuer avec l'aide de mes confrères les Curés, spécialement parmi les Latins qui ont survécu au massacre de Damas, en commençant depuis le 6 Octobre jusqu'en Décembre 1860.

C'est ce qui se fit en effet entre quarante-neuf familles, en tout deux cent-treize individus, de la manière suivante :

En vêtements.	5,992	piastres turques.
Mobilier.	992	»
Aliments.	10,001	»
Logement.	4,332	»
Médecine.	3,641	»
Total. . . .	27,709	piastres.
En francs. .	5,677,50	cent.

De ces dix-mille francs, 500 furent envoyés au Révérend Père Curé du couvent de Saida, pour être distribués de la même manière; il restait encore ainsi 4,322 francs, 50 cent.

Il est à remarquer que les secours susdits n'étaient accordés que lorsque le besoin était dûment prouvé. Mais si les pauvres de Damas étaient préférés à tous les autres, on ne négligeait pas de venir en aide à d'autres malheureux, de quelqu'autre rite ou de quelque nation qu'ils fussent.

Enfin une partie a été remise encore aux chrétiens qui étaient restés à Damas, par l'intermédiaire du Père Valentin da Vernazza, Missionnaire Apostolique et Vicaire des Latins de cette ville.

Beyrouth, 1r Janvier 1861.

Fr. Angelico Paganini,
Missionnaire Apostolique,
Président du couvent de Terre-Sainte.

Il nous restait encore après cela 4,332 francs, 30 cent. qui viennent d'être distribués aux mois de Janvier et de Février de l'année courante 1861, avec l'ordre et avec la diligence que nous avons mentionnés. Ce qui le prouve, c'est le suivant

COMPTE-RENDU

Des 4,322 francs restants sur les 10,000, donnés par le Comité de l'œuvre des écoles d'Orient au Révérend Père Fulgence Rignon, un de ses membres et Commissaire Général de Terre-Sainte en France, au soulagement des pauvres de Syrie et remis au soussigné, afin de les distribuer, avec l'aide de ses confrères les Curés, specialement parmi les Latins qui ont survécu au massacre de Damas, depuis le 1er Jan-

vier jusqu'au 14 Février 1861 ; le même fait connaître que cette intention a été fidèlement remplie de la manière ci-après déterminée :

En vêtements.	1,992	piastres turques.
Mobilier.	3,008	»
Aliments.	5,953	»
Logement.	1,892	»
Médecine.	6,440	»
Total. . . .	19,285	piastres.
En francs. .	4,300	francs.

De cette somme il reste 106 piastres ou 22 francs et 30 centimes.

De Beyrouth, 15 Février 1861.

Fr. Angelico Paganini,
Missionnaire Apostolique,
Président du couvent de Terre-Sainte.

En même temps j'ai remis au très-Rév. Père Custode de Terre-Sainte, la somme, en réalité assez exiguë pour la France catholique et protectrice des Lieux-Saints, de 13,265 francs, produit de la collecte faite le Vendredi-Saint de 1860.

Cependant que dire des misères vraiment déchirantes qui de toutes parts s'offrent aux regards à Beyrouth, dernier refuge des malheureux qui ont pu échapper à la fureur du fanatisme Musulman? Les feuilles publiques en ont assez parlé; elles pourraient mieux se dépeindre par des larmes que par des paroles. C'est pourquoi je me bornerai à répéter seulement que le très-Révérend Père Custode, dont j'ai déjà parlé, ainsi que tous les Religieux de nos huit couvents de Syrie, ne s'épargnèrent aucune peine, afin d'apporter à tant d'infortunes tous les secours et tous les soulagements en leur pouvoir. La reconnaissance et la justice nous imposent le devoir de faire une mention spéciale des prodiges d'abnégation et de charité opérés par le Père Valentin da Vernazza, Observantin de la province de Gênes. Nous mentionnerons aussi le Supérieur et Curé du couvent de Saida où la révolution a sévi avec plus de violence que partout ailleurs et où nos pauvres petites cellules ont donné asile à un grand nombre de chrétiens et de prêtres Marounites

qui ont partagé table, lits, vêtements avec nos religieux, toutes choses dont ceux-ci se privaient afin de bien traiter leurs hôtes infortunés.

Pendant toute la durée de notre séjour à Beyrouth, nous ne nous occupâmes que de secourir, autant qu'il était possible, les malheureux qui s'y étaient réfugiés. Mais la bonne saison s'écoulait, et nous devions encore visiter la Syrie, en sorte que nous fûmes obligés de partir bien malgré nous, mais en nous consolant à la pensée qu'à notre retour nous pourrions apporter de nouveaux soulagements aux nombreuses victimes de cette persécution atroce qui venait de décimer si cruellement les populations du Liban. Avant de partir toutefois, nous demandâmes et nous eûmes l'honneur de faire une visite à son Excellence l'amiral Jehenne, Commandant de la division navale française en Syrie. Il nous acceuillit avec une cordialité parfaite sur le magnifique vaisseau le Donawerth, qui portait son pavillon. L'amiral nous fit voir le bâtiment dans tous ses détails et nous accompagna en nous parlant de diverses choses, entr'autres de son prochain départ pour Jérusalem, pèlerinage qu'il a accompli en compagnie de plusieurs de ses officiers, avec un peloton de matelots et de soldats de la marine.

Partis le 30 d'Octobre de Beyrouth pour Tripoli et Latakia, nous reçûmes à bord, dans le port de cette dernière ville, la visite des Supérieurs de nos couvents : ils avaient bravé les dangers d'une mer orageuse pour venir traiter, avec le très-Révérend Père Custode, des affaires qui concernaient leurs Missions, et s'occuper spécialement des améliorations à apporter aux écoles des garçons et des filles, en agrandissant les locaux de manière à ce qu'ils puissent contenir un plus grand nombre d'élèves. Après cela, nous poursuivîmes notre voyage et, grâces à Dieu, nous arrivâmes heureusement le 1er Novembre à Alexandrette, où nous célébrâmes la fête de Tous les Saints.

Bien que cette ville ait à bon droit la réputation d'être malsaine, à tel point que les étrangers s'en éloignent au plus vite, nous y restâmes pourtant jusqu'au lendemain après la messe des Morts, et, en vérité, ce ne fut pas sans éprouver une profonde tristesse

à cause de la solitude silencieuse qui règne autour de notre antique couvent de Terre-Sainte. Il fut bâti dans une situation funeste, où nos Missionnaires ont été plusieurs fois enlevés par le fléau destructeur qui sévit constamment dans cette ville, ainsi qu'en font foi les inscriptions tumulaires du cimetière que nous avons visité et où (chose pénible à dire!) les catholiques et les grecs schismatiques sont confondus sans aucune distinction. Je n'y trouvais pas une seule tombe qui ne fît mention de la peste, de la malaria, de la contagion, etc.!

Nous partîmes enfin, et après avoir traversé rapidement les montagnes de Beillan, nous arrivâmes le soir du même jour à Antioche (*Antiochia ad Daphnes* des anciens et *Antakiek* des Turcs), autrefois capitale des Séleucides, ensuite troisième ville de l'empire romain, première résidence de Saint Pierre, patrie de Saint Jean Chrysostôme, et où l'on comptait jadis jusqu'à cent églises. Mais nous ne nous proposons pas de donner ici une description détaillée de tout ce qui frappa nos regards tant en Syrie qu'en Palestine : cette tâche dépasse nos forces. En outre, pour dire des choses nouvelles sur ces lieux et sur les doux souvenirs que l'on y rencontre, il faudrait un véritable génie tout plein des sublimes aspirations du Christianisme. Nous nous apercevions néanmoins que l'histoire de ces contrées n'est pas épuisée, malgré tout ce que l'on en a dit et écrit de tant de manières.

Qu'il nous soit permis, en conséquence, d'inviter les voyageurs et les pèlerins en Syrie à ne pas s'arrêter, comme la plupart le font, dans les lieux les plus connus et les plus fréquemment visités, mais à poursuivre leur course jusqu'aux frontières extrêmes de ce pays. Ainsi, en nous dirigeant vers Alep, à la distance d'une journée et demie d'Antioche, nous avons rencontré des ruines magnifiques, avec un Monastère à peu près intact, construit d'énormes pierres de taille superposées sans ciment. Les arabes l'appellent *Deyr-el-banat*, et les Turcs *le couvent des vierges*. Peu de temps après nous découvrîmes les ruines de la ville de *Dana* avec ses rues, ses temples et jusqu'à ses boutiques; ces ruines, entièrement désertes et abondonnées, sont relativement au Christianisme ce que

Pompéies et Herculanum sont pour les antiquités de l'empire de Rome payenne.

Ensuite à peu de distance de la route s'élève la colonne que l'on a cru être celle de Saint Siméon Stylite, appelée *éternelle* par les Turcs. A droite et à gauche, dans les environs des villages de Tormanin et de Tocat, on aperçoit, pendant le trajet d'une journée, des ruines remarquables d'édifices chrétiens; ce sont des églises et des monastères qui rappellent à l'esprit les plus beaux temps du Christianisme en Syrie.

Continuant notre voyage, nous arrivâmes le 7 Novembre à Alep, où nous eûmes le bonheur de trouver, près de la *Fontaine des Larmes,* les Pères de notre couvent qui étaient venus à notre rencontre; ils étaient accompagnés du Chancelier du Consulat Français que le Consul de cette nation avait eu la prévenance délicate d'envoyer avec eux. Nous entrâmes dans l'église, et pendant que l'on chantait le *Te Deum,* tous les Religieux prêtèrent obéissance, selon la coutume, au Révérendissime Père Custode. Nous nous rendîmes ensuite au collége où les élèves, conduits par leur Directeur, le Père Bernard d'Orléans, se présentèrent pour souhaiter la bien-venue au Supérieur de toute la Terre-Sainte.

Plusieurs affaires importantes qu'il nous fallait arranger nous retinrent à Alep pendant cinq jours. Enfin, nous nous mîmes en route le 9 Décembre pour retourner à Alexandrette. Comme nous voulions visiter les ruines du grand Sanctuaire de Saint Siméon Stylite, situées à quelque distance à droite de la route, nous nous dirigeâmes vers la montagne d'Antioche, où nous ne pûmes arriver que bien tard dans la soirée, pour passer la nuit au milieu des restes du magnifique monastère qui s'élevait jadis à côté de l'admirable Basilique dédiée au Saint. La matinée fut employée à visiter en détail toutes ces ruines précieuses et si vénérables, que nous ne pouvons nous dispenser de les recommander expressément à l'attention des voyageurs chrétiens. Entr'autres choses, on aperçoit au pied de la montagne les traces d'une ville déserte, comprenant plusieurs hospices et monastères, plus de vingt églises, attestant le grand nombre de pèlerins que la dévotion attirait vers ces Sanctuaires.

Nous reprîmes enfin notre voyage; arrivés à Alexandrette, nous nous embarquâmes sur le superbe bateau à vapeur des Messageries Impériales, *l'Amérique;* une tempête nous empêcha de toucher à Latakia. Comme nous voulions à tout prix prendre terre à Tripoli, peu s'en fallut que nous ne fussions tous engloutis dans les flots. Notre arrivée à Beyrouth n'eut lieu que le 15 Décembre.

Nous eûmes le plaisir de rencontrer une seconde fois à Beyrouth Mr l'abbé Lavigerie. En compagnie du Père Valentin da Vernazza, nous fîmes un tour dans la partie du Liban qui aboutit à la mer, comme Djounie, notre couvent de Larisse, le séminaire des Marounites et le grand Monastère des Arméniens. Nous allâmes jusqu'à Gazyr visiter le collége des Révérends Pères Jésuites, qui nous accueillirent avec autant de politesse que de cordialité. De retour à Beyrouth, nous partîmes le 21 Décembre 1861 avec Mr l'abbé Lavigerie, pour nous rendre à Jaffa où nous arrivâmes le lendemain contre toute espérance.

Pendant ce long et pénible voyage, j'ai eu le bonheur de célébrer les divins mystères dans la grotte de Bethléem, la nuit même où le Fils de Dieu y apparut dans ce monde. Comme j'étais arrivé à Jérusalem la veille de Noël, je me mis en route immédiatement pour Bethléem vers le coucher du soleil, afin d'y célébrer cette sainte et heureuse nuit. Son Excellence Monseigneur le Patriarche n'y venant point, nos bons Pères voulurent me laisser l'insigne honneur de chanter la messe de minuit, ce qui remplit mon cœur d'une immense consolation!... A cette messe et au chant des Matines qui l'avait précédée assistèrent Monsieur Barrère, Consul Général de France à Jérusalem, le colonel Chanzy, commandant le quartier général de l'armée française en Syrie, Monsieur le comte di Recuerdo, fils de la Reine Christine d'Espagne, officier d'ordonnance du Commandant en chef de la même armée, Monsieur Goers, interprète principal, suivis d'un grand nombre de soldats de toutes les armes, chasseurs, zouaves, etc., tous en grande tenue, et venus expressément pour assister à cette fête sacrée.

La nuit de Noël à Bethléem! O mon Dieu, combien de mystères et de souvenirs elle rappelle à l'esprit! Il est impossible d'exprimer les sentiments que ces souvenirs et ces mystères éveillent dans le cœur, surtout au milieu des cérémonies spécialement réservées pour ce lieu, et par lesquelles les Fils de Saint-François célèbrent dans cette grotte, où elle eut lieu réellement, la naissance du Sauveur du monde. Voici une description rapide de la solennité.

Après la messe solennelle, qui fut chantée dans le chœur de notre église de Sainte-Catherine réservée aux chrétiens du rit Latin, on commença la procession de l'image de l'enfant Jésus que je portais dans mes bras. Devant moi marchaient tous les Religieux du couvent; venaient ensuite les personnes distinguées que j'ai nommées plus haut, tenant à la main un flambeau allumé. La procession suivit le long cloître du Couvent dans la direction de l'église élevée par la piété de Sainte-Hélène. On chantait la belle Hymne : *Jesu Redemptor omnium;* ô Jésus, Rédempteur de tous les hommes, etc.

Quand nous fûmes arrivés dans la Grotte, le Diacre prit de nos mains l'image de Jésus, et la déposa à l'endroit où naquit réellement le Fils de Dieu, et qui est indiqué par l'inscription suivante :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

C'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.

Après l'avoir encensée, le Diacre chanta l'Evangile : *Exiit edictum*, etc.; à ces paroles : *Et peperit filium suum primogenitum, et pannis involvit, etc.*, il enveloppa l'image sacrée dans des langes et la porta dans la Crèche devant laquelle il se mit à genoux en chantant : *Et reclinavit eum in Præsepio, quia non erat eis locus in diversorio.*

Après l'Evangile, le chœur entonna la célèbre Antienne de Saint-Jérôme sur les mystères de la Crèche. Chantée alternativement par les Religieux et par un groupe de jeunes Arabes, ceux-là représentant l'Occident, ceux-ci l'Orient, régénérés et

rappelés à la grâce par le Christ, cette Antienne excitait dans le cœur des assistants la plus tendre émotion. Nous la traduisons du latin :

RELIGIEUX. O ! Bethléem, voici que dans cette petite grotte de la terre naquit en ce jour le Créateur du Ciel. Et ici, précisément ici, il fut enveloppé dans des langes !
ENFANTS. Et il fut déposé ici dans la Crèche !
RELIG. Ici, il fut visité par les Bergers !
ENF. Signalé par l'étoile !
RELIG. Adoré par les Mages !
ENF. Ici les Anges chantèrent, en disant :
RELIG. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !
ENF. Gloire à Dieu au plus haut des cieux !
RELIG. Alleluia !
ENF. Alleluia !

Est-il une scène plus solennelle et plus émouvante que celle-là, puisqu'elle représente d'une manière si vive la naissance du divin Sauveur, précisément à la place où elle eut lieu réellement, il y a dix-neuf siècles? Quelle langue pourrait exprimer l'émotion des assistants, et surtout celle du Prêtre qui célèbre en ce lieu les divins mystères, entouré des pieux pèlerins accourus à Bethléem à cet effet, et qui, plongés dans un recueillement profond, semblaient absorbés dans les joies du Paradis ? Oh ! le souvenir de cette nuit délicieuse restera éternellement gravé dans mon cœur !

Il fallut pourtant quitter bientôt cette chère ville de Bethléem, qui compte environ 2,500 chrétiens sur 5,000 habitants, pour retourner à Jérusalem, afin d'y accomplir le reste de ma Mission. Nous avons déjà parlé des moyens propres à répandre l'instruction dans toute la Terre-Sainte, en multipliant les écoles. Nous devons ajouter ici que notre imprimerie de Jérusalem nous a rendu et continuera de nous rendre de grands services pour obtenir ce résultat. En effet, les publications qui

y paraissent chaque année dans les langues de l'Europe et dans les langues orientales, et spécialement en arabe, fournissent aux fils de Saint-François un moyen admirable et puissant de répandre l'enseignement catholique non-seulement dans les limites de leur Mission, mais encore au delà.

L'an dernier, dans ma première relation sur la Palestine (1), j'ai fait mention de la traduction en Arabe, par un Franciscain, de la *Théologie morale de Saint-Alphonse de Liguori.* A cette traduction, imprimée et publiée en Terre-Sainte, il faut ajouter aujourd'hui deux œuvres d'une grande utilité : ce sont *Le mépris du monde*, puis *Les Epîtres et les Evangiles.* Qu'il me soit permis d'indiquer ici en peu de mots les difficultés que les fils de Saint-François ont eu à vaincre dans les travaux de ce genre.

La langue arabe peut se diviser, selon les savants de cette nation, en *très-sublime*, *sublime*, *moyenne*, *semi-vulgaire* et *vulgaire.* Maintenant, sans tenir compte du reste, il suffira de savoir que, d'après Chardin, elle est riche au point de posséder plus de 12 millions de mots ! Les Missionnaires Franciscains en Terre-Sainte, afin d'exercer dans ce pays leur ministère apostolique, ont dû, dès les premiers temps et toujours, s'appliquer sérieusement à l'étude de la langue; et certes, l'on ne peut dédaigner la gloire qu'ils ont eue d'avoir été les premiers à faire connaître la littérature arabe en Europe. En réalité, l'*Al-Diouroumya,* commenté littéralement par le célèbre Père Thomas Obecina de Novare, qui écrivait vers la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe; la *Fabrica magna* du Père Dominique d'Istesia; la *Grammaire littérale* du Père Agapito de Valle Flemmarum, aujourd'hui en usage au Collége Urbain de la Propagation de la Foi à Rome; la *Grammaire arabe vulgaire* du Père Antoine d'Aquila, œuvre d'un grand mérite, bien que peu connue; le *Dictionnaire* et la *Grammaire* en Espagnol et en Arabe du Père Cognes, sans citer beaucoup d'autres écrits qu'il serait trop long d'énumérer, sont, du reste, des travaux

(1) Voir la 1e liv. de ces Annales, pag. 27 et suiv.

connus dans le monde entier et recommandés par les Orientalistes les plus distingués. Pour les apprécier à toute leur valeur, il faut avoir égard au temps où ils ont été composés.

Il nous serait impossible de donner ici la liste des ouvrages littéraires et scientifiques de l'Occident qui ont été traduits en Arabe par les soins des Franciscains pour l'avantage et la facilité des chrétiens catholiques d'Orient. Ces traductions n'ont pas été publiées pour la plupart, parce qu'il n'y avait personne pour faire face aux frais énormes de l'impression : elles étaient conservées manuscrites dans notre couvent de Damas, incendié et réduit en cendres l'année dernière par le fanatisme Musulman. Ce fut un véritable malheur ! Elles sont toutes perdues (1), celles qui avaient été publiées comme les autres, au grand préjudice de la science et de la littérature ! Que l'on en juge par l'ouvrage intitulé : *Mépris du monde* du célèbre Père Franciscain Diègo Stella. Des quatre parties dont il se compose, les deux premières avaient été traduites en Arabe par le Père Raphaël Ventayol, missionnaire à Damas l'an 1700, ensuite Procureur Général en Terre-Sainte où il fut nommé Président en 1708, en l'absence du révérendissime Père Custode. Cet ouvrage devait être publié par l'imprimerie Chover, établie à cette époque à Alep et dirigée par un savant Grec, Malachita Abdallak Zaher. Cet établissement est devenu le plus renommé de ces contrées par la beauté et l'élégance de ses caractères. La première et la seconde partie ont donc été imprimées, mais la troisième et la quatrième, qui ont été traduites par un autre Père Franciscain Michel Curchada, restaient encore inédites. Les deux premières exhalaient un parfum arabe si délicieux que les Musulmans les plus instruits déclaraient ne vouloir pas les lire jusqu'à la fin, dans la crainte d'être séduits au point de se convertir au Christianisme. Aujourd'hui, grâces à Dieu, on est en train d'imprimer l'œuvre tout entière dans notre Typographie de Jérusalem ; les deux premières parties sont déjà publiées et les deux autres paraîtront prochainement. Nous devons la conservation de cet

(1) Voir la 1e liv. de ces Annales, page 33.

ouvrage au Général actuel de l'Ordre, le Révérendissime Père Bernardin de Montefranco ; à l'époque où il était Custode de Terre-Sainte, il alla visiter le Collége de Damas, y trouva ce manuscrit et l'emporta à Jérusalem avec l'intention de le faire publier : intention qui se réalise aujourd'hui.

Les caractères employés par notre excellent Père Héribert sont bien beaux, mais pas assez pour exciter l'admiration des Arabes. Il y a pourtant un autre ouvrage, *les Epîtres et les Evangiles du Missel romain pour tous les dimanches et fêtes de l'année et pour le carême*, imprimé à l'usage des paroisses du rit Latin, avec des caractères fondus à Jérusalem par le même Père et par ses élèves; et ces caractères sont d'une si grande beauté qu'ils semblent toucher à la perfection. Aussi peut-on dire que cette édition est pour la typographie arabe ce que les éditions de Bodoni sont pour la typographie des langues occidentales.

Nous suspendons ici, pour un instant, la narration du Père Fulgence relative au célèbre orientaliste Père Antoine dall' Aquila, qu'il représente comme l'auteur d'une grammaire de la langue arabe vulgaire, afin de faire remarquer que le même auteur, avant de composer cet ouvrage, avait déjà publié la Bible sacrée complète dans cette langue; publication dont M. Alphonse Dragonetti rend compte de la manière suivante dans ses vies des Aquilains illustres. (1)

« Nous ne possédons, dit-il, que de courtes notices sur Antoine Vivio qui entra dans l'ordre des Frères-Mineurs Observantins Réformés sous le nom d'Antoine dall' Aquila, mais quelque brèves qu'elles soient, elles suffisent pour montrer que la ville d'Aquila se glorifie à bon droit d'avoir donné le jour à cet homme distingué. Il se livra à des études longues et fatigantes sur les langues orientales dans le XVIIme siècle, époque où de pareilles études étaient en honneur parce que la Cour de Rome les encourageait de toutes ses

(1) Aquila, 1847.

forces. Il consacra au moins 26 ans, depuis 1646 jusqu'à 1671, selon le Père d'Afflitto, à la célèbre édition de la Bible en arabe, qui parut à Rome en 1671 et sortit des presses du Collége de la Propagande après un travail non interrompu pendant 46 ans. Entretemps, il fit imprimer une grammaire arabe intitulée : *Arabicæ linguæ novæ et methodicæ Institutiones. Romæ, typis de Propaganda Fide,* 1650 *in*-8°. (1) »

Puisque nous sommes arrivés à ce sujet, et pour que l'on ne croie pas que ce sont là des exceptions, des fleurs rares qui ont brillé dans l'ordre des Franciscains, entre un grand nombre d'autres que nous pourrions citer, nous dirons quelques mots d'un autre Père originaire des Abruzzes, qui vivait à peine un demi siècle avant le Père Antoine, et comme lui, célèbre Orientaliste, surtout pour la langue hébraïque. Il s'appelait dans l'ordre des Mineurs Observantins, Frère Mario de Calascio. Voici, en abrégé, ce que dit de ce savant, M. Dragonetti, que nous avons cité plus haut.

« Mario de Calascio, ou de Calacio, né vers le milieu du XVI[e] siècle dans le village de ce nom, appartenait à l'ordre des Mineurs Observantins et se fit une réputation d'Orientaliste très-savant. On raconte qu'il mourut en récitant les Psaumes dans le texte original hébreu, circonstance qui prouve combien il était versé dans cette langue. De son vivant, deux ouvrages parurent sous son nom : 1° *Canones et regulæ ad ediscendum linguam sanctam. Romæ* 1616, *in*-4°. 2° *Dictionnarium hebraicum. Romæ* 1617.

« Il mourut en 1620, tandis qu'il préparait l'édition de ses célèbres *Concordances,* auxquelles il consacra, dit-on, 40 années de fatigue. Mais son confrère Michelangiolo de san Romolo lui succéda et s'occupa de l'impression avec zèle, et l'année suivante parurent quatre gros volumes in-folio avec ce titre : 3° *Concordantiæ sanctorum Bibliorum Hebraicorum, in quibus Caldaicæ etiam librorum Esdræ et Da-*

(1) Extrait de Dragonetti, l'éditeur de la Chronique italienne.

nielis suo loco inseruntur. Romæ, apud Steph. Paulutium 1621, *in-fol.*

» Dans ce travail, pour lequel il a tiré un grand parti des concordances du Rabbin Nathan, voici la méthode qu'il a suivie. A côté du texte hébreu, il place la version littérale en latin. En marge se trouvent les différences qui existent entre la Version des Septante et celle de la Vulgate, en sorte que l'on saisit d'un coup d'œil en quoi ces traductions concordent ou varient. En tête de chaque article toutes les significations d'un même terme sont ordinairement données, et enfin sont expliqués les mots des autres langues Rabbiniques, c'est-à-dire Chaldaïques, Syriaques et Arabiques, déduits de la racine hébraïque et s'accordant avec elle.

» Les travaux du Franciscain Calascio acquirent une très-grande renommée, et le Père Calmet (*Biblia sacr. pag.* 119, 120.) les cite comme très-utiles. Ils furent réimprimés à Londres en 1746 (*London, app. I. Ilive* 1746, *in-fol.*), sauf pourtant les citations des Septante et de la Vulgate. En 1632, les Buxtorf compilèrent, dans l'œuvre de Calascio, leurs *Nouvelles Concordances*, publiées à Bâle, et dont tout le mérite consistait en ce qu'elles comprenaient celles de l'écrivain Franciscain. A l'aide de cet ouvrage et d'autres œuvres, Vincent Constant Romano composa plus tard, avec des additions et dans un ordre nouveau, le même livre des Concordances Bibliques-Hébraïques. Nous ne sommes pas sans supposer que le même Père de Calascio ait écrit d'autres livres que ceux dont nous avons fait mention. Lamy (*Introd. ad sacr. Script.*) le range parmi les interprètes les plus célèbres de la Bible, et Basnage le désigne comme le commentateur le plus savant du livre de Josué; il rapporte l'opinion exprimée, mais non pas soutenue par Calascio, qu'Adam serait l'auteur du livre de la Genèse (1). » — Après cette digression, nous reprenons la narration du Père Fulgence. Il poursuit en ces termes :

(1) Dragonetti, loc. cit. l'éditeur de la chronique italienne.

Si les avantages qui découlent, pour les Missions Orientales, des études et de l'imprimerie des Franciscains à Jérusalem, sont assez précieux pour mériter d'être rappelés dans ces pages, j'accorde une importance égale aux documents de toute espèce qui sont conservés au dépôt des archives de la Ville Sainte, et dont la régularité parfaite me permit, pendant les courts moments qui me restaient disponibles après mes occupations, d'en dépouiller quelques-uns pour l'édification solennelle de l'Europe. Ce sont des notes statistiques d'après lesquelles on verra plus clairement que les Missionnaires ont à faire à une terre stérile et ingrate, puisque le fanatisme musulman y règne dans toute sa violence. Il interdit, sous peine de mort, la conversion des siens au Christianisme. Et pourtant, malgré de pareilles difficultés, les Franciscains ont vu leurs efforts couronnés de succès assez heureux comme on le verra par ce qui suit.

Tableau des abjurations et des réconciliations obtenues par les Pères Franciscains dans les divers couvents qu'ils possèdent en Terre-Sainte pendant ces dix dernières années.

1850	Abjurations. . . 73	Réconciliations. . . . 14
1851	 45	 10
1852	 24	 33
1853	 46	 7
1854	 65	 7
1855	 57	 21
1856	 98	 5
1857	 33	 29
1858	 50	 24
1859	 12	 22

Quant à l'année 1860, les diverses Missions n'en avaient pas encore envoyé la liste au moment où je partis de l'Orient pour me rendre en France. Je me bornerai donc à parler de celles qui ont été obtenues dans la seule paroisse de Saint-Sauveur à Jérusalem.

Voici les noms des personnes qui, en 1860, ont abjuré leurs erreurs dans cette paroisse, et ont été réconciliées avec l'Eglise catholique : Jean Eben Turra, et Sara Bent Aaisa, sa femme, avec leurs enfants Thomas, Georges, Anne et Marie, hérétiques arméniens de Jérusalem ; — Jacques Eben Abrahim, Oode Eben Gali, avec Anne Bent Oode, sa femme, et leurs enfants Soliman et Jacques, Grecs hérétiques du village de Sajeb ; — Jean Salvit de Sichen, également hérétique Grec ; — Antoine Abou Suan, de Jérusalem, protestant ; — Jacques, protestant de Nazareth ; — Antoine Aimé Eben Germano, protestant du Mont Liban ; — David et Sophie Aazaz avec Marie Garattole, leur mère, hérétiques arméniens d'Albechir ; — David Schiahade avec Marie Ennur, sa femme, et leurs enfants Jacques et François. Ont aussi abjuré et reçu le baptême sous condition : Godefroy Daniel Yung, luthérien de Leipsic en Saxe ; Albert Weick, luthérien de Poméranie, et Odoard Angel, luthérien de Pologne....

Paris, le 19 Mai 1861.

Fr. Fulgence *de Turin*, *M. O.*
Commissaire de Terre-Sainte à Paris.

ALBANIE.

II.

Lettre du Père Valentin de Plaisance, de l'Ordre des Frères-Mineurs Observantins réformés, Miss. Apost. en Albanie, au très-Révérend Père Général de l'Ordre, pour le prier de lui faire obtenir la faculté de retourner en Italie à cause d'une maladie grave occasionnée par les fatigues du ministère apostolique.

Cattaro, le 2 *Avril* 1861.

TRÈS-RÉVÉREND-PÈRE,

Je vous demande d'abord la bénédiction séraphique avant de commencer à vous rendre compte dans cette lettre des causes qui ont altéré ma santé au point de me mettre depuis près d'un an dans l'impossibilité de remplir les devoirs attachés au ministère des Missions. Vous verrez en même temps dans quelle forêt sauvage, âpre et épaisse, comme dit le Dante, les pauvres fils de Saint-François doivent travailler dans ce pays.

L'an 1857, quatre mois après mon arrivée de Rome dans ces contrées, notre Père Préfet me destina à la Mission de Marturi, qui est la paroisse la plus vaste du diocèse de Pulati, et où deux prêtres suffisent tout au plus à remplir les devoirs de la direction spirituelle des fidèles. Malgré les embarras et les voyages incessants à travers des lieux sauvages, et au milieu des dangers de toute espèce auxquels je devais m'exposer chaque jour, je jouissais d'une santé parfaite, dont je remerciais Dieu comme d'un don tout particulier de sa Providence, lorsque l'événement que je vais raconter vint ouvrir la série de mes infortunes, et elles se multiplièrent au point

que je dois à un véritable miracle du Seigneur d'être encore en vie.

Un matin, par une pluie torrentielle, on m'appelle tout à coup pour aller confesser un malheureux blessé à mort d'un coup de fusil. Je me mets en route à l'instant pour faire un trajet de plus de six heures, sous une pluie battante chassée par un vent dont la violence menaçait de me suffoquer en chemin. J'arrivai enfin auprès de cet infortuné, que je trouvai frémissant de colère et grinçant des dents contre son ennemi d'une manière vraiment effrayante. Je m'approchai de lui, et après lui avoir adressé les paroles qui me semblaient les plus propres à m'ouvrir la voie de son cœur, je l'invitai à se confesser et à pardonner à celui qui l'avait mis dans cet état; cette dernière proposition le mit tellement hors de lui qu'il me repoussa du lit avec indignation en proférant des propos qu'il vaut mieux taire. Alors, et sans insister davantage, je pris le crucifix dans mes mains, et m'étant mis à genoux, je priai pour son âme Celui qui, du haut de la croix, pardonna à ceux qui l'avaient crucifié. Mon attitude l'émut profondément; des larmes coulèrent bientôt de ses yeux : il demanda à se confesser, pardonna généreusement à son meurtrier et me pria de le préparer à la mort. Elle arriva après trois heures, qu'il passa avec résignation en récitant toutes les prières que l'Eglise a ordonnées avec tant de sagesse pour les agonisants.

Après cela, je me remis en route vers mon église, accompagné pendant deux heures par un jeune homme que les parents du défunt eurent l'attention d'envoyer pour me guider pendant ce trajet, dans la crainte que je ne vinsse à m'égarer. C'est pourtant ce qui m'arriva dès que mon guide m'eut quitté : je me trouvai tout à coup au milieu de montagnes élevées et de précipices effrayants. Je les gravis avec courage, espérant qu'une fois arrivé à la cîme, je pourrais au moins découvrir le lieu de ma Mission. Ce fut en vain : au delà de la montagne que je venais de franchir s'en présentait une autre plus élevée et plus escarpée. Pour surcroît de malheur, la nuit

venait, si bien qu'il me fallut retourner sur mes pas, afin de ne pas me perdre tout à fait et m'en aller au hasard à une mort certaine.

Au moment où je descendais la montagne, en suivant un sentier tellement rapide qu'il était très-difficile de s'y tenir debout à cette heure avancée, la terre me manqua sous les pieds et je fus précipité, d'une hauteur de vingt pieds environ, sur un roc où je restai comme mort pendant plus d'un quart d'heure : je souffrais cruellement. Pendant la chute, je ne m'attendais plus à m'éveiller que dans l'autre monde. Mais la miséricorde du Seigneur voulut que je reprisse connaissance, pour éprouver néanmoins un martyre plus cruel encore. La nuit était sombre : je me voyais seul, dans des lieux alpestres et déserts, repaire habituel des loups. Les larmes aux yeux, je me recommandai à la Vierge, aux Saints. Enfin je me mis à crier aussi fort que je le pouvais, dans l'espoir qu'il se trouverait aux environs une âme vivante qui voulût me secourir. Ce ne fut qu'après trois heures de pareille agonie qu'une voix lointaine répondit enfin à mes cris. J'avisai bien l'endroit d'où elle venait, et tout en me traînant avec les forces qui me restaient, je m'avançai dans cette direction. J'arrivai à une cabane habitée par un pâtre qui me fit coucher sur un peu de paille. J'étais plus mort que vif; je perdis de nouveau connaissance. Puis un peu de lait chaud me restaura, le sommeil me prit et je goûtai quelque repos. Le lendemain matin, je me fis conduire jusqu'à ma paroisse. Je me mis au lit, et j'eus à souffrir pendant plus de quatre semaines des convulsions violentes. Tous les ongles me tombèrent aux pieds et aux mains à la suite de la secousse que j'avais reçue dans cette chute. J'avais en outre des contusions aux bras, aux jambes et sur le reste du corps.

Malgré l'état où j'étais, j'écrivis à notre Père Préfet des Missions qu'il m'était impossible de remplir les devoirs du ministère. Je le priai de me rappeler de là, d'y placer un autre sujet, comme il le fit réellement, et il m'envoya pendant ma convalescence à Kiri, à deux lieux de Pulati. Après ma guéri-

son, je repris les fatigues de l'apostolat et je les supportai pendant près de trois années. Mais un beau jour, comme je m'avançais sur le balcon de la maison que j'habitais, il se détacha tout d'un coup, et je fus précipité sur le sol. O mon Dieu ! ce nouveau coup ranime toutes mes souffrances passées, et c'est à la faveur du Ciel que je dois de ne pas être resté mort sur le coup, enseveli sous les débris. Grâce à la volonté du Seigneur, je me remis encore de cette nouvelle infortune et je repris aussitôt les fatigues de l'apostolat. Mais qui le croirait ? Un troisième malheur vint se joindre aux deux premiers !

Un jour que je me rendais de Scutari à Pulati avec d'autres Missionnaires, un orage violent nous surprit en route : je perdis le sentier, et pendant plus de quatre heures j'errai dans des précipices et des gorges sauvages où je croyais laisser la vie. Si je ne la perdis point, ce fut par miracle, car j'eus à passer à gué une rivière qu'il fallait franchir. Comme j'étais au milieu du courant, le sable glisse et manque sous mes pieds. Je disparais sous l'eau. Bien que je ne sache pas nager, après des efforts inouïs, et à l'aide d'un parapluie que j'avais avec moi, je parvins à gagner la rive par bonheur, et grâce surtout à la miséricorde de Dieu.

L'animo mio, che ancor fuggiva,
Si volse indietro a rimirar lo passo,
Che non lasciò giammai persona viva.

Mon esprit qui fuyait encore,
Se retourna pour contempler le passage
D'où jamais homme ne sortit vivant.

Ainsi, très-Révérend Père, tous ces accidents m'ont accablé de souffrances et enlevé toutes mes forces, au point qu'il m'est impossible de m'acquitter des devoirs de la Mission. Je vous prie donc de vouloir me faire obtenir, si cela vous plaît, la permission d'aller me guérir dans notre cher pays. Je suis disposé à retourner à cette vigne apostolique, dont la culture

nous est confiée, dès que ma santé sera rétablie. En attendant accordez moi votre bénédiction et veuillez me recommander dans les prières que vous adressez au Seigneur.

De Votre Paternité R^me

Le très-humble et très-dévoué fils en Jésus-Christ,

FR. VALENTIN DE PLAISANCE,
Miss. Apost. en Albanie.

On voit par ce récit la vie rude et pénible à laquelle les pauvres Missionnaires sont sans cesse et comme naturellement soumis.

TROISIÈME PARTIE.

DIVERSES NOTICES
SUR LES
MISSIONS FRANCISCAINES.

SAINT JEAN IN MONTANA EN PALESTINE.

Année 1861.

Nous recevons de Jérusalem la triste nouvelle que les pluies torrentielles du mois de Février dernier ont fait crouler le petit Sanctuaire de la Visitation de Marie à Saint-Jean in Montana, gardé et conservé depuis plus de six siècles à la piété des fidèles par les pauvres Missionnaires Franciscains de Palestine. En voici une courte description qui nous est fournie, dans son *Pèlerinage de Terre-Sainte*, (1) par notre confrère le Père Alexandre Bassi, Observantin de la Province de Turin.

(1) Vol. II. chap. 4.

« Outre l'Eglise et le Couvent (*des mêmes Missionnaires Franciscains*) construit à l'endroit où naquit Saint-Jean, à un demi-mille environ d'Aen Carem, on montre l'emplacement d'une autre maison de Zacharie, et l'on dit que c'est là que la Vierge est venue visiter sa cousine Elisabeth. En acceptant cette tradition, il faut supposer que ces heureux vieillards avaient près de la ville une maison de campagne où ils habitaient au milieu des jardins et des vignes, lorsque Marie vint partager avec eux la consolation d'une descendance qu'ils avaient cessé d'espérer. Une pareille supposition ne semblera pas trop risquée, si l'on se rappelle les paroles de l'Evangile : *Elisabeth conçut et se tint cachée pendant cinq mois.* A cet endroit on construisit, dit-on, dans les temps anciens une église et un couvent de Religieuses. Il faut entendre ceci du règne éphémère des Latins, pendant lequel il existait, nous le savons, plusieurs maisons de Religieuses en Palestine. On n'y voit plus aujourdhui que des ruines de construction gothique que je vais essayer de décrire.

On entre par une petite porte dans une sorte de cour ombragée par de gros oliviers sous lesquels s'abritent les modestes sépultures des Chrétiens d'Aen Carem. Quelques murailles, échappées à la fureur du fanatisme Musulman et à l'action du temps, permettent de distinguer le plan de l'ancienne église. Elle se composait de deux étages dont on donne la raison de la manière suivante : dans la partie inférieure, Elisabeth embrassa la Vierge qui était venue s'entretenir avec elle des merveilles opérées chez l'une et chez l'autre par le Très-Haut. C'est là qu'eut lieu le tressaillement miraculeux de Jean dans le sein de sa mère ; ce fut encore là que Marie improvisa le beau chant du *Magnificat* que l'Eglise répète chaque jour sur tous les points du globe habité, pour montrer la confirmation de cette prophétie de la jeune Fille inspirée de Nazareth : *Et désormais toutes les générations m'appelleront heureuse.* Dans la partie supérieure, à cause des accidents du terrain montueux, devait se trouver l'habitation des saints vieillards, honorée pendant trois mois de la présence de la Mère future du Christ. Mais cette heureuse demeure, où s'abrita tant de sainteté, ne s'offre plus aujourd'hui à la dévotion des fidèles. Sur les murs croulants, élevés par la piété des croisés afin de la conserver, on voit passer de gros lézards dégoûtants et des serpents. Seulement au rez-de-chaussée, on conserve un reste d'escalier formé de grosses pierres et que l'on dit être l'escalier de l'ancienne maison de Zacharie : il est abrité sous une cabane dont les murs sont construits de pierres sans ciment (*c'est celle que les eaux viennent d'emporter*). Il est interdit d'y bâtir, et l'on ne pourrait le faire

qu'en déboursant une somme considérable. Sous cette chaumière qui menace ruine, sur cet escalier grossier, le jour consacré à la Visitation de la Vierge, j'ai eu la consolation d'offrir en son honneur le sacrifice de ce divin Fils, dont la maternité lui avait valu d'être glorifiée en cet endroit et pour la première fois par les éloges d'Elisabeth, comme elle l'a été depuis ce temps jusqu'à nous sur toutes les plages éclairées par le soleil. Et en effet :

Dans quelles landes sauvages, au delà de quelles mers au nom barbare cueille-t-on des fleurs qui ne connaissent pas le seuil béni des doux autels de Marie?

« In che lande selvagge, oltre quai mari
Di sì barbaro nome fior si coglie,
Che non conosca de' *suoi* miti altari
Le benedette soglie? »

La reconstruction de ce Sanctuaire se recommande d'elle-même à la piété de tous les catholiques, mais plus spécialement à celle des nobles dames d'Italie qui se sont toujours distinguées par le zèle affectueux avec lequel elles ont honoré de toute manière le type de toutes leurs vertus et de leur perfection, Marie. (1)

JÉRUSALEM.

Le T.-R. P. François de Lucques, Procureur Général des causes des Bienheureux et des Saints de notre Ordre, nous communique l'extrait suivant d'une lettre qui lui a été écrite le 10 Avril 1861 par le R. P. Vicaire du Couvent du Saint-Sauveur à Jérusalem, Joseph de Calvi. « Pendant la Semaine-Sainte nous avons eu ici un grand nombre de Français venus de Beyrouth ; parmi eux se trouvaient un Général de division avec son épouse, un commandant en chef de vaisseau, au moins 50 officiers inférieurs avec autant de soldats. Les premiers sont descendus à notre maison neuve et se sont montrés fort contents de la manière dont ils étaient traités selon notre pauvreté Franciscaine. En vérité, nous n'aurions jamais cru qu'ils étaient si bons catholiques. Après s'être confessés pour la plupart et avoir reçu la communion, ils ont assisté à

(1) Cet appel ne sera pas fait en vain non plus, nous en avons la conviction, à nos Dames de la Belgique et de la France. (*Note du traducteur.*)

tous les saints offices de ces jours vénérables avec une piété vraiment édifiante. Le jour de Pâques, avant que Monseigneur le Patriarche eût commencé l'office Pontifical, ils déposèrent leurs épées sur le Saint-Sépulcre et le prièrent de les bénir. En les reprenant, ils déclarèrent qu'ils les conserveraient comme les plus précieux souvenirs de leur vie ! Fasse le ciel que ces bons et valeureux fils de la France ne nous abandonnent pas; si ce malheur nous arrivait, je crois que nous verrions se renouveler dans la Syrie et en Palestine le terrible massacre dont la ville de Damas est encore toute désolée. »

CHINE.

Nous recevons plusieurs lettres de nos Missionnaires en Chine, des très-Révérends Pères Provinciaux de l'Observance, Antoine de Montefortino dans les Marches, Pascal de Ferrare dans les Romagnes, ainsi que du T.-R. Père Frediano Pardini de Lucques. Nous les publierons dans les prochains numéros de ces Annales. En attendant, que ces Pères distingués reçoivent nos plus sincères remercîments pour cette attention empressée par laquelle ils nous aident, autant qu'il est en leur pouvoir, à continuer notre publication avec honneur, à la gloire de Dieu et de l'Eglise et pour rehausser la dignité de l'Ordre.

Nous avons reçu également une lettre importante, datée du 13 Janvier de la présente année 1861, par l'intermédiaire de Monseigneur Joseph Rizzolati des Frères-Mineurs Obs. Réf., autrefois Vicaire Apostolique de Hu-Quang, dans ce même empire de Chine, actuellement Evêque *in partibus* d'Aradie et Consulteur de la sacrée Congrégation de la Propagande à Rome. Cette lettre émane de son confrère et du nôtre, Monseigneur Michel Navarro, Evêque de Cucusi et Vicaire Apostolique de Hu-nam. Entre autres choses, il lui mande que dans le courant de l'année dernière, 1860, ont été baptisés dans ce Vicariat, évangélisé par les Franciscains, 3,468 enfants payens, dont 1780 montèrent aussitôt vers les cieux pour aller contempler à découvert la face du divin Père qu'ils ont sans cesse devant les yeux sur cette terre, selon la parole du Sauveur, aussi longtemps qu'ils gardent leur innocence. Nous publierons cette lettre tout entière dans le numéro suivant.

HÉROISME DU MISSIONNAIRE CATHOLIQUE.

Nous croyons qu'il ne sera pas sans utilité pour ceux de nos confrères qui se sentiraient appelés au service des Missions, ni sans édi-

fication et satisfaction pour nos lecteurs, d'insérer ici un article d'un courageux Franciscain, touchant l'héroïsme de l'apostolat catholique parmi les divers peuples de la terre. Voici cet article :

« Où va-t-il donc ce pauvre Frère qui, le bâton à la main et le crucifix sur la poitrine, semble se diriger vers les plages les plus lointaines du globe? Il a appris qu'il existe des peuples, esclaves des erreurs les plus monstrueuses et les plus cruelles, et que le vice dans ses plus tristes manifestations achève de les abrutir. Cela lui a suffi : et sans retard, il marche vers eux afin de les éclairer, de les civiliser, affrontant avec intrépidité les cruautés de la barbarie, l'obstination des préjugés, la répugnance de la nature qui, au sein des angoisses auxquelles elle s'expose, n'est point soutenue par la gratitude ou par l'applaudissement des spectateurs.

» Rien n'arrête ses pas, ni l'inclémence des saisons, ni l'insalubrité d'un climat funeste, ni la férocité du sauvage, ni la difficulté ou l'incertitude de son voyage ; mais se confiant en Dieu, et sans autre escorte que son propre cœur, il se met à la recherche de conversions et de douleurs avec une ardeur beaucoup plus intense que celle avec laquelle l'avide marchand va à la recherche d'immenses trésors. Partout où il y a une tribu stable ou errante, où s'élève une ville, partout où un golfe ou un port s'ouvre au commerce, là aussi se trouve la cabane du Missionnaire, là aussi s'élève l'église pour le culte catholique. N'ayant d'autre but que la charité pour son semblable, et étant libre par là même de toute autre affection, le Missionnaire séjourne indifféremment dans une contrée stérile ou fertile, dans les régions abandonnées du commerce ou dans celles qui sont le plus fréquentées, dans les îles marécageuses ou sur la cîme des plus hautes montagnes ; il déploie sa tente à côté des ruines des villes détruites, comme il creuse sa caverne avec les troglodytes des mines. Le voyageur le plus hardi ne manque jamais, dans ses pérégrinations et dans ses ascensions, de rencontrer le Missionnaire catholique. Il le trouve à Bassora et à Memphis, à Bagdad et à Carthage, sur les rives de l'Euphrate et du Niger, de l'Ohio et du Marangon, sur le sommet des Andes et aux pieds de l'Himalaïa, chez les sauvages Patagons et chez les Nègres de la Cafrérie, près de la cataracte de Niagara, et sur la côte du Labrador. Ni l'amour de la science, ni l'avidité du gain n'arrivèrent encore là où le zèle des âmes emporta le Missionnaire, et l'intérieur de la Chine, de la Cochinchine, du Thibet, du Japon et d'une bonne partie de l'Afrique et de l'Amérique est jusqu'à présent uniquement exploré et parcouru par ce propagateur de la Foi. Enfin, aucune île, aucun rocher

n'échappe à ses recherches laborieuses, et comme autrefois les empires manquaient à l'ambition d'Alexandre, dit Chateaubriand, aujourd'hui la terre manque à la charité inépuisable de nos apôtres.

» L'œil seul de Dieu voit souvent ce magnanime soldat de l'Eglise entrer dans des forêts éternelles qui aboutissent à d'autres forêts vierges, cheminer par des prés fangeux et des déserts sablonneux, sans limites, où l'homme s'égare comme au milieu de l'Océan, s'enfoncer jusqu'à la ceinture dans les marécages, gravir des roches escarpées, glisser sur la glace, se traîner sur les pieds et les mains, ou courir haletant, visiter dans les antres et les précipices des repaires ensanglantés; environné de bêtes fauves et de reptiles vénimeux, en proie aux éléments et sans abri, exposé ensuite aux dents du tigre, aux étreintes du monstre alligator, à l'avidité de l'anthropophage et aux flèches empoisonnées de l'Iroquois. Le sauvage est méfiant de l'Européen, et lorsqu'il le rencontre sur les bords d'un fleuve ou d'un lac, souvent il lui refuse sa pirogue ou son canot pour le transporter à l'autre rive, et le Missionnaire est obligé de se jeter à la nage ou de fendre l'onde sur un tronc informe. D'autres fois, l'homme barbare le poursuit dans la forêt, et ne pouvant le rejoindre, il y met le feu. Mais le voyageur évangélique ne se décourage point, et marche toujours en avant. Parfois cependant, il est forcé de recommencer ses aventures déjà passées, de retourner en grande partie sur ses pas, d'errer l'espace d'une centaine de lieues dans ces solitudes effrayantes, et parmi des peuples divers, tantôt pour catéchiser une famille, tantôt pour suivre les pas de sa tribu errante.

» Il n'y a point de moyen qu'il ne tente, de ruse qu'il n'emploie pour gagner à soi les hommes méfiants et cruels et pour se faire pardonner sa présence. Pour se concilier l'affection du sauvage, il se munit d'instruments de musique et d'art, et tour à tour il chante, joue et peint; pour radoucir le Cafre et le Hottentot, il leur distribue les bagatelles de nos villes. Dans la Chine, il est savant avec les Mandarins; en Egypte, il suit les coutumes orientales; avec les sales Esquimaux, il dort sur des outres de veau marin; avec l'habitant du Groenland et de l'Inde, il se nourrit d'huile de baleine et de gibier puant à moitié cuit. Avec l'Arabe, il monte sur le chameau; au Maduré, il se revêt des habits de l'Indien pénitent. Ici il est chasseur, là pêcheur, ailleurs gardien de troupeaux, et toujours il est médecin, fabricant, architecte. Père et bienfaiteur universel, il alterne souvent l'enseignement religieux avec l'enseignement de la politique, de la morale et des sciences naturelles. Du sermon il passe à la charrue, de l'administration des sacrements à la préparation

des médecines, de l'assistance des moribonds aux soins des infirmités physiques, du baptême des néophytes à la fabrication d'instruments aratoires, de la célébration de la messe au creusement de canaux pour l'irrigation, de l'école à la construction de cabanes solides, de l'étude au four, de la scie à l'aiguille, du rabot à la navette, de l'enclume au scalpel, des fonctions de pacificateur au tribunal du magistrat.

» D'innombrables obstacles se présentent à lui dans l'accomplissement de ce double ministère religieux et social, et cependant sa charité parvient à les vaincre tous. Il se trouve en face de la brutale vengeance, des incestes habituels et des concubinages déréglés, des mariages incertains et contractés avec promiscuité de parenté, des haines couvées pendant plusieurs années. En somme, il a contre lui une longue série de coutumes barbares diamétralement contraires non-seulement à la morale chrétienne, mais même à la morale naturelle; cependant la douce piété, la patience, les procédés les plus affectueux et les plus conciliants rendent le Missionnaire peu à peu victorieux. Y a-t-il des indociles? Il prie, conjure et donne de la force à ses exhortations par des faits et des récits pathétiques; il frappe leur imagination par les craintes et les espérances d'un autre monde, les attire à lui par les bienfaits les plus généreux dont son cœur est capable, jusqu'à ce qu'il réussisse dans le but qu'il s'est proposé.

» Des difficultés non moins graves viennent entraver l'enseignement religieux. Comment secouer et élever aux idées sublimes de la théodicée chrétienne l'intelligence stupide et grossière du sauvage Américain, du Maure Africain, privés parfois même des mots qui se rapportent à Dieu et à une vie future? Mais le Missionnaire s'ingénie à étudier, afin de pouvoir leur donner des vocables clairs et distincts pour représenter les idées nouvelles qu'il leur communique; il se met l'esprit à la torture pour leur en faire comprendre l'importance, anatomise, et pour ainsi dire, matérialise ensuite chaque partie de son enseignement, en lutte continuelle avec la pauvreté d'une langue qui se prête mal à l'interprétation de la morale et de la foi évangélique. Où des obstacles semblables ne se rencontrent point, là des obstacles d'un autre genre abondent. Souvent les esprits que le Missionnaire veut évangéliser sont nourris d'un savoir arrogant, ou dominés par un orgueil profond. Esclaves des habitudes et des préjugés, ils regardent comme un scandale et comme une folie un Dieu crucifié; ils appellent barbare tout peuple étranger; ils tremblent à la pensée d'abandonner le culte de leurs aïeux; en un mot, ce sont des intelligences à qui la doctrine catholique semble

un outrage, un sacrilége, ou qui l'envisagent comme une affaire de peu d'importance. Eh bien! il faut que le Missionnaire se présente à ces hommes, muni de la science philosophique et théologique de leurs pères, qu'il en démontre les défectuosités, les absurdités, les abominations; qu'il saisisse chaque occasion pour faire sentir la supériorité, non de son propre génie, mais de la nation même à laquelle il appartient; il est nécessaire qu'il satisfasse aux interrogations continuelles et ennuyeuses des plus curieux, qu'il rassure les timides, qu'à ceux qui sont doués d'une imagination vive il explique toute la puissance poétique de notre culte, qu'il frappe l'esprit des indifférents par des exemples et des raisons, que ceux qui sont méfiants et chancelants il les attire par la douceur de ses procédés, les étonne par le courage de sa foi, la confiance et la sérénité de son âme et par la sainteté de sa vie.

» Au milieu de tant d'efforts généreux il arrive encore bien souvent qu'il doive travailler à vaincre les habitudes grossières, la négligence, l'indolence, l'imprévoyance, l'instabilité de ses néophytes; qu'il se résigne aux moqueries du sauvage pendant que, tout en sueur, il lui enseigne à ensemencer la terre, et qu'il recommence ses fatigues perdues par la rapacité et l'impatience. Quelquefois les soins qu'il a donnés pour attacher au sol, d'une manière permanente, sa tribu assemblée et entretenue au prix de tant de peines, deviennent inutiles, et la tribu, ennemie du travail, sans inquiétude pour le lendemain, pourvu qu'elle ait assez pour le jour présent, se disperse et transporte ses tentes ailleurs : le Missionnaire infatigable, loin de se décourager, la suit, bien décidé de triompher de ces mobiles volontés. Combien de fois la faim, fruit de cette vie errante, vient-elle moissonner la colonie! Alors il redouble de prévoyance pour faire face aux besoins. Sa charité le rend inventif, et il fait si bien qu'il parvient enfin à sauver du terrible fléau sa pauvre et imprévoyante famille.

» Et comme si cette lutte contre tout ce qu'il y a de sauvage, de barbare, de meurtrier dans la nature ne suffisait point, souvent le Missionnaire est persécuté par les lois publiques, menacé du dernier supplice, poursuivi par les sbires. Bien que la vie lui devienne plus rude, elle n'est pas moins agréable pour lui, parce qu'il a toujours l'œil tourné vers le Roi des Martyrs et vers les récompenses éternelles qui lui sont préparées. Tour à tour il se voit exposé, au milieu de rochers et de précipices, à des fuites précipitées et de courts repos, à des sommeils interrompus et des veilles prolongées, à une faim canine et une soif ardente; tantôt un antre lui offre un asile, tantôt la forêt le cache aux recherches

de l'ennemi. Pour éluder la vigilance des tyrans, tantôt il est sur les montagnes les plus escarpées, tantôt il se cache dans les blés des champs. Parfois il se déguise en porte-faix ou en batelier, contrefait sa voix et change ses traits; d'autres fois il s'introduit dans les pays à la faveur des ténèbres ou s'y rend caché sous la protection d'un de ses affidés. S'il arrive que par excès de zèle , ou par la faiblesse et l'imprudence de ceux qu'il a convertis, il soit pris comme un agneau entre les dents des loups, il se voit livré à des tortures raffinées. Traîné partout, enchaîné, donné en spectacle aux idolâtres, il voyage de prison en prison; ici il gémit sur le chevalet, là il est agonisant sous la *Cangue*. Quelquefois il a les membres tout meurtris par les coups, souvent on défigure et l'on mutile son corps. La mort lui est-elle infligée, il se réjouit, en loue Dieu et expire avec des paroles de joie et de pardon sur les lèvres. S'il résiste aux longues années qu'il passe dans des prisons qu'il conviendrait d'appeler cavernes d'animaux plutôt qu'habitations des hommes, eh bien, au milieu de tant de détresse, une seule pensée le trouble, c'est-à-dire l'impuissance forcée dans laquelle il se trouve de garder le petit troupeau confié à ses soins et d'éclairer l'esprit de ses ennemis et de ses persécuteurs. Si après être rendu à la liberté, il est conduit, escorté de sbires, aux confins et relégué dans quelque port ou factorerie Européenne, les tourments endurés ne l'ont point intimidé; la charité du Christ l'aiguillonne; et peu de temps après, le voilà de nouveau à son ancien poste, occupé à consoler sa tribu affligée. Les gouvernants restent stupéfaits à l'aspect de tant d'audace pour affronter des périls que tout autre fuirait avec horreur; ils ne peuvent s'expliquer comment le désir de propager le culte du Crucifié soit assez puissant sur l'âme de ces étrangers, pour les rendre insensibles à tant de malheurs et les engager à prodiguer leur vie même, à une distance de plusieurs milliers de lieues de leur chère patrie et de leurs bien-aimés parents. Cependant plus ces gouvernants redoublent de vigilance et plus ils inventent des prétextes pour donner lieu à une cruauté raffinée et subtile, afin de parvenir à lasser la constance de nos martyrs, ou au moins pour en décimer les rangs, plus ils les multiplient, de sorte qu'ils les rencontrent à chaque pas, sous leurs yeux mêmes, au sein de leurs capitales.

» S'il arrive cependant que les bêtes fauves, ou le bourreau qui sait en imiter la férocité, épargnent parfois notre pèlerin apostolique, d'autres bourreaux ne laissent pas d'en faire l'office. Des épidémies inconnues, de différentes espèces et d'une nature presque toujours maligne, attaquent la source même de sa vie : des ulcères gangréneux corrodent ses mem-

bres et les déforment, de sorte que pour lui la mort naturelle n'a plus rien à envier à la mort violente. Et cependant, d'autres missionnaires, n'ignorant aucun de ces déboires, accourent joyeux sur ses traces, et puis d'autres encore succèdent, afin de participer aux mêmes angoisses et de subir le même sort, renforçant ainsi les rangs de cette armée sacrée, unique et digne d'admiration, qui jamais, à cause de la défection de ses soldats, ne diminue, et qui vole sans cesse de victoire en victoire.

» Tel est le type du vrai Missionnaire, et telles sont les douceurs auxquelles chaque jour, par toute l'étendue du globe, aspirent les membres nombreux de ces Ordres religieux que les soi-disant régénérateurs modernes des peuples voudraient bannir de la terre. »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Mars et Avril 1861.

Pour le Maroc en Afrique, le Père Etienne Basarte, Observantin de la Province de Burgos en Espagne, de la sacrée Congrégation de la Propagande, constitué en dignité de Préfet Apostolique de ces Missions Franciscaines pour remplacer le Père Joseph Sabate défunt (1): religieux de beaucoup de mérites, déjà depuis 15 ans Missionnaire Apostolique de langue arabe en Terre-Sainte, où il avait aussi l'office de Pénitencier en langue Turque dans le couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem. — Pour Tripoli en Barbarie, les Pères Raimond de Settefrati du Couvent de Saint-Bonaventure à Rome, Pacifique de Sezze et Louis de Forano, avec le Frère laïque Faustin d'Oliveto, de la Province Romaine des Observantins réformés.—Pour la Chine, les Pères Félix de Palma, Observantin réformé de la Province de Naples, et Pascal de Florence, de celle de Toscane. — Pour Constantinople, le Père Léonard de Jési, Observantin réformé de la province des Marches. —Enfin pour la Palestine, le Père Alphonse M. de Rogiano, Observantin réformé de la Province de la Calabre Citérieure.

(1) Voyez la 2e livraison de ces Annales page 104 à 108.

QUATRIÈME PARTIE.

Notices historiques sur la Terre-Neuve dans l'Amérique Septentrionale, et sur les Frères-Mineurs qui y introduisirent le catholicisme, extraites littéralement d'une conférence lue au peuple par l'illustre Monseigneur Thomas Mullock des Frères-Mineurs de l'Observance, Evêque de ce diocèse (1).

MESSIEURS, MESDAMES,

Si je ne me trompe, le sujet que j'ai l'honneur de traiter ce soir en votre présence est d'une haute importance; c'est proprement l'histoire de cette contrée que nous habitons, appelée Terre-Neuve, pays natal ou patrie adoptive de vous tous qui formez autour de moi une noble couronne. Car, en vérité, aucun autre sentiment, après celui de la Religion, n'est aussi puissant sur le cœur de l'homme que celui de la patrie. C'est pourquoi les anciens disaient : *Dulce et decorum pro patria mori : Il est doux et beau de mourir pour sa patrie :* paroles que nous entendons répéter par tous les peuples modernes; et certes, Jésus-Christ ne les blâma point, puisque nous lisons de lui dans l'Evangile, qu'un jour, du haut de la montagne des Oliviers, il contempla avec compassion le temple, les tours et les murs de Jérusalem, ville capitale de son pays natal, et prédisant la destruction qu'en feraient les Romains, jusqu'à ne pas y laisser pierre sur pierre, parce qu'obstinée dans l'ini-

(1) Lectures on Newfoundland, by the M[t] Rev. D[r] Mullock, Bishop of S[t] John's. Lecture 1. Printed and for sale at the « Patriot » office. Price 1s.

quité, elle ne voulut point reconnaître le bienfait de la visite de Dieu, Jésus, dis-je, se mit à pleurer amèrement. Je crois donc ne pouvoir mieux faire que de vous parler ce soir de l'histoire de votre patrie, afin de ranimer, spécialement dans le cœur des jeunes gens qui m'écoutent, le sentiment de la foi catholique au foyer de l'amour de la patrie, la Terre-Neuve.

Oui, cette terre que vous habitez non-seulement est féconde en richesses immenses, inconnues encore, mais elle est glorieuse puisque son peuple est issu des illustres nations de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse, dont un grand nombre d'habitants, s'étant établis ici et s'étant reconnus, donnèrent naissance à une race admirable chez laquelle on trouve à la fois la vive et poétique imagination des Celtes, la fermeté et la constance dans les desseins des Saxons, et la douceur et l'amour de courir sans cesse à de nouvelles entreprises, caractère qui a rendu célèbres les Bretons du Nord. Ce peuple, à vrai dire, est peu nombreux jusqu'à présent, puisqu'il compte à peine 130,000 âmes; mais il est destiné, sans aucun doute, à se multiplier et à s'accroître jusqu'à plusieurs millions, afin de dominer dans l'hémisphère occidental auquel il aura la gloire d'avoir donné des habitants. Je vous rapporterai donc en abrégé l'histoire de tout ce qui est arrivé jusqu'à nos jours, me réservant d'exposer dans une autre conférence la topographie du pays et les espérances de son avenir.

Chaque pays, Messieurs, a son histoire, et plusieurs peuples ont laissé des traces impérissables de leur gloire et de leur grandeur, comme entre autres, les Assyriens, les Grecs et les Romains ; ces derniers néanmoins se sont acquis une gloire que nul autre peuple du monde n'a jamais pu surpasser. Oui, on peut affirmer que ce sont eux qui ont répandu la civilisation chez tous les peuples qui leur ont succédé. En effet, ce fut à Rome, capitale et centre de l'univers, que se réfugièrent les restes des nations détruites qui y introduisirent en partie la civilisation orientale ;

dans la suite, conduites par la main de la Providence, les hordes barbares du Nord vinrent s'y précipiter à leur tour. Du mélange de ces deux mondes, fécondé par l'esprit nouveau du christianisme, naquit et surgit l'Europe moderne, destinée à propager et à faire pénétrer sa puissante influence d'un bout du globe à l'autre et à s'assimiler toutes les nations. Ce n'est donc point étonnant que les habitants de ce grand centre de la famille humaine se soient montrés non-seulement les premiers et les plus habiles à poursuivre le développement de l'intelligence et de l'industrie, mais que pleins de vigueur, et ne pouvant résister à la nécessité de s'étendre au dehors, ils aient encore tenté des entreprises, établi des relations commerciales et cherché des terres nouvelles au delà des terres connues. C'est ce qui arriva en effet par le moyen des Italiens, des Espagnols et des Portugais.

Oui, Messieurs, ce fut un Italien, je veux dire l'immortel navigateur Génois, Christophe Colomb, qui l'année 1492, après avoir entendu la messe avec tout l'équipage de ses navires, et reçu dans l'église des Fils de Saint-François de Sainte-Marie de la Rabida, dans l'Andalousie, la sainte communion des mains de son tendre ami, le Frère Jean Perez, Gardien du Couvent, arbora au haut du grand mât de son vaisseau le pavillon de Léon et de Castille, puis quitta le petit port de Palos et s'élança vers cet Océan ténébreux qu'aucun homme n'avait jamais vu si ce n'est en imagination et avec une sorte de terreur. Lorsqu'enfin il eut trouvé le Nouveau-Monde, il en fit don à l'Espagne. De la même manière un autre Italien, Cabota de Venise, cinq ans plus tard, découvrait la Terre-Neuve !

Mais bien que ces deux grands hommes soient regardés à juste titre comme ceux qui ont découvert l'Amérique, il est cependant certain que les parties septentrionales de cette contrée avaient déjà été visitées au moyen-âge et avaient sans doute été habitées par les peuples du Nord. En effet, il existait une tradition très-antique, bien que vague et peu déterminée, que les côtes occidentales de l'Europe ne

marquaient pas les extrêmes limites du monde; en outre la légende de Saint-Brandon, évêque de Kerry, au sud de l'Irlande, qui, après avoir traversé l'Atlantique, aurait découvert l'île des Bénédictins et l'île de l'Atlantide de Platon, se rapporte certainement à un fait historique dont elle tire son origine. Nous savons en outre que Colomb visita l'Islande afin de trouver parmi les traditions des Naturels quelques notions concernant les mystères de l'Océan. Bien que les mémoires de la vie de ce grand homme ne disent absolument rien des renseignements qu'il obtint de ce peuple, les récentes investigations des savants ont mis hors de doute l'existence de ces traditions au sujet de l'Océan. Parmi ces doctes recherches celles du professeur Rafu méritent une mention spéciale. Il rassembla la plupart des chants des poëtes scandinaves où sont racontés plusieurs voyages que fit ce peuple vers l'Occident et où l'on semble, en quelque sorte, indiquer l'Amérique. C'est pourquoi les historiens de ce pays ne peuvent faire moins que d'en prendre connaissance. Il est utile et agréable de savoir que quelques-uns de ces chants ont été traduits en anglais par M. Beamisk de Corck.

Cependant d'autres conjectures ne manquent point. En effet, tout le monde sait comment, dans l'année 981 ou 982, Henri-le-Roux de Norwège découvrit le Groenland (Terre Verte), où fut érigé un siège épiscopal en 1021 qui fut occupé, comme nous le savons , par une série non interrompue de pasteurs jusqu'en 1407, à l'époque où, toute communication entre les deux pays étant interrompue, s'éteignit à la fin le germe de la civilisation que l'Evangile y avait jeté. Néanmoins, on y voit encore quelques ruines de murs qui indiquent assez clairement le terrain que la colonie occupait. Il est donc bien naturel de conjecturer que ces hardis navigateurs, lesquels s'étaient tant de fois avancés dans l'Islande et le Groenland, aient de là poussé jusqu'au continent Américain qui n'est pas éloigné de plus de cinq cents milles de la côte occidentale de la Terre-

Verte. Même il est parlé de voyages en Helluland, en Vinland (Terre de Vin), en Markland (Terre de Marc), et au Mikla d'Islande, et de colonies qui se sont rendues dans ces contrées. Or Helluland, à bien considérer, n'est autre que la côte rocheuse et aride du Labrador, et Vinland, ou Winland, la Terre-Neuve. Toutefois, parce que la vigne ne se cultive point dans ce pays, il y a des savants qui prétendent que Winland devait plutôt se trouver dans une partie occidentale des Etats-Unis, opinion néanmoins fortement combattue par d'autres qui soutiennent que les navigateurs du Nord donnèrent le nom de Terre-Neuve à ce pays, à cause de l'abondance des framboisiers qu'ils y trouvèrent. Quant à Markland, quelques-uns croient que c'était la Nouvelle-Ecosse, et le Mikla d'Islande, ou bien grande Islande, le continent principal de l'Amérique, c'est-à-dire les Etats-Unis.

Qu'on ne croie point que ces conjectures soient des rêves d'une imagination trop vive, car comment serions-nous jamais parvenus à savoir tous les noms propres des navigateurs auxquels on attribue ces mémorables voyages, et jusqu'aux noms de leurs fils, même d'un endroit où leur vaisseau fit naufrage, savoir le Nouveau Kell, au cap du Vaisseau, dans la baie de Buonavista (Bonne Vue)? Cet endroit fut dans la suite marqué à l'aide du solstice d'été, qui sert à préciser la latitude septentrionale, avec une certitude absolue. En examinant tous ces différents détails, pour moi, je suis convaincu que les navigateurs susdits fondèrent des colonies dans le Groenland et dans l'Islande, et passèrent de là dans notre contrée appelée Terre-Neuve.

Mais du petit nombre d'habitants qu'ils amenèrent avec eux, quelques-uns abandonnèrent le pays parce qu'il n'offrait point un lieu habitable, et d'autres périrent dans une guerre contre les Esquimaux. La cause pour laquelle d'autres colonies ne leur ont point succédé fut sans doute que les hommes du Nord avaient trouvé ailleurs des climats plus agréables et des terres plus convenables à leurs émigrations.

Nous voyons, en fait, qu'ils se rendirent maîtres d'une des plus belles parties de la Gaule, qui était la Normandie, et s'établirent dans le Comté de Northumberland, le long des rives fertiles du Shannon et des estuaires de Liffers et de Suir, à Limerick, à Waterford, à Cork, à Dublin, à Wicklow et dans beaucoup d'autres villes Danoises de l'Irlande. Ils y trouvèrent les restes de l'Empire Romain, ce qui servit admirablement à donner une nouvelle vie à la langue, aux arts et aux sciences des provinces conquises. Il est facile de présumer qu'ils auraient préféré continuer leur marche vers les rives riantes de la Seine et les campagnes fertiles de l'Irlande et de l'Angleterre, plutôt que de porter leur vue vers les redoutables côtes du Groenland et de l'Islande (Terre de Glace), et vers les contrées incultes de la Terre-Neuve et du continent septentrional de l'Amérique. Les régions occidentales tombèrent donc bien vite dans l'oubli, puisque ces aventuriers ne furent plus excités à tenter le périlleux trajet de l'Océan, sur des vaisseaux à peine aussi grands que nos plus petits bateaux de commerce, tandis que dans des contrées plus voisines et plus agréables ils pouvaient s'établir sans danger et même longer facilement avec leurs bateaux, presque semblables à des canots, les côtes de l'Europe.

Néanmoins on raconte qu'un évêque du Groenland, nommé Henri, visita l'an 1121 le Winland dans le but de rappeler au christianisme ses compatriotes qui, depuis longtemps abandonnés à eux-mêmes dans ces régions lointaines et désolées, où ils étaient arrivés après une navigation aventureuse, avaient oublié toute idée de la religion catholique. Mais ce n'est là, à vrai dire, qu'une vague et obscure tradition qui, tout en excitant la curiosité, ne suffit pas ensuite pour la satisfaire. C'est pourquoi nous sommes d'opinion que l'histoire des premières émigrations des peuples du Nord en Amérique ne sera jamais aussi bien connue qu'on le désirerait. Ces peuples n'y laissèrent aucune trace de monuments ni même de maisons, parce que, ainsi que tous ceux qui ont du bois en abondance, ils s'en sont servis pour bâtir leurs habitations au

lieu d'employer la pierre. Ce que nous possédons, ce sont les chants des Scaldes et les histoires d'Adam de Brême et d'autres auteurs qui vécurent plusieurs siècles après l'établissement de ces peuples dans ces contrées, et ne firent autre chose que recueillir les traditions, faits et fables en même temps, qu'ils avaient puisées dans les légendes et les chants du peuple. De sorte que sur ce point nous ne pouvons savoir rien de bien certain ; laissons donc le domaine des romans et des mythes, pour en venir aux données positives de l'histoire.

Il n'est personne d'entre vous , Messieurs, qui ne sache comment les découvertes de Christophe Colomb excitèrent un immense enthousiasme dans toute l'Europe : et ce fut bien avec raison, puisque avoir trouvé le Nouveau-Monde fut plus qu'une découverte, ce fut, pour ainsi dire, une création. Aussi toutes les nations, tant maritimes que commerciales, s'en émurent au point d'équiper des vaisseaux dans le but de participer aux fruits du nouvel héritage dont l'immortel Génois avait si richement doté l'Espagne. Parmi ces nations se trouvait l'Angleterre où, grâce à Dieu, la guerre des Roses était enfin terminée, parce que les prétentions des deux familles royales d'York et de Lancastre s'étaient réunies dans la personne de Henri VII. Et comme il arrive toujours après une longue guerre civile, on vit l'ancienne aristocratie, presque entièrement perdue, se relever et le trône plus solidement établi. Le peuple, las de verser le sang humain, céda, remettant sa liberté entre les mains de la famille royale de Tudor : il n'aspirait plus qu'à la paix.

Or, on sait que précisément à cette époque deux frères Vénitiens, appelés Cabota, ayant leur résidence à Bristol, se présentèrent à Henri et s'offrirent pour aller à la découverte de terres jusqu'alors inconnues dans l'Océan Occidental, où ils croyaient trouver en même temps un chemin vers les Indes. Cette proposition ayant été acceptée, Sébastien Cabota, sans plus tarder, se mit en voyage, et bientôt il découvrit la Terre-Neuve.

Au premier cap qui s'offrit à ses regards il donna le nom

de Buonavista (Bonne Vue), qu'il porte encore aujourd'hui. Dans le courant de la même année, il retourna en Angleterre, menant avec lui quelques Naturels de l'Ile, race presque entièrement éteinte à présent. Ici il est à propos de dire quelques mots concernant les vrais aborigènes du pays.

On croyait jadis, Messieurs, que ce peuple tirait son origine des nations du Nord dont je vous ai parlé tout à l'heure; mais les progrès de la science ethnographique ont démontré l'erreur de cette opinion; car l'inspection du crâne de ces aborigènes prouve, sans aucun doute, qu'ils appartiennent à la race Américaine ou Mongolienne, et non pas à la race Caucasienne dont les habitants du Nord étaient une ramification. C'est pourquoi il est possible, ainsi que cela arrive parfois, qu'un peuple d'abord civilisé devienne ensuite sauvage; mais non jamais (à moins qu'il ne s'éteigne par une très-longue suite de générations provenant sans cesse de mariages persistants contractés avec un autre peuple) que la forme de son crâne change jusqu'au point de présenter des signes qui sont les marques distinctives d'une autre race. Cependant admettons, s'il le faut, qu'une goutte de sang des peuples du Nord se soit mêlée à celui des Naturels, mais de manière à ne pas produire chez ceux-ci la moindre modification, modification dont toutes les traces ont même disparu en peu de temps.

Les aborigènes néanmoins s'appelaient Boethi et se peignaient le corps avec de la cire rouge à l'instar des anciens Bretons de Guado, cause pour laquelle leurs descendants furent en dernier lieu appelés Indiens-Rouges. Ils portaient des vêtements de peaux, et avaient pour armes, comme tous les peuples barbares, un arc, des flèches et une lance. Ils se nourrissaient de gibier et conservaient la chair salée des daims. Pour prendre ceux-ci ils élevaient des haies énormes, qui avaient parfois une étendue de trente milles, en tout semblables à celles au moyen desquelles les peuples de Ceylan font la chasse aux Eléphants. Ils traçaient ces haies autour d'un terrain déterminé par où les daims devaient passer, et le

nombre qu'ils en prenaient était si grand qu'il leur fournissait en même temps la nourriture et les vêtements. Il paraît que leurs cabanes étaient fort spacieuses et que chacune d'elles pouvait contenir plusieurs familles. Quant à leur religion, nous n'en savons rien, seulement on rapporte que dans une de leurs maisons une tête humaine sculptée a été trouvée, d'où l'on pourrait conjecturer que, quoi qu'il en soit, ils étaient Idolâtres. Mais voici comment un auteur Florentin, Rucellaï, dans un Atlas du monde orné d'une carte géographique, bien que très-imparfaite, de l'an 1560, parle de la Terre-Neuve et de ses habitants.

« Ils sont barbares, dit-il, et sauvages et se nourrissent de poisson qu'ils mangent avec une grande avidité, spécialement celui qu'on nomme Baccalà, et de chair crue, même de chair humaine. (Mais quant à manger de la chair humaine, cette assertion est entièrement fausse; non, jamais ils n'ont été en réalité cannibales.) Ils adorent, poursuit-il, le soleil, les étoiles et n'importe quel autre objet dont leur imagination est frappée. » Par ces paroles de Rucellaï, il est manifeste que l'opinion qui soutient qu'il y avait en ce temps là des Boethi dans ce pays est tout à fait fausse. Aussi, on n'a jamais songé à porter la civilisation parmi eux. Ceux-ci d'ailleurs, farouches comme ils étaient, résistèrent de toutes leurs forces aux Anglais et aux Indiens pour les empêcher de pénétrer dans leurs pêcheries et dans leurs champs. Cependant ces barbares, armés seulement d'arcs et de flèches, pouvaient mal soutenir le feu des fusils qui causait parmi eux un terrible carnage. La justice réclame que nous rappelions ici que le gouvernement Anglais reconnut trop tard son erreur en laissant ce peuple malheureux à la merci de la cruauté des Micmachi et des Indiens, mille fois plus barbares que les sauvages. De là il advint que toute leur race périt, à l'exception de quelques individus; ils n'ont laissé aucune trace en Terre-Neuve, si ce n'est des débris de leurs tombeaux et des restes de leurs cabanes et des haies dont nous avons parlé plus haut. Quant à moi, autant qu'il a été en mon pou-

voir, j'ai employé tous les moyens, parmi notre peuple et ensuite parmi les Indiens qui servent le gouvernement, pour découvrir quelque trace de ces anciens aborigènes, mais tout fut inutile; car après avoir bien examiné tous les lieux qu'ils occupaient, on ne découvrit autre chose que les tombeaux mentionnés ci-dessus, sur lesquels l'humanité a gravé la honte ineffaçable du gouvernement de ce temps qui ne se donna aucune peine de conserver et de civiliser ces malheureux.

Il paraît que le petit nombre d'aborigènes, échappé comme nous venons de le dire, se trouve dans l'intérieur du Labrador. En effet, il m'a été raconté dernièrement comment les Naturels de cette contrée virent un jour, à une distance d'environ cinquante milles de la côte, arriver une troupe d'Indiens étrangers, vêtus de longues robes de peau et qui fuyaient rapidement. S'étant mis à les poursuivre sans qu'il leur fût possible de les atteindre, ils demeurèrent stupéfaits à la vue de l'empreinte de leurs pieds sur la terre et de la longueur extraordinaire de leurs pas; d'où ils jugèrent que ces sauvages ne pouvaient être ni des Micmachi, ni des Montagnards, ni des Esquimaux, mais bien des hommes d'une race de la plus haute taille; c'étaient sans doute les débris de la nation Boethique, qui fuyaient précisément les Naturels du Labrador, parce qu'ils comptèrent toujours parmi leurs ennemis les hommes de couleur, blancs ou rouges.

Mais pourquoi, dira-t-on, l'Angleterre ne s'est-elle pas mieux ingéniée qu'elle ne le fit, pour tirer profit d'un si beau pays dont Cabota lui avait fait don? A quoi on peut facilement répondre que, peu après qu'il fut découvert, le malheureux Henri VIII, ayant commencé la réforme, eut bien d'autres occasions de prodiguer les immenses trésors que lui avait laissés son père Henri VII. Ce fut ce même Henri VII qui ne rougit point de donner en récompense à Cabota pour une si belle acquisition la somme de *dix* livres sterlings. Depuis lors seulement on donna au pays

le nom de Terre-Neuve, nom tellement ridicule que le long usage seul a pu en quelque sorte le faire agréer. Ainsi, comme cette contrée fut presque abandonnée par les Anglais, les Biscayens, qui en connaissaient l'existence même avant la découverte qu'en avait faite Cabota, les Bretons et les Portugais venaient s'y enrichir au moyen de la pêche abondante que fournissent les côtes de cette contrée. Pendant ce temps, Henri VIII dissipait vainement ses richesses avec ses nobles, dans la pompe inutile du Camp du Drap d'Or, et dans les guerres contre la France. Puis, pour couvrir ses dépenses, il dépouillait l'Eglise de ses biens! C'est à cette époque qu'un capitaine Anglais lui écrivait du Port de Saint-Jean, le 3 Août 1527, qu'il avait trouvé en ces lieux onze vaisseaux Normands et trois vaisseaux Bretons, tout occupés aux travaux de la pêche. Mais passons à un autre sujet.

Lorsqu'eut lieu la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et de Terre-Neuve par Sébastien Cabota, grâce à la miséricorde de Dieu, presque toute l'Europe était catholique. Ensuite l'histoire de ces navigations nous présente le doux spectacle des noms imposés aux premières terres aperçues par les navigateurs. Ces noms rappellent ou le Saint à la fête duquel elles furent découvertes, ou ramènent l'esprit à quelque lieu plus chèrement aimé du pays natal, ou tombèrent des lèvres de ces grands hommes, arrachés à leur cœur par la vive émotion qu'ils ressentirent en se voyant heureusement arrivés au but de leurs désirs et de leurs voyages. Il est doux de rapporter ici ces noms, qui font si bien ressortir la légèreté vulgaire des navigateurs modernes en pareille circonstance. Qui pourrait nous exprimer l'émotion qu'éprouva dans son cœur Cabota, lorsqu'il naviguait, impatient de rencontrer la terre sur l'horizon occidental et qu'un marin du haut du grand mât du navire en annonça l'apparition? Trompé plus d'une fois par le brouillard, quand il vit en réalité le cap de ce pays, les vagues qui se brisaient contre ses écueils et la charmante ver-

dure des forêts dont le cap se montrait tout couvert, dans l'élan de la joie qui le pressait intérieurement, il s'écria avec le doux accent de sa langue harmonieuse : *Buona Vista!* (Bonne Vue). Pareillement Gaspero de Cortereale, aussi pieux que valeureux chevalier Portugais, ayant une dévotion particulière pour la Sainte-Vierge et pour Saint-François d'Assise, lorsqu'il eut découvert la baie de la Conception, voulut qu'elle fut désignée sous le nom de ce doux mystère et donna le nom du Patriarche séraphique au cap peu éloigné de cette baie, appelé cap de Saint-François. C'est ainsi qu'il a donné les noms de Saint-Louis et de Saint-François aux baies du Labrador. Oui, Messieurs, parcourez à loisir les côtes de l'Ile, et vous trouverez partout des monuments éclatants du sentiment catholique qui premièrement y inspira son souffle de vie immortelle. Les baies de la Conception, de Sainte-Marie, de Notre-Dame, de la Trinité, de Saint-Bonaventure, de Sainte-Cathaline ou Catherine, de Sainte-Claire (maintenant Saint-Georges), de Saint-Jean, de Saint-Pierre , de Saint-Jude (à présent Judy) et des Trépassés ou de Tous les Saints, portent des noms qui respirent tous des souvenirs et des effusions de l'esprit catholique. D'une autre part, comme ils sont chers et charmants les noms de *Plaisance* ou *Placenzia*, et de *Formosa* ou *Fermeuse*, provenant de l'aménité et de la beauté des lieux auxquels ils ont été donnés, ainsi que tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Maintenant, mettez à côté de ces noms ceux qu'on a récemment donnés : de Baie du Désespoir et de la Fortune, du port Pizzica Gola (prince George), de trou du joueur de chalumeau, de vieille Boutique, de Pain, de Fromage, etc., et dites chez qui se trouvait plus de sagesse et de délicatesse de sentiments, ou chez les anciens catholiques ou chez les philosophes modernes !

Disons toutefois en poursuivant que, l'année 1537, cette île fut visitée par le célèbre navigateur François Jacques Cartier, qui donna des noms à plusieurs caps et baies; et qu'en 1583

l'anglais Humprey Gilbert prit possession du Port de Saint-Jean, y éleva les armes de la reine Elisabeth et prescrivit un livre de prières communes qui devait servir d'unique règle pour le culte divin dans l'île entière. Il semblait pourtant qu'à cette époque la Providence voulut favoriser ce pays d'un sort plus heureux; mais, en réalité, cela ne s'est point effectué dans la suite. Cependant sir Georges Calvert, créé noble d'Irlande, obtint du roi Georges la plus grande partie du terrain qui s'étend depuis la baie des Bœufs jusqu'au cap de Sainte-Marie. Sir Georges, philanthrope aussi éclairé que catholique zélé et sincère, décréta la tolérance générale pour la religion dans la nouvelle colonie de Terre de Marie; unique contrée dans ce siècle où, aussi longtemps que dominèrent les catholiques, il y eut liberté de conscience selon la loi et où, pour jouir du droit de cité ou obtenir un emploi, on n'exigeait aucune espèce de profession religieuse. Georges Calvert fonda depuis encore une autre Colonie dans le Ferryland. Il y jeta si bien les fondements d'un état que, si des événements imprévus n'y avaient point mis obstacle, ce serait à présent un des plus florissants que l'on connaisse. Puis désirant unir à l'amour du catholicisme l'amour de sa chère Angleterre, il voulut, pour ainsi dire, éterniser à la fois la mémoire de l'un et de l'autre par le nom d'Avalon qu'il donna à la Province. Car il existe une très-antique tradition anglaise, qui dit que Joseph d'Arimathie, après l'Ascension du Sauveur au Ciel, fuyant la cruelle persécution que les Juifs suscitèrent contre les disciples du Christ, vint se réfugier dans la Grande-Bretagne et se fixa à Avalon, nommé ensuite Glastonbury dans le comté de Somerset, où il érigea une église qui fut toujours regardée par les Bretons, les Saxons et les Normands comme le berceau du Christianisme dans ces contrées. Plus tard on vit s'y élever une splendide Abbaye qui comprenait près de soixante acres de terre : monument détruit comme tous les autres par la malheureuse réforme commencée par

Henri VIII ! Calvert voulut encore inaugurer la Terre-Neuve par un autre nom, cher également à la patrie et à la religion catholique, celui de Vérulam, ville où le Protomartyr de la Grande-Bretagne, Saint-Albin, versa son sang pour Jésus-Christ : nom qu'il se plaisait à donner à la ville capitale de la colonie fondée par lui, et qui dans la suite, ainsi que tous les noms français et espagnols, fut corrompu, et changé d'abord en Férulam, et plus tard en Ferryland.

Ce magnanime seigneur consacra ainsi à ses généreuses entreprises plus de trois-cent mille livres sterlings. Il travailla avec ardeur et dévoûment à la régénération du pays, quand le don qu'on lui fit d'un territoire plus agréable et plus fécond, les incursions des Indiens et les guerres des Français l'engagèrent à abandonner la Terre-Neuve. Il alla fonder Maryland (Terre de Marie), dite plus tard la Reine du roi Charles, et la ville de Baltimore, ainsi nommée de son titre de noblesse et de son domaine en Irlande auquel ce titre se rattachait. Le départ de Calvert fut une perte très-grande qui retarda de près de deux siècles la civilisation de ces contrées. Sur ces entrefaites, de l'autre côté de la péninsule, les Français fondèrent la ville de Plaisance, qu'ils nommèrent ainsi parce que les collines sur lesquelles elle est bâtie, et les deux bras de mer qui l'entourent présentent de la ressemblance avec les terres de leur pays qui bordent le Rhône. Lieu vraiment agréable; car bien que la baie soit toujours couverte de brouillards, néanmoins un ciel serein et riant s'étend au-dessus de la ville. Voulant profiter de cette circonstance, et considérant le grand avantage qu'ils pouvaient en tirer, les Français appliquèrent aussitôt leur esprit et mirent la main à l'œuvre pour l'entourer de forteresses inexpugnables, qui n'offrent plus aujourd'hui qu'un aspect de ruines sur lesquelles on a bâti quelques maisons de pierres et de briques. Même le grand fort, demi-lune, qui dominait l'entrée du port n'est plus qu'un amas de décombres; c'est ainsi que l'on voit insensiblement

disparaître tous les restes du château qui s'élevait jadis sur la montagne de Crèvecœur. Mais une chose digne de remarque, c'est que maintenant encore il y a des individus possédant des biens à Plaïsance en vertu de titres originaux concédés par la France. Du temps de Louis XIV, on regardait cette colonie comme une possession si importante que tous les contrats, sans exception, qui la concernaient étaient signés de la propre main du roi, et contresignés par son ministre Philippeau.

Surtout il convient de remarquer ici, à la gloire des fils de la France, quels grands soins ils eurent d'inaugurer leur colonie sous l'influence de la religion catholique. Dès l'année 1680, on y fonda un couvent de Franciscains, dépendant de celui de Notre-Dame des Anges établi à Québec. Ce couvent s'éleva précisément à l'endroit où se trouve à présent l'église et le cimetière des protestants. Cependant on y voit encore quelques tombes de Français qui y ont été placées de 1680 à 1690; c'est là tout ce qui reste de la maison des fils de Saint-François. Car la plupart de ces pierres sépulcrales ont été employées par les Anglais à un vil usage; ils s'en sont servis pour la construction de foyers et de seuils de maisons! Quant à la juridiction spirituelle, la Terre-Neuve à cette époque dépendait de l'Evêque de Québec, et en 1689, le second évêque de ce siége, Monseigneur S[t] Vallier, accompagné du Père Georgieu et de plusieurs autres membres de la famille Franciscaine du même lieu, fit sa sainte visite à Plaisance. Le souvenir de ce fait, ainsi que celui de la fondation du couvent dont nous avons parlé, se trouve dans les archives de l'archevêché de Québec.

Ainsi deux nations également grandes et puissantes, mais différant entre elles de politique, de but et de religion, s'étaient établies sur les plages de Terre-Neuve. Ce qui, à vrai dire, loin de leur être avantageux, leur occasionna plutôt du dommage. Dans de telles conditions, il était impossible de poursuivre l'œuvre de la civilisation dans cette contrée, car c'était une guerre continuelle, et sur mer et sur terre.

qui se termina seulement lors de la paix signée à Utrecht l'an 1713, quand les Français las de combattre cédèrent tout le pays à l'Angleterre, en se retirant de Saint-Jean aux petites îles de St Pierre et de Miquelon, qui leur restèrent avec le droit de pêche depuis le cap de Buonavista le long de la côte septentrionale, jusqu'au Point-Riche sur la côte occidentale.

De cette manière l'Angleterre demeura seule maîtresse absolue de Terre-Neuve, non certes avec l'intention d'y cultiver et d'y faire progresser les colonies, mais seulement pour grossir ses trésors au moyen des produits de la pêche que ce pays fournissait en si grande abondance. Aux Français qui s'y étaient établis on accorda, il est vrai, la liberté du culte, mais ce fut avec cette clause qui en était la destruction : « Pour autant que cela soit toléré par les lois de l'Angleterre ! » Le Gouverneur Edward profitant de cette clause, persécuta les pauvres fils de la France ainsi que leur clergé, jusqu'au point de les contraindre presque tous à vendre leurs biens et à abandonner le pays. La colonie perdit ainsi d'un coup une foule d'utiles citoyens. Ce dommage s'accrut encore par un statut de Guillaume III qui y causa la plus grande confusion. Ce fut alors que trois capitaines de la Pêcherie prenant, l'un le titre d'Amiral, l'autre celui de Vice-Amiral et le troisième celui de Contre-Amiral, se proclamèrent suprêmes magistrats autant des causes civiles que des droits de la pêche. Qu'on s'imagine, si l'on peut, de quelle nature devaient être les lois qu'ils promulguèrent à leurs esclaves et aux habitants que tous, sans exception, ils auraient voulu anéantir.

Enfin en 1763, c'est-à-dire il y a 97 ans, on eut l'heureuse idée de faire le recensement du pays, qui comptait 13112 habitants : 4995 catholiques, et 8317 protestants, mais tous n'y avaient pas des demeures permanentes; à peine 6000 d'entre eux y passaient l'été, allant vivre ailleurs pendant l'hiver. Leur condition était du reste très-précaire; sans lois ni sûreté personnelle, ils étaient livrés au caprice des Amiraux des

pêcheries dont nous avons parlé plus haut. C'est pourquoi Lord Verd Beauclerck, commandant en chef des forces maritimes de l'Angleterre, crut qu'il était de son devoir de faire connaître au gouvernement le véritable état des choses, et de demander un Gouverneur en titre pour le pays, ce qu'il obtint en effet dans la personne du capitaine Osborn. Cette nomination déplut extrêmement aux Amiraux, qui se virent ainsi dépouillés de tout pouvoir. Aussi mirent-ils tout en œuvre pour rendre pendant quelques années cette institution inutile, et ils finirent par atteindre leur but. En effet on ne reconnut d'autre autorité que la leur, sans laquelle, selon le témoignage des personnes qui vivent encore à Saint-Jean, on ne pouvait jusqu'à ces derniers temps ni bâtir, ni même réparer sa propre maison! Ah! Messieurs, je vous ferais frémir d'une juste indignation, si je vous racontais les tyrannies et les persécutions que le peuple de ces contrées eut à souffrir de la part de ces misérables! Mais laissons là ces tristes souvenirs, et passons plutôt à l'année 1784, quand un arrêté de Georges III, du 24 Octobre, accorda finalement la liberté de conscience à tous les habitants de Terre-Neuve, avec le libre exercice de toutes les religions tolérées par la loi, à la condition que le peuple se bornerait à pratiquer en paix les divers cultes admis et ne donnerait aucun motif de plainte au gouvernement. Par cet acte seul il fut permis au catholicisme d'exister, et ainsi cessèrent les persécutions auxquelles il avait été exposé.

(A continuer.)

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

Commencement des missions franciscaines en Arménie et en Géorgie. Les frères André de Pérouse et Jacques de Rossano, chefs de la mission; court aperçu de leurs travaux apostoliques et de la continuation de l'œuvre jusqu'à la fin de 1258. Un mot touchant le mouvement actuel de la nation arménienne vers le catholicisme, et touchant le père Michelange, de Santangelo dans La Pouille.

L'Arménie, comme on sait, se divise toujours en deux parties, la Grande Arménie et la Petite, surnommée par les écrivains du pays Aschàr. Celle-là confine au nord avec l'Albanie, la Géorgie et la Colchide, et compte quinze territoires, nommés : Haute Arménie, Quarte Arménie, Alzuia, Turubéranie, Moca, Corgie, Persarménie, Vaspuracanie, Siunie, Arzakie, Pédagaranie, Uti ou Uda, Cugarie, Taik ou Taia, et Ararat; ces quinze territoires sont subdivisés en cent-quatre-vingt-treize provinces. La Petite Arménie, située à l'ouest de l'Euphrate, n'en compte que cinq, savoir : Première Arménie, seconde Arménie, troisième Arménie, Comazène et Cilicie. Cette dernière contrée, la plus vaste et la plus importante, renferme pour villes principales Aia sur les bords de la Méditerranée, vers les confins de la Syrie; Mamestin, nommée par les historiens grecs et latins Mopsuestin, au nord-ouest Germanicie ou Chermanigh, aujourd'hui Marasso ou Marasc, au nord-ouest d'Alep, sur une belle colline baignée par un affluant du Giun; et Sis, jadis capitale de toute l'Arménie

Mineure. Cette ville, dès l'année 1294, devint le siège suprême du patriarche, qui y demeura jusqu'en 1772. A cette époque le patriarche Abraham Pierre I, à cause de la guerre qui lui était suscitée par les Arméniens dissidents, dut se retirer sur le Mont-Liban, où il fixa sa demeure pour gouverner de là les Arméniens catholiques confiés à ses soins. C'est encore là le siége du patriarcat, si dignement occupé aujourd'hui par le vénérable vieillard Grégoire Pierre VIII (1).

Le climat de l'Arménie est varié, ici doux, comme les brises suaves du printemps, là très-dûr, comme le plus rude hiver. Sa douceur est indiquée dans les termes suivants par Moïse de Khorène parlant de Sémiramis : „ Comme on était alors en été, dit-il, elle quitta la partie des monts qui regardent le midi, pour se rendre dans la vallée et dans les campagnes fleuries. Là remarquant la beauté du sol et la douceur du climat, ainsi que le murmure des sources et des fleuves qui portaient partout la fécondité ; „ C'est ici, dit-elle, c'est sous cette température, „ c'est au milieu de ces terres fertiles et si bien arrosées qu'il „ nous plaît d'élever une cité et des habitations royales, afin „ d'y passer agréablement la quatrième partie de l'année (l'été) ; „ durant les autres saisons, nous nous tiendrons à l'abri du „ froid à Ninive (2). „ Mais le même écrivain nous apprend que dans d'autres parties le froid est si intense que pour ce motif Nembrot exhortait Haïc à abandonner le pays, en lui disant : „ Vous avez habité au sein d'une température glaciale (3). „ Ce qui concorde avec les dire de bien d'autres historiens, comme Elisée (4), Tacite (5), Stabon (6), Plutarque (7), Thomas Arzérunite (8), Diodore (9) et saint Jean Chrysostome. Ce dernier écrivait de son exil de Cumane à la diaconesse Olympie : „ L'hiver est de retour, à la vérité, avec ses rigueurs accoutumées en Arménie... Aussi nous efforçons-nous d'en écarter les incommodités, en tenant constamment le feu allumé, et en calfeutrant nos appartements, outre que nous avons soin de nous bien couvrir et de nous tenir toujours renfermés (10). „

(1) Voyez notre *Histoire univ. des Missions francisc.*, liv. I, chap. IX.
(2) Liv. I, ch. XVI. — (3) Ibid. — (4) Liv. I, ch. XI.
(5) Liv. XII, ch. L. — (6) Liv. XI. — (7) In Vit. Lucul.
(8) Liv. XIV. — (9) Liv. IV, ch. XI. — (10) Lett. IV.

L'Arménie d'ailleurs est richement dotée, plus peut-être qu'aucune autre contrée de la terre, en fleuves et en montagnes célèbres. Quant aux fleuves, il suffira de mentionner l'Aras, l'Euphrate, le Tigre et le Phison, qui, d'après les saintes écritures, auraient arrosé le Paradis terrestre; d'où vient que plusieurs pensent que ce jardin de délices était situé en Arménie (1). On y remarque en outre le Cir et les mers ou lacs de Van, de Gabud, de Gelam, de Carin, de Mezamor, et bien d'autres. Pour ce qui est des montagnes, qui ne connaît le Taurus, le Caucase, les monts Cardues ou Cordues, les Parkars ou Bariatris, les Mosquites, les Eniochit et surtout le Masis ou Ararat, au sommet duquel, d'après la Genèse (2), s'arrêta l'arche après le déluge, et où Noë, lorsqu'il en sortit avec ses fils, éleva un autel en pierre pour offrir avant tout un sacrifice au Seigneur? Les Arméniens ont une telle vénération pour cette montagne, que dès qu'ils l'aperçoivent ils se prosternent pour baiser la terre. Ils la nomment Meseswat, c'est-à-dire montagne de l'Arche; son sommet divisé en deux parties est toujours couvert de neige et enveloppé de nuages qui le dérobent aux regards de l'observateur. A sa base on ne voit qu'une plaine de sable mouvant, interrompue çà et là par quelques maigres tapis de verdure, où les troupeaux viennent chercher une rare pâture; un peu plus haut ce ne sont que des roches escarpées et nues, superposées les unes sur les autres, où les tigres et les corbeaux trouvent cependant à se nourrir. Son ascension est très-pénible à cause de sa conformation, de l'abondance de sable et du manque d'eau. Mais rien n'est grandiose comme cette montagne lorsque, les rayons du soleil illuminant sa cîme, on la contemple de loin dans toute la majesté de sa masse gigantesque. Le voyageur en y fixant les yeux se sent pénétré de respect, presque sans s'en apercevoir; ce qui a fait dire à quelques-uns que, même abstraction faite des divines Ecritures, les peuples de ces contrées auraient dû en venir naturellement à supposer qu'elle a été le théâtre de quelque grande catastrophe de l'humanité, tant à cause de sa forme unique dans le monde, que de son aspect sévère et religieux, et

(1) Voyez *l'Arménie* de Joseph Cappelletti. Venise, 1841.
(2) Gen. VII.

surtout de sa prodigieuse élévation qui surpasse même celle du Mont Blanc en Italie (1).

Les Arméniens, idolâtres comme tous les autres peuples de la terre avant la venue du Sauveur, reçurent la nouvelle du bienfait de la Rédemption de l'apòtre saint Barthélémi. Mais en réalité ils ne constituèrent une société chrétienne que lorsque leur roi Thiridate se convertit à son tour et fut baptisé. Cet événement eut lieu en 311; on le rapporte de la manière suivante. Adversaire outré, dans le principe, des disciples du Sauveur, ce roi persécutait avec fureur dans son royaume tout ce qu'il pouvait découvrir de sectateurs de la nouvelle religion, et il en fit mettre à mort un grand nombre, entre autres beaucoup de jeunes vierges, qui périrent dans les plus cruels supplices pour conserver intacte leur chasteté (2). Dieu le punit de ses cruautés d'une manière miséricordieuse : il perdit l'usage de la raison, et la recouvra ensuite à la prière d'un chrétien, nommé Grégoire, qu'il avait fait peu auparavant cruellement tourmenter. Ce Grégoire, surnommé dans la suite l'Illuminateur pour avoir éclairé cette nation de la lumière de l'Evangile, fut fait évêque, sur les instances du roi, par saint Léon de Césarée, ou, selon une opinion plus probable, par le pape saint Sylvestre, et en devint le premier patriarche. C'est lui qui commence la série des pontifes Arméniens qui s'est perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours (3).

Le bon peuple Arménien persévéra avec plus de constance qu'aucune autre nation de l'Orient dans la profession de la foi catholique jusqu'au Concile de Chalcédoine, et ne se laissa pas encore séduire par l'Arianisme qui s'était cependant répandu dans le monde entier. Mais ayant ensuite embrassé les erreurs de Dioscore, d'Eutichès et de Jacques de Syrie, il ne tarda pas à se séparer de l'Eglise romaine, en refusant de reconnaître la condamnation qu'elle porta dans le susdit Concile contre l'Eutichianisme, qui niait la nature humaine de Jésus-Christ, sous prétexte de venger l'unité de sa personne des attaques de

(1) Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*, tom. I. Voyez aussi l'ouvrage cité de Cappelletti, t. I.

(2) Spond. ad an. 311.

(3) *Histoire univ. des Missions francisc.*, liv. I, ch. XI.

Nestorius : double hérésie également funeste à l'Eglise, en tant que, non-seulement elle divisait les esprits, mais viciait en outre, ou plutôt détruisait la notion catholique de la Rédemption. Les Souverains pontifes à diverses reprises déployèrent toute leur sollicitude pour ramener ces malheureux à l'unité catholique, et à l'égard de quelques-uns leur espérance ne fut pas déçue ; mais en fin de compte la plupart s'obstinèrent dans le schisme, dans lequel ils persistent encore, malgré les peines et les fatigues que se donnèrent les Missionnaires envoyés de Rome pour les faire rentrer dans la voie du salut.

N'ayant à parler ici que de ceux qui appartiennent à l'Ordre de saint François, nous dirons que le premier délégat apostolique en Arménie fut le frère André de Pérouse, qui fut envoyé avec quelques compagnons par Innocent IV, en 1247, au Patriarche de cette nation, nommé Constantin I (1). Quant à la ville où eut lieu l'entrevue, l'histoire n'en dit mot; il est bon de remarquer toutefois que le siége du Patriarcat à cette époque était Hromglac, sur la rive gauche de l'Euphrate (2). L'histoire garde le même silence sur les détails des conférences qu'ils eurent ensemble pour aviser au moyen de ramener toute la nation à l'unité catholique. Il est vrai que nous trouvons une lettre que, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle est rapportée par les Annalistes, nous avons jugé, dans notre histoire universelle des Missions Franciscaines, avoir été donnée par le patriarche Constantin, lettre dans laquelle on reconnaît la primauté non seulement d'honneur, mais même de juridiction du pontife Romain sur toutes les églises. En voici la teneur : « Nous avons reçu l'élégante lettre (qui nous a été apportée par le Frère André), parole sainte sortie de vos livres et écrite par vos ordres. L'ayant reçue dans nos faibles mains et placée sous nos yeux, nous nous sommes écrié, à l'exemple du vieillard Siméon, qui porta notre Seigneur Jésus-Christ dans ses bras : Nos yeux ont vu votre immense bonté pour nous. Maintenant donc, Seigneur, pardonnez à votre serviteur ses péchés; parce que dans vos mains est la puissance de lier et de délier, et l'économie de tous les mystères de notre foi. Oh! oui, nous

(1) Raynald. ad an. 1247, n. xxx. Wading., ibid.
(2) Cappelletti, loc. cit., vol. I.

avons lu avec une joie ineffable tout ce qu'il vous a plu de nous écrire; aussi nous révérons vos ordres : notre bouche ne saurait suffire pour vous louer, ni notre langue pour exprimer votre gloire; nous sommes effrayé de votre excellence, car le Seigneur vous a véritablement rendu grand (1). » Et après avoir mentionné différentes choses qu'il n'y a pas lieu de répéter ici et que nous avons rappelées d'ailleurs dans notre Histoire déjà citée, il continue en ces termes : « Pour en venir aux Frères Mineurs, vos chers Fils, nous vous dirons que ce sont des religieux très-distingués entre tous, par leurs œuvres et leurs vertus, au point de mériter que tout le monde les traite avec le plus grand respect, et dignes d'entendre un jour de la bouche de l'Auteur de la vie ces belles paroles : Courage, bon et fidèle serviteur; parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur de plus grandes, entrez dans la joie de votre Seigneur ! Vous saurez donc par eux, c'est-à-dire par le frère André et ses compagnons, ce qu'ils ont vu et entendu parmi nous.... Nous vous envoyons par leur entremise un écrit que nous avons apporté du cœur de l'Orient, c'est-à-dire de Sis (plusieurs lisent Sin, et d'autres Sion), et un autre écrit sur la foi, de la part de l'archevêque de Nisibe, souscrit par deux autres archevêques et trois évêques. Nous vous faisons avec eux une seconde prière pour l'archevêque de Jérusalem, qui est de notre nation, et pour nos frères les chrétiens orientaux, qui sont à Antioche, à Tripoli, à Acre et dans les autres places, afin que vous les recommandiez pour les garantir des vexations auxquelles ils sont exposés dans ces lieux (2). »

Or, nous pensons qu'il y a lieu avant tout de faire ici quelques remarques au sujet de cette lettre. Et d'abord nous devons dire qu'on n'est pas certain du contenu de cet écrit que le patriarche Constantin I (si c'était bien le patriarche d'Arménie) dit avoir apporté « du cœur de l'Orient; » cependant s'il faut lire réellement *Sis*, et non pas *Sin*, ou *Sion*, on pourrait conjecturer avec fondement que c'étaient les canons disciplinaires promulgués par un concile national réuni en 1243 dans cette ville (3). Quant au *cœur de l'Orient*, c'est une expression

(1) Raynald., loc. cit., n. XXXII. Wading., ibid.
(2) Raynald. et Wading., loc. cit.
(3) Cappelletti, loc. cit., tom. III.

dont on pourrait se rendre compte, en remarquant que la bulle du Pape saint Sylvestre, qui institua saint Grégoire l'Illuminateur Patriarche de la nation Arménienne, l'établit en même temps son Vicaire dans cette RÉGION MOYENNE DE L'ASIE (*illum etenim in Asiæ media illa regione nostrum Vicarium instituimus)*, en lui conférant les pouvoirs les plus amples sur les autres pays lointains. Il est bon de les rapporter ici textuellement : « En conséquence, dit saint Sylvestre, nous l'avons béni au nom de la très-sainte Trinité, en posant sur sa tête vénérable la main droite de l'apôtre saint Pierre et le saint Suaire de Jésus-Christ, l'instituant ainsi, et ses successeurs dans sa personne, Patriarche suprême de tous les Arméniens. Nous voulons donc que désormais ce soit lui qui confère l'ordination à celui des Géorgiens, et qu'il ait le pouvoir d'instituer d'autres évêques pour les Arméniens dispersés chez n'importe quelles nations chrétiennes ; nous voulons de même que le pays des Alvares ait son gouvernement spécial sous la juridiction d'un Patriarche propre, lequel, sur la présentation du roi de cette nation, reçoive la consécration du susdit Patriarche d'Arménie. En outre, lorsque les trois Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem auront à instituer un nouveau Patriarche, que cela ne se fasse qu'avec l'assentiment et le concours du Patriarche Arménien, auquel le nouvel élu communiquera sa profession de foi, qui doit nous être transmise, attendu que nous l'avons établi notre Vicaire dans cette *région moyenne de l'Asie* (1). »

Telles sont les considérations qui peuvent porter à croire que la lettre rapportée plus haut appartient véritablement au Patriarche Arménien. Cependant une étude plus détaillée des choses qui concernent l'Église Arménienne ainsi que le contexte entier de ce document nous a amené à l'opinion, ou plutôt à la certitude qu'il doit être attribué au Patriarche des Nestoriens. Et en effet, nous remarquons d'abord qu'il se nomme Raban Ara, *Catholicos d'Orient*, qualification qui n'est certainement pas celle du Patriarche Arménien, mais bien le titre que s'arrogeait ce Patriarche hérétique et sous lequel il est désigné par les écrivains ecclésiastiques de l'Orient. Ensuite la forme même de la lettre montre que c'était la première fois

(1) Galan., part. I, pag. 34.

que le dit Patriarche correspondait avec le pape; ainsi, pénétré d'une profonde vénération, il va jusqu'à dire : « Ayant reçu, ô saint Père, votre lettre dans nos faibles mains, et l'ayant placée sous nos yeux, nous nous sommes écrié, à l'exemple du vieillard Siméon.... Nos yeux ont vu votre immense bonté pour nous. Maintenant donc, Seigneur, pardonnez, etc. » Or, il faut en convenir, cela ne pourrait aisément s'entendre du Patriarche Arménien Constantin I, lequel, dès l'année 1239, avait été décoré du pallium par Grégoire IX, et protégé dans ses droits de Patriarche contre les prétentions du Patriarche latin d'Antioche (1), de sorte qu'il était en relations trop fréquentes avec le Souverain Pontife pour se livrer à ces exclamations et à ces démonstrations si vives de respect; bien qu'on puisse observer, en sens opposé, que frère André lui ayant été député par le nouveau pape Innocent IV, et celui-ci ayant daigné lui écrire le premier, il ne paraît pas impossible qu'il ait fait éclater ses sentiments en termes très-expressifs. En troisième lieu on ne peut avec vérité affirmer que *Sis* soit situé au cœur de l'Orient, d'où ce Patriarche dit avoir apporté un écrit d'une haute importance à envoyer au chef suprême de l'Eglise; d'autre part, les canons disciplinaires portés dans le concile de Sis par le Patriarche Arménien en 1243, et dont nous avons fait mention plus haut, ne nous semblent pas une chose digne de si grande attention. Quatrièmement, ce Patriarche envoie au même pontife un autre écrit encore de l'archevêque de Nisibe; or, celui-ci étant Nestorien, il est tout à fait vraisemblable qu'il se soit adressé à cet effet à son propre Patriarche plutôt qu'à celui d'une autre nation. Enfin il recommande au pape l'archevêque de Jérusalem, *qui est,* dit-il, *de notre nation;* or nous ne trouvons nulle part que les Arméniens eussent un siége dans cette ville, bien qu'il semble qu'anciennement leur Catholique eût autorité sur le Patriarche de Jérusalem, comme sur ceux d'Alexandrie et d'Antioche (2). Par contre, nous sommes d'avis qu'à proprement parler par le *cœur de l'Orient* il faut entendre la Chine, où les Nestoriens s'étaient étendus considérablement et possédaient bon nombre

(1) Cappelletti, *l'Arménie*, etc., tom. III.
(2) Idem, ibid.

de siéges, comme nous l'avons longuement démontré dans notre Histoire; et en lisant *Sin*, au lieu de *Sis*, le nom exprime précisément cette contrée. Le Patriarche Nestorien, y ayant apparemment fait une visite à ses suffragants, en avait rapporté l'écrit qn'il envoyait au pape par l'entremise de frère André. Nous ne sommes entré dans cette dissertation que par amour pour la vérité et dans un but d'érudition; au reste, quelque sentiment qu'on adopte, il n'y a pas un mot à changer à notre Histoire : il est toujours vrai que frère André a été en Arménie et y a laissé des compagnons; qu'ensuite il visita le Patriarche Nestorien ainsi que celui des Jacobites, et qu'il en rapporta les professions de foi que nous avons transcrites plus haut.

Mais reprenons notre chronique. Le Franciscain, chef de cette mission, était chargé par Innocent IV d'une délégation non-seulement pour l'Arménie, mais aussi pour Iconium, pour le royaume de Babylone ou de Bagdad, pour la Grèce et la Turquie, les Patriarcats d'Antioche et de Jérusalem, en un mot pour tous les schismatiques de ces contrées (1). C'est pourquoi, après avoir parlé de ce qu'il fit en Arménie, il ne sera pas hors de propos de rappeler brièvement les autres fruits de sa mission. Nous rapporterons d'abord la profession de foi qu'il obtint du patriarche des Jacobites; elle était ainsi conçue : « Au Père des Pères, le très-saint Innocent, occupant la chaire du bienheureux Pierre, le Prince des apôtres, à qui Jésus-Christ a confié les clefs du royaume des cieux, et qu'il a établi le fondement de son église, Ignace, humble serviteur des serviteurs du Christ, établi par le Saint-Esprit pasteur de la Syrie et de tous les Jacobites de l'Orient, sincère vénération de corps et d'esprit. Nous vous faisons savoir, ô saint Père et Seigneur universel après notre Père et Seigneur qui est aux cieux, que votre sainte lettre nous est parvenue par la main de frère André, homme vraiment saint, sage et orné de toutes les vertus : je l'ai levée par respect sur notre tête, afin d'en recevoir la bénédiction, comme si c'était l'image de Jésus-Christ. Quant à ce que vous avez écrit touchant la paix et la charité commune, qui est-ce qui ne se réjouirait pas de la concorde? Mais persuadé comme nous le

(1) Raynald. et Wading., loc. cit.

sommes que cette paix est parfaite, nous montrerons d'abord la vérité de notre foi, que nous professons; et Dieu nous est témoin que ce que nous croyons de cœur, nous le confessons de bouche et le retraçons par écrit. Nous disons donc que nous chrétiens d'Orient, nommés Jacobites, nous croyons le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, une seule nature et trois personnes... la seconde desquelles, savoir le Verbe, Fils unique du Père, par sa volonté et celle du Saint-Esprit, est descendu et a habité dans le sein de la Vierge Marie, et qu'il est né dans le temps, comme de toute éternité il est sorti du sein du Père, né d'elle homme parfait, avec une âme douée de raison, en tout semblable à nous, excepté le péché; par conséquent Dieu parfait et homme parfait, sans mélange ou confusion d'aucune sorte; un seul Dieu, un seul Christ, une seule personne, ainsi que l'enseignent Athanase et Cyrille.... En sorte que nous confessons que Marie est vraiment Mère de Dieu, puisqu'elle a mis au monde Dieu incarné, né pour notre salut... lequel souffrit et mourut selon la chair, et est ressuscité le troisième jour, Dieu parfait et homme parfait, soit lorsqu'il agissait selon sa divinité, soit lorsqu'il agissait selon son humanité. Nous repoussons donc avec horreur ceux qui séparent la divinité de l'humanité, ou qui admettent un mélange, une confusion, comme l'excommunié Eutichès. Mais nous sommes unis à tous ceux qui suivent la foi du bienheureux Pierre Prince des apôtres et la voie tracée par le concile de Nicée..... Telle est notre foi, et celle des Egyptiens, des Arméniens, des Libiens et des Ethiopiens. Nous confessons en même temps que la sainte Eglise romaine est la mère et la tête de toutes les Eglises... » Et après avoir sollicité du Souverain Pontife quelques faveurs propres à maintenir la paix entre sa nation et le saint Siége, il conclut en disant « Enfin nous faisons connaître à votre Sainteté que du moment où vos bénis frères Mineurs ont mis les pieds dans notre pays, ils ont fait preuve d'un amour très-généreux envers le peuple, lequel se fait un mérite de les assister dans tous leurs besoins, dans la délivrance des esclaves et des captifs, et dans d'autres œuvres semblables de charité chrétienne (1). » Une semblable profession de foi fut envoyée par le

(1) Raynald. et Wading., loc. cit.

primat du même peuple, nommé Jean, ainsi que le lecteur peut le voir, s'il le désire, dans Raynald et Wading; nous l'omettons ici pour être plus court.

Néanmoins nous ne pouvons passer sous silence celle de l'archevêque Nestorien de Nisibe, qui disait: « Moi Crotaïb, archevêque de Nisibe, atteste que ma foi touchant Jésus-Christ est telle qu'il suit: qu'il est Dieu parfait et homme parfait, fils unique de Dieu et de l'homme en une seule personne: non pas qu'il ait été d'abord un pur homme qui se serait uni ensuite à la divinité, mais de telle sorte que chaque partie de son humanité a toujours été unie à sa divinité; d'où il suit que Marie enfanta un fils unique, Dieu parfait et homme parfait, qui est Jésus-Christ. Et cette union n'est pas simplement accidentelle et telle qu'elle puisse se dissoudre, mais permanente et perpétuelle, si bien que Jésus-Christ a toujours réuni les propriétés de la nature humaine et de la nature divine. Il est mort en tant qu'homme, mais sans que cette union en souffrît, ni sur la croix, ni dans le sépulcre. L'âme au moment de la mort se sépara à la vérité du corps, mais non la divinité de l'humanité; la divinité resta unie à l'âme séparée et au corps crucifié. Cette union commença au moment où l'ange vint annoncer le divin mystère à Marie Mère de Dieu, et où celle-ci donna son consentement en disant: qu'il me soit fait selon votre parole. En affirmant donc que Marie enfanta Jésus-Christ, nous entendons qu'elle eut pour fils Dieu lui-même, une des trois personnes divines, unie à l'homme, de qui il est dit dans l'Evangile qu'il est fils de David, d'Abraham et de la Vierge Marie. Lorsqu'ensuite nous affirmons qu'elle enfanta le Christ, nous voulons dire que son fils, Fils de Dieu, est revêtu de l'humanité qu'il avait prise.... car le mot *Christ* signifie Dieu parfait et homme parfait, et le mot Dieu indique aussi la Trinité, vu qu'il désigne également le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Par conséquent, cette formule : Marie a mis au monde le Christ, le Verbe unique, comprend en peu de mots l'humanité et la divinité, en sorte que Jésus est un seul Christ, un seul Fils divin et humain, un seul individu, une personne unique (1). »

(1) Raynald. et Wading., loc. cit.

De ces faits il résulte que notre frère Mineur André de Pérouse recueillit des fruits importants et très-notables de sa mission auprès des peuples de l'Orient. Saintement joieux de ses succès, il revint auprès du pape Innocent qui l'avait envoyé; mais ses compagnons, au lieu de revenir, continuèrent leur ministère apostolique pour la plupart en Arménie, et les autres chez les Nestoriens et les Jacobites. Ils furent bientôt secondés par de nouvelles recrues, qui se dirigeaient à l'envi vers l'Orient, soit pour renforcer les stations déjà existantes, soit pour en former de nouvelles afin de répandre la foi catholique dans tous ces royaumes. Nous avons à mentionner ici spécialement la Géorgie, limitrophe de l'Arménie, où, du vivant même de notre patriarche saint François, avait déjà pénétré le frère Jacques de Rossano (1), lequel, en compagnie de plusieurs autres missionnaires, la parcourut en tous sens, et obtint du monarque régnant de pouvoir y ouvrir des maisons de son ordre, pour le bien spirituel des peuples. Ravi d'un si heureux résultat, le frère Jacques accélera son retour en Europe, afin d'y recueillir d'autres compagnons qui pussent faire face à l'entreprise, les premiers ne suffisant pas à l'abondance de la moisson. Ceci se passa en 1232, pendant que le pape Grégroire IX gouvernait l'Église. Dès que frère Jacques eut rassemblé une troupe assez nombreuse de missionnaires, le Pontife voulut bien les encourager par lettre aux travaux qu'ils allaient entreprendre pour la propagation de la foi (2), et par une autre lettre les recommander au roi de Géorgie, qu'il remerciait en même temps de la faveur dont il avait déjà honoré le frère Jacques : « C'est avec une grande joie, disait le Pape, que nous avons appris de notre bien-aimé fils, frère Jacques de Rossano, de l'ordre des Frères Mineurs, porteur de nos présentes lettres, les sentiments dont vous êtes animé; reconnaissant que vous tenez de l'auteur de toutes choses le trône glorieux sur lequel vous êtes placé, vous avez eu grande vénération pour les religieux dudit ordre, ou pour mieux

(1) Rossano est une ville assez importante de la Calabre Citérieure, patrie de saint Nil, du philosophe Paramat, du poëte Grec, du célèbre jurisconsulte Amarellis et du pape Jean VII.

(2) Voyez notre *Histoire univ. des Missions francisc.*, liv. I, chap. VI.

dire, l'esprit qui agit en eux; parce que vous avez vu, comme nous croyons, que Celui qui veille sur les petits a daigné, de nos jours, pour la confusion de l'hérésie, montrer la divinité de son Eglise par des prodiges et des miracles, au moyen de ces hommes. Car plus ils s'abaissent eux-mêmes par la pauvreté et la simplicité, plus il se plaît à faire éclater leurs vertus. Si donc vous voulez recevoir la récompense du juste et du prophète, ayez soin de favoriser les entreprises des dits frères Mineurs et de les secourir dans leurs besoins; car si vous vous montrez soumis à ce Roi suprême qui viendra juger au milieu du feu les vivants et les morts, il regardera comme fait à lui-même tout ce que vous ferez au moindre des siens. C'est pourquoi nous prions... votre Sérénité, et même nous vous enjoignons par les présentes lettres apostoliques... de recevoir affectueusement et de traiter avec charité le dit frère Jacques, notre bien-aimé fils, et tous les autres religieux du même ordre, lesquels, voués à une pauvreté volontaire, viennent comme des envoyés de Jésus-Christ vers ces peuples qui ne connaissent pas encore le vrai Dieu et prennent son nom en vain. En agissant de la sorte, vous honorerez en eux l'œuvre de Celui qui s'est donné lui-même pour nous, de Celui qui nous a rachetés de l'esclavage de la corruption et nous a appelés à la liberté des enfants, à l'héritage de la gloire (1). »

Et en effet, ainsi recommandés par le pape, les saints Missionnaires furent accueillis avec beaucoup d'honneur par ce monarque qui s'était déjà montré si bienveillant à leur égard. Aussi dès la même année de nouveaux confrères les suivirent dans ce champ apostolique (2), où, comme en Arménie, ils formèrent bientôt une province très-florisante d'ouvriers apostoliques qui servit considérablement à la propagation de la foi catholique dans toutes les contrées de l'Azie, et nous fournira de grâcieux récits pour les numéros suivants de ces *Annales des Missions Franciscaines*. Pour le moment nous terminerons ici notre article en disant un mot du mouvement salutaire vers le catholicisme qui se manifeste depuis quelques années chez les Arméniens.

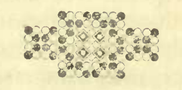
(1) Wading., *Annal.*, tom. II ad an. 1238, et Raynald., ibid.
(2) Wading., loc. cit.

Et d'abord en 1829 on les a vus sortir de Constantinople au nombre de 30,000, et partir pour l'exil avec leurs femmes et leurs enfants, en abandonnant leurs biens, leurs maisons et leur commerce, plutôt que de communiquer avec le patriarche schismatique qui avait provoqué contre eux cette violence du Sultan (1). Dieu a récompensé leur fidélité, car l'année suivante, 1830, le Saint-Siége leur donna à Constantinople même un primat auquel en 1850 furent assignés cinq évêques suffragants. Puis tout le monde se rappelle les faits arrivés il y a quatre ou cinq ans en Syrie, savoir le retour inattendu au sein de l'Eglise catholique de l'evêque schismatique d'Alep, Nicolas, avec tout son troupeau; bien que le pasteur ait eu ensuite le malheur de retomber dans le schisme, ses ouailles au moins n'en demeurèrent pas moins fermes dans la profession de la vraie foi. Leur exemple fut imité dans la suite par plusieurs autres villes du même diocèse, lesquelles, s'étant déclarées pareillement catholiques, envoyèrent des députés aux pères Franciscains de Terre Sainte pour en obtenir quelques-uns qui les instruisissent dans la vraie religion. C'est ce qui se fit. Parmi les religieux qui tous se montrèrent animés d'un zèle et d'une sollicitude vraiement apostolique, nous devons une mention spéciale au père Jésuald de Gênes, de la province des observantins qui prend son nom de la même ville. Deux cents autres familles se déclarèrent aussi catholiques à Arabguir, et quatre-vingts à Bidlis dans le Curdistan (2); sans parler de nouvelles conversions très-récentes, sur lesquelles nous attendons un rapport détaillé de Don Michel Gasparian, Procureur du Patriarche Arménien à Rome, parti naguère pour la Syrie. Cet excellent ecclésiastique, écrivant de là au père Antoine Marie de Rignano, ex-procureur général de notre Ordre à Sainte Marie d'Ara Cœli et Consulteur des principales Congrégations Romaines, se plaisait affirmer, entre autres choses, que l'union la plus cordiale continue à régner entre les frères Mineurs de Syrie

(1) Rohrbacher, *Histoire univ. de l'Église catholique*, liv. 73.

(2) Voyez l'UNIVERS de Paris de cette année; — la CIVILTA CATTOLICA, IIIe série, vol. IX, pag. 384, et notre *Hist. univ. des Missions francisc.*, vol. II, ch. XIV.

et les Arméniens, telle qu'elle exista dès l'entrée de ces religieux en Arménie au XIIIe siècle, et cela au grand profit de la religion. Aussi le patriarche Grégoire Pierre VIII, en preuve de son amour pour les Franciscains et pour le père Antoine, voulut avoir son portrait et le placer dans le salon du Patriarcat, ce qui fut applaudi par tous les siens. Le père Antoine de son côté, tout en lui témoignant sa gratitude, en prit occasion de raviver les anciennes affections qui concourent si efficacement au succès de l'apostolat catholique dans ces contrées, et lui rappela en finissant le souvenir d'un de ses confrères de la province des observantins de Sant'Angelo dans La Pouille, lequel, il y a peu d'années, contribua au progrès du séminaire Arménien du même patriarche au Mont Liban : « On n'a pas encore tout à fait oublié, lui dit-il, le nom du père Michelange de Monte Sant'Angelo, qui était missionnaire de Terre Sainte il y a un certain nombre d'années, enseigna assez longtemps les humanités ainsi que la langue italienne à la fleur de la jeunesse Arménienne qui se destinait à l'état ecclésiastique. » Puissent tous nos confrères se sentir afficacement stimulés à imiter de si beaux exemples donnés par nos pères qui, anciennement comme de nos jours, ont mis tous leurs soins à procurer la gloire de l'Eglise et de l'Institut par la sainteté de leurs œuvres !



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

CHINE.

Lettre du Père Louis de Saint-Juste, Observantin de la province des Marches, Missionnaire apostolique dans le Chensi en Chine, au T. R. Père Bernardin de Montefranco, Général de l'Ordre. Récit des souffrances qu'il a endurées dans l'exercice de son ministère apostolique pendant l'année 1860.

Hong-Kong, le 28 *mars* 1861.

Très-Révérend Père,

Je vous adresse de Hong-Kong une relation des douloureuses aventures que j'ai eu à traverser l'année dernière dans l'empire de Chine. J'ai passé la plus grande partie de cette année entre les mains des satellites du gouvernement, par lesquels j'ai eu le malheur d'être découvert et arrêté. Aventures étranges que vous prendriez aisément pour des fables ou des récits romanesques, quoique je n'aie garde d'y ajouter un seul mot qui pût le moins du monde en altérer la vérité.

Missionnaire apostolique depuis plus de vingt ans dans la province de Chensi, je reçus l'ordre de notre vicaire apostolique, Monseigneur Ephise Chiais, Observantin de notre province de Saint-Thomas de Turin, d'aller évangéliser le district de Hang-Chum-fu. En conséquence, dès le 10 de juillet, je

quittai la résidence de Tum-Juen-fang, et je me mis en route avec deux de nos chrétiens, nommés Jean Sie et Matthieu Ly, et le vicaire-général du prélat, le Père Jacques de Gambatesa, qui se rendait pour le même motif, par ordre supérieur, avec son domestique Joachim Chang, dans le district de Fong-Chiang-fu. Arrivés à la ville de Kim-Jam, célèbre entrepôt de commerce, je louai trois porteurs de litières, et un portefaix, et nous arrivâmes de la sorte le 11 à la ville de Ly-Ciuen, le 12 dans le Kin-Tsun, et le 13 à Ki-ssan, où je me séparai, non sans quelques larmes, du vicaire-général. Continuant ensuite ma route, je me dirigeai avec les miens, toujours à l'occident, vers la ville de Pao-ki, où j'arrivai le jour suivant 14 juillet. J'y fus dans le cas d'administrer aussitôt le sacrement de pénitence à une pauvre femme mourante. Après l'avoir fortifiée pour le passage de la vie éternelle, nous reprîmes notre route, et nous touchâmes le 15 le territoire de Hang-nieu-pu, entre l'ouest et le midi, et le 16, la ville de Fong-Kien; delà, nous repliant entre le midi et l'est, nous arrivâmes le 17 à Nan-Sin; nous y passâmes la nuit, ainsi que la journée du 18, à cause de la pluie battante qui nous força de faire halte; et le 19, au soir, nous nous trouvâmes à Leu-pa-ting.

C'est ici, mon T. R. Père, que commença la série des vicissitudes pleines d'amertumes que j'ai à vous rapporter. Le maître de l'auberge nous avertit que le gouverneur devait venir la nuit prendre connaissance des étrangers arrivés pendant la journée. A dire vrai, nous ne fîmes guère attention à cet avertissement, supposant qu'il ne s'agissait que des informations usitées par la police chinoise; mais cette fois il en était tout autrement. Ce jour là même, le gouverneur avait reçu ordre, de la métropole de la province, de faire une sévère perquisition dans toutes les auberges, attendu qu'un grand nombre de rebelles de la province de Ssu-Cioan s'étaient jetés dans celle-ci, pour la soulever. Il est bon de remarquer que ce gouverneur, Tartare d'origine et nommé Kim, était arrivé depuis quelques jours seulement à Leu-pa-ting, où il avait été transféré d'un autre siége, et qu'il s'était permis de mettre en liberté un des trois révolutionnaires qu'il y avait pris et qu'il avait amenés avec lui, si bien qu'il était menacé d'une desti-

tution. Il s'imagina donc qu'il lui serait peut-être avantageux, pour reconquérir les bonnes grâces de l'empereur, de s'emparer de ma personne.

En effet, à minuit sonnant, il arrive avec un cortége de dix satellites, et frappe violemment à la porte de notre auberge. Eveillés en sursaut, les deux chrétiens, mes compagnons de voyage, s'empressent d'ouvrir. Le gouverneur, à peine entré, se met à les interroger brusquement : « D'où êtes-vous ? » — De la ville de Cao-Lin, » répondent-ils ; c'était en effet le siége de notre station. « Où allez-vous ? » — « A Han-Chum-fu. » — « Dans quel but ? » — « Nous sommes des marchands. » — « Que portez-vous dans cette caisse ? » — « Des vêtements. » — « Ouvrez-là. » — A cette injonction, mes deux chrétiens commencèrent à trembler des pieds à la tête, attendu que la caisse renfermait les ornements sacrés et tous les objets nécessaires à l'exercice de mon ministère apostolique. C'est pourquoi, sautant du lit et me lançant au milieu d'eux, je dis d'un ton décidé : « Ces bagages m'appartiennent. » — « Et qui es-tu ? » demande le gouverneur. — « Un prédicateur de la religion chrétienne, » répondis-je. — « A quoi servent ces ornements et ces livres ? » — « A offrir chaque jour le sacrifice au Seigneur. » — Puis ayant jeté les yeux sur le Missel : « Je veux, ajouta-t-il, que demain, au prétoire, tu me donnes le sens de ce livre ; » et sans plus de façon, il ordonne aux satellites de nous emmener avec les porteurs de litières et le porte-faix. Les satellites, se saisissant de nos personnes, exécutent à la lueur d'une lanterne l'ordre supérieur, et nous conduisent avec tous nos bagages dans un trou situé en face de la cour du tribunal. Deux d'entre eux furent préposés à notre garde, jusqu'au retour du gouverneur, qui continuait ses visites dans les autres auberges. Il revint après une heure d'attente, et il décida qu'on apposerait les sceaux du gouvernement sur nos malles, et que nous serions menés dans les prisons publiques, sans que l'on pût communiquer l'un avec l'autre.

Le gîte qui me fut assigné était une chambre d'environ six coudées de haut, dix de long et sept de large, avec une mauvaise table haute de deux coudées ; elle n'était pas

du reste aussi malpropre que le sont communément les appartements en Chine; mais elle était pleine d'insectes et il y régnait une puanteur révoltante. J'ai cependant trouvé les gardiens fort doux. Loin de me refouler au fond du cachot, ils m'ôtèrent les liens des reins et des jambes, et eurent soin de s'enquérir si je n'avais pas d'instrument propre à me donner la mort. A la muraille en face de la porte était attachée une grosse chaîne de fer, qui s'allongeait jusqu'en dehors du cachot. On m'y attacha au moyen d'une petite chaîne, qui me serrait la gorge et qu'on raccrocha à la première. O douces chaînes, que je portais pour le service de la religion catholique! Nous étions donc enchaînés de la sorte tous les soirs un peu avant minuit; et on ôtait nos chaînes le matin, lorsque les gardiens après les heures de repos reprenaient leur service. Heureusement et sans doute par une disposition bienveillante du Seigneur, j'avais pu conserver près de moi, sans que le gouverneur y prît garde, une petite cassette renfermant un peu d'argent, un crucifix, le bréviaire, le chapelet et une médaille indulgenciée pour l'article de la mort. Cette cassette avait été laissée, le premier jour, à l'entrée de la prison, mais le troisième j'obtins sans peine qu'elle me fût remise, et depuis lors l'on ne m'en dit plus mot. Oh! quelle consolation ces pieux objets procurèrent à mon âme pendant ces jours de tribulation! Que votre miséricorde, ô mon Dieu, soit bénie à jamais! Nonobstant cela, j'étais grandement en peine que nos chrétiens ne pussent savoir l'aventure qui nous était arrivée. Ils étaient éloignés de quatre journées au Nord et de trois au Midi; il n'y en avait qu'une seule famille à Leu-pa-ting, et elle fut tellement frappée de terreur qu'elle n'osa tenter de nous visiter; mais si nous ne pûmes recevoir aucune consolation de nos frères en religion, nous étions bien fortifiés par la présence de Dieu, celle de notre ange gardien, de Marie notre Mère, et de tous les saints que nous invoquions et dont nous ne cessâmes d'expérimenter le prompt secours. J'étais aussi touché d'une grande compassion pour les quatre payens arrêtés en notre compagnie, et auxquels je procurais la nourriture à mes dépens. Les malheureux! quel mal avaient-ils donc fait? Ils ne con-

naissaient pas même notre condition, et partant ils ne pouvaient être le moins du monde complices de nos délits, si tant est qu'il y eût délit. Mais telle est la justice des Chinois !

Le lendemain de notre emprisonnement, nous fûmes conduits au tribunal pour être jugés, et, après avoir stationné à la porte pendant plus de deux heures, je fus introduit le premier. Le juge était assis avec une attitude grave et majestueuse, entouré de ses satellites et d'une foule de curieux. Ceux-ci, dès qu'ils m'aperçurent, s'écrièrent : « Genou en terre ! » et comme j'avais conçu le ferme propos de ne pas me déclarer Européen, j'obéis, quoique à contre-cœur, m'encourageant par l'exemple du Fils de Dieu, qui, avant-moi, se tint debout en présence du juge, *stetit ante judicem.* Il n'y avait pas grand mérite pour moi, son indigne disciple, à l'imiter en cela. Je me souvins aussi qu'il nous enseigna à être prudent comme le serpent et simple comme la colombe, *prudentes sicut serpentes et simplices sicut colombæ*, et comme lui, doux et humble de cœur, *discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Je ne crus pas trop m'avilir d'ailleurs, attendu que les Chinois en réalité ne connaissent pas la grandeur de notre dignité sacerdotale. Le juge se mit donc à m'interroger : « D'où es-tu? » — « De Cao-lin. » — « Quand en êtes-vous parti? » — « Le 20 de la seconde quatrième lune. » — « Où vous rendez-vous? » — « A Han-Chum-fu. » — « Dans quel but? » — « Pour y visiter les chrétiens. » — « Que leur enseignes-tu? » — « A observer les commandements de Dieu, l'unique maitre du ciel et de la terre. » Et j'eus soin d'expliquer de mon mieux la sagesse, la bonté et la puissance de Dieu. Le juge me répondit en ricanant : « En vérité, elle est grande la puissance de ton Dieu (Tien-Chu) ! » Ensuite sur sa demande, je fis une courte exposition du décalogue, spécialement du 4e et du 6e commandement, faisant observer touchant le premier que nous autres chrétiens, nous sommes tenus d'honorer sous le nom de frères le souverain du pays et ses ministres, en leur prêtant respect et obéissance, et touchant le 6e, que les chrétiens ne peuvent avoir chacun qu'une seule femme, que non-seulement la pluralité des femmes, mais encore toute

action, toute pensée en dehors de l'usage légitime du mariage leur sont interdites. A ce sujet il me demanda : « As-tu une femme? » — « Non, répondis-je, car je suis prêtre, et les prêtres font vœu de chasteté, afin de se livrer plus librement à l'exercice de leur ministère. » Cette chose lui parut dure à entendre. Finalement après quelques autres interrogations peu importantes, il me congédia, pour faire entrer les deux chrétiens mes compagnons, mais l'un après l'autre, sans qu'il nous fût possible de nous voir, ni de nous concerter sur la manière de répondre aux diverses questions. L'interrogatoire terminé, nous fûmes reconduits chacun dans notre cachot. Mais le jour suivant, à une heure déjà bien avancée de la nuit, voilà qu'on nous traîne de nouveau au même endroit, et, après une attente fort ennuyeuse, nous sommes soumis à un nouvel interrogatoire, eux d'abord, et moi ensuite. La première demande que me fit de nouveau le juge, ce fut de savoir d'où j'étais ; à quoi je répondis en témoignant mon étonnement : « De Cao-Lin. » — « Cela n'est pas vrai, reprit-il, c'est là seulement que tu demeures, et je veux savoir quelle est ton ancienne patrie. » Mais je tins bon ; car en effet, après vingt ans d'apostolat en Chine et plus de seize ans de résidence dans cette ville, je pouvais bien affirmer sans mentir que j'étais citoyen chinois, d'autant plus que le chrétien a pour patrie la terre, quelle qu'elle soit, qu'il habite, étant membre d'une société répandue dans tout l'univers. « Il est bien clair, ajouta le juge, que tu n'es pas Chinois, et, si tu persistes à mentir, je te ferai avouer la vérité à force de tortures ; tandis que si tu la confesses, je te renverrai libre à Cao-Lin. Je te donne jusqu'à demain pour prendre ton parti. » Il est à remarquer ici que, tant à Leu-pa-ting que plus tard à Han-Chum-fu, toutes les fois que le juge me congédiait, il ordonnait aux satellites de me traiter avec beaucoup d'égards et de m'assister dans tous mes besoins. Il est à remarquer en outre, que, comme j'avais été arrêté sous le soupçon d'appartenir au parti des révoltés, le même juge, d'abord à l'auberge et ensuite au tribunal de Leu-pa-ting et de Han-Chum-fu, invita ceux qui m'entouraient de faire bien attention pour voir si je portais quelque marque sous les cheveux (c'était

une marque qui devait être faite avec un fer rouge), ce qui ne s'y trouva pas. Ajoutez que les rebelles avaient répandu le bruit qu'ils étaient chrétiens, et en outre que le neuvième jour de la sixième lune ils devaient venir de la province de Ssucham pour mettre à feu et à sang la ville de Han-Chum-fu. En sorte qu'il n'est pas étonnant que les employés du gouvernement usassent de sévérité à notre égard. Mais poursuivons notre récit.

Le troisième jour vers les 3 heures de l'après-midi, nous fûmes encore une fois menés au prétoire, et les autres après moi. Le juge de nouveau me demanda d'où j'étais. Or cette fois, pensant qu'il ne convenait pas de cacher plus longtemps ma condition d'Européen, je répondis en ces termes : " Déjà à plusieurs reprises votre excellence m'a interrogé touchant ma patrie, et j'ai répondu que j'étais Chinois de Cao-lin. En réalité, je n'ai pas menti, car vingt ans de séjour dans le céleste empire et seize dans cette ville me confèrent les droits d'un naturel et d'un citoyen du pays. Cependant, si votre excellence m'avait demandé où j'étais né, sans aucun doute je lui aurais fait une autre réponse. C'est ce que je vais faire présentement, pour lui donner une preuve de ma parfaite sincérité. Je suis donc né dans le village de Saint-Juste, diocèse de Fermo, dans les États du Pape. " Et ici je tâchai de lui faire comprendre la double puissance dont le chef de l'Église est investi, celle de vicaire de Jésus-Christ et de pasteur spirituel des âmes et celle de souverain temporel. Je ne manquai pas non plus de lui faire connaître l'état polyarchique de notre Italie. Alors il me demanda mon nom, et je lui dis : " Dans votre empire on m'appelle Cum-Ssan-lin. " — " Et dans votre pays natal? " — " Louis Martinelli. " Il fit ensuite d'autres interrogations qu'il n'y a pas lieu de rapporter ici, et auxquelles je satisfis en en prenant plusieurs fois occasion de lui suggérer quelque idée de la sainteté et de la vérité de notre divine religion. Finalement il demanda si je m'étais mis en route pour Han-Chum-fu spontanément, ou par ordre d'autrui. " C'est ma volonté, lui répondis-je, d'y aller; " et certainement il en était ainsi. Mais il reprit aussitôt : " Tu en as menti; ne serait-ce pas l'évêque qui t'envoie? " A ces paroles, je fus stupéfait,

ne pouvant comprendre comment il en était venu à savoir qu'il y eût un évêque. Cependant tout en avouant que j'agissais d'après ses ordres, j'eus soin de lui faire remarquer la justesse de ma première affirmation, attendu que j'étais réellement libre de me rendre en cette ville ou non. Alors il s'enquit de la demeure de l'évêque; à quoi je répondis qu'il est tantôt ici, tantôt là, pour visiter les chrétiens, de sorte qu'il ne serait pas facile de deviner où il se trouve. Il parut satisfait, et dans la suite il me traita assez poliment. Je dois faire ici l'aveu de ma simplicité. Ne croyant pas les Chinois aussi faux et aussi traîtres qu'ils le sont réellement, je lui donnai connaissance dans nos entretiens particuliers de bien des choses que j'aurais dû tenir cachées. Je m'imaginais servir ainsi la cause de la religion, qu'il m'avouait être à ses yeux la seule vraie et permise par l'empereur, si bien que je n'avais rien à craindre ni pour moi, ni pour les chrétiens. Finalement il me dit: „ Allez près du secrétaire, qui doit prendre note de tous les objets à vous appartenants afin que rien ne s'égare, et indiquez lui le nom de ces objets qu'il ne connaît pas. „ C'est ce que je fis en entrant dans les plus grands détails, au milieu de la foule des curieux, et à moitié mort de souffrances, de faim et de soif. Je me sentais défaillir, mais je demandai vainement de quoi me réconforter. Aux autres maux s'ajoutaient les angoisses du cœur au sujet de mes compagnons chrétiens, lesquels se trouvaient en ce moment au tribunal, sans que je pusse savoir ce qui en adviendrait. Après une heure j'en vis sortir seul Matthieu Ly, tout en larmes et la bouche pleine de sang par suite des soufflets qu'on lui avait cruellement infligés. Qui pourrait jamais dire ce que j'éprouvai à un pareil spectacle? Mais on le reconduisit en prison, et je ne savais pas encore ce qui en était de son compagnon Jean Sie, et c'est ce qui augmentait mes transes. Le lendemain cependant j'eus occasion de le voir; nous nous rencontrâmes par hasard dans le corridor de la prison, d'où nous étions sortis en même temps. Mais dans quel état je le vis! Il se traînait à peine à cause des entraves de fer qui serraient ses jambes avec une cruauté à le faire mourir. Comme le jour suivant, 23 de Juin, était un jour consacré à je ne sais quelles superstitions, on nous

laissa tranquille. Mais le gouverneur Kim commit une grave erreur à son détriment; car, ayant fait visite au tribun militaire, Tartare comme lui, et lui ayant parlé de mon arrestation, il arriva que lorsqu'il voulut dans la suite me mettre en liberté, après avoir reconnu que j'étais tout autre que ce qu'il pensait, la chose ne fut plus en son pouvoir, attendu que le tribun en avait écrit sur-le-champ au supérieur de Han-Chum-fu, et de Si-ngan-fu, comme nous aurons occasion de le voir dans la suite. Je fus donc appelé de nouveau au tribunal le 24, et le substitut du gouverneur me tint le langage que voici: « Votre cause est de peu d'importance, seulement son excellence aime de vous conduire elle-même à Han-Chum-fu, où l'on vous fera voir une certaine personne nommée Leu, et supposé que vous ne la connaissiez en aucune façon, vous serez libre.... » Et aussitôt il nous enjoignit de nous préparer tous au départ. Ceci se passa dans la première salle du prétoire, où j'eus le bonheur de faire connaissance en ce moment avec un vieillard de Pékin, précepteur des enfants du gouverneur, homme aux manières très-douces, lequel se mit à m'entretenir avec je ne sais quelle complaisance de beaucoup de chrétiens de l'Eglise qui se trouvent dans sa ville; et apprenant que nous avions soif, il nous fit apporter une tasse de thé, en disant qu'il compâtissait beaucoup à nos souffrances. Enfin, à 9 heures sonnant, on partit dans l'ordre suivant: la litière à *trois*, assignée au domestique du mandarin, à moi celle à *deux*, car on ne voulait pas que je fusse traité avec plus d'égards que celui-là, le gouverneur Chim dans une litière à *quatre;* en dernier lieu mes deux chrétiens à cheval; ordre à un des soldats qui nous escortaient d'avoir un soin spécial de moi pendant le voyage, et en réalité il fut bienveillant et indulgent à mon égard. L'escorte se composait de dix hommes marchant les uns en avant et les autres en arrière, armés de hâches, de lances, d'épées et de fusils, veillant attentivement à ce qu'aucun de nous ne pût prendre la fuite. Il n'y a pas lieu de parler ici de la grande multitude des curieux rassemblés sur la place du prétoire pour nous voir défiler. Entretemps j'avais prié le gouverneur de laisser en liberté mes porteurs et le porte-faix; mais il me fit répondre

qu'ils devaient me porter jusqu'à Han-Chum-fu; ce qui fut fait. Cependant, comme ils étaient à la litière du domestique du gouverneur, après avoir fait un mille environ, un d'eux réussit à s'évader, après en avoir substitué un autre à sa place, comme cela se fait souvent en Chine. Les satellites s'en étant aperçu, il en résulta une confusion qui dura presque une demi-heure; mais il n'y avait pas de remède; quelqu'un fut chargé de se mettre à la poursuite du fuyard; nous continuâmes notre route, mais si rapidement, qu'après une heure à peine nous arrivâmes à l'auberge de Ma-tao, à 2 heures de nuit, après avoir parcouru plus de trente milles. Dès que nous fûmes casés, le gouverneur Kim voulut voir la cellule qui m'était assignée et demanda si j'en étais content, ce à quoi je répondis affirmativement, presque sans l'avoir vue moi-même. Je la trouvai au contraire très-humide et regorgeant de punaises, qui pendant toute la nuit ne me laissèrent pas un instant de repos. Avant de nous y installer, le Gouverneur vint s'entretenir avec moi fort familièrement l'espace d'une heure environ, en compagnie de son domestique, nommé Chang, lequel, je dois le dire pour l'amour de la vérité, m'a paru bon et prudent. J'ai su depuis qu'il engagea son maître à plusieurs reprises à me mettre en liberté, en alléguant que ma captivité ne serait avantageuse ni à l'un ni à l'autre.

Le jour venu, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes vers midi à une autre auberge où nous fîmes halte pour nous restaurer. Le Gouverneur me fit monter à sa chambre, et, son domestique présent, il se mit à me dire : « Je vois que vous avez le visage fort défait, et cela me fait peine. Vous craignez peut-être qu'il ne vous arrive quelque fâcheuse aventure? Mais rassurez-vous; car je veux à tout prix vous renvoyer libre dans votre mission. » C'est en effet ce qu'il se proposait de faire, mais il n'en était plus temps. Nous nous entretînmes ensuite de géographie, d'astronomie et particulièrement de l'Europe. Enfin nous reprîmes notre route, et à six heures du soir nous arrivâmes au prétoire de la ville de Pao-chem; de là poursuivant à cheval, il alla jusqu'à Han-chum, afin de parler en ma faveur au Gouverneur de cette ville, avant que nous y fûmes. Mais, comme je l'appris dans la suite, il en

fut sévèrement rebuté, sans qu'il lui servit de rien de se prosterner à ses genoux et de lui offrir une grosse somme d'argent pour que je fusse déclaré innocent. Nous fûmes donc menés à la porte du prétoire de Pao-chem, et après y avoir fait une longue et ennuyeuse station, nous fûmes admis en la présence du Gouverneur, qui, après nous avoir assigné d'autres satellites et d'autres porteurs de litière pour le jour suivant, nous fit conduire à l'auberge, où nous passâmes la nuit, gardés par des soldats en dedans et au dehors de notre chambre. Le lendemain, malgré une pluie battante, nous partîmes pour Han-chum, où nous arrivâmes vers midi, après avoir fait une vingtaine de milles de chemin. Là nous fûmes menés au second prétoire, où nous dûmes pareillement attendre assez longtemps à la porte, pour passer en définitif au premier, puis revenir de nouveau au second, et enfin être jetés au cachot. Pas un chrétien ne connaissait notre arrivée ni notre aventure; mais par bonheur un payen en ayant parlé à l'un d'eux, ancien soldat et son ami, celui-ci intervint aussitôt pour que de la prison proprement dite je fusse transféré dans une cellule voisine; tandis que mes compagnons furent renfermés dans un cachot à l'opposé : j'y restai donc plus de trente jours sans pouvoir les voir. Mais je fus promptement consolé par la visite et les attentions affectueuses des chrétiens, qui accoururent de toute part à notre secours, leur charité sachant pourvoir surabondamment à tous nos besoins, et l'un d'eux demeurant avec moi jour et nuit pour m'assister.

Le lendemain nous parûmes en présence du juge, qui ayant expédié assez lestement les porteurs de litière et le porte-faix, payens, nous retint plus longtemps. Il me réitéra toutes les questions qui m'avaient été faites à Leu-pa-ting, d'où les actes du procès avaient été apportés; toutefois cet interrogatoire ne se fit pas au tribunal, mais à huis clos et sans la pompe accoutumée des curieux. En finissant, il désira savoir à quelle époque commence l'année chez les chrétiens. Je lui répondis : « En Chine, c'est à la même époque que chez vous; en Europe, c'est le onzième jour après le solstice d'hiver. » Il voulut aussi que je lui donnasse l'explication de l'année solaire; ce que je tâchai de faire de manière à le contenter. « Connais-tu l'astronomie? » reprit-il. — « J'en sais un peu, » lui dis-je. — As-tu

femme? » — « Non. » — « Elle est morte, sans doute? » — « Je n'en ai jamais eue. » — « Tu es donc étranger aux femmes? » — Indigné de cette impudente question : « Oui, répondis-je, et j'espère qu'il en sera toujours de même, avec la grâce de Dieu. » — « Tu n'as donc jamais de mauvaises pensées, toi? » poursuivit-il. — « S'il s'en présente à mon esprit, je les repousse sur-le-champ. Mais qu'as-tu à t'enquérir de mes pensées? je n'ai pas le droit de m'occuper des tiennes, ni toi des miennes; cela n'appartient qu'à Dieu. » Et après quelques autres interrogations concernant l'Europe, il me congédia. Les jours suivants nous fûmes ramenés en sa présence encore cinq ou six fois, et l'on ne fit que répéter les mêmes choses. S'il m'est permis de dire la vérité, ce juge, nommé Fang, de la province de Ssu-chuan, se montrait un homme léger et ridicule, au point que le domestique de celui de Leu-pa-ting, qui, comme je l'ai déjà dit, nous témoignait de l'estime aux chrétiens et à moi, sortit un jour du tribunal, en laissant apercevoir qu'il rougissait pour lui de la manière dont il exerçait la justice. Une autre fois encore il arriva que pendant un interrogatoire que je subissais en présence du mandarin, préfet des prisons, ce même domestique ne craignit point de dire publiquement qu'il m'avait reconnu pour un homme sincère et honnête, auquel ces vexations ne convenaient pas. J'ajouterai que je passai en outre pour un homme extraordinairement savant aux yeux de tous les mandarins et de tous les gens de lettres avec lesquels j'eus occasion de parler. En vérité, j'en avais envie de rire; il n'y a cependant là rien d'étonnant lorsqu'on réfléchit que toute la rhétorique des Chinois se borne à la connaissance de leur langue; tandis que moi, quoique d'une capacité fort médiocre, j'avais étudié un peu de philosophie, de théologie, d'histoire, etc. Pour ce qui est de la moralité, ils me regardaient comme un être surhumain; ce en quoi ils sont dignes de compassion, les malheureux, eux qui ne possèdent qu'un peu de morale naturelle! Puis je remarquai chez tous ces juges et autres employés des tribunaux tant d'aveuglement d'esprit et de dureté de cœur que leur conversion à la foi catholique me paraît presque impossible. En effet, comme j'expliquais un jour au juge de Pao-chem les mystères de la vie de Jésus-Christ, il m'arriva de lui citer ces paroles

du Sauveur : *Allez par tout le monde; prêchez l'Evangile à toute créature; celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; et celui qui ne croira point sera condamné.* « Eh bien? moi, répondit-il, je suis de ceux qui ne croient pas! » Une autre fois m'ayant demandé si j'avais de l'argent, je lui répondis qu'il ne me restait que quelques petites pièces de monnaie qui passeraient bientôt. « Et alors, reprit-il, comment ferez-vous? » — « Le Seigneur y pourvoira, dis-je : *Deus providebit.* » Et lui prenant de là occasion de plaisanter : « Tout de bon? dit-il, votre Dieu vous jettera de l'argent du haut du ciel, n'est-ce pas? » Ce à quoi je ne répliquai que par ces mots : *Le Seigneur y pourvoira.*

Tandis que toutes ces choses se passaient, je vis arriver l'envoyé de l'Evêque, qui, ignorant ce qui m'était advenu, m'écrivait en ces termes : « Mon cher Père Louis, je vous avertis que j'ai reçu avis de la métropole de la province que demain cinq commissaires du gouvernement doivent se rendre à Han-chum, pour y saisir les propagateurs de la religion chrétienne. Prenez garde à vous et aux vôtres! » Moi, sans tarder, j'en parlai dès le lendemain au gouverneur Kim, qui m'avait constamment assuré que ma personne était à l'abri de tout danger. Il me dit qu'il était bien vrai que ces commissaires devaient venir, pour chercher non pas les chrétiens, mais plutôt d'autres sectaires suspects au gouvernement; que pour ce qui est de la foi catholique, elle était permise par l'empereur. Il en fut réellement ainsi. Or il faut savoir qu'une grande consternation régnait en ce moment dans toute la ville, à cause de la nouvelle qui s'y était répandue, savoir que le neuf de la sixième lune elle serait envahie par les rebelles qui la livreraient au pillage et à l'incendie. C'est pour ce motif que dans une audience on me demanda ce que faisaient les chrétiens ce jour-là, s'ils célébraient quelque fête ou cérémonie solennelle du culte. Je répondis que je n'en savais rien, attendu que je compte les jours d'après l'année solaire, et non d'après l'année lunaire à la manière des Chinois. Mais mon compagnon Jean Sie ayant été cité aussitôt, il dit que ce jour était la fête de sainte Anne. J'ajoutai que cette fête était peu de chose, qu'elle ne donnait lieu à aucune réunion solennelle, que chacun priait chez soi selon sa dévotion. En m'expliquant de la sorte, je n'avais

aucune connaissance du bruit qui courait en ville touchant l'arrivée des rebelles. Ce ne fut qu'à l'approche du jour indiqué que je compris le mystère de cette interrogation, lorsque je vis un grand nombre de soldats venus de la métropole, s'exerçant tous les jours à la petite guerre avec des fusils et des canons. Par bonheur cependant l'ennemi ne parut point, et ainsi tout fut fini. Revenons maintenant à notre récit.

Notre innocence étant constatée par tant de jugements, et le gouverneur supérieur Che-fu en étant convaincu, le gouverneur Fang m'appela un jour près de lui et me dit : « J'ai supplié en votre faveur près du gouverneur Che-fu, et il consent à la mise en liberté de vos porteurs, pour lesquels vous avez interposé votre médiation ; tâchez donc, par le moyen du prêtre Chinois Maur Ly (il était venu à la connaissance de ce prêtre au moyen d'une adresse tracée sur une enveloppe qui se trouvait parmi nos effets), de trouver une caution qui réponde de leur personne. Puis faites en sorte de trouver neuf ou dix autres de vos coreligionnaires, hommes probes et intelligents, gradués même, s'il est possible, qui se portent garant que vous ne fuirez pas si l'on vous met en liberté, mais que vous serez prêt à vous présenter au premier rappel. » Je me mis aussitôt en devoir d'exécuter son désir qui était aussi le mien; et ayant trouvé des cautions, les porteurs payens après dix-neuf jours furent réellement renvoyés pour ce qui les concernait; mais il en fut tout autrement de nous. Le gouverneur Che-fu, malgré sa bonne volonté, n'osa nous renvoyer, à cause que notre affaire avait été notifiée par le moyen des tribuns militaires aux mandarins supérieurs de la métropole de Si-ngan-fu. Aussi fut-ce en vain que les chrétiens réunis devant la porte du prétoire lui demandèrent à haute voix notre délivrance ; il répondit qu'il fallait attendre la réponse de Si-ngan-fu. Cependant le 25 juillet les gouverneurs Fang et Kim, qui me traitaient plus poliment que de coutume, se mirent à me parler de la manière suivante : « Le lieu où vous demeurez présentement est trop étroit; vous y souffrirez sans aucun doute une chaleur insupportable; c'est pourquoi nous désirons que vous soyez conduit à la pagode voisine, Tu-ti-ss. » C'est ce qui s'exécuta le 26. Ce soulagement me fut d'autant plus sensible qu'on y conduisit avec moi les deux chrétiens, mes compa-

gnons de captivité, auxquels je me trouvai enfin réuni; il nous fut permis aussi de nous raser la tête, ce qui se refuse toujours aux prisonniers. Ce lieu était assez spacieux et propre; aussi nous y plaisions-nous, d'autant plus que les chrétiens pouvaient venir nous visiter et s'entretenir à leur aise avec nous.

Sur ces entrefaites arriva l'ordre de nous transférer à Si-ngan-fu. Le 28 nous dûmes donc nous présenter de nouveau au tribunal du mandarin Che-fu, et là attendre assez longtemps que l'écrivain eût dressé la note de tous nos objets sacrés, et que celui-là nous eût remis une lettre pour les mandarins de cette ville. Nous fûmes conduits ensuite au prétoire de Tao-tai, toujours en spectacle à une foule nombreuse de curieux. Ici encore ils firent je ne sais quelle écriture, et finalement on s'en retourna à la pagode. Je dois ajouter que le 27 aussi ayant été appelé au tribunal où se trouvaient les gouverneurs Fang et Kim, j'en reçus l'avis suivant : « On reçoit l'ordre de Si-ngan-fu de vous y conduire. Mais n'ayez pas peur; c'est seulement pour voir si vous êtes véritablement chrétiens, car il y en a beaucoup qui sans l'être se donnent pour tels. » Je répliquai aussitôt que cette démarche était superflue, attendu qu'ils pouvaient certifier ce que nous étions. » Là-dessus ils ajoutèrent : « Nos supérieurs ne nous croient pas et partant veulent vous voir; bien plus, nous savons qu'ils ont l'intention de vous établir juge à l'effet de faire le discernement de tous les chrétiens de l'empire. » — « Mais prenez garde, repris-je, que notre affaire ne se complique là-bas de plus en plus! » — « Non, non, ne craignez rien, répliquèrent-ils. Prenez garde plutôt de vous déclarer Européen; dites que vous êtes de Cao-lin, où vous serez bientôt rendu, à moins que vous ne soyez préposé à l'église que vous avez dans la métropole Si-ngan-fu. » — « Mais vous mentez! dis-je alors. S'il en était ainsi, pourquoi voulez-vous que Jean Sie vienne avec moi, lui qui est de Mien-hien dans cette province? » — « Nous n'y pouvons rien; on a écrit là-bas que vous êtes Européen, et vos compagnons de Cao-lin. » On verra dans la suite la terrible machination que ces scélérats avaient ourdie!

Cependant le 29 au soir, je fus de nouveau cité au tribunal du gouverneur Fang, qui avait pour second un nommé Ly, à qui nous devions être remis pour être conduits à Si-ngan-fu.

Ayant fait environ notre caisse, il voulut voir, la note en main, si aucun objet n'avait disparu. Il la trouva en règle et nous adressa encore de bonnes paroles pour nous rassurer. Mais je dis à Fang, de manière à n'être pas entendu de l'autre : « Comment pourrai-je affirmer que je suis de Cao-lin, si vous envoyez au tribunal de la métropole mon procès où il est dit que je suis né en Europe? » Et le menteur me répondit, en souriant : « Mais nous n'avons garde de faire cela ! » A la nuit tombante, le gouverneur Kim me fit chercher par l'entremise de Maur Ly, me fit asseoir en compagnie de plusieurs nobles personnages, et en me présentant le thé, il me répéta à son tour : Soyez tranquille. Puis me prenant à part : « Oh ! vous ne pourriez croire, ajouta-t-il, combien je regrette de vous avoir arrêté ! Mais maintenant il n'y a plus de remède ! » Puisque j'ai mentionné le prêtre chinois Maur Ly, je tiens à faire savoir que cet excellent ecclésiastique, autrefois mon élève à Tum-juen-fang, district de Cao-lin, où nous avons une résidence, me rendit en cette conjoncture de grands services, allant ça et là, partout où il fallait; il se rendit à ma demande auprès de notre Vicaire apostolique Monseigneur Chiais pour lui signifier tout ce qui m'était arrivé et l'engager à ne point quitter le lieu de sa résidence durant cette tempête. C'est aussi par son moyen que j'avertis un certain Jean Ngan, vénérable vieillard, qui est comme notre père de famille à Cao-lin, que si quelqu'un venait prendre des informations sur mon compte, il répondît que, venu du Chansi, j'avais habité pendant seize ans cette ville, mais que présentement je l'avais abandonnée et ne dit point autre chose. Tous nos préparatifs terminés, le 31 juillet nous partimes de Han-chum pour Si-ngan-fu, au milieu des larmes et des adieux d'un grand nombre de chrétiens nos frères. Le susdit commissaire Ly-te-chum nous précédait; comme il devait se transporter d'une ville à l'autre pour y attendre d'être envoyé en qualité de suppléant, comme disent les Chinois, dans quelque tribunal, il trouvait moyen en nous accompagnant de s'épargner les frais de voyage. Et en effet il reçut bien du gouverneur Kim 50 onces d'argent et 20,000 sapèques pour pourvoir à nos besoins et aux siens. Nous le suivions, moi dans une litière *à trois*, et mes compagnons à cheval, escortés par six satellites. Quarante chrétiens nous accompagnèrent en signe

de leur grande tristesse bien loin hors de la ville, marchant toujours en avant. A ce spectacle je ne pus retenir mes larmes; et dans l'émotion dont j'étais saisi, je fis arrêter la litière, j'en sortis, et sans faire attention que j'étais entre les mains d'ennemis payens, levant les yeux au ciel et étendant la main droite, je criai d'une voix forte : « Que la bénédiction de Dieu tout-puissant, du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous, mes chers enfants, et demeure sur vous à jamais! » Et je les priai de s'en retourner chez eux. Ils s'agenouillèrent, firent le signe de la croix et obéirent.

Dans toutes les villes que nous traversâmes, on nous faisait stationner devant la porte des prétoires, et on présentait aux supérieurs l'ordre de nous procurer pour le jour suivant de nouveaux porteurs et des chevaux, avec deux satellites. Ensuite on nous menait à l'auberge publique où les mandarins ont coutume de descendre, et on nous donnait à dîner ou à souper. C'est ce qui eut lieu à Pao-chem, à Fong-hien, à Leu-pa, à Pao-ki, à Fong-hiam-fu, à Ki-ssan, à Fu-sug, à Vu-Kun, à Him-ping, à Sien-jam. Mais il est à remarquer qu'outre les deux satellites qui changeaient à chaque ville, il y en avait six autres qui avec ceux-là nous escortèrent depuis Leu-pa jusqu'à Si-ngan-fu. L'ordre du Préteur de cette dernière ville était ainsi conçu : « Amenez-le ici, mais non à la manière d'un coupable, prenez même garde qu'il ne soit trop incommodé par la chaleur en route. » Je dois avouer que les satellites se conformèrent constamment à cette prescription. Près la ville de Pao-ki il me fut donné d'entrer dans l'Oratoire où les chrétiens, prévenus de notre passage, s'étaient réunis en nous attendant; et là, en présence de deux satellites qui m'accompagnaient, on alluma les cierges et on chanta les litanies de la sainte Vierge auxquelles je pris part; après quoi nous nous rendîmes au lieu qui nous était assigné. Le soir je reçus une députation qui venait m'offrir des présents de la part de toute la communauté chrétienne; j'embrassai ces pieux fidèles en Jésus-Christ et les exhortai à la constance. La même chose m'arriva à Fong-hiam-fu, où je trouvai m'attendant à l'entrée de la ville le Vicaire-Général de notre Evêque, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, avec un autre prêtre Chinois; mais nous ne pûmes échanger que très-peu de paroles, les sol-

dats ne voulant pas y consentir. Le second néanmoins, nommé Chang, natif de Han-chum, et autrefois mon élève, trouva moyen de venir avec plusieurs chrétiens à l'auberge, où nous causâmes ensemble de beaucoup de choses. Finalement nous arrivâmes à cette ville de Si-ngan-fu, qui se compose de deux Hien, savoir Schang-ngan et Hien-ming, et nous fûmes conduits, comme de coutume, d'abord au prétoire, et puis, après une station fort longue et très fastidieuse, à l'auberge, où nous accompagnèrent les six satellites qui nous escortaient depuis Leu-pa, plus deux autres venus de Shang-ngan et un domestique du commissaire Ly. Nous y trouvâmes encore quelques chrétiens qui, prévenus de notre arrivée, nous y attendaient et nous procurèrent une bien douce consolation.

Le troisième jour après notre arrivée nous fûmes présentés aux juges du tribunal du gouverneur Che-fu, auquel notre cause avait été remise par le préteur et qui était aidé par un commissaire nommé à cet effet. Ce commissaire appelé Lew se mit à m'interroger : « D'où es-tu? » Il est bon de rappeler ici que je pourrais à juste titre et sans mensonge me dire Chinois et de la ville de Cao-lin, à cause de mon long séjour en Chine, et que d'ailleurs j'avais eu avis des gouverneurs Fang et Kim de ne pas me faire connaître pour Européen. Je réponds donc nettement : « De Cao-lin. » Mais lui, regardant un écrit qu'il avait en main : « Votre réponse, me dit-il, ne concorde pas avec ce qu'on m'a transmis. » Ces paroles me firent soupçonner que j'étais trahi. Mais ne sachant pas de qui était cet écrit, pensant même que c'était l'ouvrage du tribun militaire qui nous avait accompagné, je persistai à ne pas me déclarer Européen, en éludant adroitement beaucoup d'autres questions qu'il me fit pour amener cet aveu. Il arriva pourtant qu'à propos d'autre chose je connus clairement que l'écrit n'était autre que la procédure faite contre moi par le gouverneur Fang, par celui-là même qui m'avait donné sa parole qu'elle ne serait jamais envoyée à Si-ngan-fu! Et en effet : « Comment donc, s'écria-t-il, avez-vous affirmé que vous êtes Italien? » Mais comme je ne voulais pas le satisfaire : « Eh quoi! lui répondis-je, ne savez-vous pas que la religion chrétienne est venue ici d'Europe, et nos pères de l'Italie, du temps de l'empereur Tartare Timur? » Ils ne se tinrent pas pour battus, et après quelques

instants de répit, ils me firent passer à la salle de Che-fu, où, comme il faisait déjà nuit, on alluma trois chandelles de suif, une sur le banc du gouverneur, l'autre à terre et la troisième sur une petite table devant moi. Alors celui-là me fixant en face dit : " Il suffit de vous regarder de près pour reconnaître que vous n'êtes pas Chinois ! " A ces mots les spectateurs qui se trouvaient à la porte laissèrent échapper un éclat de rire : " Allons donc, reprit-il, avouez-moi nettement d'où vous êtes. " Mais comme je n'entendais pas le faire : " Excellence, répondis-je, j'en ai dit assez. " Et pour ce soir ils me congédièrent. On s'étonnera peut-être que j'en aie agi de la sorte; mais l'affaire se compliquait de telle façon qu'en vérité je ne savais que faire pour éviter autant que possible de nuire à nos missions et à nos malheureux chrétiens. Je pensais qu'il était utile de cacher ma qualité d'Européen, et c'est ce que m'avaient porté à croire les mandarins Fang et Kim, ainsi que je l'ai rapporté. Je savais d'ailleurs par expérience qu'ils n'aiment guère d'avoir à juger des Européens, attendu qu'on leur fait un crime de les avoir laissé pénétrer dans l'empire. Néanmoins j'avais demandé par lettre l'avis du Vicaire Apostolique sur la conduite que je devais tenir; mais la réponse arriva trop tard. Elle portait que j'avais à me déclarer Européen, et cela parce qu'un commissaire du gouvernement, envoyé secrètement de Cao-lin au lieu de ma demeure pour savoir si un certain Cum-ssan-lin (c'était moi) y avait jamais séjourné, était parvenu à savoir que j'étais Européen.

Je vis donc qu'il ne m'était plus possible de soutenir avec dignité ma première affirmation, d'autant plus que l'autorité de l'Evêque m'enjoignait de déclarer ma véritable origine. C'est pourquoi, rappelé au tribunal le jour suivant, à la question de savoir si j'étais Chinois, voici quelle fut ma réponse : " Certainement je suis Chinois; car depuis vingt ans que j'exerce le ministère apostolique dans ce pays, j'y ai bien acquis le droit de citoyen; je suis même Chinois en tant que membre d'une société qui a pour patrie le monde entier, je veux dire la société Catholique, Apostolique et Romaine, fondée par Jésus-Christ, Père et Rédempteur de tous les hommes. Cependant puisque vous trouvez que je n'ai pas les traits caractéristiques de votre race, je vous dirai que réellement je ne suis pas né en Chine, mais

bien en Italie, dans les Etats du Pape, lequel, selon la vocation que j'ai reçue du ciel, m'a envoyé prêcher la loi divine dans votre province de Chensi. Maintenant soyez certain que je vous ai dit toute la vérité. Mais en même temps je ne puis m'empêcher de vous manifester combien je suis étonné et même scandalisé de la manière d'agir des gouverneurs Fang et Kim; tandis qu'ils m'ont supplié pour l'amour du ciel, en m'envoyant ici, de ne point vous déclarer que je suis Européen, comme s'ils en eussent redouté quelque dommage, ils vous envoient eux-mêmes la procédure de mon arrestation, où ma qualité est exprimée, machinant ainsi ma ruine en traître! Ils se sont trompés cependant; car, comme je l'ai dit, je suis en même temps Chinois et Européen. Ainsi donc, de quelque manière qu'il vous plaira de me traiter, il ne peut pas être question ici de pays, mais de religion; or, je ne vous l'ai jamais caché, celle que je professe est la religion chrétienne. Jugez-moi donc tout à votre aise, car sur ce point je ne crains rien! » Chose étonnante! ce ton décidé les surprit tellement que le juge n'osa plus dire mot de ce qui paraissait devoir être le principal délit. Il se mit au contraire à me demander si j'avais une femme, des frères, des sœurs, quand j'avais quitté l'Italie, par quelle voie j'avais pénétré en Chine; s'étonnant surtout que j'eusse compté notre pays parmi les plus beaux et les plus florissants de l'Europe. Un assistant du juge me demanda ensuite pourquoi il n'y avait pas d'Italiens à Chang-hai, où il avait trouvé des marchands de presque toutes les autres contrées de l'Occident. Je lui répondis que cela provenait de la facilité qu'ils ont de commercer avec d'autres pays moins éloignés. Ils me posèrent en outre à l'envi diverses questions touchant la position géographique non-seulement de l'Italie, mais de l'Angleterre, de la Russie, de la France et de l'Amérique; je les satisfis, et ils furent surtout remplis d'admiration en m'entendant dire que cette dernière contrée se trouve dans un hémisphère opposé au nôtre, de sorte que ses habitants sont nos antipodes. Finalement ils voulurent connaître ma dignité; je leur répondis que je suis du premier ordre, lequel en Chine équivaut au quatrième, en faisant remarquer toutefois que cette dignité n'a rien de commun avec celle des magistrats séculiers. Un écrivain prenait note de toutes

mes réponses. Interrogé pour savoir si j'avais *une carte de voyage* (ils voulaient dire de géographie), comme ils en avaient vu à un certain père Séraphin Sam, je répondis que non, prenant ce mot dans la signification ordinaire de *passeport* ou *feuille de route;* je pris ce parti de crainte qu'en voyant ma carte géographique, ils ne soupçonnassent que j'étais en relation avec les Européens qui en ce moment leur faisaient la guerre.

Je dois faire ici une digression. Deux chrétiens voulurent m'accompagner de Han-chum jusqu'à Si-ngan-fu, afin de m'assister en route et dans cette dernière ville. Ils se nommaient tous deux Simon : l'un, qui demeura avec moi jusqu'au 20 août et puis s'en retourna chez lui, était surnommé Uang, l'autre Tsoei; celui-ci ne voulut pas me quitter avant mon départ de Si-ngan-fu. En fait ils me furent d'un grand secours, surtout le second; car privé pendant longtemps de toute communication avec les chrétiens, je n'avais âme au monde excepté lui à qui je pusse ouvrir mon cœur. Et bien que, depuis notre arrivée dans la métropole, le gouvernement ne nous donnât plus pour notre nourriture que 70 téronces par jour, au lieu de 100 que nous avions pendant le voyage (quantité insuffisante pour deux personnes), il ne nous arriva guère de souffrir de la faim, grâce aux secours qui nous venaient de la piété secrète de nos chrétiens. Que le Seigneur répande l'abondance de ses bénédictions sur ces deux généreux enfants de son Eglise! J'ajouterai que le 15 août nous fûmes transférés de l'auberge à la pagode, vulgairement appelée Chem-hoam, tout à fait dépourvue des ustensiles nécessaires à la vie. Mais le jour suivant on nous fournit quelques planches à pouvoir former deux lits, et un mandarin fut préposé à notre garde. Nous n'y demeurâmes cependant qu'un jour, puis nous fûmes conduits à une autre pagode, dite Lung-Vang (Dragon-Roi), où nous trouvâmes toutes nos commodités, ce qui me fit appréhender quelque nouvelle vexation prochaine; mais il n'en fut rien. Bien plus, malgré la rigueur avec laquelle on nous surveillait, il y eut tous les jours des chrétiens qui vinrent me voir, mais pas un seul prêtre; à dire vrai, j'en étais affligé, mais le Seigneur daigna aussi y songer, comme nous le verrons bientôt.

Revenons donc à notre récit. Le lendemain du jour où j'eus à subir devant le juge le long interrogatoire rapporté plus haut,

je fus de nouveau conduit au même lieu, et l'écrivain me fit voir une carte récemment tracée en caractères chinois. A mon grand étonnement j'y lus beaucoup de choses, non-seulement touchant l'Italie, mais aussi relativement à un certain Matthieu Ly (Ricci), qui passa en Chine l'an 9 de Van-Ly-nien, y prêcha la religion chrétienne, et fit construire des églises dans les provinces de Che-ly, de Ssan-tum, de Chan-si, de Chen-si, de Hun-cuam; en outre plusieurs indications touchant le Souverain Pontife de Rome, les saints Apôtres Pierre et Paul, le Panthéon, la ville de Naples, et l'empereur Constantin qui, abandonnant Rome, bâtit sur le Bosphore une ville merveilleuse qui égalait la première, etc. Je remarquai cependant que ce n'étaient que des notions ramassées confusément et extraites de différents livres sans discernement. Lorsque j'eus examiné cette carte, les juges me demandèrent si elle disait vraie; je répondis affirmativement et j'y ajoutai beaucoup d'autres choses, surtout concernant l'histoire ecclésiastique. Sur ma promptitude à répondre, ils dirent qu'ils n'avaient plus de doute, et sur le champ je fus congédié. Mais je dus comparaître de nouveau le jour suivant, et je trouvai au milieu de la salle ma caisse aux ornements sacrés, qui furent tous vérifiés d'après la note qu'en avaient les juges. On s'émerveilla de leur forme et on me demanda comment nous nous les ajustions: « Vous plait-il, répondis-je, de le voir de vos propres yeux? » et sur un signe d'assentiment, aidé par les deux chrétiens mes compagnons d'infortune, je me revêtis comme pour célébrer la sainte Messe. Ils me contemplèrent quelque temps ainsi vêtu, puis dirent que c'était assez; cependant le mandarin Che-fu étant survenu vint aussi me voir dans ce costume, si bien que je dus m'en revêtir encore une fois. Entretemps on me demanda si j'avais apporté ces vêtements d'Europe, à quoi je répondis, conformément à la vérité, que les uns avaient été faits en Chine, les autres apportés de Canton. J'eus ensuite à suer pour leur faire comprendre quand, d'après le rite de notre religion, nous faisons usage du rouge et quand du blanc (les autres couleurs manquaient), et à vrai dire, je ne sais s'ils m'ont compris. Finalement ils se mirent à examiner les livres que j'avais avec moi, tant chinois que latins. Ils ne firent guère attention cependant à ces derniers, comme aussi je n'excitai que médiocrement leur

intérêt en leur parlant de l'ancien empire de ce nom, dont la langue n'existe plus que dans les livres. Passant ensuite aux ouvrages chinois, je fis voir au gouverneur l'oraison que nous récitons pour le mandarin du district, il la lut attentivement et en parut satisfait. Je lui montrai aussi les prières pour la conversion des nations payennes, mais sans en achever la lecture il ferma le livre. Au bout de quelques instants, le juge me montra le procès-verbal de cette audience pour voir s'il était exact, avant de le remettre à l'autre juge, vulgairement appelé Ngan-tsa-ssu. Je remarquai avec étonnement qu'au lieu de *lettres latines*, on avait écrit *papiers latins*, ces deux expressions étant synonymes dans cette province chinoise; mais je ne sais s'ils l'avaient fait à dessein, afin que le second juge ne sût pas que j'avais des livres en langue étrangère. Cela m'importait peu quant à moi, c'est pourquoi je me tus. Interrogé en dernier lieu pour savoir si j'avais encore quelque chose à moi appartenant à Cao-lin, je répondis sans réfléchir que j'y avais quelques habillements d'hiver, et ils en prirent note. Je leur dis bien que cela n'était pas nécessaire, mais ils ne voulurent pas m'écouter. J'ajoutai que je les ferais chercher, ce fut pareillement en vain. Ils aimèrent mieux savoir si j'avais là quelque lettre dimissoriale de mes supérieurs, Oui, répondis-je, j'ai la patente de missionnaire qui m'a été remise par Grégoire XVI de sainte mémoire, ou par la Congrégation de la Propagande, ce qu'ils annotèrent pareillement. Et aussitôt on envoya un délégué qui se rendit avec le gouverneur de Cao-lin au lieu de notre résidence pour la chercher, au péril de notre Evêque et de mes autres confrères, ce dont je ressentis une immense douleur.

Le jour suivant nous voici de nouveau traînés devant la porte du tribunal, en compagnie d'une troupe de scélérats, selon l'usage en Chine, car lorsqu'on tient cour de justice, beaucoup de juges siégent en même temps, de sorte que tous les prévenus, de quelque qualité qu'ils soient, sont confondus pêle-mêle à la porte du tribunal, confiés chacun à un garde, en attendant qu'on les appelle à tour de rôle. Mais ce jour-là on nous renvoya à la prison sans nous interroger. Le lendemain on ne cita que mes deux compagnons de captivité; ce qui me mit dans une grande anxiété, ne sachant si on voulait les renvoyer chez eux. Mais après deux heures

environ, les satellites revinrent sans eux, et me firent savoir qu'ayant refusé d'apostasier la religion catholique, ils avaient été jetés chacun séparément en prison, savoir Matthieu Ly dans celle de Chang-ngan-hien, et Jean Sie dans celle de Hien-ning; on leur avait assigné à chacun un garde, et on avait incarcéré de plus deux des six satellites qui nous avaient accompagnés de Leu-pa-ting. Et ces satellites quel mal avaient-ils commis pour qu'ils dussent partager notre captivité et nos tourments? Lorsque les quatre autres qui étaient avec moi surent cela, ils étudièrent le moyen de prendre la fuite et y réussirent (peut-être étaient-ils stimulés aussi par la faim, le gouvernement ne nous donnant que 10 sapèques par jour), si bien qu'il n'en resta plus qu'un seul. Cependant le jour suivant je fus de nouveau appelé au tribunal, pour y reconnaître mes habillements et la lettre dimissoriale qu'on avait apportés de Cao-lin. Il y avait au milieu de la salle une caisse avec un paquet de mes écritures, le tout scellé du sceau du gouvernement de la ville. Ayant ouvert le paquet et cherché le décret apostolique qui m'instituait Missionnaire pour la Chine, je ne le trouvai pas; ce qui me troubla considérablement, mais sans qu'on s'en aperçut. En revanche je trouvai la dispense que Rome a coutume de nous accorder de certains préceptes de la Règle et autres prescriptions ecclésiastiques en cas de besoin. Le juge me demanda : « Est-ce là la lettre de tes supérieurs qui t'envoyèrent en Chine? » Je répondis adroitement : « Oui, c'est bien la lettre de mes supérieurs de Rome, avec laquelle je suis venu dans votre pays. » — « Traduisez-la en Chinois, » reprit-il. Mais moi au contraire j'écrivis de mémoire la dimissoriale de Missionnaire qu'ils voulaient connaître, et qui était conçue en ces termes : « Le 20 Décembre 1840. Notre Saint Père le Pape Grégoire XVI, vu le rapport du soussigné Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a jugé propre à être envoyé pour propager la foi catholique dans la province de Chensi en Chine Louis Martinelli, etc. » Ils la lurent et s'en tinrent pour satisfaits; mais ils me demandèrent comment nous autres Italiens nous savions qu'il existait une province de Chensì en Chine. Je répondis que c'est au moyen de la carte géographique. Et ils me firent signe de sortir; mais je repris

la parole et dis : « Excellence, je vous prie avant tout et par dessus tout de faire grâce à mes deux compagnons de captivité. » Il me répliqua avec hauteur : « Songe à toi-même ; quant à eux, il y a une loi selon laquelle ils doivent être jugés. »

En effet, au bout de quelques jours, ils furent de nouveau cités au tribunal, où on leur proposa encore une fois d'apostasier s'ils voulaient recouvrer la liberté. Ils protestèrent qu'ils souffriraient plutôt mille morts : « Non, non, reprend le juge, vous ne vous opiniâtrerez pas dans votre dessein; je vais faire apporter ici une croix que vous foulerez aux pieds, et alors vous sortirez libres. » Par bonheur il y avait parmi les assesseurs un ex-gouverneur de la province de Kam-siu, nommé Tsao-ta-lao-je, qui a une tante chrétienne; il demanda avec émotion au juge s'il savait ce que c'est la croix. Celui-ci répondit que non : « Et comment donc, reprit l'autre, voulez-vous qu'elle soit foulée aux pieds? Or sachez que c'est l'instrument sur lequel est mort Notre Seigneur Jésus-Christ pour nous racheter! » A ces paroles le juge tout confus ordonna que les deux chrétiens fussent reconduits en prison. On me demanda à moi si j'aimerais de retourner en Europe. Je répondis que non, attendu que je me croyais appelé à travailler à la propagation de la foi catholique en Chine jusqu'à la mort. Et dès ce moment il fut permis à beaucoup de personnages distingués de la ville de venir me voir. Ils m'interrogèrent touchant les affaires d'Europe et spécialement sur le véritable motif de ma venue dans leur Empire. Je leur répondis, en saisissant adroitement l'occasion de leur parler de la nécessité de notre divine religion. Ils en témoignaient hautement leur admiration et affirmaient n'avoir rien ouï de pareil. Alors je leur présentai un ouvrage de polémique en langue chinoise; ils en lurent quelque chose, mais ils ne le comprenaient pas ou faisaient semblant de ne pas le comprendre, en sorte que cette conférence ne réussit pas à leur toucher le cœur. Quant à mon affaire, je ne pus pendant plusieurs jours en savoir autre chose que ce que j'ai dit; seulement on disait dans le public que je serais conduit au rivage de la mer (orientale ou méridionale, on ne savait); des juges pas un mot. Puis on dit aussi que la cause était référée à

l'empereur; mais tous n'y croyaient pas. Cependant le 3 octobre, les mandarins de premier ordre se réunirent dans cette ville pour les sacrifices solennels; et Chefu, après la cérémonie, étant venu s'asseoir auprès de ma chambre, je lui demandai à quoi abouteraient tant de tribulations supportées par mes compagnons et par moi. Il me répondit qu'on attendait les ordres de l'empereur. En sorte que, ne sachant ce qui allait m'advenir, vu la guerre allumée entre les Chinois et les Européens, je priai le Seigneur de me soutenir dans sa sainte volonté.

Le 11, le commissaire à la garde duquel j'étais confié vint me visiter, et après m'avoir entretenu de différentes choses, il me dit aussi qu'il s'étonnait que le rescrit impérial se fit si longtemps attendre; mais qu'il arriverait sans faute un jour ou l'autre. Et il ajouta : « Supposé qu'on vous renvoie en Europe, pourriez-vous encore vous habituer aux usages et à la nourriture de là-bas? » Je répondis que oui, et là finit notre conversation. Mais le 13, je sais que le gouverneur Kim, cause première de tous nos maux, était de retour. Dieu veuille le lui pardonner! mais lui-même en vérité ne devait pas trop se féliciter de son fait, supposé que le gouvernement eût mis à sa charge tout les frais occasionnés par notre affaire. Enfin, grâce à Dieu et à notre illustrissime Évêque, ce jour-là même je pus me purifier dans le sacrement de pénitence, l'Évêque m'ayant envoyé à cet effet le prêtre Valentin Nang, autrefois mon élève.

Les paroles ne sauraient rendre la consolation que mon âme en éprouva; car depuis mon arrestation je n'avais eu ce bonheur qu'une seule fois, savoir dans la prison de Han-Chum, où j'avais été visité par le prêtre Pie, aussi nommé Nang. Ensuite le 15, j'eus la joie ineffable de recevoir le corps adorable de notre Seigneur Jésus-Christ. Et voici comment la chose se passa. Un de mes satellites m'avait promis de me conduire de bon matin chez une famille chrétienne pour y assister au saint sacrifice de la Messe et communier, en mettant entre temps un autre prisonnier à ma place; mais ensuite, saisi par la crainte, il ne voulut plus en entendre parler. Or voici que la bonté divine y supplée; car tandis que je récitais Matines, je vois paraître le prêtre, auquel je demandai aussitôt s'il apportait avec lui le Saint-Sacrement, et sur sa réponse affir-

mative, je m'agenouillai et récitai le *Confiteor*. Il me donna l'absolution et me communia, sans qu'aucun des gardes s'en aperçût. O que notre Dieu est bon et riche en miséricordes! que toutes les nations de la terre le louent, que tous les peuples lui rendent grâce! vous surtout, mes confrères, quelquepart que vous soyez, remerciez-le du bienfait qu'il m'a accordé! J'avais à peine reçu dans mon cœur le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, que le garde entre dans ma cellule; mais il ne put rien soupçonner de ce qui s'était passé entre nous.

Entretemps le 19 octobre eurent lieu dans la pagode où j'habitais les funérailles solennelles de je ne sais quel magistrat de Che-hiam, mort à Chensì, et dont la famille demeurait à Si-ngan-fu. Huit bonzes de la secte de Fo y intervinrent pour le prix de 5000 sapèques; moyennant quoi ils prièrent en présence de tous les parents du défunt, depuis le matin jusqu'à 10 heures du soir, sauf trois longues interruptions pour le déjeuner, le dîner et le souper. Ils chantaient en s'accompagnant de certains instruments de musique qu'ils touchaient par eux-mêmes, mais il ne me fut pas donné d'en comprendre un seul mot. La pagode était ornée de draperies de soie rouge et de fleurs de diverses couleurs. Quant aux bonzes, ils portaient leur tunique jaune, des espèces de chappes, faites de telle sorte que leurs bras restaient libres. Rien de plus ridicule que les cérémonies qu'ils pratiquaient, et surtout leurs processions de la pagode à la maison de la famille du défunt, les mouvements de leurs personnes, les élévations des mains, les gesticulations des doigts, spécialement du premier bonze ou célébrant, et les inflexions de sa voix en chantant, et bien d'autres choses qu'il serait trop long de détailler ici. Que Dieu ait pitié de leur folie et de leur aveuglement! Le 21 le secrétaire du mandarin vint m'apprendre que le préteur de la province avait écrit à la cour impériale à mon sujet, le 18 de la septième lune, et que la réponse était arrivée le 28 de la huitième; c'était que je fusse conduit au rivage de la mer pour être embarqué. Le 23, Kim vint aussi me trouver et me répéter la même chose; puis il ajouta : « Voyez comme les temps sont changés! Naguère on mettait les étrangers à mort, maintenant ils sont traités avec honneur! Le rescrit impérial qui vous

concerne prescrit que vous soyez conduit avec tous les égards possibles jusqu'au rivage, pour vous en retourner dans votre pays ! » Je pouvais lui répondre ; « Bel honneur que de m'empêcher d'exercer le ministère apostolique dont m'a chargé le Dieu qui est au-dessus de tous les monarques du monde! » Mais je me retins, me souvenant de cette parole de l'Esprit-Saint : *Ubi non est auditus, non effundas sermonem.* Et je n'avais déjà que trop de preuves que ces messieurs ne voulaient pas reconnaître les droits du Maître suprême de l'univers. Il me dit encore : « N'était que les Anglais nous font la guerre, on vous aurait laissé ici en paix, mais dans les circonstances présentes cela n'est pas possible ; allez-vous-en donc, et puis, si bon vous semble, revenez. »

De la sorte nous étions arrivés au 4 novembre, ce jour-là je fus appelé au tribunal du mandarin Che-fu. Il était absent, et je ne trouvai que les ministres, lesquels me restituèrent tous mes effets et me communiquèrent l'ordonnance impériale, qui prescrivait que je fusse mené à Kuam-tum (Canton) aux frais du trésor, en passant toutefois par Kai-fong-fu, capitale de la province de Ho-nan ; j'eus avis de ce dernier point par le commissaire Cham de la province de Chansì, lequel vint me voir le 5 au soir afin de faire ma connaissance. Le même jour je fus prié d'aller administrer les derniers secours de la religion à un malade. Après une longue discussion entre les gardes, les uns voulaient m'accorder la permission, les autres s'y refusant; le parti favorable finit par l'emporter, grâce à la promesse de 800 sapèques que leur fit la famille du malade. Je me transportai donc la nuit près du patient, lui administrai les sacrements de la pénitence et d'extrême-onction, et lui appliquai l'indulgence *à l'article de la mort;* et après un peu de repos je fus reconduit à ma prison. J'ai insinué que cette faveur n'avait été obtenue de mes gardiens qu'à prix d'argent : je dois dire à ce sujet qu'ils en ont une soif vraiment insatiable ; plus on leur en donne, et plus ils en veulent. C'est par le même moyen que j'obtins aussi que beaucoup de fidèles pussent venir chaque jour librement me visiter, en sorte qu'on peut appliquer aux Chinois, avec plus de vérité peut-être qu'à aucune autre nation, le fameux vers : *Ad quid non mortalia pectora cogis auri sacra fames!* Mais pour en revenir à mon

récit, le 9 novembre je sus que le susdit commissaire Cham de la province de Chansì, qui était chargé de me conduire au rivage de la mer, s'y refusait; plusieurs autres en firent autant; enfin on en trouva à grand'peine un qui accepta. Nous nous mîmes donc en route le 22, encore accompagnés de deux chrétiens, nommés Clément Pei et Dominique Ju. J'en avais reçu ordre dès la veille par l'entremise du ministre du commissaire, auquel (vu qu'il m'était interdit de voir encore les mandarins supérieurs) je fis la demande d'une litière; on me répondit que je demandais là une chose fort difficile, que tout au plus on m'accordait d'être transporté sur un chariot. C'est en effet ce qui arriva. Nous fûmes ballotés pendant presque tout le trajet sur un misérable véhicule, tout plein de brigands qu'on transportait en exil. Je dis aussi que je ne voulais point partir si l'on ne nous allouait 5 onces d'argent par jour durant le voyage; mais on me répondit que le trésor public était vide; on en assigna donc 20 au commissaire et on me munit d'une carte pour réclamer 60 téronces par jour des préteurs des villes par où nous devions passer. Ayant fait observer en route à plusieurs reprises que cela ne suffisait pas pour moi et mes compagnons, on les porta d'abord à 80, et puis à 100. En réalité, je partis profondément affligé, non pas à cause des circonstances que je viens de relater, mais parce que je laissais en prison, confondus avec des scélérats de toute espèce, mes deux compagnons d'infortune, Jean Sie et Matthieu Ly; car je prévoyais qu'ils ne seraient jamais rendus à la liberté s'ils ne renonçaient à la foi catholique. Je leur fis dire de tenir bon dans leur résolution, en pensant à la couronne qui les attendait au ciel; et ils me firent répondre de ne rien craindre, qu'ils demeureraient fidèles à Dieu, même en face de la mort.

Nous voilà donc en route pour un voyage de plus de 1240 ly (une ly égale 360 pas). Nous marchâmes presque sans relache pendant 19 jours. Dans chacune des villes où nous passions, on nous fournissait deux chars et trois chevaux, le commissaire était dans le sien tiré par deux mulets. Dans deux endroits, le fils du gouverneur vint me visiter, et dans d'autres il se formait des attroupements considérables sur la route pour voir ce que c'était qu'un Européen. Le commissaire était escorté de trois ministres, dont l'un le précédait

toujours à cheval, afin de prévenir les employés des prétoires de notre arrivée, et de faire préparer immédiatement le dîner ou le souper, ainsi que les chars et les chevaux pour continuer la route. A mi-chemin nous rencontrâmes les courriers de l'Evêque, qui rebroussaient chemin, attendu qu'il ne leur était pas permis d'avancer jusqu'à Chang-hai, à cause de la grande multitude des rebelles et des brigands qui infestaient la partie orientale de la province de Ho-nam. Arrivés à la ville de Kai-song, je restai quelque temps seul avec les domestiques du commissaire dans l'auberge publique; ces domestiques pendant tout le voyage se montrèrent très-bien tant à mon égard qu'envers les deux chrétiens qui m'accompagnaient. Mais ici un de ces derniers, savoir Clément Pei, aima de s'en retourner, et Dominique Ju resta seul avec moi. C'était une auberge détestable que celle où nous nous trouvions, bien moins à cause de l'humidité, que parce qu'elle regorgeait de femmes de mauvaise vie qui mirent tout en œuvre pour nous séduire. Heureusement pour moi que Dieu *confixit timore suo carnes meas; a judiciis enim ejus timeo!* Mais il me consola par la visite d'un bon nombre de chrétiens de Pékin, que je trouvais dans cette ville. Ils m'apprirent que les choses de la religion prenaient en ce moment une bonne tournure dans tout l'empire, à cause de la paix qui venait d'être conclue à Pékin, où déjà l'on avait restitué aux chrétiens leurs anciennes églises. Il me semble voir l'ombre de notre fameux Jean de Mont-Corvin, qui, dès l'année 1307, archevêque métropolite dans cette ville, capitale de toute la Chine, en bâtissait deux, surmontées de la croix et de cette devise : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!* Ah! que la mémoire d'un si grand, d'un si merveilleux apôtre de l'empire Chinois revive au milieu de cette chretienté qu'il a fondée le premier, il y a plus de cinq siècles!

Sur ces entrefaites le commissaire qui m'avait accompagné jusqu'alors reçut ordre de retourner, et fut remplacé par un autre, nommé Miao, qui devait nous accompagner l'espace de trois jours, c'est à dire jusqu'à Siu-chou. A celui-ci qui, je dois le dire, nous traita avec beaucoup de bonté, succéda un nommé Tsao, également bon et poli, qui fut pour nous une compagnie agréable jusqu'à la dernière ville de la province

de Ho-nan, dite Sim-jam-chou, c'est à dire pendant six jours. De cette ville jusqu'au premier prétoire de la province de Hu-pe, nous eûmes un nommé Sie, qui ressemblait aux précédents. Mais à partir de cet endroit, appelé Jm-ssan-jem, je recommençai à être traité assez durement. Traîné de la pagode, où j'avais passé la nuit, au tribunal, j'essuyai de la part des employés mille vexations; ils voulurent savoir si j'étais Anglais, et où se trouvait la France, l'Italie, l'Angleterre, sans être jamais contents de mes réponses. Cette torture dura pendant les deux jours que nous mîmes pour arriver à Tangan-fu, où nous attendaient de plus grandes tribulations. Conduit à la porte du prétoire, j'y fis d'abord une station de deux heures et plus, par un froid insupportable; après quoi je fus jeté dans un cachot, malgré mes réclamations contre l'injustice d'un pareil traitement. Puis, lorsque je commençais à me reposer, on voulait m'en retirer, ce que je refusai. Le lendemain je fis route avec un autre commissaire fort bon, qui m'assurait que la nuit suivante je dormirais à l'auberge; c'est ce qu'il se promettait du gouverneur du lieu où nous devions passer la nuit, lequel était un Tartare de sa connaissance. Mais tout au contraire nous trouvâmes l'homme le plus détestable qui soit au monde; non content de nous enfermer, il nous jeta dans un cachot si affreux que je pensai en mourir. Néanmoins quelques pieux chrétiens purent venir me visiter et m'apporter à souper, et à dire vrai ce me fut une bien douce consolation. Puis le matin (chose inouie !) j'eus la faculté non-seulement de déjeuner à l'hôtel aux frais de ces mêmes chrétiens, mais de visiter leur oratoire, d'y prier avec eux et de leur donner la bénédiction. J'en éprouvai tant de consolation que j'oubliai en cet instant toutes les souffrances passées. Dans la suite je ne fus plus accompagné par des commissaires, mais par des soldats dont le nombre variait d'un à trois.

C'est ainsi que j'arrivai de Te-ngan-fu à la ville de Siao-ngan-jem. Là le satellite qui m'escortait présenta aux juges du prétoire les lettres du gouvernement qui me concernaient; mais, je ne sais pour quelle cause, il y manquait le document que les Chinois appellent Xau-piao, c'est-à-dire le papier indiquant de quelle manière le prévenu doit être reçu, traité et

conduit à la ville suivante. En sorte qu'ils ne voulurent me recevoir en aucune façon et me renvoyèrent à l'auberge. Mais au point du jour, par suite d'un conseil tenu entre eux, le gouverneur me munit de la pièce nécessaire pour la ville suivante, vers laquelle je me dirigeai sous l'escorte de trois satellites et d'un prétorien. Cette ville s'appelait Hoang-pi-hien; nous y arrivâmes en deux jours de marche, et là encore force nous fut de passer la nuit au cachot; puis le matin en route à travers la neige et la boue, jusqu'au fleuve Han-chou, et de là sur une nacelle jusqu'à la ville de Han-jam-fu. Ici encore on voulait me jeter dans la prison; mais peut-être à cause des plaintes du chrétien Dominique Ju, qui m'accompagnait, on consentit à me laisser passer la nuit à la pagode, dite Chem-Hoam. J'y reçus un accueil fort distingué des bonzes, auxquels, sur leur demande, je fis sommairement un exposé dogmatique, moral et historique de notre religion. Le jour suivant, accompagné de trois satellites, je passai le célèbre fleuve Kiam, et j'arrivai au prétoire de Vu-cham. On me logea dans la partie nommée Pu-tim-ja-men, où aussitôt on m'apporta à manger par ordre du magistrat. Je vis le gouverneur qui me montra beaucoup d'affection et munit les satellites d'une somme suffisante pour me bien traiter en route; mais ils retinrent l'argent pour eux et me contraignirent de grimper sur un char à une seule roue, mis en mouvement par deux porte-faix, dont l'un tirait et l'autre poussait. Il était vraiment impossible de s'y tenir, de sorte que d'abord le chrétien Dominique Ju et puis moi à mon tour nous dûmes descendre, et patauger pendant trois jours dans un véritable bourbier. Nous arrivâmes ainsi plus morts que vifs à la ville de Sien-lin-hien, où je passai la nuit en prison. Ensuite nous fûmes hissés sur une charette composée d'une planche attachée avec des cordes à deux travers, et après deux jours de marche dans la boue et la neige nous arrivâmes à la ville de Pu-chi-hien, où j'eus pour abri une étroite et humide prison. Puis, après cinq jours d'un voyage fastidieux, j'arrivai au premier prétoire de Hu-nam à Jo-che-fu. Ici on nous mit sur une barquette du fleuve, sur lequel nous avions à parcourir plus de 190 ly, et on ne nous donna que 200 sapèques, en nous assignant pour compagnon un Pékinois envoyé en exil dans

une ville nommée Hu-nam, très-honnête homme, condamné par calomnie, sans qu'il ait pu se libérer faute d'argent. Nous fûmes en deux jours à Siam-im-jen, où l'on nous enferma en prison, le Pékinois et moi, laissant Dominique Ju à l'auberge. On nous empêcha de partir pendant deux jours, en refusant de pourvoir aux frais du voyage, et ce ne fut qu'avec peine qu'on finit par nous assigner 100 sapèques pour la barquette et 10 pour la nourriture. Après deux jours de marche nous débarquâmes dans la métropole de la province de Ho-nam, appelée Cham-ssa-fu. Elle comprend deux Hien; conduit d'abord au premier, j'y fus encore une fois jeté en prison, puis envoyé le lendemain au second, en faisant un trajet de cinq ly dans la fange, outre une pluie battante qui nous tombait sur le dos. Mais ici le gouverneur ne voulut pas nous recevoir, alléguant que c'était un jour de fête (savoir le 25 de la dernière lune), en sorte qu'il nous fallut retourner à notre point de départ. Cependant le lendemain de bon matin, j'eus occasion de voir le gouverneur, qui vint visiter les prisonniers; je réclamai contre mon incarcération, attendu que je n'étais coupable d'aucun délit, et que seulement en qualité d'étranger j'étais conduit par ordre de l'empereur à Kuam-tum : il fit semblant de ne pas m'entendre.

Cependant le jour suivant un noble seigneur de la province de Kiam-siu étant venu me trouver en compagnie de plusieurs prétoriens, et s'étant assis, me fit raconter les tribulations que j'avais essuyées. Les ayant écoutées, non sans émotion, il me dit : « Ayez bon courage, il n'en sera plus ainsi désormais, et bientôt vous serez à Kuam-tum. » Je lui montrai alors le passe-port que le consul français m'avait envoyé plusieurs années auparavant. Il le prit et le porta au magistrat, puis revint le soir avec une litière et une bonne collation. Lorsque je fus restauré, il me fit transporter au prétoire d'où j'avais été repoussé, et força les juges à me recevoir pour me laisser partir le lendemain. Mais ce protecteur s'en étant retourné, les juges voulurent me voir et m'interroger sur beaucoup de choses, après quoi ils me chassèrent à la prison, en disant que c'était là l'auberge des étrangers : prison affreuse et plus épouvantable que la mort! Le lendemain nous partîmes en litière et suffisamment pourvus, pour la ville de Siam-tan-hien, où nous

nous reposâmes à l'auberge, avec le consentement du soldat qui nous escortait. Mais à la pointe du jour on nous fit lever pour nous conduire à la porte du prétoire, où deux prétoriens qui, par ordre du juge, s'étaient mis à nous poursuivre depuis la métropole, et nous dirent tout uniment : « Le grand juge de Cham-ssa (la métropole) nous charge de vous reconduire dans cette ville, car vous devez vous y arrêter jusqu'à la nouvelle année. » J'essayai bien de m'y opposer, mais inutilement; il nous fallut retourner avec eux en arrière. Arrivé à la métropole, je trouvai au prétoire cet excellent seigneur de la province de Kiam-siu qui m'avait tant encouragé précédemment. Il me fit de grandes démonstrations de joie : « Je me félicite, me dit-il, de vous revoir parmi nous; vous resterez ici jusqu'au nouvel an, et cela par un effet de la compassion du grand juge, qui a réfléchi qu'il est pénible de voyager ces jours-ci, à cause qu'on ne trouve pas à se pourvoir convenablement dans les auberges. Demeurez donc ici avec nous pendant cinq jours du nouvel an, et puis vous partirez muni de toutes les choses nécessaires. » Il m'accompagna ensuite à l'auberge : « Commandez ici, me dit-il, tout ce qui vous est utile ou agréable, le magistrat paiera. C'est ce que je fis, étant laissé tout à fait sans gardiens et libre de me promener en ville, où l'on s'empressait à l'envi de me voir. Cependant ayant su qu'on avait affiché publiquement l'édit impérial touchant la paix conclue avec les Européens à Pékin, je courus aussitôt le lire, et je me réjouis surtout de l'artice 13, relatif à la liberté accordée à notre sainte religion. Je compris alors la raison de toutes les politesses dont j'avais été l'objet à Cham-ssa : c'est qu'on avait peur de l'empereur des Français dont j'avais montré le passe-port. Finalement le 9 du nouvel an, on me laissa partir en liberté, en me donnant bien 4000 sapèques. De cette façon je me rendis de nouveau à Siam-tan-hien avec mon compagnon Ju, où ayant exhibé nos lettres de voyage, nous fûmes menacés par les soldats de la prison et de la veste rouge (accoutrement des criminels); mais ils ne voulaient que nous intimider et extorquer de l'argent, car le magistrat ne s'occupa pas plus de nous que si nous eussions été des naturels du pays. Le jour suivant, nous nous mîmes en route pour la ville de Hen-nan-hien, et puis pour Hem-chou. Ici

on m'appela de l'auberge au prétoire, et en apprenant que j'étais chrétien, les satellites me dirent que hors de la porte et à peu de distance il y avait une église catholique avec un prêtre Européen. Fort étonné de cela, j'envoyai Dominique Ju pour voir si c'était la vérité ; il revint en effet avec le prêtre Chinois, Stanislas Lo, ancien élève du collége de la Propagande à Rome. Nous nous embrassâmes, et il n'est pas à dire quelle joie nous éprouvâmes l'un et l'autre en ce moment ! Ce prêtre fit aussitôt avertir de mon arrivée Monseigneur Michel Navarro, de notre Ordre, Vicaire Apostolique de Ho-nam, qui se trouvait peu éloigné de nous. Cependant nous ne pûmes nous voir; mais cet excellent prélat m'envoya aussitôt des présents, avec une nouvelle robe, pour remplacer celle qui m'avait été dérobée dans la prison de Cham-ssa.

Le lendemain, après m'être confessé, je pris congé du bon prêtre Stanislas Lo, et je poursuivis ma route. J'avais encore quatre villes à traverser pour arriver à la province de Kuantum; mais je n'ai rien rencontré qui me paraisse digne d'une mention spéciale, si ce n'est des fleuves, des montagnes, des collines, des plaines, des rizières. Ainsi je parcourus une route d'environ 30 milles, toute pavée de pierres carrées de même largeur, et couverte d'une multitude de mules, de porteurs de litières et de porte-faix, qui introduisent les marchandises d'Europe dans le nord de l'empire, ou transportent à Canton celles de la Chine. Je rencontrai encore cinq prétoires avant d'arriver à Khum-chou-fu, ou Canton, étant toujours accompagné d'un soldat, ce dont je n'eus pas à me plaindre, et pourvu suffisamment des choses nécessaires. Seulement j'étais impatient d'arriver à Hong-kong, afin de pouvoir y célébrer la sainte Messe le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs, dans l'église nouvellement construite pour nos religieux. Mais en approchant de Canton, j'appris de la bouche des payens qu'il y avait là pareillement une église avec un Evêque; ainsi, comme la fête de saint Joseph, patron de la Chine, était proche, j'espérai pouvoir satisfaire mon désir ce jour là dans cette ville, ce qui eut lieu en effet. O mon Dieu, que vous êtes clément et miséricordieux, et avec quelle bonté vous fortifiez vos serviteurs dans leurs angoisses et leurs tribulations ! Or, voici de quelle manière je fus traité. La veille

de la fête de saint Joseph, 18 mars, j'approchai de la porte de la ville, lorsque j'aperçus en mer les flottes anglaise et française. Il y avait plus de 20 ans que je n'avais vu de ces palais flottants! Ayant découvert sur un bateau français un soldat montant la garde, je le saluai en faisant le signe de la croix; il me répondit de la même manière. Je voulais ensuite m'approcher davantage des bords de la mer afin de lui adresser la parole; mais le soldat qui m'escortait me l'interdit, craignant qu'à l'aide de quelque artifice magique je ne lui échappasse des mains. De la sorte j'entrai enfin à Canton; là je fus conduit au prétoire avec deux criminels chargés de chaînes, lesquels furent jetés en prison. Quant à moi, ayant exhibé ma lettre, je stationnai quelque temps dans le vestibule, en spectacle aux curieux, jusqu'à ce que je fusse appelé dans la chambre du secrétaire, qui était de la province de Chensì; nous nous entretînmes de beaucoup de choses, et enfin il me dit : « Encore un moment de patience, et je vais vous conduire incessamment au tribun militaire. » Ce moment dura deux heures, après quoi je fus conduit dans une litière de distinction, précédé d'un cheval richement harnaché. A mon arrivée au lieu désigné, le tribun en fit avertir aussitôt les soldats anglais et francais, et l'interprète des premiers s'étant présenté, il me fit transporter sous leurs tentes. Mais ayant montré mon passe-port français, je fus remis aux seconds. Le commissaire de la marine étant venu, je lui racontai les péripéties si variées et si douloureuses de ma captivité; il m'écouta avec un intérêt véritable, en m'invitant à en remettre un rapport écrit au plénipotentiaire de sa nation, afin qu'il en rendît compte à l'empereur à Paris. Je ne crus pas devoir accéder à cette proposition. M'ayant ensuite fait servir à manger, il me demanda si je voulais demeurer chez lui ou si je préférais aller chez Monseigneur l'Evêque de Canton, et selon mon désir il me fit accompagner à l'évêché par un chrétien. Il est impossible d'exprimer en paroles l'accueil charitable et religieux que me fit cet excellent prélat, qui allait jusqu'à m'appeler un *saint confesseur du Christ* et voulait à tout prix me baiser les pieds; en vérité j'en étais tout rouge de confusion. De là enfin je me rendis à Hong-kong sur un navire anglais, appelé *Blanc-nuage*. Ainsi, arrêté le 9 juin 1860 je me retrouvai libre le 18 mars 1861.

Je me suis peut-être étendu plus que je ne l'aurais dû en racontant mes aventures ; je ne l'ai fait cependant que pour l'édification de ceux qui me liront. Je les prie de remarquer que les Chinois allongèrent à dessein la route immense que j'avais à parcourir, afin de me tourmenter davantage. Mais Dieu a tiré le bien du mal, en me donnant ainsi l'occasion de prêcher notre religion, ne fût-ce qu'en passant, dans une plus grande partie de l'empire. En effet, presque partout où nous faisions halte je trouvais moyen de faire connaître que je suis prédicateur de la foi, et d'en donner quelque idée, autant que je le pouvais, à ceux qui m'approchaient. En second lieu il est à remarquer que, si je n'ai eu l'occasion de voir le magistrat de la ville qu'en deux endroits seulement, le peuple partout accourait en hâte pour me voir, ce qui n'aura pas laissé que de produire une impression favorable au nom chrétien.

Je termine ici, avec l'espoir d'être bientôt de retour dans ma mission du Chensì, où je m'apprête à retourner. J'ai intention d'écrire de là comment il aura plu au Seigneur de disposer de moi. Cependant dans le but de faire chose utile peut-être aux études géographiques, j'indiquerai en finissant les noms des villes et des lieux par où j'ai passé en venant de Singan-fu à Hong-kong, ainsi que les distances qui les séparent. Ce sont à l'Orient, Lim-tum-hien, 50 ly ; — Vei-nan-hien, 80 ; — Hen-chou, 50 ; — Hoa-im, 75 ; — Tum-kuan ; 40 ; — Ven-siam-hien (province de Ho-nam), 60 ; — Ling-pao-hien, 60 ; — Xan-chou, 60 ; — Hia-xe, 75 ; — Ning-zu-hien, 70 ; — Tien-men-chen, 60 ; — Sin-ngan-hien, 30 ; — Ku-xuei-chen, 55 ; — Ho-nam-fu, 20 ; — Jen-ssu-hien, 70 ; — Kum-hien, 60 ; — Ssu-xuei-hien, 50 ; — Jum-jam-hien, 32 ; — Khem-chou, 70 ; — Chum-mu-hien, 70 ; — Pien-leang (métropole), 70. Ensuite, au midi, Chu-sien, 40 ; — Veu-xe-hien, 50 ; — Vei-chuen-hien, 60 ; — Siu-chou, 70 ; — Ly-im-hien, 60 ; — Jen-chem-hien, 60 ; — Suei-pim-hien, 60 ; — Chu-ma-tien, 45 ; — Kim-ssa-hien, 45 ; — Si-lan-tien, 45 ; — Ming-kiam-i, 45 ; — Hu-iam-tien, 49 ; — Sin-iam-chou, 45 ; — Jam-kia-ho, 65 ; — Im-ssan-hien (province de Hu-pe), 85 ; — Chen-kia-han, 35 ; — Je-ngan-fu, 60 ; — Jun-mong-hien, 60 ; — Siao-ngan-

hien, 40; — Jam-tien, 50; — Hoam-pi-hien, 60; — Hia-kou, 40; — Han-jam-fu : Nu-cham (métropole), 83; — Zu-fam, 60; — Ssan-po, 60; — Sien-lin-pien, 60; — Tim-hia, 30; — Pu-chi-hien, 100; — Fong-siu-lin, 45; — Hu-ly-pai, 70; — Chao-mi-pu, 55, — Jo-chou-fu, 70; — Siam-im-hien, 190; — Chan-ssa-fu (métropole), 120; — Siam-tan-hien, 90; — U-hia-han, 40; — Uam-mao-ssu, 65; — Hem-ssan-hien, 80; — Hem-chou-fu, 100; — Lei-jam-hien, 150; — Tum-kim-hien, 120; — Chem-chou, 100; — I-cham-hien, 10; — Pim-xe (province de Canton) par fleuve, 90; — Lo-cham-pien, 100; — Xao-chou-fu, 200; — Im-te-hien, 280; — Zim-iuen-hien, 200; — San-xuei-hien, 200; — Fen-xan, 100; — Kuam-chou-fu (métropole), 80; — Hong-kong, 200.

FR. LOUIS DE SAINT JUSTE,
Observantin de la province des Marches,
Mission. Apost. en Chine.



II.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du P. Henri Garfagnini de Scanno, Observantin de la province réformée de S. Bernardin dans les Abruzzes, Missionn. apost. à S. Jean de Terre-Neuve, touchant les tristes événements qui ont eu lieu naguère dans ces contrées et qui ont failli causer la ruine de la colonie chrétienne.

S. Jean de Terre-Neuve, 4 *juin* 1861.

Mon très-cher Père Marcellin,

J'ai à vous mander cette fois des nouvelles bien tristes de notre belle mission de Terre-Neuve. Il est impossible de n'y pas voir la conjuration de l'enfer toujours en guerre contre la Sainte Église de J.-C. Bien qu'au milieu d'une population partagée, comme vous savez, en diverses confessions, nous jouissions, ainsi que notre cher troupeau, de la paix la plus profonde et la plus douce, lorsque tout d'un coup nous la vîmes ruinée par un épouvantable tumulte populaire dont je vais vous dire l'occasion.

Je ne sais s'il est à votre connaissance que le peuple vit ici sous un gouvernement constitutionnel. Ce gouvernement était alors catholique, circonstance qui jointe aux travaux incessants de Mgr. Thomas Mullok, notre Evêque, Prélat d'un zèle vraiment apostolique, présageait à l'Eglise de Terre-Neuve l'avenir le plus riant et le plus prospère. Nos frères séparés les (Protestants) ne purent souffrir cet état de choses. Ils combinèrent le moyen d'arrêter et même d'anéantir, s'il était possible, l'œuvre du Seigneur. Que firent-ils donc? Ils engagèrent le Gouverneur, vieil écossais, marié à une protestante fanatique qui seconda singulièrement leurs vues, à réclamer du ministre Kent, catholique, certaines explications que ce dernier n'était pas obligé, d'après la constitution, de lui donner; et sur son refus qui était à prévoir, à le congédier et à appeler au pouvoir la fraction opposée de la chambre, hostile au catholicisme. Tout réussit selon leur attente. Mais les membres catholiques refusant un vote de confiance au nouveau ministère, il fallut dissoudre la Cham-

bre et en appeler à de nouvelles élections. Tel fut le principe de ces désordres affreux que vous n'entendrez pas sans frémir.

En effet les Protestants, non contents de lancer dans l'intervalle, par le moyen de leur presse, toutes les injures imaginables contre les pauvres catholiques, de répandre l'argent et d'ourdir toute espèce d'intrigues pour empêcher l'élection des candidats catholiques, en vinrent à des violences et à des menaces ouvertes, et réussirent ainsi à éliminer les quatres membres qui avaient le plus d'influence. Ce succès leur assurait la majorité dans le parlement. Vous dire combien le peuple catholique fut indigné de ces menées, cela n'est pas possible. Le 2 Mai, jour de l'ouverture de la session, il s'attroupa en foule aux abords de la Chambre, et demanda à grands cris qu'on rendît justice à ses députés si odieusement exclus du Parlement. Mais le Ministre protestant, au lieu d'accueillir leurs justes réclamations, donna ordre aux soldats appostés à l'avance de disperser la multitude par la force. Elle se retira en effet; mais comme la vague mugissante qui, repoussée d'un côté, bondit plus furieuse sur le côté opposé, menaçant de tout rompre et de tout entraîner dans les gouffres profonds de l'abîme! tel le peuple catholique de terre-Neuve, transporté de colère, se rue sur les boutiques de ceux qu'il savait avoir le plus contribué à l'exclusion de ses députés et les saccage sans miséricorde. Nous accourons aussitôt dans l'espoir d'arrêter la foule, mais en vain : c'était un vacarme vraiment infernal; deux fois je fus jeté par terre et peu s'en fallut que je ne fusse écrasé ou suffoqué. Le Gouvernement fit alors avancer la troupe, non pour essayer de rétablir l'ordre par le déploiement de forces, mais plutôt pour donner, par quelques décharges, une bonne leçon aux catholiques. En effet, peu de moments après, on entendit une explosion terrible; plusieurs furent tués, d'autres blessés, entre autres l'excellent P. Jéremie O'Donnel, curé de la cathédrale! O mon Père! à cette vue le peuple devint un vrai lion; il court de toutes parts chercher des armes et revint sur ses pas pour soutenir la lutte et venger son sang!... Que faire? Le Ciel soit béni d'avoir inspiré en ce moment à notre très-digne Évêque, Mgr Mullok, de faire sonner à pleine volée toutes les cloches de la cathédrale! Chose merveilleuse à dire et pourtant véritable! en entendant cette sonnerie, le peuple se calme soudain et court à la cathédrale. L'Évêque revêtu de ses ornements pontificaux se dirige vers l'autel, et prenant en mains le très-saint Sacrement, il prie, il conjure le peuple de renoncer pour l'amour de ce

Dieu à tout projet de vengeance, parceque c'est à lui seul, comme Père et Juge suprême des hommes, qu'appartient ce droit; nous au contraire nous devons pardonner et n'avoir pour nos ennemis que des sentiments de paix. Qui le croirait? Le peuple, attendri jusqu'aux larmes, cède à la voix de son Pasteur, et Terre-Neuve, menacée de se voir inondée d'un fleuve de sang, échappe à cette calamité.

Voilà, mon Père, le fait que j'avais à vous raconter. Vous pourrez, si vous le jugez bon, l'insérer dans votre intéressante Chronique des missions franciscaines. Je vous tiendrai au courant de ce qui arrivera ultérieurement. J'espère pouvoir vous annoncer bientôt le rétablissement complet de l'ordre et le retour de la paix dans ce pays. Cependant veuillez prier le Seigneur, ainsi que tous nos confrères de Rome, afin que *la paix se fasse.*

Mgr. l'Évêque adresse ses salutations tant à vous qu'à notre très-digne père de Rignano. Il vous remercie de l'hommage que vous lui avez fait des quatres volumes de l'Histoire générale de nos missions. Il remercie également le bon M. Clément Puccinelli, libraire, de l'empressement qu'il a mis à les lui faire parvenir.

Je me plais, en terminant, à me dire de rechef

Votre très-affectionné confrère en J.-C.,

FR.-HENRI GARFAGNINI DE SCANNO,

Miss. ap. de l'ordre de S. François.

« Ce fait, dit *l'Araldo Cattolico* de Lucques (nº 27 du 3 juillet 1861), dont les journaux de Terre-Neuve nous ont donné connaissance, rappelle le dévouement héroique du B. Alexandre Sauli en faveur de la ville d'Aleria en Corse, de Mgr Affre qui se sacrifia lui-même pour le salut de son peuple sur les barricades de Paris, de l'évêque Flavien qui alla implorer la clémence de Théodose en faveur d'Antioche; il nous rappelle enfin la charité de J.-C. notre chef, qui a immolé sa vie divine pour nous et qui a établi en principe et en fait qu'il n'y a point de charité plus grande que de se sacrifier soi-même pour l'avantage et le salut de ses frères. Voilà l'esprit qui a constamment animé et qui animera toujours l'Eglise catholique et son épiscopat. Nous remercions le Seigneur de ce qu'il daigne soutenir notre faiblesse, en nous mettant sous les yeux des exemples si éloquents et si encourageants, et nous défions le protestantisme de nous montrer, dans toute la Réforme, cette pure invention humaine, des preuves d'un pareil héroisme. »

III.

ÉGYPTE.

Lettre de la Sr MARIE-LOUISE DE JÉSUS CRUCIFIÉ, Supérieure des Religieuses franciscaines au Caire, à Mr JEAN GIGLIOLI, Curé de S. Pierino en Toscane, sur l'état de cette nouvelle fondation qui a pour objet l'éducation gratuite des orphelines et des catéchumènes indigènes.

Grand-Caire, 4 *février* 1861.

MONSIEUR LE CURÉ,

Vos deux anciennes paroissiennes et pénitentes, Marie Dominique Panchetti et Madeleine Sordi ont reçu avant-hier votre très-honorée lettre du 3 Novembre dernier, qui leur a été remise par le P. Norbert; comme j'ai occasion d'envoyer d'autres lettres en Europe, elles me prient de vous répondre.

La première se nomme à présent Sr Marie de Nazareth de l'enfant Jésus; la seconde Sr Marie Mathilde du S. Sépulcre, et leur compagne Sr Marie de la Conception du Mont Sion.

Elles vous remercient beaucoup des prières que vous avez fait faire pour elles par vos pieux paroissiens et dont elles ont réellement ressenti les salutaires effets; elles vous sont très-obligées pour celles que vous voulez bien leur promettre pour l'avenir. Oui, mon Père, faites prier afin qu'elles acquièrent le véritable esprit de notre institut des Clarisses de S. Joseph, qui a pour fin notre sanctification propre et celle des autres par le moyen des écoles publiques pour l'éducation des orphelines et des catéchumènes nègres, charge délicate et difficile pour laquelle nous avons un extrême besoin du secours du ciel.

Quant aux renseignements que vous désirez sur nous et sur ces contrées, je vous dirai d'abord que nous portons le costume franciscain; l'étoffe n'est ni fine ni trop épaisse; la guimpe de toile blanche unie, le voile d'étamine blanche sur lequel nous en mettons un autre noir; le cordon de fil blanc, le scapulaire en laine de même couleur que la tunique; toutefois on ne prend le scapulaire et le voile noir que

lorsqu'on fait les quatre vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance dans l'institut jusqu'à la mort.

Notre monastère est construit, à l'européenne, de pierres, de chaux et de bois liés ensemble, sauf des fenêtres qui sont à l'égyptienne et dont les vitrages se lèvent et s'abaissent comme ceux des voitures d'Europe. Le grenier n'a ni toit, ni gouttières, parce qu'il pleut très-rarement en ce pays, mais en place de toit, une galerie découverte où l'on peut se promener comme sur le Pincio à Rome et d'où l'on découvre presque tous les quartiers de cette grande ville, ce qui nous offre une fort belle vue. C'est là un délassement très-agréable aux moments où il fait plus frais en été, et plus chaud en hiver. L'Egypte, comme vous savez, étant de dix degrés au moins plus rapprochée que l'Italie de l'équateur, on y jouit la nuit de la vue des étoiles tout autrement que dans les plus célèbres observatoires d'Europe, et l'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec le psalmiste royal : *Les cieux annoncent la gloire de Dieu!* La langue vulgaire en Egypte est l'arabe, qui est très-difficile à entendre et à parler comme à lire et à écrire. Mais les Européens, qui sont bien au nombre de douze mille, parlent le français, que comprennent toutes les familles de premier et second rang en Orient, ou bien l'italien. Nous enseignons l'un et l'autre dans nos écoles, et il est indispensable que nous les possédions, car le grand Caire est tout semblable à nos villes d'Europe.

Outre ces deux langues, nous devons enseigner l'arithmétique, la géographie et la sphère armillaire, l'histoire sainte et l'histoire universelle et les divers genres de calligraphie, indépendamment de la couture et de la broderie en laine, soie, or et fleurs. Rarement nous sortons du monastère et seulement quand il faut traiter de quelque affaire qui intéresse l'éducation de la jeunesse. Pour le climat, octobre et novembre semblent le printemps; de décembre à mars, on dirait l'automne; de mars à juin, un été tempéré; de juin à septembre, les chaleurs sont fortes, mais supportables. Les jours sont un peu plus longs qu'en Italie. Le teint des naturels varie : il est ou noir ou couleur café, ou bronzé ou très-blanc. Nos occupations journalières sont la tenue de l'école et les exercices de piété prescrits dans notre institut.

Nos trois novices, qui jouissent d'une très-bonne santé et sont fort contentes, vous offrent leurs respects, ainsi qu'au P. Aquilino et à tous leurs parents et amis. Nous les aimons comme la prunelle de nos yeux, car ce sont vraiment des anges. Si vous rencontriez d'au-

tres qui sussent du moins lire l'italien et le latin, nous les accueillerions volontiers parmi nous. Veuillez nous recommander chaque jour au St Sacrifice, et me croire comme je plais à le dire.

Votre très-humble servante,

Sr Louise Marie de Jésus crucifié,

Abbesse.

IV.

SYRIE.

Lettre du P. Henri Collado, Espagnol, au Révérendissime P. Gardien de la Terre-Sainte, sur l'état de la mission franciscaine à Damas.

Damas, 24 *mars* 1861.

Révérendissime Père,

Je m'empresse de vous informer par la présente de tout ce que je viens d'observer par moi-même dans cette ville. Je vous dirai d'abord qu'elle n'offre plus cet aspect effroyable qu'elle avait naguère ; il me semble même que, loin de molester les chrétiens en quoi que ce soit, les Turcs ont maintenant beaucoup d'égards pour eux.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis sur l'ancien emplacement qu'occupait notre couvent, accompagné du Docteur Biagini, médecin en cette ville, de son jannissaire et de quelques autres chrétiens. Je n'y trouvai plus qu'un amas de ruines et d'ossements épars ; le pavement de l'Eglise détruite est encore tout teint de sang chrétien. Je m'empressai de recueillir ces reliques et de leur donner une sépulture honorable. Je ferai de même pour celles du P. Engelbert, qui ont été jetées dans une citerne au voisinage de notre couvent. La mort de cet excellent confrère est encore pleurée généralement, et c'est à qui fera l'éloge de ses éminentes vertus. Il en est de même du P. Carmelo. On ne dit rien ou peu de chose des

cinq autres, attendu qu'ils venaient à peine d'arriver à Damas où ils trouvèrent la mort.

Les fêtes du Ramadan terminées, on commencera à déblayer les ruines du couvent, et je ferai fouiller soigneusement partout pour trouver, s'il est possible, quelque misérable reste de ce qui nous a appartenu.

Avant mon arrivée, les pauvres chrétiens qui ont survécu étaient dans un état d'abandon presque complet, tant pour le spirituel que pour le temporel.

A présent, je tâche, selon que mes forces le permettent, de les assister de mon ministère apostolique et de leur procurer tous les secours compatibles avec ma pauvreté.

On aurait besoin ici, mon révérendissime Père, d'une église assez vaste pour contenir les fidèles qui ont eu le bonheur d'échapper à la mort pendant les jours de terreur. Le terrain qui nous est assigné est réellement trop resserré pour cette construction.

Pour ce qui me concerne, qu'il me suffise de vous dire que j'ai en ce moment pour couche le sol tout nu, et que je vous écris cette lettre par terre, n'ayant pas même une petite table, mais ce n'est pas de quoi je me plains; n'est-ce pas là notre vocation?

Sur ce, je me dis de nouveau

Votre très-humble et très-obéissant Fils en J.-C.,

FR. HENRI COLLADO,

Miss. ap. et Curé, Mineur Observantin.



TROISIÈME PARTIE.

Notices diverses sur les Missions franciscaines.

TARIJA. — RÉPUBLIQUE BOLIVIENNE.

Le P. Zéphyrin Mussani écrit de Tarija, à la date du 14 décembre 1860, au R. P. Paul de Moretta, définiteur général de l'ordre à Rome : « Par le présent courrier, j'adresse au R. P. Général un précis des travaux que nous avons entrepris en faveur tant des infidèles que des fidèles de ce pays (1). Vous y verrez que la main du Seigneur n'est pas raccourcie et que le zèle pour sa gloire et pour le salut et la civilisation des peuples n'est pas éteint parmi les pauvres Franciscains. Notre P. Fortuné Lombardi, missionnaire à Aquairenda, mission composée de Chiriguiens infidèles, y travaille avec la ferveur d'un Apôtre. Outre les catéchismes et les instructions qu'il leur fait journellement, il est occupé à bâtir une nouvelle église destinée à remplacer la petite chapelle érigée dans le principe. A présent je touche du doigt les motifs du profond silence qui a laissé ignorer au monde les glorieux travaux de tant de nos zèlés missionnaires : les uns se soucient peu d'instruire les hommes de leurs bonnes œuvres, il leur suffit que le Seigneur les agrée ; chez d'autres, c'est scrupule : il leur semble que le vent de la gloire terrestre n'est propre qu'à leur donner de l'enflure et à leur faire perdre pour une vaine fumée d'honneur l'éternelle récompense qu'ils attendent au Ciel. Et c'est là précisément ce qui a toujours empêché notre jeune et excellent missionnaire, le P. Alexandre Corrado de Rome, de publier le récit des merveilles que Dieu a daigné opérer par son moyen, spécialement pour la conversion de la féroce peuplade des Tobas. Mais enfin la voix de l'obéissance lui a fait surmonter ses répugnances. Bientôt donc nous en aurons l'admirable relation. Continuez de prier, mon bon père Paul, et de faire prier pour nous et pour les peuples confiés à notre sollicitude apostolique. »

(1) Ce précis a été publié dans le N° précédent de cette chronique, p. 267.

CALCINES. — NOUVELLE-GRENADE.

Le P. Aurèle Boidi, missionnaire apostolique, a écrit de Calcines, (à 10 lieues de Santa-Fé, Nouvelle Grenade), à son Lecteur de la province séraphique de l'observance. Nous tirons de sa lettre les détails qui suivent sur la vie que les missionnaires franciscains mènent en ce pays, et sur les industries qu'ils emploient afin de civiliser les infidèles et d'en faire des hommes et des chrétiens. « De retour depuis peu à Calcines, près de Santa-Fé, de la mission que nous sommes en voie de fonder à 30 milles d'ici, je vous dirai un mot de la vie que nous menons au milieu de ces barbares dont les fréquentes incursions ne cessent de désoler les lieux déjà civilisés de la contrée. Comme eux, nous habitons une maison de paille, n'ayant pas encore eu le temps de leur apprendre à pétrir et à cuire des briques, et nous vivons de légumes, d'oignons et de la chair des animaux; la dépouille des tigres et des cerfs nous tient lieu de vêtements. Pour eux, ils vont absolument nus; mais nous espérons les déterminer sous peu à se couvrir comme nous: quelques uns ont déjà commencé. Nous leur apprenons aussi à cultiver la terre, à semer le maïs, les pommes de terre, les fèves, etc., c'est ce que nous avons déjà fait pour les habitants de Calcines, qui jadis étaient plutôt des animaux sauvages que des hommes et qui aujourd'hui forment une belle colonie, toute civilisée et toute chrétienne.

« Le moyen qui nous a réussi le mieux pour les attirer et les rendre dociles à la religion, c'est la musique. Aussi avons-nous chacun notre instrument. Le mien est le piano. A peine commencé-je à le toucher, que je me vois assiégé d'une foule de sauvages qui ne veulent plus me quitter. Je vous prie donc à l'occasion de m'envoyer une bonne provision de musique italienne qui est si belle. Vous avez si bon goût à cet égard que je ne doute pas que vous ne m'envoyiez ce qu'il y a de mieux.

« Il y a un mois, nous avons acheté une statue de N.-D. de la Merci, et l'ayant placée au milieu de nos sauvages nouvellement convertis, nous en avons fait la dédicace, en chantant une messe à deux voix avec accompagnement de piano. Ils en furent si enthousiasmés qu'ils jurèrent de nous suivre, quand même nous irions au bout du monde; les accords de mon instrument les charmaient à tel point qu'ils s'écriaient à tout instant dans leur langue: « Vive la guitare du saint père! » Quoique surchargés de travaux, nous jouissons tous d'une santé excellente. Sous peu, nous établirons un grand village pour nos nouveaux convertis; le terrain qu'il doit occuper est déjà mesuré et préparé.

« Le P. Constant Ferreri est parti, il y a quelques mois, par le Rio Salato, pour le pays central des Indiens. Il nous informe qu'il en a déjà converti par le même moyen plus de 200 ; il demande en conséquence que l'un de nous aille le rejoindre pour seconder son entreprise. Leur langue barbare est très-difficile à apprendre; mais avec l'aide de Dieu on surmonte tous les obstacles. »

CONSTANTINOPLE.

Le P. J. Bte de Fallerone, de la province réformée des Marches, préfet apostolique de notre mission à Constantinople, nous écrit que cette année le gouvernement ottoman a permis, pour la première fois, aux Franciscains de faire la procession solennelle du *Corpus Domini* dans les rues de la ville. C'est ce qui a donné sujet aux journaux de féliciter la sublime Porte de sa tolérance et de relever les vertus des humbles enfants de St François qui ont su mériter une semblable faveur.

HENG-CHOU-FU. — CHINE.

Heng-chou-fu est la seconde ville de la province de Ho-nam et l'une des plus riches de la Chine, tant à cause de son commerce, qui s'étend dans tout l'empire qu'à raison de la fertilité de son territoire, qui abonde en riz, en froment et autres fruits de la terre. On y recueille en outre de très-belle soie, et elle produit un bois de camphre excellent pour la construction des bateaux destinés à naviguer sur le grand fleuve qui coule au voisinage. A un mille de la ville, on voit le Séminaire du Vicaire apostolique de Ho-nam, Mgr Michel Navaro, religieux observantin de l'ordre de S. François, et près du Séminaire une belle église, environnée de plantations, de demeures et de jardins appartenant aux chrétiens, si bien qu'aucun ennemi ne pourrait s'introduire dans ces lieux par surprise. Tous les dimanches, on y chante la messe et les vêpres, à la suite desquelles a lieu le chemin de la croix et la récitation du chapelet. C'est de là que le Vicaire apostolique écrit ce qui suit à notre confrère Mgr Joseph Rizzolati à Rome. Sa lettre est datée du 13 février 1861.

« Vous ne sauriez imaginer quelle peine je ressens des nouvelles qui nous viennent d'Italie et des maux qui menacent la sainte Eglise de Dieu ! J'espère pourtant que le Seigneur dissipera la tempête et que le calme renaîtra bientôt !

« De ce côté aussi nous avons été dans ces derniers temps dans de vives alarmes : le Tao-tai de cette ville (Trésorier et Ministre des subsistances) avait juré d'exterminer tous les chrétiens de la province avec leur Evêque et tous les missionnaires franciscains. Mais par bonheur, le Mandarin Heng-jang-shien, gouverneur civil, s'opposa à son projet, dans la persuasion qu'il ne profiterait à personne et tournerait même à leur grave détriment. Je n'en fus pas moins forcé de dissoudre le Séminaire et de disperser çà et là nos jeunes gens avec les objets du culte, ce qui m'a occasionné des frais considérables. La paix ayant été signée à Pékin entre l'empereur et les puissances occidentales, nous revînmes tous au logis. Plaise au Ciel que ce soit une paix sincère et durable !

« Le P. César de Telve, observantin réformé, me sert de pro-vicaire général, et de plus, il remplit depuis longtemps la charge de supérieur et de professeur au Séminaire, où il enseigne avec un zele infatigable la grammaire, la philosophie et la théologie. C'est un jeune homme vraiment inappréciable ! Je compte dans ce Vicariat dix missionnaires franciscains ; les autres prêtres sont indigènes.

« Outre le Séminaire, nous avons deux pensionnats : l'un pour les jeunes gens, l'autre pour les jeunes filles. Ce sont en partie les enfants de nos chrétiens, et en partie des enfants abandonnés que nous avons recueillis sur la voie publique et parmi les immondices. Ils sont plus de cent. J'espère qu'ils seront un jour notre consolation. »

CHENSI. — CHINE.

Le Vicaire apostolique de Chensì en Chine, Mgr Ephise Chiais, religieux franciscain de l'observance, de la Province de S. Thomas de Turin, écrivant au Rme Père Général de l'ordre, Bernardin de Montefranco, lui annonce la mort du P. Joseph Stortini de Civitanova dans les Marches, notre confrère, missionaire apostolique dans ce Vicariat. Il s'était transporté vers le désert de Cobi pour évangéliser les environs. C'est là qu'épuisé par les travaux et la maladie, il rendit son âme à son Créateur, en mai 1860. « Agé de 33 ans à peine, dit Mgr Chiais, et plein de zèle pour l'instruction et le salut de ces peuples, il donnait les plus belles espérances, quand il plut au Seigneur de l'appeler à une vie meilleure. Je le recommande aux prières du Rme Père Général et de tous nos confrères d'Italie. »

DÉPART DE MISSIONNAIRES. — *Mai et juin* 1861.

Le P. Louis de S. Cyprien, observantin réformé de la province de Principato, pour la Macédoine. Le F. Gratien de Montecalodio, frère laic, observantin réformé de la province de Toscane, pour Suez. Le F. Louis Bielli, observantin de la province de Turin, commissaire général de Terre Sainte, pour Lima, au Pérou. Le P. Archange de Montefano et le P. Eugène de Recanati, observantins de la province des Marches, pour la Terre Sainte, et les frères laics, Masseo d'Arnara, observantin de la province Romaine, Vincent de Monteprardone et Jean de Ste Marie Neuve, de celle des Marches, et Jean de S. Gemini, de la province séraphique, aussi pour la mission de Palestine.



QUATRIÈME PARTIE.

Notice historique sur Terre-Neuve

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET SUR LES FRÈRES-MINEURS QUI Y ONT INTRODUIT LA RELIGION CATHOLIQUE (1).

(*Suite et fin. — Voir page* 309).

« Et ici, Messieurs, je crois utile de vous exposer brièvement la situation où se trouvait alors l'Eglise catholique à Terre-Neuve. Elle était très-malheureuse. Le protestantisme étant la seule religion reconnue par le gouvernement anglais, les principales colonies avaient, il est vrai, des Ministres de la religion, mais réformée, et non point catholique. Quant aux prêtres catholiques, ils devaient s'introduire furtivement, déguisés en séculiers et non sans péril. A cet effet, ils s'embarquaient sur les bâteaux pêcheurs qui venaient chercher fortune en ces parages, et retournaient avec eux dans leurs pays, sauf à profiter du même mode de transport ou de quelque autre semblable pour faire une nouvelle apparition. Voilà de quelle manière les Franciscains, spécialement ceux d'Irlande, sont parvenus à empêcher pendant longtemps que le flambeau de la foi ne s'éteignît dans ces contrées. Mais enfin la liberté de conscience ayant été proclamée en 1784 par Géorges III, la catholicisme entrevit un avenir plus heureux. Cette année même, le P. O'Donnell, franciscain d'Irlande, arriva à Terre-Neuve, et il se mit aussitôt à y fonder la vraie Eglise, aujourd'hui si florissante. Ce digne fils du Séraphin d'Assise mérite donc d'en être nommé le Père et le fondateur.

Né à Tipperary, comté d'Irlande, en 1737, il passa une grande partie de sa vie dans le couvent irlandais de Prague en Bohême, d'où il fut enfin tiré pour gouverner comme Supérieur celui de Waterford dans sa patrie; il devint dans la suite Ministre provincial. Ce fut donc lui qui le premier profita de la liberté légale pour venir à Terre-Neuve comme missionnaire;

(1) Cette notice est extraite à la lettre d'une conférence de Mgr Thomas Mullock, mineur observantin, évêque de ce diocèse.

et véritablement, personne n'y a déployé plus de zèle dans l'intérêt de l'Angleterre. Il n'empêcha pas seulement les colons irlandais d'écouter leurs sentiments de haine contre un gouvernement qui les persécutait jusque dans le sanctuaire de la conscience ; mais il conserva à la couronne britannique la possession de ces contrées, en apaisant la mutinerie de l'armée révoltée contre le colonel Skerret. Un semblable exploit vaudrait de nos jours l'éminente dignité de Pair du royaume à un ministre anglican, plus une pension superbe ; le franciscain O'Donnell reçut pour récompense une rente viagère de 50 livres à peine ! Mais le prêtre catholique agit non dans des vues terrestres, mais par devoir de conscience. C'est elle qui l'oblige à rendre et à faire rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Toutefois il est pénible de voir des gouvernements qui se disent civils, prendre conseil des passions ignobles et laisser sans récompense des actes glorieux et utiles au bien public.

Le P. O'Donnell s'établit donc dans cette mission en qualité de Préfet apostolique, avec des facultés et une jurisdiction quasi-épiscopale; mais bientôt, grâce à son zèle, elle acquit tant d'importance et d'éclat qu'on crut nécessaire et convenable de lui donner un Evêque.

Le Pape Pie VI de sainte et glorieuse mémoire jugea qu'on ne pouvait mieux pourvoir à ce besoin qu'en élevant à cette dignité le P. O'Donnell lui-même. En conséquence il fut élu le 5 Janvier 1796, sous le titre d'Evêque de Thyatire *in partibus*, et consacré à Quebec le 21 Septembre de la même année. Rome posa donc ainsi la pierre fondamentale de cette Eglise de Terre-Neuve, aujourd'hui, Dieu merci ! déjà si glorieuse. Ce résultat ne devint possible que parce que le P. O'Donnell parvint à donner consistance à la colonie irlandaise jusqu'alors tout à fait précaire. En effet ceux qui y faisaient fortune se hâtaient de regagner leur pays pour y jouir en paix du fruit de leurs travaux et de leur industrie; et le petit nombre de ceux qui restaient n'observaient aucune forme de société civile. Pas un seul collége ne fut construit antérieurement à cette époque, pas un hopital, pas une école, pas un asyle pour les pauvres soit catholiques, soit protestants ; personne n'aimait d'y fixer sa résidence. D'ailleurs cela n'entrait pas non plus dans les vues du gouvernement anglais, de sorte que, pour réaliser son projet d'y créer un troupeau uni par les liens de la religion, le magnanime apôtre eut à surmonter une foule d'obstacles et à lutter contre l'opposition des Gouverneurs. Nous en avons une preuve irréfragable dans la lettre suivante que lui adressa le gou-

verneur Milbank, en réponse à l'autorisation qu'il avait sollicitée de pouvoir bâtir une église. « M. le Gouverneur fait savoir au P. O'Donnell que, loin de consentir à la multiplication des lieux consacrés dans cette île au culte catholique romain, il a l'intention d'en restreindre le nombre. Le Père ne peut ignorer que la Grande-Bretagne n'a pas intérêt à favoriser le séjour des étrangers à Terre-Neuve pendant l'hiver; et sans la facilité que les résidents ont ici de pratiquer leur religion, tous les deux ou trois ans au moins ils retourneraient dans leur patrie pour y recevoir l'absolution. Quoi! Le P. O'Donnell prétend-il au contraire en déterminer un plus grand nombre à hiverner ici? *A bord du Salisburry*, 2 *novembre* 1790. »

« Telle était, Messieurs, il y a 70 ans à peine, la condition de la colonie et de l'église de Terre-Neuve. Quelle différence entre ce temps là et le nôtre, et entre le Gouverneur actuel, l'honorable Sir A. Bannerman et Milbank! Mais surtout, je ne puis m'empêcher de mentionner spécialement ici l'ancien administrateur du pays, le lord catholique O'Brien, qui, bien loin de vouloir diminuer le nombre des locaux affectés au culte catholique, s'employa plutôt à l'augmenter, en y contribuant de son bien; c'est ainsi qu'il donna 100 livres sterling pour la construction de la nouvelle église de Tarbay. Oh! oui, remercions le Seigneur de ce que ces tristes temps sont passés, et de ce qu'enfin il nous est donné de jouir de la liberté civile et religieuse proclamée par Georges III, mais sans effet; cette liberté nous égale aux protestants devant la loi, quoique pas complétement, comme la justice le voudrait. Après cela qui se permettrait de reprocher au peuple de Terre-Neuve d'être dans un état moins prospère que les autres colonies? Pour nous, nous admirons en lui des vertus dont peu d'autres nous ont donné l'exemple! Après avoir été persécuté sans relâche par le Gouvernement qui aurait dû le protéger; après avoir été soumis à tant de vexations tyranniques de la part des Amiraux de la pêche et des Gouverneurs qui prétendaient prouver leur affection pour l'Angleterre en empêchant l'accroissement d'une de ses colonies, n'est-ce pas merveille que Terre-Neuve n'ait pas été entièrement ruinée?

Et cependant, parce qu'elle recevait de temps à autre la visite de quelques missionnaires franciscains et qu'enfin elle rencontra un Père et un Protecteur dans O'Donnell aidé de ses confrères, il lui a suffi d'un petit nombre d'années pour croître et se multiplier prodigieusement;

elle a élevée des villes, des villages, construit de magnifiques édifices comme dans les contrées les plus cultivées de l'Europe, entre autres la belle cathédrale de S. Jean qui est une des plus remarquables; elle a organisé le vapeur, le télégraphe, les communications postales; en un mot, elle a acquis une forme sociale si parfaite qu'elle n'a rien à envier à quelque autre pays que ce soit. Voilà le fruit du sentiment religieux et du zèle de la religion catholique, qui toujours et en tout temps a été l'institutrice des peuples. Et remarquez le bien, voilà ce qu'elle a opéré dans une contrée sauvage, dont le climat est sain, mais dur à supporter. Que de difficultés n'eut-elle donc pas à surmonter pour s'y implanter définitivement? Qui pourrait par conséquent nous dire toute la reconnaissance que nous devons à ces missionnaires et à ces prédécesseurs qui nous ont ouvert et frayé la voie vers cette grandeur religieuse et civile à laquelle nous tendons à grands pas?

Je ne puis maintenant m'empêcher, Messieurs, de toucher une autre preuve qui vous convaincra encore mieux de ce que j'ai dit jusqu'ici. Vous savez de quelle importance est l'administration de la justice en tout lieu civilisé ou sauvage. Sans elle point de société possible. Or ici à Terre-Neuve elle dépendait de l'arbitraire brutal des Amiraux de la pêche et des Gouverneurs, sans qu'aucune loi leur servit de règle. C'est seulement en 1792 que, sur les instances du P. O'Donnell, on y institua une Cour suprême pour juger légalement les citoyens. La présidence en fut confiée au Sieur Reeves, qui remplit loyalement cette fonction, malgré les déboires que lui causa la répression d'abus nombreux et invitérés. En 1817, Terre Neuve jouit du grand bienfait d'une imprimerie. Alors parut la *Royal Gazzette and Neufoundland advertiser;* d'abord ce fut le journal de la colonie et au bout de deux ans celui de la poste. De cette manière le Gouvernement Anglais commença à reconnaître au peuple de Terre-Neuve le droit de se constituer en société, en lui accordant peu à peu les institutions sans lesquelles les rapports sociaux ne sauraient exister.

Pour en revenir au P. O'Donnell, j'ajouterai, MM. que, poursuivant sa pénible tâche, il fit si bien qu'il obtint du gouvernement la permission de louer pour 99 ans un certain espace de terrain où il se mit sur le champ à bâtir une église. Ensuite il visita à diverses reprises toutes les colonies de l'île, ne négligeant rien pour perfectionner l'éducation religieuse et civile de son troupeau. Il se composait sous son épiscopat presque uniquement d'Anglais, d'Irlandais et d'Ecossais. Le district

catholique de S. Jean comprenait la côte méridionale de la baie de Conception, jusqu'à la Manche vers Ferryland. On y comptait à cette époque 17 ou 18 mariages par an; le nombre s'en élève maintenant à 260. Ce fut alors aussi que se répandirent dans Terre-Neuve des doctrines d'une impiété si criante que, protestants et catholiques, tous en furent révoltés. En effet on jeta parmi le peuple des milliers d'exemplaires du *Siècle de la raison par Paine* (*Paine's age of Reason*) qui nie toute révélation. Ainsi à mesure que le commerce florissait et que l'argent abondait davantage, le vice étendit aussi ses ravages,

Dans ces circonstances déplorables, les ministres anglicans de S. Jean d'Harbour-grace, de Trinity et de Ferryland, s'efforcèrent de préserver leurs adeptes, en leur distribuant les traités imprimés dans ce but par la *Tract Society*. Pour Mgr O'Donnell, il envoya partout où il en était besoin ses prêtres, afin de combattre l'erreur par le moyen de la prédication : ce mode a toujours été préféré par l'Eglise catholique à la lettre morte de la presse. Cependant, parvenu à sa 70me année, il se jugea hors d'état de continuer à soutenir dignement le poids de sa charge. C'est ce qui l'engagea à demander au S. Siége la permission de rentrer dans sa patrie. Il y mourut 4 ans après et fut inhumé dans l'ancienne église paroissiale de Clonmel. On lui donna pour successeur le P. Lambert, son confrère, qui appartenait aussi à la province franciscaine d'Irlande.

Certes, MM., cet éminent religieux avait combattu le bon combat aux jours des ténèbres et du danger; aussi ne doutons nous pas qu'il n'ait reçu la couronne de justice du Suprême Rémunérateur.

Après avoir brièvement effleuré l'histoire civile et religieuse de Terre-Neuve et rendu au fondateur de cette Église, au P. O'Donnell, un juste tribut de louanges, je veux, MM. terminer cette première conférence par une considération qui ne vous sera certainement pas désagréable, à vous qui pour la plupart, vous glorifiez de descendre du peuple irlandais. La voici : c'est que l'histoire aussi bien que la foi nous montre à l'évidence que l'homme ne peut rien en ce monde, quels que soient son génie, sa puissance, ses richesses, sans le secours du ciel : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.* Ce pays-ci en fournit la preuve la plus manifeste.

Par deux fois au moins on chercha à y planter solennement la foi catholique, sans qu'elle put prendre racine. La première fois, ce fut par les soins de l'anglais Sir Georges Calvert de Ferryland, qui se proposait de faire de Terre-Neuve un asile assuré pour les catholiques

persécutés, comme les Puritains avaient fait dans la Nouvelle Angleterre en faveurs de leurs coreligionnaires; mais comme nous avons vu, ce généreux dessein avorta dès son début. Le plus grand roi dont s'énorgueillit la France, je veux dire Louis XIV, eut le mérite et la gloire d'une seconde tentative. Il ordonna d'y fonder une église et un couvent de Franciscains; mais le lys français ne put prendre racine dans ce sol; Terre-Neuve fut cédée à l'Angleterre, et avec l'autorité française disparurent les établissements qu'elle avait créés. D'autre part, voyez ce petit nombre d'ouvriers irlandais qui, défiant les dangers de l'Océan, viennent chercher leur pain sur cette plage. Ce sont des gens grossiers et sans lettres, pesécutés dans leur patrie par un gouvernement ennemi du nom catholique et vexés, opprimés ici-même. Ils sont dépourvus de science, de richesse, de protection. Et néanmoins ils réussissent à y faire germer la foi de leurs pères, n'ayant pour tout soutien que les visites de quelques franciscains de leur pays, faites à la dérobée et par intervalles. Le gouvernement s'aperçoit qu'ils ont construit quelques chapelles de bois à l'écart pour y pratiqner les exercices de la religion; il se hâte de les faire brûler et redouble ses persécutions contre eux; il n'importe : à force de persévérance et le ciel aidant, ils finissent par triompher de l'épreuve; Georges III est obligé d'accorder la liberté de conscience à toute la colonie; un missionnaire franciscain vient s'y fixer légalement, il est ensuite créé Évêque par le S. Siége et fonde cette Église que vous voyez et qui, grâce à Dieu, commence à s'élever, pleine de fécondité et à étendre au loin ses rameaux, riche d'une superbe cathédrale commencée avec l'obole de la généreuse piété de vos pères et conduite par votre zèle à son entière perfection. Qui ne voit dans ce fait la main de Dieu? Ce que la puissance d'un Calvert et d'un Louis XIV n'a pu, quelques pauvres pêcheurs irlandais l'ont obtenu par leur constance dans la foi et la piété catholique! Oui, MM. vos Pères ont été cet arbre béni du ciel, qui, planté par la main de Dieu et arrosé des eaux de la grâce, a grandi merveilleusment, malgré les tempêtes qui ont voulu le briser et le déraciner. Il a produit, il produit encore et il produira toujours des fruits plus abondants pour l'honneur de l'Église; ses feuilles ne se flétriront pas; ses rameaux s'élèveront toujours avec plus de vigueur. C'est là, à mon avis, un grand sujet de gloire pour vos familles et pour l'antique Irlande votre patrie.

Le P. MILANI, *Mineur Observatin de S. François, professeur de langue arabe à l'université de Rome.*

Nous sommes charmés de pouvoir publier la lettre suivante du savant orientaliste Michel Ange Lanci dont la réputation n'est pas seulement italienne, mais européenne, et dans laquelle il nous donne, à notre prière, quelques renseignements sur un de nos confrères, professeur public de langue arabe à l'université de Rome.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Vous m'avez demandé qui avait été mon professeur de langue arabe, et vous avez été satisfait d'apprendre qu'elle m'avait été enseignée à l'archigymnase romain par le P. Milani qui appartenait à l'ordre des mineurs observatins et avait sa résidence au couvent d'*Ara cœli.* Il avait passé huit ans en qualité de missionnaire au Liban et à Alep en Orient. Là il s'appliqua à l'étude de l'idiome arabe tel qu'il se parle vulgairement, sans trop s'attacher à ce langage plus cultivé des littérateurs qui ont écrit en prose ou en vers. Au moment de retourner à Rome, il fit un choix des meilleurs manuscrits arabes de cette époque qu'il garda soigneusement jusqu'au temps où, fixé dans cette métropole et nommé par bref pontifical professeur d'arabe à la Sapience, il put en faire usage pour l'instruction de ceux qui suivaient ses cours. Lorsqu'en 1804, je vins à Rome pour y apprendre les langues orientales, je m'attachai à ses leçons. Mais comme elles avaient pour unique objet la langue vulgaire des arabes et la grammaire d'Aquila qui s'occupe exclusivement de cette partie, son cours ne remplit mes vues qu'en partie. En conséquence, voulant apprendre la langue des lettrés, je me servis beaucoup de Cubbie de Damas et d'Alkusci, l'un et l'autre très-renommés comme écrivains orientaux. Cette étude me fut très-utile pour le concours à la chaire d'arabe dans laquelle je lui succédai. Alors il me fit don des manuscrits qu'il avait rapporté de l'Orient et parmi lesquels j'ai trouvé beaucoup de lettres originales d'écriture différente et un Coran élégamment écrit.

Il occupa cette chaire 36 ans, et en 1807 il fut admis à la retraite. Sans être d'un esprit transcendant, il était plein de zèle pour communiquer le peu de connaissances qu'il avait acquises. Il eut pour moi une grande bienveillance, et j'y répondis par une amitié qui dura jusqu'à son dernier jour.

En vous communiquant cette courte notice, j'ai la satisfaction de vous témoigner mon estime et ma vénération, et de me dire, de votre Paternité, le très-humble serviteur

Rome, 9 *juillet* 1861. MICHEL ANGE LANCI.

Personne assurément ne s'étonnera que le Père Milani aitmi eux possédé l'arabe vulgaire que celui des savants. C'est celui-là en effet et non celui-ci dont le missionnaire a besoin. Quelque part qu'on l'appelle pour évangéliser, s'il veut s'acquitter convenablement du ministère apostolique. Or, le P. Milani n'avait pas d'autre but, en se rendant dans les régions orientales.



ÉTAT SOMMAIRE

De la custode et de la mission franciscaine de Terre-Sainte, à partir du 1er *janvier jusqu'à la fin de décembre* 1860, *adressé au T. R. Père Général de l'ordre des Frères Mineurs, Bernardin de Montefranco, par le P. Bonaventure de Solero, Gardien de Terre-Sainte.*

Sommaire des locaux.

Couvents, ...	9
Hospices, ...	18
Églises, ...	27
Paroisses, ...	22
Sanctuaires, ...	30
Chapelles, ...	21
Maisons pour les pauvres, ...	45
Écoles de garçons, ...	18
" de filles, ...	9

Sommaire des pèlerins.

Le nombre, du 1er janv. au 31 déc. 1860, s'en est élevé à	6,164
Journées de séjour chez les religieux, .	28,878
Frais de séjour à raison de 10 piast. turq. par jour, ...	288,780

Sommaire des religieux.

Observantins italiens, ...	126
" espagnols, ...	53
Réformés italiens, ...	54
" d'autres nations, ...	21
Total,	254
Drogmans, y compris celui du médecin Galli,	4
Employés et serviteurs, ...	53
Jeunes gens apprenant les arts et métiers, .	30

Sommaire des paroisses.

Catholiques du rite latin, ...	27,659
" des autres rites à nous soumis,	1,287
Baptêmes d'enfants, ...	716
" d'adultes, ...	22
Abjurations, ...	43
Réconciliations, ...	19
Orphelins, ...	1,073
Mariages, ...	113
Morts, ...	645
Familles pauv. à charge de la Terre-Sainte,	862
Nombre de personnes, ...	4,209
Familles logées gratuitement, . . .	279

Sommaire des aumônes distribuées aux pauvres.

	Piastres turques.
En argent, ...	64,714
Meubles, ...	44,478
Médicaments, ...	30,948
Vêtements, ...	6,312
Pain, soupe, etc., ...	336,554
Divers autres objets, ...	64,664
Total des aumônes,	557,670

Sommaire des écoles.

Maîtres religieux, ...	18
" séculiers, ...	19
Maîtresses religieuses, ...	9
" séculières, ...	6
Total,	52

Garçons fréquentant les écoles, ...	1276
Filles " "	510
Total,	1786

Sommaire des dépenses pour les écoles.

Aux maîtres séculiers, ...	34,153	p.
Aux maîtresses religieuses, ...	19,678	
Aux maîtresses séculières, ...	4,471	
Livres, papier, etc., ...	20,480	
Autres fournitures faites aux élèves, . .	59,038	
Total,	137,820	p.

Sommaire des dépenses extraordinaires.

Entretien du culte, ...	85,855	p.
Au médecin Pierre Galli, ...	12,780	
A son drogman, ...	900	
Aux trois drogmans de Terre-Sainte,	9,144	
Employés et serviteurs, ...	50,121	
Aux jeunes ouvriers, ...	34,535	
Mobilier, etc., ...	44,478	
Aumônes, ...	533,192	
Contributions forcées aux Turcs, ..	47,045	
Frais des écoles, ...	137,820	
〃 d'imprimerie, ...	29,976	
〃 pour les pèlerins, ...	288,780	
Total,	1,274,626	p.

Fr. Bonaventure de Solero,

Gardien de Terre-Saimte.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

BULGARIE.

Origine et développement rapide des Missions Franciscaines chez les Bulgares. — Court aperçu du mouvement slave, et de ce qui vient de se passer tout récemment chez ce peuple touchant son retour à l'Eglise Romaine.

ANNÉE 1245.

En laissant de côté pour le moment tout autre travail sur la partie ancienne de nos Missions, nous croyons qu'il sera utile et agréable en même temps de terminer cette sixième livraison, qui complète la première année de nos *Annales Franciscaines*, par un aperçu des premiers labeurs que les fils de St-François entreprirent au XIIIe siècle en Bulgarie, afin de déterminer le peuple de cette contrée, qui s'était séparé de l'Eglise romaine et dont les croyances avaient déjà été altérées par l'invasion de l'ancien schisme grec, à rentrer dans le giron de la véritable Eglise. Nous avons l'espoir que cet article plaira à nos lecteurs; car il nous paraît de la plus grande opportunité de parler en ce moment des événements de ce pays, événements par lesquels nous attendons le retour sincère de toute la nation au bercail de Jésus-Christ. A vrai dire, on n'avait pas perdu tout espoir d'obtenir dans ce pays une heureuse destinée pour le Catholicisme, mais cet espoir était bien diminué. Nous voulons avant tout, selon notre méthode, donner quelques

courtes notices sur l'origine des Bulgares, faire connaître de quelle manière et à quelle époque ils embrassèrent le christianisme, comme aussi les causes qui les entraînèrent au schisme. Mais afin de ne pas tomber dans des redites, puisque nous avons traité le même sujet dans le premier volume[1] et les suivants de notre Histoire universelle des Missions Franciscaines, nous nous servirons ici de la belle et savante dissertation qu'a lue cette année (1861), lors d'une des solennelles rentrées de l'Académie de la religion catholique à Rome, le très-illustre abbé Etienne Ciccolini, autrefois Professeur de belles-lettres au Collége de la Propagation de la Foi et qui remplit aujourd'hui avec la plus grande distinction les mêmes fonctions au Collége des cadets des milices pontificales. Aussi savant qu'érudit (l'Italie tout entière le connaît à cause de ses nombreux travaux littéraires), il a été très-poli et très-courtois à notre égard, en nous permettant de faire largement usage de son travail pour nos Annales[2]; aussi, nous croyons que celles-ci n'en acquerront par là que plus d'intérêt.

" Elle fut cependant bien admirable " dit-il, " l'économie de la Providence, quand elle poussa des peuples barbares et des nations inconnues hors de leurs contrées lointaines au sein même de notre Europe; car en extirpant les vices incarnés par la corruption romaine dans les habitudes de la vie sociale, ils sont venus purifier l'ancienne société, la retremper et l'animer d'une nouvelle vie, en la rendant chrétienne. Parmi les peuples, qui coopérèrent à atteindre ce but élevé, nous distinguons les Bulgares. Ils appartenaient à la grande famille des Tartares; celle-ci, originaire des bords du Volga dans la Sarmatie Asiatique, versa dans le cœur des contrées occidentales d'abord les Huns, puis à de courts intervalles, les Avares, les Chazares, les Pettininges, les Huzes et les Comans, qui, après

[1]) Chap. X.

[2]) Il nous a encore donné à consulter, pour les sources de notre Histoire, les deux volumes in-fo, que le très-célèbre Père Theiner de l'Oratoire a publiés récemment sur la Hongrie et qui portent ce titre : *Vetera Monumenta Historica Hungariam sacram illustrantia*, maximam partem nondum edita ex Tabulariis Vaticanis, etc. Romæ 1860. Nous en sommes d'autant plus reconnaissant, que notre extrême pauvreté ne nous avait pas permis d'en faire l'acquisition.

avoir eu des vicissitudes plus ou moins heureuses, plus ou moins longues, disparurent du sol européen, n'y laissant aucune institution qui mérite d'être citée avec honneur, mais imprimant partout les traces de la ruine et de la destruction. Les Bulgares seuls, qui faisaient partie de la race Tartare, n'eurent pas le même sort. Se trouvant mal à l'aise au Nord, dans la contrée où au commencement ils s'étaient étendus et même au Midi, jusqu'où, en audacieux nomades, ils s'étaient aventurés, ils se replièrent sur la Basse-Illyrie et là ils s'établirent entre le Danube, la Mer Noire, la Roumanie et la Thrace, dans la province proprement appelée Mésie inférieure par les Romains. Mais avant d'y arriver, ils n'achetèrent leurs succès qu'au prix de beaucoup de sang, et ils demeurèrent victorieux après ces dévastations que l'histoire nous montre se succédant sans cesse alors que la prépondérance de la force veut ce que la raison désapprouve. Après s'être signalés par ces ravages, ils commencèrent à s'habituer aux formes de la vie civile, et bâtirent sur les ruines de la patrie de l'Empereur Justinien[1] la cité qui devait être la capitale d'un royaume, qu'ils se flattaient de fonder. Cette cité était Acride. Ainsi, avant de se constituer solidement, ils eurent à soutenir de longues guerres; cependant les armées des empereurs d'Orient ayant été plusieurs fois détruites, à compter depuis Léon l'Isaurien jusqu'à Léon l'Arménien, Constantinople elle-même devant soutenir un siége et menacée de tomber au pouvoir des Bulgares, les Césars de Byzance s'aperçurent enfin qu'il valait mieux entrer en composition avec une nation aussi inquiétante, bien que d'une manière déguisée, plutôt que de lutter continuellement contre elle. L'Empereur Michel III, forcément généreux, leur accorda tout le territoire qu'elle demandait et reconnut les Bulgares comme une nation indépendante. Alors ils acquirent une si grande importance, et leur gouvernement prit si bien la forme d'un état souverain et autonome, que ce ne fut que de 730 à 860 qu'ils eurent à se faire respecter par les armes, et que depuis cette époque jusqu'en 1017 ils parvinrent, par une succession non interrompue de rois et tout en devant se défendre encore

[1]) Tauresium (aujourd'hui Ghiustendil) dans la Dacie d'Aurélien. (*Note du traducteur*).

quelquefois, à se fixer d'une manière durable, quoique placés dans des conditions telles qu'ils auraient pu être maltraités par les hordes belliqueuses qui venaient les entourer.

« Le plus grand de leurs rois, qui à un génie entreprenant dans la guerre joignait ce sens qui, traduit dans les lois, donne aux nations de la stabilité, occupait le trône, quand les Bulgares obtinrent l'indépendance dont nous avons parlé. C'était Bogoris qui, conduit par une voie miraculeuse à embrasser le christianisme, fit en sorte que son peuple, en renonçant au culte du démon, se courbât sous la Croix. Mais s'apercevant que ceux qui avaient été envoyés de Constantinople, pour éclairer son peuple dans la foi, n'étaient pas capables de dissiper les ténèbres qui l'enveloppaient, et désireux d'ailleurs d'arriver à un meilleur résultat, il s'adressa à Louis-le-Germanique. Celui-ci, ayant invoqué à cette fin l'appui de son frère Charles-le-Chauve, roi de France, fit donner à des missionnaires les instructions nécessaires, les munit de livres, leur remit des vases sacrés et de l'argent, pour coopérer à la sainte œuvre à laquelle l'invitait le prince Bulgare. Ce dernier s'était également adressé au successeur de St-Pierre, et lui avait envoyé une ambassade composée des personnages les plus nobles du pays, parmi lesquels se trouvait même son fils. Il faisait connaître au Pape, en lui exposant l'état de la nation qu'il avait à gouverner, combien il désirait que le St-Père pourvût à ses besoins spirituels; de plus, il donna commission à ses ambassadeurs de consulter le Pape au sujet de *six-cents* chefs de doctrine. La députation arriva à Rome au mois d'août 866, et grande fut la consolation du Pontife; quelques-unes de ses lettres qui en font mention, d'autres qui parlent de ces heureuses circonstances, toutes démontrent que le St-Père en éprouva une joie indescriptible. Aussi, l'affaire ne souffrit aucun retard; les messagers royaux retournèrent en compagnie des légats du Pape. Les Missionnaires romains se rendirent en Bulgarie, et cette foi, qui se professe immaculée près de la tombe de Pierre, fut annoncée dans toute cette vaste contrée. Mais les réponses aux questions qui lui avaient été soumises, réponses que le Pape avait rédigées et qu'il avait confiées à ses Légats, Paul, évêque de Populonie en Toscane et Formose, évêque de Porto, lequel arriva dans la suite au Siége

apostolique, sont des documents d'un si grand intérêt, qu'il faudrait les soumettre à des commentaires étudiés avec soin[1]. Je nuirais au savoir de ceux qui m'écoutent, si je m'arrêtais à démontrer avec combien de justice le titre de *Grand* fut décerné au Pape saint Nicolas 1er; mais aujourd'hui que les études historiques sont approfondies et que l'on remonte aux causes qui produisent les faits et les résultats que ceux-ci obtiennent; maintenant que l'on aime à peser les doctrines en les soumettant à l'appréciation de l'histoire, qui en démontre l'influence, où elle eut et pouvait avoir lieu, sur les conditions civiles des peuples, qu'y a-t-il de plus utile que de voir un Pape mille ans après dicter des principes si solides de droit naturel, civil et social, discourir des peines et des formalités judiciaires, blâmer la torture, rendre constante la déposition des témoins, entrer dans les rapports qui doivent régler la famille, conférer des moyens par lesquels la nécessité de la guerre doit être adoucie par la charité, enfin s'intéresser jusque dans l'art et l'enseignement militaires, et là où il trouvait bon d'adopter les lois romaines, tâcher de faire en sorte que la modération et l'humanité vinssent les tempérer et les traduire en faits? Ce sont là des documents de la plus haute sagesse, par lesquels le siècle écoulé, parce qu'il en produisit quelques-uns qui n'étaient que le fruit de la pure raison humaine, croyait être en droit de s'en enorgueillir, en revendiquant le titre d'éclairé et de savant.

" Les Missionnaires romains répondirent si bien à l'attente que le Pape Nicolas 1r avait conçu d'eux, que la Bulgarie ne tarda pas à avoir beaucoup de ses enfants régénérés par le baptême; le roi Bogoris, après avoir chassé les Missionnaires des autres nations, envoya à Rome une nouvelle ambassade, pour demander au Pape pour archevêque ce même Formose, qui avait si bien mérité de son royaume, et d'autres, prêtres pour continuer et étendre l'œuvre entreprise par ses prédécesseurs. Mais le Pape ne consentit pas à laisser partir Formose, parce que la discipline de cette époque ne souffrait pas qu'un évêque

[1]) Nous avons déjà touché ce point dans notre Histoire des Missions Franciscaines, liv. I, chap. X.

fût enlevé de son siége pour passer à un autre (il est à remarquer que parmi les causes, qui firent flétrir indignement la mémoire de Formose, on fit intervenir celle que cet évêque avait été transféré de son siége de Porto à celui de Rome), et pour répondre à la demande de prêtres qui lui avait été faite, il envoya Dominique évêque de Trivento et Grimaud de Polimarzo, auxquels il recommanda de choisir parmi les clercs indigènes un homme d'une conduite exemplaire, qu'on pût élever à la dignité hiérarchique. Au moyen des auxiliaires que la cour de Rome avait envoyés, le peuple Bulgare aurait été en état de devenir le modèle des nations chrétiennes; mais il était voisin de Constantinople : ainsi exposé à subir l'influence des Grecs, il fut conduit par eux vers une mer orageuse, et obligé de lutter pendant dix siècles contre l'agitation de ses flots écumants et de ses tourbillons redoutables. Il lutte encore, ce peuple, surmontant ces flots de temps en temps, pour redevenir sans cesse jusqu'à nos jours le jouet de leur fureur.

« Pendant que ces événements s'accomplissaient, Photius patriarche intrus de Constantinople occupait ce siége. Il convient d'examiner ici de combien de soucis l'œuvre des latins près des Bulgares était pour lui l'objet; car nous y trouverons l'explication des difficultés qui ne tardèrent pas à surgir et qui empêchèrent la constitution de l'Eglise Bulgare selon les désirs et les pratiques du Siége Apostolique. Elles serviront en outre à montrer le caractère des vexations auxquelles les Bulgares furent constamment en butte de la part de l'Eglise Photienne. En vaillant investigateur, comme il l'était, Photius, indigné du succès qu'obtenaient les Occidentaux, écrivit une lettre encyclique aux Evêques d'Orient, dans laquelle il disait entre autres : « Il paraît que les hérésies sont éteintes, puisque la foi s'est étendue de la cité impériale jusque sur les nations encore ensevelies dans la nuit du paganisme. Les Bulgares, nation barbare et ennemie du nom de Jésus-Christ, ont renoncé à leurs superstitions païennes pour suivre la loi de l'Evangile; deux années se sont à peine passées depuis leur conversion, que déjà un essaim d'hommes impies et exécrables (de quelles autres qualifications pouvait-il désigner un chrétien?), sortis inopinément des ténèbres de l'Occident, ah!

pourrai-je l'énoncer? viennent comme un tremblement de terre, tombent comme une grêle épaisse, ou mieux encore s'élancent comme un sanglier, pour dévaster de leurs pieds et de leurs dents, c'est-à-dire de leur vie ignominieuse et de leur doctrine perverse, cette nouvelle vigne bien-aimée du Seigneur, et pour corrompre en elle par le venin de leurs erreurs la pureté de la foi! " Ici il se met à énumérer ces prétendues erreurs, qui ne sont que les chefs opposés à sa doctrine schismatique; ensuite il poursuit : " Voilà l'impiété et d'autres abominations encore que ces évêques des ténèbres répandirent comme une ivraie dans la nation Bulgare. Lorsque la nouvelle en parvint jusqu'à nous, nous en fûmes émus jusque dans nos entrailles, tout comme un père qui voit devant ses yeux sa propre race tourmentée par des serpents et des bêtes féroces, et nous ne pûmes nous donner du repos, avant de n'avoir sauvé des embûches ces pauvres brebis. Cependant ces nouveaux précurseurs de l'apostasie, ces ministres de l'Antéchrist, ces hommes dignes de mille morts, ces corrupteurs publics, ces séducteurs et ces ennemis de Dieu, nous les avons condamnés dans un concile (c'est le fameux concile chimérique, inventé par Photius, mais qu'il fit accréditer et dans lequel il excommunia le Pape Nicolas 1er), en prononçant de nouveau contre eux les anathèmes des Apôtres et des conciles, que ces malheureux ont attirés sur eux[1]...

" Nous espérons ramener les Bulgares à la foi; mais ce ne sont pas les seuls qui ont embrassé le Christianisme. Les Russes, peuple renommé pour sa barbarie et sa cruauté, qui, après avoir subjugué ses voisins, assaillit l'empire romain, eux aussi, se sont convertis et ont reçu un évêque d'Italie. Nous vous écrivons tout cela, nos très-chers frères, afin que vous puissiez prendre une délibération en commun sur cette question, lorsque vous serez assemblés en concile général. " Les lettres que les empereurs Michel et Basile écrivirent au roi des Bulgares étaient de la même teneur; sans hésiter, ce dernier envoya tous ces documents au Souverain Pontife en les confiant à une ambassade composée avec soin.

[1]) Tel est bien le langage que tiennent tous les schismatiques et les hérétiques. Ce n'est certes pas celui de la charité et de la vraie Eglise de Jésus-Christ.

« C'est alors que Nicolas écrivit aux évêques de France et d'Allemagne, afin que, de commune voix, ils réfutassent les noires accusations lancées par les Grecs contre les Latins. Aussitôt l'on vit les principales églises d'Occident contribuer activement et concourir de toutes leurs forces à ce mouvement de polémique apologétique à propos d'un événement qui venait de se passer chez les Bulgares. Cependant il n'eut point les conséquences qu'on pouvait en attendre : la chute de Photius, le rétablissement de St-Ignace, la mort du Pape Nicolas qui arriva bientôt après, jetèrent dans l'oubli les accusations les plus odieuses et les plaintes que l'on faisait entendre d'autre part; mais en mettant de côté la question de juridiction, on la compliqua pour la rendre plus brûlante. Car, en ne disant mot de la pureté de la foi, restait la question de savoir auquel des deux Patriarches serait soumise la nouvelle Eglise, si ce serait à celui de Constantinople, entre la circonscription territoriale duquel le royaume de Bulgarie était compris, ou au Pontife Romain, auquel le Roi Bogoris avait demandé des Missionnaires, qu'il avait reçus et dont il avait suivi la doctrine. C'est ce qui donna lieu, après que les Missionnaires latins furent chassés, à de longs démêlés; ils commencèrent par les débats que soutinrent les Légats du Pape Adrien II au 8e concile œcuménique assemblé à Constantinople et durèrent jusqu'à la députation envoyée par le Pape Jean VIII, qui menaça le Patriarche Ignace lui-même de l'excommunication, s'il persistait dans son opinion d'avoir jurisdiction en Bulgarie. Une pareille question, dans laquelle les raisons du Siége Apostolique ont été triomphalement vengées, peut se voir traitée d'une manière étendue dans plusieurs ouvrages; nous ne dirons rien des anciens, pour ne parler que des écrits que les polémiques ont mis au jour et qui sont plus particulièrement relatifs aux développements extrêmes des erreurs répandues contre la hiérarchie ecclésiastique. Nous citerons entr'autres l'Anti-Febronius de Zaccaria et le Pouvoir de l'Eglise par Bianchi, Franciscain de l'Observance. Deux points étaient donc en litige entre Constantinople et Rome par rapport à l'Eglise des Bulgares, à savoir le clergé qui aurait mission d'évangéliser, le siége qui devait avoir la jurisdiction; un troisième vint s'y ajouter, il portait sur la question de savoir quelle était la

langue qui aurait eu la prééminence dans les rites. Lorsque Constantin, dit le Philosophe, qui échangea ensuite son nom contre celui de Cyrille, partit de Thessalonique, accompagné de son frère Methodius, pour porter la lumière de l'Evangile chez les Cazares et les Moraves, il séjourna aussi pendant quelque temps chez les Bulgares : ils étudièrent la langue de ce peuple, dotèrent d'un alphabet distinct, portant le nom *d'Alphabet Cyrilléen*, les nations qui n'en avaient point encore, et à l'aide de nouveaux signes ils arrivèrent à donner de la consistance à cet idiome, qui fut ainsi placé dans les conditions nécessaires pour former une littérature propre et déterminée. On connaît les discussions qui résultèrent de l'adoption de la langue slave, et l'on sait que Jean VIII, ayant appelé devant lui les deux missionnaires Cyrille et Methodius, sanctionna ce qu'ils avaient fait et, après avoir ajouté quelques conditions afin de prévenir les erreurs qui auraient pu en résulter, accorda l'autorisation de conserver la langue slave dans la liturgie.

" Après ces explications, les phases de l'Eglise de Bulgarie se prêtent à se laisser renfermer dans un cadre qui, en les exposant sommairement, nous les montre au milieu du contraste des éléments que nous avons expliqués. L'Eglise autonome et autocéphale de Bulgarie fut établie à Acride; le roi Siméon, fatigué de la puissance souveraine qu'avaient exercée les Grecs, obtint du Pape Formose (c'est le même que nous avons vu plus haut travailler de tout son pouvoir en faveur des Bulgares) l'autorisation d'instituer une hiérarchie indépendante et pour lui-même l'insigne honneur d'être couronné roi de cette nation. Ses successeurs jouirent du même privilége de la part de leur peuple. Les rapports qui maintinrent le lien entre Rome et Acride durèrent aussi longtemps que l'Empire Bulgare lui-même, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1017, où Jean Vladislas, vaincu par l'empereur grec Léon II, vint clore la série des rois Bulgares; alors, comme leur royaume devint une province de l'empire Byzantin, l'Eglise perdit aussi son indépendance et fut soumise au Patriarche de Constantinople.

" Un peu plus d'un siècle et demi s'était écoulé, quand les Bulgares, impatients de secouer le joug des Grecs, tentèrent courageusement de revendiquer leurs droits de nation indé-

pendante et réussirent même à étendre leur territoire au-delà de ses limites primitives. En effet le soulèvement à la tête duquel se trouvaient deux frères Pierre et Asan, descendants de la race des anciens rois, se communiqua à la Valachie qui était limitrophe, et des deux régions unies dériva l'empire dit des Bulgares-Valaques. Les auteurs de cette révolution, prévenus par la mort, léguèrent le fruit de leur entreprise hardie à leur frère Joannitz ou Calo-Jean (Beau-Jean); celui-ci choisit pour capitale du nouvel Etat la ville de Trinobis ou Ernoë, plus favorablement située que la première; ayant recueilli les anciennes traditions, dans lesquelles il vit comment sa nation avait gagné en honneur et en gloire, il établit que la nouvelle métropole aurait tous les avantages qui recommandaient l'ancienne. Comme conséquence de cette mesure, se renouèrent entre les Bulgares-Valaques et le Pontife romain les relations qui avaient été commencées entre Bogoris et Nicolas Ier et Formose. Le Siége apostolique était alors occupé par Innocent III, qui accueillant avec une effusion d'amour le retour d'un troupeau si nombreux à l'unité catholique, ouvrit bientôt cette série d'enquêtes sur les intentions du roi, les dispositions des peuples, que l'histoire dans une foule d'actes a conservées pour rendre témoignage de la prudence avec laquelle gouvernait ce grand Pontife et qui se terminèrent par la légation solennelle du cardinal Léon Brancaleone. Ce prince de l'Eglise, reçu avec des marques infinies d'allégresse, arriva à la nouvelle capitale au mois d'octobre de l'année 1204 et, après avoir proclamé Trinobis la métropole et la ville primatiale de l'empire, il en consacra l'archevêque Basile. Le lendemain il donna l'onction royale à Joannitz; le diadême dont il le ceignit et le sceptre qu'il lui mit en main étaient des cadeaux du Pontife, qui y ajouta même l'étendard de Saint-Pierre.

« Ce retour fortuné vers une époque de grandeur nationale, religieuse et politique ne fut malheureusement que de courte durée. Les occasions qui sollicitaient du nouvel empire une alliance politique avec Constantinople étaient trop multipliées; d'un autre côté, les Grecs étaient trop arrogants et trop envieux de Rome pour ne pas saisir l'occasion de faire valoir leurs prétentions religieuses. Comme les vertus dont ils devaient

donner l'exemple ne suffisaient pas, ils flattèrent bassement les descendants de Calo-Jean, dominés plus d'une fois par des princesses grecques avec lesquelles ils s'étaient unis par le mariage, pour qu'ils se fussent opposés avec force à un honteux retour au schisme. Même parmi ces empereurs lâches et énervés par l'esprit byzantin, il y en eut qui se livrèrent aux débordements du libertinage. Celui qui se distingua entre tous fut Asan, qui donna libre carrière aux infamies. Ce fut sous son règne que la Bulgarie devint le foyer de toutes ces sectes qui étaient issues du Manichéisme. Les Pétrobrusiens ou Henriciens, les Cathares, les Bogomiles ou Bogarmites, les Joviniens, les Albigeois, les Patarins y trouvèrent protection et toute espèce d'assistance; dignes ancêtres par les doctrines, les arts, les emblèmes, les intentions, des Franc-maçons de nos temps modernes. Ce fut dans les montagnes désertes de la Bulgarie que se tenait caché ce pape mystérieux que les Albigeois de France allaient, dit-on, consulter, et qui peut être regardé comme le véritable prédécesseur du Grand Orient des loges et des boutiques des sectaires modernes. C'est pourquoi toutes les espèces d'hérésies politico-religieuses que nous avons mentionnées se trouvent très-souvent comprises dans les auteurs sous la dénomination générique de Bulgares, ou comme disent nos évêques, de Bugères.

« Mais cette coupable protection devint la source de nouveaux malheurs pour cet empire. Celui qui est instruit des conditions sociales de l'époque dont nous nous occupons, et qui se rappelle ce qu'étaient ces hérétiques, ne s'étonnera pas que le Pape Grégoire IX d'abord, puis Innocent IV se liguèrent aux rois de Hongrie, afin de mettre un terme aux maux que souffrait la société chrétienne de la part de ces coupables sectaires. Les documents que nous possédons de cette époque ne mettent pas en lumière toutes les phases de cette lutte. Ceux qu'a découverts récemment après des recherches minutieuses le Père Theiner et qui ont servi de sources pour le grand ouvrage qu'il a publié sur la Hongrie Catholique, s'ils ajoutent quelque lumière, ne dissipent cependant pas les ténèbres. Quoi qu'il en soit, c'est un fait acquis à l'histoire que cette conduite des rois Bulgares dut faire tomber leur État

sous la dépendance des rois de Hongrie. Aussi nous voyons que de 1271 à 1399 ces derniers firent valoir leurs droits de souveraineté sur la Bulgarie, et qu'ils contraignirent les rois de cet État à être sous leur sujétion.

„ Cependant la vigilance des Pontifes Romains dans le cours de ces deux siècles pour maintenir les Bulgares dans l'unité de la foi, ou les y rappeller quand ils s'en seraient écartés, cette vigilance est prouvée par une série remarquable de pièces que nous fait connaître le P. Theiner[1] dans son ouvrage cité plus haut. Dans toutes brille surtout le zèle des Papes Grégoire IV, Innocent IV, Nicolas IV et Benoît XII. Ce zèle fut si pressant qu'il condescendit jusqu'à proposer des médiations, afin de faire triompher la vérité dans l'âme de ces peuples.

„ Ici, je m'impose le devoir de ne pas passer sous silence les titres imprescriptibles que les Frères-Mineurs ont acquis à la reconnaissance des fidèles, en concourant au maintien de la foi Catholique en Bulgarie à cette époque pleine de périls et de dangers de tout genre. Depuis l'année où Innocent IV les envoya au roi Colmann, successeur d'Asan, c'est-à-dire en 1245, jusqu'à la mission de Légat Apostolique confiée en en 1451 par le Pape Nicolas V au Frère Eugène da Somma, ces humbles disciples du Pauvre d'Assise, qui vont les pieds nus, la tête rasée et n'ont qu'un habit grossier, ont rendu des services signalés à la cause catholique. Ils parcoururent la contrée dans tous les sens, l'arrosèrent de leurs sueurs, la rougirent de leur sang, qu'ils eurent plus d'une fois la gloire d'y verser pour rendre témoignage de la vérité de la foi, et y firent éclater des prodiges admirables d'un zèle dont l'énergie s'augmentait en raison même des difficultés qu'ils rencontraient et qui redoublaient leurs forces. Strascimire, le dernier roi des Bulgares, après avoir invoqué témérairement pour s'affranchir du joug des Hongrois, le secours d'Amurat I, se fit le sujet d'un Musulman, pour être réduit ensuite par Bajazet, avec tout son peuple, à une cruelle servitude et se voir déchu de ses droits à la royauté; dans ces conjonctures les Franciscains donnèrent une grande partie de leurs soins aux Bulgares.

[1]) Wading avait déjà fait connaître plusieurs de ces documents que le P. Theiner ne fait que reproduire.

La Société des Frères-Pèlerins pour Jésus-Christ, admirable institution due à la charité chrétienne du XIII[e] siècle, fut remise en vigueur, et les premiers pas que fit l'Italie furent dirigés vers ces contrées illyriennes en proie à la désolation et où il fallait soutenir la Croix. Tous ceux qui ont écrit sur les affaires de Bulgarie jusqu'à la fin du siècle dernier, ont rendu, pour des bienfaits du même genre, un témoignage honorable aux humbles disciples de S[t] François : et les écrivains de notre époque n'en ont pas dit un mot! »

Ici finit le discours du Professeur Ciccolini, que nous remerçions sincèrement de la justice qu'il rend, par un pareil langage, à l'Ordre des Franciscains, relativement aux missions de Bulgarie. Maintenant, en poursuivant, nous devons citer des noms particuliers et parler des œuvres apostoliques qui ont été accomplies dans cette contrée : c'est ce que nous allons faire dans cet article et dans d'autres qui suivront, en commençant à l'année 1245, car ce fut réellement en cette année que nos Franciscains s'y rendirent pour la première fois, sur un ordre d'Innocent IV, avec la lettre suivante adressée au roi Colmann. »

Placés comme nous sommes, dit le souverain Pontife, sur le Siége Apostolique, d'où nos regards se portent sur le monde, nous ne pouvons nous dispenser de souffrir cruellement et de nous sentir l'âme troublée, quand nous voyons quelques membres se détacher du corps et, ce qui plus est, déjà en quelque sorte frappés de mort, lorsque nous ne les entendons plus pleurer sur les maux de leur séparation. En effet, nous pensons qu'il n'existe même pas un seul hétérodoxe ignorant qu'il n'y a sur la terre qu'une seule tête à laquelle se rattache le corps tout entier de l'Eglise militante : ce qui est selon la nature, car elle ne comporte pas deux têtes sur un même corps sans monstruosité... (Il apporte à l'appui les figures de l'ancien testament dans lesquelles on voit quelle doit être la constitution de l'Eglise). Il est certain qu'un seul Adam fut commis à la garde du Paradis et qu'il eut une seule épouse (Ève) ; ils représentent Jésus-Christ, notre unique Seigneur, créé dans la justice et dans la pure vérité, et son unique Vicaire sur la terre (le Pape), puis son unique épouse, l'Eglise ; témoin l'Apôtre S[t] Paul qui dit : ce sacre-

ment est grand, je le dis en Jésus-Christ et dans l'Eglise. Tandis qu'au contraire Lamech, qui signifie humilié, en partageant en deux le corps de sa femme, devint sanguinaire et meurtrier du fruit qu'elle portait en ses entrailles. De la même manière, ceux qui provoquent un schisme dans l'Eglise tuent les âmes de ses enfants. En outre, nous lisons qu'il n'y eut également qu'une seule arche de salut dans laquelle, sous la direction d'un seul patriarche qui en était le pilote, un petit nombre d'hommes échappèrent au déluge qui dévastait toute la terre. En rappelant ce fait mystérieux, l'Apôtre Pierre dit : huit âmes portées par l'arche de Noé se sauvèrent sur les eaux; c'est à cela que répond aujourd'hui le baptême qui nous donne le salut. La même vérité, annonçant la vocation des peuples, affirme qu'il n'y aura un jour sur la terre qu'un seul troupeau sous un seul et même pasteur. Appelé par la clémence divine à diriger le bercail, Saint-Paul enseigne et prêche que nous devons rapporter notre foi et notre amour à un seul chef; puis, en nous avertissant d'éviter les schismatiques et tous ceux qui par désobéissance s'éloignent de l'unité du corps de l'Eglise, il termine en ces termes : que personne ne vous trompe à plaisir, sous prétexte d'humilité, à l'aide du culte superstitieux des anges, en s'ingérant dans des choses qu'il ne voit pas; vainement enorgueilli de ses pensées charnelles, il perd de vue la tête pour laquelle le corps tout entier, disposé et arrangé au moyen des articulations et des jointures, croît et se fortifie en Dieu. Or, jamais aucun fidèle n'a révoqué en doute que Jésus-Christ est le Chef non-seulement de l'Eglise militante, mais encore de l'Eglise triomphante. A cause de la nature humaine qu'il avait revêtue, il devait mourir pour ses brebis et remonter ensuite vers son Père après sa résurrection, en donnant ainsi aux membres l'espoir d'arriver au Ciel où est leur tête. Afin que le corps de l'Eglise enseignante ne semblât pas rester sans tête, par suite de l'absence matérielle de Jésus-Christ, il laissa sur la terre un Vicaire spécial. Et ce ne fut pas dans la personne de Jacques ou de Jean, qui semblaient des colonnes, ni dans celle de Paul, si savant et si profondément versé dans la science des lois (afin que personne ne pût se glorifier en sa présence), mais ce fut dans celle de Simon, qu'il appela Pierre. C'est donc lui qu'il mit à sa place comme pasteur universel

sur la terre avec la charge de paître toutes ses brebis, en disant : pais mes brebis, et il nous l'indiqua à nous comme le chef de toute l'Eglise, par ces autres paroles : tu t'appelles Cépha, qui signifie tête. Comme dans la tête humaine est placée la plénitude des facultés qui se répandent dans toutes les parties du corps, au moyen de canaux cachés, ainsi les trois ordres des fidèles de l'Eglise, qui sont les Prélats, les célibataires et les gens mariés,... dépendent de Pierre, lui demandent les moyens de faire leur salut et, avec patience et sagesse, comme sans contestation et sans résistance orgueilleuse, le prient de les délivrer de tout scrupule provenant d'un doute qui leur serait venu par suite des ténèbres de l'esprit humain. Il est vrai que St-Paul, s'appuyant sur ces paroles du Seigneur adressées sans distinction à tous les Apôtres : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez, exerça un ministère de dignité avec St-Pierre. Néanmoins, il reconnut en celui-ci le dépositaire de l'autorité suprême, grâce à ces autres paroles que Jésus-Christ adressait particulièrement à St-Pierre, en disant : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera également délié dans le ciel. C'est pour ce motif qu'il se rendit à Jérusalem auprès de St-Pierre comme étant le primat et la source de l'Evangile du Seigneur, et là il eut avec lui et avec d'autres des conférences sur la doctrine qu'il prêchait selon la révélation, afin de voir s'il était dans le bon chemin et pour ne pas s'en écarter. Cette autorité de St-Pierre est rendue bien plus manifeste encore par ces autres paroles qui lui sont adressées à lui seul par le Christ : Conduis la barque au large; puis aux autres : jetez vos filets pour la pêche. Ainsi donc St-Pierre seul, pour avoir reconnu, par l'excellence de sa foi, deux natures en Jésus-Christ, au moment où il lui dit : tu es le Christ, Fils de Dieu vivant, reçut sur la terre les clefs du royaume céleste. Et puisque le chef de l'Eglise militante est unique, il faut conclure que le Seigneur le désigna comme chef de cette même Eglise qu'il avait formée avec Paul et les autres apôtres et qu'il le nomma son Vicaire et son véritable successeur. Puis le Seigneur, prévoyant la méchanceté avec laquelle son Eglise serait opprimée par les tyrans, attaquée par les

héréques et déchirée par les schismatiques, ajouta les paroles suivantes : J'ai prié pour toi, ô Pierre, afin que ta foi ne chancelle pas et que toi-même, déjà converti une fois, tu raffermisses tes frères. On voit clairement par là que c'est devant le Siége de Pierre que doit être portée toute question en matière de foi. C'est sur ce Siége que la disposition de la grâce de Dieu nous a appelé à présider, sans aucun mérite de notre part, et nous ne pouvons nous dispenser de nous affliger profondément en voyant que quelques membres se sont détachés d'un corps dominé par une tête si pleine de grandeur. Nous voulons parler des Eglises des Grecs et des Bulgares qui, s'étant séparées de leur tête par désobéissance, ne participent plus à la vie réelle, puisqu'elles se sont soustraites à l'unité. En conséquence, comme nous sommes le garant du salut de tous, le serviteur des serviteurs de Celui qui ne veut pas qu'une seule âme soit perdue, le cœur touché de compassion pour toi et tes sujets, nous avons pris les sentiments d'affection de St-Paul, docteur des nations, lequel, sachant que le Créateur de toutes choses ne fait pas acception de personnes, se fit malade avec les malades et se donna tout entier à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Nous te prions donc et nous te conjurons dans le même Seigneur Jésus-Christ de ne pas tarder à retourner à l'unité de la St-Eglise Romaine et à ne pas traiter avec légèreté les mesures que nous prenons aujourd'hui à ton avantage, par inspiration divine et avec le conseil de nos frères, désirant ton salut et celui de ton peuple. Au reste, nous ne recherchons ni vos royaumes, ni vos richesses, mais nous ne voulons que gagner vos âmes à Jésus-Christ. Non, nous ne convoitons rien de ce que vous possédez; notre intention n'est pas de dominer votre grandeur; nous nous employons au contraire, autant que la justice de Dieu le permet, à vous élever et à accroître l'éclat dont vous êtes entouré. Aussi, avec la grâce de Jésus-Christ, notre cœur se remplira d'une sainte affection, si toi, qui es le chef et le prince de ce peuple, appliquant la perspicacité d'esprit qui te distingue de la multitude, tu écoutes avec bienveillance les propositions qui te seront faites de notre part par les messagers de paix, et si tu retournes à l'unité de l'Eglise catholique, en devenant ainsi comme les

prémices de ton peuple qui reviendra également. S'il te venait à l'esprit de dire que cela ne peut se faire sans un concile, nous répondons que nous sommes prêt à le convoquer à ta demande et d'y appeler les évêques Grecs et Bulgares. Nous vous y accueillerons, ainsi que vos procureurs et vos nonces avec toute espèce d'honneur et avec une joie extraordinaire. Nous rendrons ainsi ces membres au corps de l'Eglise, en la revêtant de la première étole de justice et d'intégrité. Ensuite nous tuerons le veau gras, afin d'offrir un banquet général aux fidèles, et nous leur annoncerons avec joie et bonheur que l'Eglise a repris tout son lustre comme dans les premiers temps, qu'elle est belle, comme une vigne florissante, que ses enfants l'entourent, comme les rejetons nouveaux qui font une couronne à l'olivier, et qu'ils attendent le moment d'aller au-devant de leur Sauveur Jésus-Christ. Ainsi, nous te prions et même nous t'enjoignons, au nom de Dieu, Père Tout-puissant et de son Fils, Jésus-Christ, qui nous a rachetés de son sang, de recevoir avec bienveillance nos chers fils, les Frères de l'ordre des Mineurs, porteurs des présentes, hommes de grandes vertus, qui ont fait leurs preuves depuis longtemps sous la règle de l'observance régulière et qui sont très-versés dans les Saintes-Ecritures. Nous les avons choisis parmi tous les autres, pour te les envoyer, parce que nous les avons crus plus aptes à atteindre le but de cette mission.

„ Lyon, le 21 mars de la 2e année de notre Pontificat[1]. "

Par une autre lettre datée du même mois, et intitulée : „ Aux Frères de l'Ordre des Mineurs qui partent pour les terres des païens, des Grecs, des Bulgares et des Comans, etc. " il accordait des pouvoirs très-étendus dont ils feraient usage pour le bien de ces peuples, afin de les ramener plus promptement dans le sein de l'Eglise[2].

Mais quels étaient ces Franciscains et combien étaient-ils? Quand arrivèrent-ils dans ces contrées? Comment furent-ils

[1]) Apud Wading, Annal. tom. III, ad an. 1245. — Raynald, ibid. — Theiner, Vetera Monumenta historica Hungariam sacram illustrantia, etc. tom. I, pag. 196. Romæ, typis Vaticani 1860. — Histoire universelle des Miss. Francisc. liv. I, chap. X.

[2]) Wading, loc. citat. et Theiner ibid. pag. 193.

accueillis par le prince? Quels furent les résultats de leur Mission? Chose douloureuse à dire, mais pourtant vraie! de tout cela, les chroniques de l'époque, aussi bien celles de l'Ordre que les autres, ne disent pas un mot[1]. Et si quelque lumière ne nous arrivait heureusement d'ailleurs relativement à cette Mission, nous devrions absolument rester dans les ténèbres et nous contenter des renseignements incomplets que nous donnent sur sa destination les lettres apostoliques citées plus haut. Mais ce que nous allons rapporter nous permettra de découvrir d'une manière ou de l'autre quelque trace de ces Missionnaires. Leurs noms et leurs faits sont restés, comme nous l'avons dit, dans une obscurité profonde à cette époque, peut-être à cause des révolutions si faciles dans ces pays, ou plutôt à cause des changements rapides qui, sous l'influence du schisme d'Orient, rendaient ces nations si peu stables dans la Foi Romaine.

Nous lisons donc que, deux années après leur départ pour la terre des Bulgares, la reine de Hongrie envoya auprès du Pape deux Frères-Mineurs de son royaume, c'est-à-dire, frère Jacques, ministre provincial, et frère Romain, chargés de traiter avec Sa Sainteté des moyens de reconcilier avec Rome le roi de Bulgarie et son peuple, ainsi que l'empereur Vatace[2]. Or, il nous paraît que cette reine n'aurait pu arriver à une pareille résolution, si elle n'avait eu des preuves certaines des bonnes dispositions du roi et de la nation de Bulgarie à l'égard de l'Eglise catholique, avec laquelle elle désirait ardemment de les voir reconciliés définitivement. Mais ici nous posons la question de savoir qui, dans ces entrefaites, plia ces âmes à des sentiments d'union? En effet, il n'y avait que quelque temps qu'ils avaient renoncé à l'amitié de Rome et qu'ils s'étaient ligués avec les Grecs contre les Latins, qui étaient alors maîtres de l'empire d'Orient. Nous pensons pouvoir expliquer ce retour de la manière suivante. Les Missionnaires Franciscains, envoyés en Bulgarie par le Pape Innocent, non-seulement arrivèrent dans ce pays et le parcoururent, mais

[1]) Voir le De Gubernatis, de Miss. antiq. lib. I. cap. IV.

[2]) Voir le De Gubernatis, De Miss. antiq. lib. I, cap. IV, nº 56. Wading, Annal. tom. III, ad an. 1247, nº VII, et notre Hist. univers. des Missions Franciscaines, loc. cit.

durent traiter avec le roi Colmann du but de leur Mission. Mais par la mort de ce monarque, arrivée précisément quand on négociait la conciliation[1], les Missionnaires se virent obligés d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à son successeur de les recevoir et d'écouter ce qu'ils lui exposeraient. Cependant ils supportèrent avec impatience le retard forcé qui leur était imposé, quoique, comme il résulte de la lettre même que le Pape leur remit, ils se fussent dirigés sur la Tartarie[2]; pour ce motif sans doute ils écrivirent à la reine de Hongrie, dans les Etats de laquelle l'Ordre des Franciscains était déjà florissant, pour lui demander de leur envoyer quelques frères, afin de continuer l'œuvre qu'ils avaient commencée. Ceux-ci arrivèrent, et les premiers poursuivirent leur route pour une Mission plus éloignée. Nous pensons que les Frères nouvellement arrivés furent Frère Jacques, ministre provincial, et Frère Romain, que nous avons vu envoyer par cette même reine de Hongrie au Pape Innocent IV à Lyon, avec la charge de communiquer au Saint Père ce qu'elle jugeait de plus opportun afin d'arriver à la meilleure conclusion possible, non-seulement par rapport aux Bulgares, mais encore à tout le peuple grec, à leurs chefs, dont elle était la fille. Le Pontife souscrivit à cette proposition et en fut fort satisfait, comme il conste de la réponse qu'il envoya aussitôt à la reine par l'intermédiaire de ces mêmes Frères Mineurs, en lui exprimant sa reconnaissance de la sollicitude qu'elle prenait du triomphe de la religion, et en même temps il excitait encore sa ferveur pour mettre tout en œuvre, afin de pouvoir arriver enfin à l'accomplissement de cette union tant désirée de tous les dissidents. Il ajoutait qu'il l'aiderait de son autorité dans cette entreprise, qui rendrait la paix et la joie à l'Eglise. Cette lettre est si importante qu'il est utile de la rapporter ici tout au long, puis-

[1]) En effet il mourut en 1245. Voir le grand Dict. Géog. au mot Bulgares, Venise, 1846.

[2]) Voici en effet la conclusion de la lettre du Pape à Colmann : « Donc, puisque sur tout ce dont j'ai parlé antérieurement et en particulier sur les articles qui regardent la paix, le traité a été avantageux, vous aurez soin que les mêmes (Frères) suivent dans leur voyage et au retour une route sûre et soient pourvus du nécessaire, afin de pouvoir se rendre chez les Tartares et autres nations plus éloignées. »

qu'elle donne des éclaircissements sérieux sur les événements solennels qui s'accomplirent alors, d'autant plus que l'histoire n'en donne pas tous les détails.

„ Avec une joie ineffable de notre cœur, ô illustre Reine, s'écrie Innocent, à la haute satisfaction de nos fils, Jacques, Ministre Provincial, et Romain, tous deux de l'Ordre des Frères Mineurs, nous avons entendu et nous avons proclamé, en rendant gloire à Dieu, qu'avec toutes les forces dont tu es capable, tu travailles à faire retourner Vatace et le peuple qui lui est soumis au giron de l'Eglise notre Mère. Nous t'en rendons d'autant plus grâces, que tes efforts tournent à la plus grande gloire et louange de Jésus-Christ, à l'allégresse et à la consolation de son Epouse, à notre avantage et au tien, et à un honneur extraordinaire. Donc, ô très-chère fille en Jésus-Christ, afin qu'il nous soit donné d'obtenir en pratique quelques résultats, nous te prions d'envoyer le plus tôt possible au susdit Vatace des légats d'une vertu et d'une prudence éprouvées, afin que par leurs paroles persuasives et leurs attentions, il soit convaincu et prêt à se soumettre à l'unité de notre Mère la Sainte-Eglise. Pour nous, de notre côté, en vue de l'estime et de l'amitié que nous t'avons vouées, nous sommes disposés à faire tout ce qui sera en notre pouvoir pour lui être utile en l'honneur de Dieu et de son Eglise. De Lyon, le trente de Janvier de la quatrième année de notre Pontificat[1]. „

Mais comment répondirent les Bulgares et les Grecs, dont les premiers suivaient la communion religieuse, à ces généreuses pensées de la Reine de Hongrie et du Pape Innocent, à la sollicitude des Frères-Mineurs, qui tous travaillaient à leur salut? Force nous est de dire avec douleur que, d'après l'histoire, toutes ces entreprises échouèrent. Aussi l'infortune dans laquelle furent plongés ces peuples dans la suite fut très-grande, et la barbarie où ils tombèrent fut jugée sans remède, dès que se fut accompli le schisme grec, auquel ils s'étaient laissé entraîner, enfin leur ruine fut achevée par la servitude dans laquelle ils furent réduits par les Musulmans. Cependant les Fils de

[1]) Apud Wading, Annal. tom. III ad an. 1247 et Theiner, Vetera monumenta, etc. loc. cit., pag. 203.

St-François ne se relâchèrent pas du zèle avec lequel ils avaient entrepris la Mission; aussi il nous sera agréable et édifiant à la fois de les voir toujours de plus en plus consumés du feu de la charité, redoubler d'efforts, multiplier les ressources de leur intelligence, verser même leur sang pour arriver à des moyens de reconcilier cette contrée avec Dieu et afin de la sauver de l'anathème de la malédiction divine. C'est pourquoi, ce que nous avons exposé jusqu'ici, n'est que le commencement de cette œuvre grande, laborieuse et héroïque, qui s'y accomplit depuis des siècles, et dans d'autres articles qui suivront, nous l'examinerons en y mettant toute la clarté possible.

Cependant nous ne pouvons terminer celui-ci, sans dire un mot touchant la position actuelle du peuple Bulgare et les grandes espérances qu'il a fait concevoir récemment de son retour sincère à notre Mère la Sainte-Eglise. On sait qu'un grand mouvement, de jour en jour plus rapide, s'est produit parmi tous les peuples Slaves. Ce mouvement, adroitement secondé par la Russie, a amené non-seulement la réforme, mais encore l'union en une seule famille de toutes les nations sous son autorité, dans la religion des descendants de Pierre-le-Grand. Dans cette œuvre elle fut efficacement secondée par bon nombre de journaux, qui à cette fin furent engagés çà et là à donner de l'éclat à ces négociations, comme le *Nord*, le *Messager Russe*, l'*Abeille du Nord*. Ces organes des sectes ennemies de Rome s'accordent presque tous à exalter, à l'excès, ce mouvement de tous les peuples Slaves; ils veulent à toute fin persuader à l'Europe que la France, plus que toute autre nation, est appelée à la part la plus active de médiation, afin d'amener tous les peuples d'origine Slave, qui s'étendent depuis la Mer Noire jusqu'à la Mer Baltique et ceux qui habitent les immenses régions que baigne la Mer Blanche, à s'unir ensemble et à se placer sous la protection du Czar, qui ferait tomber le croissant des Minarets de Constantinople, pour y faire flotter son pavillon.

Mais, nous demandons-nous, seront-ce bien là les desseins de la divine Providence? Quoiqu'il ne nous soit pas donné, à nous pauvres mortels, de sonder du regard les profondeurs des desseins de Dieu, nous avons cependant la ferme confiance que la France, par esprit de foi, par tradition, par instinct catholi-

que, quelle que soit la forme de son gouvernement, ne contribuera jamais par son influence à réaliser cet événement, qui serait, à vrai dire, sa propre ruine et celle de tout l'Occident : nous espérons qu'elle combattra de toutes ses forces cette funeste politique, et que, s'il le faut, elle ramènera une seconde fois ses armées, déjà couvertes des lauriers de Crimée. A cette nouvelle gloire l'invitent de préférence ces mêmes peuples Slaves, la Lithuanie, la Galicie, la Russie Blanche, la Poméranie, la Bohême, la Hongrie, la Croatie, la Valachie, la Moldavie, la Servie, la Bulgarie, qui toutes réclament leur autonomie propre, la liberté universelle et l'indépendance[1]. « Ils s'agitent, il est vrai, dirons-nous en continuant à citer le discours de l'illustre professeur Ciccolini, ils sont en mouvement, ces peuples; mais dans leur agitation, les uniates mettent leur confiance en Rome; les dissidents regardent la Ville éternelle comme le phare unique qui puisse les sauver de la tempête qui menace de les engloutir. Il ne peut en être autrement, si nous considérons de près le mouvement slave actuel. Ce mouvement est traditionnel, il a son fondement dans l'histoire. Et où l'histoire accuse-t-elle la grandeur et la puissance nationale des Slaves? Est-ce à Moscou, à St-Petersbourg, à Constantinople ou à Rome? La réponse que maintenant l'esprit humain donne à cette question, l'événement l'aura donné dans un temps peu éloigné, si ce n'est pas à nous, du moins à ceux qui viendront après nous. Cependant que l'on veuille observer que les premiers Slaves, auxquels les apôtres Cyrille et Methodius prêchèrent la foi, furent les Bulgares, et qu'eux encore ont été les premiers à donner l'exemple du retour à la foi qui leur avait été révélée, et qu'ensuite leurs actions sont populaires parmi leurs voisins. » En effet, nous-mêmes nous les avons vus tout récemment s'incliner devant la chaire de Pierre et la reconnaître pour leur mère. Qu'importe que le malheureux prélat, qui était venu recevoir à Rome des mains mêmes du Souverain Pontife actuel la consécration solennelle de pasteur de son peuple, ait, aussitôt après son retour à Constantinople, apostasié de nouveau de la foi catholique et se soit jeté dans les bras de la Russie? Il ne constitue certaine-

[1]) Ciccolini, Dissert. cit.

ment pas à lui seul tout le peuple Bulgare, que nous savons se tenir inébranlablement soumis à l'Eglise romaine; il sera d'autant plus raffermi par la défection de ce malheureux, qui présente une nouvelle preuve de la révoltante abjection, dans laquelle tombe tout prêtre schismatique, dès qu'il s'est séparé de Rome[1].

Nous concluons avec l'écrivain que nous avons plus d'une fois cité. „ J'adore les secrets conseils de la Providence, qui a voulu que St-Cyrille vînt porter ses dépouilles mortelles dans cette cité de Pierre. Une légende très-touchante raconte que la mère de cet apôtre demanda la translation des précieuses reliques dans sa patrie, la ville de Thessalonique, et que le corps vénérable du saint leva la main pour signifier qu'il voulait demeurer à Rome. Jusqu'à présent ce précieux trésor demeure caché dans l'église de St-Clément. Quand ce sera la volonté du Seigneur, il pourra sans doute être l'objet de la vénération publique; nous croyons que cette tombe deviendra le sanctuaire vers lequel les Slaves se rendront en pieux pèlerinage, quand, libres et affranchis de l'oppression schismatique, ils viendront exprimer leurs sentiments de gratitude au lieu même de la confession de St-Pierre. „

[1]) Jusqu'à présent rien n'est venu confirmer l'Apostasie du prélat Bulgare; et tout porte à croire plutôt à un infâme enlèvement qu'à une perfide apostasie. (*Note du traducteur*).



DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

GÉMONE DANS LE FRIOUL.

Fondation d'un nouveau monastère de religieuses Tertiaires-Franciscaines, dans le but de coopérer avec leurs confrères mineurs à l'œuvre des saintes Missions; lettre du Père Cyprien de Trévise, lecteur de philosophie des Mineurs Observantins à Venise, à l'éditeur de ces Annales.

1861.

Venise, le 9 *août* 1861.

MON RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Je crois que vous devez avoir connaissance de la récente fondation du monastère des religieuses Tertiaires-Franciscaines des saintes Missions, au gros bourg de Gémone dans le Frioul. Cependant j'espère vous faire plaisir en vous donnant un récit plus détaillé de l'origine et du but de ce nouvel institut, ainsi que de la solennité et des circonstances particulières qui accompagnèrent l'installation des Sœurs dans le dit couvent.

Vous qui pénétrez si bien dans les affaires de notre ordre et dans ses relations avec la société, vous n'ignorez point comment quelques-uns méconnaissent de nos jours la part qu'y prit sans cesse l'Institut Franciscain, jusqu'au point d'accuser celui-ci de ne plus s'en soucier depuis quelque temps. Ils ne songent point que ceci est démenti par le fait que cet ordre croît et se multiplie toujours de plus en plus en des rameaux nouveaux qui répondent aux nouveaux besoins de la société, ainsi que le prouve l'établissement qui vient de s'élever des Tertiaires des Saintes Missions. Chose certainement admirable! Aussi cet Ordre paraît vraiment être comme de tous les temps; et tandis qu'il semble inerte, nous voyons

qu'il donne la vie à des rejetons toujours nouveaux selon la grande idée de son fondateur, c'est-à-dire, d'attirer tout le monde au bien, dans tous les temps et par tous les moyens possibles, en mettant en œuvre l'exemple et la prédication, l'éducation et l'enseignement auprès de l'un et de l'autre sexe.

Cependant, l'œuvre la plus importante du christianisme, que vous appelez à juste titre un droit, un devoir et un besoin de la société, c'est la propagation de la foi, à laquelle, dans tous les temps, les fils du Père Séraphique appliquèrent leur esprit avec un succès que chacun reconnaît. Aujourd'hui, on apprécie de même toute la part que peut y avoir la femme; l'Eglise n'a point hésité à l'associer aux Missionnaires, voulant favoriser toutes les institutions du sexe dévot qui ont pour but de coopérer à la diffusion de l'Evangile parmi tous les peuples.

Il y a peu de temps, une personne pieuse eut l'idée de créer une institution si utile. Bien qu'elle n'appartînt point à notre Ordre, elle lui était cependant unie d'esprit et de cœur, et ne mit aucun retard à exécuter son projet avec l'approbation du chef suprême de notre famille.

Ici, je regrette de ne pouvoir dévoiler à votre paternité le nom de cette noble personne qui conçut ce dessein utile, car elle veut rester ignorée du public. Seulement, je vous dirai que, outre son rang illustre, elle brille dans la société par ses nombreuses et belles œuvres de bienfaisance chrétienne, ainsi que par les nobles qualités de l'esprit et du cœur. Elle fit amplement éclater tous ces mérites dans la fondation susdite, et ayant pris elle-même l'habit du Tiers-Ordre de la Pénitence de notre saint Père, sous le nom de sœur Josèphe-Marie de Jésus, avec une activité presque inconcevable de la part d'une femme, elle mit la main à l'œuvre afin de réaliser dans toutes ses parties le dessein sacré qu'elle avait conçu.

Le but de la nouvelle institution est de seconder les Missionnaires Franciscains dans la propagation de l'Evangile; car, vu l'immensité du territoire confié à la direction de chacun d'eux, ils ne peuvent pas facilement s'acquitter de tous les offices de leur ministère, comme par exemple, lorsqu'ils sont obligés d'aller prêcher en différents endroits pour la conversion des peuples, il leur est impossible de s'occuper de l'éducation des enfants, et spécialement des petites filles et des filles adultes. Cet office tout de charité et de patience semble, à vrai dire, mieux convenir aux femmes. C'est pour cette raison qu'ayant ouvert dans ces contrées éloignées des écoles à l'imitation de l'Europe, elles enseignent aux jeu-

nes filles toutes sortes d'ouvrages propres à la femme, et tout ce qui regarde les bonnes mœurs et la bienséance, afin d'en former de bonnes filles et des mères chrétiennes.

Mais avant tout, il est nécessaire de former les maîtresses elles-mêmes à cet esprit de dévouement qui est requis pour un si haut ministère; ce qu'on ne peut obtenir que par la discipline bien ordonnée du cloître et au moyen d'une règle de perfection bien entendue.

Arrivée à Venise, la Révérende Mère Sœur Josèphe-Marie de Jésus chercha aussitôt un religieux Franciscain sage et prudent, et elle le trouva à St-François de la Vigne, dans la personne du Très-Révérend Père Grégoire des Grottes de Castro, ex-Provincial des Mineurs Observantins et Lecteur Jubilaire de Théologie, religieux qui possédait toutes les qualités nécessaires au but proposé. Par les conseils de ce Père et par le concours des faits et des circonstances qui manifestèrent la volonté du ciel, elle résolut d'établir le berceau de la dite institution dans l'antique château, aujourd'hui le gros bourg de Gémone dans le Frioul, au pied des Alpes Carniques, situé sur une pente d'où il domine la vallée voisine du Tagliamento. La révérende Mère Josèphe-Marie de Jésus, professant une dévotion spéciale pour le glorieux Thaumaturge St-Antoine de Padoue dont elle avait dans plusieurs circonstances difficiles de sa vie éprouvé la protection, voulut que ce saint en fut le protecteur, et le premier monastère s'éleva à l'endroit même où St-Antoine de Padoue avait eu pendant quelque temps sa demeure, qui est précisément le bourg de Gémone, où son sanctuaire est très-vénéré et gardé par ses confrères de la province de l'observance de Venise, auxquels on a depuis peu rendu leur ancien couvent.

Ce monastère est bâti aux frais de la sœur Josèphe-Marie sur les ruines de l'ancienne maison qu'y possédaient les Clarisses et s'étend sur un plan quadrilatère, de sorte qu'il renferme une vaste cour, bien qu'il soit privé du portique en usage dans les monastères ordinaires. Il a deux étages où se trouvent des cellules symétriquement disposées dans quatre grands corridors, ou, comme on dit plus communément, dortoirs. Chaque cellule a environ trois mètres de long sur deux et demi de large. Pour tout mobilier on y voit une paillasse couverte d'une toile grossière, une croix et un banc en bois. Les armoires et les coffres en sont entièrement exclus, ainsi que tout autre objet qui pourrait être en opposition avec cette parfaite pauvreté, laquelle, comme dit Le Dante,

. . . Privata del primo marito,

Mille e cent'anni e più dispetta e scura
Fino a costui *(a Francisco)* si stette senza invito.

« Veuve de son premier époux depuis plus de onze siècles, avait, jusqu'au temps de St François, vécu dans la retraite et dans l'obscurité. »

Le saint, en mourant, *la recommanda* chaudement à ses fils et à ses filles comme à *ses héritiers légitimes.*

E commandà che l'amassero a fede.
Et ordonna de l'aimer avec fidélité.

Si tôt que le Monastère fut achevé, on songea à la vêture solennelle des jeunes personnes venues de la France, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Suisse et de l'Italie, et qui s'étaient présentées, bien au nombre de 54, pour prendre le saint habit de la pénitence et de la pauvreté Franciscaine. Ce costume est en tout semblable à celui des autres religieuses Clarisses, excepté que le drap, couleur de cendre, est plus grossier et que les pieds, tout à fait déchaussés, n'ont d'autre abri que des sandales à la façon des apôtres. Des maîtresses très-habiles et pleinement exercées dans la perfection religieuse, prises d'autres couvents où l'on professe la même règle, avaient pourvu à l'éducation de ces jeunes personnes. Qui pourrait jamais exprimer en paroles l'émotion qu'éprouva le peuple nombreux, accouru pour voir une si touchante cérémonie, lorsque ces femmes délicates se présentèrent à l'autel, et que, s'étant dépouillées généreusement de tout ornement mondain, elles se revêtirent de la bure grossière, et comme dit l'Alighieri, se ceignirent de l'humble cordon, et qu'après s'être déchaussées, elles se laissèrent couper les tresses de leurs cheveux pour les offrir en sacrifice au Seigneur.

Mais cette solennité aussi belle que simple ne se borna point là. On avait encore à accomplir l'institution canonique du Monastère, l'ordination de la clôture et la nomination légitime de celle qui devait présider comme supérieure. Monseigneur Joseph-Louis Trevisanato, Archevêque d'Udine, fut invité pour assister à toutes ces formalités. Ce digne Prélat, déjà promoteur de la pieuse institution, non-seulement consentit volontiers à cette invitation, mais en même temps il céda encore généreusement la juridiction qui lui revenait de droit sur ce Monastère, situé dans son diocèse, au très-révérend Père Ministre Général de tout l'Ordre des Mineurs, à qui désormais il sera immédia-

tement soumis. Celui-ci à son tour institua pour son Commissaire le sus-mentionné Père Grégoire des Grottes, ex-Ministre Provincial de la Province de Venise.

La cérémonie sacrée eut lieu le 21 Avril, et je crois qu'il vaut bien la peine d'en donner une courte description. Ce jour donc, vers les 8 heures du matin, en bel ordre et précédées des saints étendards, les 54 sœurs se dirigèrent du Monastère au Sanctuaire de Saint Antoine, gardé par les Pères Mineurs-Observantins. Toutes étaient revêtues de leur habit de pénitence, avaient la tête couverte d'un ample voile qui les enveloppait et descendait presque jusqu'à terre; elles tenaient en main un lis, symbole de la virginité. En dernier lieu venait la révérende Mère Sœur Marie-Josèphe, fondatrice et Supérieure, portant dans la main droite un bouquet de fleurs de différentes couleurs, et à ses côtés marchait le Père Commissaire en étole et en surplis, avec deux autres religieux qui l'accompagnaient. Lorsque les sœurs furent entrées dans le temple, on chanta le *Responsorium* du Thaumaturge Saint-Antoine; puis s'étant unies en procession à la famille des Pères Mineurs-Observantins, elles s'avancèrent vers la Cathédrale.

De tous les points de la province, le peuple accourut en foule pour voir un spectacle si nouveau qui pénétrait tous les cœurs de respect et de religion. Tous les chemins étaient parsemés de myrte et de fleurs, chaque maison avait ses fenêtres ornées de tentures et de bannières. Au milieu d'une joie universelle, pure et tranquille, que nulle parole ne pourrait exprimer, l'émotion vint s'accroître à chaque instant jusqu'aux larmes, en entendant le chant grave des Psaumes que les Pères Franciscains alternaient avec celui de trente jeunes filles environ, vêtues de blanc, qui s'étaient jointes à la procession, et les accords de symphonies choisies, admirablement exécutées par la société de musique du pays. Le cortége arrivé à la Cathédrale (temple très-antique en style bizantin, tout orné pour la fête et rempli de plus de huit milles personnes), les sœurs y furent reçues par le clergé, qui les accompagna jusqu'au presbytère, où elles prirent place dans un lieu préparé à cet effet, ayant à leur tête la supérieure, sœur Marie-Josèphe, suivie du Commissaire du district, du Préteur, ainsi que du commandant de la garnison militaire, du Père Commissaire et du très-révérend Provincial des Mineurs-Observantins, Père Philippe-Marie de Venise. Alors Son Excellence Révérendissime, Monseigneur l'Archevêque Trevisanato, s'étant levé, entonna le *Veni Creator Spiritus*, après lequel il commença à célébrer la Messe solennelle,

avec l'accompagnement d'une musique choisie, composée par l'instructeur et directeur actuel de la société philharmonique de Gémone, et supérieurement bien exécutée par les artistes dilettanti du même endroit. Le saint sacrifice terminé, le même Prélat prononça un éloquent discours; puis la procession, ayant pris un nouvel éclat par la présence de l'Archevêque et de tous les autres personnages nommés plus haut, au milieu d'un peuple toujours croissant, reprit le chemin du Monastère.

Mais comme celui-ci ne possédait pas encore une église convenable (cependant on n'a pas tardé de commencer une église sur un plan gothique), on avait préparé en guise de chapelle une grande salle au rez-de-chaussée. La procession y étant entrée, les religieuses s'avancèrent au chœur, et là Monseigneur l'Archevêque leur adressa des paroles pleines de gravité touchant la vie religieuse qu'elles venaient d'embrasser, les présenta une à une à leur Supérieure, la révérende Mère Sœur Marie Josèphe, à laquelle il exposa pareillement toute l'importance de la lourde charge qu'elle s'était imposée de diriger, selon l'esprit de Dieu, cette famille religieuse. Finalement, après avoir chanté le *Te Deum*, on termina la cérémonie sacrée par la bénédiction solennelle du saint Sacrement.

Telle est, très-Révérend Père, l'institution qui vient de se faire à Gémone du Monastère des Tertiaires-Franciscaines des saintes Missions, où l'on professe la Règle du Tiers-Ordre de saint François, sans aucune modification ou dispense, en parfaite vie commune. Là les sœurs se préparent, les unes à passer les mers afin d'aller s'établir dans les contrées infidèles qui leur seront assignées, pour y étendre par leur concours la propagation de la foi catholique; les autres, pour donner à Gémone même, une instruction gratuite aux pauvres jeunes filles, et à toutes celles qui voudraient choisir ce Monastère dans le but d'y vivre en communauté civile. En outre, les religieuses se livrent journellement à des prières assidues, parmi lesquelles est l'office de la bienheureuse Vierge qu'elles récitent en chœur. Tout le peuple ici fait des vœux au Seigneur afin qu'il daigne couronner une si belle œuvre d'un heureux résultat. En effet, il semble que Dieu se plaît à les exaucer pleinement, puisque chaque jour de nouvelles postulantes se présentent. Presque toutes sont recommandées par des Evêques, des Prélats et par d'autres personnages distingués, et demandent d'être agréées à la sainte famille, de sorte que les sœurs se trouvent déjà au nombre de 66.

J'ajoute enfin, que le 22 avril le même Monseigneur l'Archevêque

de Trevisanato a bien voulu célébrer la cérémonie de l'inauguration de la nouvelle église du Monastère en daignant en poser la première pierre. Cette église sera dans peu de temps complètement achevée.

Agréez, très-Révérend Père, mes sentiments d'estime et de fraternelle affection avec lesquels je me nomme,

Votre très-affectueux Confrère en Jésus-Christ,

FR. CYPRIEN DE TRÉVISE,

lecteur général des Min. Obs.

ALBANIE.

II.

Lettre du Père Jean-Pierre de Bergame, Observantin Réformé de la Province de Lombardie, à son confrère le Père Constantin de Valcamanica concernant ses fatigues apostoliques dans ces régions.

Nikai, 20 *mars* 1861.

TRÈS-CHER PÈRE CONSTANTIN,

Pour compléter la joie du jour de Pâques, j'ai reçu votre chère et aimable lettre le 14 février, datée d'Este, où vous étiez allé prêcher le saint carême. Mille grâces vous soient rendues des souvenirs que vous conservez de ce pauvre Missionnaire. Je regrette beaucoup la mort du bon Curé de Tagliuno, mais celle du docteur Silva, homme plein de mérites, m'afflige encore davantage. Que le Seigneur leur donne à tous deux la félicité éternelle en récompense de l'amour qu'ils portèrent à l'Ordre du Séraphique François d'Assise. J'offrirai de tout cœur pour eux mes prières et le saint sacrifice de la messe. Ensuite, je me suis beaucoup réjoui en entendant le bon succès des travaux de notre Ordre dans notre province de la Lombardie, et Dieu veuille qu'aucun événement sinistre ne vienne les troubler. J'ai également appris avec plaisir que le Père Lecteur Daniel a été installé à Sabbioncello, et que la dignité de Lecteur a été conférée à mon cher Père Alexandre.

Au temps déjà où il écoutait mes pauvres leçons, il faisait présager ses succès à venir. L'office de Secrétaire convenait pareillement au Père Ange, et par ce que vous m'écrivez dans votre lettre, je vois que le Ministre actuel est un homme très zélé qui prend fort à cœur l'avancement de notre jeune Province. Que Dieu le protége!

S'il plaît à votre R. Paternité d'entendre quelques nouvelles de ma personne et de cette petite partie des Missions de l'Albanie, je pourrai la satisfaire. D'abord ma santé est assez bonne, mais les fièvres de l'an dernier, qui m'ont presque conduit au tombeau, m'ont laissé en échange une douleur périodique à la tête et une certaine paralysie dans les membres, qui pourtant ne m'afflige que rarement. Pendant le carême, que, excepté le dimanche des Rameaux et les deux fêtes de Pâques, j'ai passé entièrement dans les hospices de Nikai et de Marturi, j'ai eu l'occassion de visiter tous les villages des deux Tribus, ayant une nourriture Dieu sait quelle! dormant sur des grabats et marchant chaque jour, pendant deux, quatre et jusqu'à six heures, au milieu des neiges et des glaces. Aussi, après le dimanche de Quasimodo, il me survint une forte inflammation de poitrine, qui néanmoins, avec l'aide de Marie Immaculée, me quitta environ sept jours après, pendant lesquels, sans médecin ni médecine, j'ai dû me guérir par moi-même en me saignant de ma propre main, à trois reprises différentes.

Ici dans la Mission plusieurs changements ont eu lieu qui sans doute vous seront déjà connus. Monseigneur Pascal Vuicic a été transféré du Siége de Pulati à celui d'Alexandrie en Egypte. A sa place on a élu un certain Père Darius Bucciarelli, Observant, secrétaire de l'Evêque de Scutari, jeune homme doué d'un très-bon cœur et de talents plus qu'ordinaires. Le départ de Monseigneur Pascal me causa en vérité un grand chagrin, car j'avais en lui un père affectueux et un doux soutien dans tous mes devoirs. Les soins et les attentions que ce docte et humble Franciscain mitré m'a témoignés, pendant les trois mois environ que j'ai gardé le lit chez lui, ne peuvent s'exprimer. Le Révérend Père Louis du Sasso, bon Frère Mineur, du pays de Gênes, mais de la Province Romaine Réformée, fut par la sacrée Congrégation transféré à la préfecture des Missions de Servie, et le Révérend Père Albert de Landiona, préfet de cette Mission, a été envoyé sur sa demande à celle de Pulati. Il appartient à la Province Réformée de saint Diégo, il a été admis dans l'Ordre par feu notre Père Provincial Jean de Volarno, qui fut tant regretté, et par lui instruit dans la discipline monastique. Il en

conserve en effet un tendre souvenir. Ce jeune Père a un excellent caractère, est affable, doux, pieux, plein de mansuétude, généreux et d'un zèle très-ardent.

La tribu de Nikai, depuis le mois de mars de l'an dernier, a été confiée à mes faibles forces, conjointement avec celle de Marturi. Un certain Père Michel de saint Quiric y avait été envoyé de Naples pour Missionnaire, mais il était d'un âge avancé et d'une santé débile; de sorte qu'après quatre mois de fatigues énormes, il fut obligé de se retirer. Ces deux tribus touchent aux tribus Mahométanes de Crasnice, de Betucci, de Gas et d'autres jadis catholiques. Même celle de Nikai a une certaine affinité avec celle de Crasnice, à laquelle elle est unie en ligue offensive et défensive.

Les habitants de cette dernière tribu aiment beaucoup les religieux, leur portent leurs enfants malades pour être bénis et demandent des prières et d'autres choses nécessaires à leurs besoins.

Plusieurs fois il m'est arrivé de raisonner de religion avec les chefs de cette tribu et avec d'autres personnes de distinction, et malgré leur éloquence, ils devaient à la fin confesser, ou que Dieu n'existe pas (ce qui pour eux, bien qu'ils soient infidèles, est un blasphème très-grave), ou que Mahomet est un grand imposteur. Mais Dieu, dans ses desseins impénétrables, a tellement aveuglé ces peuples qu'ils voient la lumière et la rejettent. Ils connaissent et peuvent comprendre la conclusion terrible qu'il faut en tirer, mais ils ne veulent point se courber sous le joug de la foi et se contentent de conclure que le Frère a fait un raisonnement subtil et a l'esprit fort pénétrant. Mais si je ne suis point parvenu à convertir les vieux adeptes du Prophète, j'ai réussi souvent, au moyen d'une sainte fourberie, à arracher plusieurs enfants aux griffes du démon. Et voici de quelle manière. De temps en temps des femmes Turques se présentaient à moi, afin d'avoir des médicaments pour leur enfants malades. M'étant aperçu que plusieurs de ceux-ci étaient près de mourir, je les baptisai disant aux mères que je venais de les bénir, et que c'était là l'unique remède que je pouvais leur administrer. Les femmes s'en allèrent toutes joyeuses en répétant : « Que Dieu te sauve l'âme, ô bon Père, et te donne le salut éternel,! » Je sus en effet que tous ces enfants moururent en s'envolant, sans aucun doute, comme de petits anges au ciel.

Je vous prie d'offrir, à l'occasion, mes salutations affectueuses à nos deux très-chers et bien-aimés Confrères qui travaillent depuis plusieurs

années dans les Missions ardues de la Chine, et qui sont le Père François et le Père Eusèbe. Saluez aussi de ma part tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi, particulièrement le Père Supérieur Paulin et le Père Ferdinand. Veuillez chaque jour me recommander au Seigneur dans vos prières et surtout dans le saint sacrifice de la Messe, afin qu'il me donne la grâce d'obtenir le salut des âmes qui sont confiées à mes soins, et de me sauver moi-même. Je vous serais ensuite bien obligé, si de temps en temps vous vouliez me donner quelques nouvelles de notre Province, et je prierai Dieu et la sainte Vierge de vous combler de leurs bénédictions. En attendant croyez-moi toujours, en Jésus-Christ,

Votre très-affectueux Confrère et Ami,

Frère Jean-Pierre de Bergame,

Miss. Apost. des Min. Obs. Réf.

CHINE.

III.

Lettrre de grande importance touchant les Missions de la Chine, de Monseigneur Louis Célestin Spelta, Mineur Observantin Réformé, de l'Ordre de Saint François, Vicaire Apostolique de Hou-pè, et Visiteur Délégué par le Saint-Siége de toutes les Missions de la Chine, au Très-Révérend Père *Bernardin de Montefranco*, Ministre Général de tout l'Ordre Franciscain.

Hou-pè, le 26 *mars* 1861.

Mon Très-Révérend Père,

Je suis arrivé sous la protection du Seigneur, le 20 novembre dernier, dans ma résidence de Tien-men, du Vicariat apostolique de Hou-pè, d'où je vous écris. Il me serait infiniment agréable de vous donner quelques bonnes nouvelles, autant de mon voyage que de tous nos bons Confrères ainsi que des progrès que fait la Religion Chrétienne dans cette contrée, où s'élève enfin l'aurore d'une paix douce et sereine et d'une liberté qui

semble promettre d'avoir de la stabilité. Mais la persécution qui sévit dans mon Vicariat même, pendant mon absence, m'oblige à ne vous parler que de fuites, de captures, de coups, de procès, de martyrs et de morts. D'abord je vous entretiendrai de la capture de quatre chrétiens de Sin-zam, et du martyre de Maître Paul Wam, chrétien de Hoa-kia-kou; ensuite de la fuite et de la mort prématurée de notre très-Révérend Confrère, Père Faustin Bugazzi de Plaisance; et en dernier lieu, du procès et des tourments endurés par le prêtre Jean-Baptiste Cheng de Mien-iam et par le professeur de langue chinoise, Paul Ko de Kien-chang.

Il faut donc savoir qu'au printemps de l'an dernier, à Han-Kou, port de U-chan-fu, ville capitale de la Hou-pè, on afficha un *Memorandum* que Sem-Wam, chef de milices et cruel adversaire des chrétiens et des Européens, avait adressé à l'Empereur dans le but de l'exciter contre eux. Ce *Memorandum*, traduit dans notre langue, est ainsi conçu : « Dans toutes les provinces de l'empire il y a des hommes perfides qui enseignent et propagent la religion du ciel en anéantissant la raison et les droits. Ces hommes par leurs longs discours sur la doctrine de Jésus-Christ tâchent de séduire le cœur des simples et achètent les savants avec de l'argent. De sorte qu'en peu d'années, ils ont gagné du terrain d'une manière effrayante, d'où il suit que la doctrine de Mencius et de Confucius est déjà tellement abandonnée que le monde s'en va à sa ruine. Oui, il est certain que, si un jour ces sectaires atteignent leur but, on verra que le nombre des hommes séduits sera infini, et que le peuple chinois deviendra une horde d'assassins. » Cet écrit était dans la même ville accompagné d'un édit du vice-roi de Hou-pè, par lequel il enjoignait à tous les Mandarins qui lui étaient soumis de faire une diligente inquisition parmi les chrétiens gouvernés par un certain Européen surnommé Fan, dans lequel, d'après les renseignements et le portrait qui était joint à l'édit, on reconnut la personne de Monseigneur Desflèches, qui passait par Kin-chou-fu, en se rendant à son Vicariat de Ssu-chuen, et qu'on croyait être le visiteur de tout l'empire Chinois. Puis, on publia encore d'autres édits contre la société de tempérance, ou de la Nymphe de la fleur blanche, de la fleur jaune et de la fleur rouge. Dans l'un de ces édits on parlait encore des chrétiens comme s'ils étaient des adeptes de ces sociétés secrètes.

On emprisonna donc quelques-uns d'entre eux à Sin-zam comme directement frappés par ces décrets, et le vieux maître Paul Wan fut

martyrisé. Je vous donne ici la narration qui m'en a été faite par notre confrère, le Père Philippe de Modène, dans une lettre qu'il m'adressa à cet effet. Le Mandarin de Kin-chou-fu ayant reçu du Vice-roi l'ordre d'aller à la recherche de l'Européen Fan, visiteur supposé de tout l'empire Chinois, confia cette charge à un certain Mandarin militaire qui, avec une bonne escorte de soldats, se mit aussitôt en besogne. Celui-ci était, il y a peu d'années, le premier voleur et assassin de tous les pays d'alentour, et chef de plus d'un millier de compagnons. Il ne se passait pas de jour qu'il ne commît avec eux des meurtres et des brigandages, surtout sur le fleuve Cham. Plusieurs fois la justice avait été sur ses traces; mais elle ne put jamais l'atteindre, car il était adroitement défendu par ses complices de vol. A la fin pourtant, il tomba dans le piége et fut condamné à mort. Néanmoins il sut se soustraire à cet arrêt en promettant que, si on lui faisait grâce, il purgerait le district des voleurs qui lui étaient soumis, et paierait de sa vie si un seul autre assassinat se commettait encore. En effet, en moins d'un an, tout le pays fut délivré des incursions de ces brigands. Ce service lui valut la dignité de grand Mandarin du céleste empire, qui en Europe équivaudrait à celle de colonel. De plus il était devenu, ainsi que tous ses collègues, riche et puissant outre mesure. Voilà de quels hommes le gouvernement chinois se sert pour traiter les négociations les plus délicates!

Ayant quitté Kin-chou-fu avec tous les honneurs diplomatiques, il se mit à parcourir toutes les terres et tous les villages afin de découvrir l'Européen que le gouvernement recherchait. Comme plusieurs païens ne savaient pas distinguer les chrétiens des dissidents, spécialement des sectaires de la société de tempérance, il arriva que le voleur prit, parmi ceux-ci mêmes, un grand nombre d'individus dont plusieurs furent assommés et les maisons saccagées. Bientôt il rencontra dans une place, nommée Sin-zam, quelques-unes de nos familles néophytes, dont l'une surtout était fort riche. Semblable à un tigre affamé, à l'instant il s'élance sur elle, la dépouille de tout ce qu'elle possède, emmène prisonniers quatre de ses membres et ordonne qu'ils soient tous égorgés. Cependant à cet acte barbare tout le pays se révolte; les païens mêmes, dont quelques-uns avaient également été dépouillés par lui, les armes à la main, menacent de l'exterminer s'il ne rend point à la liberté ces pauvres chrétiens. Mais s'étant sauvé à temps sur un de ses vaisseaux, il échappa à cette fureur, traînant à sa suite les quatre malheureux captifs dans la ville de Kin-chou-fu, où il demanda à grands cris le prix de ses services.

Mais le Mandarin auquel il s'adressa, au lieu de le récompenser, lui fit des reproches très-sévères, disant que sa mission n'avait point été d'emprisonner des chrétiens, mais seulement de s'enquérir si sur le territoire de l'empire il y avait des Européens fauteurs de révolutions. Le scélerat, couvert de confusion, se démit de son emploi et retourna chez lui. Qui croirait cependant que malgré tout cela ce Mandarin tînt les quatre chrétiens emprisonnés au-delà de six mois, et ne consentît à les laisser libres, pour vaquer à leurs affaires, que moyennant une grosse somme d'argent?

Mais ce que ne parvint point à effectuer le scélérat cité plus haut, dans le district de Kin-chou-fu, fut exécuté par un autre Mandarin militaire, également impie, expédié par le chef de Gan-lo-fu. Celui-ci alla, non à la recherche de l'Européen Fan, mais à celle des adhérents de la société de Tempérance dans notre mission de Hon-kia-kou, soumise au gouvernement des deux districts de Kin-chou-fu et de Gan-lo-fu, où malheureusement un chef de cette secte, nommé Ma-chen, avait sa demeure dans le voisinage de nos chrétiens. En allant donc à la poursuite de celui-ci (qui en effet fut trouvé, pris, et après deux mois décapité à Kan-chou-fu), le Mandarin arriva par hasard dans la maison d'un de nos néophites, appelé Paul Wam, âgé de 65 ans environ, vivant dans la crainte de Dieu, homme de lettres très-estimé et maître d'école depuis plusieurs années, et l'arrêta. Déjà averti du péril, il se disposait à fuir le lendemain avec un fils adoptif, en se dirigeant vers Kin-chou-fu; mais il n'exécuta point ce projet à temps. Il fut assailli au milieu de la nuit par des soldats qui, l'ayant arraché de son lit, lui permirent à peine de se couvrir d'une veste, et l'emmenèrent, ainsi que son fils, étroitement enchaîné, au Mandarin susdit. Je n'ai pu connaître les détails de ce qui leur advint chez ce dignitaire, excepté le dilemme qui fut proposé à Paul: « abjurer le Christ en foulant aux pieds la croix, ou mourir! » La croix qu'il devait fouler aux pieds était un petit crucifix que par dévotion il portait suspendu au cou, d'où ils le lui arrachèrent. Mais Paul, avec des paroles énergiques, rendit hommage à notre foi, démontra que sans elle il est impossible d'obtenir le salut, et dit en terminant au Mandarin: « Je ne ferai jamais ce que tu me proposes, car je me rendrais coupable d'un grand crime devant le Dieu que j'adore avec une foi vive. Dispose donc de moi comme il te semble meilleur, car j'y suis préparé! » Il fut condamné à mort et reçut cette sentence avec une résignation calme, demandant seulement au Mandarin qu'on lui fît la faveur de lui délier la main

droite, enfin de pouvoir se fortfier par le signe de la croix : ce qui lui fut accordé. Ayant donc relevé de terre le crucifix qu'on lui avait proposé de fouler aux pieds, avec des soupirs pieux et des larmes de tendresse, il ne cessa de le baiser, recommandant son esprit à Dieu et le remerciant de l'avoir jugé digne de mourir pour son amour ! Le Mandarin s'étant aperçu que tous les assistants étaient émus à ce spectacle, ordonna que sans plus tarder on exécutât la sentence. En effet, à l'instant même, Paul eut la tête tranchée en invoquant à haute voix les saints noms de Jésus et de Marie, et en s'envolant au ciel avec la palme du martyre!

Mais la fureur des bourreaux n'était point encore apaisée. Ils éventrèrent la victime, et lui ayant coupé par moquerie les parties les plus délicates du corps, ils en mangèrent ensuite le foie et le cœur! Barbarie qui fait vraiment horreur à quiconque a un cœur dans sa poitrine, et démontre la haine dont ces barbares sont animés contre les apôtres de la foi de Jésus-Christ. Ils exposèrent ensuite la tête du martyr sur la voie publique, suspendue par les cheveux à une branche d'arbre, avec un écrit d'opprobre dans lequel on lisait : « Cette tête est celle du malfaiteur chrétien, Paul Wam! » Mais probablement parce qu'elle n'avait pas été bien attachée, peu d'heures après elle tomba dans une latrine qui se trouvait dessous. Cette tête fut respectueusement recueillie par les membres de sa famille, qui l'ensevelirent honorablement avec le reste de son corps. Je tiens ces circonstances authentiques du martyre de notre néophyte de trois chrétiens du même district, qui, lors de la dernière solennité de la Nativité, venaient les larmes aux yeux, implorer ma pitié, car toute cette communauté de chrétiens est dispersée sans qu'aucun prêtre puisse s'en approcher.

La persécution n'en resta point là. Les païens, s'étant rendus maîtres d'une petite chapelle que les chrétiens avaient érigée à leurs frais, la convertirent en maison de jeu. Ils chassèrent le catéchiste de son habitation qui était contigue à la chapelle, et ayant arraché des autres maisons chrétiennes les inscriptions que nous avons coutume d'y mettre en signe de la religion professée, ils y substituèrent des inscriptions païennes, avec menace de traduire les chrétiens au tribunal s'ils s'assemblaient de nouveau pour prier. Pauvres néophytes qui, depuis huit ans environ qu'ils avaient le bonheur de connaître le vrai Dieu, n'en passèrent aucun sans être plus ou moins persécutés!

Les édits mentionnés plus haut eurent encore pour effets la fuite et la mort prématurée de mon bien-aimé Vicaire Général, Père Faustin

Burgazzi, de Plaisance, Franciscain d'une vie exemplaire et de beaucoup de science, ainsi que la capture, le procès et les tourments endurés par le Père Jean-Baptiste Cheng et par le docte Paul Ko, professeur de littérature chinoise et père du disciple Pierre que j'eus pour compagnon lors de mon voyage en Europe. Voici en peu de mots le recit de tous ces événements. Le 12 juin de l'année dernière, le gouverneur d'Iu-chen s'était rendu à Te-gan-fu, afin de se concerter avec son supérieur concernant les chrétiens. Le soir même à Jam-kia-ho, où se trouvent notre résidence, le Séminaire et le Collége, arriva le chef des gardes du gouvernement de Jam-ko-tou, qui, au lieu d'aller loger, comme il en avait l'habitude, chez le premier syndic, bon chrétien, se rendit chez un païen subalterne. Là sa manière d'agir et de parler étant suspecte, on en vint aussitôt faire le rapport à mon Vicaire Général. Celui-ci, à cause de l'expérience qu'il avait acquise par les persécutions des années précédentes, ne voulut point exposer à de graves périls les espérances de l'église d'Hou-pè. Ayant donc dissous le Séminaire et laissé le Collége à la garde de trois prêtres chinois, il se retira avec un autre Père Européen dans une communauté de chrétiens, à trois milles de distance. Le gouverneur quitta Te-gan-fu, et les premiers d'entre les païens de la ville assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre. Mais en même temps venait de U-cham-fu la nouvelle que dans la capitale un édit public promettait bonne récompense à qui prendrait l'Européen Fan, dont cet avis contenait le portrait. On ne donna aucun poids à une pareille annonce; même, voyant que le temps se passait sans événement sinistre et que l'horizon s'éclaircissait, le vigilant Vicaire voulait retourner à sa propre résidence. Mais cette tranquillité apparente n'était que le prélude d'une tempête. En effet, le 16, il apprit que le gouverneur avait déjà pénétré dans le Séminaire à la recherche de Fan. Que faire dans une circonstance aussi critique? Il résolut de venir dans ce lieu d'où je vous écris, afin de voir de loin la tournure que prendraient les affaires, prêt à entreprendre tout ce qui serait jugé nécessaire pour le mieux. Cependant les désagréments du voyage, ajoutés aux maux présents et aux tristes prévisions de l'avenir, ainsi que les grands malaises qu'il avait éprouvés en faisant la traversée dans une mauvaise barque et par un temps malsain, accablèrent sa santé déjà mal affermie. Etant tombé malade, le soir du 9 juillet, il rendit sa belle âme pleine de mérites dans l'amour de Dieu. Cette perte fut grande pour mon vicariat et me causa une vive douleur, car je l'aimais comme la prunelle de mes yeux.

Entretemps le gouverneur d'Iu-chen, s'étant rendu au Séminaire contre la coutume des gouverneurs chinois, se présenta avec une suite peu nombreuse et avec des procédés pleins d'urbanité. Il fut reçu par le prêtre Jean Baptiste Cheng et par le professeur Paul Ko; les deux autres prêtres avaient eu le temps et le moyen de fuir. Il déclara être venu malgré lui pour visiter ces lieux, et y avoir été forcé par les ordres répétés du gouverneur de la métropole. Même il défendit aux siens d'enlever quoi que ce fût, et ayant accepté une collation, il voulut que le prêtre et le professeur fussent assis à côté de lui. Ensuite il visita tous les coins et recoins, fureta, examina toute chose, et ayant reconnu qu'il n'y avait rien de compromettant, ni qu'il ne s'y trouvait aucun indice de l'européen Fan dont il avait demandé des détails, il leur dit de l'accompagner à la ville, pour attester que l'étranger qu'on cherchait n'y était pas en effet, et pour réfuter eux-mêmes les imputations faites aux chrétiens de cette bourgade. Le prêtre et le professeur obéirent, et sur son invitation ils prirent place dans une chaise à porteur.

Arrivés de nuit à Ju-chen, ils s'installèrent dans une chambre du tribunal qui leur était assignée, avec la liberté de sortir dans la cour contigue et de recevoir des visites. Mais un jour le gouverneur, les ayant appelés en entretien particulier, les exhorta courtoisement à renoncer à leur foi; ce à quoi s'étant refusés, ils furent renvoyés dans leur chambre. Toutefois on apprit par les employés du tribunal qu'ils seraient à l'instant libérés si seulement quelqu'un s'offrait à répondre pour eux. Aussitôt quelques hommes lettrés se présentèrent; mais le gouverneur dit qu'il attendait les instructions de son supérieur. A l'arrivée de celles-ci, ils ne furent cependant point mis en liberté. On assure même que des païens, hostiles aux chrétiens de Jam-kia-ho, obtinrent du gouverneur, au moyen d'argent, la promesse de faire détruire l'église du même endroit et la dispersion du Collége. Il est certain qu'il différa d'instruire le procès des prisonniers jusqu'à ce qu'une occasion favorable s'en présentât. Cette occasion vint de la part du gouverneur de Kim-xan, qui en traversant le territoire de Ju-chen avait ouï dire que le prêtre Cheng était en prison. Il demanda donc au magistrat détenteur de le punir pour avoir converti à la foi une famille soumise à sa juridiction. Cependant celui-ci, comme pour consulter de nouveau son supérieur, envoya son fils à la ville capitale, mais avec la mission d'insinuer sa propre volonté au juge criminel en chef de la province, et il réussit si bien dans son dessein que, le 13 du mois d'août, l'ordre fut

donné de détruire l'église et d'envoyer à U-cham-fu les deux prisonniers. Partis le jour suivant, ils y arrivèrent le 16, furent mis aussitôt dans la prison criminelle, et quatre jours après ils furent appelés en jugement, chargés de chaînes. Au commencement le juge suprême n'étant point présent, deux fontionnaires subalternes ouvrirent la procédure. Ceux-ci, après s'être enquis de Fan et après avoir entendu les victimes attester qu'ils n'en savaient rien, tentèrent d'ébranler leur foi en disant : „Vous devez être convaincus que votre religion est perfide, c'est pourquoi vous êtes obligés de l'abandonner.„ Mais eux, ayant répondu qu'ils ne commettraient jamais cette apostasie : „Pensez-y bien, répliquèrent les fonctionnaires, et songez à ce que vous faites; car vous n'êtes plus dans un tribunal inférieur, mais dans un lieu où il s'agit de la vie ou de la mort, à laquelle vous n'échapperez point si vous ne foulez aux pieds la croix.

„Nous ne le ferons jamais! „ reprirent les confesseurs. Et ceux-la : „maintenant viendra le juge. „ En effet il arriva deux heures après, tout courroucé à cause de la résistance qui avait été faite à ses employés, il s'assit et prit le pinceau en main en disant :

„Il y a trois mois que je n'ai condamné personne à mort; or, vous serez les premiers. Mais peut-être vous raviserez-vous? „ „Non„ répondirent les prisonniers. Se tournant alors vers les sbires : „Qu'on apporte, dit-il, de la viande et du poisson et donnez-en à ces malheureux. „ Et ceux-ci en mangèrent sans rien objecter. „Ah! s'écria alors le tyran vous avez des jours auxquels il vous est permis de manger de ces mets! Ce que je réclame de vous en signe de votre changement de résolution, c'est que vous vous passiez la croix entre les jambes.„ Ils s'y refusèrent et le juge commanda de donner à l'instant deux cents coups de verges au professeur Paul Ko, et cinq cents au prêtre Jean-Baptiste Cheng. Les bourreaux exécutèrent cet ordre avec une cruauté sans exemple, faisant jaillir à flots le sang des membres des victimes, qui néanmoins s'affermirent de plus en plus dans la foi. Alors le juge dit : „S'ils veulent s'abstenir jusqu'à la mort, cela dépend d'eux. Ramenez-les en prison! „

Sur ces entrefaites un autre prêtre chinois et plusieurs d'entre les premiers des chrétiens se rendirent chez le juge afin d'acheter par de l'argent ce que la justice de la cause ne pouvait obtenir. Par ce moyen, au premier de septembre, le professeur Paul Ko fut confié à quelques gardes pour être reconduit à sa propre ville, mais enchaîné comme s'il était un insigne malfaiteur. Arrivé à sa destination, il devait pendant un mois encore porter ses chaînes dans l'intérieur de la prison, et encore ne lui

furent-elles ôtées que sous la caution des Syndics, et à condition qu'il ne sortirait pas de la ville et n'enseignerait point la religion du Seigneur du ciel. Mais sans s'inquiéter de rien, il retourna en secret à son emploi. Pendant le trajet qu'il fit de la ville capitale à sa ville natale, son fils Pierre, dont j'ai parlé plus haut, ayant appris que son père passait près de l'endroit où il était, et poussé par l'amour filial, courut pour le voir. Mais étant soupçonné de vouloir tenter de l'enlever, il fut pris par les soldats, enchaîné et tenu prisonnier pendant plusieurs jours.

Un sort tout opposé était réservé au digne prêtre Cheng. Sur les réquisitions faites par le gouverneur de Kim-xan, il devait rester encore bien du temps en prison. Même le jour auquel on lui avait promis de le renvoyer à sa ville natale, il fut appelé à un nouvel interrogatoire, et eut à souffrir de nouveaux tourments.

« Renoncez à votre religion : » lui dit-on. Comme il persista dans son refus, le juge lui fit donner une trentaine de coups sur la tête avec un instrument en cuir. Lorsqu'il était tout défiguré, que le sang lui coulait à grands flots et que la parole lui manquait, on lui intima de nouveau de renoncer au Christ. Il ne put répondre que par des signes pour manifester sa constance. Le juge, voyant donc qu'il ne pouvait rien obtenir de lui, le renvoya en prison. Dans cet intervalle les amis du prêtre firent de nouvelles démarches en sa faveur auprès du juge. et celui-ci à la fin consentit à le rendre, comme Paul, à sa ville natale. Mais comme il n'y avait plus aucun parent, le juge voulut qu'il fût conduit à la ville dont dépend le bourg où se trouvait sa demeure. Par cette disposition il retomba au pouvoir du gouverneur d'Iu-chen.

Tandis que ces événements se passaient à U-cham-fu, le feu de la persécution continua à Jam-kia-ho, où, dès l'aube du 20 août, le gouverneur revint au Séminaire, accompagné cette fois d'un bon nombre de soldats qui hurlaient et secouaient des chaînes. Les deux prêtres chinois qui s'y trouvaient et les élèves séminaristes qui sur ces entrefaites y étaient retournés, durent fuir à la hâte. Le gouverneur arrêta les trois serviteurs qui y étaient restés, mais bientôt après il les rendit à la liberté, chassa tous les élèves du collége qu'il livra au pillage. Dans l'église, on renversa le maître autel, on dispersa la terre où reposaient en partie les ossements du martyr Clé, et qui étaient déposés sous le banc de communion. Hélas! quel spectacle navrant offrirent ces jours de terreur et d'angoisse! Les prêtres en fuite, le Séminaire et le Collége dispersés, la maison et l'église livrées au pillage et les deux prisonniers accablés de coups!

Dès que le Gouverneur fut de retour à Iu-chen, il fit appeler huit chrétiens de Jam-kia-ho, dont cinq seulement se présentèrent à lui, et il leur dit : « Votre gouverneur vous ordonne de renoncer à votre religion si vous voulez qu'on vous sauve la vie » Tous répondirent : « Nous mourrons plutôt ! » Et comme parmi eux se trouvait le syndic chrétien que j'ai cité plus haut, le juge en se tournant vers lui s'écria : « Toi, comme chef de l'endroit, tu dois donner le bon exemple aux autres. » Sur sa réponse négative, il lui fit donner quatre vingts coups, mais le syndic demeura toujours ferme dans sa sainte résolution. Alors le juge, s'élançant de son siége, le saisit par les cheveux et parvint avec l'aide des bourreaux à le traîner sur une croix étendue par terre. Il employa ensuite le même procédé avec les autres, et à l'un d'eux il cassa les deux genoux. Il leur demanda alors s'ils avaient aidé à élever l'église de Jam-kia-ho. Ayant entendu leur réponse affirmative, il leur intima l'ordre de promettre par écrit d'abaisser l'église jusqu'au niveau des autres maisons. Ils y consentirent, croyant que sans blesser leur conscience ils pouvaient y souscrire. Mais, ayant réfléchi après, ils se repentirent de leur promesse et résolurent de ne point tenir leur parole, à quelque prix que ce fût. Quand à peine ils étaient de retour dans leurs foyers, on vit paraître l'édit suivant que je transcris fidèlement ici comme un argument solennel des mensonges impudents dont se servent les ministres du gouvernement chinois.

« Moi, Chao, gouverneur d'Iu-chen, élevé à dix degrés d'honneur, j'ai reçu l'ordre de promulguer cet édit pour notifier tout ce qui suit : Le juge criminel en chef m'avait écrit pour m'enjoindre de lui remettre la cause des prisonniers Jean-Baptiste Cheng et Paul Ko, ainsi que d'autres disciples perfides, propagateurs de la religion du Seigneur du ciel, et de les consigner aux gardes du bon gouvernement pour les conduire à U-cham-fu, afin d'y être jugés par lui. Là Jean-Baptiste Cheng confessa de sa propre bouche d'avoir suivi et propagé la susdite religion; mais ayant manifesté le désir de ne plus appartenir à la société de tempérance et s'étant repenti du passé, on lui ordonna à la cour de justice de se passer une croix de bois entre les jambes. Ce fut pour cet acte que le juge crut pouvoir accorder à tous deux un pardon généreux, en leur indiquant le moyen de réparer les fautes passées et de recommencer une vie meilleure. Il les renvoya donc à leur ville natale pour y être gardés sous la surveillance de ceux qui devaient repondre d'eux. Cependant Jean-Baptiste Cheng, ayant été de nouveau accusé par U-iam-lin auprès

du gouverneur de Kin-xan pour avoir enseigné la religion à U-iam-xe, et le fait n'étant pas encore éclairci, le juge a été contraint de le retenir en prison. Entre temps, il ordonna au gouverneur de Kin-xan de lui faire connaître tout ce qu'il savait concernant l'affaire, afin qu'il sût à quoi s'en tenir. Sans vous dire ensuite, continue le juge en chef, que j'ai donné des ordres au gouverneur de Cianscia, de consigner Paul Ko au gouverneur de Cien-cham, afin de le mettre sous la surveillance des garants et que j'ai fait brûler tous leurs livres religieux; je veux que vous exécutiez de suite l'ordre que je vous enjoins, de bien examiner si l'école, établie par Jean-Baptiste Cheng et par d'autres, est en effet l'église de la religion du Seigneur du ciel, et de prendre Wam-Kuan-zou et Wam-Kua-nan, père et fils avec leurs adhérents, de les contraindre à renoncer à la société de tempérance et de se passer la croix entre les jambes, afin qu'ils se repentent du passé et se conduisent bien à l'avenir. Par cette intimation je fus obligé, continue Chao, d'aller à la recherche de ces autres chrétiens perfides pour ne laisser dans le peuple aucun germe de la gangrène funeste. Je ne cachais point au public ce qu'il me fallait exécuter afin que cet ordre produisît de l'effet. Après avoir appelé en jugement Wam-Kuan-zou et quelques autres chrétiens, et après les avoir contraints à fouler aux pieds la croix en ma présence, et à fixer le jour auquel ils détruiraient l'église du Seigneur du ciel, je crois qu'il est de mon devoir d'adresser à tous les hommes tant privés civils que militaires, de Jam-kuo-tan, Wam-tca-sta et des environs cet avertissement : Vous tous qui par le passé avez stupidement suivi la religion du Seigneur du ciel, vous en aurez un pardon immédiat, pourvu que vous donniez signe de retourner à la vérité. Mais si après avoir eu connaissance du présent ordre, vous demeurez obstinés, vous serez pris, jugés et punis très-sévèrement. Et vous exécuteurs de justice, syndics, fonctionnaires publics de tout genre, forcez Wan-kuan-zou et les autres à se dépêcher à détruire l'église susdite, et dénoncez-moi sans tarder les chrétiens sans égard pour leur rang ou leur condition. Obéissez-moi tous respectueusement, et ne contrevenez point à mon présent commandement ».

Par bonheur un édit aussi brutal n'eut aucun effet. Mais l'intrépide prêtre Cheng, qui dans les premiers jours d'Octobre arriva de U-cham-fu à Ju-chen, au lieu d'y être mis en liberté, fut enfermé dans une chambre du tribunal et deux jours après de nouveau appelé en jugement. Alors le gouverneur lui dit d'un ton irrité : « Lorsqu'on a requis vos

chrétiens qui avaient donné leur parole de détruire l'église, ils s'y sont refusés parce que tu manquais, toi qui es leur chef. Or donc, si tu as à cœur de sortir de prison, engage-les sans tarder à mettre la main à l'œuvre, ou je te remettrai dans les chaînes au fond d'un cachot plus noir encore. Je t'accorde trois jours pour prendre une détermination.» Le prêtre ne répondit rien, mais le quatrième jour, à la nouvelle intimation qui lui était faite, il dit : «Je n'ai point bâti cette église pour que je doive la détruire ! » «Peu importe, répliqua le Mandarin, tu es prêtre et à moins que tu ne le commandes, les chrétiens ne se mettront point à l'œuvre ! » Et lui, comme autrefois Saint-Paul, répondit en plaisantant : «Oui vraiment, dans l'état où vous m'avez mis, je suis bien capable d'inspirer l'obéissance ! » Le gouverneur exaspéré de cette réponse le fit traîner dans la prison des délinquants et l'y laissa encore dix jours pour délibérer, sous peine de cruels supplices, s'il ne se décidait pas à obéir. Et voici de nouveau le saint prêtre de Jésus-Christ, livré à toutes sortes d'horreurs, contraint de dormir sur la terre humide parmi la lie du peuple, dans un lieu où l'on souffre toutes sortes d'intempéries, et où s'accumulent des immondices de tout genre. Les dix jours étant passés, le juge renouvela ses menaces, auxquelles le prêtre répondit : «Si votre grandeur veut détruire l'église, elle en a le pouvoir, et a des soldats pour exécuter ses ordres, mais quant à moi, je m'y refuserai jusque dans l'éternité ! » «Ainsi, s'écria le juge, tu mourras dans mes prisons ! »

Et il le fit enfermer de nouveau. Cependant quelques païens lettrés, amis des chrétiens, s'étant présentés chez ce tigre, le prièrent de vouloir rendre le prêtre à la liberté, parce qu'il ne méritait point un pareil martyre. Chao, interdit de cette démarche : «Je le sais bien moi aussi, dit-il, d'un ton à la fois humble et courroucé, que je dois finir par le mettre en liberté. En vérité je n'ai rien contre lui, et vous avez vu avec combien de clémence je l'ai toujours traité. Mais l'église est-elle détruite, ou non, jusqu'aux fondements? Seulement à cette condition je puis vous satisfaire.» De sorte que le digne prisonnier demeura toujours enfermé, car il n'avait pas voulu consentir à ce qu'on obtînt sa liberté à prix d'argent. A peine âgé d'un peu plus de trente ans, d'une humilité et d'une simplicité rares, il reçut sans doute de Dieu la grâce de tant souffrir en récompense de ses vertus et des services qu'il avait rendus à cette église d'Hou-pè, où il opéra des conversions nombreuses et, pour ainsi dire, quotidiennes.

Peu de temps avant son arrestation il avait converti 400 personnes

sans compter 80 autres qu'il préparait au baptême, office auquel il donne ses soins, en ce moment même, du fond de sa prison, par l'intermédiaire des catéchistes. Il a si bien gagné l'estime et le respect des malfaiteurs enfermés avec lui, que tous maudissent son persécuteur. Il leur prêche la foi, et déjà il en a converti deux auxquels il enseigne maintenant le catéchisme et les prières du chrétien.

Voilà, très-Révérend Père, les détails que je trouvai en retournant dans ma résidence, pour ne pas parler de la mort précieuse de mon excellent et très-savant premier Vicaire Général, Père Joseph Baccarani, également de notre Ordre Séraphique; lui aussi, a passé à une vie meilleure par suite d'une maladie contractée par les supplices, les angoisses et les terreurs qu'il avait endurés pendant son voyage de Hong-kong à l'intérieur de l'empire, où, malgré tant de persécutions, la foi continue à s'étendre. C'est ainsi que se vérifie sans cesse ce mot de Tertullien : *Que le sang des martyrs est une semence de chrétiens.*

Pardonnez-moi si je ne vous écris davantage; car je suis malade depuis plusieurs jours, et entièrement dénué de forces. Je vous prie donc de communiquer ma lettre à notre très-estimé et Révérend Père Marcellin de Civezza, et de le remercier aussi en mon nom de la lettre précieuse qu'il m'a écrite depuis peu, et à laquelle je voudrais bien répondre si je n'en étais empêché par les raisons que je viens de dire. Saluez-le de ma part ainsi que notre Père Procureur-Général, le très-cher Père Antoine de Rignano, le Postulateur des causes des Saints, le Père François de Lucques, et le bien-aimé Père Jacques de Civezza. Enfin, recommandez-moi à l'enfant Jésus, à notre Saint Père François et à la très-sainte Vierge Marie, afin qu'ils m'aident à parvenir aux joies de la céleste patrie.

P. S. Je joins à la présente une note abrégée des fruits spirituels recueillis dans mon Vicariat de Hou-pè, pendant l'année 1860 qui vient de s'écouler.

Votre très-dévoué et très-obéissant fils,

LOUIS CÉLESTIN SPELTA,

Vicaire Apost. de Hou-pè, et visiteur de toutes les Missions de la Chine.

TABLEAU

DE L'ADMINISTRATION SPIRITUELLE DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE HOU-PÈ PENDANT L'ANNÉE 1860.

Enfants de familles chrétiennes baptisés.

1.	Dans le district de St-Jean-l'Évangéliste, . . .	149
2.	De Saint-Marc, ...	103
3.	De Saint-Luc, ...	48
4.	De Saint-Matthieu, ...	204
	Total	504

Enfants païens baptisés.

1.	Dans le premier district, ...	269
2.	Dans le deuxième, ...	2202
3.	Dans le troisième, ...	203
4.	Dans le quatrième, ...	3000
	Total	5774

Adultes convertis et baptisés.

1.	Dans le premier district, ...	37
2.	Dans le deuxième, ...	27
3.	Dans le troisième, ...	15
4.	Dans le quatrième, ...	81
	Total	160

Catéchumènes.

1.	Dans le premier district, ...	13
2.	Dans le deuxième, ...	55
3.	Dans le troisième, ...	30
4.	Dans le quatrième, ...	512
	Total	610

Confessions annuelles.

1.	Dans le premier district, ...	2386
2.	Dans le deuxième, ...	2648
3.	Dans le troisième, ...	1550
4.	Dans le quatrième, ...	1512
	Total	8096

Confessions de dévotion.

1.	Dans le premier district, ...	3155
2.	Dans le deuxième, ...	4800
3.	Dans le troisième, ...	2518
4.	Dans le quatrième, ...	2813
	Total	13286

Communions annuelles.

1.	Dans le premier district, ...	2032
2.	Dans le deuxième, ...	2373
3.	Dans le troisième, ...	1275
4.	Dans le quatrième, ...	1344
	Total	7024

Communions de dévotion.

1.	Dans le premier district, ...	3155
2.	Dans le deuxième, ...	4996
3.	Dans le troisième, ...	2518
4.	Dans le quatrième, ...	2691
	Total	13360

Confirmés.

1.	Dans le premier district, ...	17
2.	Dans le deuxième, ...	41
2.	Dans le troisième, ...	38
4.	Dans le quatrième, ...	34
	Total	130

Administrés de l'extrême-onction.

1.	Dans le premier district, ...	73
2.	Dans le deuxième, ...	54
3.	Dans le deuxième, ...	21
4.	Dans le quatrième, ...	55
	Total	203

Mariages bénits.

1.	Dans le premier district, ...	60
2.	Dans le deuxième, ...	38
3.	Dans le troisième, ...	17
4.	Dans le quatrième, ...	22
	Total	137

Missions données aux fidèles.

Dans le premier district, ...	545
Dans le deuxième, ...	1515
Dans le troisième, ...	606
Dans le quatrième, ...	733
Total	3299

Missions données aux païens.

1.	Dans le premier district, ...	137
2.	Dans le deuxième, ...	799
3.	Dans le troisième, ...	295
4.	Dans le quatrième, ...	210
	Total	1441

Recensement.

1.	Fidèles de tout le vicariat apostolique, . . .	14617
2.	Églises, ...	22
3.	Prêtres Européens, Franciscains, ...	8
4.	Indigènes, ...	13
5.	Elèves du séminaire, ...	10
6.	Du collége, ...	15

Le 26 *mars* 1861.

LOUIS-CÉLESTIN SPELTA,
Vicaire Apostolique de Hou-pè.

Lettre du Père JOACHIM ORSI, Mineur Observantin de la province de Bologne, Missionnaire Apostolique dans le Chen-si en Chine, au très-Révérend Père RAPHAEL DE PONTECCHIO, Procureur général de tout l'Ordre Franciscain au Couvent d'Aracœli, à Rome.

Ho-chia-cioan, le 13 *janvier* 1861.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je n'ai reçu que le 9 du mois courant votre très-estimée lettre datée du 22 septembre de l'année 1859. Malgré un si long retard, elle m'a rempli l'âme d'une vraie consolation. Mais elle n'était pas accompagnée du livre de Laboranti dont vous me parlez et qui sera sans doute resté auprès de notre très-digne Monseigneur Spelta. Lorsqu'il viendra visiter ce Vicariat, il me l'apportera en personne. En tout cas, je vous en remercie beaucoup, et nos confrères des îles Philippines me chargent de vous exprimer leur gratitude pour ce que vous leur avez obtenu sans leur occasionner des frais. En reconnaissance de ce service ils vous recommandent chaque jour au Ciel. Maintenant voici quelques nouvelles de ma personne et de ces contrées.

Quand, vers les Pâques de l'année dernière, je me trouvais à Cien-cio-tsam, il arriva que le généralissime de l'armée chinoise, nommé Sen-vam, écrivit une longue lettre à l'empereur, pour l'exhorter à se tenir ferme contre les Européens. Il y lançait toute sorte de blasphèmes contre Jésus-Christ et contre notre religion divine, ajoutant qu'il ne craignait personne, puisqu'il possédait en abondance et de l'argent et du courage. Il insista pour que l'empereur lui donnât l'ordre d'exterminer tous les chrétiens, lesquels, assurait-il, entretenaient des relations avec les Européens et qu'il ferait disparaître avec ceux-ci de la face de la terre. Pauvre Sen-vam! qui ne savait pas que les chrétiens étaient sous la protection du Dieu des armées contre lequel se brise toute puissance de cette terre! Bientôt il eut à l'expérimenter, car il fut battu par les Européens, et son armée fut dispersée, précisément de la même manière qu'il avait voulu traiter les chrétiens qui entrèrent en triomphe à Pékin. C'est pourquoi, sans nous inquiéter de cette lettre, nous continuâmes tranquillement et en sûreté à exercer nos fonctions dans notre communauté chrétiennne,

Cependant au mois de juin, je me rendai à In-tao-ko, éloignée de près de 110 lieues de Cien-cio-tsam, où je laissai quatre autres de nos confrères

avec le Père Paul. Mais au mois d'août, ils durent fuir précipitamment pour ne pas être arrêtés et menés au tribunal. Certaines paroles, prononcées dans le procès de notre Père Louis de saint Juste dans les Marches qui fut emprisonné[1], firent connaître au gouvernement leur présence en ce lieu. Le tribunal de Si-ngan-fu, ville capitale du Chen-sì, donna donc aussitôt l'ordre de faire une sévère réquisition à Cien-cio-tsam. Entre temps le Père Paul et le Père Dominique d'Assise se réfugièrent auprès de moi à In-tao-ko, pour attendre là le résultat de ces recherches qui, à vrai dire, ne furent point suivies de funestes effets; les chrétiens ne durent pas en pâtir et aucune vexation ou dommage n'en résulta pour eux.

Quelques jours après, le P. Paul partit pour la communauté chrétienne de Jam-chia-cioan. Le Père Dominique resta seul avec moi afin de n'être point trop à charge à ces pauvres chrétiens. Cependant, à peine arrivé, le Père Paul fut découvert par l'imprudence de quelques enfants de la communauté chrétienne qui dirent à ceux des païens que leur maître ne connaissait pas encore bien la langue chinoise. De là naquit aussitôt le soupçon qu'il était Européen. Il dut sans tarder s'en aller à une autre communauté, d'où il retourna peu de temps après à Jam-chia-cioan, mais en se tenant bien sur ses gardes.

A présent écoutez ce qui m'advint à moi et au Père Dominique. C'était le 29 octobre quand on annonça que deux Européens étaient arrivés à In-tao-ko, conduits sur un chariot par le catéchiste de Cien-cio-tsam, menant avec eux des bagages. A cette nouvelle, le tribunal se disposait à les arrêter. Comme vous pouvez bien le supposer, toute la communauté chrétienne en fut à l'instant dans le plus grand trouble. Les principaux d'entre les chrétiens se rendirent auprès de nous vers les dix heures du soir. Après des avis divers, il fut convenu que nous devions nous éloigner aussitôt. Montés sur un vieux chariot, accompagnés de trois chrétiens, et après avoir été en route toute la nuit, nous arrivâmes le matin du 30 à la communauté chrétienne de Sin-li-tsum. Mais nous la trouvâmes dans un état si pauvre qu'elle n'avait pas même de quoi se procurer la lumière dont on devait se servir le soir pour souper et se coucher. Comme on nous dit que là aussi nous ne serions pas en sûreté, le Père Dominique en compagnie d'un chrétien se rendit le 5 octobre sur

[1]) Voyez la belle relation de son emprisonnement que le père Louis nous envoya, imprimée dans la 5e livraison de ces *Annales*, page 338 et suiv.

ces monts, à la recherche d'un endroit où, en cas de perquisitions, nous pussions facilement nous soustraire aux satellites. Il le trouva dans cette communauté chrétienne de Ho-chia-cioan, lieu renfermant grand nombre de cavernes, où je ne tardais pas à le suivre, accompagné de deux chrétiens. Le voyage fut extrêmement pénible et dura deux nuits, pendant la première desquelles nous atteignîmes Ciao-tu-tsam. L'hospitalité nous fut offerte dans la maison de deux de nos fidèles où je confessai une femme atteinte de la peste. Le lendemain, vers les six heures du soir, nous nous remîmes en route, moi avec l'un de mes deux compagnons par l'intérieur du pays; l'autre seul par des sentiers dérobés, à une lieue de distance avec une mule chargée de nos bagages, afin de ne point nous rendre suspects aux païens. Le voyage dura 16 heures, pendant lesquelles j'allais tantôt à pied et tantôt à cheval. Néanmoins j'arrivai tout exténué de fatigue, et le 11 octobre le Père Paul me rejoignit de son côté. Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas se reposer en route? Parce que, mon Père, nous avions hâte d'arriver aux montagnes avant l'aube du jour, d'autant plus que nous devions passer près de Fom-ciou-fu, où nous savions qu'on était à notre recherche. Grâces au Ciel, nous parvînmes heureusement au terme de notre voyage.

Je me plais à espérer que ces persécutions seront les dernières que la Chine aura dirigées contre les Européens; car comme elle a été solennellement vaincue dans la guerre récente qui a eu lieu, elle a dû ouvrir à ceux-ci la ville même de Pékin. Les Français et les Anglais y sont entrés et leurs armées se sont déjà retirées de là à Tien-cin-vei. Les ministres plénipotentiaires seuls sont restés à Pékin pour la ratification du traité de paix. Nous n'en avons pas encore reçu la copie, mais nous savons qu'il sera très-favorable à notre sainte religion; elle sera libre et tous les Européens seront libres aussi de parcourir toutes les parties de l'empire, sans plus s'entendre appeler DIABLES, et être à chaque instant emprisonnés. Il est certain que Monseigneur Moly, vicaire Apostolique Lazariste de Ce-li, a déjà obtenu dans cette capitale l'antique église des chrétiens avec le cimetière des Jésuites y annexé; il a fait mettre aussitôt la main à l'œuvre pour la restaurer.

Voilà donc l'impénétrable Empire Céleste ouvert au monde, dompté, à sa grande humiliation, par une poignée de soldats Français et Anglais! Néanmoins qui le croirait? tant est grand l'orgueil de ce peuple, que ses Mandarins n'ont pas honte de publier, afin de faire accroire qu'ils ont été victorieux, que ce fut par grâce qu'ils accordèrent la paix aux Européens.

Voici, par exemple, ce qui a été affiché dans Fom-ciou-fu : « Peuples Chinois, réjouissez-vous, car la guerre est enfin terminée ! Quiconque fait le négoce, s'adonne à son négoce ; quiconque est laboureur, laboure ses champs : tous vivez en paix ! nos soldats ont combattu comme des tigres et des lions *(en prenant la fuite !)*, et si nous avons fait la paix, c'est que les Européens l'ont sollicitée comme une extrême faveur ! Ne vous étonnez point qu'ils soient entrés dans notre grande ville de Pékin ; ce ne fut pas par bravoure, mais par pur accident, car en ce moment le grand Général de cette cité, qui a mal aux jambes *(ne riez point)*, avait chez lui le médecin qui était occupé à les lui bander ; ainsi il ne put conduire nos braves soldats au combat ; sans leur chef, d'ailleurs, ils n'auraient osé se battre ! » Les Chinois eux-mêmes feront de cet édit l'objet de leurs risées, et il y a bien de quoi !

Veuillez me dire maintenant, mon très-révérend Père, quelques nouvelles de l'Italie. Notre Père Grégoire s'y trouve-t-il encore ? Je pense qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'il vînt apprendre la langue Chinoise dans le pays, que de l'étudier à Rome, où il devra perdre la santé, comme je l'ai moi-même éprouvé, car j'en suis parti malade. Mais Dieu et la Très-Sainte Vierge Marie m'ont si bien secouru, que présentement je me sens totalement rétabli.

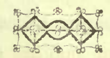
Ici je finis ma lettre en vous saluant, conjointement avec les Pères Vincent et Pie et le Frère Philomène.

Je suis de votre Paternité Révérendissime

Le très-dévoué et très-obéissant serviteur,

FR. JOACHIM ORSI,

Miss. Apost., Min. Obs.



PALESTINE.

IV.

Lettre du **Père Joseph de Calvi** en Corse, Observantin de la province Romaine, vicaire de la Sacrée Custode Franciscaine de Palestine, au Très-Révérend Père François de Lucques, Postulateur des causes des Saints et des Bienheureux de l'Ordre séraphique au Couvent d'Aracœli à Rome, touchant la Fête de l'Assomption célébrée dans le courant de l'année 1861 à Jérusalem par les Franciscains, et contenant d'autres notices sur cette Mission.

Jérusalem, la veille du 15 *août* 1861.

Très-Révérend Père,

Bien qu'il ne se passe pas de jour que je ne pense à votre Révérendissime Paternité, il n'en est aucun dans l'année qui plus particulièrement vous rende pour ainsi dire présent, malgré l'énorme distance qui nous sépare, que celui-ci! Il me paraît maintenant surtout que nous sommes ensemble, non-seulement en esprit, mais même de corps. Dans ces jours, je me rappelle avec une bien douce satisfaction les pieuses conférences que nous donnions sur les sujets qui nous étaient fournis par les solennités du jour et aussi les visites que nous faisions aux belles églises de Rome.

Aujourd'hui, Fête solennelle de l'Assomption de la T. S. Vierge Marie au Ciel, que j'ai la faveur de célébrer depuis quatre ans dans cette sainte cité de Jérusalem, il me revient à l'esprit, comme par un seul souvenir, les quatorze années que j'ai passées pour mon édification et pour mon instruction auprès de Votre Paternité dans la capitale du monde, et la visite que nous ne manquions pas de faire en ce jour à Sainte-Marie Majeure, ou à Sainte-Marie Trastevere : précieux souvenirs qui ne me laisseraient pas de repos, avant que je n'en aie entretenu votre Paternité, en lui écrivant ces deux lignes qui à minuit partiront pour l'Europe!

O mon Père! quelle grande consolation éprouverait votre cœur, s'il vous était donné de vous trouver aujourd'hui en cette sainte cité! Nous serions sortis ensemble par la porte de la montagne de Sion, et nous aurions visité, près du très-saint Cénacle, la maison où avec le bien-aimé disciple habitait l'aimable Mère du Seigneur pour s'envoler de là à la

gloire. Puis à cent pas environ de distance, le lieu marqué par une colonne, où la tradition rapporte que les apôtres affligés furent de toutes les parties de la terre miraculeusement assemblés à Jérusalem, et se rangèrent en procession pour porter le corps immaculé de la Vierge au sépulcre ! Nous aurions foulé le même chemin en contemplant, pour ainsi dire, le cortége des Apôtres. Et tout en le suivant, après être descendu de la montagne de Sion du côté des murs de la ville et passé le Cédron, nous nous serions trouvés à Géthsémani près de l'auguste temple qui s'élève sur l'emplacement de cette tombe glorieuse et vénérée. Puis dans l'intérieur à moitié du long escalier qui mène au sanctuaire nous aurions vu à gauche le sépulcre de l'illustre époux de la Vierge, Saint-Joseph, et à droite, celui de ses bien-aimés parents, Saint-Joachim et Sainte-Anne. Au bas de l'escalier, nous aurions pénétré dans le sanctuaire qui renferme le tombeau sacré où reposèrent les membres sacrés de Celle qui reçut dans son sein le souverain Roi de gloire ; oh ! qui pourrait jamais exprimer en paroles la joie ineffable que nous aurions éprouvée en nous voyant dans ce tabernacle de la Reine des Anges ?

Mais ici, je dois faire une digression pénible. Exclus depuis plus d'un siècle de la garde de ce sanctuaire vénérable dont les Arméniens schismatiques se sont emparés, il nous est à peine accordé d'y prier individuellement, tandis qu'avant cette usurpation, les fils de Saint-François y faisaient retentir tous les jours les louanges de la Mère du Seigneur et y célébraient avec une pompe extraordinaire les principales fêtes de Marie ainsi que celles de Saint-Joseph et de Sainte-Anne. Dans toutes ces solennités, la célébration des saints offices appartenait de droit au Vicaire de la Terre-Sainte, qui était d'origine française. Pensez donc quelle douleur j'éprouve à l'anniversaire de ces fêtes, investi comme je le suis de la dignité de Vicaire, parce que j'appartiens à la France. Notre livre des rubriques (page 64, chap. 43) donne à entendre dans les paroles suivantes, que nous traduisons du latin, avec quelle magnificence nous célébrions la fête de l'Annonciation. « En ce jour les Religieux et les Pèlerins se rendent au sépulcre de la bienheureuse Vierge Marie, afin de célébrer solennement sa glorieuse Assomption au Ciel.... Dans ce sépulcre les premières vêpres avec les complies sont chantées par le Père Vicaire du Mont-Sion, accompagné des ministres dûment préparés. On fait ensuite la procession, précédée de la croix, accompagnée du thuriféraire et des porte-cierges avec le chant des Litanies. Arrivée aux tombes des Saints Joseph, Joachim et Anne, elle fait

une station, et là on chante les Antiennes propres avec les répons et les Oraisons, et l'on ajoute pour finir un Pater et un Ave Maria. Après avoir visité ces lieux, la procession retourne au Sépulcre de Marie en continuant le chant des Litanies, et la cérémonie se termine par les prières habituelles. A une autre heure déterminée, on chante l'hymne *O Gloriosa Virginum*, etc., et tout le monde reste ici jusqu'au lendemain, pour honorer un sanctuaire si imposant. Cependant vers les dix heures du soir les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, chantent les Matines tout entières, avec accompagnement d'orgue, et au *Benedictus* on va encenser le glorieux Sépulcre de la Mère de Dieu. A peine la cloche a-t-elle sonné minuit que la célébration des messes particulières commence. Au point du jour, le Père Vicaire chante la Messe solennelle, qui est précédée des heures canoniques (*Prime* et *Tierce*), et terminée par les Litanies, etc. » Aujourd'hui, mon Père, tout cela nous est défendu; et qui sait quand il nous sera donné de pouvoir célébrer de nouveau ces solennités! Si ce bonheur m'était accordé une seule fois, je mourrais content.

Cette année, nous avons célébré l'Assomption dans notre Couvent de Saint-Sauveur et avec un peu plus de solennité que par le passé, parce que dans ce même jour tombe la fête du Saint dont Napoléon III, Empereur des Français, porte le nom. A cette occasion Sa Majesté a fait cadeau à l'Eglise de notre couvent de magnifiques ornements sacerdotaux, y compris une chasuble richement brodée de lames d'or et ornée de pierres précieuses. Ce don nous a été remis le 6 courant par son excellence M. Edmond Barère, consul général de France dans cette ville, plein de sentiments affectueux pour notre Ordre et pour notre Mission de Terre-Sainte.

Comme Monseigneur le Patriarche n'était pas à Jérusalem, j'ai été le premier à porter ces ornements; j'en étais revêtu hier pour chanter les premières Vêpres et les Matines solennelles et ce matin la Messe de l'Assomption de la T.-S. Vierge. Parmi les assistants se trouvaient M. le consul de France en grand uniforme avec son conseiller, M. Deque, et tous les français qui résident dans cette ville. Tous ont été particulièrement satisfaits de la musique composée exprès pour cette fête par notre célèbre P. Jacques Radò, Espagnol, Père discret de Terre-Sainte, et chantée à quatre voix, c'est-à-dire par le P. Choriste, par le P. Ferdinand de Recanati et par deux jeunes gens du chœur : l'auteur accompagnait le chant avec l'orgue. Le Consul est venu le remercier en personne. A la

fin, on récita les prières accoutumées pour l'Empereur dont les Franciscains de Terre-Sainte garderont un souvenir éternel.

Avant de finir ma lettre, je veux vous donner une autre nouvelle. Dans les premiers jours du mois courant, nous avons été agréablement surpris en recevant la visite d'un grand nombre d'officiers et de soldats de la flotte française, laquelle, vous savez, est venue croiser le long des plages de Beyrouth, après le départ des troupes de Syrie, afin de nous défendre, en cas de besoin, contre les attaques des Musulmans. Ces militaires se sont présentés tout à coup, le 30 de ce mois, au nombre de 67 ; ils avaient à leur tête un Contre-amiral, un Capitaine de vaisseau, deux Capitaines de brigade, douze Lieutenants et trois Chapelains militaires. Leur visite nous fit le plus grand plaisir; mais elle nous mit cependant dans un certain embarras; comme nous étions occupés aux travaux de la restauration du Couvent de la Flagellation, nous ne pouvions recevoir ces Messieurs aussi bien que nous l'eussions voulu. Ils s'aperçurent de la gêne que nous éprouvions, et, avec une politesse vraiment exquise, ils voulurent en voir la cause de leur propres yeux, en nous priant de ne pas trop nous préoccuper de leur arrivée, puisque les soldats s'accommodent facilement du lieu où ils se trouvent. Nous leur fîmes voir au rez-de-chaussée trois grandes chambres où nous avons coutume de donner asile aux pèlerins de toute nation pendant le temps pascal, et ils nous dirent qu'elles étaient excellentes pour des soldats. Nous eûmes soin de les garnir aussitôt des lits que nous avions, en réservant les meilleurs pour les officiers. Vingt d'entre eux partirent après trois jours à peine, afin de faire place à d'autres : il y en eut en tout 109.

Il est inutile de vous dire, mon Père, qu'ils se montrèrent contents de l'hospitalité que nous pûmes leur offrir, et à leur départ ils nous déclarèrent qu'ils nous en étaient très-obligés. Leur piété fut surtout édifiante dans la visite qu'ils firent aux Saints-Lieux de leur Rédemption et dans la manière dont ils s'approchèrent des Saints-Sacrements. Tous se présentèrent à moi pour la Confession. Oh! mon bon Père, si vous aviez assisté à la procession du soir qu'ils firent, m'ayant à leur tête, au Saint-Sépulcre, vous eussiez versé de larmes d'attendrissement, en voyant ces vaillants fils de la France, se prosterner sur le Calvaire, et touchés d'une sainte émotion, baiser mille fois ce sol qui fut baigné du sang du Fils de Dieu! Que Dieu les accompagne, les mette toujours sous la protection de sa grâce et de sa bénédiction, et puisse-t-il faire que les autres imitent l'exemple de ceux-ci : Mais minuit va sonner et

le courrier est sur son départ, je termine donc en me disant de nouveau avec les sentiments d'une affection filiale.

Votre très-dévoué et très-attaché,

Fr. Joseph de Calvi en Corse,

des Min. Obs. Vicaire de Terre-Sainte.

NOUVELLE ZÉLANDE.

V.

Lettre du Père Dominique de Castignano, Observantin de la Province des Marches, au très-Révérend Père Général de tout l'Ordre Franciscain, touchant notre Mission récemment fondée dans cette contrée lointaine de l'Océanie.

Aukland, le 28 *février* 1861.

Très-Révérend Père,

S'il n'est rien de plus doux pour un père que de recevoir souvent des nouvelles de ses enfants éloignés et de prendre part à leurs joies et à leurs peines, selon les vicissitudes qui leur arrivent, je suis certain que vous recevrez avec beaucoup de plaisir la présente lettre dans laquelle je me propose de vous faire connaître, relativement à l'origine de notre Mission, quelques détails que n'a pu vous communiquer dans sa lettre du 2 janvier notre très-digne Supérieur le Père Octave Barsanti. Il vous a écrit à la hâte immédiatement après notre arrivée, et seulement en vue de vous tranquilliser sur la réussite de notre longue traversée. Néanmoins nous avons la confiance que cette lettre a été publiée dans le *Journal de nos Missions*, que le Père Marcellin de Civezza[1] se proposait d'imprimer. Ce bon Père nous encouragea beaucoup à entreprendre notre Mission et nous pria de lui donner des nouvelles de tout ce qui nous arriverait, afin de le faire connaître en Italie et d'y

[1]) Nous avons publié cette lettre dans la 4e liv. des *Annales*, page 263.

exciter nos confrères à des œuvres toujours de plus en plus grandes pour la gloire de Dieu et pour l'édification des âmes bonnes et pieuses qui sentent l'importance et la beauté de la propagation de la Foi parmi des peuples encore assis dans les ténèbres de la mort.

Dans les premiers jours de ce mois, le père Nivardo Jourdan a écrit à un Père de sa Province de St-Thomas de Turin une longue lettre, dans laquelle il s'étendait sur plusieurs particularités de notre voyage dignes d'être connues. Je me plais à croire qu'elle aura été aussitôt communiquée au Père de Civezza[1], qui en aura été certainement très-content. En conséquence, je n'ajouterai que très-peu de chose relativement à notre voyage, et je parlerai de préférence de ce qui nous est arrivé depuis notre débarquement dans ces lointaines contrées de l'immense Océanie.

D'abord, Révérend Père, vous comprenez qu'un voyage de ce genre, quelqu'heureux qu'il soit, doit être accompagné pour des Missionnaires novices, qui n'ont jamais sillonné l'Océan, de désagréments très-graves, comme violents maux de tête, maux d'estomac, attaques de nerfs, la fièvre, chaleurs suffocantes, froids insupportables, parfois la faim, la soif et les railleries. Et vraiment, des premiers de ces maux nous avons eu à souffrir tous. Dans de pareilles circonstances, l'homme sent mille fois plus grande qu'elle n'est la charge qu'il a prise ; les fatigues et les dangers auxquels il est exposé se présentent à son esprit avec des proportions effrayantes. Aussi, s'il n'a pas une vocation bien réelle et s'il n'a pas l'habitude de se confier tout entier à l'appui de la grâce céleste, il s'abandonne facilement à un regret plein d'amertume. Mais s'il vient seulement à lever les yeux au Ciel et à implorer la clémence de ce Dieu qui mortifie et qui ranime (ce que nous fîmes bien souvent au fond du navire où nous étions en méditation et en prières, comme dans une retraite sacrée), il sent alors renaître son courage, au point que toutes ses souffrances disparaissent à l'instant et que la joie brille de nouveau dans son cœur et sur ses lèvres. J'ai éprouvé souvent cette consolation avec mes chers compagnons : pleins de contentement, nous nous élancions de notre cachette sur le tillac du vaisseau, et transportés d'uneé motion ineffable, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur infinie, la sagesse, la puissance et la bonté de notre Créateur au milieu de

[1]) Jusqu'à présent elle ne nous a pas été communiquée, et nous regrettons beaucoup de n'avoir pu satisfaire au désir exprimé par nos chers confrères, les Missionnaires de l'Océanie.

cette immense plaine liquide, qui se balance sur des abîmes sans fond et qui est couverte par la magnifique voûte des cieux. Nous chantions avec le prophète : *Benedicite Maria et flumina, Domino! Benedicite cete et omnia quæ moventur in aquis, Domino! Benedicat Israël Dominum : laudet et superexaltet eum in sæcula!*

Nos occupations consistaient dans la prière et l'étude, spécialement de la langue anglaise. Nous enseignions le Catéchisme catholique et nous préparions à la Confirmation ainsi qu'à la Communion quelques marins de l'équipage ; ces hommes portent une barbe épaisse et de longues moustaches. Cette besogne incombait spécialement au Père Nivardo Jourdan, parce qu'il connaît parfaitement la langue française. Nous prêchions en outre l'Evangile à tout l'équipage réuni. Oh! c'était un spectacle émouvant que celui de voir, le jour de la Fête de tous les Saints, ces enfants de l'Océan recevoir des mains de Monseigneur Pompallier le corps sacré de notre Divin Sauveur.

Je me dispenserai de vous dire, Révérend Père, que nous eûmes aussi des heures de récréation fort agréables. Nous assistions à la pêche de la baleine, nous voyions çà et là des îles qui se trouvaient sur notre passage. Puis nous donnâmes tous ensemble un concert à notre très-digne Evêque le jour anniversaire de sa naissance. Mais nous éprouvâmes aussi des moments terribles d'angoise. Un jour une jeune française tomba malheureusement dans la mer; nous la vîmes lutter contre les flots et la mort, sans savoir si nous parviendrions à la sauver. C'est néanmoins ce qui eut lieu, grâce au courage et au dévouement que mirent les marins à se porter à son secours, et grâce aussi aux ardentes prières que tous nous adressions au Ciel dans ce moment! Nous fûmes aussi attristés par la mort d'un jeune Canaca, païen, qui en peu de jours se trouva à l'extrémité, fut baptisé par Monseigneur et rendit l'âme à Dieu, après avoir reçu la régénération chrétienne. Son corps fut enfermé dans un sac, à l'extrémité duquel était fixée une grosse pierre, et il trouva sa sépulture dans les abîmes de la mer!

Enfin nous touchons à Aukland; le brillant accueil que nous y reçûmes vous est déjà connu par la lettre de notre cher Père Barsanti que j'ai rappelée plus haut. Je me contenterai d'ajouter que la ville compte environ 20 mille habitants de tout rite et de toute religion ; de ce nombre environ deux mille sont catholiques; la population de toute l'île, blancs et nègres, comprend environ 200 mille hommes, parmi lesquels 25 mille catholiques tant européens qu'indigènes. Etant allés faire une

tournée dans les environs, nous fûmes bientôt accompagnés par une foule de nègres, qui aiment extrêmement leur patrie et leur langue. A chaque instant, ils nous demandaient si l'une aussi bien que l'autre nous plaisaient, et comme nous répondions qu'oui, ils sautaient de joie et nous présentaient en un instant mille objets divers, dont ils nous disaient les noms; de sorte qu'à l'aide de la mémoire de notre célèbre Père Macedo, en un jour nous aurions appris, pour le moins, la moitié du vocabulaire Mauritain.

Ces Maures sont très-curieux et vraiment originaux; ils sont presque nus, *tatoués* sur la figure et sur les bras d'une quantité de figures et de hiéroglyphes, on ne peut plus étranges, et qu'ils rendent indélébiles par une couleur bleue azurée. Leurs oreilles sont démesurément percées, et ils y pendent une foule d'objets bizarres; la plupart portent encore une dent de poisson teinte en rouge à la racine ou une pierre verdâtre, presque transparente et de forme ovale, retenue par un ruban double et qui de l'épaule descend jusqu'à la poitrine. Il y en a aussi qui sont vêtus à l'européenne, mais d'une manière si bizarre qu'on ne peut s'empêcher de rire en les voyant; ainsi, on en rencontre avec un chapeau grossier, dit à la Pamela, un châle sur les épaules, un habit long, la pipe entre les dents et les pieds nus!

Les Maures en général sont bien faits; leur visage est beau, leur taille élevée, leur manières graves, quoique plutôt sèches. Ils ont l'intelligence extrêmement fine et se montrent très-désireux d'apprendre à lire et à écrire. Ainsi, à l'école d'un de leurs Kainga j'ai vu, même mêlés aux enfants, plusieurs vieillards et des vieilles femmes ayant plus de soixante-dix ans, qui montraient beaucoup de zèle pour apprendre l'A B C. Mais ils ne veulent pas entendre parler de travaux corporels; très-peu cultivent la terre, et c'est avec beaucoup de peine qu'ils récoltent quelques pauvres pommes de terre. Ils ne connaissent rien des arts libéraux. Ils s'amusent beaucoup du chant; mais chez eux, c'est une telle cacophonie, qu'on s'aperçoit aussitôt de leur ignorance. Le pays qu'ils habitent est magnifique; on y trouve de hautes montagnes et de vastes plaines, des monts et des vallées, des forêts étonnantes, peuplées d'arbres séculaires et d'une élévation extraordinaire, une infinité de fleuves et de rivières, de petits lacs très-gracieux, un air très-pur, agité cependant de temps à autre par des vents terribles. L'Océan, qui entoure toutes les côtes, forme des baies très-agréables et réellement pittoresques.

Je vous écris peu de nouvelles, mon très-Révérend Père, de notre maison, appelée *Collége de Sainte-Marie*, où nous nous trouvons déjà depuis le 5 janvier. Elle est située à une journée et demie environ de distance par voie de terre d'Aukland, d'une demi-journée seulement par mer; celle-ci en baigne les fondements. Quatre murs, surmontés d'un auvent, voilà notre maison; encore cet auvent est formé de planches mal jointes; à l'intérieur se trouvent rangées nos paillasses, séparées par des tentures de toile et les quelques meubles que nous avons apportés d'Europe. Il y a ici une grande quantité de rats, d'araignées, de chenilles et d'autres insectes du même genre, enfin nous sommes établis en vrais Franciscains! Et sous quels auspices plus heureux pourrait être placée notre Mission que sous la pauvreté? Notre Saint Père et les disciples de notre divin Sauveur étaient pauvres. Non moins dégarni est notre petit Oratoire, également fait en planches, et qui est à côté de la maison; nous y célébrons le Saint Sacrifice, et le dimanche et les Fêtes quelques fidèles s'y rassemblent.

Mais bientôt nous commencerons nos travaux apostoliques, chacun dans la station qui lui a été indiquée et que notre Père Octave s'est chargé de visiter, afin d'y mettre tout en ordre selon les besoins. Quand il sera de retour et que nous serons tous partis pour les lieux qui nous seront assignés, nous vous enverrons des notices complètes sur nos Missions. En attendant priez, très-Révérend Père, et faites prier pour nous, afin que nous puissions répondre à la haute vocation pour laquelle nous sommes venus dans ces contrées lointaines. Réconfortez-nous de nouveau par la bénédiction Séraphique, que vous nous donnâtes lorsque, pleurant de tendresse, nous prîmes congé de vous à Rome, pour nous rendre à cette Mission. Cette bénédiction nous fut un vrai soutien dans le voyage, dans lequel nous avons éprouvé bien visiblement la protection du Ciel.

Veuillez agréer de nouveau les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-obéissant et très-humble fils en Jésus-Christ,

Fr. Dominique de Castignano,

Min. Obs., Miss. Apost. dans la Nouvelle-Zélande.

—

TROISIÈME PARTIE.

—

Notices diverses concernant les Missions franciscaines.

TERRE SAINTE.

Année 1861.

Nous lisons dans le numéro 26 du *Rosier de Marie*, 17 août 1861, ce qui suit :

" Le Révérend Père Areso, Provincial des Frères-Mineurs Observantins, a adressé au *Monde* la lettre suivante :

" *Couvent des Franciscains d'Amiens*, 8 *août* 1861.

" Monsieur le Rédacteur,

" Les religieux Franciscains de France partent peu à peu pour habiter la Terre-Sainte. Déjà trois d'entre eux s'y sont établis, et le 18 de ce mois le quatrième s'embarque à Marseille pour Jérusalem, c'est le Père Félix de Saint-Joseph. De sorte que dorénavant les Pèlerins Français trouveront dans la ville sainte des religieux de leur patrie, ce qui leur causera mutuellement une grande satisfaction. "

TUM-JUEN-FAN EN CHINE.

Le Père Jean-Paul de Parme, Mineur-Observantin de la province de Bologne, pâr sa lettre du 28 octobre 1860, fait connaître au Ministre-Général de l'Ordre l'emprisonnement du Père Louis de Saint-Juste, dont avons amplement parlé dans le numéro précédent de ces *Annales*. Nous nous dispensons donc de faire la répétition de ces détails. Cependant nous avons transcrit de cette lettre la partie suivante, eu égard aux grands périls que dans ces circonstances pénibles eurent

à courir les Franciscains et la communauté chrétienne de Tum-Juen-Fan. » Le Père Paul rapporte que les réponses qu'il fit aux interrogations des juges du tribunal suprême donnèrent à connaître à ceux-ci le lieu que nous habitions et où le Père Louis avait demeuré pendant dix-sept ans. Le Mandarin envoya aussitôt sur nos traces. Heureusement pour nous qu'un chrétien de Si-ngan-fu, présent à l'interrogatoire, accourut pour nous en donner avis, car autrement moi et le Père Daniel de Lorette, avec Monseigneur Chiais, nous étions sûrement arrêtés. Il arriva la veille de l'Assomption à notre retour de l'église, après que nous avions chanté les complies et donné au bon peuple la bénédiction solennelle de l'auguste Sacrement. Vous pouvez vous imaginer le trouble et le désordre qui régnaient en ce moment. Les uns cachent les vases sacrés et les livres européens, les autres tiennent conseil avec Monseigneur pour savoir ce qui reste à faire, les séminaristes, saisis d'épouvante, brûlent leurs écrits, les femmes répandent des larmes et tous les chrétiens sont dans la consternation. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, puisque minuit allait sonner. Après avoir consommé le saint Sacrement, sans célébrer, je partis en chariot avec Monseigneur et le Père Daniel. En effet, à peine étions-nous éloignés de quatre milles que voici deux Mandarins, suivis d'un bon nombre de satellites qui viennent envahir notre résidence et la visiter en tous sens. Mais n'ayant rien trouvé de ce qu'ils cherchaient et ayant été adroitement reçus par un prêtre indigène qui paraissait être un chef de famille, ils s'en retournèrent sans molester le moins du monde qui que ce fût. Néanmoins nous nous tînmes éloignés près d'un mois par précaution. Puis nous revînmes paisiblement au milieu de notre bien-aimé troupeau de chrétiens. »

FAM-XA-VUANG.

Comme pour donner une idée de la manière dont écrivent les Séminaristes Chinois du Vicariat Apostolique de Hu-nan, et de l'affection qu'ils portent aux fils de S[t]-François par qui ils ont été instruits dans la foi et dans les préceptes sacrés, nous rapportons ici la lettre suivante adressée par eux

à notre très-digne Monseigneur Joseph Rizzolati, Min. Obs. Réformé, autrefois Vicaire Apostolique de Ho-ang, et présentement Evêque d'Aradie in partibus et Conseiller de la sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi à Rome. Cette lettre est écrite en latin, mais en voici la traduction. « Excellent et Révérendissime Monsieur! Huan-chou-fu, le 8 août 1860, de notre Séminaire présentement tenu caché à Fam-xa-vuang. Ayant appris que notre bon Père César Daleggio de Telve, Franciscain, Recteur de notre Séminaire, devait envoyer une lettre à votre Excellence Révérendissime, nous n'avons pas eu le courage de laisser passer une si belle occasion sans lui envoyer aussi une lettre de notre part. Car nous sommes toujours reconnaissants de tout ce qu'elle a fait pour le salut des pauvres chinois, et surtout pour nous soussignés, qu'elle a daigné enrôler parmi les ecclésiastiques de son Vicariat. En témoignage donc de reconnaissance pour ce grand bienfait dont elle nous a favorisés et de l'affectueux souvenir que nous conservons de votre Excellence Révérendissime, nous lui baisons respectueusement l'anneau sacré et écrivons ci-dessous les noms de chacun de nous. Les très-humbles serviteurs de votre Excellence, Thadée Luo, Thomas Fang, Barthélémi Luo, Xavier Vu, Pierre Luei, Vincent Jé, Philippe Huo. »

HUAN-CHOU-FU.

Une lettre du Père César de Telve dont nous avons parlé, en date du 21 février 1861, adressée au Père Jéremie de Montesanvito, Min. Obs. Réformé, de la Province des Marches, gardien du collége Franciscain de St-Pierre in Montorio de Rome, nous fait connaître que les adultes convertis à la foi catholique dans le même Vicariat Apostolique de Hu-nan, pendant l'année 1860 qui vient de s'écouler, furent au nombre de 101, et les enfants des familles des infidèles, baptisés à l'article de la mort, de 3473, outre 40 petits malheureux recueillis dans les chemins et donnés en nourrice aux frais de l'œuvre de la Sainte-Enfance, après avoir reçu la régénération du baptême. Peut-être publierons-nous cette lettre dans le 1er numéro de la IIe année de ces *Annales*.

POTOSI DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Du Collége Franciscain de la Propagation de la Foi à Potosi dans l'Amérique Méridionale, le Père Léonard De Grégori, Min. Obs. de la Province des Abruzzes, écrit au Très-Révérend Père Alexandre de Crecchio, Chronologue et Secrétaire-Général de tout l'Ordre Franciscain, pour exprimer sa grande joie d'être venu de l'Italie dans ces contrées, afin de s'adonner à l'œuvre des Saintes Missions parmi les sauvages. Il espère que bientôt il sera envoyé vers eux par les supérieurs du collége avec son compagnon, le frère Benjamin, Min. Obs. de la même Province des Abruzzes.

ILES PHILIPPINES.

Nous avons reçu du Père Vincent Albignana, Commissaire Apostolique pour notre Ordre en Espagne au couvent d'Aracœli, de nouvelles notices sur nos Missions dans les Iles Philippines, que nous publierons dans le 1er numéro de la IIme année de ces *Annales*.

HERZÉGOVINE.

Notre confrère le Père Pierre Backula nous adresse une relation longue et très-détaillée sur l'état de nos Missions Apostoliques dans l'Herzégovine. Nous la remettons pareillement au numéro suivant.

TRANSYLVANIE.

Nous avons reçu du Ministre Provincial de la Transylvanie l'exposé suivant des fruits spirituels obtenus dans les paroisses par le moyen de la Mission que les Franciscains donnèrent dans ces lieux, du 1r janvier au 31 décembre de l'année 1860.

Administration des paroisses au milieu d'un peuple mixte.

1. Enfants nés de parents chrétiens, baptisés, . . 533
2. Administré le sacrement de la pénitence à des personnes bien portantes et à des infirmes, au nombre de 36,743

3. Celui de l'Eucharistie à 40,052
4. En outre en viatique à 360
5. Celui de l'extrême-onction à 359
6. Unis par le mariage, ... 193
7. Instructions de catéchisme, ... 973
8. Sermons, ... 1475
9. Donné la sépulture ecclésiastique à . . . 391

Conversions obtenues.

10. Du Calvinisme, ... 12
11. Du Luthéranisme, ... 1
12. De l'Arianisme, ... 1
13. Du Schisme, ... 1
14. Du Judaïsme, ... 1

Frère Joseph Kescszks,
Ministre Provincial.

BELGIQUE.

Nous sommes henreux de faire connaître à nos lecteurs que cette modeste Chronique des Missions franciscaines, traduite en langue française, sera publiée à Louvain[1] périodiquement à partir du mois de septembre, afin qu'elle soit plus facilement répandue et comprise en Belgique et en France, ou par d'autres qui préfèreraient la lire en français. Nous sommes en premier lieu redevables de cette traduction au R. P. Bernard Van Loo, procureur général des Récollets à Rome, et à son excellent secrétaire le P. Anselme Knapen, et ensuite au R. P. Antoine Cousaert, commissaire général de Terre Sainte à Gand, et aux très-célèbres professeurs de l'Université catholique de Louvain, Rédacteurs de l'excellent recueil : la *Revue catholique.*

Non contents d'avoir plusieurs fois par des paroles bienveillantes recommandé chaudement notre travail, par amour pour l'Ordre Franciscain, ils ont bien voulu aider par leur coopé-

[1]) Nous laissons subsister cette note telle que l'a écrite le P. Marcellin en août 1861, en nous bornant à constater que la traduction du premier volume des *Annales* s'achève au mois de septembre 1862.
(*Note du traducteur*).

ration à cette Revue Franciscaine. Depuis longtemps admirateurs de leur sublime doctrine et de leur piété profonde et vraie, nous leur en témoignons ici, au nom de l'Ordre entier, notre sincère reconnaissance : nous l'exprimons d'une manière toute particulière à l'excellent professeur Ubaghs qui a bien voulu formuler le mode de la publication française des Annales. Tous ont montré le plus grand empressement à faire connaître au monde les travaux apostoliques du *pauvre troupeau*, qui depuis plus de six siècles *s'accroît* toujours merveilleusement, à la suite de ce *Pasteur*, dont la vie admirable se chanterait mieux parmi les gloires du ciel,

Dietro a Colui, la cui mirabil vita
Meglio in gloria del ciel si canterebbe.

Et de l'illustre Patriarche, qui sur un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, reçut du Christ les derniers stigmates que ses membres portèrent deux ans

Nel crudo sasso, intra Tevere ed Arno
Da Cristo prese l'ultimo sigillo,
Che le sue membra du' anni portarno.

Ils en recevront mieux que de nous, par la médiation de saint François et de tous les fils qui l'ont déjà rejoint dans la gloire, une abondance de bénédictions célestes.

DÉPART DE MISSIONNAIRES. — *Juillet et août* 1861.

Pendant ces deux derniers mois nous n'avons à enregistrer que le départ de trois Franciscains pour la Terre-Sainte : ce furent le Père Isidore Marano, Min. Obs. de la Province de Saint-Thomas de Turin, et les Frères Alphonse de Cervia, Min. Obs. de la Province de Bologne, et Joseph Marie de Saint-Jean de France, l'un et l'autre tertiaires.

QUATRIÈME PARTIE.

—

Notice sur les Missions Franciscaines d'Albanie.

Lettres du très-Révérend Père Bonaventure d'Acquaviva, Observantin de la Province des Marches, autrefois Missionnaire Apostolique dans cette contrée, à l'éditeur de la Chronique italienne.

1re Lettre.

Fabriano, Couvent de Sainte-Catherine, le 2 mai 1861.

Très-Révérend Père Marcellin,

La bonne lettre que j'ai reçue de votre part ces jours derniers m'a fortement engagé à vous donner quelques notices qu'il m'a été donné de recueillir touchant notre ancienne Province et Mission d'Albanie; j'y ajouterai ce qui se rapporte à des faits dignes de quelque considération et dont je fus témoin lorsque j'étais Missionnaire dans ces contrées; dans la présente lettre, je commence ma relation de mon mieux.

Je vous dirai d'abord que j'ai pu inférer d'un manuscrit de notre couvent d'Alessio, résidence habituelle pour le moment du Préfet Apostolique de ces Missions, que les travaux apostoliques des fils de Saint-François chez les peuples Albanais remontent jusqu'aux premiers temps de l'Ordre. Voici en effet ce qu'on y lit : „ La Province des Mineurs-Observantins d'Albanie compte parmi les plus anciennes de l'Ordre, comme on le voit par la fondation du couvent de Sainte-Marie d'Alessio, au-delà du fleuve Drino. L'architrave (en travertin) de la porte de l'église, qui y est annexée, porte l'inscription suivante, traduite du grec : *Hoc Templum Frat. Min. ædificatum est anno MCCXL*[1]. On concluait de là que cette Eglise avait été bâtie

[1]) Ce temple a été bâti par les Frères-Mineurs l'an 1240.

pour les Frères-Mineurs, peu d'années après la mort de notre Saint Fondateur, qui arriva l'an 1226, le 4 octobre. »

Il est bon de rappeler qu'il existe dans cette contrée une tradition d'après laquelle le Patriarche Séraphique, revenant de la Syrie, traversa l'Albanie, où il coupa pour se faire un bâton un rameau de pin sauvage, arbre qui abonde dans ce pays. Il le porta jusqu'à Venise et là il le planta en terre près de l'Ermitage de cette ville. Selon la légende, ce rameau desséché poussa, crut prodigieusement et atteignit une grandeur démesurée. S'il faut en croire la tradition populaire, on en conserve encore aujourd'hui le tronc desséché, entouré d'une barrière, afin d'empêcher qu'on ne le coupe pour l'emporter. On l'appelle le *Pin de Saint-François* et l'on en distribue de petits morceaux aux personnes pieuses.

Le manuscrit d'Alessio continue à parler de la Province Franciscaine d'Albanie, de la manière suivante : « Dans la série des Provinces de cette famille établie en deçà des monts, la Province d'Albanie occupe le trente-et-unième rang. Elle reste parmi les Provinces Observantes de Calabre et de Saint-Drége, comme il conste de la série de ces mêmes Provinces dans les statuts Sambuciens rédigés en 1654. Dans d'autres temps plus heureux, les couvents y existaient en plus grand nombre encore, mais après la mort funeste du vaillant et invincible prince Georges, nommé Scandelbergh, mort à Alessio en 1466, ces lieux tombèrent au pouvoir des Ottomans; alors la plus grande et la meilleure partie des couvents fut détruite, incendiée et abandonnée par les religieux, qui se sauvaient devant les persécutions intolérables des nouveaux conquérants. Néanmoins sous la domination actuelle et à une époque qui n'est pas éloignée de nous, les couvents étaient plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, comme on pourra le constater par la liste que nous donnons ci-dessous. On aura ainsi une idée des couvents qui étaient occupés par nos religieux, avant les calamités dont le pays a été frappé; ils n'en habitent aujourd'hui que cinq, que nous indiquons par une croix. Ce sont : † à Alessio, le couvent de l'Annonciation; à Veglia, Saint-Sauveur, † à Rubico, Saint-Sauveur; à Corbino, le couvent de Sainte-Vénérande; † à Sébaste, le couvent de l'Annonciation; à Prisca, Saint-André; † à Trosciani, le couvent

de la Nativité de la T.-S. Vierge; à Cacinori, le couvent de l'Annonciation; † à Capo-Redoni, l'Assomption; à Durazzo, la Vierge des Anges; à Croia, Sainte-Marie; à Dulcigno, Saint-Jean; à Nderfandina, le couvent de la Nativité de la T.-S. Vierge; à Brosca, Sainte-Lucie; à Scutari, Sainte-Marie; à Chéraba, Saint-Sauveur; à Antivari, Saint-Antoine; à Bretesta, Saint-Sauveur; dans la Macédoine-Supérieure, Saint-Martin; à Miriditti, Saint-Alexandre; à Calmeti, Sainte-Euphémie; à Sappa, Saint-Michel Archange; à Bria, St-Pélégrin; à Derventi, Sainte-Marie; à Mireti, Sainte-Marie; à Malaghia, Sainte-Barbe. » A ce nombre nous pouvons en ajouter douze autres, poursuit le manuscrit, dont les titres ne nous sont pas parvenus, mais qui étaient certainement des couvents de l'ancienne province franciscaine d'Albanie.

Dès que le pays fut occupé par les Turcs, comme nous l'avons dit, cette province se soumit de la même manière que celle de Bosnie, mais avec cette différence qu'après deux siècles environ elle fournit un si petit nombre de religieux indigènes, que les Ministres-Généraux de l'Ordre commencèrent en 1719 à y envoyer des supérieurs d'Italie et de Dalmatie, avec des renforts de confrères, choisis dans les couvents de ces deux pays. Cela se continua jusqu'en 1824, où l'on cessa entièrement d'envoyer de nouveaux missionnaires. Ils se bornèrent à cinq Bosniens et trois Italiens, qui furent envoyés pour contenter feu Monseigneur Gabriel Barissich, notre confrère, Evêque d'Alessio. Le Saint-Siége et l'Ordre résolurent d'y pourvoir d'une manière efficace par d'autres mesures. Le titre de Province fut supprimé et changé en celui de Mission Apostolique, dépendant immédiatement de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi. Cette mesure fut prise en 1832; et l'on prit pour Préfet Apostolique le Père Pierre Pinotich de Bosnie, ci-devant commissaire et délégué général dans le même pays, où il avait été envoyé par le très-Révérend Père Général Jean de Capistrano.

Organisée de cette manière, la Province d'Albanie resta avec cinq maisons ou couvents que nous avons citées plus haut et qui sont indiqués par une croix. Mais le couvent de Trosciani est le seul qui ait à présent une paroisse relevant proprement de l'Ordre. Elle lui a été cédée, il y a plusieurs

années, par notre affectueux confrère, Monseigneur Pierre Severini (Obs. Réf.) Evêque de Zappa, que j'ai eu l'honneur de servir pendant huit ans en qualité de secrétaire, et que je n'ai jamais cessé d'aimer comme le plus tendre des pères; il ne dédaigne pas de m'adresser, de temps à autre, des lettres pleines de cordialité, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.

C'était également la volonté de la Propagande que l'Evêque d'Alessio assignât des Paroisses aux Couvents de cette ville et de Rubico; mais cette résolution n'a pas été exécutée. Le couvent de Sébaste possédait une paroisse de 12 familles; mais comme elle était trop restreinte, elle a été réunie à une paroisse voisine par l'Archevêque de Durazzo. La maison de Capo-Redoni en administrait une, avec une église succursale dans le village de Marcioli, mais elle cessa par l'émigration d'un grand nombre de familles de celles qui y étaient restées après l'extinction. En sorte que ce couvent ainsi que celui de Sébaste et de Rubico restent dans des liens solitaires et abandonnés, et cependant on y trouve encore des indices montrant qu'ils ont compté jadis de nombreux habitants, parmi lesquels nos confrères exerçaient le ministère apostolique.

Touchant les deux premiers, c'est-à-dire celui de Sébaste et Capo-Redoni, il vaut la peine de faire connaître les renseignements suivants. Quant au premier qui fut désigné comme noviciat en 1843, j'allai le visiter en qualité de Vice-Préfet. Je trouvai qu'il y avait encore sur le jubé (sans orgue) un grand lutrin, qui servait à l'office du chœur. Dans l'Eglise, petite, mais d'architecture antique, je découvris sur le mur à droite une inscription latine qui rappelle que la dédicace en fut faite par l'Archevêque d'Antivari, rentré depuis peu dans son archidiocèse après avoir assisté au Concile de Trente. C'est le seul temple connu qui existe dans ces contrées. On y célèbre le 3 février en grande solennité la fête du glorieux Evêque et Martyr Saint-Blaise, en présence d'une affluence nombreuse, non-seulement de Chrétiens, mais de Turcs, qui viennent visiter dans les environs du Couvent les lieux consacrés par le Saint, lieux qui, d'après le Bréviaire Romain, devraient se trouver en Arménie[1]. Ce sont d'abord la grotte près du

[1]) Comme à Sébaste en *Arménie*, Blaise, se distinguait par l'éclat de ses vertus, il fut élu Evêque de cette ville. *Brev. Rom.* IIIe jour de fév.

mont Argée, où il s'était réfugié pour échapper à la persécution atroce que Dioclétien avait allumée contre les Chrétiens et où il fut découvert par des chasseurs du Préfet Agricola[1]. On la montre à quelques pas du Couvent, creusée dans une masse énorme de roches suspendues au flanc d'un précipice. Dans la partie supérieure, on voit la cavité que l'on dit miraculeuse où le Saint plaçait la tête pour se reposer. J'y posai la mienne par dévotion, comme tout le monde le fait. Après avoir traversé un petit torrent qui coule au pied de la grotte, autrefois encombrée de broussailles, on gravit une petite colline qui se dresse en face, et là on aperçoit les restes de la forteresse du Préfet Agricola. A côté se dresse le mont Argée, de forme semi-circulaire, sur lequel on trouve des cailloux sillonnés de veines métalliques, d'une couleur qui tient le milieu entre l'or et l'argent; j'eus l'occasion d'en examiner quelques-uns, qui m'avaient été offerts par le Père Jacques de Bosnie, qui était alors Président du Couvent et qui en avait ramassé un grand nombre.

Il en est de même des Quarante Martyrs qui, selon le récit du Bréviaire, appartenaient aussi à l'Arménie[2]. En effet, à deux lieues environ du Couvent, on montre l'étang gelé où ils furent plongés et noyés sous le même Préfet Agricola. A côté se trouve une petite église en ruine, où le 10 mars la dévotion attire un grand nombre de personnes. On y tient aussi une foire appelée dans la langue du pays Panagiõr[3]. Et vraiment, à l'exception du mot *Arménie* au lieu d'*Albanie*, que les historiens et le Martyrologe Romain ajoutent à celui de *Sébaste*, on trouve exactement dans Sébaste d'Albanie toutes les particularités que l'on donne sur les lieux où St-Blaise et les Quarante Martyrs obtinrent la palme du triomphe. Je

[1]) Blaise, lorsque Dioclétien exerçait ses vengeances cruelles contre les chrétiens, se coucha dans une grotte du mont Argée, Il y resta caché, jusqu'à ce qu'il fut découvert par des soldats du Préfet Agricola, qui allaient à la chase, fait prisonnier, amené au Préfet et sur son ordre jeté en prison. Ibid.

[2]) Licinius étant Empereur et Agricola Préfet, quarante soldats firent profession en Jésus-Christ, à Sébaste, ville d'Arménie, et firent éclater une énergique résolution en n'hésitant pas à se soumettre aux plus cruels tourments. *Brev. Rom.* Xe jour de mars.

[3]) L'*o* surmonté d'un *c* se prononce comme l'*u* des Lombards.

les ai visités minutieusement, et le peuple d'Albanie croit si pieusement que c'est là qu'a eu lieu la lutte glorieuse de ces champions, qu'il serait dangereux d'exprimer en leur présence le moindre doute à cet égard.

Que dirons-nous pour notre part, mon Révérend Père? Que ces lieux n'ont été qu'une contrefaçon opérée ici à une époque très-reculée par la piété des Albanais? Mais, outre qu'il resterait à expliquer comment et de quelle manière ils se sont pris d'une si grande dévotion pour ces Saints, je fais ici une observation qui me semble mériter l'attention des savants, puisqu'ils appliquent leur intelligence à des études d'archéologie et de philologie sacrée de ce genre. La voici : dans la langue nationale de l'*Albanie*, le mot du pays se prononce *Schöptaria* et *Arbnia* : ce dernier, si l'on prend l'*i* bref, présente une ressemblance si complète avec *Armenia*, qu'il suffit d'enlever la lettre *e* à celui-ci, en écrivant *Armnia*, pour avoir un seul et même mot.

Quant au Couvent de Capo-Redoni, il existe une tradition ancienne et constante qui me semble digne d'être mentionnée et d'après laquelle ce couvent aurait été bâti par les soins de la sœur de Scander-Begh, pour y mettre une communauté de Clarisses, comme ceci eut lieu en effet. Mais elles n'y restèrent que très-peu de temps, à cause de l'invasion des Ottomans qui se répandirent bientôt dans le pays. En sorte qu'il a été transformé depuis cette époque en une maison de Mission de leurs confrères Franciscains. Il s'élève pieusement sur la cime de Capo-Redoni, au bord du golfe de Drino, du coté du couchant. La mer forme là une rade spacieuse, où les Grecs et les Turcs viennent souvent chercher un refuge avec leurs felouques, leurs brigantins et même d'autres bâtiments de long cours.

Je terminerai la présente lettre en vous disant quelques mots d'un grave accident arrivé en 1837, à Capo-Redoni, à Monseigneur Barissich, Evêque d'Alessio, dont nous avons parlé plus haut. Pour motif de santé, il séjourna dans cette localité pendant plusieurs années et y finit ses jours en 1839, à la grande douleur de tous ceux qui l'avaient connu et spécialement des membres de la Sacrée Congrégation de la Propagande qui l'estimaient hautement et qui l'avaient nommé visiteur apostolique de la Servie, de la Macédonie et de l'Albanie.

Afin de célébrer la fête du Saint-Pardon d'Assise, il voulut se rendre cette année à Alessio, située à neuf lieues de Capo-Redoni. Pour écarter les difficultés de la route, qui est battue en cette saison par un soleil ardent, d'autant plus qu'elle court tout le long du rivage de la mer, il frêta une felouque qui était à l'ancre, afin de faire le trajet par mer. Il y entra avec le Père Pinotich, un jeune ecclésiastique et un domestique. A peine était-il descendu dans la cabine qui leur était réservée, que les Turcs, poussant la barque au large, et bien assurés qu'ils n'avaient plus rien à craindre de personne, saisissant chacun un poignard, se présentent devant Monseigneur et le somment de leur remettre à l'instant, sous peine de mort, sa bourse, sa croix et l'anneau pastoral. Que faire dans une pareille circonstance? Il dut se laisser dépouiller de tout ce qu'il avait, puis, après une nouvelle sommation de ces bandits, il fut contraint de donner à son domestique la clef de son habitation de Capo-Redoni, où ils se firent conduire sur-le-champ. Ils la fouillèrent dans tous les sens et la livrèrent au pillage. Cependant, au lieu de l'argent qu'ils espéraient trouver, ils ne purent mettre la main que sur le peu de linge destiné à l'usage du Prélat, qu'ils enlevèrent sans rien laisser. De retour à leur barque, ils descendirent le malheureux Evêque presque nu dans l'eau de la plage, et il dût s'en retourner chez lui dans cet état. Il s'adressa, il est vrai, au consul de Durazzo et il envoya le Père Pinotich à Corfou, où il recouvra plusieurs objets qui lui avaient été volés, comme l'indiquaient les lettres initiales dont ils étaient marqués, mais personne ne lui rendit justice. Aussi la peur qu'il avait éprouvée et le chagrin de se voir réduit à une aussi grande misère empirèrent l'état de sa santé qui était déjà chétive, et il fut miné par une lente consomption qui l'emporta de ce monde en 1839, comme je l'ai rapporté. J'ai la confiance qu'il est entré en possession de la récompense qu'il avait méritée par un grand nombre d'années de travaux fatigants dans cette Mission. En vous saluant, j'ai le plaisir de me dire de nouveau

Votre très-affectionné Confrère,
Fr. Bonaventure d'Acquaviva, M. O.
Ex-Miss. en Albanie.

TABLE DE LA PREMIÈRE ANNÉE

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

(*Septembre* 1860 — *août* 1861).

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

ÉGYPTE, PALESTINE ET SYRIE.

VOYAGES DE S. FRANÇOIS CHEZ LES INFIDÈLES.

AFRIQUE.

GRÈCE, SYRIE ET PALESTINE.

EMPIRE GREC.

ARMÉNIE.

BULGARIE.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

PALESTINE ET SYRIE.

ROYAUME DE MAROC EN AFRIQUE.

TRIPOLI DE BARBARIE.

ÉGYPTE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET MÉRIDIONALE.

ALBANIE.

GÉMONE DANS LE FRIOUL.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES SUR LES MISSIONS FRANCISCAINES.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

